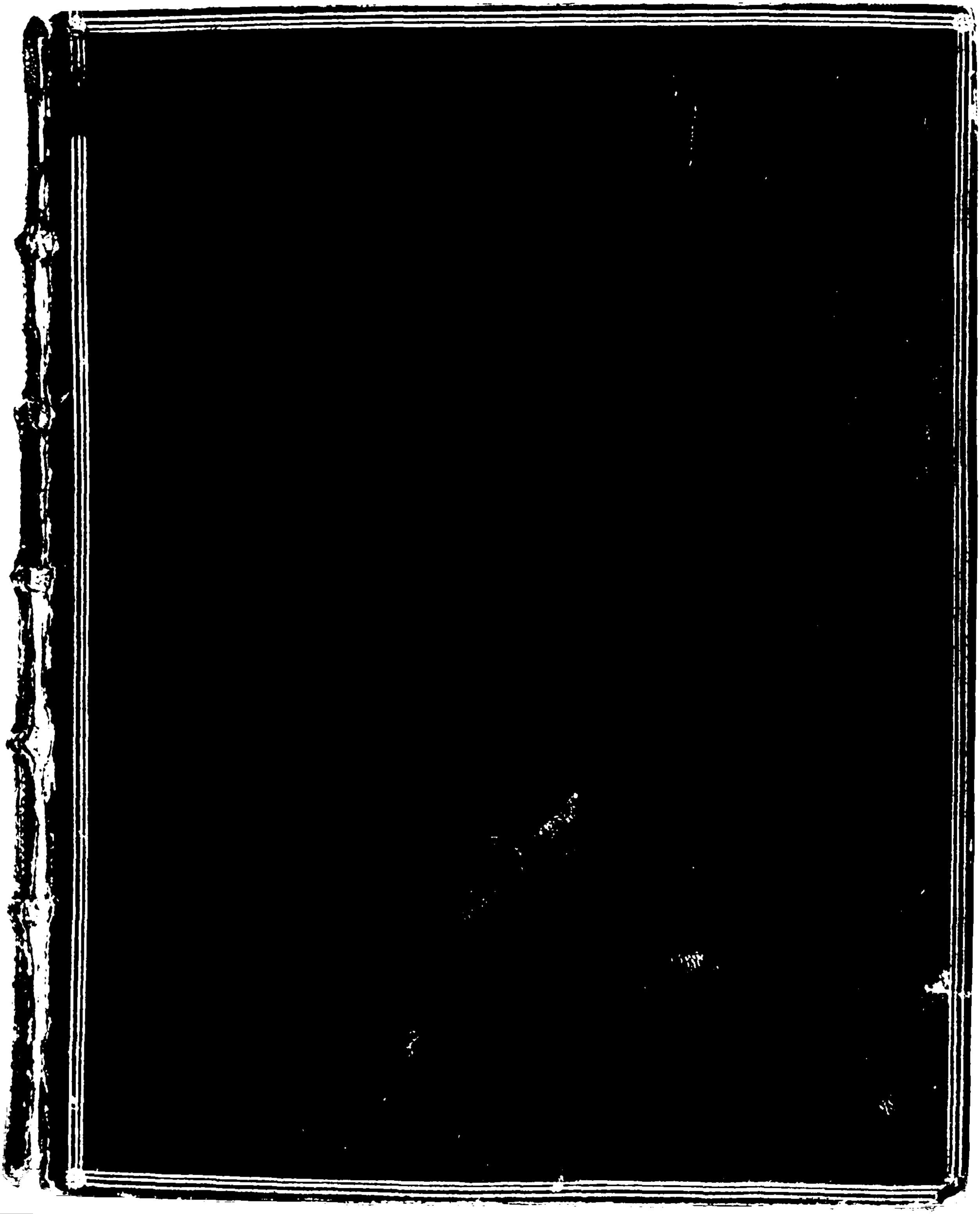
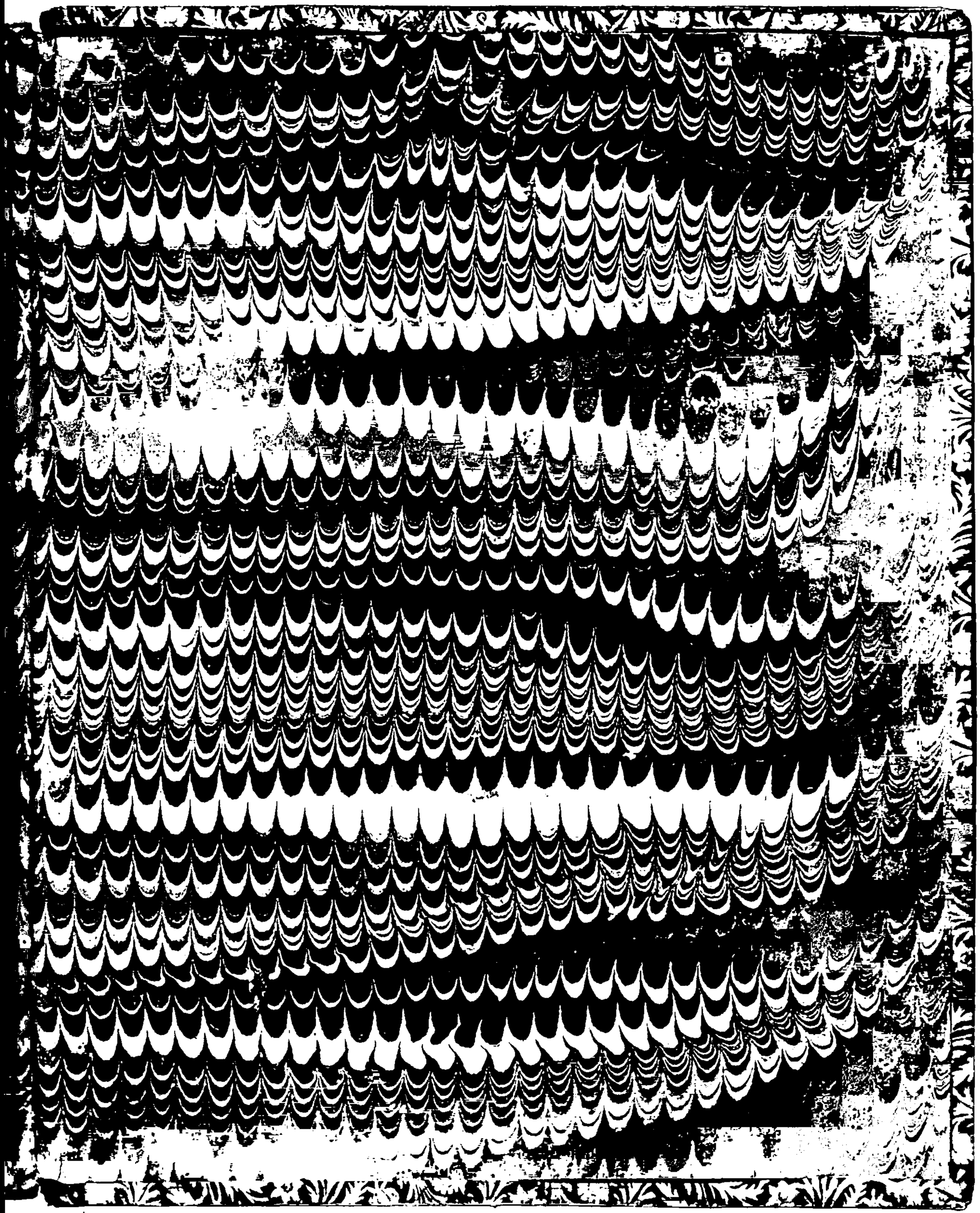
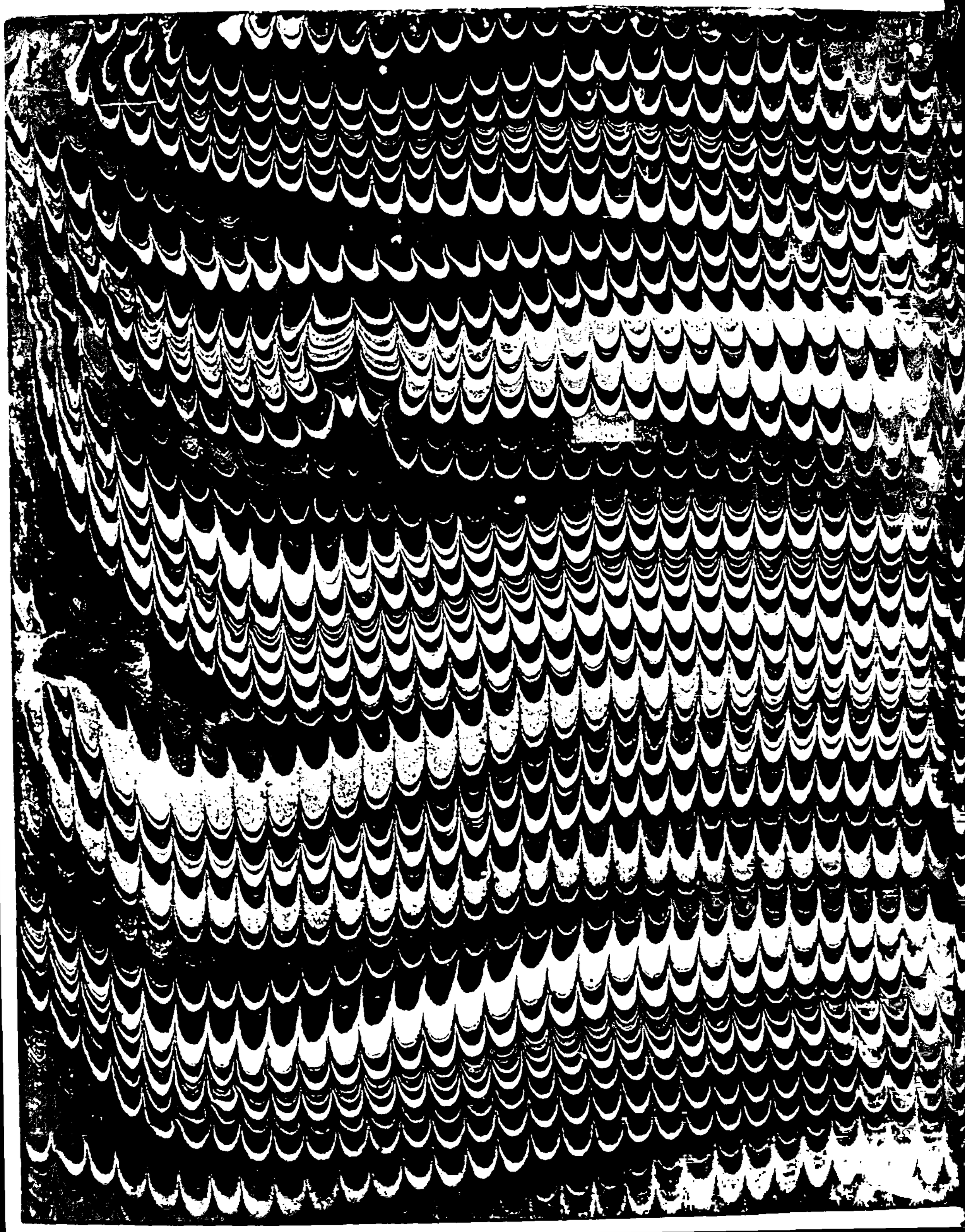


Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France





Réserve

~~O~~ G
~~Hyp~~
~~I~~

à la suite est relié le Voyage à la mer du Sud... pour faire suite au voyage de G. Anson. Lyon 1756 in 4°

Double de 4° O 1497 (25)
C. 1

C

1260

Lyon

[redacted]

1260

VOYAGE
AUTOUR
DU MONDE,
DE GEORGE ANSON.

DE GEORGE VANSON

DU MONDE

A UTOUR

VOYAGE

VOYAGE
AUTOUR
DU MONDE,
FAIT DANS LES ANNE'ES MDCCXL, I, II, III, IV.
PAR GEORGE ANSON,
PRESENTEMENT LORD ANSON,
COMMANDANT EN CHEF D'UNE ESCADRE ENVOYE'E
PAR SA MAJESTE' BRITANNIQUE DANS LA
MER DU SUD.

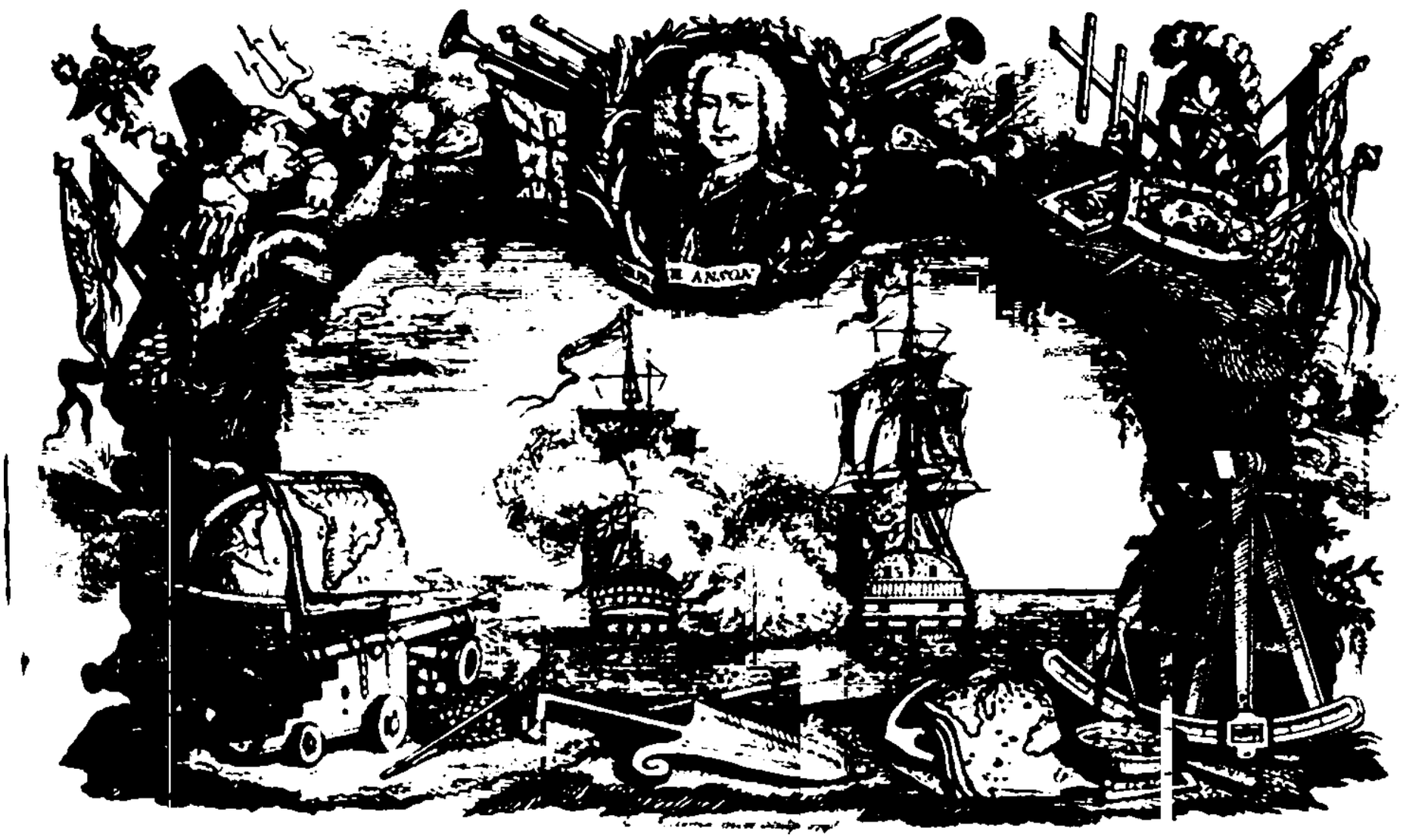
Tiré des Journaux & autres Papiers de ce Seigneur, & publié

PAR RICHARD WALTER,

Maître ès arts & Chapelain du CENTURION dans cette Expédition.

Orné de Cartes & de Figures en Taille douce.

TRADUIT DE ANGLOIS.

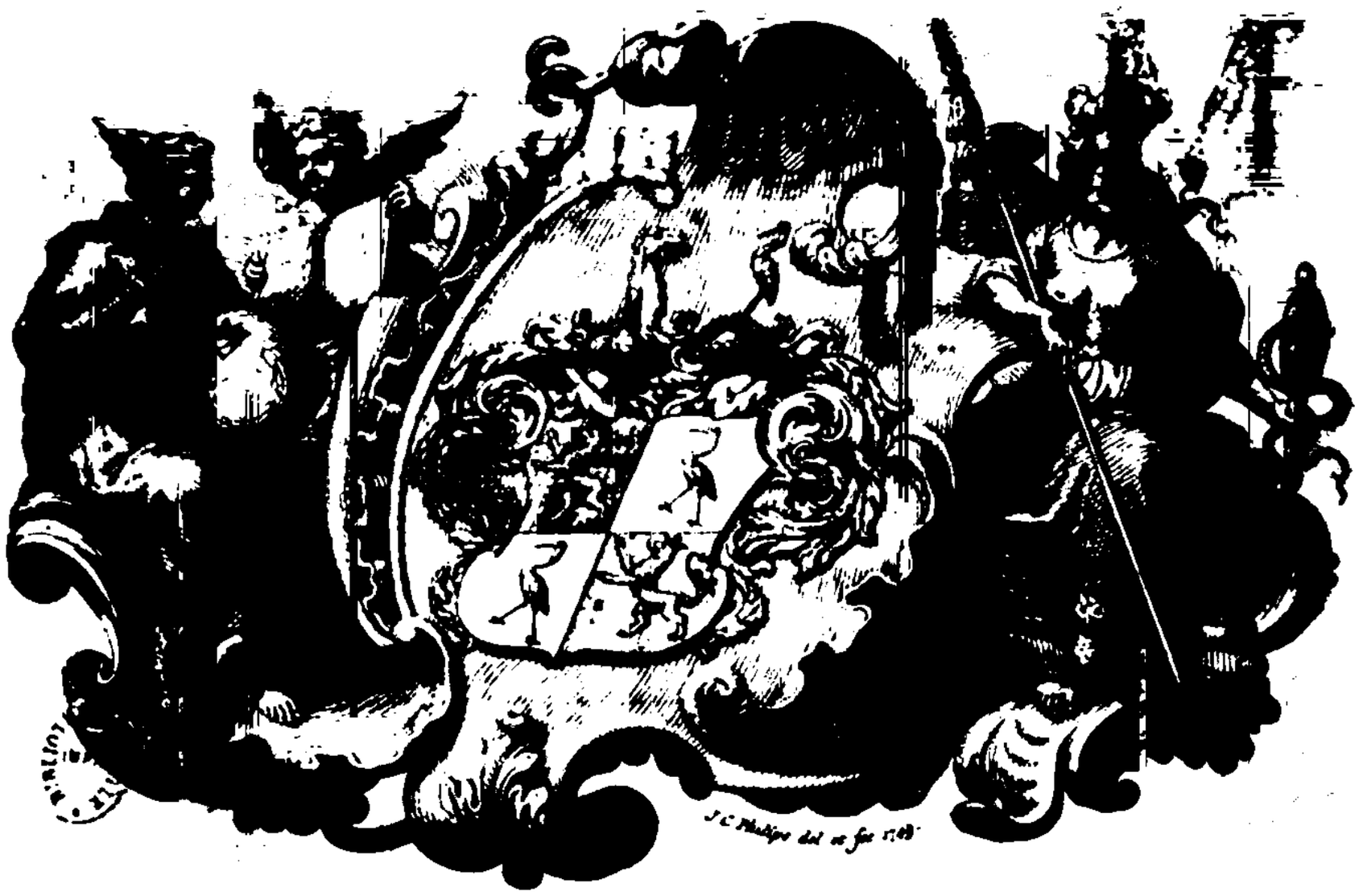


A AMSTERDAM ET A LEIPZIG;

Chez ARKSTE'E & MERKUS.

MDCCXLIX.

ДОДАТОК



A

MONSEIGNEUR

LE COMTE

HENRI XI. REUSS,

COMTE ET SEIGNEUR DE PLAUEN

SEIGNEUR DE GRAITZ,

CRAMICHFELD, GERA, SCHLAITZ,

ET LOBENSTEIN.

MON

MONSEIGNEUR,

LE Voyage, que nous prenons la liberté de vous dédier, eſt peut-être un des plus intéreſſans qui ait jamais paru: au moins, oſons-nous dire, que nous n'en connoiſſons aucun, qui, à tout prendre,

puiſſe

puiſſe lui être préféré. Des côtes inconnues décrites avec exactitude, des obſervations propres à perfectionner la Géographie & la Navigation, des accidens imprévus, & tels que la licence de feindre auroit même peine à en imaginer, des évènemens importans dont le ſuccès eſt dû principalement au Chef de l'Expédition; mais plus que tout le reſte, le caractère humain, ferme & généreux de ce Chef, ſont des objets, qui vous plairont d'autant plus, que vous vous connoiſſez en Grands-hommes & en grandes Actions. C'eſt un des fruits, MONSEIGNEUR, que la profonde connoiſſan-

ce de l'Hiſtoire vous a procurés; &; pour ce qui nous regarde, nous avons cru devoir vous offrir cette rélation des travaux de Mylord ANSON, dans laquelle Vous, & un petit nombre d'autres, démêlerez mille choſes qui échaperont aux Lecteurs ordinaires. Nous avons l'honneur d'être avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Les très humbles & très obéiſſans Serviteurs,

ARKSTÉE ET MERKUS.

TABLE
DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I. *De l'équipement de l'Eſcadre: Incidens rélatifs à cette Eſcadre, depuis la réſolution priſe de la mettre en Mer juſqu'à ſon départ de* Sainte Helène. Pag. 1

CHAP. II. *Paſſage de* Sainte Hélène *à l'Ile de* Madère; *avec une courte deſcription de cette Ile; & ce qui nous y arriva.* 12

CHAP. III. *Hiſtoire de l'Eſcadre commandée par Don* Joſeph Pizarro. 17

CHAP. IV. *Continuation du Voyage depuis* Madère *juſqu'à l'Ile de* Ste. Catherine. 29

CHAP. V. *Ce qui nous arriva à* Ste. Catherine. *Deſcription de cette Ile, avec quelques remarques ſur le* Brézil. 36

CHAP. VI. *Navigation depuis* Ste. Catherine *juſqu'au Port* St. Julien, *avec quelques remarques ſur ce Port, & ſur le Païs ſitué au Sud de la rivière de la* Plata. 49

CHAP. VII. *Départ de la Baye* St. Julien, *& notre Navigation juſqu'au Détroit de le* Maire. 59

CHAP. VIII. *Navigation depuis le Détroit de le* Maire, *juſqu'au Cap* Noir. 64

CHAP. IX. *Avis aux Navigateurs qui voudront doubler le Cap* Horn. 70

CHAP. X. *Navigation depuis le Cap* Noir, *jusqu'à l'Ile de* Juan Fernandez. 81

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I. *Arrivée du* Centurion *à l'Ile de* Juan Fernandez. *Description de cette Ile.* 89

CHAP. II. *Arrivée du* Glouceſter *à l'Ile de* Juan Fernandez: *celle de l'*Anne: *& ce que nous y fimes juſqu'à l'rrivée de cette dernière.* 104

CHAP. III. *Récit abrégé de ce qui arriva à la Pinque* Anne, *pendant qu'elle fut ſéparée de nous; du naufrage du* Wager; *& du retour de la* Séverne *& de la* Perle. 113

CHAP. IV. *Ce qui nous arriva à l'Ile de* Juan Fernandez, *depuis l'arrivée de la Pinque* Anne, *juſqu'à notre départ de cette Ile.* 126

CHAP. V. *Ce qui nous arriva depuis notre départ de* Juan Fernandez, *juſqu'à la priſe de la Ville de* Paita. 137

CHAP. VI. *Priſe de* Paita, *& ce que nous fimes, juſqu'à ce que nous quittames les Côtes du* Pérou. 153.

CHAP. VII. *Notre Voyage depuis* Paita, *juſqu'à* Quibo. 166

CHAP. VIII. *Deſcription de* Quibo, *& ce que nous y fimes.* 173.

CHAP. IX. *Route depuis* Quibo, *juſqu'à la Côte de* Méxique. 179

CHAP. X. *Manière dont ſe fait le Commerce entre la Ville de* Manille, *Capitale de l'Ile de* Luçon, *& le Port d'*Acapulco, *ſur la Côte de* Méxique. 185.

CHAP

CHAP. XI. *De ce qui nous arriva en croiſant à la hauteur d'A*capulco *pour attendre le Vaiſſeau de* Manille. 198

CHAP. XII. *Deſcription du Port de* Chéquétan, *& de la Côte & Païs voiſin.* 206

CHAP. XIII. *Ce que nous fimes à* Chéquétan, *& ſur la Côte voiſine, juſqu'à notre départ pour l'*Aſie. 213

CHAP. XIV. *Réfléxions ſur ce que notre Eſcadre auroit pu faire dans la Mer du* Sud, *ſi elle y étoit arrivée à tems.* 221

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE I. *Traverſée depuis la Côte de* Méxique *juſqu'aux Iles des* Larrons. 230

CHAP. II. *Arrivée à* Tinian. *Deſcription de cette Ile; & ce que nous y fimes, juſqu'au tems où le* Centurion *fut jetté en Mer.* 241

CHAP. III. *Ce qui ſe paſſa à* Tinian *après le départ du* Centurion. 254

CHAP. IV. *Ce qui ſe paſſa à bord du* Centurion, *après qu'il eut été jetté en Mer, juſqu'à ſon retour à l'Ile de* Tinian. 262

CHAP. V. *Ce que nous fimes à* Tinian, *juſqu'à notre dernier départ de cette Ile; avec une courte deſcription des Iles des* Larrons. 265

CHAP. VI. *Route de* Tinian *à* Macao. 273

CHAP. VII. *Ce qui nous arriva à* Macao. 280

CHAP. VIII. *Route de* Macao *au Cap d'*Eſpiritu Santo. *Priſe du Galion de* Manille, *& retour à la Rivière de* Canton. 293

CHAP. IX. *Ce qui arriva à nos Gens dans la Rivière de* Canton. 306

CHAP. X. *Séjour dans la Ville de* Canton; *& le retour du* Centurion *en* Angleterre. 319

PREFACE.

QUoique depuis deux siècles on ait fait de grands progrès dans l'Art de la Navigation, un voyage autour du Monde ne laisse pas d'être considéré comme une chose singulière, & le Public a toujours paru fort curieux des accidens, qui accompagnent la plupart du tems cette entreprise extraordinaire. Je n'ignore pas que le plaisir de s'amuser excite dans le gros des Lecteurs cette espèce de curiosité; mais cela n'empêche point, que la partie la plus intelligente du Genre-humain ne convienne que de pareilles rélations, quand elles sont fidelement faites, peuvent puissamment contribuer à l'avancement de la Navigation & du Commerce, & par cela même au bien de la Nation: car toute description exacte de Côtes étrangères & de Païs peu connus, servira à l'une ou à l'autre de ces importantes fins, à proportion des richesses, des besoins, ou des productions de ces Païs, & de notre ignorance touchant ces Côtes. Ainsi un voyage autour du Monde annonce le détail le plus intéressant, puisque la plus grande partie s'en fait par Mer, & oblige à visiter des Côtes, dont on n'a jusqu'à présent que des idées fort imparfaites, & qui sont voisines d'une Contrée fameuse par ses Trésors & en même tems

par ſa pauvreté, en ce qu'elle manque de ce qu'il faut pour les néceſſités & les agrémens de la vie.

Ces conſidérations ont donné lieu à la publication de l'Ouvrage ſuivant, qui ſurement eſt propre à contenter le goût qu'on a naturellement pour l'extraordinaire, & à contribuer, autant qu'aucune autre rélation du même genre, qui ait été publiée juſqu'à préſent, à la ſureté & au ſuccès des Navigateurs à venir, auſſi bien qu'à étendre notre Commerce & notre puiſſance. Les particularités déja connues de cette entrepriſe doivent avoir excité une curioſité générale: car ſi l'on fait attention à la force de l'Eſcadre deſtinée à cette expédition, aux malheurs que chaque Vaiſſeau en particulier eut à eſſuier, ou bien aux exemples frappans des retours de fortune, qui eurent continuellement lieu durant tout le cours de l'expédition; le peu qu'on ſait à chacun de ces égards, ne peut que faire ſouhaiter d'en ſavoir davantage. Que ſi cette réfléxion eſt fondée rélativement à la partie hiſtorique de cet Ouvrage, elle l'eſt bien plus encore par rapport aux endroits inſtructifs, qui y ſont preſque par-tout entremêlés: car j'oſerois aſſurer, ſans craindre d'être contredit, qu'aucun Voyage, qui me ſoit tombé entre les mains, ne contient autant de vues de Païs, de Sondes, de plans de Ports & de Rades, de Cartes, & d'autres ſecours propres à perfectionner la Géographie & la Navigation, qu'il s'en trouve dans cette rélation. Ces articles ſont d'autant plus importans, que la plupart ont rapport à des Païs, qui ont été, ou point, ou mal décrits, juſqu'à préſent: défaut, qui devoit naturellement faire manquer les entrepriſes qu'on auroit pu former dans la ſuite, ou même cauſer la perte des Hommes & des Vaiſſeaux, qui y auroient été employés.

Outre le nombre & le choix de ces deſſeins, & deſcriptions de Côtes, il y a encore une autre particularité, qui en relève beaucoup le prix; ſavoir l'extrême exactitude avec laquelle les uns & les

les autres ont été faits. J'exprimerois très imparfaitement ce que je penſe à cet égard, ſi je diſois, qu'on n'a encore rien publié en ce genre de plus parfait, ni peut-être même d'auſſi bon. Ce ne ſont point des copies d'Ouvrages d'autrui, ni des Ouvrages de Cabinet compoſés ſur des Mémoires imparfaits, écrits par des Obſervateurs négligens ou mal habiles, comme on l'a vu mille fois; mais la plus grande partie de ces deſſeins a été faite ſur les lieux avec la dernière exactitude, par la direction, & ſous les yeux de Mr. *Anſon* lui-même. Il n'y en a que trois ou quatre, que des mains moins habiles ont tracés, ou qui ont été pris ſur l'Ennemi, & dont par cela même on ne peut répondre: auſſi ai-je toujours eu ſoin d'en avertir le Lecteur, pour qu'il ne leur ajoutât pas foi trop aveuglément, quoique je ſois perſuadé que ces plans mêmes ſont pour le moins auſſi corrects que ceux qu'on trouve inſérés dans différens voyages. Car comme il n'eſt pas poſſible de ſe former une idée exacte de Rades, de Ports, & de vues de Païs, d'en lever les Plans, & de les mettre ſur le papier, ſans y employer du tems, de l'attention, de l'habileté; ceux, à qui ces qualités manquent, y ſuppléent ſouvent par de hardies conjectures & par des deſcriptions fabriquées à plaiſir; & comme le ſeul moyen de les réfuter, eſt d'aller ſur les lieux, & de s'expoſer aux riſques, que leurs fauſſes informations font toujours naître en pareil cas, ils ne craignent pas d'être découverts. Ainſi, pendant qu'ils en impoſent au Public par leurs productions ſuppoſées, ils ne font pas conſcience de ſe vanter en même tems d'avoir apporté à leur travail toute l'exactitude poſſible. Ceux, qui ne ſont point au fait de la Marine, ne doivent pas s'imaginer que de pareilles tromperies n'ont rien de criminel; car comme une vue exacte des terres eſt le guide le plus ſûr qu'un Pilote puiſſe ſuivre ſur une Côte où il n'a jamais été auparavant, toute fiction ſur un ſujet ſi intéreſſant doit toujours traîner à ſa ſuite de grands dangers, & quelquefois la perte de ceux, qui ont le malheur d'être trompés.

Outre

Outre les Plans des endroits, où ſoit Mr. *Anſon* lui-même, ſoit quelques-uns des Vaiſſeaux ſous ſon commandement, ont touché durant le cours de cette expédition, & les deſcriptions, auſſi bien que les directions rélatives à ces endroits, on trouvera, dans cet Ouvrage, le détail & la Carte d'une Navigation, dont, ſi l'on excepte ceux qui y ont été employés immédiatement, on n'a juſqu'à préſent guère plus connu que le nom: je veux dire la route du Galion de *Manille*, dans ſon paſſage d'*Acapulco* à travers la partie Septentrionale de la Mer *Pacifique*. Cet article important eſt tiré des Cartes & des Journaux trouvés à bord du Vaiſſeau de *Manille*. L'autorité de ces pièces eſt d'autant plus reſpectable, qu'elles ſont le fruit d'une expérience de plus de cent cinquante ans, & que d'ailleurs elles ont été confirmées, dans les points les plus eſſentiels, par le témoignage unanime de tous les *Eſpagnols* pris à bord de ce Vaiſſeau. Comme tous ceux de leurs Journaux, que j'ai eu occaſion d'examiner, ne me paroiſſent pas mal faits, j'oſe dire que les Navigateurs à venir peuvent ſe fier à la Carte de cet Océan Septentrional, rélativement à la route de ces Galions.

Je n'entrerai point ici dans la diſcuſſion des avantages attachés à une exacte connoiſſance de cette Navigation, & des projets dont une pareille connoiſſance pourroit faciliter l'exécution, tant en tems de Guerre, qu'en tems de Paix; car, outre que ce n'en eſt point ici le lieu, ces projets & ces avantages ſeront aiſément démêlés par ceux qui ſont au fait de la Marine.

Comme les Vaiſſeaux de *Manille* ſont les ſeuls qui ayent jamais traverſé la partie Septentrionale de ce vaſte Océan, à l'exception de deux Vaiſſeaux *François*, qui furent ſaiſis à leur arrivée à la Côte de *Méxique*, & que depuis près de deux ſiècles, que ce Commerce ſe fait, les *Eſpagnols* ont eu grand ſoin de cacher toutes les rélations de leurs voyages aux autres Nations; cette raiſon ſeule auroit pu ſuffire pour m'engager à communiquer au

Pu-

Public ces pièces, qui ſont d'une grande utilité en Géographie, & d'ailleurs curieuſes à plus d'un égard. Elles ont, outre cela, un autre mérite, & qui n'eſt pas le moindre, ſavoir les variations de l'Aiguille aimantée dans la Mer *Pacifique*. Ces variations, qui ſont marquées ſur la Carte, & qui ont été tirées des Journaux *Eſpagnols*, confirment puiſſamment le Syſtême général, que le ſavant Docteur *Halley* a formé ſur ce ſujet, & ſont par cela même, d'une utilité infinie pour le Commerce & la Navigation. Ce Grand-homme verroit avec une ſatisfaction infinie, s'il vivoit encore, les prédictions qu'il a publiées il y a plus de cinquante ans, quoiqu'il n'eût pas la moindre obſervation, faite dans la Mer *Pacifique*, exactement vérifiée. La détermination de la variation de l'Aiguille aimantée dans cette partie du Monde, eſt d'autant plus importante, que les Editeurs d'une nouvelle Carte de variation, qui a été publiée en dernier lieu, ont, faute d'obſervations faites dans la Mer *Pacifique*, donné dans une fauſſe analogie, & ſe ſont trompés ſur la nature même de la variation dans la partie Septentrionale de cette Mer, mettant à l'Oueſt une déclinaiſon qui va à l'Eſt; outre qu'ils la font trop petite de douze ou treize degrés. J'ai cru devoir entrer dans ce petit détail, rélativement à la partie Hydrographique & Géographique de cet Ouvrage: partie, dont je ne fais ici qu'indiquer l'utilité & l'importance; mais il y a un autre point, qui exige des éclairciſſemens un peu plus détaillés. On trouvera dans cet Ouvrage quelques particularités ſur l'état où l'*Amérique Eſpagnole* ſe trouvoit alors, & ſur les diſpoſitions actuelles des Peuples qui l'habitent. Comme, dans ces différens articles, ce que je dis ne s'accorde guère avec les idées généralement reçues, je me crois obligé de marquer les autorités ſur leſquelles je me ſuis fondé en ces occaſions, afin de me garantir de l'imputation d'avoir, ou donné dans une crédulité puérile, ou, ce qui ſeroit bien plus mauvais, trompé mes Lecteurs de deſſein prémédité.

***

Mr.

Mr. *Anſon*, avant de partir pour ſon expédition, eut ſoin de ſe pourvoir, non ſeulement des voyages imprimés, qui pourroient lui être de quelque uſage, mais auſſi des meilleures rélations manuſcrites qu'il put avoir de tous les Etabliſſemens *Eſpagnols* ſur les Côtes du *Chili*, du *Pérou*, & du *Méxique*: il compara ſoigneuſement ce qu'il trouva dans ces rélations, avec le témoignage de ſes Priſonniers, & avec les lumières qu'il tira de pluſieurs perſonnes intelligentes, qui lui tombèrent entre les mains dans la Mer du *Sud*. Il eut auſſi le bonheur de trouver, dans quelques-unes des captures qu'il fit, un grand nombre de Lettres & de papiers de la dernière importance. Pluſieurs de ces Lettres, écrites par le Viceroi du *Pérou* au Viceroi de *Santa Fée*, aux Préſidens de *Panama* & du *Chili*, à Don *Blas de Lezo*, Amiral des Galions, & à divers autres perſonnages revêtus des prémières charges, contenoient ordinairement un abrégé de celles auxquelles elles ſervoient de réponſe; ce qui mit Mr. *Anſon* au fait d'une partie conſidérable de la correſpondance qu'il y avoit eu entre ces Officiers, quelque tems avant notre arrivée ſur ces Côtes. Nous avons pris outre cela une grande quantité de Lettres, que des perſonnes, employées par le Gouvernement, écrivoient à leurs Amis & à leurs Correſpondans. Ces Lettres étoient remplies de narrations rélatives aux affaires publiques, & renfermoient quelquefois des réfléxions où il n'entroit aucun déguiſement ſur les vues & la conduite de leurs Supérieurs. Ce ſont-là les matériaux dont a été formé le récit de quelques évènemens rélatifs aux *Eſpagnols*, & qui doivent paroître preſque incroyables à la prémière vue. De ce genre eſt la rélation des malheurs qu'éprouva l'Eſcadre de *Pizarro*. Cependant cette partie de la rélation, qui regarde la conſpiration d'*Orellana* & de ſes Compagnons, eſt encore confirmée par une autre autorité que celle des Lettres interceptées, je veux dire, le témoignage d'un *Anglois*, qui ſe trouvoit à bord du Vaiſſeau de *Pizarro* lors de la revolte, & qui s'étoit ſouvent entretenu

nu avec *Orellana*. D'autres témoins du même fait, qu'on a eu occaſion d'interroger, en ont confirmé les principales circonſtances par leur dépoſition: deſorte que ce fait, quoique très étrange, ne peut être révoqué en doute.

Je ne ſaurois m'empêcher d'obſerver à cette occaſion, que quoique j'aie eu ſoin de ne m'écarter de la plus exacte vérité en aucun endroit de cet Ouvrage, je crains pourtant qu'on ne puiſſe me reprocher quelques bêvues d'inattention. Celles, que j'ai apperçues, n'ont rapport qu'à des mots, & quelques-unes d'elles ont été corrigées dans l'Errata. Pour ce qui eſt des erreurs, qui me ſont échappées, comme j'oſe me flatter qu'elles ne portent aucune atteinte à l'eſſentiel de mon narré, j'eſpère que mes Lecteurs les regarderont d'un œil d'indulgence.

On s'attend peut-être qu'après avoir rendu compte, d'une manière générale, du contenu de cet Ouvrage, je dois me hâter de paſſer à l'Ouvrage même; mais je ne ſaurois finir cette Préface ſans ajouter quelques réfléxions ſur une matière, qui a une liaiſon très étroite avec le Voyage de Mr. *Anſon*, & qui ne me paroit, par cela même, ni inutile, ni indigne de l'attention du Public. Je voudrois, s'il eſt poſſible, animer mes Compatriotes, autant que le poſte qu'ils occupent pourra le permettre, à encourager toutes les obſervations, qui ont rapport avec la Géographie & la Navigation, auſſi bien que tout ce qui eſt capable de contribuer à l'avancement des Méchaniques & du Commerce. C'eſt par un attachement conſtant à ces choſes, qui ne ſemblent être que des minuties, que nos ambitieux voiſins ont établi une partie de cette puiſſance, contre laquelle nous luttons actuellement: & comme nous avons entre les mains les moyens de faire à tous ces égards plus de découvertes qu'eux, ce ſeroit un deshonneur pour nous, ſi nous négligions plus longtems un article ſi facile & ſi important. Comme nos Forces navales ſont beaucoup plus nombreuſes que celles des *François*, & qu'une partie conſidérable de

ces forces eſt toujours employée fort loin de chez nous, ſoit à protéger nos Colonies & notre Commerce, ſoit à défendre nos Alliés contre l'Ennemi commun, nous avons de fréquentes occaſions de nous procurer les connoiſſances que je viens d'indiquer, & qui nous ſeroient d'un avantage infini, tant en tems de guerre qu'en tems de paix: car, ſans parler de ce qu'il y auroit lieu d'attendre de nos Officiers de Haut-bord, s'ils étoient excités à entreprendre ces ſortes de recherches, il n'en couteroit rien au Gouvernement de régler, qu'à l'avenir, il y auroit conſtamment à bord de quelques-uns de nos Vaiſſeaux de guerre, deſtinés à faire des voyages de long cours, un homme, qui, avec le titre d'Ingénieur, & l'habileté, auſſi bien que les talens, requis dans cette profeſſion, ſeroit chargé de donner la deſcription & le plan, tant des Côtes, que des Ports, où le Vaiſſeau toucheroit, & de faire telles autres obſervations qui tendiſſent à l'avantage des Navigateurs à-venir, ou à l'utilité publique. Ceux, qui ſe ſeroient exercés pendant quelques années à remplir cette commiſſion, outre qu'ils en vaudroient mieux comme Ingénieurs, pourroient rendre encore d'autres ſervices importans, & garantir nos Flottes de disgraces ſemblables à celles qu'elles ont eſſuiées plus d'une fois à l'attaque des Places. Dans un Païs, tel que le nôtre, où toutes les Sciences ſont étudiées avec plus d'ardeur & de ſuccès, qu'en lieu du Monde, les bons Sujets ne manqueront pas, pourvu qu'on ait ſoin de les encourager. Les *François* nous ont fourni à cet égard pluſieurs exemples, & un entre autres en la perſonne de Mr. *Frézier*. Cet Ingénieur nous a donné une excellente rélation de ſon voyage dans la Mer du *Sud*, où il fut envoyé par *Louis XIV*, en 1711, à bord d'un Vaiſſeau marchand, avec ordre d'examiner & de décrire les Côtes de cette Mer, & de lever des Plans de toutes les Places fortifiées le long de ces Côtes: le tout afin de mettre les *François* en état de continuer avec moins de riſque leur Commerce de contre-

bande,

bande, ou, en cas de rupture avec la Couronne d'*Eſpagne*, de les rendre plus redoutables aux *Eſpagnols* dans le nouveau Monde. En ſuivant cette méthode, nous pourrions eſpérer, que l'émulation qui naitroit parmi ceux, qu'on chargeroit de ces ſortes de commiſſions, & l'expérience, qu'ils ne pourroient manquer d'aquérir par-là même, en tems de paix, nous fourniroient à la fin un bon nombre d'habiles Ingénieurs, & effaceroit la honte, à laquelle nous avons plus d'une fois été expoſés pour avoir négligé d'avoir à notre ſervice des hommes habiles dans cette profeſſion: de pareils hommes méritant mieux que tout autre, en tems de guerre, les encouragemens & les profits qu'ils ont eus en tems de paix. Les avantages, trop nombreux pour en faire l'énumération, & trop récens pour être oubliés, que les *François* ont retirés de leur attention à avoir une quantité prodigieuſe de bons Ingénieurs, ne confirment que trop ce que je viens de dire.

A propos d'Ingénieurs, & de l'uſage dont ils pourroient être, je ne ſaurois m'empêcher de déplorer les imperfections de pluſieurs rélations de Païs éloignés, qui nē viennent que de ce que leurs Auteurs, ſouvent habiles d'ailleurs, n'ont ſçu ni deſſiner, ni lever un plan: au-lieu que s'ils avoient joint à ces connoiſſances le talent, peu difficile à aquerir, de faire les Obſervations aſtronomiques les plus communes, la Géographie ſeroit bien plus parfaite qu'elle n'eſt à préſent; les dangers de la Navigation ſeroient conſidérablement diminués; & nous connoitrions mieux, que nous ne faiſons, les Mœurs, les Arts, & les productions des Païs étrangers. Quand je fais attention aux puiſſans motifs, qui devroient engager tous les Voyageurs à aquerir, au moins en partie, les qualités que je viens d'indiquer, ſur-tout l'Art de deſſiner, qui faciliteroit leurs obſervations, aideroit & fortifieroit leur mémoire, & leur épargneroit des deſcriptions ennuieuſes & ſouvent inintelligibles, je ne puis que m'étonner que

quelqu'un, qui veut ſe tranſporter dans des Païs éloignés, pour ſon inſtruction, ou pour celle des autres, néglige un moyen auſſi néceſſaire. J'ajouterai, pour donner un nouveau degré de force à cet argument, qu'outre les uſages du Deſſein, déja indiqués, il y en a un, qui, quoique moins frappant, eſt peut-être plus important que tous les autres; ſavoir que ceux qui ſont accoutumés à deſſiner des objets, les voyent bien plus diſtinctement que d'autres, qui n'ont pas la même habitude. Car c'eſt une choſe connue par expérience, qu'après avoir enviſagé un objet, même aſſez ſimple, notre attention ou notre mémoire ſont rarement aſſez fortes pour nous repréſenter exactement les différentes parties de l'objet; puiſque, tout bien examiné, il ſe trouvera que nous nous ſommes trompés à l'égard de quelques parties, & qu'il y en a d'autres que nous n'avions abſolument point apperçues: au-lieu que celui, qui contracte l'habitude de deſſiner ce qu'il voit, apprend auſſi à rectifier cette inattention. En comparant ſes idées copiées ſur le papier avec l'objet qu'il veut repréſenter, il remarque en quoi il a été trompé par l'apparence, & aquiert avec le tems la faculté de voir des parties, qui lui auroient échappé auparavant, & de mieux conſerver l'idée de ce qu'il apperçoit qu'il ne lui auroit jamais été poſſible, ſans les progrès qu'il a faits dans le Deſſein.

Ces réfléxions, qui méritent inconteſtablement l'attention de tous les Voyageurs, conviennent d'une façon encore plus particulière aux Officiers de Marine; puiſque, faute d'entendre l'art de deſſiner & de lever des Plans, il n'y a plus de Cartes ni de vues de terre à avoir, ni, par cela même, preſque plus de Navigation. C'eſt ſans doute, en conſidération de toutes ces utilités, que Sa Majeſté a établi un Maître de Deſſein à *Portsmouth*, pour l'inſtruction de ceux qui ſont deſtinés à remplir les différens postes de la Marine. Il ne manque pas de Gens prévenus de l'idée, qu'un bon homme de Mer doit être auſſi rude & auſſi intraitable

que l'Elément, auquel il eſt tous les jours expoſé, & qui regarde les Sciences & les Arts, comme les Ennemis du vrai courage. Il faut ſuppoſer que de pareilles abſurdités n'ont jamais été favoriſées par le Public, & qu'en tout cas leur règne eſt paſſé. Si ceux qui gardent encore quelques reſtes de ces pareilles erreurs, étoient capables de raiſon, ou dociles à l'expérience, il ſuffiroit, pour les convaincre, de leur dire, que les meilleurs Deſſeins qu'ils trouveront dans cette rélation, quoiqu'aſſez bien faits pour faire honneur à un Peintre de profeſſion, ſont l'Ouvrage de Mr. *Piercy Brett*, un des Lieutenans de Mr. *Anſon*, & depuis Capitaine du *Lion*. Quand Mr. *Brett* ne ſeroit connu que par ſon mémorable combat contre l'*Elizabeth*, action comparable aux plus belles que nôtre ſiècle ait vues, il n'en faudroit pas davantage pour prouver ma thèſe, c'eſt que les Beaux Arts ſont bien éloignés de diminuer en rien la valeur, le ſens, & l'adreſſe de ceux qui s'y appliquent. Si on conſidère que la pratique la plus commune de la Navigation, dépend de pluſieurs branches de différentes Sciences, & ſi l'on fait attention aux avantages que la pratique a tirées de ces Sciences, à ne remonter qu'à un petit nombre d'années, on ſera porté à croire qu'il n'y a aucune profeſſion qui exige plus de théorie & de réfléxion que la Marine, ſans compter la Géographie, la Géométrie & l'Aſtronomie, qu'un Officier de Mer ne peut ignorer tout-à-fait ſans rougir, vu que ſon Journal & l'eſtime journalière du cours de ſon Vaiſſeau ne ſont fondées que ſur des branches de ces Arts; on ne peut douter que la manœuvre, & la conduite d'un Vaiſſeau, l'arrimage, & la diſpoſition des Voiles, ne ſoient des articles où la connoiſſance des Méchaniques ne ſoit d'une très grande utilité. Lorſqu'on examine la fabrique d'un Vaiſſeau, le nombre & la variété de ſes Voiles, & tout ce qui eſt néçeſſaire pour les mettre dans leurs différentes poſitions, on eſt frappé de l'invention, & de la ſagacité, qui y paroit; mais on ſent en même tems, qu'un tour de

génie ſavant & ſpéculatif peut trouver des moyens de faire agir les parties d'une Machine auſſi compoſée, bien plus avantageux que ceux qu'offre une routine aveugle. Mais il eſt tems de finir cette digreſſion, elle retarde le plaiſir qu'aura le Lecteur en liſant un Ouvrage, qui mérite certainement toute ſon attention, par l'importance du ſujet & par l'excellence des matériaux dont il eſt compoſé; je ſouhaiterois qu'on pût être auſſi content de l'Art avec lequel l'Auteur les a mis en œuvre.

VOYAGE

VOYAGE
AUTOUR
DU MONDE,
PAR GEORGE ANSON,
CHEF D'ESCADRE.

LIVRE I.

CHAPITRE I.

De l'équipement de l'Eſcadre: Incidens rélatifs à cette Eſcadre, depuis la réſolution priſe de la mettre en Mer juſqu'à ſon départ de Sainte Hélène.

L'Eſcadre commandée par Mr. *Anſon*, & dont j'ai deſſein de transmettre les principales opérations à la poſtérité, a eſſuyé un grand nombre de changemens dans ſa deſtination, ſa force & ſon équipement, durant les dix mois qui ſe ſont écoulés depuis la réſolution

prise de la mettre en Mer, jusqu'à son départ de *Sainte Helène*. J'ai cru que le détail de ces changemens méritoit d'être rendu public, tant pour l'honneur de ceux qui ont formé le projet de l'Expédition; que de ceux auxquels on en a confié l'exécution. Il paroitrá clairement par-là, que les accidens, qui empêchèrent dans la suite que cette Expédition n'ait été aussi avantageuse à la Nation, que la force de l'Escadre & l'attente du Public sembloient le promettre, eurent principalement leur source dans des obstacles qu'il n'a pas été possible à Mr. *Anson* de surmonter.

Quand vers la fin de l'Eté de l'Année 1739, on prévit qu'une guerre avec l'*Espagne* étoit inévitable, plusieurs de ceux qui étoient chargés alors de l'Administration des affaires, jugèrent que la démarche la plus prudente que la Nation pût faire, dès que la rupture seroit déclarée, étoit d'attaquer cette Couronne dans ses établissemens éloignés, car comme, en ce tems-là, il y avoit une grande probabilité de succès, nous aurions, par ce moyen, pu ôter à l'Ennemi ses principales ressources, & le réduire à la nécessité de désirer sincèrement la paix, puisqu'il se verroit privé de ces retours d'argent, qui le mettoient en état de continuer la guerre.

En conséquence de ces idées, on examina plus d'un Projet dans le Conseil, & différentes résolutions y furent prises. On convint d'abord, que *George Anson*, Ecuyer, actuellement Capitaine du *Centurion*, seroit nommé Commandant en Chef pour l'Expédition projettée. Comme il étoit alors en Course, on envoya un Vaisseau, dès le commencement de *Septembre*, à l'endroit où il croisoit, pour lui ordonner de revenir avec son Vaisseau à *Portsmouth*. Dès qu'il y fut arrivé, c'est-à-dire, le 10 du mois de *Novembre* suivant, il reçut une Lettre de Mr. le Chevalier *Wager*, qui lui marquoit de se rendre à *Londres*, & de s'adresser à l'Amirauté. Etant là, le Chevalier *Wager* lui dit, qu'on alloit équiper au plutôt deux Escadres pour deux Expéditions secretes, qui auroient néanmoins quelque espèce de connéxion ensemble: Que lui, Mr. *Anson*, auroit le commandement de l'une, & Mr. *Cornwall*, qui a depuis perdu la vie glorieusement en combattant pour sa patrie, celui de l'autre: Que l'Escadre sous les ordres de Mr. *Anson* devoit prendre à bord trois Compagnies indépendantes, chacune de cent hommes, & le Régiment d'Infanterie de *Bland*: Que ce Colonel,, qui devoit être du Voyage, commanderoit les forces de Terre: & qu'aussitôt que l'Escadre seroit prête à mettre en Mer, ils partiroient, avec ordre exprès de ne toucher en aucun endroit qu'à la pointe de *Java* dans les *Indes Orientales*: Qu'ils ne s'arrêteroient en cet endroit que

que pour faire de l'Eau, & iroient delà directement à la Ville de *Manille* ſituée dans une des Iles *Philippines*: Que l'autre Eſcadre devoit être de même force que celle qui ſeroit ſous les ordres de Mr. *Anſon*, & qu'on la deſtinoit à faire le tour du Cap *Horn* pour ſe rendre dans la Mer du *Sud*, & y ranger la côte, & qu'après avoir croiſé ſur les Ennemis dans ces parages, & avoir attaqué leurs Places, cette Eſcadre reviendroit à *Manille*, & y joindroit l'Eſcadre de Mr. *Anſon*, pour y procurer des rafraichiſſemens aux équipages, radouber les Vaiſſeaux, & recevoir peut-être de nouveaux ordres.

Ce projet étoit certainement très bien conçu, & pouvoit contribuer puiſſamment, tant au Bien public, qu'à la Réputation & à la Fortune de ceux qui avoient été choiſis pour l'exécuter; car ſi Mr. *Anſon* étoit parti pour *Manille* au tems & de la manière que l'avoit dit le Chevalier *Wager*, il ſeroit, ſuivant toutes les apparences, arrivé ſur les lieux avant que les *Eſpagnols* y euſſent reçu avis qu'ils étoient en guerre avec les *Anglois*, & par conſéquent avant qu'ils ſe fuſſent mis en état de faire réſiſtance. On peut hardiment ſuppoſer que la Ville de *Manille* ſe trouvoit dans une ſituation pareille à celle de tous les autres Etabliſſemens *Eſpagnols*, lors de la déclaration de la guerre: c'eſt-à-dire, que les Fortifications de leurs meilleures Places étoient négligées, & en divers endroits tombées en ruine, leur Canon démonté, ou rendu inutile, faute d'affuts; leurs Magazins, deſtinés à contenir des Munitions de Guerre & de Bouche, tous vuides; leurs Garniſons mal payées, & par cela même peu fortes, & découragées; & la caiſſe Royale du *Pérou*, qui devoit ſeule remédier à tous ces deſordres, entierement épuiſée. On ſait par des Lettres de leurs Vicerois & de leurs Gouverneurs, qui ont été interceptées, que c'étoit-là préciſément l'état de *Panama*, & des autres Places *Eſpagnoles* le long de la côte de la Mer du *Sud*, près de douze mois après notre déclaration de guerre: & l'on n'a aucun droit de s'imaginer que la Ville de *Manille*, éloignée d'environ la moitié de la circonférence de notre Globe, ait été l'objet de l'attention & des ſoins du Gouvernement *Eſpagnol* plus que *Panama*, & les autres Ports importans du *Pérou* & du *Chili*, d'où dépend la poſſeſſion de cet immenſe Empire. On ſait même à n'en pouvoir douter, que *Manille* étoit alors incapable de faire une réſiſtance tant ſoit peu conſidérable, & qu'elle ſe ſeroit probablement rendue à la ſeule vue de notre Escadre. Pour ſe former une idée de quelle conſéquence cette Ville, & l'Ile, dans laquelle elle eſt ſituée, nous auroient été, il faut conſidérer,

que l'air en eſt très ſain, qu'elle a un bon Port & une excellente Baye, que ſes habitans ſont nombreux & riches, & qu'elle fait un commerce très lucratif dans les principaux Ports des *Indes Orientales* & de la *Chine*, ſans compter ſon Négoce excluſif avec *Acapulco*, dont elle retire par an près de trois millions d'Ecus.

Le Chevalier *Wager*, perſuadé que l'exécution de ce projet ne pouvoit être trop promte, fit enſorte, que peu de jours après cette prémière conférence, c'eſt-à-dire, le 18 de *Novembre*, Mr. *Anſon* reçut ordre de prendre le commandement des Vaiſſeaux l'*Argyle*, le *Sévern*, la *Perle*, le *Wager*, & le *Tryal*, Chaloupe armée en guerre. Le même mois il reçut encore quelques autres ordres: ceux qui regardoient l'avitaillement de l'Eſcadre, ne lui furent expédiés qu'au mois de *Décembre* ſuivant. Mais Mr. *Anſon* s'étant rendu à l'Amirauté au commencement de *Janvier*, apprit du Chevalier *Wager*, que l'Expédition de *Manille* n'auroit point lieu. On conçoit aiſément, quel dut être ſon chagrin de ſe voir privé de la direction d'une entrepriſe ſi ſûre, ſi honorable, &, à tous égards, ſi avantageuſe, ſur-tout après une dépenſe conſidérable qu'il avoit faite pour ſe pourvoir de tout ce qui pourroit lui être néceſſaire dans ce Voyage, qui devoit être aſſez long. Cependant le Chevalier *Wager*, pour le conſoler un peu, l'informa que l'Expédition dans la Mer du *Sud* ſe feroit pourtant, & que lui, Mr. *Anſon*, & ſon Eſcadre, dont la prémière deſtination étoit changée, y ſeroient employés.

Le 10 de *Janvier* il reçut ſa Commiſſion, qui l'établiſſoit Commandant en Chef de l'Eſcadre en queſtion, qui, à la ſeule différence près qu'on ſubſtitua, durant le cours des préparatifs, le *Glouceſter* à la place de l'*Argyle*, fut celle avec laquelle il partit plus de huit mois après de *Sainte Hélène*. Malgré le changement de deſtination, l'équipement de l'Eſcadre fut continué avec autant de vigueur que jamais; & l'avitaillement, avec tout ce qui pouvoit dépendre de Mr. *Anſon*, ſe trouva ſi avancé, que ce Chef d'Eſcadre compta de mettre en mer à l'inſtant même qu'il recevroit ſes derniers ordres, qu'il attendoit de jour en jour. A la fin le 28 de *Juin* 1740, le Duc de *Newcaſtle*, prémier Sécrétaire d'Etat, lui remit les inſtructions de Sa Majeſté en date du 31 de *Janvier* 1739, accompagnées d'une autre inſtruction des Lords Régens, en date du 19 de *Juin* 1740. Après avoir reçu ces pièces, Mr. *Anſon* ſe rendit d'abord à *Spithead*, dans l'intention de partir au prémier vent favorable, s'imaginant qu'il n'auroit plus de retardemens à eſſuyer. Car quoiqu'il ſût par les liſtes du Monde qu'il

de-

devoit prendre à bord, qu'il lui manquoit trois cens Matelots, qu'il n'avoit pu obtenir malgré toutes ſes ſollicitations, le Chevalier *Wager* lui avoit dit, que l'Amirauté avoit dépêché un ordre au Chevalier *Norris* de lui fournir le nombre de Matelots qui lui manquoit. Mais en arrivant à *Portsmouth*, il ſe trouva étrangement trompé dans ſon attente: car s'étant adreſſé au Chevalier *Norris*, il en reçut pour réponſe, que bien loin de pouvoir lui fournir des Matelots, il en avoit beſoin lui-même pour ſa propre Flotte. Ce contretems produiſit un retardement conſidérable; car ce ne fut qu'au mois de *Juillet* qu'on lui fournit une partie du monde qu'il lui falloit. L'Amiral *Balchen*, qui prit le commandement de la Flotte à *Spithead*, après le départ du Chevalier *Norris*, au-lieu de trois cens Matelots, dont Mr. *Anſon* avoit beſoin, ne donna pour l'Eſcadre que cent ſoixante & dix hommes, dont trente-deux ſortoient de l'Hopital. Il y en avoit trente-ſept autres du *Salisbury*, avec trois Officiers du Régiment du Colonel *Lowther*, & quatre-vingt-dix-huit Soldats de Marine.

Ce deſagrément ne fut pourtant pas le dernier que le Chef d'Eſcadre eut à eſſuyer. Nous avons marqué ci-deſſus, que le Régiment du Colonel *Bland*, & trois Compagnies Indépendantes, chacune de cent hommes, devoient ſervir comme Troupes de débarquement à bord de l'Eſcadre. Mais on trouva bon de changer cet arrangement, & toutes les forces de terre ſe réduiſirent à cinq cens Invalides, externes de l'Hopital de *Chelſea*. Comme ces gens ſont des Soldats, que leur âge, leurs bleſſures, ou d'autres infirmités, rendent incapables d'aller en campagne & même de faire le ſervice ordinaire des Régimens, Mr. *Anſon* fut vivement touché d'un pareil choix; car il étoit pleinement perſuadé, que la plupart périroient longtems avant que d'arriver à l'endroit où il faudroit agir, parce que les délais, qui étoient ſurvenus à différentes repriſes, l'obligeroient à doubler le Cap *Horn* dans la ſaiſon la plus orageuſe de l'année. Le Chevalier *Wager* ſe joignit à Mr. *Anſon* pour repréſenter, que des Invalides n'étoient nullement propres à un exploit Militaire, & ſollicita fortement qu'on donnât d'autre monde; mais on lui répondit que des perſonnes, qui ſe connoiſſoient mieux en Soldats que lui & Mr. *Anſon*, jugeoient que des Invalides étoient tout ce qu'on pouvoit choiſir de mieux en cette occaſion. En vertu de cette déciſion, ils eurent ordre de ſe rendre à bord de l'Eſcadre le 5. d'*Aout*. Mais au-lieu de cinq cens, il n'en arriva que deux cens cinquante-neuf, tous ceux qui avoient aſſez de jambes, ou du moins aſſez de forces pour ſortir de *Portsmouth*, ayant déſer-

té. Il ne reſta que ceux qui étoient Invalides à la rigueur des termes, la plupart âgés de ſoixante ans, & quelques-uns même de plus de ſoixante & dix. Il ſeroit difficile de s'imaginer une ſcène plus touchante, que celle de l'embarquement de ces infortunés Vétérans. Ils avoient aſſez d'expérience dans le ſervice pour demêler les malheurs qui les attendoient. La crainte de ces malheurs, mêlée d'indignation, ſe liſoit ſur leur viſage. On venoit de les enlever à une ſituation tranquile, pour les charger d'une entrepriſe, dont la foibleſſe de leur Corps & celle de leur Ame les rendoient également incapables, & dans laquelle ils devoient naturellement périr de maladies, ſans avoir ſacrifié leur jeuneſſe & leur ſanté au ſervice de leur Patrie.

Je ne ſaurois m'empêcher d'obſerver ici, que ce fut un grand malheur, tant pour ce Détachement de Vieillards & de Malades, que pour l'Expédition même à laquelle ils furent employés; que parmi tous les Invalides externes de l'Hopital de *Chelſea*, dont le nombre pouvoit monter à deux mille, les plus infirmes eurent la préférence pour une entrepriſe auſſi fatiguante que dangereuſe. Car perſonne n'ignore, que quoique les Invalides en général ne ſoient pas ceux dont on ſe ſert en pareille occaſion, on peut néanmoins, par un choix prudent, entre deux mille hommes, en trouver cinq cens, qui ayent encore quelques reſtes de vigueur: & Mr. *Anſon* s'étoit attendu, qu'on lui choiſiroit du moins ce qu'il y auroit de meilleur, mais il vit avec douleur, que tout le Détachement étoit un aſſemblage d'objets propres à exciter la pitié. Par la déſertion, dont nous avons parlé, cet aſſemblage perdit le peu de ſanté & de forces qu'il pouvoit avoir encore, deſorte que le Chef d'Eſcadre pouvoit emmener avec lui, s'il le vouloit, les Malades les plus infirmes d'un Hopital.

Il ne faut pas oublier ici une autre particularité importante dans l'Equipement de cette Eſcadre. On propoſa à Mr. *Anſon*, après que la Réſolution eut été priſe qu'il iroit dans la Mer du *Sud*, de prendre avec lui deux perſonnes ſous le titre d'Agens Avitailleurs. Ceux, auxquels on deſtinoit cette commiſſion, avoient été autrefois employés dans les *Indes Occidentales Eſpagnoles*, au ſervice de la Compagnie du *Sud*; & l'on ſuppoſa que les intelligences qu'ils avoient ſur cette côte, les mettroient en état de procurer des vivres à l'Eſcadre par les voyes de la douceur, quand il n'y auroit pas moyen d'en avoir par la force des armes. Ces Agens Avitailleurs devoient, pour cet effet, faire tranſporter à bord pour la valeur de 15000 livres ſterling en marchandiſes; car ils avoient

repré-

repréſenté, qu'il leur ſeroit bien plus aiſé d'avoir des vivres pour des marchandiſes, que pour la valeur des mêmes marchandiſes en argent. De quelque prétexte qu'on pût colorer ce projet, perſonne n'en fut la dupe; & l'on n'eut aucune peine à comprendre, que l'unique but de ces Agens étoit de s'enrichir, par le commerce avantageux qu'ils ſe propoſoient de faire le long de cette côte. Mr. *Anſon*, dès le commencement, s'oppoſa à la nomination des Agens Avitailleurs, & à la permiſſion qu'on vouloit leur accorder de prendre une Cargaiſon à bord, il lui paroiſſoit, que dans le peu de Ports amis, où il auroit occaſion de relacher, il n'auroit pas beſoin du ſecours de ces Mrs. pour avoir les proviſions que l'endroit pourroit fournir; & ſur la côte ennemie, il ne penſoit pas qu'ils puſſent lui procurer des vivres, à moins que (ce qu'il avoit bien réſolu de ne pas ſouffrir) les opérations militaires de ſon Eſcadre ne duſſent être réglées ſur les ridicules vues de leurs projets de commerce. Tout ce qu'il croyoit que le Gouvernement devoit faire en cette occaſion, étoit de faire embarquer ſur la Flotte pour la valeur de 2 ou 3000 livres ſterling de ces ſortes de choſes, que les *Indiens*, ou les *Eſpagnols* établis dans les endroits les moins cultivés de la côte, voudroient peut-être prendre en échange pour des vivres. Et pour cela une Cargaiſon médiocre ſuffiſoit. Mais quoique le Chef d'Eſcadre s'oppoſât à l'établiſſement de ces Officiers, & à leur projet; cependant, comme ils avoient inſinué que leur plan, outre l'avantage d'avitailler l'Eſcadre, pourroit contribuer à établir un commerce lucratif ſur cette côte, quelques perſonnes de la prémière diſtinction leur prêtèrent l'oreille, & des 15000 liv. ſterl. que devoit valoir leur Cargaiſon, le Gouvernement convint de leur en avancer 10000. Ils levèrent les 5000 autres à la groſſe avanture. Les marchandiſes qu'ils achetèrent avec cette ſomme, furent les ſeules qu'on embarqua à bord de l'Eſcadre, quelque choſe qu'on ait pu dire dans la ſuite pour magnifier la valeur de la Cargaiſon.

Cette Cargaiſon fut d'abord miſe à bord du *Wager*, Vaiſſeau deſtiné à ſervir de Magazin, parce qu'on ne voulut pas en embaraſſer les Vaiſſeaux de Guerre. Mais étant à *Ste. Catherine*, Mr. *Anſon* conſidera, que ſi l'Eſcadre venoit à être diſperſée, quelques-uns des Vaiſſeaux pourroient prétexter de manquer de proviſions, faute de Cargaiſon pour les payer en troc. Pour ôter ce prétexte, il fit diſtribuer les marchandiſes du plus petit volume ſur les Vaiſſeaux de Guerre, & laiſſa le reſte à bord du *Wager*. Ce reſte a été perdu, auſſi bien qu'une grande partie

de

de ce qui avoit été mis à bord des Vaiſſeaux de Guerre, comme nous le dirons dans la ſuite, & on n'eut pas occaſion d'en employer la moindre partie ſur les côtes qu'on viſita, tout ce qu'on en raporta en *Angleterre* ne rendit pas le quart de la valeur de l'emplette. C'eſt ce que le Chef d'Eſcadre avoit prédit, malgré les magnifiques eſpérances que bien des gens avoient conçues ſur ce commerce. Mais revenons à ce qui ſe paſſoit à *Portsmouth*.

Pour ſuppléer aux deux cens quarante Invalides qui avoient déſerté, on fit embarquer deux cens & dix hommes, détachés de différens Régimens de Marine: tous Soldats des plus novices, qu'on ne faiſoit que d'enrôler, & qui n'avoient de militaire que l'uniforme; aucun d'eux n'ayant été aſſez exercé au maniment des armes, pour qu'on lui permît de faire feu. Le dernier Détachement de ces gens vint à bord le 8 d'*Aout*, & le 10 l'Eſcadre fit voile de *Spithead*, pour *Ste. Hélène*, où elle devoit attendre le vent pour commencer ſon voyage.

Mais il s'en falloit beaucoup que nous fuſſions au bout des délais qui nous étoient deſtinés; nous étions déja avancés dans une ſaiſon où les vents d'Oueſt ſont ordinairement fort conſtans & violens; on jugea à propos de nous faire mettre en Mer en compagnie avec la Flotte, commandée par l'Amiral *Balchen*, & les Vaiſſeaux de tranſport deſtinés à l'expédition de Mylord *Cathcart*. Nous faiſions tous emſemble vingt & un Vaiſſeaux de Guerre, & cent vingt-quatre Vaiſſeaux de Transport ou Marchands, deſorte que nous ne pouvions nous flatter de ſortir du Canal, avec une auſſi grande Flotte, ſans le ſecours d'un vent favorable d'une aſſez longue durée; & c'eſt ce que nous avions de jour en jour moins lieu d'eſpérer, puiſque nous aprochions de l'équinoxe. Cependant les tréſors du *Pérou*, ces monts d'or que nous nous étions promis, s'évanouiſſoient inſenſiblement, & l'idée du paſſage du Cap *Horn*, pendant l'hiver, avec tous ſes dangers & ſes difficultés, vint remplir leur place dans notre imagination. Nous paſſames ainſi quarante jours à *Ste. Hélène*, après quoi nous reçumes ordre d'en partir ſans Mylord *Cathcart*; mais ces quarante jours ne ſe paſſèrent pas ſans les fatigues rebutantes de mettre ſouvent à la voile & d'être obligés à retourner, ſans compter des périls, plus grands quelquefois que nous n'en avons éprouvé dans le reſte d'un Voyage autour du Monde. La prémière fois que le vent ſe rendit favorable, ce qui fut le 23 d'*Aout*, nous mimes à la voile, & Mr. *Balchen* n'épargna rien pour gagner la haute Mer; mais le vent rechangeant

geant bientôt, nous ramena à *Ste. Hélène*, non ſans danger, & même deux Vaiſſeaux de Tranſport, s'abordèrent en virant & s'endommagèrent. Nous fimes encore dans la ſuite deux ou trois autres tentatives auſſi inutiles, & le 6 de *Septembre*, étant revenus à l'Ancre à *Ste. Hélène*, le Vent devint ſi violent que toute la Flotte fut obligée d'amener les vergues & les mats de Perroquet, de peur de chaſſer ſur les Ancres. Cette précaution n'empêcha pas même que le *Centurion* ne chaſſât ſur ſes Ancres, le ſoir ſuivant, & nous fumes en grand danger de dériver ſur le Prince *Frédéric* de ſoixante & dix pièces, qui étoit à l'Ancre à peu de diſtance de notre Arrière; par bonheur ce Vaiſſeau dériva auſſi, & par-là nous en reſtames à même diſtance. Cependant nous ne nous crumes hors de péril, que lorsque nous eumes laiſſé tomber notre grande Ancre, ce qui nous ſauva heureuſement.

Le 9 de *Septembre* nous eumes quelque eſpoir de délivrance, par un ordre que Mr. *Anſon* reçut des Lords Régens, de partir à la prémière occaſion, avec ſon Eſcadre ſeule, en cas que Mylord *Cathcart* ne fût pas prêt. Ainſi délivré de l'incommode compagnie d'une ſi grande Flotte, notre Chef d'Eſcadre réſolut de lever l'Ancre & de travailler à ſortir du Canal, à la faveur des Marées dès que le Vent plus modéré le permettroit. C'eſt ce que nous aurions pu faire facilement deux mois auparavant avec notre Eſcadre ſeule, ſi les ordres que l'Amirauté avoit donnés pour nous faire fournir des Matelots avoient été éxécutés, & ſi nous n'avions pas eu à ſouffrir les autres délais que nous avons rapportés ci-deſſus. A la vérité ces eſpérances d'un promt départ diminuèrent bientôt, par l'ordre que Mr. *Anſon* reçut le 12 de *Septembre*, par où il lui étoit enjoint de prendre ſous ſon Convoi, le *St. Albans* & la Flotte de *Turquie*, de joindre à *Torbay* ou à *Plimouth*, le *Dragon* & le *Winchester*, & les Flottes qui alloient au *Détroit* & en *Amérique*; & de leur faire compagnie auſſi longtems que nous ferions même route. Cette gêne d'un Convoi nous fit de la peine, & nous donna lieu de craindre que notre cours juſqu'à *Madère* n'en fût retardé. Cependant Mr. *Anſon*, ſe trouvant Commandant en Chef, réſolut de s'en tenir à ſon prémier projet, de tâcher de ſortir du Canal, à la faveur des Marées, à la prémière occaſion; & pour gagner du tems, il écrivit à *Torbay*, afin que les Flottes, qu'il devoit y recevoir ſous ſon Convoi, ſe tinſſent prêtes à le joindre ſans délai dès qu'elles le verroient approcher. Enfin le 18 de *Septembre*, il partit de *Ste. Hélène*, & quoique le vent fût d'abord contraire,

il eut le bonheur de ſortir du Canal en quatre jours, comme nous le dirons dans le Chapitre ſuivant.

Par tout ce que nous avons rapporté de la manière dont on s'y prit pour l'équipement de notre Eſcadre, il paroit clairement que notre Expédition peut être conſiderée ſous deux points de vue fort différens, celui qu'elle avoit au commencement de *Janvier*, où elle avoit été d'abord fixée, & celui qu'elle eut à la fin de *Septembre*, que nous ſortimes du Canal; pendant cet intervalle de tems, nous vimes diminuer par pluſieurs accidens, notre nombre, nos forces, & la probabilité du ſuccès. Au-lieu de voir remplacer nos vieux & chétifs Matelots, par d'autres plus jeunes & plus habiles, & d'avoir nos Equipages complets, juſqu'à un nombre ſuffiſant, comme on l'avoit d'abord promis à notre Chef d'Eſcadre, nous fumes obligés de nous contenter des gens que nous avions, tels qu'ils étoient; & pour tout renfort, au-lieu de trois cens hommes qui nous manquoient, on nous en envoya cent ſoixante & dix, la plupart tirés de l'Hopital, ou Recrues de Marine qui n'avoient jamais entré dans un Vaiſſeau. Nous ſumes encore plus mal partagés du côté des Troupes de débarquement; nous devions avoir le Régiment de *Bland*, qui étoit un vieux Corps, & trois Compagnies Indépendantes de cent hommes chacune, & nous eumes en tout quatre cens ſoixante & dix Invalides, ou nouvelles Recrues de Marine, les uns incapables de ſervice, par l'âge & les infirmités, & les autres inutiles parce qu'ils ne ſavoient rien de ce qu'ils devoient faire. Notre plus grand mal ne vint pourtant pas du manque de forces, cauſé par tous ces changemens, mais les diſputes & les difficultés qu'ils occaſionèrent, & que toute l'autorité de l'Amirauté ne put faire finir à tems, cauſèrent un délai dont les déſaſtres qui nous accompagnèrent furent la ſuite. Car c'eſt ce qui nous obligea à doubler le Cap *Horn*, dans la plus dangereuſe ſaiſon de l'année; delà, la diſſipation de notre Eſcadre, la perte de notre monde, & le danger que nous courumes d'y périr. Ce n'eſt pas tout; ces délais donnèrent à l'ennemi le tems de ſe mettre ſi bien au fait de nos projets, qu'une Perſonne, employée par la Compagnie du *Sud* & qui venant de *Panama*, arriva à *Portsmouth*, trois ou quatre jours avant que nous en partiſſions, dit à Mr. *Anſon* tout ce qu'il y avoit de plus important touchant nos Forces & notre deſtination; & toutes ces particularités, il les avoit appriſes des *Eſpagnols*, avant qu'il les quittât. Une circonſtance fort ſingulière fait encore mieux voir, combien ces derniers

étoient

étoient bien informés. Ils avoient envoyé une Eſcadre, pour nous intercepter. Cette Eſcadre nous attendoit à la hauteur de *Madère*, & le Commandant étoit ſi bien informé de la forme & de la figure du Pavillon de Mr. *Anſon*, & l'avoit ſi bien imité, qu'il attira par ce moyen la *Perle*, un des Vaiſſeaux de notre Eſcadre, à la portée de ſon canon, avant que le Capitaine de la *Perle* s'apperçût de ſon erreur.

CHAPITRE II.

Paſſage de Sainte Hélène *à l'Ile de* Madère; *avec une courte deſcription de cette Ile; & ce qui nous y arriva.*

LE 18 de *Septembre* 1740, l'Eſcadre, comme nous l'avons dit dans le Chapitre précédent, partit de *Sainte Hélène* avec un vent contraire, Mr. *Anſon* ſe propoſant de ſortir du Canal à la faveur des marées; car il craignoit moins les incommodités qu'il auroit à eſſuyer, que le riſque de voir manquer l'entrepriſe, en perdant probablement bien du tems à attendre que le vent devînt favorable. L'Eſcadre deſtinée à cette Expédition conſiſtoit en cinq Vaiſſeaux de guerre, une Chaloupe armée en guerre, & deux Navires d'avitaillement. Les Vaiſſeaux étoient le *Centurion* de ſoixante pièces de canon, & de quatre cens hommes d'équipage, commandé par *George Anſon*; le *Glouceſter*, de cinquante pièces, & de trois cens hommes d'équipage, commandé par *Richard Norris*; le *Severn*, de même force que le *Glouceſter*, avoit pour Commandant *Edouard Legg*; la *Perle*, de quarante pièces, & de deux cens cinquante hommes d'équipage, étoit ſous les ordres de *Matthieu Mitchel*; le *Wager*, de vingt & huit pièces, & monté de cent ſoixante hommes, avoit pour Commandant *Dandy Kidd*; enfin le *Tryal*, Chaloupe de huit pièces, & de cent hommes, étoit commandé par *Jean Murray*. Les deux Navires d'avitaillement étoient des Pinques, dont la plus grande pouvoit contenir quatre cens tonneaux, & l'autre environ la moitié de cette charge. Ces Bâtimens devoient nous accompagner, juſqu'à ce que les vivres que nous avions à bord, fuſſent conſumés aſſez pour qu'il y eût place pour les Proviſions à bord des deux Pinques, qui devoient alors être déchargées. Outre l'Equipage de ces Navires, il y avoit à bord de l'Eſcadre quatre cens ſoixante-dix Invalides & Soldats de Marine, portant le nom de Forces de terre, & commandés par le Lieutenant-Colonel *Cracherode*. Ce fut avec cette Eſcadre, conjointement avec le St. *Albans* & l'*Alouette*, & les Vaiſſeaux marchands ſous leur Convoi, que Mr. *Anſon* partit de *Sainte Hélène*, & ſortit du Canal à la faveur des marées en quarante-huit heures. Le matin du 20 nous découvrimes, à la hauteur du *Ram-Head*, le *Dragon*, le *Winchеſter*, le *South-Sea-Caſtle*, & le *Rye*, avec pluſieurs Bâtimens

mens marchands ſous leur Convoi. Nous les joignimes vers le midi du même jour, notre Chef d'Eſcadre ayant ordre (auſſi bien que le St. *Albans* & l'*Alouette*) de veiller à leur ſureté, auſſi longtems que leur route & la nôtre ſeroient la même. Quand nous ne fumes plus qu'à une médiocre diſtance de cette dernière Flotte, Mr. *Anſon* fit arborer ſon pavillon, & fut ſalué par tous les Vaiſſeaux de guerre à la fois.

Après cette jonction, nous formions une Flotte d'onze Vaiſſeaux de guerre, & d'environ cent cinquante Navires marchands, deſtinés pour les Echelles du *Levant*, pour le Détroit de *Gibraltar*, & pour nos Colonies d'*Amérique*. Le même jour, Mr. *Anſon* ordonna par un ſignal à tous les Capitaines des Vaiſſeaux de guerre, qu'il euſſent à ſe rendre à ſon bord, où il leur donna leurs inſtructions, tant par rapport à leur route qu'à l'égard de ce qu'ils auroient à obſerver en cas d'Action. Nous courumes enſuite tous au Sud-Oueſt; & le lendemain à midi, qui étoit le 21, nous nous trouvames à quarante lieues du *Ram-Head*. Nous trouvant alors en pleine Mer, le Chef d'Eſcadre ordonna au Capitaine *Mitchel* Commandant de la *Perle*, de dévancer la Flotte chaque matin d'environ deux lieues, & de revenir tous les ſoirs à ſon poſte. Nous pourſuivimes ainſi notre route juſqu'au 25, que le *Wincheſter*, qui eſcortoit le Convoi deſtiné pour l'*Amérique*, fit le ſignal concerté pour demander la permiſſion de ſe ſéparer de l'Eſcadre, & nous quitta après que Mr. *Anſon* eut répondu par un autre ſignal. Le St. *Albans* & le *Dragon*, avec le Convoi deſtiné pour la *Turquie* & le *Détroit*, en firent de même le 29. Après cette ſéparation, il ne reſta plus que notre Eſcadre, & nos deux Vaiſſeaux d'avitaillement avec leſquels nous primes la route de l'Ile de *Madère*. Mais les vents nous furent ſi contraires, que nous eumes la mortification de mettre quarante jours à notre trajet depuis *Sainte Hélène*, quoiqu'il ne faille ſouvent pour cela que dix à douze jours. Une perte de tems conſidérable, jointe au deſagrément du gros tems & des vents contraires, produiſit un découragement d'autant plus grand, que nous nous étions flattés de regagner ſur mer, au moins en partie, le tems, qu'on nous avoit ſi malheureuſement fait perdre à *Spithead* & à *Sainte Hélène*. A la fin, cependant, le *Lundi*, 25 d'*Octobre*, à cinq heures du matin, nous vimes terre, & jettames l'ancre à la rade de *Madère*, ſur quarante braſſes de profondeur: Le *Brazenhead* nous reſtant à l'E. vers le S., le *Loo* au N. N. O., & la grande Egliſe au N. N. E. A peine eumes-nous mouillé, qu'un Corſaire *Anglois* paſſa derrière notre poupe, & ſalua no-

re Commandant de neuf coups de canon, qui lui répondit de cinq. Le lendemain, le Conſul de l'Ile étant venu viſiter Mr. *Anſon*, nous le ſaluames de neuf coups quand il vint à bord.

L'Ile de *Madère*, que nous avions eu enfin le bonheur de gagner, eſt fameuſe dans toutes nos Colonies d'*Amérique* par ſes excellens vins, que la providence ſemble avoir deſtinés au ſoulagement des habitans de la Zone Torride. Elle eſt ſituée dans un beau climat à 32: 27' de Latitude Septentrionale; ſa Longitude Occidentale, à compter de *Londres*, eſt, à ce que nous avons trouvé, entre 18: 30', & 19: 30', quoique les Cartes la placent dans le 17 degré. Elle a une ſuite de montagnes, qui courent Eſt-Oueſt; la côte qui regarde le midi eſt ſoigneuſement cultivée, & abonde en vignobles; & c'eſt de ce même côté que les Marchands ont leurs maiſons de campagne, qui aident à former un coup d'œil tout-à-fait agréable. Il n'y a dans toute l'Ile qu'une ſeule Ville conſidérable, nommée *Fonzal*, ſituée dans la partie méridionale de l'Ile, au fond d'une large Baye: c'eſt le ſeul endroit de commerce, & le ſeul où une Chaloupe puiſſe aborder. *Fonzal*, du côté de la mer, eſt défendue par un rempart élevé, garni de canons, ſans compter une Fortereſſe ſur le *Loo*, qui eſt un Rocher ſitué dans l'eau à une petite diſtance du rivage. La côte eſt couverte de grandes pierres, & la mer vient s'y briſer avec impétuoſité; deſorte que notre Commandant, ne voulant pas hazarder les Chaloupes de ſes Vaiſſeaux, ordonna aux Capitaines de l'Eſcadre d'employer des Chaloupes *Portugaiſes* pour faire de l'eau.

Nous reſtames environ une ſemaine dans cette Ile, pour nous pourvoir de vin, d'eau, & autres rafraichiſſemens. Le 3 de *Novembre*, le Capitaine *Richard Norris* ayant marqué par une Lettre à Mr. *Anſon*, qu'il ſouhaitoit de s'en retourner en *Angleterre*, pour le rétabliſſement de ſa ſanté, ce Chef d'Eſcadre lui accorda ſa demande, & le remplaça en donnant le commandement du *Glouceſter* au Capitaine *Matthieu Mitchel*; le Capitaine *Kidd* paſſa du *Wager* ſur la *Perle*, & le Capitaine *Murray* du *Tryal* ſur le *Wager*. Le *Tryal* fut donné au Lieutenant *Cheap*. Ces arrangemens ainſi faits, avec quelques autres changemens rélatifs aux places de Lieutenant, Mr. *Anſon* donna, dès le lendemain, leurs ordres aux Capitaines, marquant St. *Jago*, une des Iles du *Cap Verd*, pour le prémier rendez-vous en cas de ſéparation. En cas qu'ils n'y trouvaſſent point le *Centurion*, ils devoient ſe rendre directement à l'Ile *Sainte Catherine*, ſur la côte du *Brézil*. Notre Eſcadre ayant achevé ce jour-là

de

de prendre à bord tous ſes rafraichiſſemens, nous levames l'Ancre l'après midi, & perdimes bientôt de vue l'Ile de *Madère*. Mais avant de pourſuivre le recit de ce qui nous arriva, nous croyons devoir rapporter en peu de mots quelles meſures l'Ennemi avoit priſes pour déconcerter tous nos deſſeins.

Quand Mr. *Anſon* rendit viſite au Gouverneur de *Madère*, il apprit de lui que, pendant trois ou quatre jours, vers la fin d'*Octobre*, on avoit vu, à l'Occident de l'Ile, ſept ou huit Vaiſſeaux de ligne, & une Patache, & que cette dernière étoit venue chaque jour pour découvrir la côte. Le Gouverneur proteſta ſur ſon honneur, qu'ame qui vive dans l'Ile n'avoit eu la moindre communication avec quelqu'un de ces Vaiſſeaux, qu'il croyoit *François* ou *Eſpagnols*; quoique, ſuivant lui, il y eût plus d'apparence qu'ils étoient *Eſpagnols*. Sur cette information, notre Commandant détacha une Chaloupe, qui alloit très bien à la voile, pour reconnoître l'Eſcadre ennemie. L'Officier fit huit lieues vers l'Oueſt, & revint ſans avoir rien vu, ſi bien que nous reſtames dans la même incertitude où nous avions été avant ſon départ. Cependant, nous ne pouvions guère douter, que cette Flotte n'eût été envoyée pour traverſer notre Expédition. Rien au monde ne leur auroit été plus facile, ſi, au-lieu de ſe tenir à l'Oueſt de l'Ile, ils avoient croiſé à l'Eſt. Car en ce cas, ils nous auroient néceſſairement rencontrés, & nous auroient obligés à jetter en mer une grande quantité de proviſions, qui ne pouvoient que nous embarraſſer s'il avoit fallu ſoutenir un combat; & cet article ſeul, indépendamment de l'Action & de ſes ſuites, ſuffiſoit pour nous contraindre à retourner ſur nos pas. La choſe étoit ſi ſimple & ſi naturelle, que nous cherchames les raiſons, qui avoient empêché qu'elle n'eût lieu. Celles qui nous parurent les plus vraiſemblables, étoient, que cette Eſcadre, *Françoiſe* ou *Eſpagnole*, avoit été envoyée, ſur l'avis de notre départ avec l'Amiral *Balchen*, & la Flotte deſtinée à l'Expédition du Lord *Cathcart*. Dans l'idée de ne pouvoir tenir contre des forces auſſi ſupérieures, que les nôtres l'étoient dans cette ſuppoſition, les Ennemis pouvoient n'avoir pas jugé à propos d'en venir à un engagement avec nous, qu'après notre ſéparation, qui ne devoit apparemment pas ſe faire avant notre arrivée à *Madère*. Telles furent alors nos conjectures, qui ne nous permettoient point de douter, que nous ne les rencontrerions ſur notre route vers les Iles du *Cap Verd*. Dans la ſuite de notre Expédition, pluſieurs d'entre nous eurent ſujet d'être convaincus, que cette Eſcadre

étoit

étoit commandée par *Don Joſeph Pizarro*, & avoit été deſtinée à traverſer les entrepriſes de notre Eſcadre, à laquelle elle étoit conſidérablement ſupérieure en force. Comme cet armement des *Eſpagnols* a eu par ſa deſtination un rapport ſi particulier avec notre Expédition, & que la cataſtrophe qu'elle ſubit, quoique nullement due à notre habileté, ni à notre valeur, ne laiſſa pas d'être très avantageuſe à l'*Angleterre*, je donnerai dans le Chapitre ſuivant un détail abrégé de ce que les Vaiſſeaux de cette Eſcadre eurent à ſouffrir depuis leur départ d'*Eſpagne* en 1740, juſqu'à ce que l'*Aſie*, le ſeul Vaiſſeau de l'Eſcadre qui revint en *Europe*, arriva à la *Corogne*, au commencement de 1746.

CHA-

CHAPITRE III.

Hiſtoire de l'Eſcadre commandée par Don Joſeph Pizarro.

L'Eſcadre équipée par ordre de la Cour d'*Eſpagne* pour traverſer l'exécution de nos projets, étoit, à ce que nous ſuppoſons, la même que celle dont nous avons parlé dans le Chapitre précédent. Le but de l'équipement de cette Eſcadre étant manifeſtement rélatif à notre Expédition, le récit des malheurs qu'elle eſſuya, & dont nous avons été informés par des Lettres interceptées, & par d'autres moyens, nous a paru appartenir à cet Ouvrage. On verra par-là, que notre entrepriſe donna occaſion à la perte d'une partie conſidérable de la puiſſance Navale de l'*Eſpagne*, & empêcha cette Cour de pourſuivre avec la même ardeur l'exécution de ſes deſſeins ambitieux en *Europe*; car les Hommes & les Vaiſſeaux, que les *Eſpagnols* perdirent dans ce long voyage, ne furent perdus pour eux qu'en conſéquence des précautions qu'ils prirent pour ſe mettre en garde contre nos attaques. Cette Eſcadre, à l'exception de deux Vaiſſeaux deſtinés pour les *Indes Occidentales*, qui ne s'en ſéparèrent qu'après avoir quitté l'Ile de *Madère*, étoit compoſée des Vaiſſeaux de guerre ſuivans, ſous les ordres de *Don Joſeph Pizarro*.

L'*Aſie* de ſoixante-ſix pièces de Canon, & de ſept cens hommes. C'étoit le Vaiſſeau Amiral.

Le *Guipuſcoa* de ſoixante & quatorze pièces, & de ſept cens hommes.

L'*Hermione* de cinquante-quatre pièces, & de cinq cens hommes.

L'*Eſpérance* de cinquante pièces, & de quatre cens cinquante hommes.

Le St. *Etienne* de quarante pièces, & de trois cens cinquante hommes; & une Patache de vingt pièces.

Ces Vaiſſeaux, outre leurs Matelots & leurs Soldats de Marine, avoient à bord un vieux Régiment d'Infanterie *Eſpagnole*, deſtiné à renforcer les Garniſons le long de la côte de la mer du *Sud*. Après que cette Flotte eut croiſé durant quelques jours ſous le vent de *Madère*, comme nous l'avons dit dans le Chapitre précédent, elle fit voile au commencement de *Novembre* pour la rivière de la *Plata*, où elle laiſſa tomber l'ancre dans la Baye de *Maldonado*, à l'embouchure de cette rivière. Auſſitôt que ces Vaiſſeaux eurent mouillé, l'Amiral *Pizarro* fit ſur le champ

demander des vivres à *Buénos Ayres*, n'en ayant pris avec lui, à ſon départ d'*Eſpagne*, que pour quatre mois. Pendant que les *Eſpagnols* attendoient des proviſions en cet endroit, ils reçurent avis de la part du Gouverneur *Portugais* de Ste. *Catherine*, que Mr. *Anſon* étoit arrivé à cette Ile le 21 du mois de *Décembre*, & ſe préparoit à remettre en mer avec toute la diligence poſſible. *Pizarro*, nonobſtant la ſupériorité de ſes forces, avoit ſes raiſons, & ſuivant bien des gens ſes ordres, d'éviter notre Eſcadre par-tout hormis dans la mer du *Sud*. Outre cela, il ſouhaitoit très fort de doubler le Cap *Horn* avant nous, cela ſeul ſuffiſant, à ce qu'il croyoit, pour déconcerter tous nos deſſeins. C'eſt ce qui le détermina, auſſitôt qu'il ſçut que nous étions dans le voiſinage, & que nous avions deſſein de gagner le Cap *Horn*, à continuer ſa route avec les cinq grands Vaiſſeaux: la Patache ayant été jugée hors d'état de faire le voyage, fut desagréée, & on en tira l'Equipage. L'Amiral *Eſpagnol*, après s'être arrêté dans la Baye de *Maldonado* dix-ſept jours, en partit ſans attendre ſes proviſions, qui arrivèrent au lieu de leur deſtination le ſurlendemain de ſon départ. Nous quittames la rade de Ste. *Catherine* quatre jours avant qu'il mît à la voile, & dans notre trajet juſqu'au Cap *Horn*, les deux Eſcadres ſe trouvèrent quelquefois ſi près l'une de l'autre, que la *Perle*, un de nos Vaiſſeaux, étant ſéparée du reſte, donna dans la Flotte *Eſpagnole*, & ayant pris l'*Aſie* pour le *Centurion* penſa tomber entre les mains de l'Ennemi, & ne ſe ſauva qu'à peine, ayant été à la portée du Canon du Vaiſſeau Amiral.

Les *Eſpagnols* étant partis de *Maldonado* le 22 de *Janvier*, comme il a été dit, ils ne pouvoient guère ſe flatter d'arriver à la hauteur du Cap *Horn* avant l'Equinoxe; & avoient lieu de craindre un tems orageux, en doublant ce Cap en cette ſaiſon. Pour ſurmonter cette difficulté, qui étoit d'autant plus grande, que les Matelots *Eſpagnols* accoutumés à naviger dans un Païs où l'on a preſque toujours beau tems, n'entreprendroient pas volontiers une traverſée ſi dangereuſe, on avança à ces derniers une partie de leur paye en marchandiſes d'*Europe*, avec permiſſion d'en faire commerce dans la mer du *Sud*. Le profit, qu'il pourroient faire parlà, étoit un motif propre à leur faire ſupporter avec patience les travaux & les périls, qu'ils auroient probablement à eſſuyer avant que d'arriver ſur la côte du *Pérou*. *Pizarro* avec ſon Eſcadre ayant, vers la fin de *Février*, dépaſſé la hauteur du Cap *Horn*, porta à l'Oueſt, dans l'intention de doubler ce Cap; mais la nuit du dernier de *Février*, V. S. comme ils por-

portoient le Cap au vent, le *Guipuſcoa*, l'*Hermione* & l'*Eſpérance*, furent ſéparés de l'Amiral; & le 6 de *Mars* ſuivant, le *Guipuſcoa* fut ſéparé des deux autres. Le 7, qui fut le lendemain du jour que nous paſſames le Détroit de *le Maire*, il vint une furieuſe tempête du N. O., laquelle, en dépit de tous les efforts des Matelots, chaſſa toute l'Eſcadre du côté de l'Eſt, & l'obligea, après pluſieurs tentatives inutiles, à prendre le chemin de la rivière de la *Plata*, où *Pizarro* arriva vers la Mi-Mai, & fut joint peu de jours après par l'*Eſpérance* & le St. *Etienne*. On croit que l'*Hermione* doit avoir péri en mer, car on n'en a eu depuis aucune nouvelle: le *Guipuſcoa* échoua ſur la côte du *Brézil* & coula à fond. Les maux de tous les genres, que cette Eſcadre éprouva dans cette malheureuſe Navigation, ne peuvent être comparés qu'à ceux que les mêmes tempêtes nous firent eſſuyer dans le même climat. Il y eut à la vérité entre nos infortunes quelque différence, mais telle cependant qu'il ſeroit difficile de décider quelle des deux ſituations étoit la plus digne de pitié. Car aux malheurs, qui nous étoient communs, comme des Agrés endommagés, des navires qui faiſoient eau, & les fatigues, auſſi bien que le découragement, qui accompagnent néceſſairement de pareils deſaſtres, ſe joignit encore ſur notre Eſcadre une maladie deſtructive & incurable, & ſur celle des *Eſpagnols* une cruelle Famine. Ces derniers, ſoit par la précipitation de leur départ, & dans l'eſpérance de trouver des vivres à *Buénos Ayres*, ſoit par quelques autres motifs plus difficiles à deviner, étoient partis d'*Eſpagne*, comme nous l'avons déjà obſervé, n'ayant de proviſions à bord que pour quatre mois, & cela encore en les bien ménageant. Ainſi quand les tempêtes, qu'ils eſſuyèrent à la hauteur du Cap *Horn*, les contraignirent à tenir la mer un mois ou plus au delà de leur attente, ils ſe virent réduits à de ſi triſtes extrémités, que des rats, quand on avoit le bonheur d'en prendre, ſe vendoient quatre écus pièce; & qu'un Matelot, cacha pendant quelques jours la mort de ſon frère, & reſta, durant ce tems, dans le même branle avec le cadavre, dans l'unique vue de profiter de la pitance du défunt. Dans une ſi affreuſe ſituation, & qu'ils ne ſoupçonnoient guère pouvoir devenir plus terrible, ils découvrirent une conſpiration formée par les Soldats de Marine du Vaiſſeau Amiral. Un projet ſi deſeſperé leur avoit été ſuggeré principalement par l'excès de la miſère qu'ils ſouffroient: car quoique les conſpirateurs ne ſe propoſaſſent pas moins que de maſſacrer les Officiers & tout l'Equipage, le but de

cette ſanguinaire réſolution ſe réduiſoit néanmoins au déſir de ſoulager leur faim, en s'appropriant tous les vivres du Vaiſſeau. Leur deſſein fut découvert par un Confeſſeur, dans le tems qu'ils étoient ſur le point de l'exécuter, & trois de leurs Chefs furent ſur le champ punis de mort. Mais, quoique la conſpiration fut étouffée, leurs ſouffrances n'en allèrent pas moins de jour en jour en augmentant. Si bien que les trois Vaiſſeaux, qui ſe ſauvèrent, perdirent la plus grande partie de leur monde par la fatigue, les maladies, & la faim. L'*Aſie*, leur Vaiſſeau Amiral, arriva à *Monte Védio* dans la rivière de la *Plata*, avec la moitié de ſon Equipage; le St. *Etienne* ſe trouvoit dans le même état, quand il jetta l'ancre dans la Baye de *Barragan*; l'*Eſpérance*, Vaiſſeau monté de cinquante pièces de Canon, fut plus malheureux encore; car de quatre cens cinquante hommes avec lesquels il étoit parti d'*Eſpagne*, il n'en reſta en vie que cinquante-huit, & tout le Régiment d'Infanterie périt, à l'exception de ſoixante hommes. Mais pour donner au Lecteur une idée de ce que les *Eſpagnols* ſouffrirent en cette occaſion, je rapporterai en peu de mots le ſort du *Guipuſcoa*, j'ai tiré ce détail d'une Lettre écrite par Don *Joſeph Mendinuetta* Capitaine de ce Vaiſſeau, à une perſonne de diſtinction à *Lima*: une copie de cette Lettre nous tomba entre les mains dans le tems que nous étions dans la mer du *Sud*.

Le *Guipuſcoa* fut ſéparé de l'*Hermione* & de l'*Eſpérance* par un brouillard, le ſixième de *Mars*, étant alors, ſuivant l'eſtime au S. E. de la Terre des *Etats*, & portant à l'Oueſt; la nuit ſuivante il s'éleva une ſi furieuſe tempête du N. O:, que vers les dix heures & demie la grande voile fut déchirée, & qu'on n'oſa faire ſervir que la mizaine: le Vaiſſeau faiſoit dix nœuds par heure, avec une mer prodigieuſement agitée, & ſouvent le couroir étoit ſous l'eau. La tempête fendit auſſi ſon grand mât; & le Navire faiſoit tellement eau, que malgré quatre Pompes, & toutes les Bailles, on eut grand' peine à ſauver le Vaiſſeau. Le tems ſe calma le 19, mais la mer reſta ſi haute, que le roulis fit entrouvrir tous les hauts du Navire & les coutures, & fit carguer les abouts & la plupart des courbes, les Chevilles étant déhallées par la violence du roulis. Malgré ces accidens & pluſieurs autres arrivés tant au corps du Navire qu'aux Agrés, ils ne laiſſèrent pas de continuer à porter à l'Oueſt juſqu'au 12. Les *Eſpagnols* étoient alors vers les ſoixante degrés de Latitude Méridionale, avec très peu de vivres, & chaque jour quelques gens de l'Equipage, à force de pomper, mouroient de laſſitude. Ceux qui leur ſurvivoient, avoient entierement

tierement perdu courage, tant à cauſe du travail & de la faim, que de la rigueur du tems, le tillac étant couvert de neige à la hauteur de deux empans. Le vent continuant à être toujours à l'Oueſt, & très violent, ce qui les mettoit dans l'impoſſibilité de doubler le Cap *Horn*, ils ſe déterminèrent à regagner la rivière de la *Plata*: le 22., ils furent obligés de jetter en mer une bonne partie de leurs Canons, & une Ancre, & de paſſer ſix fois le cable autour du Vaiſſeau, pour l'empêcher de s'ouvrir: le 4 d'*Avril*, la mer étant fort agitée quoiqu'il fît peu de vent, le Vaiſſeau ſe tourmenta ſi fort, qu'il perdit en peu d'heures ſon grand mât, le mât de Miſaine, & le mât d'Artimon; & pour comble de malheur, ils furent réduits à la néceſſité de couper leur Beaupré, pour relever un peu la proue, qui avoit une voye d'eau. Vers ce tems-là l'Equipage étoit diminué de deux cens cinquante hommes, qui étoient morts de faim & de fatigues; car ceux qui ſe trouvoient en état de faire jouer les pompes (ce que chaque Officier étoit obligé de faire à ſon tour) n'avoient par jour qu'une once & demie de Biſcuit; au-lieu qu'on ne donnoit qu'une once de pain à ceux qui étoient trop malades ou trop foibles pour ſoutenir un ſi rude travail, au milieu duquel on voyoit ſouvent les gens tomber morts de laſſitude. En y comprenant les Officiers il ne reſtoit à bord qu'entre cent & quatre-vingts perſonnes en état de manœuvrer. Les vents de Sud-Oueſt furent ſi forts, après qu'ils eurent perdu leurs mâts, qu'il ne leur fut pas poſſible d'en mettre d'autres à la place, & le Vaiſſeau fut le jouet des flots entre les Latitudes de 32 & de 28 degrés, juſqu'au 24 d'*Avril*, qu'ils apperçurent la côte du *Brézil* à *Rio de Patas*, dix lieues au Sud de l'Ile de Ste. *Catherine*. Ils laiſſèrent tomber l'Ancre en cet endroit, & le Capitaine auroit bien ſouhaité de gagner Ste. *Catherine*, afin de ſauver le Corps du Vaiſſeau & les Canons, auſſi bien que les munitions qu'il y avoit à bord; mais l'Equipage ne voulut plus continuer à pomper, & comme au deſeſpoir des ſouffrances paſſées, & d'avoir perdu un ſi grand nombre de leurs compagnons, (y ayant en ce tems-là ſur le tillac juſqu'à trente cadavres), s'écria tout d'une voix, *à terre, à terre*, & obligea le Capitaine à courir droit au rivage, où, le cinquième jour après, le Vaiſſeau coula à fond, avec toutes ſes munitions. Le reſte de l'Equipage, qui par une eſpèce de miracle ſe trouvoit encore en vie, ſe ſauva à terre, au nombre de quatre cens hommes.

On peut inférer du récit des avantures & du naufrage du *Guipuſcoa*, quel doit naturellement avoir été le ſort de l'*Hermione*, & ce que dûrent

ſouffrir les trois autres Vaiſſeaux de l'Eſcadre, qui gagnèrent la rivière de la *Plata*. Ces derniers ayant un beſoin extrême de Mâts, de Vergues, d'Agrés, en un mot, de tout ce qui eſt néceſſaire ſur un Vaiſſeau, & ne pouvant rien trouver de pareil ni à *Buénos Ayres*, ni dans aucun autre endroit appartenant aux *Eſpagnols*, *Pizarro* dépêcha une Barque d'avis avec une Lettre de change à *Rio Janeiro* pour acheter des *Portugais* ce qui lui manquoit. Il envoya en même tems un Exprès par terre à *San Jago* dans le *Chili*, pour être expédié delà au Viceroi du *Pérou*, & lui demander une remiſe de 200000 écus, à prendre du Tréſor Royal de *Lima*: l'Amiral *Eſpagnol* croyant cette ſomme abſolument néceſſaire pour avitailler ſes Vaiſſeaux, & les mettre en état de tenter de nouveau le paſſage dans la mer du *Sud*, dès que la ſaiſon, devenue plus favorable, pourroit le permettre. Les *Eſpagnols* rapportent comme une choſe merveilleuſe, & elle eſt telle réellement, que l'*Indien*, qui ſervoit de Meſſager, quoique dépêché en Hiver, quand les *Cordilléras* ſont couvertes de neige, ne mit que treize jours à ſe rendre de *Buénos Ayres* à *S. Jago* dans le *Chili*, quoique ces deux Villes ſoient éloignées l'une de l'autre de trois cens lieues d'*Eſpagne*, dont il en avoit dû faire près de quarante à travers les neiges & les précipices des *Cordilléras*.

La réponſe du Viceroi du *Pérou* au meſſage de *Pizarro* ne fut rien moins que favorable. Au-lieu de deux cens mille écus, que ce dernier avoit demandés, le Viceroi ne lui en fournit que cent mille, ajoutant pour ſes raiſons, que ce n'étoit encore qu'avec bien de la peine qu'il avoit pu lui procurer cette ſomme. Les Habitans de *Lima*, qui jugeoient la préſence de *Pizarro* néceſſaire à leur ſureté, furent très mécontens de ce procédé, & dirent hautement à qui voulut les entendre, que ce n'étoit pas le manque d'argent, mais les vues intéreſſées de quelques-uns des Favoris du Viceroi, qui avoient empêché que *Pizarro* n'eût obtenu toute la ſomme qu'il avoit demandée.

La Barque d'avis, envoyée à *Rio Janeiro*, ne répondit auſſi qu'en partie au but qu'on s'étoit propoſé en la dépêchant. Car quoiqu'elle rapportât une quantité conſidérable de goudron, de poix, & de cordages, il ne lui fut cependant pas poſſible d'avoir ni mâts ni vergues. Par un ſurcroit de malheur, *Pizarro*, qui comptoit de recevoir quelques mâts du *Paraguay*, ſe trouva trompé dans ſon attente; car un Charpentier, à qui il avoit confié une grande ſomme d'argent & qu'il avoit envoyé dans le païs, que je viens de nommer, pour y couper des mâts, au-lieu

de

de s'aquiter de ſa commiſſion, s'y étoit marié, & refuſoit de revenir. Cependant, en faiſant ſervir les mâts de l'*Eſpérance* ſur l'*Aſie*, & quelque bois rond qui étoit encore à bord, on remit l'*Aſie* & le St. *Etienne* en état de tenir la mer. Au mois d'*Octobre* ſuivant, *Pizarro* mit à la voile, dans l'intention d'eſſayer encore une fois s'il y auroit moyen de doubler le Cap *Horn*; mais le St. *Etienne*, en deſcendant la Rivière de la *Plata*, donna contre un bas-fond, & perdit ſon Gouvernail. Cet accident, & quelques autres encore, que ce Vaiſſeau eſſuya, le mirent entierement hors de ſervice, deſorte que *Pizarro*, après en avoir fait ôter les agrés, partit avec l'*Aſie*. Comme il pouvoit ſe flatter de faire ce trajet en Eté, & que les vents étoient favorables, il comptoit d'avoir enfin ſurmonté toutes les difficultés; mais ſe trouvant à la hauteur du Cap *Horn*, ſon Vaiſſeau, qui avoit le vent en poupe, la mer étant aſſez agitée quoique le vent fût aſſez modéré, perdit ſes mâts, par quelque mauvaiſe manœuvre de l'Officier qui étoit de garde, & *Pizarro* ſe vit obligé de gagner une ſeconde fois la Rivière de la *Plata*, en fort mauvais état. L'*Aſie* ayant conſidérablement ſouffert dans cette ſeconde tentative, on ordonna de raccommoder l'*Eſpérance*, qui avoit été laiſſée à *Monte Védio*. Le commandement de ce Vaiſſeau fut donné à *Mindinuetta*, qui étoit Capitaine du *Guipuſcoa*, quand ce Vaiſſeau eut le malheur de périr. Ce Capitaine partit, au mois de *Novembre* de l'année ſuivante 1742, de *Rio de la Plata*, pour la mer du *Sud*, & gagna heureuſement la côte du *Chili*, où *Pizarro*, qui étoit venu de *Buénos Ayres* par terre, le joignit. Ces deux Meſſieurs ne tardèrent pas longtems à ſe brouiller. La principale cauſe des diſputes très vives, qu'il y eut entre eux, étoit que *Pizarro* s'arrogeoit le commandement de l'*Eſpérance*, que *Mindinuetta* avoit menée dans la mer du *Sud*: ce dernier refuſoit de remettre ſon autorité entre les mains de l'Amiral, diſant, qu'il avoit fait le trajet, ſans être ſoumis ni à ſon autorité ni à celle d'aucun autre Chef, & qu'ainſi *Pizarro* ne pouvoit pas reprendre une autorité, à laquelle il avoit renoncé. Cependant *Mindinuetta* fut obligé, par l'entremiſe du Préſident du *Chili*, qui ſe déclara pour l'Amiral, de ſe ſoumettre après une longue & opiniâtre réſiſtance.

Mais *Pizarro* ne ſe trouvoit pas encore au bout de toutes ſes infortunes; car quand *Mindinuetta* & lui revinrent, en 1745, par terre du *Chili* à *Buénos Ayres*, ils trouvèrent à *Monte Védio* l'*Aſie*, qu'ils y avoient laiſſée environ trois ans auparavant. Ils réſolurent de mener, ſi la choſe

étoit

étoit poſſible, ce Vaiſſeau en *Europe*, & dans cette vue, le firent raccommoder du mieux qu'ils purent. Mais la grande difficulté conſiſtoit à trouver un nombre ſuffiſant de Matelots pour faire ce voyage, tous ceux, qui étoient aux environs de *Buénos Ayres*, n'allant pas à une centaine. Ils tâchèrent de remplir ce vuide en prenant par force pluſieurs habitans de *Buénos Ayres*. Outre cela, ils envoyèrent à bord tous les priſonniers *Anglois*, qu'ils avoient alors en leur puiſſance, avec un bon nombre de Contrebandiers *Portugais*, qu'ils avoient pris en diverſes occaſions, ſans compter quelques *Indiens* natifs du Païs. Parmi ces derniers ſe trouvoit un Chef avec dix des ſiens, qui avoient été ſurpris trois mois auparavant par un parti de Soldats *Eſpagnols*. Le nom de ce Chef étoit *Orellana*; il appartenoit à une puiſſante Tribu, qui avoit fait bien des ravages tout alentour de *Buénos Ayres*. Ce fut avec cette troupe de gens ramaſſés de tous côtés, qui, à l'exception des ſeuls *Eſpagnols Européens*, faiſoient le voyage bien malgré eux, que *Pizarro* mit à la voile de *Monte Védio* dans la rivière de *la Plata*, vers le commencement du mois de *Novembre* de 1745.

Comme les *Eſpagnols* natifs n'ignoroient pas, que l'Equipage forcé qu'ils emmenoient, partoit à contre-cœur, ils traitèrent de la manière la plus dure leurs priſonniers, tant *Anglois* qu'*Indiens*; mais ce fut ſur-tout ſur ces derniers que leur humeur cruelle prit plaiſir à s'exercer. C'étoit une choſe ordinaire aux moindres Officiers du Vaiſſau de les frapper à toute outrance, ſous les prétextes les plus légers, & ſimplement pour montrer leur autorité. *Orellana* & ſes camarades, quoïque patiens & ſoumis en apparence, ſe déterminèrent à tirer vengeance de tant d'inhumanités. Comme il parloit bien l'*Eſpagnol*, qu'il avoit appris par le commerce, que les *Indiens* de ce Païs-là ont avec les habitans de *Buénos Ayres* en tems de paix, il lia converſation avec quelques *Anglois*, qui entendoient cette même langue, & parut fort curieux de ſavoir combien il y avoit de leurs Compatriotes à bord, & qui ils étoient. Il ſavoit que les *Anglois* étoient ennemis des *Eſpagnols*; ainſi il ſe propoſoit ſans doute de leur découvrir ſon projet, & de leur faire prendre part à la vengeance qu'il méditoit, & par le moyen de laquelle ils pourroient tous recouvrer leur liberté; mais les ayant ſondés légerement, & ne les trouvant pas auſſi vindicatifs qu'il avoit cru, il ne s'ouvrit pas davantage à eux, mais réſolut de n'avoir recours qu'à la valeur & à l'intrépidité de ſes dix compagnons. Ceux ci, comme il parut, ſe ſoumirent volontiers à ſa direction, & promirent d'exécuter fidelement ſes ordres. Après être convenus

nus enſemble des meſures qu'il y avoit à prendre, ils ſe pourvurent de couteaux flamands; ce qui fut très facile, de pareils couteaux étant ceux dont on ſe ſert à bord: outre cela, ils employèrent ſecretement le tems qu'ils avoient de reſte, à couper des bandes de cuir, le Vaiſſeau étant chargé d'une grande quantité de peaux, & attachèrent à chacune de ces bandes un boulet ramé des petites pièces du demi-pont. Cette eſpèce d'arme, que les *Indiens* de *Buénos Ayres* apprennent à manier dès leur enfance, & qu'ils tournent autour de leur tête avec beaucoup de viteſſe & de force, eſt tout-à-fait dangereuſe. Tout étant ainſi préparé, l'exécution de leur deſſein fut probablement hâtée par un nouvel outrage, dont *Orellana* fut l'objet. Car un des Officiers, qui étoit la brutalité même, ayant commandé à *Orellana* de grimper juſqu'au haut du mât, ce qui ne lui étoit pas poſſible, il le maltraita tellement, ſous prétexte de punir ſa desobéiſſance, que le miſérable *Indien* reſta quelque tems ſans mouvement, & tout enſanglanté, ſur le tillac. Un traitement pareil le confirma ſans doute dans ſa réſolution, & ne lui laiſſa aucun repos qu'il ne l'eût exécutée. Voici comment *Orellana* & ſes Compagnons s'y prirent pour cet effet peu de jours après.

Vers les neuf heures du ſoir, la plupart des principaux Officiers ſe trouvoient ſur le demi-pont, pour jouir de la fraicheur de la ſoirée; le corps du Navire étoit rempli de bétail, & le château de proue garni de monde comme à l'ordinaire. *Orellana* & ſes Compagnons, ayant profité de l'obſcurité de la nuit pour préparer leurs armes, & s'étant débarraſſés des habits qui auroient pu les empêcher d'agir avec facilité, vinrent tous ſur le demi-pont, & s'avancèrent vers la porte de la grande chambre. Le Contre-Maître ſe mit auſſitôt à les gronder, & leur ordonna de ſe retirer. *Orellana* dit alors en ſa langue maternelle quelques mots à ſes gens, dont quatre ſe détachèrent & allèrent occuper les Couroirs, deux de chaque côté, pendant que le Chef & les ſix autres ſembloient quitter à pas lents le demi-pont. Quand les quatre *Indiens*, qui s'étoient ſéparés de leurs Compagnons, ſe furent poſtés dans les Couroirs, *Orellana* approcha de ſa bouche le creux de ſes mains, & jetta le cri de guerre en uſage parmi ſes Compatriotes. Ce cri eſt, dit-on, le plus effroyable qu'on puiſſe entendre, & ſervit de ſignal au maſſacre. Tous mirent le couteau à la main, & firent uſage en même tems de leurs courroyes garnies de boulets ramés. Les ſix *Indiens*, qui étoient demeurés avec leur Chef ſur le demi-pont, jettèrent en un inſtant ſur le carreau quarante *Eſpagnols*,

dont il y en eut plus de vingt tués d'un ſeul coup, & le reſte mis hors de combat. Pluſieurs Officiers, dès le commencement du tumulte, gagnèrent la chambre du Capitaine, où ils éteignirent la lumière, & barricadèrent la porte. Quelques-uns de ceux, qui avoient eu le bonheur d'échapper aux prémiers effets de la fureur des *Indiens*, tâchèrent de gagner le Château de proue en ſe gliſſant le long des Couroirs; mais les quatre *Indiens*, qui s'étoient poſtés là à deſſein, les maſſacrèrent preſque tous au paſſage, ou les forcèrent à ſe précipiter des Couroirs dans le corps du Vaiſſeau, d'autres y ſautèrent d'eux-mémes par deſſus la baluſtrade, & ſe crurent très heureux de pouvoir ſe cacher parmi le bétail; mais la plus grande partie ſe ſauva dans les haubans du grand mât, & ſe cacha ſur la hune, ou entre les agrés. Quoique les ſept *Indiens* n'euſſent fait leur attaque que ſur le demi-pont, ceux qui étoient de garde au Château de proue, ſe voyant coupés, & ſaiſis de crainte à la vue des bleſſures de ceux qui s'étoient coulés le long des Couroirs, perdirent d'autant plus eſpérance, qu'ils ignoroient qui étoient les attaquans, & en quel nombre. Ainſi ils gagnèrent tous, dans la dernière confuſion, les funins de la Miſaine & du Beaupré.

Les onze *Indiens*, avec une intrépidité, dont il n'y a peut-être point d'exemple dans l'Hiſtoire, s'étant rendus maitres, en moins de rien, du demi-pont d'un Vaiſſeau, monté de ſoixante-ſix pièces de Canon, & de cinq cens hommes, conſervèrent aſſez longtems ce poſte. Car les Officiers, qui s'étoient retirés dans la chambre du Capitaine, parmi leſquels ſe trouvoient *Pizarro* & *Mindinuctta*, l'Equipage entre les ponts, & ceux qui s'étoient ſauvés ſur la hune ou entre les agrés, ne ſongèrent, d'abord qu'à leur propre conſervation; & il ſe paſſa même un tems aſſez conſidérable avant qu'ils penſaſſent aux moyens de ſe remettre en poſſeſſion du Vaiſſeau. Les cris des *Indiens*, les plaintes des bleſſés, & les clameurs confuſes de l'Equipage, cauſoient une frayeur, que l'obſcurité de la nuit, & l'ignorance où ils étoient touchant les forces de leur ennemi, augmentoient conſidérablement. Les *Eſpagnols* ſavoient qu'une partie de ceux, qui étoient à bord, ne faiſoit le voyage qu'à contre-cœur, & que leurs priſonniers avoient été traités trop cruellement pour n'en pas tirer vengeance, ſi la choſe étoit poſſible. Ainſi ils crurent la conſpiration générale, & ſe comptèrent perdus ſans reſſource. Quelques-uns même voulurent ſe jetter dans la mer; mais leurs Camarades les en empèchèrent.

Après que les *Indiens* eurent entierement nettoyé le demi-pont, le tumulte

tumulte ceſſa en quelque ſorte; car ceux, qui s'étoient ſauvés, ſe tinrent tranquilles par frayeur, & les *Indiens* ne ſe trouvoient pas en état de les joindre, ni par cela même de les attaquer. *Orellana*, dès qu'il ſe vit maître du demi-pont, força une caiſſe d'armes, que, ſur quelque léger ſoupçon de révolte, on avoit, quelques jours auparavant, placée en cet endroit comme le plus ſûr. Il croyoit y trouver, tant pour lui-même que pour ſes Camarades, un nombre ſuffiſant de coutelas, dont les *Indiens* de *Buénos Ayres* ſavent admirablement bien ſe ſervir: il ſe propoſoit, à ce qu'on a pu conjecturer, de forcer la chambre du Capitaine; mais quand la caiſſe fut ouverte, il n'y apperçut que des armes à feu, qui ne pouvoient lui être d'aucun uſage. Il y avoit cependant des Coutelas dans cette caiſſe, mais cachés par les armes à feu, qu'on avoit miſes deſſus. Ce fut ſans doute un cruel ſujet de dépit pour *Orellana* d'être obligé de reſter dans l'inaction, pendant que *Pizarro* & les autres Officiers, qui étoient dans la grande chambre, pouvoient parler par les fenêtres & par les ſabords, à ceux qui ſe trouvoient dans la Ste. *Barbe* & entre les ponts. Il ſçut d'eux que les *Anglois*, ſur qui avoient principalement tombé ſes ſoupçons, ſe tenoient tranquilles en bas, & ne s'étoient point mêlés de la révolte. L'Amiral, & les autres Officiers, découvrirent enfin par d'autres circonſtances, qu'*Orellana* & ſes Compagnons avoient ſeuls part à l'entrepriſe. Ce dernier éclairciſſement les détermina à charger les *Indiens* ſur le demi-pont, avant que les mécontens, qu'il y avoit à bord du Vaiſſeau, fuſſent aſſez revenus de leur prémière ſurpriſe, pour ſentir qu'en ſe joignant aux *Indiens* il leur ſeroit très facile de ſe rendre maîtres du Vaiſſeau. Dans cette vue *Pizarro* raſſembla tout ce qu'il pouvoit y avoir d'armes dans la chambre où il s'étoit barricadé, & les diſtribua à ſes Officiers; mais il ne trouva pas d'autres armes à feu que des piſtolets, ſans poudre ni plomb. Néanmoins, comme il avoit communication avec la Ste. *Barbe*, il dévala par la fenêtre de la grande chambre un ſeilleau, dans lequel le Canonier mit par un des ſabords de la Ste. *Barbe* quelques cartouches de piſtolet. Ils chargèrent auſſitôt leurs piſtolets, & ayant entrouvert la porte de leur chambre, firent feu ſur les *Indiens* qui occupoient le demi-pont, mais ſans en bleſſer d'abord aucun. A la fin *Mindinuetta* eut le bonheur de tuer *Orellana*; & les fidèles Compagnons de ce Chef, ne voulant pas ſurvivre à ſa perte, ſe jettèrent auſſitôt dans la mer, où ils ſe noyèrent tous juſqu'au dernier homme. Ainſi fut étouffée la révolte, & le demi-pont regagné

gné, après qu'il eut été deux heures entières au pouvoir de l'intrépide *Orellana* & de ſes vaillans & malheureux Compatriotes.

Pizarro ayant échappé à un danger auſſi éminent, dirigea ſon cours vers l'*Europe*, & arriva ſur la côte de *Galice* au commencement de l'année 1746, après une abſence de près de cinq ans. Le but de ſon voyage étoit de traverſer le ſuccès de notre Expédition; & le réſultat en fut, que la puiſſance navale de l'*Eſpagne* ſe trouva diminuée de plus de trois mille hommes, l'élite de ſes Matelots, & de quatre bons Vaiſſeaux de guerre, ſans compter une Patache. Car nous avons vu que l'*Hermione* avoit coulé à fond en pleine mer, & que le *Guipuſcoa* avoit échoué, & enſuite péri ſur la côte du *Brézil*. Le St. *Etienne* fut dégradé dans la rivière de la *Plata*; & l'*Eſpérance*, que l'Amiral laiſſa dans la mer du *Sud*, ſe trouve ſurement à préſent hors d'état de retourner jamais en *Eſpagne*. Deſorte que l'*Aſie*, avec moins de cent Hommes, doit être conſidérée comme le ſeul reſte de l'Eſcadre, qui partit d'*Eſpagne* ſous les ordres de *Pizarro*. Si l'on obſerve, que cette Eſcadre formoit une partie conſidérable des forces navales de la Monarchie *Eſpagnole*, on m'accordera ſans peine, à ce que je m'imagine, que quand notre Expédition n'auroit été accompagnée d'aucun autre avantage que celui de cauſer en grande partie la perte de la Marine d'un ſi dangereux Ennemi, ce ſeul article ſuffiroit pour dédommager amplement la Nation de ce qui lui en a couté. Après ce recit abrégé des avantures de *Pizarro*, il eſt tems que nous revenions aux nôtres.

CHA.

CHAPITRE IV.

Continuation du Voyage depuis Madère *juſqu'à l'Ile de* Ste. Cathérine.

J'Ai déja dit que nous étions partis de *Madère* le 3 de *Novembre*, & que ſuivant les ordres donnés, St. *Jago*, une des Iles du Cap *Verd*, étoit le prémier rendez-vous en cas de ſéparation. Mais le lendemain, étant déja en pleine mer, le Chef d'Eſcadre fit attention, que la ſaiſon étoit déja fort avancée, & qu'en touchant à St. *Jago*, nous nous trouverions expoſés à de nouveaux retardemens; ainſi il jugea à propos de changer le lieu du rendez-vous, & de marquer l'Ile de Ste. *Catherine*, ſur la côte du *Brézil*, pour l'endroit où nos Vaiſſeaux pourroient ſe retrouver en cas qu'ils vinſſent à ſe ſéparer. En faiſant route vers l'Ile de Ste. *Catherine*, nous remarquames que la direction des vents aliſés différoit conſidérablement de celle que nous avions cru leur trouver, quoique nos idées à cet égard fuſſent fondées ſur le ſentiment de tous les Auteurs qui ont traité de ces vents, & ſur l'expérience des Navigateurs. Le ſavant Dr. *Halley*, dans ſon Traité des vents aliſés, qui règnent dans la mer d'*Ethiopie* & dans l'Océan *Atlantique*, dit, que depuis le 28 degré juſqu'au 10 degré de Latitude Septentrionale, il règne généralement un vent frais du Nord-Eſt, qui du côté de l'*Afrique* va rarement plus à l'Eſt que l'Eſt-Nord-Eſt, ou plus au Nord que le Nord-Nord-Eſt. Mais du côté de l'*Amérique*, le vent eſt, ſuivant lui, tant ſoit peu plus Oriental, quoique de ce côté-là même il ſaute fréquemment d'un ou de deux rumbs au Nord. Il ajoute, que depuis le 10 degré juſqu'au 4 de Latitude Septentrionale, il règne des calmes & des travades, & que depuis le quatrième degré de Latitude Septentrionale juſqu'au 30 degré de Latitude Méridionale, les vents ſoufflent preſque toujours entre le Sud & l'Eſt. Nous comptions de trouver tout ce qui vient d'être dit confirmé par l'expérience; mais nous éprouvames des différences conſidérables, tant à l'égard de la durée des vents, que de leur direction; car quoique le vent fût Nord-Eſt vers les 28 degrés de Latitude Septentrionale, cependant depuis le 25 juſqu'au 18 degré de la méme Latitude, le vent ne paſſa pas une ſeule fois l'Eſt vers le Nord, mais reſta preſque toujours vers le

Sud. Néanmoins, depuis le 18 degré juſqu'au 6 & 20 minutes de Latitude Septentrionale, le vent fut au Nord de l'Eſt, mais pas entierement, ayant tourné pendant quelque tems à l'Eſt-Sud-Eſt: delà environ juſqu'à la hauteur de 4 degrés, 46 minutes de la même Latitude, le tems fut très variable; le vent venoit tantôt du Nord-Eſt, ſe tournoit enſuite au Sud-Eſt, & ſouvent il faiſoit calme tout-plat, avec quelque peu de pluye & des éclairs. Le vent reſta enſuite preſque toujours variable entre le Sud & l'Eſt, juſqu'à 7 degrés, 30 minutes de Latitude Méridionale, & ſe maintint, après cela entre le Nord & l'Eſt, juſqu'à 15 degrés, 13 minutes de la même Latitude; puis fut Eſt & Sud-Eſt juſqu'à 21 degrés 37 minutes. Mais après cela, même juſqu'à la Latitude de 27 degrés 44 minutes, le vent ne ſouffla pas une ſeule fois entre le Sud & l'Eſt, quoiqu'il parcourut tous les autres points du Compas. Mais comme nous n'étions plus guère loin des côtes du *Brézil*, cette proximité pourroit peut-être ſervir d'explication à la dernière des particularités que je viens d'indiquer. Quoiqu'il en ſoit, je n'ai rapporté, ni celle-là, ni aucune des autres, dans le deſſein de critiquer les Auteurs qui ont écrit ſur les vents aliſés, & que je crois en général aſſez exacts; mais il m'a paru, que le public ſeroit bien aiſe de ſavoir, que de pareilles exceptions ont quelquefois lieu par rapport aux règles générales. Cette obſervation pourroit non ſeulement être d'uſage aux Navigateurs, pour ſe tenir ſur leurs gardes contre ces irrégularités, auxquelles on ne s'eſt pas attendu juſqu'à préſent, mais auſſi contribuer en quelque ſorte à terminer le grand différend ſur la cauſe des vents aliſés & des Mouſſons: différend qui, à mon avis, n'a pas été encore diſcuté avec la préciſion & la clarté, que l'importance de la choſe ſemble exiger, ſoit qu'on examine ce ſujet philoſophiquement, ou comme appartenant à la Navigation. Le 16 de *Novembre*, un de nos Vaiſſeaux d'avitaillement marqua par un ſignal qu'il ſouhaitoit de parler au Commandant de l'Eſcadre, & nous fimes petites voiles pour l'attendre. Le Maître vint à bord, & dit à Mr. *Anſon*, qu'ayant ſatisfait au contenu de ſa charte-partie, il demandoit que ſon Vaiſſeau fût déchargé & congédié. Mr. *Anſon*, après avoir conſulté les Capitaines de l'Eſcadre, trouva que tous les Vaiſſeaux avoient encore une ſi grande quantité de proviſions entre les ponts, & d'ailleurs tiroient tant d'eau, qu'ils ne pourroient que fort difficilement prendre à bord leur portion de l'eau de vie, qui étoit dans l'*Induſtrie*, un des Vaiſſeaux d'avitaillement. Ainſi il ſe vit obligé de retenir au ſervice de l'Eſcadre l'*Anne*,

l'*Anne*, qui étoit l'autre Navire d'avitaillement. Le lendemain, notre Commandant fit donner aux Vaiſſeaux le ſignal de faire querir à bord de l'*Induſtrie* leur portion d'Eau de vie. On employa à cet ouvrage les Chaloupes de l'Eſcadre, durant les trois jours ſuivans, à compter depuis le 19. du mois vers le ſoir. Quand le Navire d'avitaillement fut déchargé, il nous quitta, & prit la route des *Barbades*, où il devoit être chargé pour l'*Angleterre*. La plupart des Officiers de l'Eſcadre profitèrent de cette occaſion pour écrire aux Amis qu'ils avoient laiſſés dans leur patrie; mais nous ſçumes dans la ſuite que le Navire avoit eu le malheur d'être pris par les *Eſpagnols*. Le 20 de *Novembre* les Capitaines de l'Escadre repréſentèrent au Commandant, qu'ils avoient pluſieurs malades à bord, & que non ſeulement eux, mais auſſi les Chirurgiens, étoient d'avis qu'il falloit laiſſer entrer plus d'air entre les ponts; mais que leurs Vaiſſeaux tiroient trop d'eau, pour qu'il y eût moyen d'ouvrir les ſabords d'en bas. Mr. *Anſon*, convainçu de l'importance de l'avis, ordonna qu'on fît ſix ouvertures à chaque Vaiſſeau dans les endroits où la choſe pourroit ſe pratiquer avec le moins d'inconvéniens.

Je ne ſaurois m'empêcher d'obſerver ici, combien tous ceux qui, en vertu de leur charge ou de leur autorité, ont quelque influence ſur les affaires de notre Marine, ſont obligés de prendre garde à un article auſſi important, que l'eſt la conſervation de la vie & de la ſanté de nos Gens de Mer. Si l'on pouvoit ſuppoſer, que les motifs d'humanité fuſſent impuiſſans en cette occaſion, les raiſons d'Etat, & le déſir de voir proſpérer nos armes, auſſi bien que l'intérêt & l'honneur de chaque Commandant de Vaiſſeau en particulier, devroient nous animer à examiner avec ſoin tous les moyens qu'on propoſe, avec quelque apparence de probabilité, pour contribuer à la ſanté des Equipages. Mais ce ſoin eſt-il ordinaire? Les méthodes, inventées depuis peu, pour purifier & rafraichir ſans peine l'air de nos Vaiſſeaux, ont-elles été examinées avec cet eſprit de ſincérité & d'impartialité, que les avantages, qu'on pouvoit ſe promettre de ces méthodes, auroient dû naturellement inſpirer? Ne les a-t-on pas ſouvent au contraire négligées, ou même rejettées d'un air de mépris? Je dis plus, quelques-uns de ceux, qui ont eu la commiſſion d'en faire l'eſſai ne ſe ſont-ils point rendus coupables d'une partialité impardonnable dans le rapport des expériences faites à cet égard? Il faut cependant avouer, que pluſieurs perſonnes de diſtinction qui ont eu le commandement de nos Flottes, ou la direction de ce qui les concerne, ont apporté à cet exa-

examen une impartialité & une attention proportionnées à l'importance de la choſe ; ainſi l'on ne ſait quel jugement l'on doit porter de ceux qui ſe ſont conduits préciſément d'une manière oppoſée, & qui ont manqué en cette occaſion aux règles les plus ſacrées de la prudence & de l'humanité. Je ſerois pourtant aſſez porté à croire, que cette conduite n'a point ſa ſource dans des motifs auſſi cruels qu'on pourroit ſe l'imaginer à la prémière vue ; mais j'aime mieux attribuer ce travers à un attachement opiniâtre & en quelque ſorte ſuperſtitieux aux coutumes, qui ont été en vogue depuis longtems, & à une haine invétérée pour toutes les nouveautés, & en particulier pour celles, qui ſont propoſées par des hommes, qui ne ſont pas gens de Mer. Mais revenons d'une digreſſion, qu'on ne trouvera, à ce que j'eſpère, pas tout-à-fait mal placée.

Nous paſſames la Ligne avec un vent frais de S. E. le vendredi 28 de *Novembre*, à quatre heures du matin, étant alors à 27 degrés 59 minutes de Longitude Occidentale de *Londres*. Le 2 de *Décembre*, le matin, nous apperçumes un Navire au Nord-Oueſt de notre Vaiſſeau, & fimes le ſignal au *Glouceſter* & au *Tryal* de le pourſuivre. Une demi-heure après toute l'Eſcadre força de voiles, & vers midi le Commandant ordonna par un ſignal au *Wager*, qu'il eût à prendre à la toue la Pinque *Anne*. Mais ayant remarqué vers les ſept heures du ſoir, que le Navire, ſur lequel nous chaſſions, alloit auſſi vite que nous, & que le *Wager* ſe trouvoit bien loin en arrière, nous fimes moins de voiles, & donnames aux autres Vaiſſeaux le ſignal de nous venir rejoindre. Deux jours après nous découvrimes encore une Voile, que nous reconnumes enſuite pour la même que nous avions déja pourſuivie inutilement. Nous lui donnames la chaſſe tout le jour, & même avec avantage, mais la nuit ſurvint avant que nous puſſions l'atteindre : ainſi nous fumes obligés de nous arrêter, pour raſſembler notre Eſcadre diſperſée. Nous étions d'autant plus piqués que ce Vaiſſeau nous eût échappé, que nous craignions que ce ne fût une Barque d'avis, qu'on envoyoit d'*Eſpagne* à *Buénos Ayres* pour y porter la nouvelle de notre entrepriſe. Mais nous apprimes dans la ſuite que nous nous étions trompés dans notre conjecture, & que c'étoit un Paquet Bot de notre Compagnie des *Indes*, deſtiné pour l'Ile de Ste. *Hélène*.

Le 10 de *Décembre*, étant ſuivant notre eſtime à 20 degrés de Latitude Méridionale, & à 36 degrés, 30 minutes de Longitude Occidentale de *Londres*, le *Tryal* nous avertit par un coup de Canon qu'il trouvoit fond. Nous jettames la ſonde à l'inſtant même, & trouvames

ſoixante

ſoixante braſſes d'eau, fond de ſable mêlé de coquilles briſées. Le *Tryal*, qui nous devançoit, eut une fois trente-ſept braſſes, qui allèrent enſuite en augmentant juſqu'à quatre-vingts dix: après quoi il ne trouva plus de fond, ce qui nous arriva auſſi, quand nous ſondames pour la ſeconde fois, quoique la ligne de notre ſonde fût de cent cinquante braſſes. C'eſt-là le banc qui eſt déſigné dans la plupart des Cartes par le nom d'*Abrollos*: il y a lieu de ſuppoſer que nous n'en avions paſſé que les bords; peut-être vers le milieu eſt-il dangereux. Nous étions alors ſuivant nos différentes eſtimes de quatre-vingts-dix à ſoixante lieues à l'Eſt de la côte du *Brézil*. Le ſurlendemain nous helames un Brigantin *Portugais*, qui alloit de *Rio de Janeiro* à *la Baye de tous les Saints*. L'Equipage nous dit, que nous étions à trente-quatre lieues (*a*) du Cap St. *Thomas*, & à quarante lieues du Cap *Frio*, qui nous reſtoit à l'Oueſt-Sud-Oueſt. Par nos eſtimes nous devions être à-peu-près à quatre-vingts lieues du Cap *Frio*; & quoique nous changeaſſions de route, en conſéquence des informations du Brigantin, & portaſſions davantage au Sud, nous fumes convaincus dans la ſuite, en arrivant à la côte, que le réſultat de nos calculs avoit été plus juſte que le rapport des *Portugais*. Après avoir paſſé le 16 degré de Latitude Méridionale, nous trouvames un Courant violent, allant vers le Sud. Ce Courant ſuit la côte du *Brézil*, & s'étend même juſqu'au Midi de la rivière de la *Plata* faiſant quelquefois juſqu'à trente milles en vingt-quatre heures, nous trouvames même qu'il avoit fait une fois au-delà de quarante milles durant ce même intervalle. Si ce courant, comme il y a lieu de le croire, eſt cauſé par le mouvement de l'eau qui pouſſée & accumulée ſur la côte du *Brézil* par le vent aliſé, qui vient de la mer d'*Éthiopie*, cherche à s'échapper, on peut naturellement ſuppoſer, que la direction en eſt déterminée par le giſement de la côte. La même remarque ſeroit peut-être applicable à tous les autres Courans; car je doute qu'on puiſſe produire quelque exemple de courans conſidérables à une grande diſtance des terres. Si l'on pouvoit poſer ceci pour un principe, il ſeroit toujours facile de corriger l'eſtime par la Latitude obſervée. Mais il ſeroit à ſouhaiter pour le bien général de la Navigation, que les vraies directions des différens courans, qui ſont connus, fuſſent examinés avec plus d'exactitude & de ſoin qu'on n'a fait juſqu'à préſent.

L'impatience de voir terre commençoit à nous prendre, tant pour le ré-

(*a*) Les lieues, dont il eſt parlé ici & dans le reſte de cet Ouvrage, ſont de 20 au degré.

rétabliſſement de nos malades que pour la conſervation de ceux d'entre nous qui ſe portoient bien encore. Quand nous partimes de Ste. *Hélène*, nous étions en ſi bon état, que durant tout le tems que nous mimes à gagner *Madère*, nous ne perdimes à bord du *Centurion* que deux hommes. Mais entre *Madère* & Ste. *Catherine*, nous eumes, non ſeulement dans notre Vaiſſeau, mais auſſi dans tous les autres Vaiſſeaux de l'Eſcadre, beaucoup de malades, dont pluſieurs moururent; les autres ſe trouvoient hors d'état de manœuvrer, & quelques-uns d'eux ſans eſpérance de rétabliſſement. Les maladies, dont ils étoient attaqués, ſont communes dans ces climats chauds, & tous les Vaiſſeaux, qui paſſent la Ligne, les éprouvent plus ou moins. Ce ſont des fièvres chaudes: mal dont les prémiers ſymptomes ſont non ſeulement terribles, mais dont les reſtes ſont très ſouvent mortels pour les convaleſcens; car ils ont de la peine à reprendre des forces, étant ordinairement incommodés de dyſſenterie & de tenesmes. Tant que nous reſtions en mer nos ſujets de plainte ne pouvoient aller qu'en augmentant; ainſi nous fumes charmés quand le 18 de *Décembre*, à ſept heures du matin, nous découvrimes la côte du *Brézil*.

Cette côte, qui paroit haute & montueuſe, court entre l'Oueſt & l'Oueſt-Sud-Oueſt. Quand nous commençames à en avoir la vue, nous en étions à une diſtance de dix-ſept lieues, vers le midi nous apperçumes, à la diſtance d'environ dix lieues, un païs plus bas s'etendant vers l'O. S. O. que nous primes pour l'Ile de Ste. *Catherine*. Comme le vent fut au N. N. O. cet après-midi & la matinée ſuivante, nous avançames très peu, & craignimes de dériver ſous le vent de cette Ile; mais le lendemain, un peu avant midi, le vent ſe jetta au Sud, & nous mit en état de paſſer entre la pointe Septentrionale de l'Ile de Ste. *Catherine* & de l'Ile voiſine d'*Alvorédo*. Nous eumes le plomb à la main en approchant de terre, & trouvames que la profondeur alloit en diminuant, ſavoir depuis trente-ſix braſſes juſqu'à douze, par-tout fond de vaſe. Ce fut à cette dernière profondeur que nous laiſſames tomber l'Ancre le 18 de *Décembre* à cinq heures du ſoir, ayant au S. S. O. environ à la diſtance de trois milles, la pointe de l'Ile de Ste. *Catherine* qui regarde le N. O., & l'Ile d'*Alvorédo* au N. N E. à la diſtance de deux lieues. Nous trouvames que la marée alloit du S. S. E au N. N. O. à raiſon de deux nœuds par heure, le Flux venant du Sud. Nous remarquames de nos Vaiſſeaux, à une diſtance aſſez conſidérable, devant nous deux Forts, qui ſembloient deſtinés à empêcher des Ennemis

de

de paſſer entre l'Ile de Ste. *Catherine* & le Continent. Nous n'attendimes pas longtems non plus à nous appercevoir, que notre Eſcadre avoit jetté l'allarme ſur la côte; car nous vimes les Forts arborer des Pavillons, & entendimes auſſi pluſieurs coups de Canon, dont le but étoit apparemment de faire prendre les armes aux habitans. Afin de diſſiper cette frayeur, notre Commandant envoya d'abord une Chaloupe avec un Officier à terre, pour ſaluer le Gouverneur, & demander un Pilote-Cotier, qui nous conduiſît à la rade. Le Gouverneur fit à l'Officier une réponſe obligeante, & lui accorda ſa demande. Le matin du 20 de *Décembre*, nous levames l'Ancre, & navigeames vers la côte. Environ à midi nous reçumes à bord le Pilote-Cotier, qui le même après-midi nous fit mouiller à cinq braſſes & demie de profondeur, dans une Baye du Continent, large & commode, que les *François* appellent *Bon-port*. Depuis l'endroit où nous avions ancré en dernier lieu juſqu'à celui-ci, nous eumes par-tout fond de vaſe, avec une profondeur d'eau, qui alla en diminuant d'une manière ſuivie juſqu'à cinq braſſes, & enſuite en augmentant juſqu'à ſept braſſes, après quoi la ſonde nous donna ſix & cinq braſſes alternativement. Le lendemain matin l'Eſcadre remit à la voile pour ſe placer au-delà des deux Forts, dont il a été fait mention, & qui ſont connus ſous les noms de Châteaux de *Santa Cruz* & de *St. Juan*. Nous trouvames entre l'Ile & la Terre ferme quatre, cinq, & ſix braſſes d'eau, ſur un fond mou. En paſſant devant le Château de *Santa Cruz*, nous le ſaluames d'onze coups, & il nous répondit du même nombre. A une heure après-midi, l'Eſcadre jetta l'Ancre à cinq braſſes & demie de profondeur, ayant l'Ile du Gouverneur au N. N. O., le Chateau de *St. Juan* au N. E. demi-quart à l'Eſt, & l'Ile de *St. Antoine* au *Sud*. Ce fut dans cette poſition que nous mouillames à Ste. *Catherine Dimanche* 21 de *Décembre*, tous nos Vaiſſeaux ayant, comme il a été dit, beaucoup de malades à bord, & grand beſoin de rafraichiſſemens. Nous eſpérions de trouver ici, de quoi remédier à ces deux inconvéniens, cette Ile étant fort vantée par les Navigateurs qui y ont touché, tant pour la bonté de l'air & l'abondance des vivres, que pour la complaiſance & l'amitié, qu'on y témoigne à tous les peuples de l'*Europe*, qui ſont en paix avec la Couronne de *Portugal*.

CHAPITRE V.

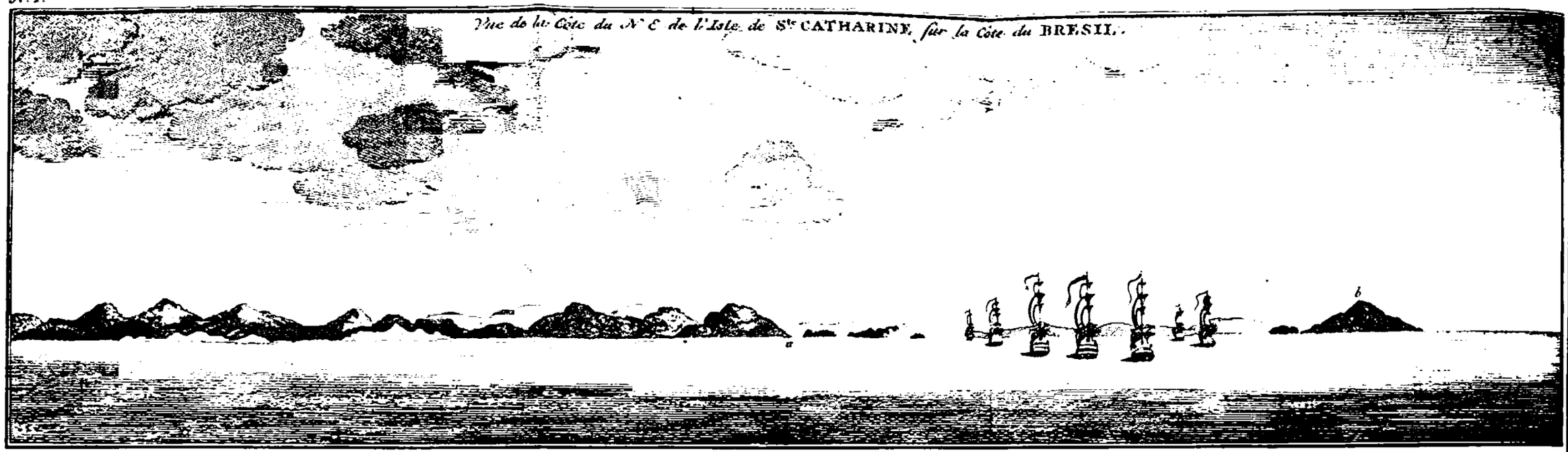
Ce qui nous arriva à Ste. Catherine. *Deſcription de cette Ile, avec quelques remarques ſur le* Brézil.

NOtre prémier ſoin fut d'envoyer nos malades à terre. Chaque Vaiſſeau eut ordre de la part du Commandant de faire dreſſer deux tentes, l'une pour les malades, & l'autre pour le Chirurgien & ſes Aſſiſtans. Nous envoyames du *Centurion* autour de quatre-vingts malades, les autres Vaiſſeaux n'en ayant pas moins à proportion de leur monde. Auſſitôt que nous eumes rempli ce devoir eſſentiel, nous fimes gratter nos ponts & bien nettoyer notre Navire; enſuite nous le parfumames, & jettames force Vinaigre entre les Ponts. La choſe étoit abſolument néceſſaire pour chaſſer la mauvaiſe odeur, dont notre bord étoit infecté, & y détruire la vermine, car par la quantité de notre monde & la chaleur du Climat, ces deux incommodités étoient devenues inſupportables; & il n'y a aucun lieu de douter, que ce ne ſoit à elles qu'il faille principalement attribuer les maladies, avec lesquelles nous eumes à lutter longtems avant que de gagner cette Ile.

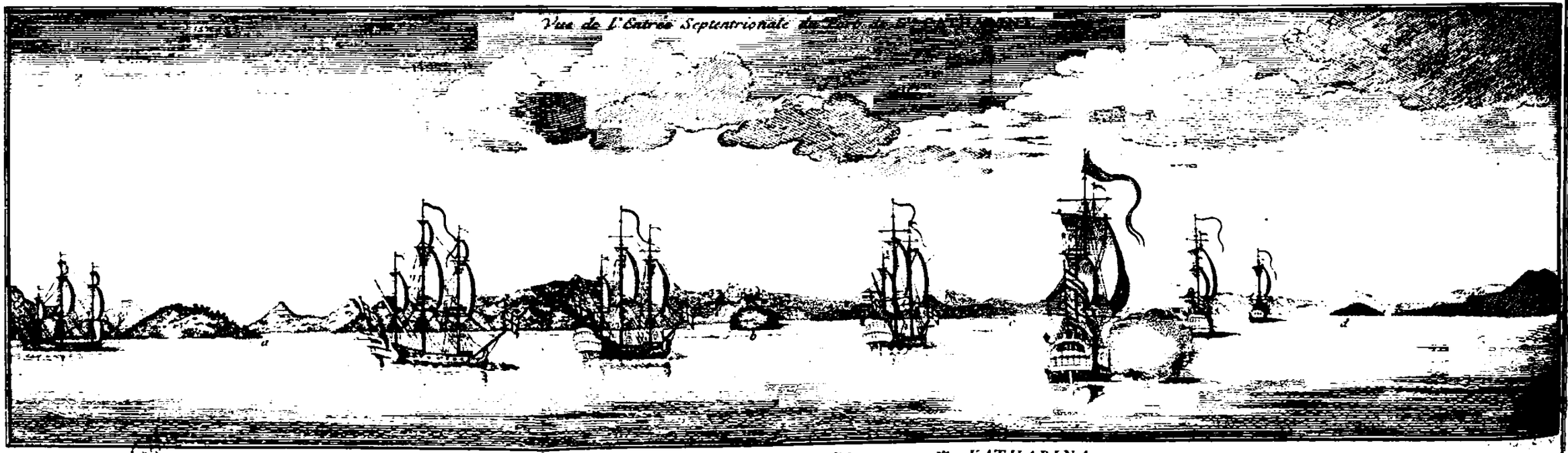
Nous nous occupames enſuite à pourvoir notre Eſcadre de bois & d'eau, à calfater nos Vaiſſeaux, à raccommoder nos agrés, & à mettre nos mâts en état de réſiſter aux tempêtes, que nous aurions probablement à eſſuier en voulant doubler le Cap *Horn* dans une ſaiſon auſſi avancée. Mais avant que d'aller plus loin, on ne trouvera pas mauvais à ce que j'eſpère, que je diſe ici un mot de l'état préſent de l'Ile de Ste. *Catherine*, & de la côte voiſine, tant à cauſe des changemens conſidérables qui y ſont arrivés, depuis les deſcriptions, qui nous en ont été données par d'autres Ecrivains, que parce que ces changemens ont été cauſe que nous avons rencontré plus de difficultés que nous ne devions naturellement en attendre, difficultés qui ſe retrouveront apparemment pour les Vaiſſeaux *Anglois*, qui pourroient vouloir toucher à Ste. *Catherine* en allant à la mer du *Sud*. Cette Ile n'a de largeur, au rapport de ſes habitans, que deux lieues, mais environ neuf lieues de longueur. Elle eſt à 49 degrés, 45 minutes, de Longitude Occidentale de *Londres*, & s'étend depuis 27 degrés, 35 minutes, juſqu'au 28 degré de Latitude Méridionale.

[illegible]

N°1.



Gezigt van de N.O. zyde van 't Eiland Ste KATHARINA *aan de kust van* BRAZIL.



B.R

Gezigt van het Noordelyk inkomen van de Haven van Ste KATHARINA.

ridionale. Quoique les terres en ſoient aſſez hautes, on a cependant de la peine à la découvrir à la diſtance de dix lieues, parce que, dans cet éloignement, elle eſt obſcurcie par le Continent du *Brézil*, dont les montagnes ſont extrêmement hautes; mais à meſure qu'on en approche, on la diſtingue ſans peine, par le moyen de pluſieurs petites Iles entre leſquelles elles git, & qui s'étendent à l'Eſt. La Carte ci jointe repréſente la pointe de l'Ile qui eſt au N. E. où l'on voit en (*a*) cette pointe du N. E., telle qu'elle paroit quand elle eſt au N. O. du Spectateur. Et (*b*) eſt la petite Ile d'*Alvorédo*, telle qu'on la voit au N. N. O., à la diſtance de ſept lieues. La meilleure entrée du Port eſt entre la pointe (*a*) & l'Ile d'*Alvorédo*, où les Vaiſſeaux peuvent avancer hardiment avec le ſeul ſecours de la ſonde. La vue de cette entrée Septentrionale du Port eſt marquée dans la ſeconde Planche, où ſe voit en (*a*) le bout de l'Ile de Ste. *Catherine* au N. O., en (*b*), l'Ile aux *Perroquets*, en (*c*) une Batterie ſur l'Ile de Ste. *Cathérine*, en (*d*) une Batterie ſur une petite Ile du côté de la Terre ferme. *Frézier* a donné un Plan de l'Ile de Ste. *Catherine*, de la côte voiſine, & des petites Iles d'alentour; mais il s'eſt trompé en appellant l'Ile d'*Alvorédo* l'Ile de *Gal*, la dernière de ces Iles étant ſept ou huit milles au N. O. de l'autre, & d'ailleurs beaucoup plus petite. Il déſigne par le nom d'*Alvorédo* une Ile ſituée au midi de Ste. *Catherine*, & a oublié l'Ile de *Maſaquura*. A d'autres égards ſon Plan eſt aſſez exact.

L'entrée du Port, du côté du Nord, a de largeur environ cinq milles, & eſt à la diſtance de huit milles de l'Ile de *St. Antoine*, la direction depuis cette entrée juſqu'à cette Ile étant S. S. O. Demi quart à l'Oueſt, vers le milieu de l'Ile, le Port eſt reſſerré par deux pointes, qui ne laiſſent qu'un Canal d'un quart de mille. Pour défendre ce paſſage, on avoit commencé à conſtruire une Batterie ſur la pointe du côté de l'Ile. Mais cet ouvrage paroit aſſez inutile, puiſque le Canal n'a que deux braſſes de profondeur, & par conſéquent n'eſt navigeable que pour des Barques & des Chaloupes dont un Ennemi ne pourroit guère faire uſage pour une attaque. D'ailleurs le paſſage ordinaire au Nord de l'Ile eſt ſi large & ſi ſûr, qu'une Eſcadre peut toujours entrer malgré leurs Forts, quand le vent vient de la mer. Le Brigadier Don *Joſe Sylva de Paz*, Gouverneur de cette Colonie, ne laiſſe point d'avoir la réputation d'être un habile Ingénieur; & l'on ne ſauroit nier qu'il n'entende ſon metier, au moins en partie, étant fort au fait des avantages que la conſtruction de

quelques nouveaux Ouvrages procure à ceux qui en ſont chargés: car outre la Batterie dont j'ai parlé, il y a encore trois autres Forts pour défendre l'entrée du Port, auxquels on travaille, dont cependant il n'y en a aucun d'achevé. Le prémier de ces Forts, nommé le St. *Juan*, eſt bâti ſur une pointe de Ste. *Catherine*, du côté de l'Ile aux Perroquets; le ſecond, en forme de demi-lune, eſt ſur l'Ile de St. *Antoine*; & le troiſième, qui paroit le plus conſidérable, & qui a l'air d'une Fortereſſe régulière, eſt ſur une Ile proche du Continent, dans laquelle le Gouverneur fait ſa réſidence.

Le terroir de Ste. *Catherine* eſt très fertile, & produit presque de lui-même pluſieurs ſortes de fruits. Il eſt couvert d'une forêt d'arbres toujours verds, qui, par la fertilité du terroir, ſont tellement entremêlés de ronces, d'épines & d'arbriſſeaux, que le tout enſemble forme un fourré qu'il n'eſt pas poſſible de traverſer, à moins qu'on ne ſuive quelques ſentiers que les habitans ont pratiqués pour leur commodité. Ces ſentiers, & quelques terres ſituées le long du rivage du côté du Continent, qu'on a défrichées pour en faire des plantations, ſont les ſeuls endroits de l'Ile, qui ne ſoient pas couverts d'arbres. Les bois rendent dans cette Ile une odeur admirable, par la grande quantité d'arbres & d'arbuſtes aromatiques qui s'y trouvent. Les fruits & les plantes de tous les autres païs croiſſent ici presque ſans culture, & en grande quantité; deſorte qu'on n'y manque point d'Ananas, de Pêches, de Raiſins, d'Oranges, de Limons, de Citrons, de Melons, d'Abricots ni de Bananes. Outre cela, on a ici en abondance deux autres productions d'un uſage infini pour les Vaiſſeaux, ſavoir, des Oignons & des Patates. Les autres vivres ne ſont, en général, ni ſi bons, ni en ſi grande abondance. On y trouve quelques chétifs Bœufs, qui reſſemblent à des Bufles; mais la chair en eſt mollaſſe & desagréable au goût, ce qui vient apparemment des Calebaſſes ſauvages qui leur ſervent de nourriture. On y trouve auſſi quantité de Faiſans, qui ne ſont pas à beaucoup près d'un goût auſſi délicat que ceux qu'on a en *Angleterre*. Le reſte du gibier conſiſte en Singes & en Perroquets; mais le Port fournit différentes ſortes de Poiſſons qui ſont exquis & faciles à prendre; car on y trouve un grand nombre de petites anſes ſablonneuſes très propres à tirer la ſenne.

L'eau, tant dans l'Ile, que dans la Terre ferme ſituée vis-à-vis, eſt admirable, & ſe conſerve ſur mer auſſi bien que celle de la *Thamiſe*. Car après avoir été un ou deux jours en barques, elle commence à travailler

avec

avec une puanteur inſupportable, & ſe couvre d'abord d'une écume verdâtre; mais peu de jours après cette écume va à fond, & l'eau devient parfaitement douce, & claire comme du Criſtal. Les *François*, qui durant leur commerce dans la mer du *Sud*, pendant le règne de la Reine *Anne*, mirent cet endroit en réputation, ſe pourvoyoient ordinairement d'eau & de bois dans *Bon-port*, du côté du Continent, & y ancroient en toute ſureté ſur ſix braſſes d'eau. L'endroit eſt certainement excellent pour des Vaiſſeaux, qui n'ont pas intention de faire un long ſéjour. Nous fimes de l'eau dans l'Ile de Ste. *Catherine*, à une plantation ſituée vis-à-vis de l'Ile de St. *Antoine*.

Tels ſont les avantages que la prémière de ces deux Iles peut procurer, mais qui ne laiſſent pas d'être accompagnés de pluſieurs incommodités, dont une partie doit être attribuée au Climat, & tout le reſte aux nouveaux arrangemens, & à la forme de Gouvernement introduite en dernier lieu. Pour ce qui concerne le Climat, on peut aiſément s'imaginer que les bois & les montagnes, dont le Port eſt environné, empêchent le mouvement de l'air. D'un autre côté les vapeurs, qui s'élevent d'un ſol fort gras, & d'une prodigieuſe quantité de Végétaux de toute eſpèce, ſont cauſe que le païs ſe trouve couvert toute la nuit, & un partie conſidérable de la matinée, d'un épais brouillard, qui ne ſe diſſipe que quand le Soleil a aſſez de force pour cela, ou qu'un vent de mer le chaſſe. C'eſt ce qui rend l'endroit étouffé, humide, & par cela même mal-ſain: auſſi nos Equipages y furent-ils attaqués de fièvres & de dyſſenteries. Une autre incommodité, que je ne dois pas oublier, eſt que nous fumes tourmentés tout le long du jour par une quantité prodigieuſe de Mouſtiques, dont la piquure eſt beaucoup plus vénimeuſe que celle des Couſins que nous avons en *Angleterre*. Quand ces Mouſtiques ſe ſont retirés vers le coucher du Soleil, ils ſont remplacés par un nombre infini de petites mouches, qui, quoique preſque inviſibles à l'œil, font pourtant, outre un bourdonnement incommode, des piquures ſuivies d'une démangeaiſon desagréable, & du même genre que celle qui eſt cauſée par la morſure de nos moucherons. Tout ce que cette Ile a d'intéreſſant pour nous, c'eſt qu'elle peut ſervir de lieu de relâche, & de rafraichiſſement à ceux de nos Vaiſſeaux qui veulent ſe rendre dans la mer du *Sud*. Je n'ai pas encore repréſenté les principaux inconvéniens qu'on y trouve, à la conſidérer ſous ce point de vue. Pour en donner une idée diſtincte j'expoſerai les changemens qui y ſont arrivés, rélativement aux habitans, à la Police, & au Gouverneur;

neur. Du tems de *Frézier* & de *Shelvocke*, cette Ile ne ſervoit de retraite qu'à des Vagabonds & à des Bannis, qui s'y ſauvoient de différens endroits du *Brézil.* Ils s'avouoient bien Sujets de la Couronne de *Portugal*, & avoient parmi eux quelqu'un qu'ils nommoient leur Capitaine, & qu'ils regardoient en quelque ſorte comme leur Gouverneur; mais leur dépendance du Roi, auſſi bien que leur obéïſſance au Capitaine, ne les obligeoient presque à rien. Car par cela même qu'ils avoient grande abondance de proviſions, mais point d'argent, ils pouvoient ſubſiſter ſans aucun ſecours de la part des Colonies d'alentour, & n'avoient pas de quoi tenter la cupidité de quelque Gouverneur voiſin, & lui inſpirer l'envie de les ſoumettre à ſon autorité. Ainſi leur ſituation les rendoit fort Hospitaliers envers les Vaiſſeaux étrangers, qui abordoient à leur Ile. Ces Vaiſſeaux manquoient ſimplement de vivres dont ces Inſulaires étoient bien pourvus; ces derniers manquoient d'habits, & en recevoient en échange pour des proviſions; car pour de l'argent ils ne s'en ſoucioient pas. Tout le monde trouvoit ſon compte à cette eſpèce de trafic, & leur Capitaine ou Gouverneur n'avoit ni droit ni intérêt d'empêcher ce troc, ou de le charger de quelque taxe. Mais depuis peu, pour des raiſons qui ſeront indiquées dans la ſuite, ces honnêtes Bandits ont été contraints de voir ériger parmi eux une nouvelle Colonie, & de ſe ſoumettre à de nouvelles Loix & à un autre Gouvernement. Au-lieu de leur Capitaine couvert de haillons & à pieds nuds, dont ils avoient trouvé le ſecret de conſerver l'innocence, ils ont à préſent l'honneur d'être gouvernés par Don *Joſe Sylva de Paz*, Brigadier des Armées du Roi de *Portugal.* Cet Officier a ſous ſes ordres une Garniſon de Soldats, & par conſéquent eſt en état de ſe faire craindre plus qu'aucun de ſes Prédéceſſeurs; & comme il eſt mieux habillé, qu'il vit plus magnifiquement, & qu'il connoit mieux la valeur de l'argent que les habitans n'auroient pu ſouhaiter; il employe auſſi pour en acquérir des moyens dont ils n'ont jamais eu la moindre idée. Il y a quelque lieu de douter que les habitans regardent ces moyens comme avantageux pour eux-mêmes, ou pour le Roi de *Portugal.* Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ſes manières d'agir ne peuvent que cauſer beaucoup d'embaras aux Vaiſſeaux *Anglois*, qui relachent à l'Ile de Ste. *Catherine* avant de ſe rendre dans la mer du *Sud.* Car une de ſes fineſſes conſiſte à placer çà & là des Sentinelles pour empêcher les habitans de nous vendre quelques rafraichiſſemens, à moins qu'ils ne le faſſent à un prix ſi exorbitant, qu'il y auroit de la folie à le donner. Pour colorer ce procédé,

cédé, dans lequel il excède les bornes de ſon autorité, il alléguoit qu'il falloit garder des vivres pour plus de cent familles, qui devoient venir dans peu renforcer ſa Colonie. L'invention d'un prétexte ſi ſpécieux marque clairement qu'il n'eſt rien moins que novice dans ſon métier. Mais ce trait, quoique paſſablement odieux, n'eſt qu'un petit échantillon de ſon indigne conduite. Car par la proximité de la rivière de la *Plata*, il ſe fait un grand Commerce de contrebande entre les *Portugais* & les *Eſpagnols*. La principale branche de ce Commerce conſiſte à échanger de l'Or pour de l'Argent, ce qui fait un tort conſidérable aux revenus des deux Rois, qui ſont privés par-là de leur quint; & Don *Joſe* eſt ſi affriandé à ce Commerce, que, pour obliger ſes Correſpondans *Eſpagnols* (c'eſt la ſeule explication, qu'on peut donner à cette démarche), il eut la perfidie d'envoyer un Exprès à *Buénos Ayres* dans la rivière de la *Plata*, où *Pizarro* ſe trouvoit alors. Il informa cet Amiral de notre venue, de la force de notre Eſcadre, & en particulier du nombre de nos Vaiſſeaux, de la quantité de Canons & de monde dont ils étoient montés, en un mot, de tout ce qu'il pouvoit ſuppoſer que nos Ennemis ſouhaitoient de ſavoir rélativement à notre Flotte. Tout Armateur *Anglois*, qui touchera à l'Ile de Ste. *Catherine* a le même traitement à attendre, auſſi longtems que cette Ile ſera ſous le gouvernement de Don *Joſe Sylva de Paz*.

Ce que je viens de dire, joint à ce qui ſera encore ajouté dans la ſuite, ſuffit pour faire connoître l'état préſent de l'Ile de Ste. *Chaterine*, & le caractère du Gouverneur; mais comme le Lecteur pourroit ſouhaiter d'être inſtruit des cauſes qui ont produit les changemens arrivés en dernier lieu dans cette Colonie, il ſera néceſſaire, pour le contenter à cet égard, de dire un mot du *Brézil*, & des découvertes étonnantes qui y ont été faites depuis environ quarante ans & qui ont changé un païs, dont la poſſeſſion étoit regardée avec aſſez d'indifférence, en une des plus conſidérables Colonies qu'il y ait ſur la face de la terre.

Cette Contrée fut prémierement découverte par un *Florentin*, nommé *Améric Veſpuce*, qui, par ce bonheur, eut la gloire de donner ſon nom à ce vaſte Continent, que *Colomb* avoit découvert peu de tems auparavant. Comme il étoit au ſervice du *Portugal*, cette Colonie fut formée & peuplée par des *Portugais*, & paſſa au pouvoir de l'*Eſpagne* avec le reſte des païs, qui appartenoient au *Portugal*. Durant la longue guerre entre l'*Eſpagne* & les Provinces-Unies, les *Hollandois* s'emparèrent de la partie Septentrionale du *Brézil*, & en reſtèrent maîtres quelques années. Mais

quand les *Portugais* ſecouèrent le joug *Eſpagnol*, ceux du prémier de ces Peuples, qui habitoient le *Brézil*, prirent part à la revolte, & ſe mirent en moins de rien en poſſeſſion de ce que les *Hollandois* leur avoient enlevé. Depuis ce tems-là ce païs a toujours été ſous la domination du *Portugal*; mais alors, & juſqu'à la fin du ſiècle paſſé, on n'y recueilloit que du Sucre, du Tabac, & quelques autres productions de peu d'importance.

Les choſes ont bien changé depuis. Car vers le commencement de ce ſiècle on découvrit que le *Brézil* contenoit une prodigieuſe quantité des deux principaux objets de la cupidité des hommes, de l'or & des diamans. On trouva d'abord de l'or dans les montagnes peu éloignées de la Ville de *Rio Janeiro*. On raconte diverſement la manière dont cette découverte ſe fit; mais le ſentiment ordinaire eſt que quelques Soldats *Portugais*, chargés d'une expédition contre des *Indiens*, qui demeuroient aſſez avant dans les terres, avoient remarqué que les habitans ſe ſervoient de ce métal pour leurs hameçons. On ſçut enſuite, après d'exactes informations, que les torrens, en deſcendant des montagnes, emportoient annuellement une grande quantité d'or, qui reſtoit parmi le ſable & le gravier, dans les vallées, & qu'on alloit y chercher dès que les eaux étoient écoulées. Il n'y a guère plus de quarante ans qu'on a tranſporté quelque or, au moins qui vaille la peine d'en parler, du *Brézil* en *Europe*; mais depuis ce tems la choſe a été annuellement en augmentant, parce qu'on a découvert dans d'autres Provinces divers endroits, où ce métal n'abonde pas moins qu'il ne faiſoit au commencement aux environs de *Rio Janeiro*. J'ai entendu aſſurer qu'il y a une veine d'or, qui s'étend par-tout le païs, environ à vingt-quatre pieds de la ſurface, mais que cette veine n'eſt pas aſſez riche pour payer les fraix du travail. Cependant, toutes les fois que les pluies ou les rivières ont coulé pendant quelque tems dans un endroit, il y a toujours moyen d'y trouver de l'or, les eaux ayant ſéparé ce métal de la terre & l'ayant dépoſé dans le Sable de leurs lits, ce qui épargne la peine, & la dépenſe de creuſer; deſorte que c'eſt un profit ſûr, dès qu'on peut faire quitter à une rivière ſon ancien lit en détournant le cours de ſes eaux. De ce détail touchant la manière de raſſembler l'or, il ſuit, qu'à proprement parler il n'y a point de Mines d'or dans le *Brézil*; ce que le Gouverneur de *Rio Grande*, qui viſita fréquemment Mr. *Anſon* durant notre ſéjour à Ste. *Catherine*, afirma poſitivement, aſſurant que tout l'or ſe trouve dans le lit des rivières, ou au pied des montagnes,

après

après que quelque torrent y a paſſé. On prétend, à la vérité, qu'il y a dans les montagnes de gros rochers, qui contiennent beaucoup d'or, & j'ai vu moi-même un morceau de ces rochers où il y avoit une maſſe d'or aſſez conſidérable, mais en ce cas-là même les Ouvriers ſe contentent de détacher des morceaux de rocher, mais n'y creuſent pas de mines. Au reſte comme il en coute beaucoup, tant pour ſubſiſter dans ces montagnes, que pour ſéparer le métal de la pierre, cette méthode eſt rarement miſe en uſage.

Le ſoin de chercher l'or dans le lit des rivières, & des torrens, auſſi bien que celui de laver cet or, pour le ſéparer du ſable & de la boue où il eſt caché, ſont confiés à des Eſclaves, la plupart Nègres, que les *Portugais* emploient à ce travail. L'uſage eſt, que chacun de ces Eſclaves rende par jour à ſon maitre la huitième partie d'une once d'or; & s'ils ont l'habileté ou le bonheur d'en trouver davantage, le ſurplus leur appartient; deſorte qu'on a vu des Nègres, qui, plus diligens ou plus fortunés que leurs Camarades, ont été en état d'acheter eux-mêmes des Eſclaves, & de vivre dans l'abondance. Car leur Maitre n'a ſur eux d'autre droit que de continuer à en exiger une huitième d'once par jour, ce qui revient environ à neuf Chelings de notre Monnoie, l'once de *Portugal* étant tant ſoit peu plus légère que notre once poids de *Troy*. On peut juger par le montant du quint, revenant au Roi, combien d'or eſt transporté par an du *Brézil* à *Lisbonne*. Ce quint a été eſtimé en dernier lieu, bon an mal an, à cent cinquante *Arobes* de trente & deux livres poids de *Portugal*: en mettant l'once, poids de *Troy*, à 4 Livres ſterling, on aura à peu près 300000 Livres ſterling, & par conſéquent la ſomme totale, dont ce capital eſt le cinquième, montera à un million & demi de Livres ſterling. Les retours annuels en or ne ſont certainement pas moindres que cela, quoiqu'il ſoit difficile de marquer au juſte de combien ils excèdent le nombre que je viens de marquer. Peut-être ne nous abuſerons nous guère, en ſuppoſant, que l'or, qu'on échange avec les *Eſpagnols* pour de l'argent à *Buénos Ayres*, va encore à un demi million, ce qui feroit monter la ſomme totale de l'or, qui ſort chaque année du *Brézil*, à deux millions de Livres ſterling: ſomme prodigieuſe, qu'on tire à préſent d'un païs, où l'on ignoroit il y a quelques années, qu'il y eût un ſeul grain d'or.

J'ai déja dit, qu'outre l'or, le *Brézil* fourniſſoit auſſi des Diamans. Ces pierres précieuſes ont été découvertes ici beaucoup plus tard que l'or,

& il n'y a guère plus de vingt ans qu'on a commencé à en tranſporter du *Brézil* en *Europe*. On les trouve, préciſément comme l'or, dans le lit des rivières & dans des ravins, mais ſeulement en quelques endroits, & moins généralement que l'or. Avant qu'on ſçût que c'étoient des Diamans, on les négligeoit & on les jettoit avec le ſable & le gravier. Pluſieurs perſonnes ſe ſont rappellé dans la ſuite, avec regret, qu'il leur eſt paſſé ainſi par les mains des pierres, qui auroient fait leur fortune. Il peut y avoir un peu plus de vingt ans, qu'un homme, qui ſe connoiſſoit en Diamans brutes, s'imagina que ces cailloux, car on les regardoit comme tels, étoient une eſpèce de Diamans. Mais il ſe paſſa quelque tems avant que par un examen approfondi on ſçût au juſte ce qui en étoit, les habitans ne pouvant pas ſe mettre dans l'eſprit, que ce qu'ils avoient ſi longtems mépriſé, fût d'un auſſi grand prix qu'on l'aſſuroit, en cas que la conjecture ſe trouvât fondée. On m'a dit, qu'un Gouverneur d'un des endroits, où ſe trouvent les Diamans, avoit raſſemblé, durant cet intervalle, un grand nombre de ces Cailloux, pour s'en ſervir au jeu en guiſe de jettons. Mais enfin on reçut de quelques habiles Joualiers en *Europe*, qu'on avoit eu ſoin de conſulter, la confirmation, que ces pierres étoient de vrais Diamans, & qu'il s'en trouvoit parmi pluſieurs, qui ne cédoient, ni en éclat, ni en aucune autre qualité aux Diamans des *Indes Orientales*. Auſſitôt les *Portugais*, qui démeuroient aux environs des lieux où l'on avoit apperçu de pareilles pierres, ſe mirent à en chercher avec empreſſement, & eurent lieu de concevoir l'eſpérance d'en trouver un bon nombre, puiſqu'ils découvrirent de grands rochers de Criſtal dans pluſieurs des montagnes, d'où découloient les eaux qui emportent avec elles des Diamans.

On repréſenta bientôt au Roi de *Portugal*, que ſi l'on trouvoit au *Brézil* une auſſi grande quantité de Diamans, qu'on ſembloit avoir lieu de croire, le prix en diminueroit au point, que non ſeulement ceux des *Européens*, qui en poſſédoient une quantité conſidérable, ſeroient ruinés, mais que Sa Majeſté même ne pourroit tirer aucun avantage d'une ſi riche découverte. En conſéquence de cette repréſentation le Roi trouva bon d'ériger une Compagnie, qui a le Droit excluſif de chercher des Diamans dans toute l'étendue du *Brézil*. Mais pour empêcher que cette Compagnie, qui paye fort cher ce droit, ne faſſe trop baiſſer les Diamans de prix, par le trop d'avidité à en chercher, il lui eſt défendu d'employer plus de huit cens Eſclaves à cette eſpèce de travail. Et

pour

pour qu'aucun des autres Sujets de la Couronne de *Portugal* n'empiétât ſur l'Octroi de la Compagnie, Sa Majeſté a dépeuplé une grande Ville, & un grand diſtrict tout alentour, & a obligé les habitans, au nombre de plus de ſix mille, à aller s'établir dans une autre partie du païs; car cette Ville étant dans le voiſinage des Diamans, il n'y auroit jamais eu moyen d'empêcher qu'un peuple ſi nombreux, établi ſur les lieux, ne ſuccombât à la tentation de cherchér des Diamans, & d'en faire un Commerce de Contrebande.

Les importantes découvertes, qu'on venoit de faire dans le *Brézil*, donnèrent lieu à de nouvelles Loix, & à de nouveaux Réglemens en pluſieurs endroits du païs. Car peu de tems auparavant il y avoit une grande étendue de païs preſque indépendante de la Couronne de *Portugal*, qu'elle ne reconnoiſſoit que de nom. Cette Contrée eſt peuplée par des habitans, qui, d'après la principale de leurs Colonies, s'apellent *Pauliſtes*. On prétend que ce ſont les Deſcendans de ces *Portugais*, qui ſe retirèrent de la partie Septentrionale du *Brézil*, quand les *Hollandois* s'en emparèrent. Et comme on les négligea pendant un aſſez long eſpace de tems, & qu'ils furent obligés de pourvoir à leur propre défenſe, la néceſſité forma entre eux une eſpèce de régence, qu'ils trouvèrent aſſez bonne pour des gens confinés dans un lieu écarté. Ainſi mépriſans l'autorité & les ordres de la Cour de *Lisbonne*, ils ſe maintinrent pluſieurs fois dans un état de revolte déclarée. Leur païs étant entouré de montagnes; il n'y avoit guère moyen de les y forcer: ainſi il ne tenoit en quelque ſorte qu'à eux de preſcrire les conditions auxquelles ils voudroient ſe ſoumettre. Mais dès qu'on ſçut que le païs des *Pauliſtes* abondoit en or, le préſent Roi de *Portugal*, ſous le règne duquel les découvertes dont il s'agit, ont été principalement faites & perfectionées, jugea devoir réduire ſous ſon obéïſſance cette Province, qui étoit devenue pour lui d'une extrême importance: projet, qu'il exécuta à la fin heureuſement, quoique, à ce qu'on prétend, avec bien de la peine. Les mêmes motifs, qui ont engagé le Roi de *Portugal* à ſubjuguer les *Pauliſtes*, a produit auſſi dans l'Ile de Ste. *Catherine* les changemens rapportés ci-deſſus: car le Gouverneur de *Rio Grande* nous a dit qu'il y avoit dans le voiſinage de cette Ile des rivières conſidérables, qui contenoient de grandes richeſſes, & que c'étoit pour cela qu'on y avoit envoyé un Gouverneur au fait du métier de la guerre, avec une Garniſon, & qu'on y avoit érigé une nouvelle Colonie. Outre cela, comme le Port de cette Ile eſt de-

de beaucoup le plus ſûr & le meilleur de tous ceux qu'il y a le long de cette côte, il y a lieu de ſuppoſer, que ſi les richeſſes des environs répondent à ce qu'on s'en promet, elle deviendra avec le tems la principale Colonie du *Brézil*, & le Port le plus conſidérable de toute l'*Amérique* Méridionale. Le détail, où je viens d'entrer touchant l'état préſent du *Brézil* & de l'Ile de Ste. *Catherine*, m'a paru d'autant plus néceſſaire que cette Ile paſſe généralement pour le meilleur endroit de refraichiſſement que nos Armateurs, qui veulent ſe rendre dans la mer du *Sud*, puiſſent trouver. J'ai cru devoir informer mes Compatriotes que ce ſéjour a des inconvéniens qu'on ne ſe ſeroit pas imaginé devoir y attendre; & comme les particularités rapportées au ſujet de l'or & des Diamans du *Brézil* ont été la plupart ignorées juſqu'à préſent, il m'a paru que le Lecteur ne regarderoit pas ces particularités comme une digreſſion inutile. Reprenons à préſent le fil de notre narration.

Dès que nous fumes arrivés à Ste. *Catherine*, nous nous occupames à porter nos malades à terre, à nous pourvoir d'eau & de bois, à nettoyer nos Vaiſſeaux, & à mettre en bon état nos Mâts & nos Agrés, comme il a été dit dans le Chapitre précédent. Mr. *Anſon* ordonna en même tems qu'on fournît aux Equipages des Vaiſſeaux, des Viandes fraiches, & qu'on leur donnât à l'égard de tous les vivres ration complète. En conſéquence de ces ordres, nous recevions chaque jour à bord autant de bœuf frais qu'il en falloit pour notre conſomption journalière, & ce qui manquoit pour completer nos rations nous étoit fourni par la Pinque *Anne*, afin de garder pour l'avenir les proviſions qui étoient à bord de l'Eſcadre. La ſaiſon de l'année devenant de jour en jour moins favorable pour doubler le Cap *Horn*, Mr. *Anſon* ſouhaitoit de remettre en mer le plutôt poſſible; & véritablement nous eumes lieu d'abord d'eſpérer que nous pourrions partir dans une quinzaine de jours, ce terme nous paroiſſant ſuffiſant pour achever ce que nous avions à faire. Mais après avoir examiné les mâts du *Tryal*, nous remarquames avec un ſenſible chagrin, qu'il nous faudroit bien le double de ce tems. Car il ſe trouva que le grand mât étoit fendu.

Mais on jugea qu'il ſuffiroit de le fortifier par deux Jumelles. Comme on trouva auſſi que le mât de miſaine ne pouvoit plus ſervir, il fut ordonné aux Charpentiers d'aller dans les bois pour y chercher quelque arbre propre à en faire un mât de miſaine; mais après avoir cherché pendant quatre jours, ils revinrent ſans avoir trouvé aucun arbre qui con-

convînt à leur deſſein. Faute de mieux, il fut conclu qu'on tâcheroit de renforcer l'ancien mât de miſaine par trois Jumelles : ouvrage qui occupa nos Charpentiers juſqu'à la veille de notre départ. Dans ce même tems notre Commandeur ayant jugé néceſſaire d'amener un Vaiſſeau net dans la mer du *Sud*, ordonna que le *Tryal* fût carené, ce qui pouvoit ſe faire ſans perte de tems pendant qu'on travailloit à terre à réparer les mâts.

Le 27 de *Décembre* nous apperçumes une voile au large. Dans l'idée que ce pouvoit être un Vaiſſeau *Eſpagnol*, on arma la Chaloupe à dix-huit rames, & on la détacha ſous les ordres de notre ſecond Lieutenant, pour le viſiter avant qu'il arrivât ſous le Canon des Forts. Le Vaiſſeau ſe trouva être un Brigantin *Portugais de Rio Grande*. La manière, dont notre Officier en agit à l'égard du Maitre de ce Vaiſſeau n'eut rien que d'obligeant, & bien loin de lui donner le moindre ſujet de plainte, il ne voulut pas même recevoir un veau que cet homme le preſſoit d'accepter en préſent. Cependant le Gouverneur ſe montra hautement offenſé de l'envoi de notre Chaloupe, & traita notre procédé de violation des Traités qui ſubſiſtent entre les Couronnes d'*Angleterre* & de *Portugal*. Nous n'attribuames d'abord un ſi ridicule langage qu'à l'inſolence de Don *Joſe*; mais quand nous ſçumes qu'il alloit juſqu'à accuſer notre Lieutenant de brutalité, d'avoir ouvert des Lettres, & particulierement d'avoir voulu faire enlever par force ce même veau, qu'il ſavoit comme nous l'apprimes dans la ſuite, que notre Officier avoit refuſé comme préſent, nous eumes lieu de ſoupçonner qu'il cherchoit querelle, & que ce n'étoit pas ſimplement par humeur, mais par des motifs plus importans qu'il en agiſſoit ainſi. Il nous auroit été fort difficile de deviner alors quels pouvoient être ces motifs, qui ne furent plus dans la ſuite un myſtère pour nous; car nous apprimes par des Lettres, qui tombérent entre nos mains dans la mer du *Sud*, qu'il avoit dépêché un Exprès à *Buénos Ayres*, où *Pizarro* ſe trouvoit en ce tems-là. Il marquoit à cet Amiral l'arrivée de notre Eſcadre à Ste. *Catherine*, & lui donnoit un détail précis de nos forces & de notre état; d'où nous inférames, que Don *Joſe* avoit probablement imaginé ce chimérique ſujet de plainte, pour nous empêcher de viſiter le Brigantin quand il remettroit en mer, & de trouver des preuves, non ſeulement de ſa perfidie envers nous, mais auſſi de ſon Commerce de Contrebande avec les Gouverneurs voiſins, & les *Eſpagnols* de *Buénos Ayres*.

Il s'écoula près d'un mois avant que le *Tryal* fût réparé. Non ſeulement les mâts du bas étoient fendus, comme il a été dit, mais le grand perroquet, & la vergue de miſaine ne pouvoient abſolument plus ſervir, étant presque pourris. Pendant qu'on étoit occupé à cet ouvrage on amarra de nouveaux haubans aux autres Vaiſſeaux de l'Eſcadre, & l'on y ajouta même des haubans ſurnuméraires afin d'aſſurer d'autant plus les mâts. Pour mettre les Vaiſſeaux en état de porter plus de voiles, & les empêcher de travailler trop quand le vent ſeroit violent, chaque Capitaine eut ordre de faire deſcendre à fond de cale quelques-unes de leurs plus groſſes pièces de Canon. Ces ordres étant exécutés, & les Vaiſſeaux ayant pris à bord autant d'eau & de bois, qu'ils pouvoient en loger, le *Tryal* ſe trouva à la fin en état de mettre en mer avec le reſte de l'Escadre, les tentes, qui avoient été dreſſées ſur le rivage, furent abbattues, & les malades revinrent à bord. Leur retour nous fournit une triſte preuve, que la bonté de l'air de cet endroit avoit été extrêmement exagérée par les Ecrivains qui en avoient parlé, car le *Centurion*, après avoir perdu vingt & huit hommes depuis notre arrivée, avoit quatre-vingts ſeize malades, au-lieu qu'il n'en avoit que quatre-vingts quand nous abordames à Ste. *Catherine*. Notre monde embarqué, & tout étant prêt pour le départ, le Commandeur fit venir tous les Capitaines à ſon bord, & leur délivra ſes ordres touchant les différens lieux de rendez-vous depuis Ste. *Catherine*, juſqu'aux côtes de la *Chine*. Le lendemain, 18 de *Janvier*, le ſignal fut donné pour lever l'Ancre, & nous quittames ſans regrêt une Ile, dont nous nous étions formé les plus flatteuſes idées, mais qui, en fait de vivres, de rafraichiſſemens, & d'Hoſpitalité, ne répondit nullement à notre attente.

CHAPITRE VI.

Navigation depuis Ste. Catherine *jusqu'au Port* St. Julien, *avec quelques remarques sur ce Port, & sur le païs situé au Sud de la rivière de la* Plata.

EN partant de Ste. *Catherine*, nous quittames le dernier Port ami, où nous nous étions proposé de toucher, & il ne nous restoit plus pour relacher que des Côtes ennemies, où du moins désertes & qui ne pouvoient nous offrir aucun secours. D'ailleurs en tirant vers le Sud, nous allions vers des Climats plus tempetueux qu'aucun que nous eussions passé, & le danger d'être disperses, ou d'être exposés à de plus grands périls encore, exigeoit de grandes précautions: aussi Mr. *Anson* en reglant les divers rendez-vous de l'Escadre, n'oublia aucune des précautions nécessaires pour le succès de l'expédition, même dans le cas où son propre Vaisseau n'eût pas pu doubler le Cap *Horn*, on fût venu à se perdre. Les ordres donnés aux Capitaines, la veille de notre départ de Ste. *Catherine*, portoient, qu'en cas de séparation dont il leur étoit recommandé de se garder autant qu'il seroit possible, le prémier rendez-vous seroit la Baye ou le Port St. *Julien* qui leur étoit décrit suivant les marques qu'en a données le Chevalier *Jean Narborough*. Ils devoient charger autant de sel qu'ils pourroient, tant pour leur propre usage que pour celui du reste de l'Escadre, & après y avoir attendu dix jours, s'ils n'étoient pas joints par le Commandeur, ils devoient continuer la route par le Détroit de *le Maire*, doubler le Cap *Horn*, & passer dans la *Mer du Sud*, où le prémier rendez-vous étoit fixé à l'Ile de *Nostra Senora del Socoro*, à 45° de Latitude Méridionale, & à 71° 12' de Longitude Occidentale du Cap *Lizard*. Ils devoient croiser dans cet endroit, en laissant cette Ile à l'E. N. E. à la distance de cinq à douze lieues, aussi longtems que le permettoient leurs provisions de bois & d'eau ménagées avec la plus grande économie. Quand ces provisions viendroient à manquer, ils devoient relacher dans cet endroit & y chercher quelque Ancrage, & s'ils n'en trouvoient point, & que le tems fût trop rude pour leur permettre de faire des bordées, ils devoient gagner le plutôt qu'ils pourroient l'Ile de *Juan Fernandez* à 33° 37' de Latitude Méridionale. Après avoir fait du

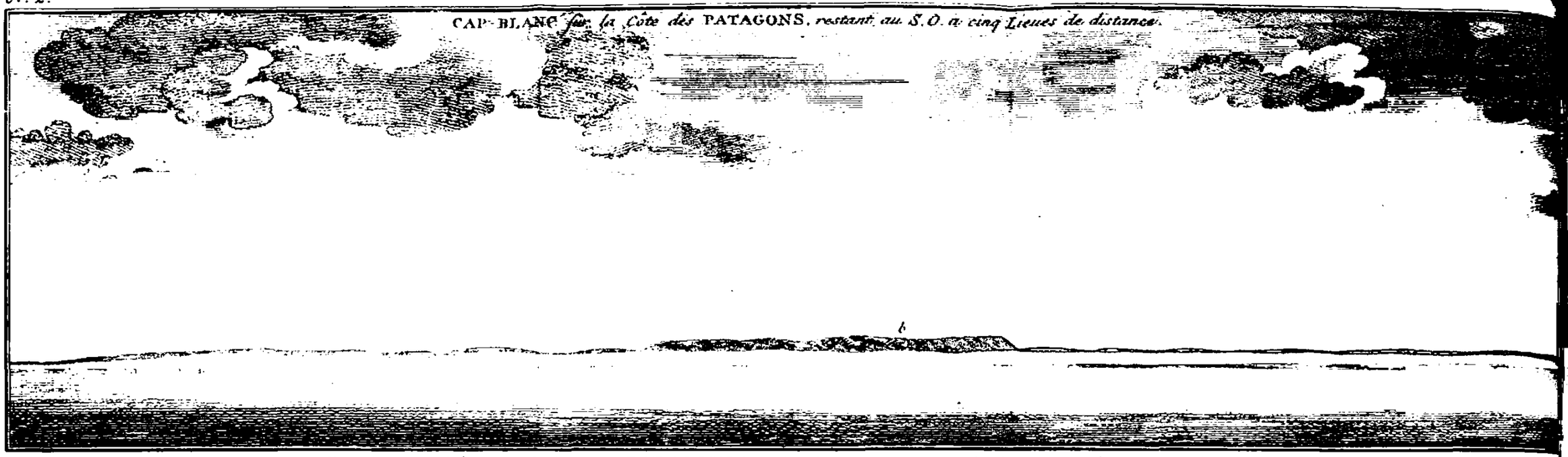
bois & de l'eau dans cette Ile, & y être reſtés à croiſer au large de l'Ancrage pendant cinquante-ſix jours, s'ils n'avoient pas de nouvelles du Commandeur, ils pouvoient hardiment conclurre que quelque accident lui étoit arrivé, & reconnoître pour leur Commandant le prémier Officier en rang qui ſe trouveroit entre eux, dont le devoir ſeroit de faire tout le mal poſſible à l'Ennemi par mer & par terre. Pour cet effet, ce Commandant avoit ordre de reſter dans ces Mers autant que ſes proviſions & celles qu'il pourroit prendre ſur l'Ennemi, pourroient durer, ne s'en réſervant que la quantité ſuffiſante pour conduire ſes Vaiſſeaux dans la rivière *Tigris*, proche de *Canton*, ſur la Côte de la *Chine*, d'où après s'être pourvu de nouvelles proviſions, il regagneroit l'*Angleterre*, le plus vite qu'il pourroit. Et comme il fut trouvé impoſſible de décharger encore la Pinque *Anna*, le Commandeur donna au Maître de ce Vaiſſeau le même rendez-vous & les mêmes ordres.

Ces diſpoſitions faites, l'Eſcadre fit voile de Ste. *Catherine*, le *Dimanche* 18. de *Janvier*, comme nous l'avons dit dans le Chapitre précédent. Le lendemain nous eumes des raffales, accompagnées de pluies, d'éclairs, & de tonnerres, mais le beau tems revint bientôt, avec de petites brizes, & dura juſqu'au ſoir du *Vendredi*, que le vent fraichit, & augmentant toute la nuit, le lendemain à huit heures du matin, nous eumes une violente tempête, avec un brouillard ſi épais qu'il étoit impoſſible de voir à deux longueurs du Vaiſſeau, deſorte que nous perdimes le reſte de l'Eſcadre de vue. Sur ces entrefaites, le ſignal fut donné par le Canon, pour venir au vent ſur Basbord, le vent étant alors plein Eſt. Pour nous, nous amenames d'abord nos Huniers, carguames la grande voile, & reſtames à la Cape, avec la voile d'Artimon bourcée, juſqu'à midi, que le brouillard ſe diſſipa, & nous laiſſa voir tous les Vaiſſeaux de l'Escadre, excepté la *Perle*, qui ne nous rejoignit qu'un mois après. Le *Tryal-Sloop* nous reſtoit fort au-deſſous du Vent, il avoit perdu ſon grand Mât dans la tempête, ayant été obligé de couper tout ce qui le retenoit, à cauſe des coups qu'il donnoit contre le Vaiſſeau. Nous derivames à ſon ſecours avec toute l'Eſcadre, & le *Glouceſter* eut ordre de la prendre à la toue, car le gros tems ne finit tout-à-fait que le jour ſuivant, & il nous reſta même encore après une groſſe Mer qui venoit de l'Eſt.

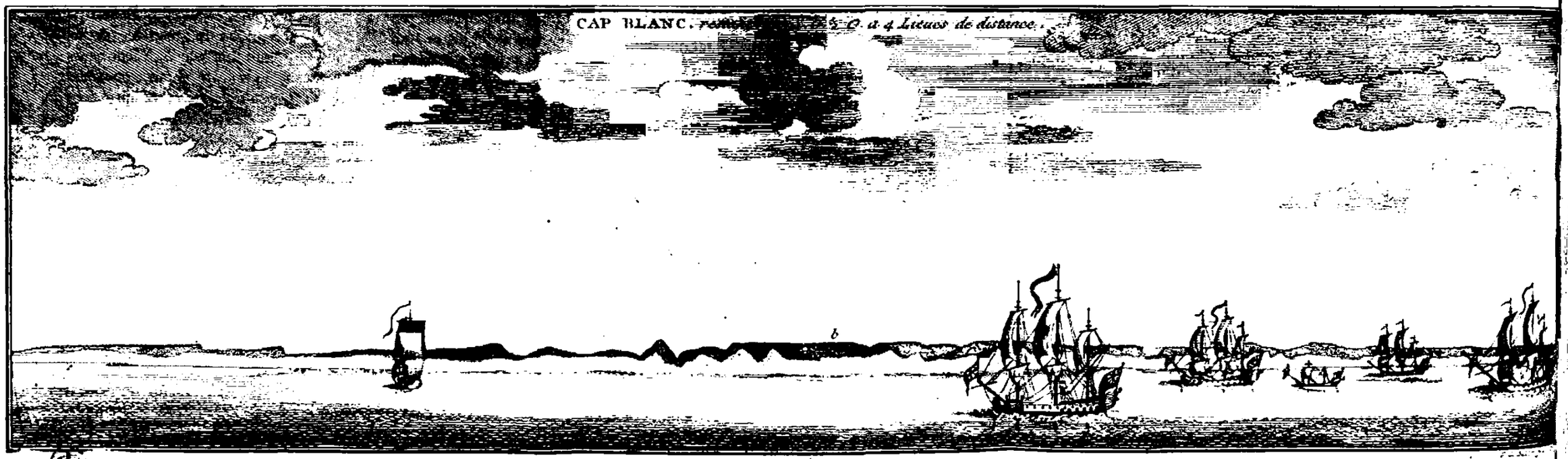
Après cet accident nous continuames notre cours vers le Sud, ſans grande interruption, & nous trouvames les mêmes Courans que nous avions remarqués avant notre arrivée à Ste. *Catherine*, c'eſt-à-dire, que nous

VOYAGE

N.°2.



KAAP BLANCO aan de kust van PATAGONIA strekkende Zuidwest op een afstand van 5 Mylen van 20 in een graad.



KAAP BLANCO strekkende Zuid ten Westen ½ West op een afstand van 4 Mylen.

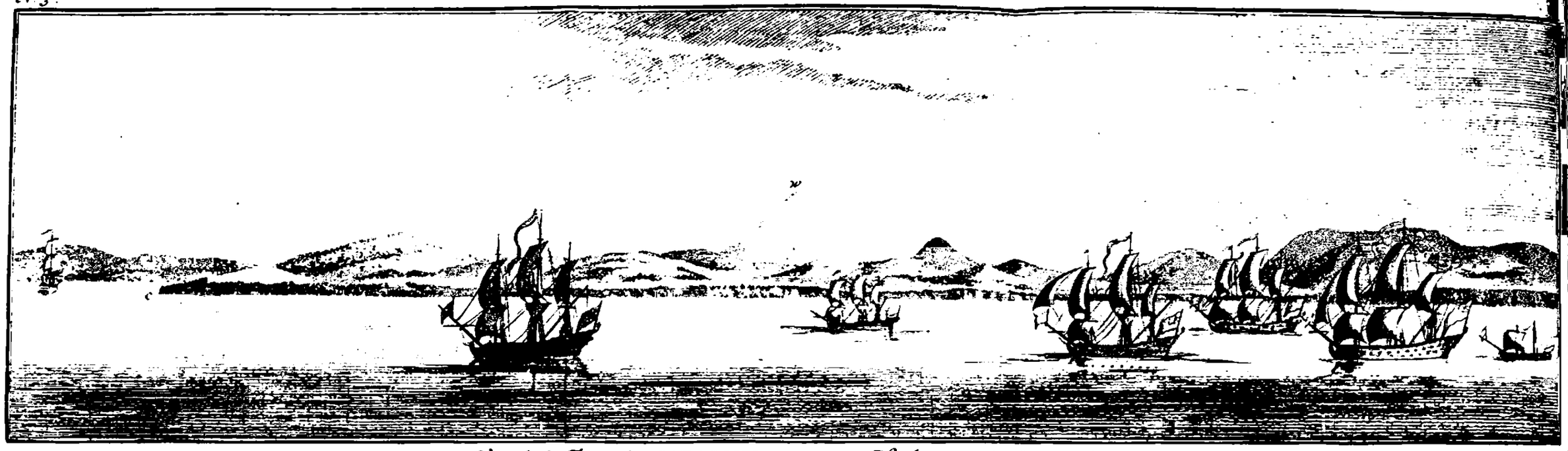
nous étions toujours vingt milles par jour, plus avancés que ne portoit notre eſtime. La même erreur continua avec peu de variation juſqu'à ce que nous eumes paſſé la Latitude de la rivière de la *Plata*, & alors même nous obſervames que ces Courans duroient encore, quoiqu'il ſoit bien difficile d'en marquer au juſte la raiſon; car nous n'avons jamais pu nous perſuader que cette différence dût être attribuée à des erreurs dans notre eſtime; & même nous l'avons directement trouvé pluſieurs fois par expérience, lorſque les calmes nous l'ont permis.

Dès que nous eumes paſſé la Latitude de la rivière de la *Plata*, nous trouvames fond tout le long de la Côte des *Patagons*. Ces ſondes, lorſqu'elles ſont bien aſſurées, ſont d'un grand uſage pour reconnoître le lieu où l'on eſt; & comme nous les avons priſes, avec plus d'attention, plus ſouvent & à de plus grandes profondeurs, qu'on ne l'a peut-être fait avant nous, je rapporterai nos obſervations ſur ce ſujet en auſſi peu de mots qu'il me ſera poſſible, en renvoyant le Lecteur à la Carte placée au IX. Chap. de ce Livre, où il en pourra prendre l'idée générale. A 36: 52'. de Latitude Méridionale, nous trouvames 60. braſſes d'eau, fond de ſable fin, noir & gris: delà à 39: 55', nous eumes depuis 50. juſqu'à 80. braſſes, même fond que le précédent: entre cette dernière Latitude & 43: 16', fond de ſable fin, gris, & les mêmes profondeurs, excepté qu'une où deux fois, nous ne trouvames que 40. braſſes. Enſuite, pendant un demi-degré, toujours 40. braſſes, fond de gros ſable & de coquilles briſées, & alors nous nous trouvames à la vue & à ſept lieues des terres. Après quoi, en nous éloignant de la Côte, nous trouvames différens fonds, d'abord, de ſable noir, enſuite de vaze, & après fond raboteux & pierreux; mais enfin, parvenus à 48. braſſes, nous eumes un fond vazard, juſqu'à la Latitude de 46: 10'. Nous revinmes alors à 36. braſſes, & côtoyames la Terre juſqu'à ne plus trouver que 12. braſſes, toujours fond de petites pierres & de cailloux. Pendant une partie de ce tems, nous eumes la vue du Cap *Blanc*, qui eſt à 46: 52', de Latitude, & à 66: 43', de Longitude Occidentale de *Londres*. C'eſt la Terre la plus remarquable de cette Côte; j'en donne deux vues exactes, dans la Planche ci-jointe, où (*b*) repréſente ce Cap. Avec ce ſecours ceux qui navigeront à l'avenir vers ces parages, ne peuvent manquer de reconnoître cet endroit. Delà, faiſant cours vers le Sud, un peu à l'Eſt, environ trente lieues, la profondeur augmenta juſqu'à 50. braſſes, toujours même fond; alors nous approchames davantage de la Côte, faiſant

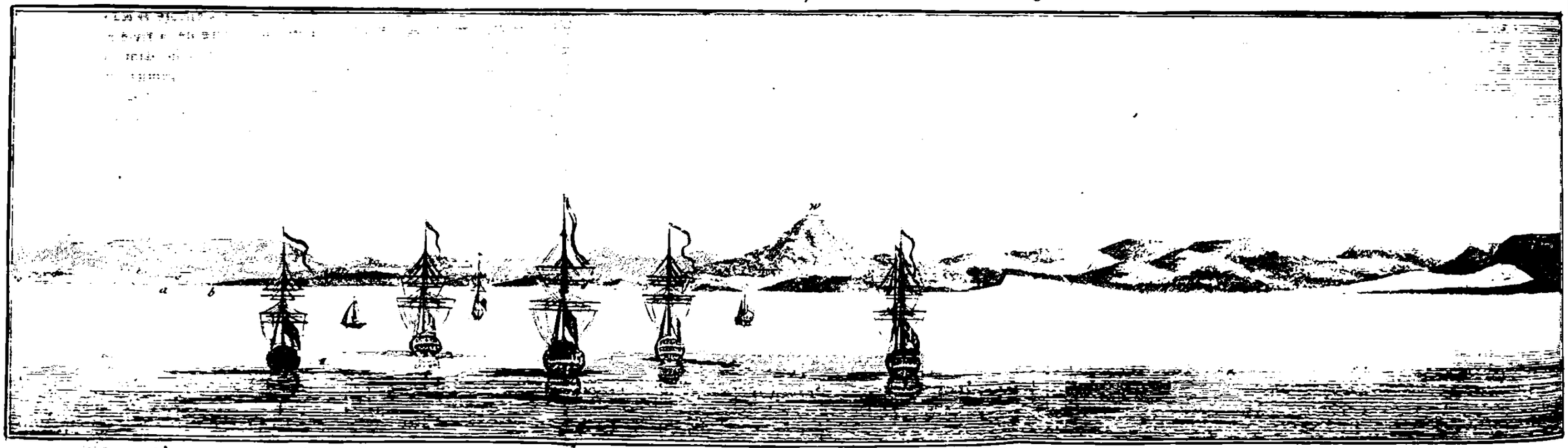
cours S. O., un peu vers l'O, & nous trouvames par-tout fond de sable, jusqu'à ce que nous n'eumes plus que 30. brasses: en cet endroit, nous revimes la Terre, à environ 8. lieues de distance & nous étions à 48: 31', de Latitude. Nous découvrimes cette Terre le 17. de *Février*, & à cinq heures du soir nous jettames l'ancre & eumes même fond que le précédent, à la Latitude de 41: 58'. Le Païs qui nous restoit au Sud courant S. S. O., celui que nous avions au Nord, N. demi-quart à l'Est; une petite Ile N. O., & le Mondrain le plus Occidental, O. S. O. Nous trouvames que la Marée portoit en cet endroit au Sud, un peu vers l'Oueſt; nous en partimes le lendemain à 5. heures du matin, & une heure après, nous vimes une voile, à qui la *Severne* & le *Glouceſter* eurent ordre de donner chasse, mais bientôt on s'apperçut que c'étoit la *Perle*, qui nous avoit quittés peu de jours après notre départ de Ste. *Catherine*. Nous fimes signal à la *Severne* de réjoindre l'Escadre, laissant le *Glouceſter* seul à la poursuite, mais nous fumes surpris de voir qu'à l'approche de ce dernier la *Perle* força de voiles & chercha à s'en éloigner. Cependant le *Glouceſter* l'atteignit, & trouva que l'Equipage s'étoit bastingué & avoit tout préparé pour le combat. A deux heures après-midi la *Perle* nous joignit, & se rangeant à notre Arrière, le Lieutenant *Salt* parla au Commandeur, & lui apprit que le Capitaine *Kidd* étoit mort le 31. de *Janvier*. Il lui dit de plus que le 10. du courant, il avoit vu cinq gros Vaisseaux, qu'il avoit d'abord pris pour notre Escadre, & qu'avant que d'être desabusé, il s'étoit laissé approcher à la portée du Canon, par le Vaisseau Commandant, qui portoit au grand Mât, un Pavillon rouge tout-à-fait semblable à celui de notre Commandeur. Mais que s'appercevant que ce Vaisseau n'étoit pas le *Centurion*, il avoit serré le vent au plus près, fait usage de toutes ses voiles pour s'éloigner d'eux, & risqué de passer par un endroit où la mer paroissoit écumante; & que pendant que les autres hésitoient s'il falloit le suivre ou non, ils lui avoient donné le tems de s'échapper. Il ne doutoit pas que ces cinq Vaisseaux ne fussent des Vaisseaux de Guerre *Espagnols*; & l'un d'eux ressembloit si fort au *Glouceſter*, que le Lieutenant *Salt* avoit senti renaître ses appréhensions lorsque ce dernier lui avoit donné la chasse. Cette Escadre lui avoit paru composée de deux Vaisseaux de 70. pièces de Canon, deux de 50. & un de 40. Après lui avoir donné chasse toute la journée, ils avoient desesperé vers le soir de pouvoir le joindre, & virant de bord, ils avoient porte au Sud.

Ces

N°3.



Vue de la Terre des PATAGONS, *un peu au Nord du* PORT S^t JULIEN.



Vue de la BAYE S^t JULIEN, WOOD'S MOUNT *restant à l'O.S.O. ½ S. et le* PORT *où l'embouchure de la Riviere, au S.O. à dix Milles de distance.*

Ces nouvelles nous auroient empêché de relacher au Port *St. Julien*, ſi nous avions pu nous diſpenſer de donner le radoub au *Tryal*, mais ce Vaiſſeau étant hors d'état de doubler le Cap, à moins que d'être réparé, il fallut ſe réſoudre à cette perte de tems. Le ſoir du même jour, nous remouillames à 25. braſſes, fond mêlé de vaze & de ſable, le plus haut Mondrain nous reſtant au S. O. vers l'O. Nous levames l'ancre le lendemain à neuf heures du matin, & envoyames les deux Canots du *Centurion* & de la *Severne* à la découverte du Port *St. Julien*, pendant que les Vaiſſeaux côtoyoient à une lieue de Terre. A ſix heures du ſoir, nous jettames l'ancre dans la Baye de *St. Julien*, à 19. braſſes, fond vazard mêlé de ſable, le Païs le plus au Nord, que nous avions en vue, couroit N., un peu vers l'E. celui qui étoit au Sud, couroit S., demi-quart à l'Eſt, & le haut Mondrain que le Chevalier *Narborough* à nommé le *Wood's Mount* à l'O. S. O. Peu après le Canot revint à bord, après avoir découvert le Port, que nous ne pouvions voir d'où nous étions, la pointe du Nord couvrant celle du Sud. Pour faciliter la connoiſſance de cette Côte à ceux qui y iront à l'avenir, je donne ici deux vues. La prémière eſt celle de la Terre des *Patagons*, au Nord du Port *St. Julien*, où (*w*) eſt *Wood's Mount*; l'entrée de la Baye *St. Julien* tourne autour de la Pointe (*c*). La ſeconde vue eſt celle de la Baye même; (*w*) eſt encore *Wood's Mount*, (*a*) le Cap *St. Julien*, & (*b*) le Port ou l'entrée de la rivière.

Le radoub du *Tryal* étant le principal motif de notre relache dans la Baye de *St. Julien*, dès-que nous y fumes ancrés, les Charpentiers ſe mirent à l'ouvrage; & le continuèrent pendant tout le tems que nous y ſéjournames. Le grand Mât de ce Vaiſſeau étoit rompu à douze pieds de la tête, & on trouva moyen de ſe ſervir du reſte: le *Wager* eut ordre de livrer un grand Mât de Perroquet de réſerve, dont on fit un nouveau Mât d'Artimon pour le *Tryal*. Je ne puis à ce ſujet m'empêcher de remarquer que l'accident arrivé à ces Mâts, qui nous fut ſi ſenſible alors, par le retard qu'il occaſionna, fut la cauſe du ſalut de ce Vaiſſeau & de ſon Equipage. Car avant ces changemens, ſes Mâts convenables à des Climats plus doux, étoient beaucoup trop grands pour les Mers orageuſes que nous trauvames plus au Sud. Si ces Mâts avoient réſiſté à la dernière Tempête, il leur eût été impoſſible de ſoutenir les Tempêtes terribles que nous eſſuyames en doublant le Cap *Horn*, & s'ils étoient venus à rompre dans cette occaſion, c'en étoit fait du Vaiſſeau & de

tout l'Equipage, car il eût été impoſſible en pareil cas au reſte de l'Eſcadre de lui donner aucun ſecours.

Pendant notre ſéjour dans cette Baye, le Commandeur nomma le Capitaine *Murray* pour commander la *Perle*, le Capitaine *Cheap* pour le *Wager*, & Mr. *Charles Saunders*, ſon prémier Lieutenant, pour le *Tryal*. Mais Mr. *Saunders*, étant actuellement fort mal d'une fièvre, les Chirurgiens craignirent qu'on ne pût ſans grand danger, le tranſporter du *Centurion* où il étoit, à ſon Vaiſſeau; & Mr. *Anſon* chargea Mr. *Saunarez*, devenu prémier Lieutenant du *Centurion*, du commandement du *Tryal*, pendant la maladie du Capitaine *Saunders*.

Le Commandeur tint auſſi conſeil avec ſes Capitaines, pour examiner ſi pour raiſon d'épargne, il ne conviendroit pas de décharger & de renvoyer le Vaiſſeau d'avitaillement l'*Anne*; mais ces Meſſieurs lui repréſentèrent que bien loin de pouvoir prendre à leur Bord la charge de ce Navire, leurs Vaiſſeaux étoient déja chargés de tant de proviſions, que le ſervice du Canon entre les Ponts, en étoit embaraſſé, & qu'ils tiroient tant d'eau, qu'ils ne ſeroient pas propres pour le combat, s'ils n'étoient déchargés. Ainſi le Commandeur fut obligé de garder l'*Anne*, & comme on croyoit que nous ne manquerions pas de trouver l'Eſcadre *Eſpagnole* en doublant le Cap *Horn*, il fut ordonné aux Capitaines d'envoyer ſur l'*Anne* toutes les proviſions qui embarraſſoient le ſervice du Canon, & de remettre en place les Canons qu'ils avoient fait deſcendre à fond de calle.

Comme la Baye de *St. Julien* eſt un rendez-vous convenable aux Vaiſſeaux qui veulent aller vers les Mers du Sud, & que la Côte des *Patagons* depuis la rivière de la *Plata*, juſqu'au Détroit de *Magellan* git parallellement au cours de cette Navigation, je crois qu'une deſcription de cette Côte & de cette Baye ne pourra qu'être agréable aux Lecteurs, & utile à ceux qui feront dans la ſuite le même Voyage.

On donne le nom de Terre des *Patagons* à cette partie de l'*Amérique* Méridionale, qui eſt au Sud des Etabliſſemens des *Eſpagnols*, & qui s'étend depuis ces Colonies juſqu'au Détroit de *Magellan*. La partie Orientale de ce Païs eſt remarquable par une particularité, qui ne ſe trouve dans aucune autre Contrée de notre Globe, qui ſoit connue: c'eſt que, quoique tout le Païs qui eſt au Nord de la rivière de la *Plata*, ſoit rempli de bois & d'arbres de haute futaye, tout ce qui eſt au Sud de cette rivière eſt abſolument dépourvu d'arbres, à l'exception de quelques Pêchers, que les *Eſpagnols* ont plantés & fait multiplier, dans le voiſinage de

de *Buénos Ayres*; deſorte qu'on ne trouve, dans toute cette Côte de quatre cens lieues de longueur, & auſſi avant dans les terres que les découvertes ont pu s'étendre, que quelques chétives broſſailles. Le Chevalier *Narborough*, que *Charles* Second envoya exprès pour découvrir cette Côte & le Détroit de *Magellan*, & qui en 1670 hiverna dans le Port St. *Julien* & dans le Port *Déſiré*, aſſure qu'il ne vit pas dans tout le Païs, un tronc d'arbre aſſez gros pour en faire le manche d'un Couperet.

Si ce Païs manque de Bois, en récompenſe il abonde en Paturages. Il ne paroit compoſé que de Dunes, d'un terrain ſec, léger & graveleux, entremêlé de grands eſpaces ſtériles, & de touffes d'une herbe forte & longue. Cette herbe nourrit une quantité immenſe de Bétail: les *Eſpagnols*, qui ſe ſont établis à *Buénos Ayres*, ayant apporté des Vaches & des Taureaux, d'*Europe*, ces animaux y ont tellement multiplié, & ont ſi bien rempli le Païs, que perſonne ne daigne ſe les approprier, & que les Chaſſeurs les tuent par milliers, ſeulement pour en avoir les Cuirs & le Suif. La manière dont ſe fait cette chaſſe eſt très particulière & mérite d'être décrite. Les habitans de ce Païs, *Eſpagnols* ou *Indiens*, ſont d'excellens hommes de Cheval. L'arme dont ils ſe ſervent pour cette chaſſe eſt une eſpèce de Lance dont le fer, au-lieu d'être ajouté au bout du bois ſuivant la même direction, comme dans les Lances ordinaires, a ſon tranchant perpendiculaire au bois. Armés de cet inſtrument, les Chaſſeurs environnent la Bête, & celui qui peut lui gagner la croupe, lui coupe le jarret. L'animal tombe ordinairement du prémier coup; les Chaſſeurs le laiſſent-là & vont à la quête d'un autre. Quelquefois une ſeconde troupe ſuit les Chaſſeurs, pour écorcher les Bêtes tuées, mais on dit que ſouvent les Chaſſeurs aiment mieux laiſſer languir ces animaux juſqu'au lendemain, dans l'idée que la détreſſe qu'ils endurent fait créver les vaiſſeaux lymphatiques & les rend plus aiſés à écorcher. Les Prêtres ſe ſont déclarés contre cette cruauté, & ont même été, ſi ma mémoire ne me trompe, juſqu'à excommunier ceux qui la pratiquent; mais ils n'ont pu réuſſir à la déraciner.

Quoiqu'on détruiſe un grand nombre de Bêtes tous les ans, pour en avoir le Suif & les Cuirs, on a ſouvent beſoin auſſi d'en avoir en vie & ſans bleſſures, tant pour l'agriculture, que pour d'autres uſages; dans ce cas, les Chaſſeurs ſavent les prendre d'une manière ſingulière & avec une adreſſe incroyable. Ils ſe ſervent pour cet effet d'une eſpèce de Laqs, compoſé d'une forte courroie de cuir, de pluſieurs braſſes de longueur, terminée

terminée en nœud coulant. Les Chaſſeurs, montés à Cheval, tiennent de la main droite ce Laqs proprement lové, & dont le bout oppoſé au nœud coulant, eſt attaché à la ſelle: lorſqu'ils approchent à une certaine diſtance de la Bête, il lui jettent ce nœud, & manquent rarement d'en ſerrer les cornes: l'Animal qui ſe ſent ſaiſi, s'enfuit, mais le Cavalier qui eſt plus vite que lui, le ſuit, deſorte que le Laqs n'eſt jamais trop tendu. Cependant un autre Chaſſeur jette ſon nœud de manière qu'il ſaiſit une des jambes de derrière de l'Animal, & dans l'inſtant que cela eſt fait, les deux Chevaux, dreſſés à ce manège, tournent de différens côtés, & tendant les deux Laqs en ſens contraire, par cette ſecouſſe renverſent la Bête, & s'arrêtent d'abord, enſorte que les deux Laqs reſtent toujours tendus. L'Animal étant ainſi renverſé, & hors d'état de faire aucune réſiſtance, le Chaſſeur met pied à terre, le lie comme il l'entend & le mène où il lui plait. Ils attrapent les Chevaux de la même manière, & même, à ce qu'on dit, les Tigres; quelque difficile à croire que cela paroiſſe, il ne manque pas de gens dignes de foi qui l'affirment. A la vérité l'adreſſe des habitans de ce Païs à jetter ce Laqs, à une grande diſtance, & à ſaiſir un Animal par où il leur plait, eſt prodigieuſe, & l'on ſeroit tenté de révoquer en doute ce qu'on en dit, s'il y avoit moins de témoins des faits, & s'ils étoient niés par un ſeul de ceux qui ont fait quelque ſéjour à *Buénos Ayres*.

J'ai déja dit qu'on ne tue cette grande quantité de Bêtes, que pour en avoir le Suif & les Cuirs; quelquefois cependant on en prend auſſi la langue; tout le reſte eſt abandonné à la pourriture, aux Oiſeaux carnaſſiers & aux autres Animaux voraces. Le plus grand nombre de ces derniers, ſont des Chiens ſauvages dont il y a une prodigieuſe quantité dans ces Contrées. On les croit de race *Eſpagnole*, deſcendus de Chiens domeſtiques, qui ne ſe ſont pas ſouciés de regagner le logis, dans un Païs, où une grande quantité de charognes leur offroit toujours de quoi vivre. Il faut bien que cela ſoit ainſi, cet Animal ne ſe trouvant pas originairement en *Amérique*. Ces Chiens dont on voit quelquefois des milliers enſemble, n'empêchent pas la multiplication du Bétail qu'ils n'oſent attaquer, parce qu'il ne va jamais qu'en hordes trop fortes; ainſi ils ſont réduits à ſe contenter des charognes abandonnées par les Chaſſeurs & de Bêtes ſéparées de leur Troupeau par quelque accident.

Outre le Bétail nombreux, qui remplit les vaſtes plaines, ſituées au Sud de *Buénos Ayres*, ce Païs nourrit encore une grande quantité de Chevaux. Ils ſont auſſi originaires d'*Eſpagne*, & quoiqu'ils ſoient en général excel-

excellens, leur grand nombre les rend communs & à très bon marché: les meilleurs ne coutent qu'un Ecu, & cela dans un Païs où l'argent eſt extrêmement bas & toutes les marchandiſes fort chères. On ne ſait pas au juſte juſqu'où ce Bétail & ces Chevaux s'étendent du côté du Midi; mais il y a lieu de croire, qu'il y en a au moins quelques-uns qui errent juſqu'aux environs du Détroit de *Magellan*, & ſans doute qu'ils rempliront avec le tems toute cette vaſte étendue de Païs, ce qui ſera d'une grande commodité pour les Vaiſſeaux qui relacheront ſur cette Côte; car les Chevaux mêmes ſont très bons à manger, & pluſieurs *Indiens* en préfèrent la viande à celle de Bœuf. Par malheur la Côte Orientale des *Patagons* ſemble juſqu'à préſent manquer du principal rafraichiſſement qu'on cherche dans les Voyages de long cours, qui eſt l'Eau douce: la Terre y paroit imprégnée de Sel & de Nitre, & les Eaux courantes, auſſi bien que les Mares n'y fourniſſent guère que de l'Eau ſaumache. Cependant, comme on y en a quelquefois trouvé de bonne, quoiqu'en petite quantité, il n'eſt pas impoſſible que dans la ſuite, par une recherche plus exacte, on ne remedie à cet inconvénient.

Ce Païs eſt encore peuplé de nombre de *Vigognes*, ou Moutons du *Pérou*. Mais cet animal eſt ſi défiant & ſi vite à la courſe, qu'il eſt difficile d'en attraper. On trouve auſſi ſur la Côte Orientale d'immenſes troupeaux de Veaux marins, & une grande variété d'eſpèces d'Oiſeaux de Mer, dont les plus ſinguliers ſont les *Pengouins*. Ils ſont de la taille & à peu près de la figure d'une Oye, mais au-lieu d'aîles, ils ont deux eſpèces de moignons, qui ne peuvent leur ſervir qu'à nager; leur bec eſt étroit, comme celui d'un *Albitroſſ*: quand ils ſont debout, ou qu'ils marchent, ils ſe tiennent le corps droit, & non en ſituation à peu près horizontale, comme les autres Oiſeaux. Cette particularité, jointe à ce qu'ils ont le ventre blanc, a fourni au Chevalier *Narborough*, l'idée bizarre de les comparer à des enfans qui ſe tiennent debout & qui portent des tabliers blancs.

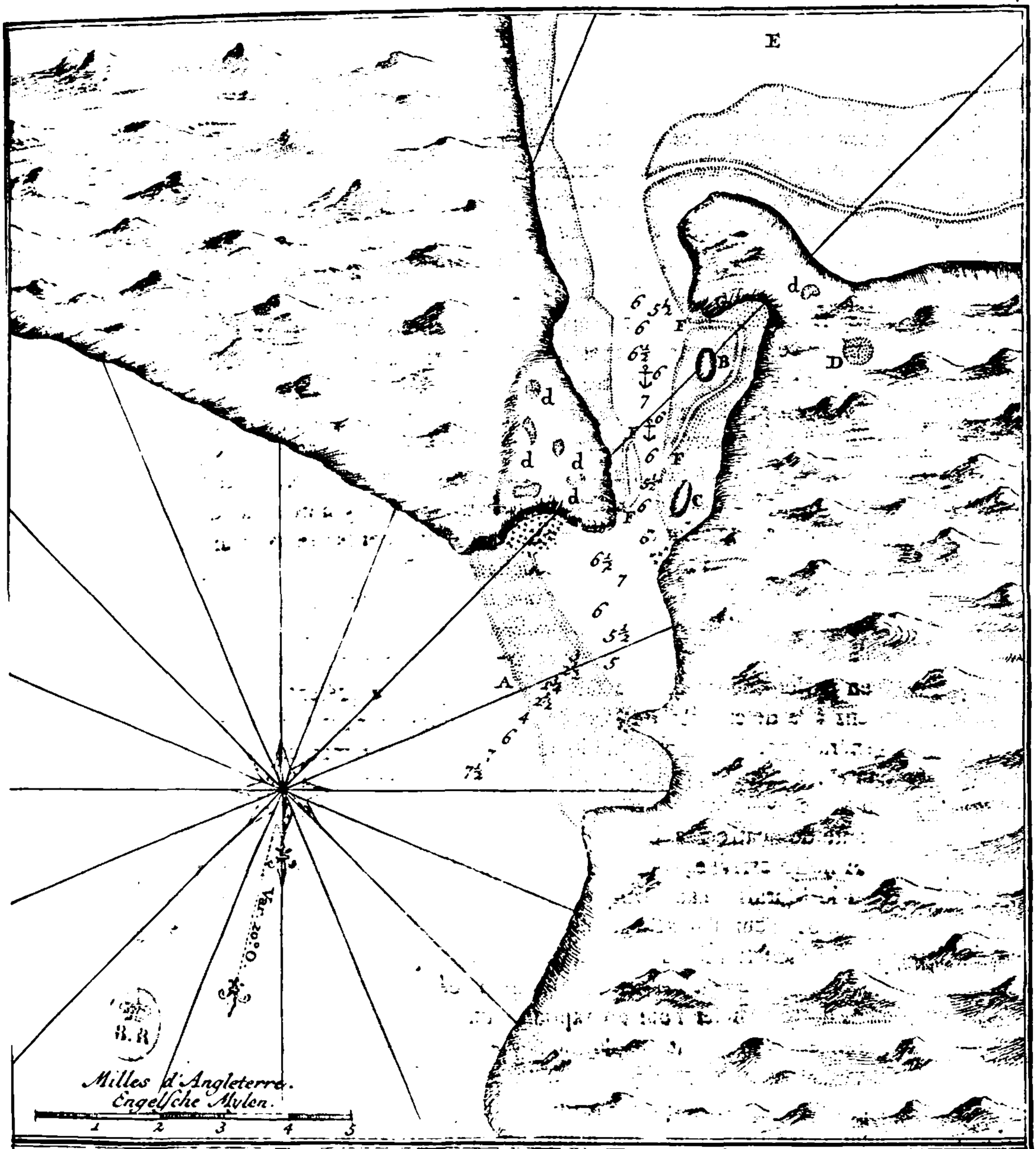
Les habitans de cette Côte Orientale ſont clairſemés; & les Equipages des Vaiſſeaux, qui y ont relâché, n'en ont jamais vu plus de deux ou trois à la fois: pour nous, nous n'en avons pas apperçu un ſeul, pendant notre ſéjour au Port *St. Julien*. Ils ſont cependant en aſſez grand nombre vers *Buénos Ayres*, & ſouvent d'incommodes voiſins pour les *Eſpagnols*: mais auſſi à cette hauteur le climat eſt plus doux, le terrain plus varié, & les terres plus étendues; car le Continent y a trois à quatre cens lieues de largeur, au-lieu qu'à la hauteur du Port *St. Julien*, il n'en a guère plus de cent. Ce ne ſont peut-être que des habitans de la

Côte Occidentale ou des environs du Détroit, qui viennent quelquefois errer vers cette Côte Orientale. Comme les *Indiens* des environs de *Buénos Ayres* ſont bien plus nombreux que ceux qui habitent plus au Sud, ils les ſurpaſſent auſſi de beaucoup en courage & en activité, & paroiſſent approcher à cet égard, de ces braves *Chiliens* qui après avoir réſiſté à toute la puiſſance des *Eſpagnols*, dont ils ont ſaccagé ſouvent les Colonies, ont juſqu'à préſent maintenu leur indépendance. Ceux des environs de *Buénos Ayres* ſont devenus d'excellens hommes de Cheval, & manient toutes ſortes d'armes blanches avec une extrême adreſſe; pour les armes à feu, ils en ignorent l'uſage, & les *Eſpagnols* ont grand ſoin de ne leur en pas fournir. L'hiſtoire d'*Orellana* & de ſes Compagnons, que nous avons rapportée ci-deſſus, ſuffit pour donner une idée de la vigueur & du courage de ces Peuples; & certainement ſi nous avions deſſein de détruire l'Empire des *Eſpagnols* dans l'*Amérique*, il n'y auroit pas de moyen plus efficace que celui d'encourager & d'aſſiſter ces *Indiens* & ceux du *Chili*.

Voila ce que j'avois à dire touchant la Côte Orientale de la Terre des *Patagons*. La Côte Occidentale a moins d'étendue, & comme elle eſt bornée par les *Andes*, qui pouſſent des branches qui deſcendent juſqu'à la Mer, elle eſt pleine de rochers & dangereuſe. J'aurai occaſion d'en parler encore dans la ſuite, ainſi je quitte à préſent ce ſujet & reviens à la deſcription du Port *St. Julien*, dont on peut ſe former une idée générale par la planche que je joins ici. Il faut remarquer que la barre, qui eſt à l'entrée, change ſouvent & qu'il s'y trouve pluſieurs ouvertures. La Marée y court N. & S. & dans les nouvelles & pleines Lunes, elle monte de quatre braſſes.

A notre arrivée, nous envoyames un Officier à terre, pour y chercher le Marais ſalant, marqué (*D*) dans le Plan, avec ordre d'y ramaſſer du Sel pour l'uſage de notre Eſcadre. Le Chevalier *Narborough* obſerva durant ſon ſéjour au Port *St. Julien*, que ce Sel étoit fort blanc & fort bon, & qu'en *Février* il y en avoit de quoi charger mille Vaiſſeaux; mais notre Officier nous en rapporta un échantillon de très chétive apparence, & nous dit de plus qu'il y en avoit très peu: apparemment que a ſaiſon avoit été trop pluvieuſe, & l'avoit fait fondre. Pour donner une idée plus juſte de ce Port & du terrain qui l'environne, auquel celui de toute cette Côte reſſemble beaucoup, j'en ai fait graver les deux vues ſuivantes. L'une eſt priſe en regardant vers le haut de la rivière, l'autre ſuppoſe que le Spectateur, placé au même endroit, s'eſt retourné & regarde vers l'embouchure.

CHA-



PLAN van de HAVEN van S.t JULIAAN op de Kust van PATAGONIA.
Leggende op 49.° 30.' Zuider Breedte en 70.° 41.' West. Lengte van London

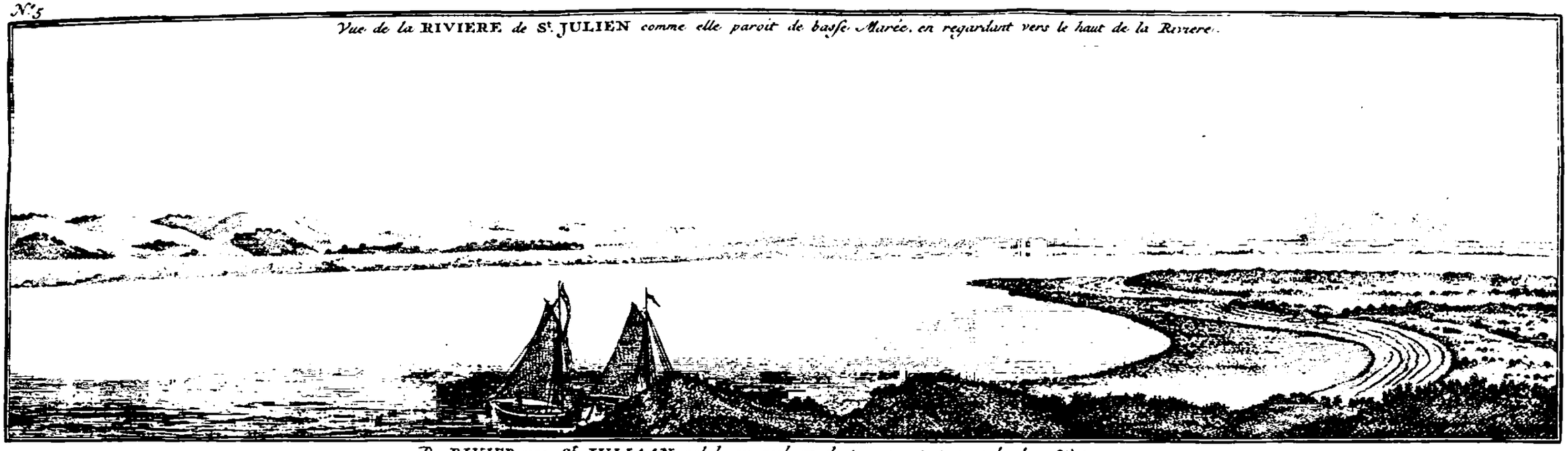
Waar in A *beteekent de Baar of Bank aan't in komen van de Haven.* B *Eiland van Goed Recht.* C *Ruige Eiland.* D. *Meer daar wy ons Zout haalden.* d d. *Andere Zoute Meertjes.* E. *Opening van de Rivier die onbekent is. en welkers einde onbekend is.* F. *Smalle Kanaalen voor Booten by laag water.* G. *Plaats daar de Booten landden.* NB. *De Cyfers beteekenen de diepte van't Water in Vademen, gepeilt op ¼ Ebbe.*

PLAN du PORT S.t JULIEN, sur la Côte des PATAGONS.
à 49.° 30.' de Latitude Meridionale, et 70.° 41.' de Longitude Occidentale de Londres.

A. *la Barre à l'entrée du Port.* B. *l'Ile de la bonne Justice.* C. *l'Ile velue.* D. *Saline où nous fimes du Sel.* d d. *Autres petites Salines.* E. *Ouverture de la Riviere où l'eau n'est pas profond et dont le cours n'est pas connu.* F. *Canal etroit propre pour les Chaloupes en basse eau.* G. *Lieu de débarquement pour les Chaloupes.* NB. *les Chiffres marquent des Brasses à ¼ du Reflux.*

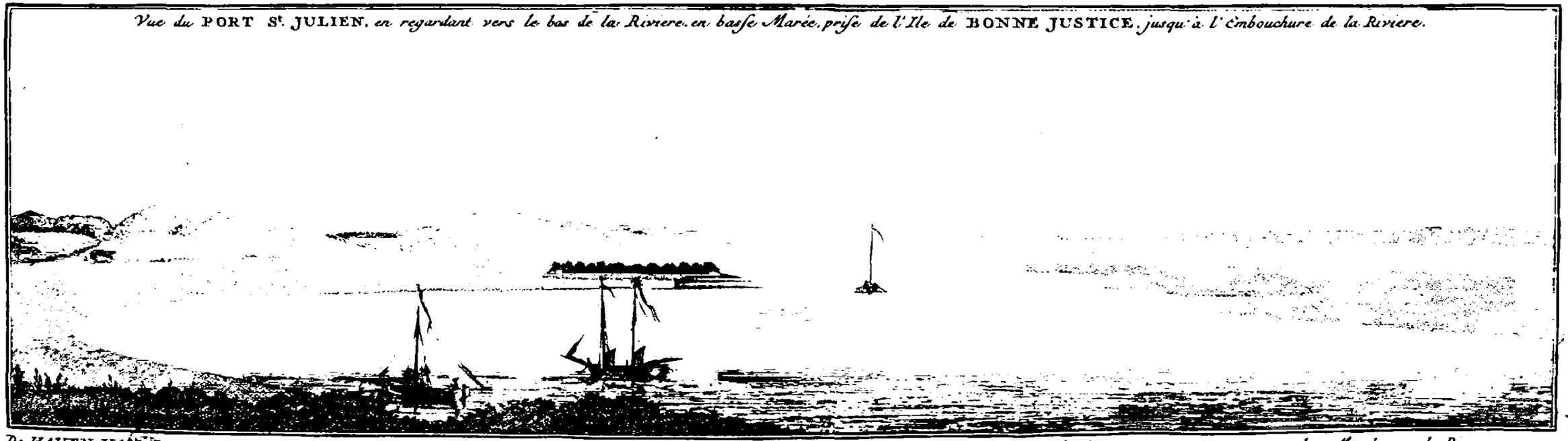
N.5

Vue de la **RIVIERE** *de* **S^t. JULIEN** *comme elle paroit de basse Maree, en regardant vers le haut de la Riviere.*



De **RIVIER** *van* **S^t. JULIAAN**, *gelyk zy zich op doet, opwaarts te zien by laag Water.*

Vue du **PORT S^t. JULIEN**, *en regardant vers le bas de la Riviere, en basse Maree, prise de l'Ile de* **BONNE JUSTICE**, *jusqu'à l'Embouchure de la Riviere.*



De **HAVEN VAN SINT JULIAAN** *gelyk zy zich vertoont op de Rivier nederwaarts te zien by laag Water, en zich uitstrekkende van het Eiland* **GOED RECHT** *tot aan den Mond van de Rivier.*

M

CHAPITRE VII.

Départ de la Baie St. Julien, & notre Navigation jusqu'au Détroit de la Maire

Le Trial étant à peu près réparé, & n'ayant rien de plus à craindre, nous songeames à en partir; mais avant cela il commandant jugea à propos de concerter le plan de nos opérations sur la Mer du Sud, pour laquelle nous allions partir. Dans cette vue il assembla le Conseil de guerre, à bord du Centurion, le 24. de Février. Edouard Legg, le Capitaine Matthieu Mitchell, George Murray, le Capitaine David Cheap, & le Colonel Mordaunt Cracherode, Commandant les Troupes de débarquement, affistèrent à ce Conseil, où Mr. Anson proposa d'attaquer, à notre arrivée dans la Mer du Sud, la Ville de Payta, principale Forteresse & Place frontière du Pérou. Il appuya des Articles de son Instruction, étoit, de tâcher — d'emparer d'un des Vaisseaux de la Flotte dans ces Mers, ou on fut certain de rencontrer les Vaisseaux de — Cette proposition ayant été unanimement approuvé par le Conseil, on fit de nouvelles instructions pour les Capitaines de l'Escadre, portant ordre en cas de séparation, de gagner l'Ile de Juan Fernandez, & de n'y croiser que pendant dix jours; ceci étoit un changement aux ordres donnés à l'Ile Ste. Catherine. Si le Commandeur ne les joignoit pas pendant ce tems, ils devoient gagner plus avant & aller croiser devant Arica, le tems convenu à la vue des Côtes, de au Sud de ce Port à la latitude de 40. à 40. 30. Au bout de quatre jours, s'ils n'avoient pas joint par la tête de l'Escadre, ils devoient quitter cette station, & gagner leur entre vers l'Ile de Juan Fernandez, & suivre pour le reste les ordres qu'ils avoient déjà été donnés. On donna les mêmes directions au Capitaine de l'Anson, & on lui recommanda en particulier d'être attentif à procurer aux Ingenieurs dans par chaque Vaisseau de l'Escadre, & à le donner tous les papiers, en cas qu'il eût le malheur de couler entre — de l'Ennemi. Comme la dispersion de l'Escadre ne pouvoit — un extreme préjudice au service du Roi, — recommandé aux Capitaines de bien reconnoître à chaque Office de garde de terre — la distance ou plus de deux milles du Centurion, s'il se — [illegible]

CHAPITRE VII.

Départ de la Baye St. Julien, *& notre Navigation juſqu'au Détroit de le* Maire.

LE *Tryal* étant à peu près réparé, & n'ayant rien de plus à faire en cet endroit, nous ſongeames à en partir; mais avant cela notre Commandeur jugea à propos de concerter le plan de nos opérations dans la Mer du *Sud*, pour laquelle nous allions partir. Dans cette vue il convoqua le Conſeil de guerre, à bord du *Centurion*, le 24. de *Février*. Mrs. *Edward Legg*, le Capitaine *Matthieu Mitchel*, *George Murray*, le Capitaine *David Cheap*, & le Colonel *Mordannt Cracherode*, Commandant des Troupes de débarquement, aſſiſtèrent à ce Conſeil, où Mr. *Anſon* propoſa d'attaquer, à notre arrivée dans la Mer du *Sud*, la Ville & le Port de *Baldivia*, principale Fortereſſe & Place frontière du *Chili*. Il ajouta qu'un des Articles de ſon Inſtruction, étoit, de tâcher de s'emparer d'un Port dans ces Mers, où on pût caréner & radouber les Vaiſſeaux de l'Eſcadre. Cette propoſition ayant été unanimement approuvée par le Conſeil, on fit de nouvelles inſtructions pour les Capitaines de l'Eſcadre, qui eurent ordre en cas de ſéparation, de gagner l'Ile de *Nueſtra Senora del Socoro*, & de n'y croiſer que pendant dix jours; ceci étoit un changement aux ordres donnés à l'Ile *Ste. Catherine*. Si le Commandeur ne les joignoit pas pendant ce tems, ils devoient gagner plus avant & aller croiſer vers *Baldivia*, ſe tenant toujours à la vue des Côtes, & au Sud de ce Port, à la Latitude de 40°: à 40°: 30'. Au bout de quinze jours, s'ils n'étoient pas joints par le reſte de l'Eſcadre, ils devoient quitter cette ſtation, diriger leur cours vers l'Ile de *Juan Fernandez*, & ſuivre pour le reſte les ordres qui leur avoient déja été donnés. On donna les mêmes directions au Maître de l'*Anne*, & on lui recommanda en particulier d'être attentif à répondre aux ſignaux faits par chaque Vaiſſeau de l'Eſcadre, & à ſe défaire de tous ſes papiers, en cas qu'il eût le malheur de tomber entre les mains de l'Ennemi. Comme la diſperſion de l'Eſcadre ne pouvoit que porter un extrême préjudice au ſervice du Roi, il fut ordonné aux Capitaines, de bien recommander à chaque Officier de garde de tenir ſon Vaiſſeau à la diſtance au plus de deux milles du *Centurion*, s'ils ne vou-

loient en répondre à leurs périls & fortunes, & ſi un Capitaine s'appercevoit que ſon Vaiſſeau s'éloquât au delà de cette diſtance, il devoit informer le Commandeur du nom de l'Officier, par la négligence de qui cette faute avoit été commiſe.

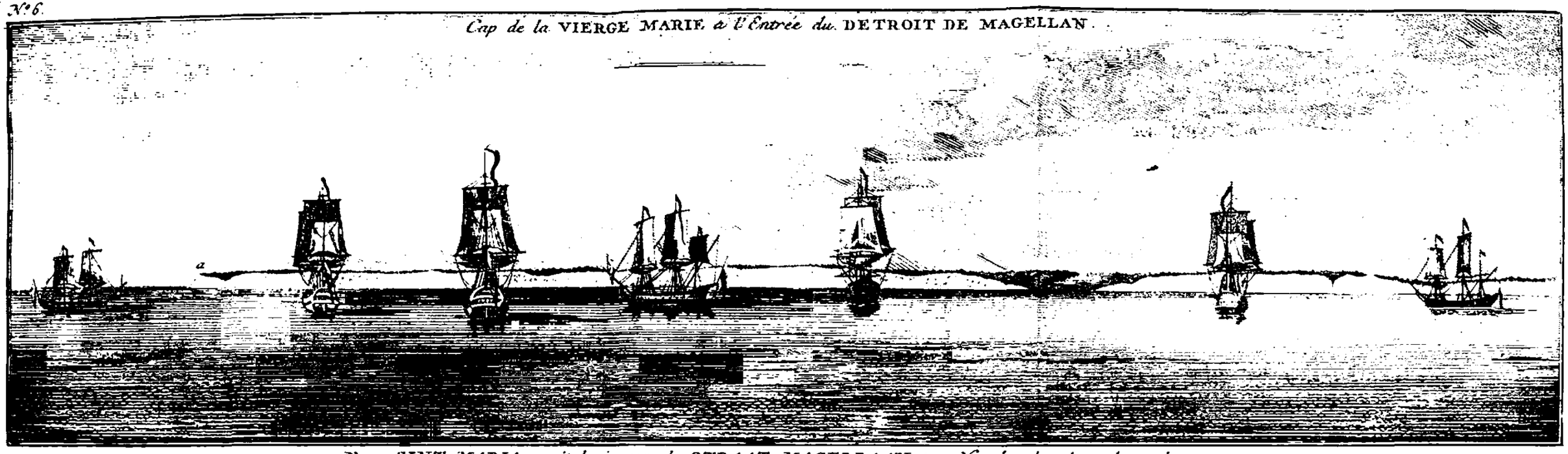
Toutes ces diſpoſitions faites, & le radoub du *Tryal* achevé, l'Eſcadre leva l'Ancre & mit à la voile, le Vendredi 27. de *Février*, à ſept heures du matin; mais le *Glouceſter* ne put venir à bout de dégager ſon Ancre, & reſta longtems après les autres. Nous lui fimes ſignal de mettre à la voile, par pluſieurs coups de Canon, pendant la nuit; mais il ne nous joignit que le lendemain matin; encore ſe trouva-t-il qu'il avoit été obligé de couper ſon Cable, & d'abandonner ſa ſeconde Ancre. Le ſecond jour de notre départ, à dix heures du matin, *Wood's Mount*, la terre la plus haute derrière *St. Julien*, nous reſtoit au N. vers l'Oueſt, à dix lieues de diſtance, & nous avions cinquante-deux braſſes d'eau. En faiſant route vers le Sud, nous nous attendions à trouver en chemin l'Eſcadre de *Pizarro*; car pendant notre ſéjour au Port *St. Julien*, il avoit regné des vents violens, de l'O. N. O. au S. O., deſorte que nous avions tout lieu de croire que durant ce tems les *Eſpagnols* n'auroient pas pu gagner beaucoup de l'avant. C'étoit cette attente qui rendoit notre Commandeur ſi ſoigneux d'empécher la ſéparation de notre Eſcadre; car ſi nous n'avions eu d'autre but que de doubler le Cap *Horn*, en auſſi peu de tems qu'il eût été poſſible, le meilleur eût été d'ordonner à chaque Vaiſſeau de gagner le rendez-vous le plus vite qu'il pourroit, ſans ſe mettre en peine d'attendre les autres.

Depuis notre départ du Port *St. Julien*, juſqu'au 4. de *Mars* nous eumes peu de vent, tems couvert & embrumé, avec un peu de pluie, & la ſonde nous donna généralement entre quarante & cinquante braſſes, fond de ſable noir & gris, quelquefois mêlé de cailloux. Le 4. de *Mars*, nous eumes la vue du Cap de la *Vierge Marie*, tout au plus à ſix ou ſept lieues de diſtance. C'eſt le Cap qui forme, au Nord, l'embouchure du Détroit de *Magellan*; il eſt à 52°. 21'. de Latitude Méridionale, & à 71°. 44'. à l'Oueſt de *Londres*. Il paroit être bas & plat & ſe termine en pointe. J'en donne ici une vue exacte, où (*a*) repréſente le Cap même; elle pourra être d'uſage ſur-tout pour un Vaiſſeau, qui auroit quelques raiſons particulières de vouloir gagner la Mer du *Sud*, en paſſant par ce Détroit. Dans le tems que nous étions à cette hauteur, nous avions depuis trente-cinq juſqu'à quarante-huit braſſes d'eau. Le ſoir de ce même jour, le tems

fut

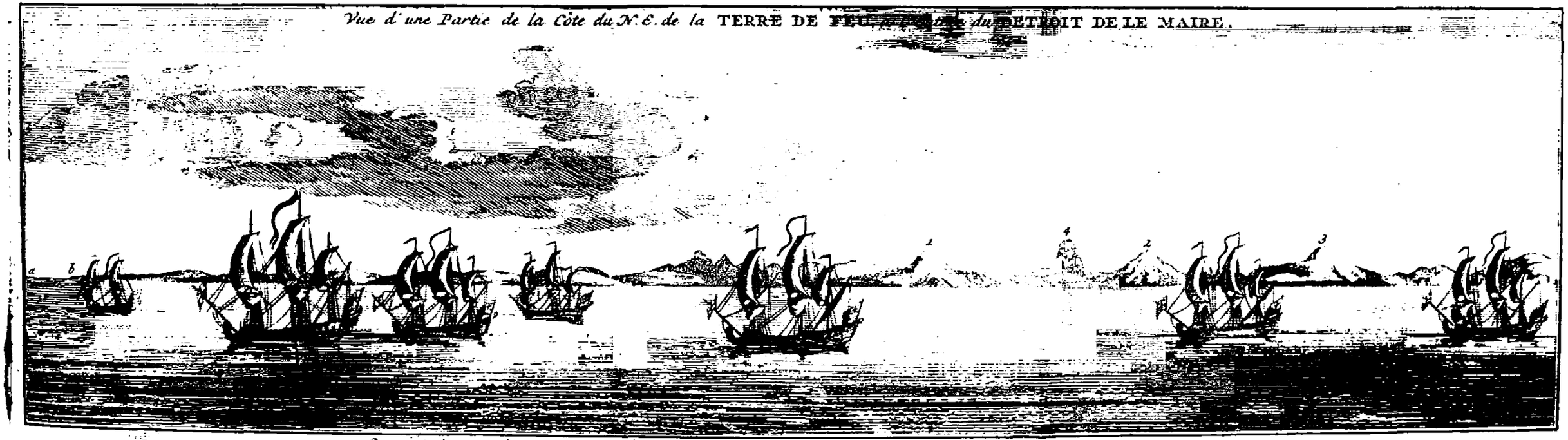
N°6.

Cap de la VIERGE MARIE *à l'Entrée du* DETROIT DE MAGELLAN.



Kaep SINT' MARIA *aan 't begin van de* STRAAT MAGELLAAN, *ten Noorden derzelve inloopende.*

Vue d'une Partie de la Côte du N.E. de la TERRE DE FEU *à l'Entrée du* DETROIT DE LE MAIRE.



Een gedeelte der N.O. Zyde van TERRA DEL FUEGO *aan het inkomen van de* STRAAT LE MAIRE.

ſut clair & ſerein, avec de petites briſes de vent, qui nous menaçoient de calme. La plupart de nos Capitaines prirent cette occaſion pour rendre viſite à Mr. *Anſon*, mais dans le tems qu'ils étoient à bord du Commandeur, ils furent effrayés par une flamme ſoudaine, qui ſortit du *Glouceſter*, & qui fut ſuivie par une épaiſſe fumée. Ils furent cependant bientôt raſſurés en apprenant, que cette flamme n'étoit cauſée que par une étincelle, ſortie de la forge, & tombée ſur quelque Poudre & d'autres matières combuſtibles, qu'un Officier préparoit pour un cas d'engagement avec l'Eſcadre *Eſpagnole*, & qu'elle avoit été d'abord éteinte.

Nous trouvames en cette occaſion, ce que les obſervations nous ont toujours confirmé; c'eſt que ſous ces Latitudes avancées vers le Sud, le beau tems eſt toujours de fort courte durée; & que quand il eſt extrêmement beau, c'eſt un préſage certain de Tempête. Le tems calme & ſerein de la ſoirée aboutit à une nuit très orageuſe. Le vent, qui étoit S. O. ayant fraichi avec la nuit, & augmentant de violence continuellement, juſqu'au lendemain à neuf heures du matin, devint ſi fort, que toute l'Eſcadre fut obligée d'amener, & de reſter avec la Miſaine bourcée juſqu'à onze heures du ſoir. Pendant ce tems, nous eumes de quarante-trois juſqu'à cinquante-ſept braſſes d'eau, fond de ſable noir & de gravier, & par une obſervation que nous fimes à midi, nous trouvames que le Courant nous avoit fait avancer vers le Sud, douze milles plus que ne portoit notre eſtime. Vers minuit, le vent diminuant, nous remimes nos voiles, & faiſant route vers le Sud, nous découvrimes le matin, pour la prémière fois, la Terre de *Feu* qui s'étendoit du S. vers l'O. au S. E. demi-quart à l'Eſt. Cette vue ne nous réjouit guère, car elle ne nous offrit que des Montagnes, étonnantes par leur hauteur, & couvertes de Neige. Quoiqu'il ne ſoit guère poſſible de repréſenter tout ce que ce ſpectacle avoit de hideux, la Planche ſuivante eſt cependant aſſez exacte pour aider le Lecteur à ſe former quelque idée de cette affreuſe Côte. Dans la Planche (*a*) eſt l'ouverture du Détroit de le *Maire*, (*b*) le Cap *St. Diégo*, (1) (2) (3) trois Mondrains nommés les trois Frères, & (4) *Monte Gorda*, Montagne fort élevée, plus avant dans les terres, & qui paroit au deſſus des trois Frères. Nous ſuivimes cette Côte toute la journée, trouvant par la ſonde entre quarante & cinquante Braſſes d'eau, fond de pierres & de gravier. Comme nous comptions de paſſer le Détroit le lendemain, nous mimes à la cape dès qu'il fut nuit, de peur de le dépaſſer, & nous employames ce tems à nous préparer aux Climats ora-

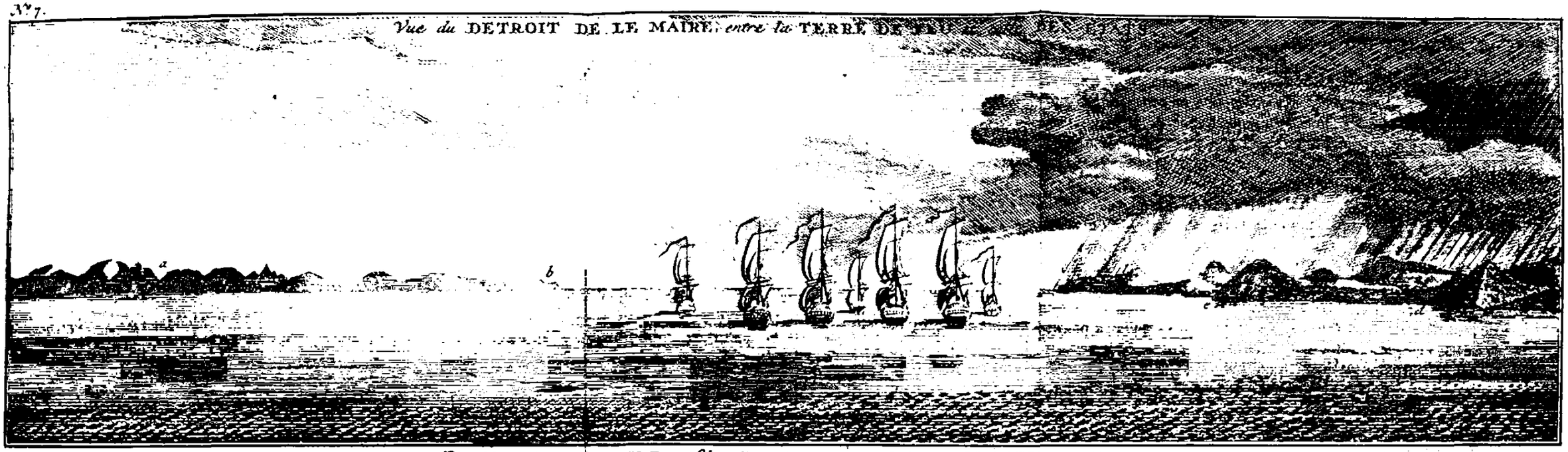
geux où nous allions nous trouver; pour cet effet, nous employames une partie de la nuit à changer nos voiles & à en remettre par-tout de neuves. Le lendemain, 7. de *Mars*, à quatre heures du matin, nous fimes voile; à huit nous vimes la terre, & peu après nous découvrimes le Détroit: dans ce moment le Cap *St. Diégo* nous étoit à l'E. S. E.; le Cap *St. Vincent*, au S. E. demi-quart à l'Eſt; le Mondrain du milieu des trois Frères S. vers l'O. *Monte Gorda*, S. & le Cap *St. Barthélémi*, qui eſt la pointe le plus Méridionale de la Terre *des Etats*, E. S. E. Cette vue eſt repréſentée dans la Planche ci-jointe, où (*a*) eſt partie de la Terre *des Etats*, (*b*) le Cap *St. Barthélémi*, (*c*) partie de la Terre de *Feu*, (*d*) le Port *Maurice*, & (*e*) la Baye de *Valentin* ou celle de *Bon-ſuccès*. Il eſt bon d'obſerver que *Frézier* a donné une vue très exacte de cette partie de la Terre de *Feu*, qui touche au Détroit, mais qu'il n'a pas donné celle de la Terre *des Etats*, qui en fait l'autre côté. Cela nous jetta dans l'embaras, quand il fut queſtion de trouver l'embouchure du Détroit, juſqu'à ce qu'il s'ouvrit à notre vue, & ſi nous n'avions pas ſuivi la côte, pendant aſſez longtems, nous aurions pu manquer le Détroit, & nous nous ſerions trouvés à l'Eſt de la Terre *des Etats*, avant de nous en appercevoir. C'eſt ce qui eſt arrivé à pluſieurs Vaiſſeaux, & nommément ſuivant *Frézier* même à l'*Incarnation* & à la *Concorde*, qui ayant deſſein de paſſer par le Détroit, le dépaſſèrent, trompés par trois Hauteurs de la Terre des *Etats*, qui reſſemblent aux trois Frères, & par quelques Criques qui reſſemblent à celles de la Terre de *Feu*. Pour prévenir de pareils accidens à l'avenir, je donne la vue Occidentale de la Terre des *Etats*, où (*a*) eſt le Cap St. *Diégo*, dans la Terre de *Feu*, (*b*) le Cap St. *Barthélémi*, dans la Terre des *Etats*. Cette vue empêchera dans la ſuite les Navigateurs de tomber dans la même erreur, & leur fera reconnoître ſans aucune difficulté les Pointes qui forment l'entrée du Détroit.

A l'occaſion de ce deſſein, je ne puis omettre, que quelque affreux que puiſſe être l'aſpect de la Terre de *Feu*, celui de la Terre des *Etats* a quelque choſe encore de plus horrible. Il n'offre aux yeux qu'une ſuite de rochers inacceſſibles, & pas un ſeul quartier de Terre qui puiſſe rien produire. Ces rochers ſont hériſſés de pointes aigues d'une hauteur prodigieuſe, couvertes d'une Neige éternelle, environnées de précipices, & dont pluſieurs paroiſſent ſuſpendues d'une manière étonnante. Les Rocs qui leur ſervent de bazes, ne ſemblent ſéparés les uns des autres, que par des crévaſſes, qu'on diſoit avoir toutes été formées par des tremblemens

de

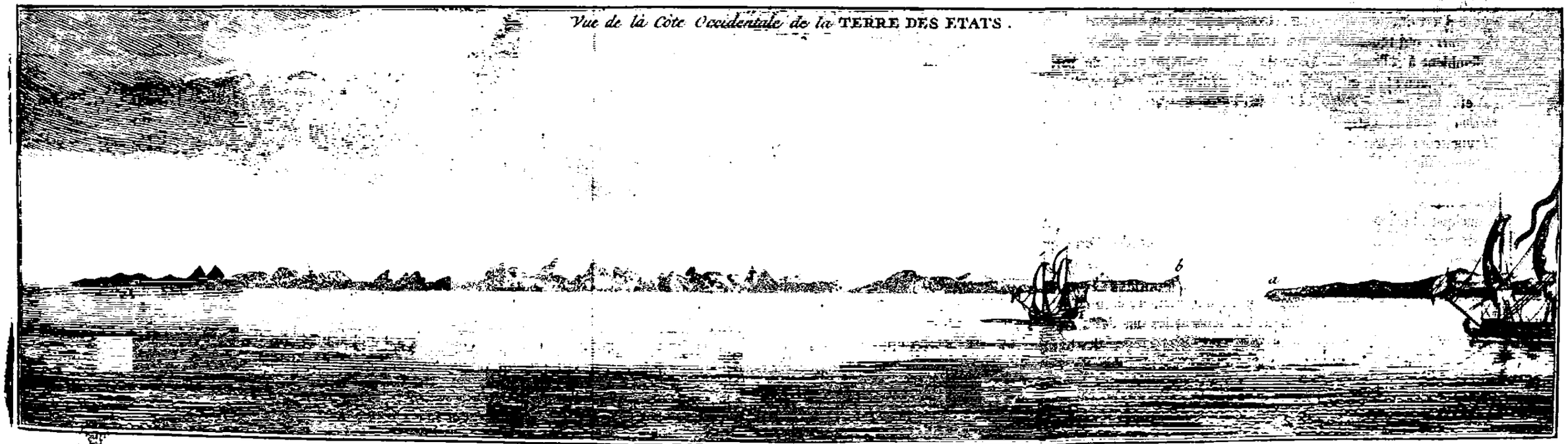
N°7.

Vue du DETROIT DE LE MAIRE, *entre la* TERRE DE FEU [illegible]



De STRAAT LE MAIRE *tusschen* TERRA DEL FUEGO *en* STAATEN LAND.

Vue de la Côte Occidentale de la TERRE DES ETATS.



B.B

De Westzyde van't STAATEN EILAND.

C

de terre: car leurs côtés ſont à peu près perpendiculaires, & elles paroiſſent pénétrer dans la ſubſtance des rochers, juſqu'à leurs racines. Enfin on ne peut rien imaginer de plus triſte & de plus ſauvage, que le coup d'œil qu'offre cette côte. J'ai dit que ce fut le 7. de *Mars*, que nous découvrimes l'embouchure du Détroit de *le Maire*; peu après, c'eſt-à-dire, à dix heurs du matin, la *Perle* & le *Tryal*, s'étant, ſuivant les ordres qu'ils en reçurent, mis à la tête de l'Eſcadre, nous entrames dans le Détroit avec un beau tems & un vent frais, & le paſſames en deux heures, à la faveur d'une forte marée, quoiqu'il ait ſept à huit lieues de longueur. C'eſt ici que finit l'Océan *Atlantique*, & que la Mer *Pacifique* commence; ainſi ne nous repréſentant plus qu'une Mer ouverte entre nous & les riches Contrées où ſe rapportoient nos eſpérances & où tendoient nos deſirs, nous ne pouvions nous empêcher de croire que les plus grands travaux de notre Voyage étoient finis, & que nous étions ſur le point de voir réaliſer toutes les richeſſes que nous avions jamais imaginées en ſonge. Nous formions des plans de bonheur tels qu'il nous plaiſoit, & nous les fondions ſur la poſſeſſion de tout l'or du *Chili* & de tout l'argent du *Pérou*; l'imagination étoit animée par le plus beau jour que nous euſſions eu depuis notre départ d'*Angleterre*. C'eſt dans cette diſpoſition charmante que nous paſſames ce Détroit fameux: nous étions, comme on voit, bien éloignés de penſer que les plus affreux malheurs étoient prêts à fondre ſur nous; que nous allions dans peu être ſéparés pour ne nous plus rejoindre, & que c'étoit le dernier jour agréable que la plupart d'entre nous devoient voir.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Navigation depuis le Détroit de le Maire, *juſqu'au Cap* Noir.

NOus n'étions pas encore hors du Détroit que toutes nos eſpérances furent fort près d'être enſévelies avec nous dans le ſein de la Mer: car avant que les derniers Vaiſſeaux de l'Eſcadre euſſent débouqué, le Ciel pur & ſerein, que nous avions, ſe couvrit, & offrit à nos yeux tous les ſignes d'une Tempête prochaine. Le vent ſauta au Sud, & ſe mit à ſouffler par rafales ſi violentes, que nous fumes obligés d'amener nos voiles de Perroquet, & de bourcer la grande Voile. La Marée, qui juſqu'alors nous avoit été favorable, changea auſſi & nous pouſſa vers l'Eſt, avec tant de viteſſe, que nous eumes tout lieu de craindre que le *Wager* & l'*Anne*, qui faiſoient l'Arrière-garde, ne fuſſent briſés ſur les côtes de la Terre des *Etats*: & ils n'échappèrent à ce péril qu'avec la plus grande difficulté: toute l'Eſcadre même, au-lieu de continuer ſa route vers le S. O. fut emportée par la violence réunie de la Tempête & du Courant, deſorte que le lendemain matin nous nous trouvames à ſept lieues à l'E. de la Terre des *Etats*, qui nous reſtoit au N. O. Nous commençames dés lors à nous appercevoir que l'entrepriſe de doubler le Cap *Horn*, pourroit bien excéder nos forces. Juſques là nous n'avions pas manqué de gens, qui traitoient de chimères les difficultés que les Navigateurs qui nous avoient précédés, diſoient avoir rencontrées, & qui n'attribuoient ces difficultés qu'à la timidité & à la malhabileté de ces prémiers Voyageurs, & non à la Mer & aux Vents. Nous eumes lieu d'être convaincus que ces jugemens étoient téméraires. Les dangers que nous eumes à combattre pendant les trois mois ſuivans, paſſent peut-être tout ce qu'on a éprouvé dans aucune expédition navale. C'eſt ce dont on pourra juger par le récit que j'en vais faire.

Depuis la Tempête qui nous accueillit au débouquement du Détroit de *le Maire*, nous eumes une ſuite continuelle de tems orageux, qui ſurprit les plus expérimentés Marins, & qui leur fit avouer, que tout ce qu'ils avoient appellé Tempêtes juſqu'alors, n'étoit rien en comparaiſon de celles-ci. Elles élevoient des vagues ſi hautes & ſi courtes qu'on ne voit rien de ſemblable dans aucune Mer connue: & ce n'étoit pas ſans raiſon

que

que nous frémiſſions continuellement à leur vue; car une ſeule qui ſe ſeroit juſtement briſée ſur notre Vaiſſeau, nous auroit coulé à fond. Outre cela, ces vagues cauſoient un roulis ſi violent, qu'on étoit dans un danger continuel d'être briſé contre le Tillac, ou contre les côtés du Vaiſſeau, quelque ſoin qu'on prît de ſe bien cramponner. Nous eumes quelques gens de tués par ces accidens & d'autres fort bleſſés; un de nos meilleurs Matelots fut jetté hors de bord & ſe noya; un autre ſe diſloqua le cou; un troiſième fut jetté par l'Ecoutille entre les ponts & ſe caſſa la cuiſſe; un de nos Contre-Maîtres ſe caſſa la clavicule en deux endroits: ſans parler de bien d'autres accidens du même genre. Ce qui contribuoit à rendre ces tempêtes plus dangereuſes, c'étoit leur inégalité & les intervalles trompeurs qui les ſéparoient: après avoir été réduits pendant pluſieurs jours de ſuite à ne porter que la Miſaine bourcée, & de tems en tems à nous abandonner aux Flots à mâts & à cordes, ſi nous ôſions quelquefois riſquer de nous ſervir de nos baſſes voiles à double ris, ou que dans des intervalles plus favorables, nous euſſions la hardieſſe de faire uſage de nos voiles hautes; ſoudain, & ſans que rien nous ſervît de préſage, la tempête revenoit fondre ſur nous, plus forte qu'auparavant, & nous mettoit nos voiles en pièces. Ce n'eſt pas tout encore, ces vents furieux étoient accompagnés de pluies froides & de neige, qui nous couvroient nos agrés de glace & géloient nos voiles, ce qui rendoit les uns & les autres ſi caſſans, qu'ils ne pouvoient réſiſter au moindre effort; outre que la maneuvre en devenoit plus rude & plus difficile, nos gens en avoient les membres engourdis; à quelques-uns même les pieds & les mains tombèrent en mortification. Je ne finirois point, ſi je voulois rapporter tous les maux, où nous fumes expoſés dans le cours de cette Navigation.

J'ai dit que ce fut le 7. de *Mars* que nous débouquames du Détroit de *le Maire* & qu'immédiatement après nous fumes jettés à l'E. par la violence de la tempête & par la force des Courans. Les quatre ou cinq jours ſuivans, nous eumes de violens coups de vent, toujours du même rumb, avec une mer prodigieuſement groſſe; & quoique nous euſſions toujours porté vers le S. O., nous n'avions pas lieu de croire que nous euſſions gagné vers l'O. Pendant ce tems, nous eumes de fréquens grains de pluie & de neige, & notre Vaiſſeau puiſa quantité d'eau. Les trois ou quatre jours ſuivans le vent parut un peu s'abbattre; mais la mer n'en fut pas moins mâle: le 18. le vent ſe renforça, avec un froid exceſſif,

& à minuit notre grande voile de Perroquet ſe déchira, & un des Couets de la grande voile ſe rompit. Depuis ce jour juſqu'au 23. le tems fut plus favorable, quoiqu'entremêlé de grains de pluie & de neige; cependant les vagues ne diminuoient pas, & le Vaiſſeau travaillé par cette groſſe mer, s'étoit tellement entre-ouvert dans ſes œuvres mortes, qu'il faiſoit eau par chaque couture, & qu'il n'y avoit pas un recoin qui ne fût expoſé à l'eau de la mer. Les Officiers mêmes n'étoient pas à ſec dans leurs lits, & il ne ſe paſſoit pas deux nuits, que quelques-uns d'eux ne fuſſent obligés par un déluge qui venoit les inonder, de ſe lever bruſquement.

Le 23. nous eſſuyames une très violente tempête, avec grêle & pluie & une très haute mer; & quoique nous euſſions amené la voile du grand Perroquet avant que le vent fût au plus fort, nous en trouvames pourtant la vergue rompue; un moment après la Ralingue de la grande voile ſe rompit, cette voile même ſe déchira en lambeaux, & malgré tous nos efforts, la plus grande partie en fut emportée dans la mer. Le Commandeur fit ſignal à toute l'Eſcadre de mettre à la Cape, après quoi le vent étant venu à tomber, nous eumes le tems de faire deſcendre notre vergue de Perroquet, pour y faire travailler les Charpentiers, & celui de réparer nos agrés. Ayant enſuite remis une autre grande voile, nous continuames notre voyage avec un vent frais & modéré; mais en moins de vingt-quatre heures, nous fumes accueillis par une tempête plus forte encore que la précédente. Ce fut un vrai Ouragan, qui nous réduiſit à pouger à mâts & à cordes. Notre Vaiſſeau tenant le vent mieux que les autres, nous fumes obligés l'après-midi de virer de bord pour nous raprocher du reſte de l'Eſcadre, qui étoit au deſſous du vent, & dont nous craignions de nous ſéparer pendant la nuit: & comme nous n'ôſions mettre aucune voile au vent, nous eumes recours à un expédient, qui fut de pouſſer la barre au vent, & de remplir de monde les Haubans de l'avant. Cette maneuvre nous réuſſit, mais elle nous couta un de nos meilleurs Matelots qui tomba dans la mer. Quoique les Flots fuſſent d'une agitation terrible, il nagea vigoureuſement, & ce ne fut qu'avec une douleur extrême que nous ſentimes l'impoſſibilité de lui donner aucun ſecours, & que nous le perdimes de vue nageant toujours & lutant contre les vagues, d'une manière à nous faire croire qu'il reſteroit encore du tems dans l'horreur de ſa ſituation déſeſpérée.

Avant que cette dernière tempête fût tout-à-fait paſſée, nous nous apper-

perçumes que deux des Haubans du grand mât, & un de celui d'Artimon, étoient rompus ; nous les racommodames & les rattachames sur le champ. Nous eumes ensuite trois ou quatre jours moins orageux qu'à l'ordinaire, mais en revenche un brouillard si épais qu'il fallut tirer un coup de canon de demi-heure en demi-heure, pour empêcher l'Escadre de se disperser. Le 31. nous eumes une allarme causée par un coup de canon tiré du *Glouceſter*, & par un signal fait de ce Vaisseau pour parler au Commandeur. Nous dérivames vers lui, nous attendant à apprendre quelque désastre terrible; mais nous vimes ce dont il s'agissoit avant que de l'avoir joint, car nous remarquames que sa grande Vergue étoit rompue entre les Palans. C'étoit un grand malheur pour toute l'Escadre, car cela ne pouvoit que nous faire perdre du tems & nous retenir dans ce terrible Climat. Mais il n'étoit pas question alors de déplorer ses infortunes, il falloit payer de résolution & d'activité; aussi le Commandeur ordonna-t-il sur le champ à plusieurs Charpentiers du reste de l'Escadre de passer à bord du *Glouceſter*, pour réparer au plutôt ce dommage. Dans le même tems le Capitaine du *Tryal* représenta que ses Pompes ne valoient rien, & que son Vaisseau faisoit eau. Le Commandeur l'accomoda d'une Pompe de son propre Vaisseau; & ce fut un grand bonheur pour le *Glouceſter* & le *Tryal*, que le tems se trouva plus favorable ce jour-là qu'il ne fut avant & après, pendant plusieurs jours; car il y eut moyen de leur donner un secours très nécessaire: la chose eût été impossible tous ces autres jours, où l'on n'auroit pas même ôsé risquer un Canot.

Le lendemain 1. d'*Avril*, le tems redevint mauvais, le ciel se couvrit de sombres nuages; le vent se renforça & soufla par boufées; cependant il ne fut pas si violent qu'il ne nous permît de porter nos Huniers, après en avoir pris les ris; mais on pouvoit bien juger qu'une violente tempête étoit prochaine, aussi en eumes-nous une le 3. d'*Avril*, & qui en trois jours qu'elle dura, passa tout ce que nous avions encore éprouvé. Dès le commencement nous essuyames à bas-bord un furieux coup de Mer, qui fondit sur notre Demi-pont, & fit entrer par la galerie une grande quantité d'eau dans le Vaisseau. Nos Agrés souffrirent aussi beaucoup; car un des Tourons de notre grand Etai se rompit, comme aussi quelques-uns de nos Haubans. Pour saulager nos mâts & nos Haubans, nous amenames la grande Vergue, & celle de Misaine, & pliames toutes nos voiles. Nous restames en cet état pendant trois jours, au bout desquels la tempête diminua un peu. Nous risquames de nous servir de nos basses Voiles;

mais ce ne fut pas pour longtems; car dès le lendemain, qui étoit le 7. le gros tems revint avec éclairs & pluies, & nous obligea à remettre à la Cape juſqu'à la nuit. Nous admirions que tant & de ſi fortes tempêtes ne nous euſſent couté qu'une Vergue du *Glouceſter*: mais notre étonnement ceſſa bientôt, car dès trois heures du matin, pluſieurs coups de canon, *tirés au-deſſous du vent*, nous donnèrent des ſignaux de détreſſe. Le Commandeur fit ſignal à toute l'Eſcadre d'arriver. Au point du jour, nous découvrimes le *Wager*, fort au-deſſous du vent à tous les autres Vaiſſeaux, & nous apperçumes qu'il avoit perdu ſon mât d'Artimon, & la Vergue de ſon grand Perroquet. Nous nous approchames de ce Vaiſſeau, & nous apprimes que la cauſe de ſon malheur n'étoit que la mauvaiſe qualité de ſa ferrure, & que tous les Caps de *Mouton* du côté du vent s'étoient rompus, dans le moment d'un violent roulis. Le malheur étoit d'autant plus grand pour ce Vaiſſeau, que ſon Charpentier ſe trouvoit à bord du *Glouceſter*, où le gros tems l'avoit retenu depuis le 31. de *Mars*. Le *Wager* ne fut pas le ſeul Vaiſſeau de l'Eſcadre qui ſouffrit de cette tempête; le lendemain, la Pinque *Anne* fit auſſi un ſignal de détreſſe, & nous apprimes du Maitre, que leur Etai du mât de Miſaine & le Hauban de Beaupré étoient caſſés, & qu'ils avoient été prêts de perdre tous leurs mâts; nous fumes obligés de les attendre, juſqu'à ce qu'ils ſe fuſſent remparés, après quoi nous reprimes notre cours.

Il y avoit ſept ſemaines que nous étions bien battus de la tempête & agités des plus cruelles inquiétudes; & nous commencions à nous flatter de voir bientôt la fin de ces maux, & de nous trouver dans des Climats plus doux, où nous pourrions nous dédommager amplement de tout ce que nous avions ſouffert. Car vers la fin de *Mars*, nous nous faiſions par notre eſtime, à 10° à l'Oueſt de la Terre de *Feu*, & comme cette diſtance eſt double de celle que les Navigateurs jugent néceſſaire, pour compenſer l'effet des Courans de l'Oueſt, nous nous croyions bien avancés dans la mer du *Sud*, & nous courions depuis longtems la bande du Nord, autant que le mauvais tems & nos fréquens déſaſtres le permettoient. De plus le 13. d'*Avril*, nous n'étions qu'un degré en Latitude, au Sud de l'Embouchure Occidentale du Détroit de *Magellan*; deſorte que nous comptions de gouter en peu de jours la tranquillité tant vantée de la mer *Pacifique*.

Mais ces flatteuſes idées n'étoient qu'illuſion, & nous ne tardames guère à payer bien cher le plaiſir qu'elles nous avoient fait. Le lende-

main,

main, entre une & deux heures du matin, nous faiſions cours vers le Nord, lorsque le tems qui avoit été fort embrumé, venant à s'éclaircir, l'*Anne* fit ſignal qu'elle découvroit terre à ſon avant. Elle n'en étoit qu'à deux milles, & nous fûmes dans la plus terrible appréhenſion d'aller échouer ſur cette Côte: effectivement pas un de nos Vaiſſeaux ne l'eût échappé, ſi le vent avoit ſoufflé du rumb acoutumé avec la violence ordinaire, ou que la Lune ne ſe fût pas découverte ſoudainement. Mais le vent qui peu d'heures auparavant venoit par bouffées violentes du S. O., ayant heureuſement ſauté à l'O. N. O., nous permit de porter au Sud, & de nous dérober à ce malheur imprévu. A midi nous avions gagné le large de près de vingt lieues.

Par la Latitude de cette Terre nous jugeames que c'étoit une partie de la Terre de *Feu*, peu éloignée du débouquement Méridional du Détroit de *Magellan*, marqué dans la Carte de *Frézier*, & nous crumes que c'étoit la pointe qui y eſt appellée le Cap *Noir*. Il eſt fort étonnant que les Courans nous ayent autant jettés à l'Eſt; toutes nos eſtimes nous faiſoient à plus de dix degrés à l'Oueſt de cette Terre, & au-lieu de dix-neuf degrés de Longitude que nous croyions avoir courus, il ſe trouvoit que nous n'en avions pas fait la moitié. Ainſi au ſoulagement, que nous promettoient un Climat plus doux & des mers tranquilles, fût ſubſtituée l'obligation de nous rapprocher du Pole, & de luter encore contre ces terribles vents d'Oueſt, dont nous avions tant éprouvé la fureur; & cela dans le tems que les maladies nous gagnoient; que la mortalité s'augmentoit de jour en jour parmi nous; & que les dégouts d'une longue & rude Navigation, & l'abbattement cauſé par le dernier contretems, nous rendoient moins capables que jamais de ſupporter les nouveaux travaux qui nous paroiſſoient inévitables. Ajoutez que pour dernier découragement notre Eſcadre étoit fort diminuée; il y avoit déja trois jours que nous avions perdu de vue la *Séverne*, & la *Perle* avoit disparu depuis le matin. Quoique nous euſſions étendu le reſte de notre Escadre & croiſé pendant quelque tems pour les chercher, nous ne revimes plus ces Vaiſſeaux, & nous craignimes qu'ils n'euſſent approché de terre pendant la nuit, & que moins favoriſés que nous par le vent & par la Lune, ils n'euſſent fait naufrage ſur cette Côte. Pleins de ces triſtes idées, qui nous en préſageoient de plus triſtes encore pour l'avenir, nous courumes au S. O., préparés par notre dernier contretems, à trouver que les efforts, que nous allions faire pour gagner à l'Oueſt, & ſurmonter le Courant qui nous entrainoit à l'Eſt, ſeroient probablement inſuffiſans.

CHAPITRE IX.

Avis aux Navigateurs qui voudront doubler le Cap Horn.

TOus les malheurs, que nous avons éprouvés dans le cours de notre Voyage, doivent être imputés aux retardemens qu'on nous fit eſſuier avant notre départ d'*Angleterre*, ces retardemens ayant été cauſe que nous arrivames dans les Mers du Sud, pendant la plus mauvaiſe ſaiſon de l'année. Delà la diſperſion de nos Vaiſſeaux, le dépériſſement de nos Equipages, & la réduction de notre Eſcadre de l'état propre à tenter quelque entrepriſe conſidérable où nous étions lorſque nous paſſames le Détroit de *le Maire*, à deux Vaiſſeaux & un petit Bâtiment délabrés au point de ne pouvoir qu'à peine tenir la mer. Pour mettre autant qu'il eſt poſſible ceux qui entreprendront à l'avenir le voyage de la Mer du *Sud*, à couvert de pareilles infortunes, j'ai cru devoir rapporter ici les réflexions que m'ont fourni ma propre expérience & la converſation de nos plus habiles Navigateurs, touchant la manière la plus convenable de doubler le Cap *Horn*, par rapport à la ſaiſon où il faut tenter ce paſſage, au cours qu'il faut ſuivre, & aux lieux de rafraichiſſement à l'Eſt & à l'Oueſt de l'*Amérique Méridionale*.

A l'égard d'un lieu de rafraichiſſement à l'Eſt de l'*Amérique*, l'Ile de Ste. *Catherine*, a juſqu'à préſent été recommandée par pluſieurs Auteurs; & c'eſt ſur leur parole que nous y relâchames. Mais la manière dont nous y fumes reçus & le peu de rafraichiſſemens que nous y trouvames, ſuffiſent pour détourner ceux qui nous ſuivront, de l'idée de relâcher dans le Gouvernement de *Don Joſe Sylva de Paz*; à moins qu'ils ne veuillent bien que les *Eſpagnols* ſoient informés de leurs forces & de leurs deſſeins, pour autant que ce Gouverneur en aura connoiſſance. Or comme cette eſpèce de trahiſon a ſa cauſe dans le commerce clandeſtin des *Portugais* avec les Etabliſſemens *Eſpagnols* vers l'embouchure de la *Plata*, la même cauſe agira probablement ſur tous les Gouverneurs des Côtes du *Brézil*, où cette Contrebande a également lieu. Quand même les Gouverneurs ſeroient trop honnêtes gens pour commettre une pareille infidélité, le commerce eſt trop fréquent entre les Ports du *Brézil* & la rivière de la *Plata*, & trop de Bâtimens paſſent continuellement de l'un

de

de ces endroits à l'autre, pour que les *Eſpagnols* puiſſent manquer de recevoir avis de l'arrivée & de l'état de nos Vaiſſeaux ; & quelque imparfaits que fuſſent ces avis, c'en ſeroit toujours trop pour l'intérêt de nos Navigateurs. Tout le commerce des *Eſpagnols* dans la Mer du *Sud*, ſe fait conſtamment dans une même route du Nord au Sud, ſans jamais s'en écarter ni vers l'Eſt ni vers l'Oueſt, & deux ou trois Vaiſſeaux Croiſiers bien poſtés, ſuffiſent pour intercepter tous leurs Vaiſſeaux : mais cela n'a lieu qu'autant que ces Vaiſſeaux Croiſiers pouvent reſter ignorés ; car dès qu'il paroit un Ennemi dans ces Mers, les *Eſpagnols* envoyent des Couriers le long de la Côte, & mettent un *Embargo* ſur tout leur commerce. Ils ſavent fort bien que cette précaution non ſeulement empêchera leurs Bâtimens d'être pris, mais ne peut manquer de réduire bientôt l'Ennemi à la néceſſité de vuider ces Mers, à moins qu'il ne fût aſſez fort pour en attaquer les Places. On voit par-là de quelle importance eſt le ſecret dans de pareilles expéditions, & par conſéquent que les Vaiſſeaux, qui y ſont deſtinés, doivent éviter ſoigneuſement les Côtes du *Brézil*.

Il ſeroit cependant poſſible que des Vaiſſeaux deſtinés à ce voyage fuſſent abſolument obligés de toucher au *Brézil*, pour faire du bois, de l'eau, & ſe pourvoir d'autres rafraichiſſemens ; dans ce cas même Ste. *Catherine* eſt la dernière place que je voudrois leur recommander. Premierement les Animaux qu'on prend en vie dans les Vaiſſeaux, pour y avoir un peu de viande fraiche, tels que Cochons, Moutons & Volailles, ne s'y trouvent pas ; nos Equipages s'en apperçurent, & ſouffrirent beaucoup pour avoir été réduits à la ſeule viande ſalée. En ſecond lieu, cette relâche eſt trop voiſine de la rivière de la *Plata*, & les *Eſpagnols* ont trop d'occaſions d'être informés de tout ce qui y arrive. Il vaudroit mieux aller à *Rio Janeiro*, où deux Vaiſſeaux de notre Eſcadre, relâchérent après notre ſéparation au paſſage du Cap *Horn*. Je ſai des Officiers de ces deux Vaiſſeaux, qu'on peut trouver dans ce Port quelques Cochons & quelques Volailles : & comme il eſt aſſez éloigné de la rivière de la *Plata*, le commerce entre ces deux endroits n'eſt pas fréquent, & on ſeroit moins en danger d'être découvert aux *Eſpagnols*. Il y auroit d'autres meſures à prendre moins ſujettes aux inconvéniens, & nous en parlerons dans la ſuite.

A l'égard de la route qu'il faut tenir pour doubler le Cap *Horn*, je crois être ſuffiſamment fondé, tant ſur notre propre expérience, que ſur la comparaiſon des Journaux d'autres Navigateurs, à donner un avis qui me paroit de la dernière néceſſité : c'eſt de conſeiller à quiconque voudra

dra aller dans la Mer du *Sud*, au-lieu de paſſer par le Détroit de *le Maire*, de gagner l'Eſt de la Terre des *Etats*, de courir alors au Sud, juſqu'à la hauteur de 61. à 62. degrés, de mettre enſuite le Cap à l'Oueſt, en reſtant à cette Latitude, juſqu'à ce qu'on ſoit bien aſſuré d'être ſuffiſamment avancé à l'Oueſt; après quoi il faut porter au Nord.

Comme ces directions ſont diamétralement oppoſées à celles qu'on a juſqu'à préſent données pour cette Navigation, je me trouve obligé d'appuier de quelques raiſons, chacun des articles particuliers de l'avis que je viens d'indiquer. Prémierement à l'égard du paſſage à l'Eſt de la Terre des *Etats*, ſi l'on fait attention aux riſques que nous courumes en paſſant le Détroit de *le Maire*, au danger où nous fumes d'être jettés par les Courans ſur la Terre des *Etats*, & à ce qu'après avoir heureuſement évité ce danger, nous fumes cependant portés à l'Eſt de cette Terre, par ces Courans; ſi l'on fait, dis-je, attention à ces riſques & à d'autres qu'on a courus dans ce même paſſage, on trouvera qu'il n'eſt pas prudent de s'expoſer dans ce Détroit aux périls de faire naufrage, pour ſe trouver auſſi peu avancé du côté de l'Oueſt, qu'on l'auroit été par une Navigation beaucoup plus ſûre dans une Mer ouverte.

En ſecond lieu, j'ai conſeillé de gagner la Latitude de 61°. à 62°. Sud, avant de courir à l'Oueſt. Je me fonde pour cet article, ſur ce que, ſuivant toutes les apparences, les Courans ſeront moins violens à cette hauteur, & le tems moins orageux & moins inconſtant. Nous l'avons expérimenté nous-mêmes; car après qu'à notre grande ſurpriſe nous eumes trouvé terre auprès du Cap *Noir*, comme je l'ai dit dans le Chapitre précédent; & que portant au Sud pour nous dégager des Terres, nous fumes à 60°. & au-delà, nous eumes des vents moins tempétueux & une Mer moins mâle que dans tout le reſte du paſſage. L'air, à la vérité, y étoit vif & froid, & les vents aſſez forts, mais conſtans & uniformes, avec un beau Ciel & un tems clair; au-lieu que dans les Latitudes moins hautes, les vents ne diminuoient que pour revenir avec une violence, à nous faire craindre à tous coups, la perte de nos Mâts, qui auroit entrainé celle de nos Vaiſſeaux. Les Courans y ſont auſſi moins forts que le long des Côtes, & diminuent à meſure qu'on s'éloigne de terre, juſqu'à venir preſque à rien quand on en eſt à une grande diſtance. En voici la raiſon, ſi je ne me trompe. Les Courans conſtans ſont vraiſemblablement cauſés par des vents conſtans, qui pouſſent toujours devant eux une grande quantité d'eaux, quoique d'un mouvement imperceptible; ces eaux accu-

accumulées ſur quelque Côte qu'elles rencontrent en leur chemin, s'échappent le long du rivage, leur ſuperficie tendant toujours à ſe mettre de niveau avec le reſte de l'Océan. Il eſt de même fort probable que ces vents que nous trouvames bien plus violens vers les Côtes, que ceux qui ſoufflent à la Latitude de 60°. ont auſſi une cauſe pareille; car le vent d'Oueſt règne ordinairement dans la partie Méridionale de la Mer *Pacifique*, & ce Courant d'air eſt arrêté par la hauteur prodigieuſe des *Andes*, & des Montagnes de la Terre de *Feu* qui traverſent tout ce Païs, jusqu'au Cap *Horn*. Il n'y a qu'une très petite portion de ce Courant d'air qui puiſſe s'échapper par deſſus le ſommet de cette chaîne de Montagnes; le reſte doit néceſſairement gliſſer le long de la Côte, vers le Sud, jusqu'à ce qu'il gagne le Cap *Horn*, & forme, en doublant cette pointe, ces furieux coups de vent qu'on y eſſuye. Quoiqu'il en ſoit, & ſans trop inſiſter ſur ces ſpéculations, c'eſt une choſe de fait que les Courans & les tempêtes ont beaucoup moins de force à la hauteur de 61°. à 62°. que vers la Côte de la Terre de *Feu*.

Je ſuis donc très perſuadé, tant par notre expérience que par les rélations des autres Navigateurs, que l'avis que je donne, de gagner la Latitude de 61°. à 62°. avant de mettre le Cap à l'Oueſt, eſt auſſi important qu'utile. Un autre avis, non moins néceſſaire, eſt, qu'il ne faut entreprendre ce paſſage que dans le milieu de l'été, c'eſt-à-dire, pendant les mois de *Décembre* & de *Janvier*. Plus on s'éloignera de cette ſaiſon, plus on trouvera d'incommodités & de périls. A la vérité, ſi on ne fait attention qu'à la violence des vents d'Oueſt, le tems où nous fimes notre paſſage, qui étoit vers l'Equinoxe, paroitra le moins favorable; mais d'un autre côté, dans le milieu de l'hiver on ſeroit expoſé à d'autres inconvéniens plus grands encore. Le froid exceſſif & les jours courts ne permettroient pas de faire route au Sud, auſſi avant que je viens de prouver qu'il eſt néceſſaire: ces mêmes raiſons rendroient plus terrible encore un voyage fait le long de bords inconnus, dangereux & affreux même au cœur de l'été. Enfin je conſeillerois toujours à tous Navigateurs de tenter ce paſſage dans les mois de *Décembre* & de *Janvier*, autant qu'il ſera poſſible, & ſur-tout de ne pas s'expoſer aux mers, ſituées au Sud du Cap *Horn*, après le mois *Mars*.

Reſte à parler d'un endroit de rafraichiſſement pour des Vaiſſeaux de Courſe à leur arrivée dans la Mer du *Sud*. A cet égard il n'y a preſque pas de choix, & il n'y a que l'Ile de *Juan Fernandez* qu'on puiſſe recommander

mander pour cet effet, avec quelque eſpèce de prudence. Il eſt vrai que la Côte Occidentale des *Patagons* entre le Détroit de *Magellan* & les établiſſemens des *Eſpagnols*, ne manque pas de Ports, où des Vaiſſeaux ſeroient en ſureté & trouveroient de l'eau, du bois, & quelques autres rafraichiſſemens: je donnerai même dans la ſuite le Plan d'un de ces Ports. Mais la Côte des *Patagons* eſt ſi terrible, par les Rochers & les écueils dont elle eſt pleine, auſſi bien que par la violence des vents d'Oueſt qui donnent toujours ſur cette Côte, qu'il n'eſt nullement à conſeiller de s'en approcher, au moins avant que les Rades, Canaux, & lieux d'Ancrage en ayent été reconnus, & qu'on ne ſoit plus au fait & des dangers qu'on y court & des lieux d'abri qu'elle offre.

Ce ſont là les meilleures directions que je puiſſe fournir à ceux de nos Navigateurs qui ſeront à l'avenir deſtinés pour la Mer du *Sud*; & je n'aurois plus qu'à reprendre le fil de ma narration, ſi je n'avois deſſein dans tout le cours de cet Ouvrage, de contribuer à l'inſtruction de nos gens de Mer, & d'inculquer tout ce qui peut ſervir à l'utilité publique. Je ne puis donc quitter cet article ſans ſupplier inſtamment ceux à qui la conduite de nos affaires navales eſt confiée, d'appliquer leurs ſoins à lever les difficultés auxquelles la Navigation de ces Mers eſt ſujette. Rien ne ſauroit leur être plus honorable, ni plus avantageux à leur Patrie. Car il eſt évident que tous les progrès que l'art de la Navigation fait, ou par l'invention de méthodes qui en rendent la pratique moins hazardeuſe, ou par une deſcription plus exacte des Côtes, des Rades & des Ports connus, ou par la découverte de Nations inconnues & de nouvelles eſpèces de Commerce; il eſt dis-je évident, que tous les progrès de la Navigation ne peuvent que tourner à l'avantage de la *Grande Bretagne*. Depuis que notre Marine a aquis une ſupériorité décidée ſur toutes celles de l'Univers enſemble, nous ne pourrions ſans une négligence, & une lâcheté extrêmes, nous laiſſer enlever les avantages que les nouvelles découvertes & la plus grande perfection de l'Art de naviger peuvent procurer au Genre-humain.

J'ai prouvé ci-deſſus que toutes nos entrepriſes dans la Mer du *Sud* courent grand riſque d'échouer, tant qu'on ſera obligé de relâcher au *Brézil*; ainſi tout expédient qui pourroit nous affranchir de cette néceſſité eſt ſurement digne de l'attention du Public. Le meilleur expédient à propoſer ſeroit ſans doute de trouver quelque autre endroit plus au Sud, où nos Vaiſſeaux puſſent relâcher & ſe pourvoir des choſes néceſſaires pour leur voyage autour du Cap *Horn*. Nous avons déja quelque connoiſſance

ce imparfaite de deux endroits, qu'on trouveroit peut-être, en les faiſant reconnoître, fort propres à cet effet. L'un eſt l'Ile de *Pepys*, à 47° de Latitude Sud, & ſuivant le Dr. *Halley*, à quatre-vingts lieues du Cap *Blanc*, ſur la Côte des *Patagons*; le ſecond ſeroit aux Iles de *Falkland*, à la Latitude de 51° & à peu près au Sud de l'Ile de *Pepys*. Cette derniére a été découverte par le Capitaine *Cowley* dans ſon voyage autour du Monde, en 1686: il nous a repréſenté cette Ile comme un lieu très commode, pour y faire de l'eau & du bois, & où il y a un très bon Port, capable de contenir plus de mille Vaiſſeaux en toute ſureté; il dit de plus qu'elle abonde en Oiſeaux, & comme les Côtes en ſont de roc & de ſable, il s'y trouve ſans doute grande quantité de Poiſſons. A l'égard des Iles de *Falkland*, elles ont été vues de pluſieurs Navigateurs *François* & *Anglois*. *Frézier* les a miſes dans ſa Carte de l'extrémité de l'*Amérique* Méridionale, ſous le nom de *nouvelles Iles*. *Wood's Rogers*, qui courut la Côte N. E. de ces Iles en 1708, dit qu'elles s'étendent environ la longueur de deux degrés, qu'elles ſont compoſées de hauteurs qui deſcendent en pente douce les unes devant les autres; que le terrain en paroit bon, & couvert de bois; & que ſuivant les apparences il n'y manque pas de bons Ports. L'un & l'autre de ces endroits eſt à une diſtance convenable du Continent, & à en juger par leurs Latitudes le Climat y doit être tempéré. Il eſt vrai qu'on ne les connoit pas aſſez bien pour pouvoir les recommander, comme des lieux de rafraichiſſement propres à des Vaiſſeaux deſtinés pour la Mer du *Sud*, mais l'Amirauté pourroit les faire reconnoître à peu de frais; il n'en couteroit qu'un voyage d'un ſeul Vaiſſeau: & ſi un de ces endroits ſe trouvoit après cet examen, propre à ce que je propoſe, il n'eſt pas concevable de quelle utilité pourroit être un lieu de rafraichiſſement auſſi avancé vers le Sud, & auſſi près du Cap *Horn*. Le Duc & la Ducheſſe de *Briſtol* ne mirent que trente-cinq jours, depuis qu'ils perdirent la vue des Iles de *Falkland*, juſqu'à leur arrivée à l'Ile de *Juan Fernandez*, dans la Mer du *Sud*, & comme le retour eſt encore plus facile, à cauſe des vents d'Oueſt qui règnent dans ces Parages, je ne doute pas qu'on ne puiſſe faire ce voyage, des Iles de *Falkland* à celle de *Juan Fernandez*, aller & revenir, en un peu plus de deux mois. Cette découverte pourroit être de grand avantage à notre Nation, même en tems de paix, & en tems de guerre, nous rendre maîtres de ces mers.

Ces entrepriſes, quelque honorables qu'elles ſoient à ceux qui les font ou qui les favoriſent, n'éxigent cependant pas de grandes dépenſes; car

de petits Vaiſſeaux y ſont plus propres que d'autres. Il ſeroit donc fort à ſouhaiter qu'on fît reconnoître la Côte des *Patagons*, la Terre de *Feu* & celle des Etats, & qu'on examinât avec ſoin les nombreux Canaux, les Ports & les Rades qui s'y trouvent. Par-là l'entrée dans la Mer *Pacifique* nous deviendroit facile, & toute cette Navigation Méridionale plus ſûre qu'elle ne l'a été juſqu'à préſent. En particulier une deſcription exacte de la Côte Occidentale des *Patagons*, depuis le Détroit de *Magellan*, juſqu'aux établiſſemens des *Eſpagnols*, nous fourniroit peut-être de meilleurs Ports, plus propres pour le rafraichiſſement de nos Vaiſſeaux, mieux ſitués pour des vues de guerre ou de paix, & à quinze journées de Navigation plus près des Iles de *Falkland*, que ne l'eſt l'Ile de *Juan Fernandez*. Ce n'eſt pas d'aujourdhui que cette Côte à paru digne d'attention, par le voiſinage des *Araucos* & autres Peuples du *Chili*, qui ſont toujours en guerre ou en aſſez mauvaiſe intelligence avec les *Eſpagnols*. Le Chevalier *Jean Narborough* fut envoyé exprès par le Roi *Charles II.* pour reconnoître les Détroits de *Magellan*, la Côte des *Patagons* vers ces Détroits, & les Ports des *Eſpagnols* ſur cette frontière ; avec ordre d'ouvrir, s'il étoit poſſible, quelque correſpondance avec les *Indiens* du *Chili*, & d'établir avec eux quelque eſpèce de Commerce. Les vues de Sa Majeſté en faiſant faire ce voyage, n'étoient pas ſeulement de faire alliance avec ces Peuples ſauvages, pour intimider les *Eſpagnols* & pour les reſſerrer de ce côté-là ; il y enviſageoit bien d'autres avantages, indépendans de ces motifs politiques ; il conſidéroit que le Commerce immédiat avec ces *Indiens*, pourroit être extrêmement avantageux à la Nation *Angloiſe*. On ſait que le *Chili*, lorſque les *Eſpagnols* le découvrirent, produiſoit de l'or, bien au-delà de ce qu'il en a rendu dans quelque période que ce ſoit, depuis qu'ils en ſont en poſſeſſion ; cela fait croire que les Mines les plus riches ont été prudemment celées par les *Indiens*, qui craignoient de perdre leur liberté & d'exciter l'avarice & la cruauté des *Eſpagnols*. Mais dans le Commerce que ces *Indiens* pourroient faire avec les *Anglois*, ces raiſons n'auroient pas lieu ; puiſque nous pourrions leur fournir non ſeulement des armes & des munitions de guerre, mais auſſi des commodités dont ils ont appris l'uſage depuis qu'ils connoiſſent les *Eſpagnols*. Sans doute qu'alors ils ouvriroient volontiers leurs Mines, & ſe prêteroient avec empreſſement à un Commerce utile des deux côtés ; leur or, loin de leur attirer l'eſclavage comme autrefois, leur procureroit des armes pour la défence de leur liberté

& de leur indépendance, & pour ſe venger de leurs Ennemis, & de leurs Tyrans. Tandis que par notre aſſiſtance & ſous notre protection, ils deviendroient un Peuple conſidérable, nous attirerions chez nous des tréſors, que la Maiſon d'*Autriche* & depuis celle de *Bourbon* ont prodigués, dans la pourſuite de leurs injuſtes & pernicieux deſſeins.

Il eſt vrai que le Chevalier *Narborough* ne réuſſit pas à ouvrir un Commerce qui devoit être ſi utile à l'*Angleterre*. Tout le ſuccès qu'il eut ſe borne à quelques découvertes rélatives à la Géographie & à la Navigation; au reſte, il eut du malheur, mais un malheur tel qu'il doit plutôt ſervir d'encouragement pour de nouvelles tentatives, que d'objections contre elles. Il fut ſéparé d'un petit Bâtiment qui l'accompagnoit, & une partie de ſes Gens ſe laiſſa prendre à *Baldivia*. Ces deux accidens le firent échouer dans ſon entrepriſe; mais il paroit bien par les craintes & par les précautions des *Eſpagnols*, qu'ils étoient pleinement convaincus que cette entrepriſe étoit très praticable, & qu'ils la regardoient comme une affaire de conſéquence.

On raconte que *Charles II.* avoit fondé de ſi grandes eſpérances ſur cette expédition, & déſiroit ſi fort d'en ſavoir le ſuccès, qu'ayant appris que *Narborough* avoit paſſé aux *Dunes* à ſon retour, il n'eut pas la patience d'attendre que ce Chevalier arrivât à la Cour, & alla au devant de lui dans ſa Berge, juſqu'à *Graveſend*.

Pour faciliter les tentatives qu'on pourroit faire dans la ſuite ſur ce ſujet, je donne ici une Carte de cette partie du Monde, pour autant qu'elle nous eſt connue. Je me flatte qu'on trouvera cette Carte plus exacte qu'aucune de celles qui ont paru juſqu'à préſent, & pour en convaincre le Lecteur, je crois qu'il eſt néceſſaire de lui dire ſur quoi je me ſuis fondé pour y faire les changemens qui la rendront différente des autres, & de lui indiquer les Auteurs dont j'ai adopté les remarques.

Les deux Cartes les plus eſtimées pour l'extrémité du Sud de l'*Amérique Méridionale* ſont, celle que le Dr. *Halley* a donnée pour la Variation de l'Aiguille aimantée, & celle que *Frézier* a miſe dans ſon voyage de la Mer du *Sud*. Mais il y en a une troiſième pour les Détroits de *Magellan*, & les Côtes voiſines, dreſſée par le Chevalier *Narborough*, beaucoup plus exacte que celle de *Frézier*, pour ce qu'elle contient, & à quelques égards ſupérieure à celle de *Halley*, particulierement dans ce qui regarde la Longitude des différentes parties de ces Détroits. Pour ce qui eſt de la Côte depuis le Cap *Blanc*, juſqu'à la Terre de *Feu* & juſqu'au Détroit de *le*

Maire, je puis faire pluſieurs corrections, fondé ſur nos propres obſervations, puisque nous avons rangé cette Côte, presque toujours à la vue des Terres. Je ne doute pas que la poſition de la Côte Occidentale au Nord des Détroits de *Magellan*, ne ſoit aſſez incertaine; je la crois cependant plus approchante de la vérité que dans aucune autre Carte, puisque je l'ai placée ſur le rapport de quelques gens de l'Equipage du *Wager*, qui firent naufrage ſur cette Côte, & qui la rangèrent enſuite, juſqu'aux établiſſemens *Eſpagnols*, d'ailleurs leur rapport s'accorde aſſez bien avec ce qu'en diſent quelques Manuſcrits *Eſpagnols* que j'ai eus en main.

Le Canal qui coupe en deux la Terre de *Feu* eſt tiré de *Frézier*; mais dans les Manuſcrits *Eſpagnols* cette Terre eſt diviſée par pluſieurs Canaux: & j'ai raiſon de croire, que cette circonſtance eſt vraye, & que quand on en aura une connoiſſance plus exacte, il ſe trouvera que la Terre de *Feu* conſiſte en pluſieurs Iles.

J'ai ſi ſouvent cité *Frézier*, que je crois être obligé d'avertir les Navigateurs qu'ils ne doivent pas ſe fier à la Longitude aſſignée dans ſa Carte, au Détroit de *le Maire* & à toute cette Côte; tout cela eſt trop à l'Eſt de 8: à 10:. ſi l'on peut faire fonds ſur le concours des autorités de pluſieurs Journaux, confirmé en quelques endroits par des obſervations aſtronomiques. Par exemple, le Chevalier *Narborough* place le Cap de la *Vierge Marie* à 65: 42', de Longitude Occidentale du Cap *Lézard*, c'eſt-à-dire, à 71: 20', de *Londres*. Tous les Vaiſſeaux de notre Eſcadre, qui avoient pris leur point de départ de l'Ile *Ste. Catherine*, dont la Longitude a été rectifiée par l'obſervation d'une Eclipſe de Lune, trouvèrent par leurs différentes eſtimes le Cap de la *Vierge Marie*, entre le 70: 46', & 71: 30', de *Londres*: & comme il n'y avoit aucune circonſtance dans notre cours, qui pût occaſioner d'erreur conſidérable, on ne peut guère placer ce Cap, à moins de 71: de Longitude, Oueſt, de *Londres*. Or *Frézier* le met à moins de 66: de *Paris*, & par conſéquent à moins de 63: de *Londres*, ce qui eſt certainement 8: degrés trop peu. De plus, nous n'avons trouvé que 2: 8'. de différence en Longitude entre le Cap de la *Vierge Marie*, & le Cap *St. Barthelemi*, à l'Eſt du Détroit de *le Maire*: *Frézier* y met 4: degrés de différence, deſorte que, non ſeulement il place le Cap *St. Barthelemi*, de 10. degrés trop à l'Eſt, mais il exagère au double la Côte qui git entre le Détroit de *Magellan* & celui de *le Maire*.

En voila aſſez ſur le compte de *Frézier*, dont je n'ai relevé les fautes

qu'à

qu'à cauſe de l'importance de la matière, & nullement par la démangeaiſon de trouver à redire: quoique la manière dont il traite le Dr. *Halley* mérite bien qu'on ne lui faſſe aucune grace. Il me reſte à dire en quoi la Carte que je donne diffère de celle de cet habile Aſtronome.

On ſait qu'il fut envoyé par autorité publique, pour faire des obſervations Géographiques & Aſtronomiques, qui puſſent perfectionner la Navigation, & en particulier pour déterminer la déclinaiſon de l'Aiguille aimantée dans tous les endroits où il pourroit toucher, & s'il étoit poſſible, pour découvrir les Loix de cette déclinaiſon.

Halley réuſſit à ſa gloire immortelle & à l'honneur de la Nation, particulierement à l'égard de la déclinaiſon, article des plus intéreſſans dans la Navigation. Il corrigea auſſi la poſition de la Côte du *Brézil*, qui étoit très défectueuſe dans toutes les Cartes Marines. Il corrigea même très heureuſement la Géographie de pluſieurs lieux de notre Globe, où il n'avoit jamais été, mais par une comparaiſon judicieuſe des obſervations des autres. Enfin la Carte, qui fut le réſultat de ſes travaux, & où la variation de l'Aiguille aimantée eſt marquée, fut regardée par tout le monde, comme la plus exacte qui eût encore paru, pour ce qui regarde la Géographie, & en même tems d'une perfection étonnante pour la quantité de la variation, aſſignée à chaque partie du Globe: ſujet ſi difficile & ſi embaraſſé, qu'on avoit juſqu'alors cru impoſſible d'établir à cet égard aucune règle générale.

Cependant il eſt clair qu'il n'a pu ſe ſervir que des obſervations d'autrui pour corriger la poſition des Côtes, où il n'avoit pas navigé lui-même; & lorsque ces obſervations lui ont manqué, ou ſe ſont trouvées fautives, ce n'eſt pas à lui qu'il faut imputer les erreurs qui en réſultent. C'eſt-là, ſi je ne me trompe, le cas pour ce qui regarde la partie du Sud de l'*Amérique Méridionale*. Je crois que la Côte du *Brézil* & celle du *Pérou*, qui eſt à l'oppoſite ſur la Mer du *Sud*, ſont très bien placées; mais depuis la rivière de la *Plata* à l'Eſt, & le point qui lui eſt oppoſé à l'Oueſt, la Côte décline graduellement trop à l'Oueſt; deſorte que le Détroit de *Magellan* eſt, à mon avis, éloigné de près de cinquante lieues de ſa vraie poſition: au moins c'eſt-là le réſultat des obſervations de toute notre Eſcadre qui s'accordent très bien avec celles du Chevalier *Narborough*. J'ajouterai que le Dr. *Halley* a donné dans les Tranſactions Philoſophiques, le fondement ſur lequel il a bâti pour fixer à $76°\frac{1}{2}$, de Longitude Oueſt, le Port *St. Julien*, que tous les Journaux de notre Eſcadre

dre s'accordent à placer entre 70°¾ & 71°½. Il s'eſt fondé, dit-il, ſur l'obſervation d'une Eclipſe de Lune faite dans ce Port, par Mr. *Wood*, qui étoit alors Lieutenant du Chevalier *Narborough*. Cette Eclipſe fut vue, à ce qu'il rapporte, le 18. de *Septembre* 1670. à huit heures du ſoir. Mais depuis, le Journal que le Capitaine *Wood* a tenu de tout ce Voyage, a été publié, & par cette obſervation, qui y eſt rapportée, il fixe la Longitude du Port *St. Julien* à 73°. Oueſt de *Londres*, & le tems de l'Eclipſe, tel qu'il le rapporte, eſt différent de celui que *Halley* a donné. Il eſt vrai que les nombres ſont imprimés d'une manière ſi fautive, qu'on n'en peut rien tirer de précis.

Il ne me reſte plus qu'à avertir, touchant la Carte que je donne ici, que pour la rendre plus intéreſſante, j'y ai marqué la route de notre Eſcadre. J'ai même repréſenté, dans notre paſſage autour du Cap *Horn*, non ſeulement le véritable cours que nous avons ſuivi, mais auſſi le cours ingénieux que nous avons cru ſuivre par notre eſtime. On verra par-là d'un coup d'œil quelle eſt la violence des Courans dans cette partie du Monde, & la prodigieuſe dérive qu'ils cauſent. Pour ne rien omettre d'eſſentiel, dans une matière auſſi importante, j'ai mis auſſi dans cette Carte, les ſondes le long de la Côte des *Patagons*, & la *Variation* de l'Aiguille aimantée, telle que nous l'avons trouvée dans pluſieurs endroits de ces Parages.

CHA.

N°. 6.

L A P L A T A

C H I L I

BRESIL

Rio de la Plata

Cap Blanc

TERRE DES PATAGONS

I.de FALKLAND

ISLE DE TERRE DE FEU

KAART

van het Zuidelykste Gedeelte van

ZUIDER AMERIKA.

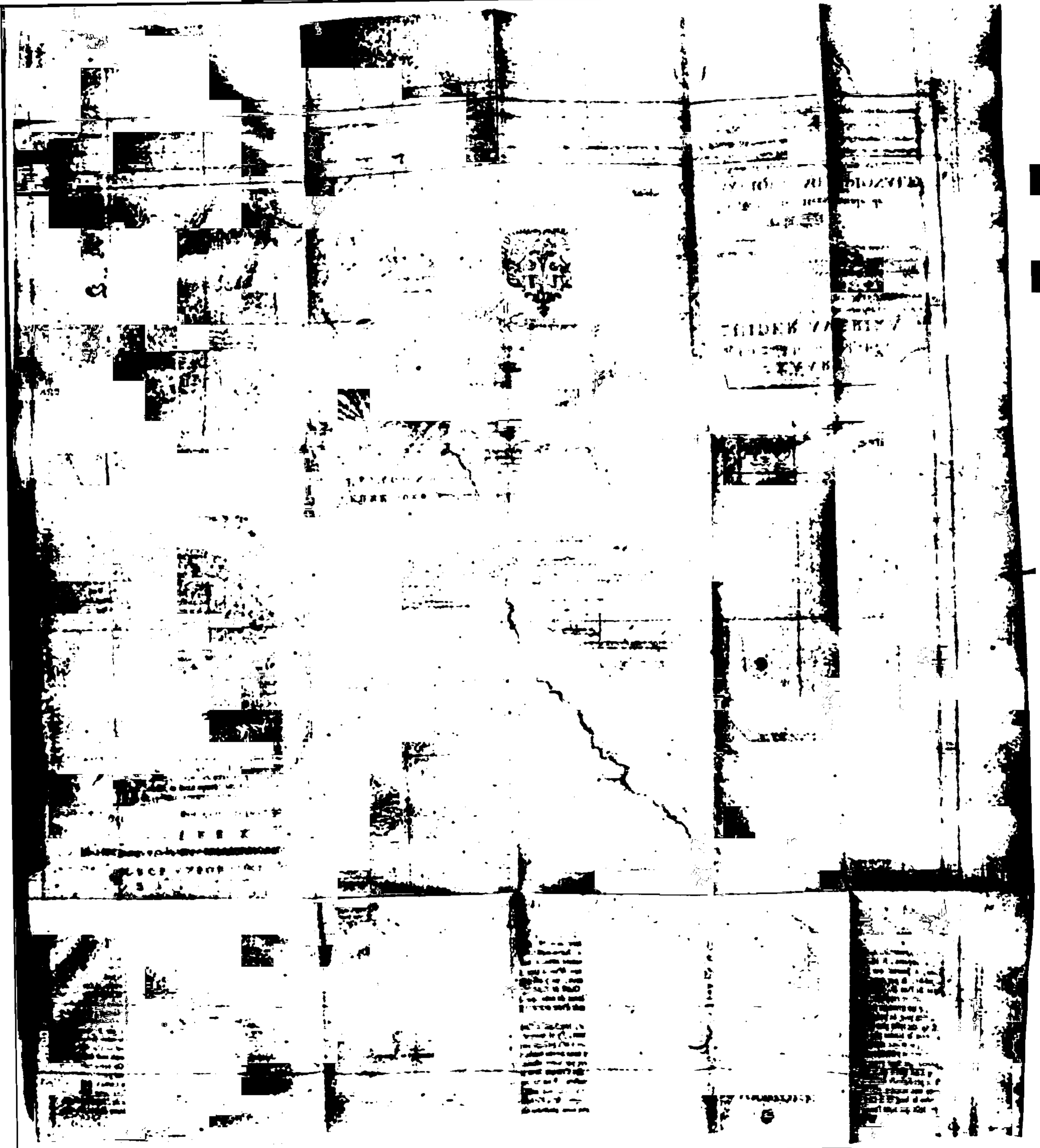
*. Hier de Route van de CENTURION van het Eiland van Sinte KATHARINA tot het Eiland van JUAN FERNANDEZ benevens het Verschil der Langtens en de Peilingen aan Boord van het Schip mangels welke de Afstanden van dezelfde berekende Cours en het omzeilen van KAAP HOORN, door't gewild der Stroomen verooraakt.

CARTE

de la Partie Meridionale de

L'AMERIQUE MERIDIONALE

*. Avec la Route du CENTURION depuis l'Ile Ste Catherine jusque a l'Ile de Juan Fernandez les Sondes et les Variations de l'Aiguille observées dans cette Route et l'erreur dans l'Estime causée par la violence des Courans.



CHAPITRE X.

Navigation depuis le Cap Noir, *juſqu'à l'Ile de* Juan Fernandez.

NOus avons vu à la fin du Chapitre huitième, qu'après avoir eu le chagrin de remarquer l'erreur de notre eſtime, par la vue des terres dont nous nous croyions ſi éloignés, nous portames au S. O. Nous continuames à faire ce cours juſqu'au 22. d'*Avril*, que nous nous trouvames au-delà du 60. degré de Latitude Sud, & ſuivant notre eſtime, à 6. degrés à l'Oueſt du Cap *Noir*. Pendant tout cet intervalle nous navigeames auſſi heureuſement qu'on peut l'eſpérer dans ces Parages, même dans la ſaiſon la plus favorable; & ſans les craintes dont nous étions agités ç'auroit été le tems le plus agréable pour nous, depuis que nous eumes paſſé le Détroit de *le Maire*, juſqu'à notre arrivée ſur les Côtes Occidentales de l'*Amérique*. Ce beau tems dura avec peu de variation juſqu'au 24; mais ce jour-là, vers le ſoir, le vent fraichit, & augmenta juſqu'à former une violente tempête. Le tems d'ailleurs étoit fort embrumé, deſorte que vers minuit, nous perdimes de vue les quatre autres Vaiſſeaux de notre Eſcadre, qui nous avoient toujours tenu fidèle compagnie, malgré les terribles orages que nous avions déja éprouvés. Pour ſurcroit de malheur, le lendemain comme on étoit occupé à ferler vos Huniers, les cargues-point & les cargues-fond rompirent, & les voiles, étant plus d'à moitié emportées par le vent, toutes les coutures s'en déchirèrent, depuis le haut juſqu'au bas; la voile du grand Perroquet battoit ſi rudement au vent, qu'elle emporta la lanterne, qui étoit à la hune, & mit le chouquet du Mât en danger. Enfin, quelques-uns de nos plus hardis Matelots ſe hazardèrent ſur la vergue, & vinrent à bout, au péril de leur vie, de couper la voile juſqu'aux ris. Dans le même tems, la voile du Perroquet de Miſaine battoit contre la vergue avec tant de furie, qu'elle fut bientôt miſe en pièces. Comme ſi ce n'eût pas encore été aſſez d'embaras, la grande voile ſe lâcha, & nous fumes obligés d'amener la vergue, pour ſauver la voile, & la vergue de Miſaine étant auſſi amenée, nous reſtames avec la ſeule voile d'Artimon. Outre la perte de nos Huniers nous ſouffrimes encore beaucoup de dommage dans nos Cordages.

Le 25. vers midi, le vent s'adoucit, & nous permit de rehiſſer nos ver-

vergues & de raccomoder nos agrés du mieux que nous pumes: mais nous ne vîmes pas un de nos Vaiſſeaux; & aucun d'eux ne nous rejoignit qu'après notre arrivée à *Juan Fernandez*. Nous avons même appris dans la ſuite, qu'il n'y eut pas deux Vaiſſeaux de toute l'Eſcadre, qui reſtaſſent enſemble; & cette ſéparation totale étoit d'autant plus ſurprenante, que nous avions juſqu'alors navigé de compagnie, pendant ſept ſemaines de tempêtes continuelles dans ce terrible Climat. Cette ſéparation nous donnoit lieu d'eſpérer que nous en ferions plus vite le reſte du paſſage, n'ayant qu'à pourſuivre notre cours ſans être retardés par les accidens des autres Vaiſſeaux; mais en revanche nous étions obligés de faire la triſte réflexion, que nous n'avions aucun ſecours à attendre, & que toutes nos reſſources ſe trouvoient dans notre ſeul Vaiſſeau. Une Planche qui auroit ſauté, ou quelque autre accident nous auroit fait périr inévitablement; ſi nous faiſions naufrage, nous ne pouvions nous attendre qu'à finir nos jours ſur quelque rivage inhabité, ſans aucune eſpérance raiſonnable de nous en jamais tirer. Quand on vogue en compagnie de quelques Vaiſſeaux tous malheurs ſont bien moins terribles, quoiqu'il arrive; il eſt au moins probable, qu'un des Vaiſſeaux pourra échapper & ſervir d'azile à l'Equipage de l'autre.

Pendant le reſte du mois d'*Avril*, nous eumes des vents violens, quoique nous euſſions toujours porté au Nord, depuis le 22. Enfin, le dernier du mois, nous eumes lieu d'eſpérer de voir bientôt la fin de ces ſouffrances; car nous nous trouvames à la Latitude de 52: 13', c'eſt-à-dire au Nord des Détroits de *Magellan*. Nous étions donc aſſurés d'avoir fait notre paſſage & d'être prêts d'entrer dans la Mer *Pacifique*. Ce nom qui lui a été donné à cauſe de l'égalité des ſaiſons qui y règnent, & de la facilité & de la ſureté avec laquelle on y navige, ne nous promettoit que des vents modérés, une Mer tranquille, un air tempéré, & tous les autres avantages par où on la diſtingue des autres parties de l'Océan. Enfin, nous nous attendions à autant d'agrémens que nous avions eſſuyé de miſères: mais nous fumes encore en ceci la dupe de nos eſpérances. Pendant tout le cours du mois de *Mai*, nos ſouffrances furent encore augmentées au-dela de ce que nous avions éprouvé auparavant, les tempêtes furent tout auſſi violentes, nos voiles & nos agrés ne ſouffrirent pas moins, notre Equipage diminuoit & s'affoibliſſoit de plus en plus par les maladies & par la mortalité: enfin, jamais nous ne fumes ſi près de notre totale deſtruction, comme il paroitra par le détail circonſtancié que je vais faire de nos malheurs.

Auſſi-

Auſſitôt que nous eumes paſſé le Détroit de *le Maire*, le Scorbut ſe manifeſta dans nos Equipages; la longueur du voyage, la fatigue que nous ſouffrimes, & la triſteſſe que nous cauſèrent tant de fâcheux accidens, augmentèrent cette maladie au point que vers la fin d'*Avril*, il y avoit bien peu de nos gens qui n'en fuſſent attaqués, & que nous perdimes ſur le *Centurion*, dans le cours de ce mois, quarante-trois perſonnes. Nous regardions le mal comme étant à ſon plus haut point, & nous nous flattions, qu'il s'adouciroit à meſure que nous avancerions vers le Nord: mais il ſe trouva au contraire que nous perdimes le double de monde, pendant le mois de *Mai*, & comme nous ne relâchames en aucun endroit, avant le milieu de *Juin*, la mortalité augmenta encore & la maladie s'étendit ſi fort, que nous trouvames que nous avions perdu plus de deux cens hommes, & qu'à chaque Quart nous ne pouvions compter ſur le Gaillard d'avant, que ſix hommes au plus capables de ſervice.

Cette maladie, ſi commune dans les voyages de long cours, & qui fut en particulier ſi deſtructive pour nos Equipages, eſt peut-être la plus ſingulière & la moins concevable de toutes celles qui peuvent affliger le Corps humain. Les ſymptômes en ſont fort inconſtans & innombrables; le progrès & les effets fort irréguliers. A peine trouvoit-on deux perſonnes qui ayant ce mal, ſe plaigniſſent des mêmes accidens, & lorſque les mêmes ſymptômes paroiſſoient, ce n'étoit pas dans le même ordre. Quoiqu'il revête ſouvent la forme de quelques autres maladies, & qu'il n'ait pas de ſignes qui lui ſoient ſi propres, qu'ils puiſſent toujours ſervir à le diſtinguer, il y a pourtant certains ſymptômes qui l'accompagnent généralement, & qui méritent qu'on en faſſe une mention particulière. Tels ſont de grandes taches livides, diſperſées ſur toute la ſurface du Corps; les jambes enflées, les gencives puantes, & ſur-tout, une laſſitude extraordinaire dans tous les membres, après le moindre exercice; & cette laſſitude dégénère en une diſpoſition à tomber en foibleſſe au moindre effort, & enfin au moindre mouvement.

Cette maladie eſt ordinairement accompagnée d'un étrange abattement d'eſprit, de friſſons, de tremblemens, & d'une grande diſpoſition à être frappé de terreurs violentes au moindre accident. Nous avons eu trop ſouvent occaſion de remarquer que tout ce qui décourageoit nos gens, ou qui confondoit leurs eſpérances, ne manquoit pas de rengréger le mal: en telles occaſions, ceux qui étoient au dernier période de la maladie, en mouroient, & ceux qui étoient encore capables de quelque ſervice,

étoient réduits à garder le branle. Il paroit qu'un des meilleurs préſervatifs, c'eſt un eſprit vif, gai & réſolu.

Ce n'eſt pas une petite tâche, que de rapporter tous les maux qui accompagnent quelquefois cette maladie, elle produit ſouvent des Fièvres putrides, des Pleuréſies, la Jaunice, de violentes douleurs de Rhumatiſme; elle cauſe quelquefois une Conſtipation opiniâtre, avec une grande difficulté de reſpirer, & ce dernier cas paſſe pour le plus dangereux des ſymptômes du Scorbut. D'autrefois toutes les parties du Corps, mais particuliérement les jambes, ſont attaquées d'ulcères de la plus mauvaiſe eſpèce accompagnés de Carie dans les os, & de chairs fongueuſes luxuriantes, qui réſiſtent à tous les remèdes. Une choſe très extraordinaire & qu'on ne croiroit pas ſur le rapport d'un ſeul témoin, c'eſt que des cicatrices de playes, guéries depuis bien des années, ſe ſont rouvertes par la virulence de cette maladie. Un des Invalides, qu'on avoit embarqué à bord du *Centurion*, avoit été bleſſé cinquante ans auparavant, à la bataille de la *Boyne*; il fut guéri en peu de tems & ſe porta bien pendant longues années, cependant le Scorbut l'ayant attaqué, les playes ſe rouvrirent, au bout de quelque tems, & parurent telles que ſi elles n'avoient jamais été guéries, & ce qu'il y a de plus étonnant, le Calus bien formé d'un os qui avoit été rompu, fut diſſous, & la fracture telle que ſi elle n'avoit jamais été conſolidée. En vérité, rien n'eſt plus étonnant que certains effets de ce mal. Pluſieurs de nos gens, quoique réduits à garder le branle, paroiſſoient ſe porter encore aſſez bien; ils buvoient & mangeoient avec appétit; ils étoient de bonne humeur, & parloient avec vigueur & d'un ton de voix nullement affoibli: cependant ſi on les remuoit, ne fût-ce que d'un côté du Vaiſſeau à l'autre, & cela dans leurs branles, ils expiroient à l'inſtant même. D'autres, qui ſe fioient aux apparences de force qui leur reſtoient, & qui s'ennuioient de reſter dans leurs branles, moururent avant que d'avoir gagné le Tillac. Il eſt ſouvent arrivé que des gens qui étoient encore en état d'aller & de venir, & capables de rendre quelque ſervice, ſont tombés morts dans un inſtant, en faiſant quelque effort; & c'eſt ainſi que nous en avons vu mourir pluſieurs durant le cours de notre voyage.

Ce mal terrible nous tourmentoit déja dès le tems que nous étions occupés à doubler le Cap *Horn*, & quoiqu'il ne fût pas encore parvenu à ſa plus grande violence, nous perdimes dès le mois d'*Avril*, quarante-trois hommes à bord du *Centurion*, comme je l'ai déja dit. Nous eſpérions

rions qu'il s'adouciroit après que nous aurions doublé ce Cap; mais nous eumes la douleur d'éprouver que la Mer *Pacifique* ne nous étoit pas plus favorable, que les Mers orageuſes qui entourent la Terre de *Feu*. Etant arrivés, le 8. de *Mai*, à la hauteur de l'Ile de *Socoro*, qui étoit le prémier rendez-vous de notre Eſcadre, & où nous eſpérions de trouver au moins quelques-uns de nos Vaiſſeaux de conſerve, nous croiſames en cet endroit pendant pluſieurs jours, pour les y attendre. Non ſeulement nous eumes le chagrin de n'y en voir aucun, & d'être par-là confirmés dans l'idée funeſte, qu'ils étoient tous péris; mais nous fumes encore dans une appréhenſion continuelle de périr nous-mêmes, & d'être jettés ſur cette Côte rude & eſcarpée, dont l'aſpect ſeul nous rempliſſoit de terreur. La vue, dans un lointain aſſez enfoncé dans les terres, étoit bornée par cette prodigieuſe chaine de Montagnes, couvertes de neiges, nommée les *Cordillères*, ou les *Andes*; & la Côte ne paroit qu'une ſuite de rochers ſtériles, terminée par un rivage bordé de précipices. A la vérité, on y voit un bon nombre de Bayes, qui avancent dans les terres, mais l'entrée en eſt embaraſſé de pluſieurs Iles; & quoiqu'il ſoit très apparent qu'on trouveroit des mouillages fort ſûrs dans pluſieurs de ces Bayes, & des Canaux commodes pour y parvenir, cependant comme nous n'avions aucune connoiſſance de cette Côte, ſi les vents d'Oueſt qui y règnent toujours, nous y avoient jettés, c'en auroit probablement été fait de notre Vaiſſeau, & de nous.

Ce danger, où nous fumes expoſés pendant quinze jours, étoit encore augmenté par la difficulté de ſuffire à la maneuvre du Vaiſſeau: le Scorbut avoit déja furieuſement éclairci notre Equipage, & de ceux qui reſtoient, preſque aucun n'eſt étoit exemt. D'ailleurs les vents continuoient à ſouffler avec violence, contre toutes nos eſpérances; quoique nous avançaſſions vers le Nord; & nous avions ſouvent de fortes Rafales, qui déchiroient nos voiles, endommageoient nos Agrés, & mettoient nos Mâts en danger de rompre. Il eſt certain, que pendant la plus grande partie du tems, que nous croiſames dans ces Parages, les vents furent ſi violens, que dans toute autre ſituation, & ſi nous avions été en haute mer, nous aurions mis à la Cape; mais ayant ſous le vent une Côte inconnue & ſi dangereuſe, nous étions obligés, pour nous ſoutenir, de porter toujours nos voiles baſſes & nos Perroquets. Pendant une de ces Rafales, qui étoit accompagnée de furieux coups de Tonnerre, un éclat de feu courut le long de notre Tillac, & ſe diviſant avec un bruit ſemblable à celui de pluſieurs coups de piſtolet, bleſſa quelques-uns de nos Officiers

& de nos Matelots, les marques des coups paroiſſant en divers endroits de leurs Corps. Cette flamme, qui ſe fit auſſi ſentir par une très forte odeur de ſouffre, étoit ſans doute de même nature que les éclats de la foudre dont l'air paroiſſoit embraſé.

Ce ſeroit abuſer de la patience du Lecteur, que de vouloir deſcendre dans le détail des accidens, des frayeurs & de la fatigue, que nous eumes à eſſuyer ſur cette Côte, & qui ne firent qu'augmenter juſqu'au 22. de *Mai*; qu'on eût dit que toutes les Tempêtes, que nous avions endurées juſqu'alors, s'étoient réunies & avoient conſpiré notre perte. Cet Ouragan nous déchira preſque toutes nos voiles, & mit en pièces la plus grande partie de nos agrés. Vers les huit heures du ſoir, une vague, telle qu'une Montagne, vint fondre ſur nous à Stribord, & nous donna une ſi furieuſe ſecouſſe, que pluſieurs de nos Haubans ſautèrent, par où nos Mâts furent en grand danger de rompre: notre Leſt & nos Proviſions furent ſi dérangées, que notre Vaiſſeau ſe trouva conſidérablement ſur le côté à Basbord. Ce coup nous conſterna, car nous nous attendions à tout moment à couler à fonds; & quoique le vent s'abaiſſât peu d'heures après, comme il ne nous reſtoit plus de voiles en état de ſervir, notre Vaiſſeau reſta expoſé aux vagues d'une groſſe Mer. Les roulis étoient ſi violens, que nous comptions à tout moment de voir tomber nos Mats, qui n'étoient plus que très foiblement ſoutenu. Cependant, nous employions tout ce que nous avions de forces à aſſurer nos Haubans, à mettre des palanquins de ris, & à racomoder nos voiles; mais tandis que nous étions occupés de ces travaux néceſſaires, nous courumes grand riſque d'être affalés ſur la Côte de l'Ile de *Chiloé*, dont nous n'étions pas fort éloignés. Par bonheur le vent ſauta au Sud, & nous donna lieu de ſortir de ce péril, & de nous éloigner de la Côte, en ne nous ſervant que de la grande voile ſeule. Je me joignis au Maitre, & l'aidai à régir le Gouvernail, pendant que tout le reſte de nos gens s'occupoit à aſſurer nos Mâts, & à tendre les voiles, auſſitôt qu'elles étoient réparées. Cette tempête fut la dernière que nous eumes à eſſuyer en ſortant de ces Climats orageux, car deux jours après, nous nous trouvames en pleine mer avec le tems le plus doux que nous euſſions eu depuis que nous eumes paſſé le Détroit de *le Maire*. Après avoir croiſé vainement en cet endroit, pendant plus de quinze jours, pour y attendre les autres Vaiſſeaux de notre Eſcadre, il fut réſolu de profiter du tems favorable, qui nous avoit déja ſi bien ſervi à nous dégager de ces Côtes terribles, & de gagner le plutôt poſſible

ble l'Ile de *Juan Fernandez*. Quoique le ſecond rendez-vous fût marqué à la hauteur du Port de *Baldivia*, comme nous n'avions trouvé aucun de nos Vaiſſeaux au prémier, il n'y avoit nulle apparence de les trouver à l'autre; & certes, nous n'avions que trop de raiſons d'être perſuadés que de toute l'Eſcadre nous étions les ſeuls qui n'euſſent pas péri. D'ailleurs nous étions réduits ſi bas, que bien loin de penſer à attaquer les Places de l'Ennemi, nos eſpérances les plus flatteuſes aboutiſſoient au bonheur de pouvoir ſauver le corps de notre Vaiſſeau, & quelques reſtes de notre Equipage déſolé, en gagnant au plus vite l'Ile de *Juan Fernandez*. C'étoit la ſeule rade dans ce quartier du Monde, où nous puſſions radouber notre Vaiſſeau, faire recouvrer la ſanté à nos Malades, & éviter ainſi de périr en Mer juſqu'au dernier homme.

Il ne nous reſtoit donc plus de choix à faire, & ſans plus délibérer, nous voguames vers l'Ile de *Juan Fernandez*. Comme nous perdions cinq ou ſix hommes par jour, nous réſolumes, pour gagner du tems, & auſſi pour éviter le danger d'être affalés ſur la Côte, de chercher cette Ile, en courant ſur le Méridien où elle eſt marquée. Le 28. de *Mai*, nous nous trouvames à la Latitude, qu'on lui aſſigne ordinairement, & nous nous flattions de la voir bientôt: mais ne la trouvant pas encore, nous commençames à croire que nous avions trop pris à l'Oueſt. Notre Commandeur étoit perſuadé qu'il l'avoit vue le 28. au matin, mais ſes Officiers ſoutinrent que ce n'étoit qu'un nuage, & le tems qui étoit couvert, favoriſoit leur opinion; il fut donc réſolu de faire l'Eſt ſous le parallèle où nous étions, & il étoit bien certain, que de cette manière il n'étoit pas poſſible de manquer cette Ile, ſi nous avions pris trop à l'Oueſt, ou autrement de découvrir le Continent du *Chili*, d'où nous pouvions prendre notre point de départ, & être ſûrs de ne plus manquer cette Ile, en faiſant cours vers l'Oueſt.

Le 30. de *Mai*, nous eûmes la vue du Continent du *Chili*, à la diſtance de douze à treize lieues. Le Païs nous parut blanc, élevé & inégal; c'étoit ſans doute une partie des *Cordillères*, que nous voyions, & qui ſont toujours couvertes de neiges. Quoique cette vue nous aſſurât de notre poſition, elle nous prouva auſſi, que nous avions changé notre cours fort inutilement, dans le moment même que nous allions probablement trouver cette Ile tant déſirée. La mortalité étoit parvenue parmi nous au point le plus terrible, & ceux qui étoient encore en vie étoient abbattus par ce dernier contretems, & par l'idée de reſter plus longtems en mer: notre proviſion d'eau tiroit à ſa fin, & tout concouroit à nous jetter

dans

dans un déſeſpoir, qui augmentoit la violence de la maladie & nous emportoit nos meilleurs Matelots. Pour ſurcroit de malheur, les calmes & les vents contraires nous contrarièrent tellement, que nous mimes neuf jours à faire, en courant la bande de l'Oueſt, le même chemin que nous avions fait en deux jours, en portant vers l'Eſt. Ce fut dans ce triſte état, avec un Vaiſſeau délabré, manquant d'eau, & notre Equipage ſi affoibli, que nous n'avions pas plus de dix Matelots en état de ſervice à chaque Quart, dont pluſieurs étoient même trop foibles pour travailler dans les maneuvres hautes; ce fut, dis-je, dans cet état, que nous voguames juſqu'au 9. de *Juin*, que nous découvrimes à la pointe du jour, l'Ile de *Juan Fernandez*. Je finirai ce prémier Livre, à ce période tant déſiré & ſi important pour nous, après avoir remarqué que, pendant le tems qui s'écoula entre la réſolution que nous primes le 28. de *Mai*, de tourner le Cap vers le Continent, & la vue que nous eumes enfin de cette Ile, nous perdimes ſoixante & dix à quatre-vingts hommes, que nous aurions ſans doute ſauvés, ſi nous avions trouvé cette Ile dès cette prémière fois, cemme nous l'aurions ſurement fait, en gardant le même cours quelques heures de plus.

VOYAGE

VOYAGE
AUTOUR
DU MONDE,
PAR GEORGE ANSON,
CHEF D'ESCADRE.

LIVRE II.

CHAPITRE I.

Arrivée du Centurion *à l'Ile de* Juan Fernandez. *Description de cette Ile.*

LE 9. de *Juin*, à la pointe du jour, comme il a été dit à la fin du Chapitre précédent, nous commençames à decouvrir l'Ile de *Juan Fernandez*, qui étoit alors de nous à la distance de onze ou douze lieues, Nord demi-quart à l'Est: & quoique le païs nous parût à la prémière vue, montueux & rude, comme c'étoit néanmoins Terre, & la

Terre que nous cherchions, ce fut un ſpectacle très agréable à nos yeux. Il n'y avoit aucun autre endroit où nous puſſions eſpérer de trouver la fin des maux terribles, contre lesquels nous avions ſi longtems lutté, qui avoient déja enlevé plus de la moitié de notre monde, & qui, ſi nous avions été obligés de tenir la Mer encore quelques jours, auroient entrainé après eux *notre* perte totale. Car nous nous trouvions en ce tems-là réduits à une ſi miſérable condition, que d'environ deux cens hommes qui étoient reſtés en vie nous ne pouvions pas, en raſſemblant tous ceux qui pouvoient être de Quart, avoir en cas d'accident aſſez de monde pour gouverner le Vaiſſeau, même en comptant les Officiers, leurs Valets, & les Mouſſes.

Comme le vent étoit alors au Nord, nous louvoyames tout le jour & la nuit ſuivante, pour pouvoir gagner terre; & durant le ſecond Quart, voulant revirer de bord, nous eumes un triſte exemple de la foibleſſe incroyable de notre Equipage; car le Lieutenant ne put jamais raſſembler plus de deux Quartier-Maitres, & ſix Matelots en état de maneuvrer; de ſorte que ſans le ſecours des Officiers, des Valets, & des Mouſſes, il auroit été impoſſible de gagner l'Ile que nous avions devant les yeux; & même avec ce ſecours, il nous fallut deux heures pour border nos voiles. Tel étoit l'état d'un Vaiſſeau de ſoixante pièces, qui trois mois auparavant avoit paſſé le Détroit de *le Maire* avec un Equipage de quatre à cinq cens hommes, preſque tous ſains & vigoureux.

Le 10. de *Juin*, l'après-midi nous nous trouvames ſous le vent de l'Ile, que nous côtoyames à la diſtance d'environ deux milles, pour trouver un bon ancrage, qui, ſuivant la deſcription que nous en avions, étoit dans une Baye au côté Septentrional de l'Ile. Nous étions à portée de voir que les précipices eſcarpés, dont nous nous étions formé de ſi desagréables idées à une certaine diſtance, bien loin d'être ſtériles, étoient preſque par-tout couverts de bois, ils laiſſoient entre eux des Vallées charmantes par leur verdure, & par toutes les ſources, & les caſcades dont elles étoient arroſées, chacune de ces Vallées, pour peu qu'elle eût d'étendue, ayant au moins ſon ruiſſeau. L'eau, comme nous l'éprouvames dans la ſuite, ne le cédoit en bonté à aucune que nous euſſions jamais goutée, & reſtoit toujours claire. La vue d'un pareil païs auroit été raviſſante en tout tems; mais dans une ſituation telle que la nôtre, languiſſans après la terre & les plantes, qui ſeules pouvoient guérir le Scorbut, qui nous déſoloit, il n'eſt guère poſſible de concevoir le coup d'œil que nous jettions

tions ſur la Côte, & l'impatience qui nous agitoit à la vue des herbes & autres rafraichiſſemens qui s'offroient à nos regards. Nos rations d'eau étoient très médiocres depuis un tems aſſez conſidérable, & nous n'en avions plus que cinq tonneaux à bord. Il n'y a que ceux qui ont ſouffert longtems la ſoif, & qui peuvent ſe rappeller l'effet que les ſeules idées de ſources & de ruiſſeaux ont produit alors en eux, qui ſoient en état de juger de l'émotion avec laquelle nous regardames une grande Caſcade d'une eau tranſparente, qui tomboit d'un rocher haut de près de cent pieds dans la Mer, à une petite diſtance de notre Vaiſſeau. Ceux de nos malades, qui n'étoient pas à l'extrémité, quoique allités depuis longtems, ſe ſervirent du peu de forces qui leur reſtoient & ſe trainèrent ſur le tillac, pour jouir d'un ſpectacle ſi raviſſant. Nous côtoyions ainſi le rivage, attentifs à contempler ce païſage, qui nous paroiſſoit plus beau à meſure que nous avancions davantage. Mais la nuit étant ſurvenue, avant que d'avoir pu trouver la Baye que nous cherchions, nous réſolumes d'aller toute la nuit la ſonde à la main. Nous eumes depuis ſoixante-quatre juſqu'à ſoixante-dix braſſes d'eau, & envoyames le lendemain notre Chaloupe à la découverte. Cependant le courant nous porta pendant la nuit ſi près de terre, que nous fumes obligés de laiſſer tomber notre ſeconde ancre ſur cinquante-ſix braſſes de profondeur, à moins d'un demi-mille du rivage. A quatre heures du matin, notre troiſième Lieutenant fut envoyé avec le Canot pour chercher la Baye où nous ſouhaitions d'être, & revint à midi avec une bonne quantité de Veaux marins & d'herbe; car quoiqu'il y eût dans l'Ile de meilleures plantes en abondance, ceux qui avoient été à terre, n'ayant pas eu le bonheur d'en trouver, avoient cru que de l'herbe ſeroit un mêts très délicat: auſſi ne ſe trompèrent-ils pas dans leur attente, cet aliment, tout dédaigné qu'il auroit été en toute autre occaſion, ayant été dévoré avec la dernière avidité. Les Veaux marins ſervirent auſſi de rafraichiſſemens, mais on n'en fit pas grand cas alors, à cauſe que l'Equipage du Canot avoit pris beaucoup d'excellent poiſſon. Ils avoient auſſi découvert la Baye, où nous avions deſſein de mouiller, & qui étoit à l'Oueſt de l'endroit où nous nous trouvions. Le tems nous ayant paru favorable le lendemain matin, nous tâchames de lever l'ancre, dans le deſſein de gagner cette Baye tant déſirée: mais quoique nous y employaſſions toutes nos forces, & que même les malades, qui pouvoient à peine ſe tenir ſur leurs jambes, nous aidaſſent, nous étions ſi foibles de monde pour virer le Cabeſtan, qu'il s'écou-

la quatre heures avant que nous puſſions avoir notre cable à pic; après quoi, avec tous nos efforts, accompagnés de quelques promeſſes, dans l'eſpérance qu'elles pourroient aider, nous nous trouvames hors d'état de détacher l'ancre du fond. Mais un vent frais & favorable s'étant levé à midi, nous donnames toutes nos voiles au vent, ce qui fit quitter l'ancre heureuſement. Nous rangeames la Côte, juſqu'à ce que nous fuſſions vis-à-vis de la pointe qui forme la partie Orientale de la Baye. Quand nous fumes devant l'entrée de la Baye, le vent, qui juſqu'alors avoit été bon, commença à changer, & à ſoufler par boufées; mais, grace à la hauteur, que nous avions gagnée, & à force de ſerrer le vent, nous entrames dans la Baye, & y laiſſames tomber l'ancre ſur cinquante-ſix braſſes d'eau. Immédiatement après nous découvrimes une Voile, & ne doutames pas un inſtant qu'elle ne fût de notre Eſcadre. Nous trouvames, quand elle approcha davantage, que c'étoit le *Tryal*, & lui envoyames d'abord quelques Matelots, qui l'aidèrent à mouiller entre nous & la Côte. Nous apprimes bientôt, que ce Vaiſſeau n'avoit été rien moins qu'exemt des maux, qui nous avoient ſi cruellement attaqués; car le Capitaine *Saunders*, étant venu ſaluer le Commandeur, lui fit rapport qu'il avoit perdu trente & quatre hommes de ſon Equipage, ajoutant, que tous les autres étoient ſi malades du Scorbut, que lui ſeul, avec ſon Lieutenant & trois de ſes Matelots ſe trouvoient en état de gouverner les voiles. Le *Tryal* jetta l'ancre près de nous le 12. de *Juin* environ à midi; mais dans le tems que nous ſongions à nous faire touer plus près du rivage par le *Tryal*, & que la choſe étoit ſur le point de s'exécuter, il vint de terre des coups de vent violens, qui nous en empêchèrent. D'ailleurs nous fumes détournés de ce ſoin par d'autres occupations plus importantes, ſavoir, de faire dreſſer des tentes à terre pour les malades; car outre que le nombre de ceux, qui mouroient à bord, alloit de jour en jour en augmentant, il n'y a aucun lieu de douter que la puanteur & l'infection n'euſſent puiſſamment contribué à augmenter les maladies, dont l'Equipage étoit attaqué. Le nombre des Matelots en état de maneuvrer étoit devenu à la fin ſi petit, qu'il n'y avoit pas eu moyen de nettoyer le Vaiſſeau avec le ſoin néceſſaire. Mais quoiqu'il y eût entre les ponts une odeur inſupportable, & que nous ſouhaitaſſions tous ardemment de ſoulager les malades & de nous rendre à terre avec eux, nous étions ſi foibles de monde qu'il ne nous fut pas poſſible de dreſſer des tentes avant le 16. de *Juin*. Ce jour-là, & les deux jours ſuivans, nous envoyames tous

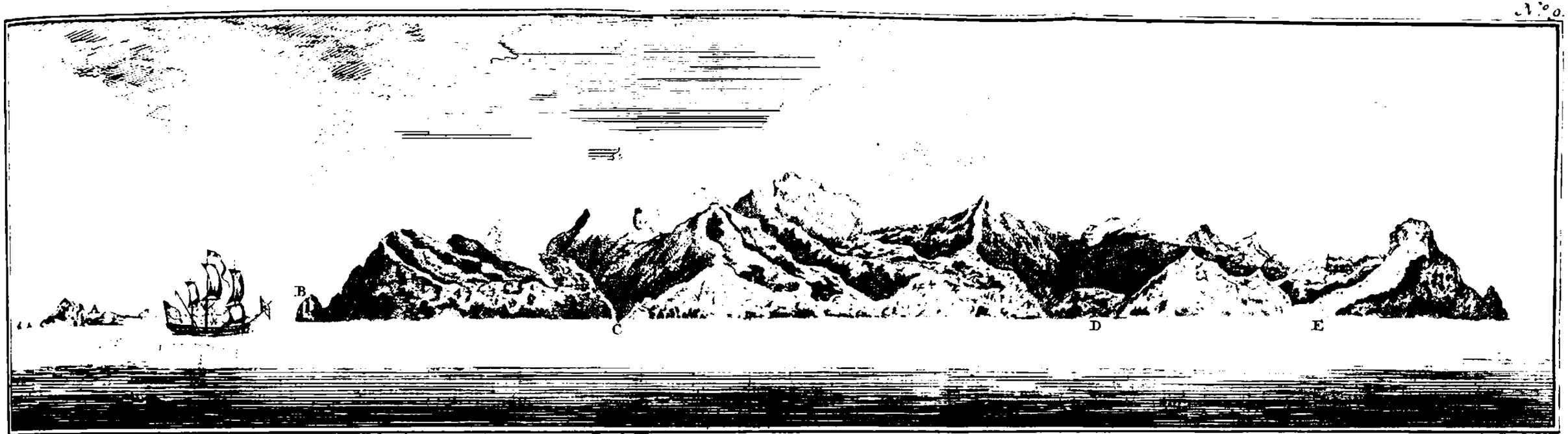
tous nos malades à terre au nombre de cent ſoixante-ſept hommes, ſans compter au moins une douzaine, qui moururent dans les Chaloupes, n'ayant pu ſoutenir le grand air. La plupart de nos malades avoient ſi peu de forces, qu'il fallut les laiſſer dans leurs branles pour les mettre dans la Chaloupe, & enſuite, au ſortir de la Chaloupe, les faire paſſer de la même manière juſqu'à leurs Tentes, en traverſant un rivage pierreux. C'étoit-là un ouvrage très fatiguant pour le petit nombre de ceux qui ſe portoient bien. Auſſi le Commandeur, par un effet de ſon humanité ordinaire, fit-il tout ce qui étoit en ſon pouvoir pour faciliter cet ouvrage, obligeant tous ſes Officiers, ſans diſtinction, à y prêter la main, & leur en donnant l'exemple. On pourra juger en quelque ſorte de l'extrême foibleſſe de nos malades par le nombre de ceux d'entre eux qui moururent à terre; car on a preſque toujours éprouvé, que la Terre, & les Rafraichiſſemens qu'elle produit, guériſſent en peu de tems le Scorbut de Mer. En vertu d'une expérience, tant de fois renouvellée, nous eſpérions que les malades, que le grand air n'avoit point tués, & qui étoient parvenus en vie dans les Tentes, ne tarderoient pas longtems à recouvrer leur ſanté & leurs forces: mais à notre grand regret, il s'écoula près de vingt jours après leur débarquement, avant que la mortalité ceſſât à peu près; & les dix ou douze prémiers jours, nous n'en enterrames par jour guère moins de ſix, & pluſieurs, qui reſtèrent en vie, ſe rétablirent très lentement. A la vérité, ceux qui s'étoient trouvés paſſablement bien au ſortir du Vaiſſeau, & qui pouvoient ſe trainer autour de leurs Tentes, furent bientôt remis; mais à l'égard du reſte, le mal parut invétéré & opiniâtre à un point preſque incroyable.

Avant de pourſuivre le récit de nos aventures, il ne ſera pas mal-à-propos d'inſérer ici une deſcription un peu détaillée de l'Ile de *Juan Fernandez*, en marquant ſa ſituation, ſes productions, & ſes différentes commodités. Nous eumes occaſion d'aquérir des lumières à tous ces égards, durant le ſéjour de trois mois que nous y fimes; & comme c'eſt le ſeul bon endroit dans ces Mers, où des Armateurs *Anglois* puiſſent trouver quelques rafraichiſſemens pour leur monde, après avoir fait le tour du Cap *Horn*, & où il leur ſoit poſſible de reſter quelque tems à l'inſçu des *Eſpagnols*, ces avantages ſeuls juſtifient ſuffiſamment le détail où nous allons entrer. Conſtamment animé du déſir d'être utile aux Vaiſſeaux de ſa Nation, qui pourroient à l'avenir ſe trouver dans ces Mers, Mr. *Anſon* fit examiner avec un ſoin tout particulier les Rades & les Côtes de cette

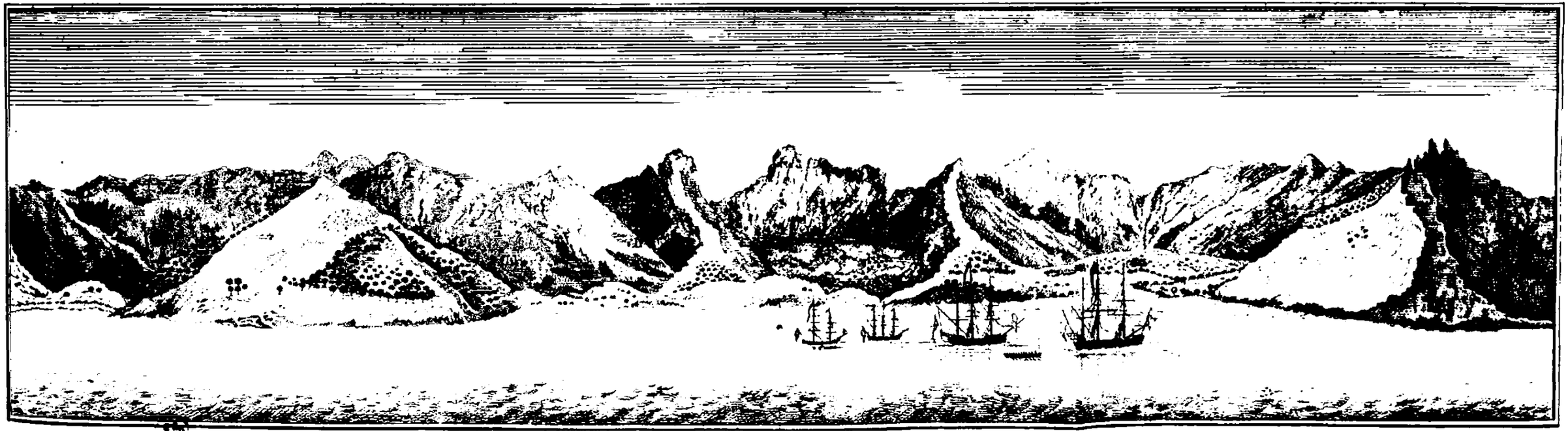
Ile, & faire encore d'autres obſervations, ſachant, par ſa propre expérience, de quelle importance de pareilles connoiſſances étoient. Car notre ignorance touchant la vraye poſition de l'Ile, dont nous avions été ſi près le 28. de *Mai*, & dont nous nous éloignames enſuite pour gagner plus vers l'Eſt, nous couta entre ſoixante-dix & quatre-vingts hommes.

L'Ile de *Juan Fernandez* ſe trouve à 33 degrés, 40 minutes de Latitude Méridionale, à la diſtance de cent & dix lieues de la Terre ferme du *Chili*. Elle tire ſon nom d'un *Eſpagnol*, qui en obtint la conceſſion, & qui y reſta quelque tems dans l'intention d'y faire un établiſſement, mais qui l'abandonna enſuite. Quand on en approche du côté de l'Eſt, elle paroit comme dans la Planche ci-jointe, où (A) marque une petite Ile, appellée l'Ile *aux Chèvres*, vers le Sud-Oueſt; (B) un rocher, appellé *Monkey-Key*, preſque contigu à la grande Ile; (C) la Baye Orientale; (D) la Baye de *Cumberland*, où nous étions mouillés, & qui, comme il ſera dit dans la ſuite, eſt la meilleure Rade pour des Vaiſſeaux; & (E) la Baye Occidentale. L'Ile même eſt d'une figure irrégulière, comme on peut le voir par le plan très exact qui s'en trouve ici; ſa plus grande étendue eſt entre quatre & cinq lieues, & ſa plus grande largeur ne va pas tout-à-fait à deux lieues. Le ſeul bon endroit pour mouiller à cette Ile eſt à la bande du Nord, où ſont les trois Bayes que je viens d'indiquer. Celle du milieu, connue ſous le nom de Baye de *Cumberland*, eſt la plus large, la plus profonde, & à tous égards la meilleure; les deux autres, dont l'une s'appelle la Baye de l'Eſt, & l'autre la Baye de l'Oueſt, ne ſont, à proprement parler, que des endroits de débarquement, où des Chaloupes peuvent mettre des futailles à terre. Je donne auſſi un plan du côté de l'Ile, qui regarde le N. E., contenant ces trois Bayes, & tracé ſur une grande échelle. Il paroit par ce plan, que la Baye de *Cumberland* eſt à l'abri des vents du côté du Sud, & que les Vaiſſeaaux, qui s'y trouvent n'ont rien à craindre que depuis le N. $\frac{1}{4}$ O. juſqu'à l'E. $\frac{1}{4}$ S.; & les vents de Nord ſouflant très rarement dans ce Climat, & n'étant preſque jamais violens, le riſque que les Vaiſſeaux courent à cet égard ne vaut pas la peine d'en parler: j'ajoute pareillement une vue très exacte de cette Baye, qui aidera les Navigateurs à la trouver deſormais très aiſément. La Baye de *Cumberland* fourniſſant de beaucoup la meilleure Rade de toute l'Ile, il eſt néceſſaire d'ajouter que les Vaiſſeaux doivent mouiller ſur la Côte Occidentale de cette Baye à la diſtance d'un peu plus de deux cables du rivage. En cet endroit ils peuvent être à l'ancre ſur quaran-

te



Vue du coté Oriental de l'Ile de JUAN FERNANDES.
Oostelyk Gezigt van het Eiland JUAN FERNANDES.



Vue de la BAYE DE CUMBERLAND *dans l'Ile de* JUAN FERNANDES.
Gezigt van CUMBERLANDS BAAY *aan t Eiland* JUAN FERNANDES.

[redacted]

N.10. B

l'Ile de JUAN FERNANDES dans la Mer du Sud à 33.° 40.' de Latitude Meridionale, et à 110 Lieues à l'Ouest du Continent du CHILI.
Variation de l'Aiguille aimantée 10.° 00.' à l'Est.

Baye du Singe
Apen Sleutel

Bokken Eiland
Ile aux Chevres

De Oost Baay
Baye de l'Est

Fyn Graauw Sand
Sable gris et fin

De Kreek
La Crique

Pais Desert
Woest Land

Fyn Sand
Sable fin

Cumberland Baay
Baye de Cumberland

Fyn Sand
Sable fin

De West Baay
Baye de l'Ouest

Fyn Sand
Sable fin

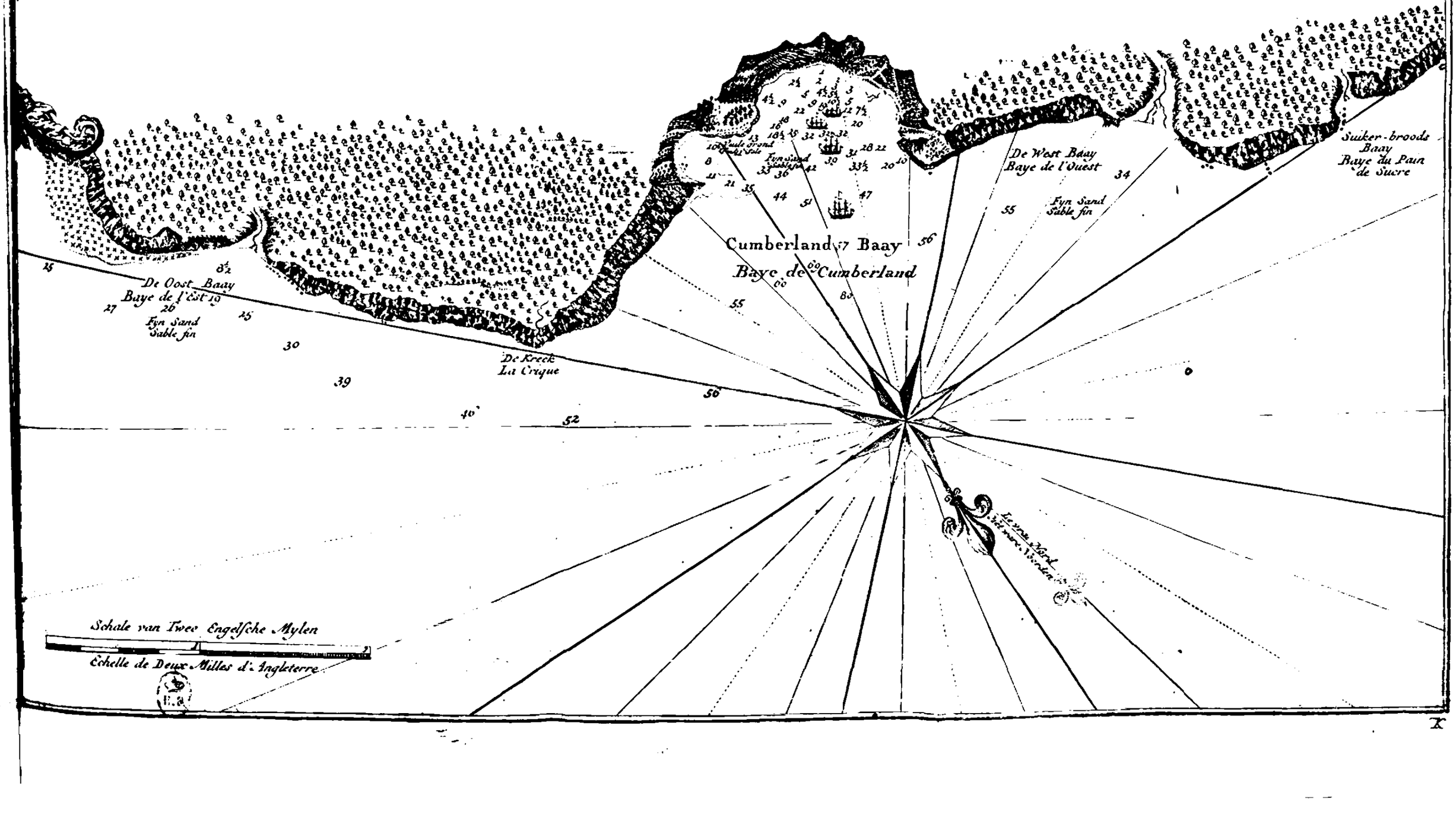
Suiker-broods Baay
Baye du Pain du Sucre

Echelle de 2 Lieues de vingt au Degré.
Schale van 2 Mylen van 20 in een Graad.

Het Eiland JUAN FERNANDES in de Zuid Zee, leggende op 33.° 40.' Zuider Breedte, en 110 Mylen van 20 in een Graad ten Westen van 't Vaste Land van CHILI.
Miswyzing van 't Compas 10.° 00.' Oostelyk.

Plan de la Côte du N.E. de l'Ile de **JUAN FERNANDES.**

Schets van den Noord-Oost kant van het Eiland ***JUAN FERNANDES***



X

te braſſes d'eau, & preſque entierement à couvert de la violence des ondes, que le vent, quand il eſt à l'Eſt, ou à l'Oueſt, chaſſe dans la Baye. Il y a, en ce cas, une précaution à prendre, qui eſt de garnir les cinq ou ſix dernières braſſes des cables, dans l'endroit où ils tiennent à l'ancre, d'une chaine de fer, ou de telle autre matière propre à les garantir des frottemens des roches du fond.

J'ai déja eu occaſion d'obſerver, que le vent de Nord, le ſeul auquel cette Baye ſoit expoſée, ſoufla très rarement durant le ſéjour que nous y fimes; & comme nous étions alors en hiver, il y a lieu de ſuppoſer que dans d'autres ſaiſons la choſe eſt encore plus extraordinaire. Toutes les fois que le vent vint de ce côté-là, il ne fut guère fort; ce qu'on doit peut-être attribuer à la hauteur des terres, qui ſe trouvent au midi de cette Baye, qui arrêtent le vent, ou du moins en diminuent la force; car vraiſemblablement le vent étoit bien plus fort à quelques lieues au large, puiſqu'il nous en venoit une Mer extrêmement haute, qui nous faiſoit rudement tanguer. Les vents de Sud, qui règnent ici ordinairement, viennent ſouvent de terre par raffales avec beaucoup d'impétuoſité, mais durent rarement plus de deux ou trois minutes. Apparemment que ces vents, après avoir été arrêtés par les montagnes voiſines de la Baye, ſe trouvant comprimés à un certain point, s'ouvrent à la fin une route par les vallées étroites, qui leur donnent paſſage, & augmentent en même tems leur violence. Ces boufées fréquentes & ſoudaines ſont cauſe qu'il eſt très difficile d'avancer dans la Baye, quand le vent vient de terre, ou d'empêcher l'eau d'entrer par les Ecubiers, quand le Vaiſſeau eſt à l'ancre.

Le côté Septentrional de l'Ile eſt formé par des montagnes hautes & eſcarpées, dont pluſieurs ſont inacceſſibles, quoique la plupart ſoient couvertes de Bois. Le terrain y eſt léger & peu profond; & l'on y voit ſouvent de grands arbres mourir ou être renverſés par le moindre choc, faute de racines. Un de nos Matelots fit à ce dernier égard une triſte expérience; car en parcourant ces montagnes à la quête des Chèvres il ſaiſit un arbre, qui étoit ſur une pente, pour s'aider à monter. L'arbre cédant, le Matelot roula de la montagne, & quoique pendant ſa chute il ſe fût accroché à un autre arbre, d'une groſſeur conſidérable, l'arbre fut déraciné comme le prémier, & le Matelot fut écraſé en tombant ſur des rochers. Il arriva pareillement à Mr. *Brett*, dans le tems que, pour ſe repoſer, il s'appuyoit le dos contre un arbre auſſi gros que lui, & ſitué

ſur

ſur une falaiſe, de renverſer l'arbre, & de tomber d'une hauteur conſidérable, ſans néanmoins ſe faire aucun mal.

La partie Méridionale, ou, pour mieux dire, la partie de cette Ile qui regarde le S.O., comme on peut le voir dans la Carte, diffère beaucoup de tout le reſte. C'eſt un païs ſec, pierreux & ſans arbres, mais fort uni & bas, en comparaiſon de la partie Septentrionale. Il n'y aborde jamais aucun Vaiſſeau, à cauſe que la Côte en eſt fort eſcarpée, & qu'outre qu'on y trouve peu ou point d'eau douce, les Vaiſſeaux y ſont expoſés au vent de Sud, qui règne preſque toute l'année, & particulierement en hiver. Les arbres, qui croiſſent dans les bois au Nord de l'Ile, ſont preſque tous aromatiques, & de pluſieurs ſortes: aucun d'eux n'eſt de taille à pouvoir fournir de gros bois de charpente, excepté le Mirthe, qui eſt le plus grand arbre de cette Ile, & qui nous fournit tout le bois de charpente que nous employames; les plus grands cependant ne ſauroient fournir des pièces de plus de quarante pieds de hauteur. La tête du Mirthe eſt ronde, & auſſi régulière que ſi elle avoit été taillée avec tout le ſoin poſſible. Sur l'écorce croît une eſpèce de Mouſſe, dont l'odeur & le goût approchent de l'Ail, & qui en tenoit lieu à nos gens; nous trouvames auſſi dans l'Ile l'arbre de Piment, & l'arbre à chou, mais en aſſez petite quantité. Nos priſonniers obſervèrent que quelques-unes des montagnes de l'Ile reſſembloient aux montagnes du *Chili*, où l'on trouve de l'or; de ſorte qu'il ne ſeroit nullement impoſſible qu'il n'y eût auſſi de l'or dans cette Ile. Nous y remarquames quelques montagnes d'une terre rouge, dont la couleur ſurpaſſoit celle du Vermillon, & qui, ſi on l'examinoit bien, pourroit peut-être ſervir à différens uſages.

Outre une quantité de toutes ſortes de plantes, que cette Ile produit, mais que notre ignorance en Botanique nous a empêchés de décrire ou même de remarquer, nous y avons trouvé preſque tous les Végétaux, qu'on regarde comme ſouverains contre cette eſpèce de maladies ſcorbutiques, qu'on contracte en mangeant des chairs ſalées, & par de longs voyages; comme du Creſſon d'eau, du Pourpier, d'excellente Oſeille ſauvage, & une prodigieuſe quantité de Navets & de Raves de *Sicile*. Nos gens, trompés par la reſſemblance, déſignoient ces deux eſpèces de racines par le même nom. Nous trouvions la verdure des Navets plus à notre goût que les racines mêmes, qui étoient ſouvent cordées, quoiqu'il s'en trouvât qui n'avoient point ce défaut, & qui étoient fort bonnes. Ces différentes ſortes de plantes, avec le Poiſſon & la Viande que l'Ile

nous

nous fourniſſoit, non ſeulement nous faiſoient un extrême plaiſir, après avoir été nourris ſi longtems de chair ſalée, mais étoient auſſi admirables pour nos malades. Par ce moyen ils recouvrèrent peu à peu leur ſanté & leurs forces; & pour ceux, qui ſe portoient bien, ces alimens chaſſèrent les ſemences cachées du Scorbut, dont probablement aucun de nous n'étoit entierement exemt.

Outre les plantes, dont je viens de parler, nous y trouvames beaucoup d'Avoine & de Treffle. Il y avoit auſſi quelques arbres à chou comme je l'ai dit; mais comme ces ſortes d'arbres étoient preſque toujours ſur le bord de quelque précipice ou dans d'autres endroits eſcarpés, & qu'il falloit couper un arbre entier pour avoir un ſeul chou, nous donnames rarement dans cette eſpèce de friandiſe.

La douceur du Climat & la bonté du terroir rendent cet endroit excellent pour toutes ſortes de végétaux; pour peu que la terre ſoit remuée, elle eſt d'abord couverte de Navets & de Raves. C'eſt ce qui engagea Mr. *Anſon*, qui s'étoit pourvu de preſque toutes les ſemences propres aux Jardins potagers, & de noyaux de différentes ſortes de fruits, à faire ſemer des Laitues, des Carottes, &c. & mettre en terre dans les bois des noyaux de Prunes, d'Abricots, & de Pêches: le tout pour l'utilité de ſes Compatriotes, qui pourroient dans la ſuite toucher à cette Ile. Ses ſoins, du moins à l'égard des fruits, n'ont pas été inutiles; car quelques Meſſieurs qui, en voulant ſe rendre de *Lima* en *Eſpagne*, avoient été pris & menés en *Angleterre*, étant venus remercier Mr. *Anſon* de la manière généreuſe & pleine d'humanité dont il en avoit agi envers ſes priſonniers, dont quelques-uns étoient de leurs parens, la converſation tomba ſur ſes expéditions dans la Mer du *Sud*; & ils lui demandèrent à cette occaſion s'il n'avoit point fait mettre en terre dans l'Ile de *Juan Fernandez* des noyaux d'Abricots & de Pêches, quelques Voyageurs, qui avoient abordé à cette Ile, y ayant découvert un grand nombre de Pêchers & d'Abricotiers, ſorte d'arbres qu'on n'y avoit jamais vue auparavant?

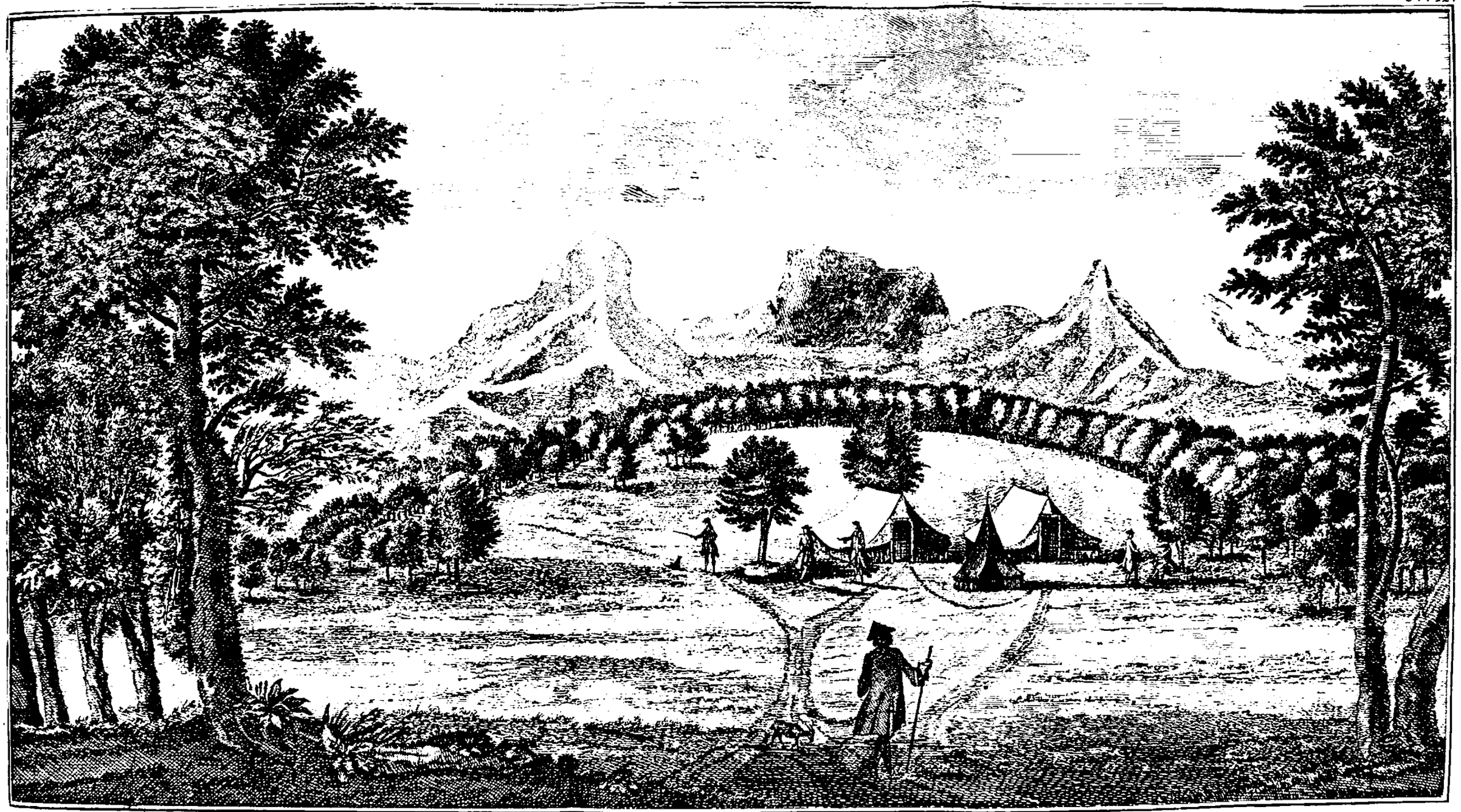
En voila aſſez au ſujet du terroir & des productions de cette Ile, dont, à la prémière vue, nous nous étions formé de ſi deſagréables idées. A meſure que nous en approchions davantage, elle s'embelliſſoit à nos yeux; & l'eſpérance que nous conçumes que ce devoit être un lieu enchanté ne ſe trouva nullement trompée quand nous y eumes fait quelque ſéjour.

Les Bois dont la plupart des Montagnes eſcarpées ſont couvertes, étoient

ſans broſſailles qui empêchaſſent le moins du monde qu'on n'y pût paſſer librement ; & la diſpoſition irrégulière des hauteurs & des précipices, dans la partie Septentrionale de l'Ile, contribuoit par cela même à former un grand nombre de Vallées, auſſi belles qu'aucune de celles qu'on dépeint dans des Romans. La plupart de ces Vallées étoient arroſées de ruiſſeaux qui tomboient par caſcades de rocher en rocher, quand le fond de la Vallée ſe trouvoit par la continuation des hauteurs voiſines entremêlé de quelques endroits eſcarpés. Il y avoit dans ces mêmes Vallées des endroits, où l'ombre, & l'odeur admirable qui ſortoit des Bois voiſins, la hauteur des rochers qui paroiſſoient comme ſuſpendus, & la quantité de caſcades tranſparentes, qu'on voyoit de tous côtés, formoient un ſéjour auſſi charmant qu'il y ait peut-être ſur toute la face de la Terre. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que la ſimple Nature ſurpaſſe ici dans ſes productions toutes les fictions de la plus heureuſe imagination. Il n'eſt pas poſſible de dépeindre par des paroles la beauté du lieu, où le Commandeur fit dreſſer ſa Tente, & qu'il choiſit pour ſa demeure. C'étoit une Clarière de médiocre étendue, éloignée du bord de la Mer d'un demi-mille, & ſituée dans un endroit dont la pente étoit extrêmement douce. Il y avoit au devant de ſa Tente une large avenue coupée à travers le Bois juſqu'à la Mer. La Baye avec les Vaiſſeaux à l'ancre paroiſſoit au bout de cette avenue, qui s'abaiſſoit inſenſiblement vers la Mer.

Cette Clarière étoit ceinte par derrière d'un Bois de grands Mirthes, rangés en forme de Théatre, le terrain, que ce Bois occupoit, ayant plus de pente que la Clarière, & cependant pas aſſez pour que les hauteurs & les précipices, qui étoient plus avant dans le Païs, ne s'élevaſſent conſidérablement au-deſſus des ſommets des arbres, & n'augmentaſſent encore la beauté du coup d'œil. Pour qu'il ne manquât rien à la beauté de cet endroit, deux ruiſſeaux, dont l'eau étoit tranſparente comme le Criſtal, couloient ſous les arbres, qui environnoient la Clarière, l'un au côté droit de la Tente, & l'autre au côté gauche, à la diſtance d'environ cent verges. On aura au moins une foible idée de ce beau Païſage, ſi l'on jette les yeux ſur la planche ci-jointe, où ce Païſage eſt repréſenté.

Par rapport aux Animaux, qu'on trouve ici, la plupart des Auteurs qui ont fait mention de l'Ile de *Juan Fernandez*, en parlent comme étant peuplée d'une grande quantité de Boucs & de Chèvres ; & l'on ne ſauroit guére revoquer leur témoignage en doute à cet égard, ce lieu ayant été extrêmement fréquenté par les Boucaniers & les Flibuſtiers, dans le tems qu'ils



Gezigt van de Plaats op 't EILAND JUAN FERNANDES *daar de* TENT *van den* KOMMANDEUR *stont.*

Vue de la Place de l'Ile de JUAN FERNANDES *ou le Commandeur avoit sa Tente.*

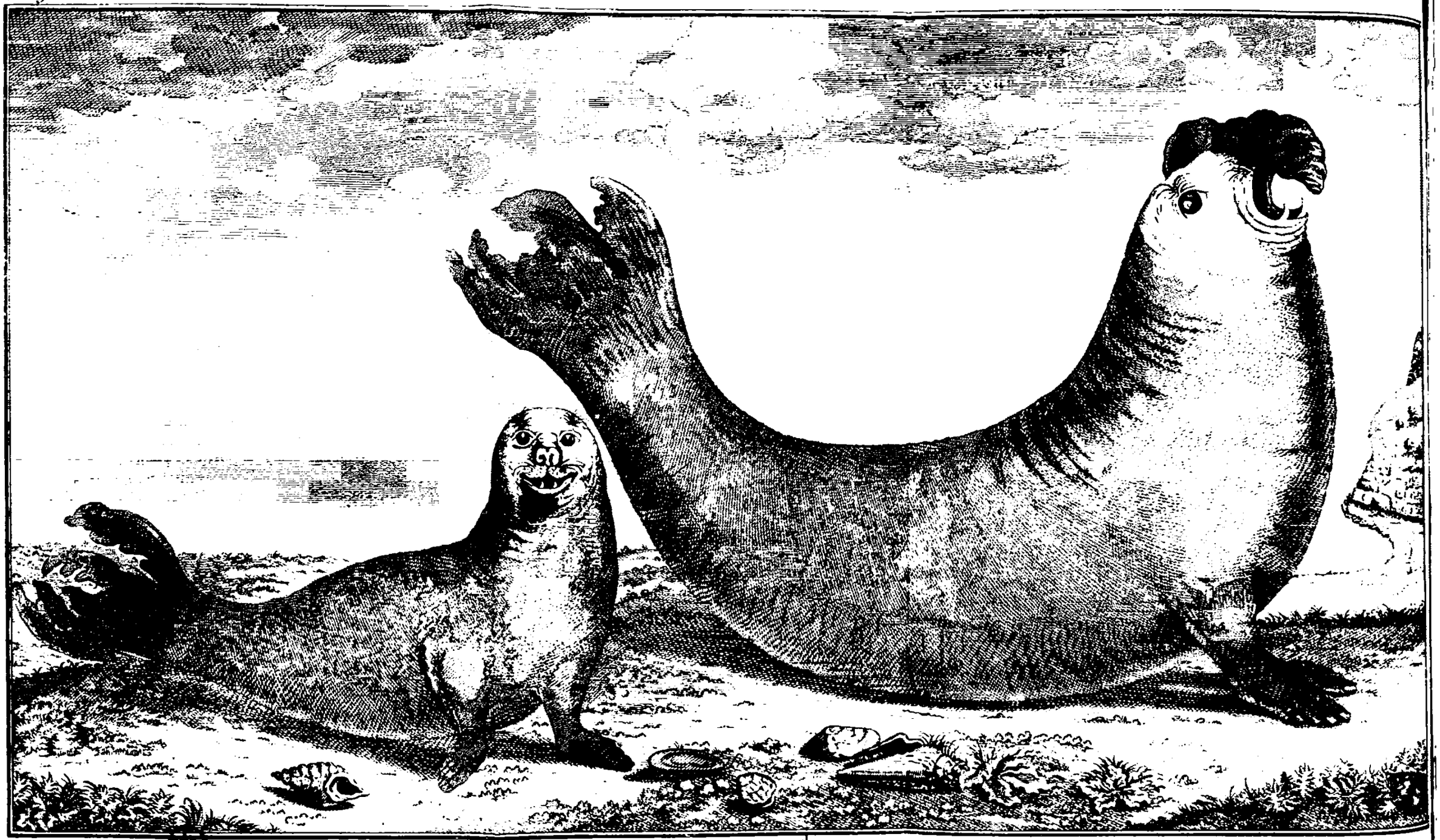
qu'ils couroient ces Mers. Il y a même deux exemples, l'un d'un *Moſkite Indien*, & l'autre d'un *Ecoſſois*, nommé *Alexandre Selkirk*, qui furent abandonnés ſur cette Ile, & qui, par cela même qu'ils y paſſèrent quelques années, devoient être au fait de ſes productions. *Selkirk*, le dernier des deux, après un ſéjour d'entre quatre & cinq ans, en partit avec le *Duc* & la *Ducheſſe*, Armateurs de *Briſtol*, comme on peut le voir plus au long dans le Journal de leur voyage. Sa manière de vivre, durant ſa ſolitude, étoit remarquable à pluſieurs égards. J'en rapporterai une particularité, que nous avons eu occaſion de vérifier. Il aſſure, entre autres choſes, que prenant à la courſe plus de Chèvres qu'il ne lui en falloit pour ſa nourriture, il en marquoit quelques-unes à l'oreille, & les lâchoit enſuite. Son ſéjour dans l'Ile de *Juan Fernandez* avoit précédé notre arrivée d'environ trente-deux ans, & il arriva cependant que la prémière Chèvre, que nos gens tuèrent, avoit les oreilles déchirées, d'où nous conclumes qu'elle avoit paſſé par les mains de *Selkirk*. Cet Animal avoit un air majeſtueux, une barbe vénérable, & divers autres ſymptômes de vieilleſſe. Nous trouvames pluſieurs des mêmes Animaux, tous marqués à l'oreille, les mâles étant reconnoiſſables par la longueur prodigieuſe de leur barbe, & par d'autres caractères diſtinctifs de vieilleſſe.

Mais ce grand nombre de Chèvres, que pluſieurs Voyageurs aſſurent avoir trouvé dans cette Ile, eſt à préſent extrêmement diminué: car les *Eſpagnols*, inſtruits de l'uſage que les Boucaniers & les Flibuſtiers faiſoient de la chair des Chèvres, ont entrepris de détruire la race de ces Animaux dans l'Ile, afin d'ôter cette reſſource à leurs ennemis. Pour cet effet ils ont lâché à terre nombre de grands Chiens, qui s'y ſont multipliés, & ont enfin détruit toutes les Chèvres qui ſe trouvoient dans la partie acceſſible de l'Ile; ſi-bien qu'il n'en reſte à préſent qu'un petit nombre parmi les rochers & les précipices, où il n'eſt pas poſſible aux Chiens de les ſuivre. Ces Animaux ſont partagés en différens Troupeaux de vingt ou trente chacun, qui habitent des demeures diſtinctes, & ne ſe mêlent jamais enſemble. C'eſt ce qui augmentoit la difficulté que nous trouvions à en tuer, & cependant leur chair, qui avoit un goût de venaiſon, nous paroiſſoit un mêts ſi friand qu'à force d'épier les lieux, où ils faiſoient leur ſéjour, nous connumes tous leurs Troupeaux; & j'ai lieu de croire que les Boucs & les Chèvres qu'il y a dans toute l'Ile, n'excèdent pas le nombre de deux cens. Je me ſouviens qu'un jour nous eumes occaſion de voir les préparatifs d'un combat entre un Troupeau de ces Animaux, & un cer-

tain nombre de Chiens. Car allant en Chaloupe dans la Baye Orientale, nous apperçumes quelques Chiens qui quêtoient; & curieux de ſavoir de quel gibier ils ſuivoient la piſte, nous nous arrêtames quelque tems pour voir à quoi aboutiroit cette courſe; à la fin nous les vimes gagner une hauteur, dont le ſommet étoit occupé par un Troupeau de Chèvres, qui paroiſſoient diſpoſées à les recevoir. Il y avoit en cet endroit un ſentier fort étroit, bordé de précipices des deux côtés; ce fut le poſte que le Chef du Troupeau choiſit pour y faire tête à l'Ennemi, le reſte du Troupeau ſe tenant derrière lui, dans un eſpace moins reſſerré. Comme cet eſpace étoit inacceſſible par tout autre endroit, que celui où le Chef s'étoit placé, les Chiens, quoiqu'ils euſſent monté la hauteur avec beaucoup d'ardeur, ne ſe trouvèrent pas plutôt à la diſtance d'environ vingt-cinq pas de lui, que la crainte d'être jettés de haut en bas par leur Ennemi, les arrêta tout court, & les obligea à ſe coucher par terre, haletans & hors d'haleine.

Les Chiens, qui, comme je l'ai dit, ont détruit ou chaſſé les Chèvres de toutes les parties acceſſibles de l'Ile, ſont de différentes eſpèces, & ont prodigieuſement multiplié. Ils venoient quelquefois nous rendre viſite pendant la nuit, & nous déroboient nos proviſions; & il arriva même une ou deux fois; que trouvant quelqu'un des nôtres à l'écart, ils l'attaquèrent; mais comme il vint du ſecours à tems, on les mit en fuite avant qu'ils euſſent eu le tems de faire aucun mal. Depuis que les Chèvres ne leur ſervent plus de nourriture, il y a lieu de ſuppoſer qu'ils vivent principalement de jeunes Veaux marins. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que pluſieurs de nos gens ayant tué des Chiens, & les ayant mangés, leur trouvèrent un goût de Poiſſon.

Les Chèvres étant ſi rares, que nous avions bien de la peine à en tuer une par jour, & notre monde commençant à ſe dégouter de Poiſſon, (dont, comme je l'ai remarqué ci-deſſus, on prend ici tant qu'on veut) il fallut enfin en venir à manger du Veau marin. Ce mêts, dédaigné au commencement, nous parut meilleur de jour en jour, & fut appellé Agneau. Le Veau marin, dont il ſe trouve ici une grande quantité, a été ſi ſouvent décrit par d'autres, que ce ſeroit une peine aſſez inutile que d'entrer dans quelque détail ſur ce ſujet. Mais on trouve dans l'Ile de *Juan Fernandez* un autre Animal amphibie, appellé Lion marin, qui reſſemble un peu au Veau marin, quoique beaucoup plus grand, nous le mangions ſous le nom de Bœuf; & comme c'eſt un Animal tout-à-fait ſingulier, je



EENE ZEE LEEUWIN. UNE LIONNE MARINE.

EEN ZEE LEEUW. UN LION MARIN.

ne ſaurois me diſpenſer d'en donner ici la deſcription.

Les Lions marins, quand ils ont toute leur taille, peuvent avoir depuis douze juſqu'à vingt pieds de long, & en circonférence depuis huit pieds juſqu'à quinze: ils ſont tellement gras, qu'après avoir fait une inciſion à la peau, qui a environ un pouce d'épaiſſeur, on trouve au moins un pied de graiſſe avant que de parvenir à la chair ou aux os; & nous fimes plus d'une fois l'expérience, que la graiſſe de quelques-uns des plus gros nous fourniſſoit juſqu'à cent vingt & ſix galons d'huile, ce qui revient à peu près à cinq cens pintes meſure de *Paris*. Ils ſont auſſi fort ſanguins; car ſi on leur fait de profondes bleſſures dans une douzaine d'endroits, on verra jaillir à l'inſtant avec beaucoup de force, autant de fontaines de ſang. Pour déterminer la quantité de leur ſang nous en tuames d'abord un à coups de fuſil, lui ayant enſuite coupé la gorge, nous meſurames le ſang qu'il rendit, & trouvames, qu'outre celui qui reſtoit encore dans les vaiſſeaux, & qui n'étoit pas peu de choſe, il en avoit rendu au moins deux barriques. Leur peau eſt couverte d'un poil court, de couleur tannée claire; mais leur queue, & leurs nageoires, qui leur ſervent de pieds quand ils ſont à terre, ſont noirâtres. Les extrémités de leurs nageoires ne reſſemblent pas mal à des doigts, joints enſemble par une membrane. Mais cette membrane ne s'étend pas juſqu'au bout des doigts, qui ſont garnis chacun d'un ongle. Outre la groſſeur, qui les diſtingue des Veaux marins, ils en diffèrent encore en pluſieurs choſes, & ſur-tout les mâles, qui ont une eſpèce de groſſe trompe, qui leur pend du bout de la machoire ſupérieure de la longueur de cinq ou ſix pouces; cette partie ne ſe trouve pas dans les femelles, ce qui les fait diſtinguer des mâles au prémier coup d'œil, outre qu'elles ſont beaucoup plus petites. La Planche ci-jointe repréſente exactement l'un & l'autre de ces Animaux: il faut pourtant obſerver que la différence en groſſeur entre les deux ſexes, eſt rarement auſſi grande qu'elle eſt repréſentée ici, le mâle qu'on y a peint au naturel étant le plus grand qu'on ait vu ſur cette Ile; nos Matelots l'appelloient le Bacha, parce qu'il étoit toujours accompagné d'un nombreux Serrail, dont il ſavoit admirablement écarter les autres mâles. Ces Animaux ſont de vrais amphibies; ils paſſent tout l'Eté dans la Mer & tout l'hiver à Terre; c'eſt alors qu'ils travaillent à la génération & que les femelles mettent bas. Leurs portées ſont de deux Petits à la fois: ces Animaux tettent & ſont dès la naiſſance de la grandeur d'un Veau marin qui a toute ſa taille. Les Lions marins pen-

BIBLIOTHEQUE ROYALE

dant tout le tems qu'ils ſont à terre, vivent de l'herbe qui croît ſur les bords des eaux courantes, & le tems qu'ils ne paiſſent pas, ils l'employent à dormir dans la fange. Ils paroiſſent d'un naturel fort peſant & ſont difficiles à réveiller, mais ils ont la précaution de placer des mâles en ſentinelle autour de l'endroit où ils dorment, & ces ſentinelles ont grand ſoin de les éveiller dès qu'on approche ſeulement de la horde. Ils ſont fort propres à donner, l'alarme leur cris étant fort bruiant & de tons fort différens; tantôt ils grognent comme des Pourceaux, & d'autrefois ils henniſſent comme les Chevaux les plus vigoureux. Ils ſe battent ſouvent enſemble, ſur-tout les mâles, & le ſujet ordinaire de leurs querelles ce ſont les femelles: nous fumes un jour ſurpris à la vue de deux de ces Animaux, qui nous parurent d'une eſpèce toute nouvelle, mais en approchant de plus près, nous trouvames que c'étoient deux mâles, défigurés par les bleſſures qu'ils s'étoient faites à coups de dents, & par le ſang, dont ils étoient couverts. Le Bacha, dont j'ai parlé, n'avoit aquis ſon Serrail nombreux & ſa ſupériorité ſur les autres mâles, que par ſes victoires, & on pouvoit juger du nombre & de la grandeur de ſes combats, par les cicatrices dont tout ſon corps étoit couvert. Nous tuames quantité de ces Animaux, pour en manger la chair, & ſur-tout le cœur & la langue, que nous trouvions préférables à celle de Bœuf. Il eſt très facile de les tuer; car il ſont preſque également incapables de ſe défendre & de s'enfuir; il n'y a rien de plus lourd que ces Animaux, & au moindre mouvement qu'ils font, on voit leur graiſſe molaſſe flotter ſous leur peau. Cependant il faut ſe donner de garde de leurs dents, & il arriva à un de nos Matelots, dans le tems qu'il étoit tranquillement occupé à écorcher un jeune Lion marin, que la mère de cet Animal ſe jetta ſur lui ſans qu'il l'apperçût, & lui prit la tête dans ſa gueule. La morſure fut telle que le Matelot en eut le crane fracaſſé en plus d'un endroit, & quelques ſoins qu'on pût en prendre, il mourut peu de jours après.

Voila les principaux Animaux qu'on trouve dans cette Ile. Nous y vimes peu d'Oiſeaux, & il n'y a guère que des Faucons, des Merles, des Hiboux, & des Colibris. Nous n'y vimes point de *Pardelas*, qui ſe creuſent des trous en terre, & que d'autres diſent y avoir vus: mais nous y trouvames pluſieurs de leurs trous, & nous jugeames que les Chiens les avoient détruits. C'eſt ainſi qu'ils ont traité les Chats, qui abondoient dans cette Ile du tems de *Selkirk*, & dont nous n'avons vu qu'un ou deux, pendant notre ſéjour en cet endroit. Il n'en eſt pas de même dés

Rats

Rats, ils s'y ſont maintenus en très grand nombre, & nos Tentes en étoient pleines toutes les nuits.

J'aurois grand tort d'oublier l'article des Poiſſons, puiſqu'ils nous ont fourni les meilleurs mêts que nous ayons goûtés dans cette Ile. La Baye en eſt abondamment fournie, & de pluſieurs eſpèces. Les Morues y ſont d'une groſſeur prodigieuſe, & en auſſi grande quantité que ſur les Côtes de *Terreneuve*, au jugement de pluſieurs de nos gens qui avoient été à cette peche. Nous y primes auſſi de grandes Brêmes, des Anges de mer, des Cavallies, des Tatonneurs, des Poiſſons argentés & des Congres d'une eſpèce particulière, & un Poiſſon noir, qui reſſembloit à une Carpe, dont nous faiſions plus de cas que de tout autre, & à qui nous avions donné le nom de Ramoneur de cheminée. A la vérité le rivage eſt ſi plein de rochers & de cailloux, qu'il n'y a pas moyen d'y tirer la ſenne; mais nous pechions à l'hameçon, & nous prenions autant de Poiſſons que nous voulions, enſorte qu'une Chaloupe, avec deux ou trois lignes, en revenoit chargée en deux ou trois heures de tems. Le ſeul inconvénient auquel cette peche étoit ſujette, venoit des Requins, & autres Poiſſons voraces, qui ſuivoient ſouvent la Chaloupe, & nous enlevoient le Poiſſon. Les Ecreviſſes de mer ſont un autre mêts exquis, que la Mer nous offroit en plus grande abondance, que peut-être en aucun lieu du monde. Elles y peſent ordinairement huit à neuf livres, ſont d'un goût excellent, & en telle quantité vers la rivage, qu'on les perçoit ſouvent avec le croc lorsque les Chaloupes partoient de terre, ou y abordoient.

Telles ſont les principales remarques que j'avois à faire ſur le Terrain, les Végétaux, les Animaux & autres produits de l'Ile de *Juan Fernandez*. Par tout ce que je viens d'en dire, il paroit que nous ne pouvions trouver de lieu de relâche, plus propre à nous refaire, dans l'état déplorable où nous avoit réduit notre malheureuſe Navigation autour de l'extrémité Méridionale de l'*Amerique*. Après une deſcription de cette Ile auſſi détaillée, qu'un ſéjour de trois mois m'a mis en état de la faire, je vais rapporter dans le Chapitre ſuivant, ce qui nous y arriva, pendant cet intervalle de tems; & je reprens le fil de mon narré, au 18. de *Juin*, qui eſt le même jour que le *Tryal*, qu'une rafale avoit rejetté en Mer, trois jours auparavant, regagna l'ancrage, & que nous finimes la fatigante corvée de porter nos Malades à terre, huit jours après que nous eumes mouillé l'ancre dans cette Baye.

CHA-

CHAPITRE II.

Arrivée du Glouceſter *à l'Ile de* Juan-Fernandez : *celle de l'*Anne : *& ce que nous y fimes juſqu'à l'arrivée de cette dernière.*

L'Arrivée du *Tryal* à l'Ile de *Juan Fernandez*, ſi peu de tems après que nous y eumes abordé nous mêmes, nous donna lieu d'eſpérer que nous ſerions bientôt rejoints par le reſte de notre Eſcadre, & pendant pluſieurs jours nous eumes toujours les yeux tournés vers la Mer, dans l'attente de voir paroître quelqu'un de nos Vaiſſeaux égarés. Mais au bout de quinze jours qu'aucun ne parut, nous commençames à déſeſpérer de les revoir jamais: car nous ſavions très bien que ſi notre Vaiſſeau avoit été obligé de tenir la Mer, pendant tout ce tems, pas un ſeul de nous ne fût reſté en vie, & que le corps de notre Vaiſſeau, rempli de cadavres, ſeroit devenu le jouet des vents & des flots. Nous n'avions que trop de raiſons de croire que tel avoit été le ſort des Vaiſſeaux de notre Eſcadre qui ne paroiſſoient point: chaque heure, qui s'écouloit, ajoutoit un degré de force à ces triſtes probabilités.

Enfin le 21. de *Juin*, quelques-uns de nos gens, du haut d'une éminence vers le bord de la Mer, apperçurent un Vaiſſeau au-deſſous du vent, dont les voiles baſſes paroiſſoient au niveau de l'horizon: ces voiles & celle du grand Perroquet étoient les ſeules qu'il portoit. Cette derniére circonſtance fit conclurre, que c'étoit un Vaiſſeau de notre Eſcadre, qui avoit ſouffert autant que nous, dans ſes voiles & ſes agrés. C'eſt la ſeule conjecture qu'on eut occaſion de faire; car peu après le tems ſe brouilla & en fit perdre la vue. Sur ce rapport, & ſur ce que nous ne vimes plus paroître aucun Vaiſſeau de quelques jours, nous fumes fort inquiets pour celui qu'on avoit vu, & nous crumes qu'il manqueroit d'eau, que ſon Equipage étoit trop affoibli par les maladies, pour pouvoir voguer contre le vent, & qu'après être venu juſqu'à la vue de l'Ile, ils périroient tous ſans pouvoir y aborder. Cependant le 26. vers le midi, nous découvrimes une voile, au Nord-eſt, que nous primes pour le même Vaiſſeau qu'on avoit déjá vu, & cette conjecture ſe trouva vraie. A une heure après-midi le Vaiſſeau fut ſi proche, que nous le reconnumes pour

pour être le *Glouceſter*. Comme il n'y avoit pas à douter, que l'Equipage ne fût en grande détreſſe, le Commandeur envoya à leur ſecours, le Canot chargé d'eau, de Poiſſon, & d'autres rafraichiſſemens, qui leur vinrent bien à point, car jamais il n'y eut d'Equipage en plus triſte état. Ils avoient jetté à la Mer les deux tiers de leur monde, & de ceux qui reſtoient en vie, il n'y en avoit en état d'agir, que les Officiers & leurs Valets. Depuis longtems ils étoient réduits à une pinte d'eau par ration tous les vingt-quatre heures, & malgré cette économie, ſans le ſecours que nous leur envoyames, ils ſeroient bientôt morts de ſoif; leur proviſion d'eau tirant à ſa fin. Le Vaiſſeau louvoyoit à trois milles de la Baye; mais les vents & les courans étoient contraires, & il n'y avoit pas moyen de gagner l'ancrage. Ils continuèrent la même maneuvre le lendemain, mais ſans apparence de ſuccès, tant que le vent & les courans ne changeoient pas; ainſi le Commandeur jugea à propos de redoubler ſes ſecours, & leur envoya le Canot du *Tryal*, monté par des gens du *Centurion*, & chargé auſſi d'eau & d'autres rafraichiſſemens. Mr. *Mitchel*, Capitaine du *Glouceſter*, fut obligé de garder ces deux Canots, le ſecours de ceux qui les avoient amenés, lui étant abſolument néceſſaire pour gouverner ſon Vaiſſeau. Le *Glouceſter* reſta quinze jours dans cette ſituation, auſſi cruelle que celle de Tantale; car il ne put pendant tout ce tems gagner la Rade, quoique pluſieurs fois il eût les apparences les plus favorables d'y réuſſir. Le 9. de *Juillet*, nous remarquames que ce Vaiſſeau s'éloignoit & portoit vers l'Eſt. Nous conjecturames, que ſon deſſein étoit de gagner vers le Sud de l'Ile, mais nous le perdimes bientôt de vue, & il ne parut plus de huit jours. Cela nous donna beaucoup d'inquiétude, car nous ne pouvions douter que l'Equipage ne ſouffrît extrémement faute d'eau. Le 16. le Vaiſſeau reparut encore, tâchant de doubler la pointe à l'Eſt de l'Ile, mais le Vent qui ſouffloit directement de la Baye, l'empêcha d'approcher de Terre, de plus près que de quatre lieues. Le Capitaine *Mitchel* fit ſignal de détreſſe, & on lui envoya notre double Chaloupe, avec de l'eau & quantité de Poiſſon, & d'autres rafraichiſſemens. Comme nous ne pouvions nous paſſer de cette Chaloupe, le Commandeur ordonna poſitivement au Quartier-maître de revenir d'abord; mais il fit une tempête le lendemain, & comme nous ne vimes pas notre Chaloupe, nous craignimes qu'elle n'eût péri, ce qui auroit été pour nous une perte irréparable. Nous ne fumes tirés de cette inquiétude, qu'au bout de trois jours, que nous eumes la joye de découvrir ſur

l'horizon les voiles de notre Chaloupe: nous envoyames le Canot au devant d'elle, qui nous la ramena à la toue en peu d'heures. L'Equipage de la Chaloupe s'étoit chargé de ſix malades du *Glouceſter*, pour les porter à bord, mais de ces ſix deux moururent dans la Chaloupe. Nous apprimes alors le triſte état où le *Glouceſter* étoit réduit; il y avoit à peine un homme qui ne fût pas malade, excepté ceux que nous y avions envoyés: la mortalité y étoit terrible, & ſans les proviſions que nos Chaloupes y avoient portées, tous, ſains & malades mouroient également faute d'eau. Ce qu'il y avoit de plus triſte, c'eſt que ces maux paroiſſoient ſans remède; il y avoit déja un mois que ce Vaiſſeau faiſoit tout ce qu'il pouvoit pour entrer dans la Baye, & il n'étoit pas plus avancé que le prémier moment qu'il découvrit l'Ile; l'Equipage perdoit tout-à-fait courage, & ce jour même qu'il reçut notre dernier ſecours, ſa ſituation parut plus deſeſperée que jamais, nous perdimes de nouveau le Vaiſſeau de vue, & n'oſames plus nous flatter de lui voir gagner l'ancrage.

Enfin le moment de délivrance arriva dans le tems que nous nous y attendions le moins: car pluſieurs jours après que le *Glouceſter* avoit diſparu à nos yeux, nous fumes agréablement ſurpris le matin du 23. de *Juillet*, de lui voir doubler à pleines voiles, la pointe du Nord Oueſt de la Baye. Nous envoyames en toute diligence à ſon aide, toutes les Chaloupes que nous avions, & une heure après que nous l'eumes apperçu, il vint mouiller l'ancre entre la terre & nous. Nous eumes lieu alors d'être pleinement convaincus, que tous les ſecours & les proviſions que nous lui avions envoyés, lui avoient été d'une néceſſité abſolue; pour peu qu'il en eût manqué la moindre partie, il étoit impoſſible qu'un ſeul homme de l'Equipage eût échappé à la mort: malgré les attentions extrêmes du Commandeur pour leur aſſiſtance, & le ſuccès de ces attentions, ils avoient perdu les trois quarts de leur monde; & peu de ceux qui reſtoient en vie étoient capables du moindre ſervice. Notre prémier ſoin fut de les aider à jetter l'ancre, & le ſecond de porter leurs malades à terre: ils étoient réduits à moins de quatre-vingts, & nous nous attendions bien à en voir mourir la plus grande partie: mais ſoit que ceux, dont la maladie avoit atteint un certain point de malignité, fuſſent déja tous morts, ſoit que les rafraichiſſemens que nous leur avions fournis, euſſent diſpoſé ceux qui reſtoient à une guériſon plus prompte, il arriva que ces malades furent beaucoup plutôt rétablis que les nôtres ne l'avoient été à notre arrivée dans l'Ile, & qu'il en mourut très peu depuis qu'ils furent débarqués.

J'ai

J'ai donné tout de ſuite le détail des évenemens rélatifs à l'arrivée du *Glouceſter*. J'ajouterai que depuis ce tems nous ne revimes plus aucun autre Vaiſſeau de notre Eſcadre, excepté la Pinque *Anne*, qui nous rejoignit vers le milieu d'*Aout*, & dont je rapporterai dans la ſuite les avantures. Je reviens à préſent à ce qui nous arriva, tant ſur notre Vaiſſeau qu'à terre, durant le tems des tentatives inutiles que fit le *Glouceſter*, pour aborder à l'Ile où nous l'attendions.

Dès que nous eumes porté nos malades à terre, nous nous occupames à nettoyer notre Vaiſſeau & à remplir nos barriques d'eau. Le prémier de ces travaux étoit abſolument néceſſaire, pour prévenir les maladies qui, ſi on l'avoit négligé, n'auroient pas manqué d'attaquer de nouveau notre Equipage. Le grand nombre de malades que nous avions eu à bord, & le peu de ſoins dont on eſt capable dans le triſte état où nous avions été réduits, avoient rendu le dedans du Vaiſſeau d'une malpropreté & d'une mauvaiſe odeur très malſaines. Nous avions auſſi de fortes raiſons de nous preſſer de faire notre proviſion d'eau, tel cas pouvant arriver qui nous eût obligé de remettre à la voile au plus vite. A notre arrivée dans cette Ile nous eumes des indices qui nous portèrent à croire que des Vaiſſeaux *Eſpagnols* y avoient relaché depuis peu; & il étoit à craindre qu'il n'y revinſſent bientôt, ſoit pour faire de l'eau, ſoit pour nous y chercher; car il étoit fort apparent qu'ils ne croiſoient dans ces parages, que pour nous y attendre, & c'étoit ici le lieu le plus propre à nous trouver. Nous ſçumes dans la ſuite que toutes ces conjectures étoient très fondées; les indices qui les firent naître, furent des Jarres fraichement briſées, que nous trouvames à terre, quelques monceaux de cendres, des reſtes de Poiſſons, & des Poiſſons même entiers, qui commençoient à peine à ſe corrompre. Or comme les Vaiſſeaux marchands *Eſpagnols* ont toujours dans leurs inſtructions, un ordre exprès d'éviter cette Ile, qui eſt le prémier rendez-vous des Armateurs qui arrivent dans ces Mers, nous concluions que ce devoient être des Vaiſſeaux de guerre qui y avoient relaché. Nous ignorions encore que *Pizarro* avoit été obligé de retourner à *Buénos Ayres*, & nous ne ſavions pas au juſte quelle Eſcadre on pouvoit équiper à *Callao*; ainſi nous avions d'autant plus lieu de craindre, que le rang de notre Vaiſſeau, & les ſoixante pièces de Canon dont il étoit monté, ne fuſſent propres qu'à augmenter la honte de notre défaite, n'y ayant pas un Armateur ſi chétif, qu'il ne fût pour nous un Ennemi trop

redoutable. Si nous avions eu le malheur d'être obligés alors de combattre, nous n'aurions pas eu trente hommes en état d'agir.

Pendant qu'une partie de nos gens étoit occupée à nettoyer le Vaiſſeau & à faire de l'eau, d'autres dreſſèrent un four de cuivre, proche de nos Tentes de malades, & nous fumes bientôt en état de leur fournir tous les jours du pain frais, auſſi bien qu'au reſte de l'Equipage. Nous ne doutions pas que ce rafraichiſſement, joint aux Herbages & au Poiſſon, ne contribuât beaucoup au rétabliſſement de nos gens, & c'eſt ce qui nous étoit de la dernière néceſſité; car des accidens qui euſſent été moins que rien pour un Vaiſſeau bien monté, nous cauſoient dans l'état où nous étions, les alarmes les plus vives & les mieux fondées. Nous en fimes une fâcheuſe expérience le 30. de *Juin*, à cinq heures du matin; un violent coup de vent, venant de Terre, fit rompre le petit cable de notre ancre, à dix braſſes de l'arganeau. Heureuſement pour nous, le cable ordinaire tint, malgré la violence de la ſecouſſe, & nous nous trouvames ſur quatre-vingts braſſes d'eau, après avoir filé deux cables juſques au bout. Nous n'avions pas alors douze Matelots dans le Vaiſſeau, & nous craignions que ſi le vent continuoit à ſouffler avec la même force, nous ne fuſſions pouſſés en Mer, dans ce triſte état. Cependant nous envoyames la Chaloupe à terre, pour chercher tous ceux qui étoient capables d'agir; & le vent venant à baiſſer, permit à la Chaloupe de revenir & de nous ramener du renfort. Avec ce ſecours, nous nous mimes d'abord à travailler, & à retirer ce qui reſtoit encore du cable, que nous ſoupçonnions avoir été endommagé par les roches du fond, avant même qu'il rompît. Cette conjecture ſe trouva juſte; car ſept braſſes & demie du bout de ce cable ſe trouvèrent uſées & hors d'état de ſervir. L'après-midi, nous talingames le cable à l'ancre de reſerve, & la paſſames par deſſus le Boſſoir. Le lendemain matin, 1. de *Juillet*, aidés d'un vent favorable & modéré, nous touames notre Vaiſſeau dans la Baye, & jettames l'ancre à quarante & une braſſes. La pointe Orientale nous reſtoit à l'Eſt, demi-quart au Sud; l'Occidentale N. O. vers l'O. & la Baye, comme auparavant S. S. O. ſituation où nous reſtames depuis en grande ſureté. Cependant nous étions fort fâchés de la perte de notre ancre, & nous fimes tout ce que nous pumes pour la retrouver, mais il n'y eut pas moyen: la Bouée avoit diſparu dans le moment même que le cable ſe rompit.

A meſure que nous avancions dans le mois de *Juillet*, pluſieurs de nos gens

gens se rétablissoient; les plus forts furent employés à abattre des arbres & à les couper en buches, tandis que les autres plus foibles portèrent ces buches, l'une après l'autre, au bord de la Mer; les uns marchant avec des béquilles, & les autres appuyés sur un bâton. Nous portames ensuite notre forge à terre, & nos Forgerons, qui se trouvoient un peu en état de travailler, furent mis à racommoder nos cadènes de Hauban, & le reste de notre ferrure délabrée. Nous pensames aussi à réparer notre Fusin; mais n'ayant pas assez de vieux cables pour faire du fil de carret, nous remimes la chose jusqu'à l'arrivée du *Glouceſter*, qui avoit beaucoup de vieux cables à bord. En attendant, pour ne pas perdre de tems, nous dressames une grande Tente à terre, pour nos Voiliers, qui travaillèrent d'abord à raccommoder nos vieilles voiles & à en faire de neuves.

Ces occupations, celles de nettoyer le Vaisseau & de faire de l'eau, les soins qu'exigeoient nos Malades & les secours fournis au *Glouceſter*, donnèrent suffisamment de l'emploi à un Equipage aussi foible que le nôtre, jusqu'à l'arrivée de ce Vaisseau. Dès qu'il eut jetté l'ancre, le Capitaine *Mitchel* vint faire rapport au Commandeur, de tout ce qui lui étoit arrivé. Depuis la dernière fois que nous l'avions perdu de vue, les vents forcés le poussèrent jusqu'à la petite Ile de *Masa-Fuéro*, à vingt & deux lieues à l'Oüest de *Juan Fernandez*. Il auroit bien voulu envoyer à terre, pour y faire de l'eau, d'autant plus que de son bord il découvroit plusieurs Ruisseaux dans cette Ile, mais le vent donnoit si fort sur la Côte, & y causoit de si grosses lames, qu'il étoit impossible d'y aborder; cependant la tentative qu'il fit pour cet effet, ne fut pas en tout inutile, la Chaloupe étant revenue pleine de Poisson. Ceux qui nous ont parlé de cette Ile, la dépeignent comme un roc stérile; mais le Capitaine *Mitchel* apprit au Commandeur, qu'elle étoit couverte d'arbres & de verdure; il ajouta qu'elle pouvoit avoir quatre milles de longueur, & qu'il ne doutoit pas, qu'en bien cherchant, on n'y trouvât quelque petite Baye, où un Vaisseau, qui auroit besoin de rafraichissemens, pourroit mouiller.

Il nous manquoit encore quatre Vaisseaux de notre Escadre, & ce récit nous fit naitre l'idée que quelqu'un d'eux pourroit bien rencontrer cette Ile, & la prendre pour celle où nous étions, & qui étoit le rendez-vous marqué. Cette erreur étoit d'autant plus facile à commettre, que nous n'avions aucune vue de l'une ni de l'autre de ces Iles, sur quoi on pût compter. Cette conjecture porta Mr. *Anson* à envoyer le *Tryal*, avec

ordre d'examiner toutes les Bayes & les Rades de l'Ile de *Masa-Fuéro*, pour savoir si quelqu'un de nos Vaisseaux ne s'y trouvoit pas. Dès le lendemain, on fit passer à bord du *Tryal*, quelques-uns de nos meilleurs hommes, pour racommoder ses agrés, & le mettre en état d'aller en Mer: notre Chaloupe fut employée à le fournir d'eau, & l'on tira tout le reste dont il pouvoit avoir besoin, du *Centurion* & du *Glouceſter*. Tous ces préparatifs étant finis, le 4. d'*Aout*, le *Tryal* leva l'ancre, mais le calme, qui vint d'abord, & la Marée, le firent dériver sur la Côte Orientale. Le Capitaine *Saunders* fit des Feux, & tira plusieurs coups de Canon, pour signal de détresse. On envoya à son secours toutes les Chaloupes, qui touèrent le Vaisseau dans la Baye, où il mouilla, jusqu'au lendemain, qu'il repartit à la faveur d'une brise assez fraiche.

Depuis l'arrivée du *Glouceſter*, nous nous employames à examiner & à racommoder nos agrés. En visitant notre Mât de Misaine, nous fumes fort alarmés de le trouver fendu justement au-dessus du prémier pont, près des jumeaux: la fente étoit de deux pouces de profondeur & de douze de circonférence, mais les Charpentiers après l'avoir examinée, jugèrent qu'en jumellant ce Mât avec deux chevilles de jas d'ancre, il seroit aussi bon qu'il l'eût jamais été. Ce qui nous manquoit le plus étoient les Cordages & le Canevas; car quoique nous nous fussions chargés d'une plus grande quantité de l'une & de l'autre de ces provisions, qu'on ne l'avoit jamais fait, les tempêtes continuelles que nous avions essuyées nous en avoient tant fait consumer, que nous en avions grande disette: de sorte qu'après avoir employé tous nos vieux Cables, & les vieux Haubans que nous avions, pour en faire de la corde deux fois torse, nous fumes obligés de défaire un Cable pour en faire des cordes roulantes: A l'égard du Canevas & des restes de Voiles, tout ce que nous en pumes ramasser suffit à peine à nous faire une Voilure complette.

Vers le milieu d'*Aout*, nos Malades, qui se trouvoient à peu près guéris, eurent permission de quitter les Tentes où ils avoient été logés jusqu'alors, & de se huter chacun à part. On crut qu'en demeurant ainsi séparés, ils pourroient s'entretenir plus propres, & se rétablir plus vite; ou eut soin en même tems de leur enjoindre bien expressément, de se rendre tous au bord de la Mer, au prémier coup de Canon qui seroit tiré du Vaisseau. Leurs occupations étoient de se procurer des rafraichissemens, de couper du bois, & de faire de l'huile de la graisse des Lions marins. Cette huile nous étoit bonne à divers usages; elle servoit pour

la

la lampe ; on la mêloit avec de la poix, pour goudronner les côtés du Vaisseau, ou avec des cendres, au-lieu de suif dont nous manquions, pour espalmer le Vaisseau. Quelques-uns de nos gens furent employés à saler de la Morue : l'idée en vint au Commandeur, à l'occasion de deux Pecheurs de *Terre-Neuve*, que nous avions à bord du *Centurion* : toute cette Morue salée, dont nous fimes une assez considérable provision, ne fut pas de grand usage ; on la négligea parce qu'on crut qu'elle causoit trop le Scorbut, ainsi que toutes les autres Salines.

Nous avions, comme je l'ai dit, un four de cuivre à terre, & l'on y cuisoit du pain frais, pour les malades : mais la principale provision de farine avoit été mise à bord de l'*Anne*. J'ai oublié de dire, que le *Tryal* nous avoit appris à son arrivée, qu'il avoit trouvé cette Pinque le 9. de *Mai*, sur les Côtes du *Chili*, & qu'ils avoient vogué de compagnie pendant quatre jours, au bout desquels, un coup de vent les avoit séparés. Cette nouvelle nous avoit fait croire que l'*Anne* pourroit nous rejoindre bientôt, mais les mois de *Juin* & de *Juillet* s'étant écoulés, sans que nous la vissions paroître, nous commençames à croire qu'elle avoit péri ; & dès-lors la Commandeur ordonna de diminuer les rations de pain. Ce n'étoit pas à l'égard du pain seulement que nous craignions la disette, depuis que nous fumes arrivés dans cette Ile nous nous apperçumes que le prémier Munitionnaire, que nous avions eu, avoit négligé de prendre à bord bien des provisions, que Mr. *Anson* lui avoit pourtant expressément ordonné de recevoir de l'Office de l'Amirauté. Ainsi nous avions plus d'une raison de regretter notre Vaisseau d'avitaillement, dont la perte nous paroissoit de jour en jour plus probable. Cependant le 16. d'*Aout*, vers le midi, nous découvrimes une voile du côté du Nord ; & là-dessus, le *Centurion* fit signal d'un coup de Canon, pour rappeller tous ceux qui étoient à terre. Ils obéirent sur le champ, & se rendirent sur le rivage, où ils trouvèrent les Chaloupes qui les menèrent à bord. Nous fumes bientôt prêts à recevoir le Vaisseau que nous avions en vue, ami ou ennemi. Cependant nous nous épuisions en conjectures sur son sujet : quelques-uns croyoient que c'étoit le *Tryal*, retournant de sa course vers l'Ile de *Masa-Fuéro* ; mais le Vaisseau approchant plus près, nous vimes qu'il portoit trois Mâts, & qu'ainsi ce ne pouvoit être le *Tryal*. Cette particularité fit naitre d'autres conjectures, les uns vouloient que ce fût la *Séverne*, d'autres la *Perle*, & plusieurs qu'il n'appartenoit pas à notre Escadre ; mais à trois heures après-midi toutes disputes cessèrent, & on reconnut

connut à n'en pouvoir douter que c'étoit la Pinque *Anne*. Quoiqu'il lui fût arrivé, auſſi bien qu'au *Glouceſter*, de tomber au Nord de l'Ile, elle eut pourtant le bonheur de parvenir à l'ancrage, vers les cinq heures du ſoir. L'arrivée de ce Vaiſſeau d'avitaillement nous remplit tous de joye. On rendit la ration de pain entière à tous les Equipages, & nous fumes délivrés de la crainte de manquer de Proviſions, avant de pouvoir gagner un Port ami, malheur qui nous eût laiſſés ſans reſſource au milieu de ces vaſtes Mers. Ce Vaiſſeau fut le dernier qui nous rejoignit. Comme les divers accidens qu'il eſſuya, pendant qu'il fut ſéparé de nous méritent d'être racontés, ils feront le ſujet du Chapitre ſuivant, où je rapporterai auſſi l'hiſtoire des autres Vaiſſeaux de notre Eſcadre.

CHA-

CHAPITRE III.

Récit abregé de ce qui arriva à la Pinque Anne, *pendant qu'elle fut ſéparée de nous; du naufrage du* Wager; *& du retour de la* Séverne *& de la* Perle.

DAns le tems que la Pinque *Anne* parut à notre vue, nous fumes ſurpris de voir que l'Equipage d'un Vaiſſeau, qui arrivoit au rendez-vous deux mois après les autres, fût en état de faire la maneuvre ſans donner le moindre ſigne de foibleſſe; mais nous en ſumes la raiſon dès qu'il eut jetté l'ancre. Nous apprimes alors qu'il avoit été en relâche depuis le milieu de *Mai*, c'eſt-à-dire, près d'un mois avant que nous fuſſions arrivés à l'Ile de *Juan Fernandez*: deſorte que, excepté le riſque de faire naufrage, l'Equipage de ce Vaiſſeau avoit beaucoup moins ſouffert que tous les autres Equipages de l'Eſquadre. Suivant le rapport que ceux de l'*Anne* nous firent, ils ſe trouvèrent à quatre lieues de terre, le 16. de *Mai*, à 45° 15′ de Latitude Sud. Ils virèrent enſuite de bord & portèrent au Sud, mais leur voile de Peroquet de Miſaine vint à ſe déchirer, & le vent étant O. S O. ils dérivèrent vers la terre. Le Capitaine, ſoit qu'il craignît de ne pouvoir ſe ſoutenir contre le Vent, ſoit, comme quelques-uns le crurent, qu'il fût las de tenir la Mer, porta vers la Côte, dans le deſſein de trouver quelque abri, entre les Iles qui ſont là en grand nombre. Effectivement, la Pinque eut le bonheur, en moins de quatre heures, de trouver un Ancrage, à l'Eſt de l'Ile d'*Inchin*; mais ne s'étant pas placée aſſez près de l'Ile, & l'Equipage n'étant pas aſſez fort pour filer du Cable, auſſi vite qu'il étoit néceſſaire, ils furent pouſſés à l'Eſt, la profondeur de l'eau allant en augmentant de vingt-cinq braſſes à trente-cinq. Ils continuèrent à dériver, & le lendemain 17. de *Mai*, ils jettèrent la maitreſſe ancre, qui les ſoutint quelque tems; mais le 18. ils chaſſèrent encore ſur leurs ancres, juſqu'à ce qu'ils ſe trouvèrent à ſoixante-cinq braſſes d'eau & à un mille de terre. Ils ne s'attendoient alors qu'à échouer, dans un endroit où la Côte paroiſſoit fort haute & fort eſcarpée, ſans qu'ils viſſent aucun moyen de ſauver le Vaiſſeau, ni ſa charge. Leurs Chaloupes faiſoient beaucoup d'eau, & ils ne voyoient aucun lieu, où ils puſſent aborder, deſorte que tout l'Equipage, conſiſtant en

ſeize perſonnes, Matelots ou Mouſſes, ſe regardoit comme perdu ſans reſſource, d'autant plus que ſi quelqu'un d'eux contre toute apparence, eût pu gagner le rivage, ils ne doutoient pas qu'il ne fût maſſacré par les *Indiens* de ce Païs, qui ne connoiſſent d'*Européens* que les *Eſpagnols*, à qui ils ne font point de quartier. Cependant la Pinque s'approchoit toujours de ces Rochers terribles qui formoient la Côte, juſqu'à ce qu'enfin, dans le tems que l'Equipage ne s'attendoit qu'à un naufrage certain, ils apperçurent une petite ouverture entre les terres, qui leur donna une lueur d'eſpérance. Ils coupèrent d'abord les cables de leurs deux ancres, & mirent le Cap vers cette ouverture, qui ſe trouva l'entrée d'un Canal étroit entre une Ile & le Continent, & qui les mena à un Port excellent, auſſi ſûr & auſſi tranquille qu'on en puiſſe trouver. C'eſt ainſi que dans peu de momens, ces gens paſſèrent d'une ſituation, où ils n'avoient devant les yeux qu'une mort inévitable, à une autre où ils trouvoient la ſureté, le repos & des rafraichiſſemens.

La Pinque mouilla dans ce Port à vingt-cinq braſſes de fond, avec une ſimple Hanſière & une petite ancre de trois cens livres. Elle y reſta près de deux mois, & l'Equipage, qui étoit attaqué du Scorbut, s'y rétablit bientôt, au moyen des rafraichiſſemens qu'ils y trouvèrent en abondance, & de l'eau excellente que la Terre voiſine leur fournit. Comme cet endroit peut être d'une grande utilité à ceux qui navigeront ſur ces Côtes, ou qui peuvent y être jettés par les vents d'Oueſt, qui règnent preſque continuellement dans ces Parages, je vais donner la meilleure deſcription qu'il me ſera poſſible de ce Port, de ſa ſituation & de ſes avantages.

Pour faciliter la connoiſſance de cet endroit à ceux qui voudront y relâcher à l'avenir, je joins ici le Plan de la Baye, où la Pinque chaſſa ſur ſes ancres, & du Port même qui s'ouvre dans cette Baye. Ce Plan n'eſt peut-être pas auſſi exact qu'il ſeroit à ſouhaiter; il eſt dreſſé ſur les mémoires & ſur les exquiſſes groſſières du Maitre & du Chirurgien de la Pinque, que je ne crois pas de fort habiles Deſſinateurs. Cependant comme les principaux points ſont placés ſuivant l'eſtime de la diſtance où ils ſont entre eux, & que nos Marins ſont fort experts dans cette ſorte d'eſtime; les erreurs ne peuvent pas être fort conſidérables. A la vérité la Latitude, qui eſt pourtant un article très important, n'en eſt pas fort certaine, ces gens n'ayant point fait d'obſervation, ni le jour qui précéda leur entrée dans ce Port, ni celui qui ſuivit leur ſortie. Cependant cette Latitude ne ſauroit être fort éloignée des 45ᵈ 30′. Sud, & la

grandeur

PLAN
van een
Baai en Haven
aan de Kust van CHILI
Ontdekt door een Proviand Schip
van 't Esquader van den
Kommandeur ANSON
in de ZUID-ZEE.
1741.

Echelle de Milles d'Angleterre.
Schaal van Eng. Mylen
1 2 3 4 5 6

Ile appellée INCHIN *par les Indiens.*
Dit eiland noemt door de Indianen INCHIN *genaamd.*

PLAN
d'une Baye de la Côte du
CHILI,
découverte par un des Vaisseaux
d'Avitaillement de l'Escadre
de M^r. ANSON, en 1741.

grandeur de la Baye fait que l'incertitude, qu'il y a ſur ce ſujet, eſt moins importante. L'Ile d'*Inchin*, qui eſt devant cette Baye, eſt apparemment une des Iles des *Chonos*, que les Géographes *Eſpagnols* marquent en grand nombre le long de cette Côte. Elles ſont habitées au rapport des mêmes Géographes, par un Peuple barbare, fameux par ſa haine pour les *Eſpagnols*, & par les cruautés qu'il exerce ſur ceux de cette Nation qui lui tombent entre les mains. Il ſe pourroit bien que ce que nos Gens prirent pour le Continent fût auſſi une Ile, & que la Terre ferme fût beaucoup plus reculée à l'Eſt. Les profondeurs de l'eau, dans les différens endroits du Port, ſont ſuffiſamment marquées dans ce Plan, auſſi bien que les Canaux par où le Port communique avec la Baye. Mais il eſt bon d'avertir qu'il y a deux endroits propres à caréner les Vaiſſeaux, l'eau y étant toujours tranquille: on trouve auſſi pluſieurs Ruiſſeaux d'une eau excellente, qui tombent dans le Port, & dont quelques-uns ſont ſi heureuſement diſpoſés, qu'on y peut remplir les futailles dans la double Chaloupe, par le moyen d'une écope. Le plus conſidérable de ces Ruiſſeaux eſt celui qui eſt marqué dans le Plan au N. E. du Port. Nos Gens trouvèrent quelques Poiſſons dans ce Ruiſſeau, & ſur-tout quelques Mulets d'excellent goût; & ils furent perſuadés que dans une meilleure ſaiſon, il étoit beaucoup plus poiſſonneux. Les principaux rafraichiſſemens qu'ils trouvèrent en cet endroit, étoient des Plantes, telles que le Celeri ſauvage, les Orties, & des Coquillages, tels que des Pétoncles & des Moules d'une grandeur extraordinaire & d'un très bon gout; des Oyes en grande quantité, des Mouettes, & des Pengouins. Tous ces mêts étoient exquis pour des gens qui avoient tenu la Mer ſi longtems. Le Climat ne paroiſſoit pas rude, quoiqu'on fût au milieu de l'Hiver: les Arbres & le Gazon offroient encore quelque verdure aux yeux: & dans l'Eté, on y trouveroit ſûrement pluſieurs rafraichiſſemens qui y manquoient alors. N'en déplaiſe aux Auteurs *Eſpagnols* qui ont parlé des Habitans de ces Iles, nos Gens eurent lieu de croire qu'ils ne ſont pas à beaucoup près auſſi redoutables qu'on les a dépeints, ni par leur nombre ni par leur cruauté. Un autre avantage de ce Port, c'eſt qu'il eſt fort éloigné des Etabliſſemens des *Eſpagnols*, & ſi peu connu d'eux, qu'avec un peu de précaution, un Vaiſſeau pourroit y ſéjourner longtems ſans qu'ils en euſſent connoiſſance. De plus c'eſt un lieu de facile défenſe; car ſi on étoit en poſſeſſion de l'Ile qui forme le Port, & qui n'eſt acceſſible que par peu d'endroits, on pourroit avec peu de forces, garder ce

poſte, contre tous les efforts dont les *Eſpagnols* ſont capables dans ces Quartiers. Cette Ile eſt auſſi preſque par-tout eſcarpée du côté du Port, & on a ſix braſſes d'eau tout près de la Côte, deſorte que la Pinque étoit ancrée à vingt toiſes de terre: & il ſeroit difficile de couper ou d'aborder au Vaiſſeau, protégé à cette diſtance, par des gens bien poſtés à terre, dans un lieu preſque inataquable. Tous ces avantages rendent ce lieu digne d'être reconnu avec plus d'exactitude & d'attention, qu'il ne l'a encore été; & il eſt à eſpérer que l'uſage, dont il peut étre, n'échapera pas à l'attention du Public & de ceux qui ont la direction de notre Marine.

Cette Deſcription devroit naturellement être ſuivie du récit des découvertes que fit l'Equipage de la Pinque, aux environs de cette Baye, & des avantures de ces gens pendant deux mois qu'ils y ſéjournèrent. Mais ils étoient en trop petit nombre, pour détacher une partie de leur monde, & l'envoyer un peu loin. Ils avoient peur & des *Eſpagnols* & des *Indiens*, & n'oſant perdre leur Vaiſſeau de vue, leurs courſes ſe bornoient aux terres qui bordent le Port. D'ailleurs le Païs des environs eſt ſi couvert de Bois & ſi rempli de Montagnes, qu'il eſt fort difficile d'y pénétrer; ainſi ces gens ne ſe trouvoient pas du tout en état de reconnoitre le dedans du Païs. Tout ce qu'ils en ſavent, c'eſt que certainement les Auteurs *Eſpagnols* nous en impoſent, quand ils repréſentent cette Côte, comme habitée par un Peuple nombreux & redoutable. Cela n'eſt ſûrement pas vrai, au moins pendant l'hiver, car durant tout le tems que nos gens y reſtèrent, ils ne virent qu'une ſeule famille d'*Indiens*, qui vint dans ce Port en pirogue, environ un mois après l'arrivée de la Pinque. Cette famille étoit compoſée d'un homme d'autour de quarante ans, de ſa femme, & de deux enfans, dont l'aîné pouvoit avoir trois ans, l'autre étoit encore à la mamelle. Ils avoient apparemment avec eux toutes leurs richeſſes, conſiſtant en un Chien, un Chat, un Filet à pecher, une Hache, un Couteau, un Berceau, quelques écorces d'arbre pour ſe huter, un Dévidoir, paſſablement uſé, un Caillou, un Fuſil à battre du feu, & quelques racines jaunes de très mauvais goût, qui leur ſervoient de pain. Le Maitre de la Pinque, dès qu'il les apperçut, envoya ſon Canot, qui les amena à bord, où il les retint de peur qu'ils n'allaſſent le découvrir: il eut ſoin néanmoins qu'ils ne fuſſent maltraités en aucune ſorte; pendant le jour ils étoient tout-à-fait libres ſur le Vaiſſeau, & la nuit ſeulement on les renfermoit dans le Château d'avant. Ils mangeoient avec l'Equipage qui en agiſſoit fort bien avec eux, & on

leur

leur donnoit ſouvent de l'eau de vie, qu'ils aimoient beaucoup, deſorte qu'au commencement ils ne paroiſſoient pas mécontens de la ſituation où ils ſe trouvoient: l'homme ſur-tout étoit fort content quand le Maitre le menoit avec lui à la chaſſe, & paroiſſoit prendre grand plaiſir lorsqu'on tiroit quelque pièce de gibier. Cependant au bout de quelque tems, il parut rêveur & inquiet de ſe voir priſonnier, quoique ſa femme continuât dans ſa gaieté ordinaire. Cet homme n'étoit nullement ſot, & quoiqu'il ne pût parler que par ſignes avec nos gens, il ne laiſſoit pas de s'entretenir avec eux, & ſe montroit en tout curieux & grand faiſeur de questions. Il étoit étonné qu'un auſſi grand Vaiſſeau fût monté de ſi peu de gens, & il en concluoit qu'il falloit qu'il en fût mort beaucoup: ce qu'il exprimoit en fermant les yeux, & en ſe couchant, étendu ſans mouvement ſur le Tillac. Mais il donna une toute autre preuve de ſon génie, par la manière dont il s'échapa, après avoir paſſé huit jours à bord. Ayant remarqué que l'Ecoutille du Château d'avant étoit déclouée, il profita d'une nuit fort noire & orageuſe, pour ſortir avec ſa femme & ſes enfans par cette Ecoutille, & les faire paſſer par deſſus les bords du Vaiſſeau & deſcendre dans le Canot. Pour empêcher qu'on ne pût le pourſuivre, il coupa les Hanſières qui retenoient la Chaloupe & ſa Pirogue, à l'arrière du Vaiſſeau, & d'abord rama vers terre. Il ſe conduiſit en tout ceci avec tant de diligence & ſi ſecrettement, que, quoiqu'on fît bon quart ſur le demi-pont, il ne fut découvert que par le bruit de ſes rames, dans le tems qu'il s'éloignoit du Vaiſſeau, & qu'il étoit trop tard pour ſonger à le pourſuivre. D'ailleurs l'Equipage n'avoit plus ni Canot ni Chaloupe, il eut même aſſez de peine à les ratraper, & l'inquiétude où ils furent à l'occaſion de cette perte fut une partie de la vengeance que l'*Indien* tira d'eux, pour l'avoir retenu malgré lui. De plus il leur donna une alarme bien vive dans le moment qu'il s'enfuit, car ceux qui étoient de quart, au prémier bruit qu'ils entendirent, ayant crié, *aux Indiens*; l'Equipage ſe réveilla en ſurſaut dans la plus grande frayeur, ſe croyant déja aſſailli par une Flotte de Pirogues armées.

Si l'adreſſe & la réſolution que marqua ce *Sauvage* avoit été employées pour quelque coup plus important, que la délivrance de ſa petite famille, elles auroient ſuffi pour le placer au nombre des hommes illuſtres. L'Equipage du Vaiſſeau lui rendit juſtice, & fut fâché d'avoir été obligé, pour leur propre ſureté, à ôter la liberté à un homme qui méritoit leur eſtime. Quelques-uns d'entre eux, ſuppoſant que cet *Indien* rodoit encore dans les Bois qui ſont autour du Port, & craignant qu'il ne manquât de

proviſions, engagèrent le Maitre à expoſer dans un endroit qui leur parut convenable, les vivres qu'ils crurent pouvoir être les plus agréables à leur priſonnier échappé: & ils furent perſuadés que cette attention ne lui avoit pas été inutile; car quelque tems après, on ne trouva plus ces vivres, au lieu où on les avoit mis, & quelques circonſtances firent juger que c'étoit lui qui les avoit enlevés.

D'autres cependant conjecturèrent que cet *Indien* avoit gagné l'Ile de *Chiloé*, & craignirent qu'il ne donnât connoiſſance de leur ſéjour dans ce Port aux *Eſpagnols*, qui pourroient facilement venir les ſurprendre. A cette occaſion, ils obtinrent du Maitre de la Pinque, de ſupprimer l'uſage qu'il avoit établi de faire tirer tous les ſoirs un coup de Canon, par une imitation aſſez ridicule, de ce qui ſe pratique ſur les Vaiſſeaux de guerre: c'eſt une circonſtance qui ſera rappellée dans la ſuite. Le Maitre prétendoit que ces coups de Canon rendroient ſon Vaiſſeau plus reſpectable aux Ennemis, en cas qu'il s'en trouvât à portée de les entendre, & qu'ils étoient une marque qu'on étoit ſur ſes gardes; mais enfin on lui fit comprendre que ſa plus grande ſureté conſiſtoit à être bien caché, & que ces coups de Canon ne pouvoient ſervir qu'à le faire découvrir, & à guider l'Ennemi vers l'endroit où il étoit. Enfin, l'Equipage étant ſuffiſamment remis de ſes fatigues, & ayant fait le bois & l'eau, dont ils avoient beſoin, ils mirent en Mer, & eurent un paſſage heureux à l'Ile de *Juan Fernandez*, où ils arrivèrent le 16. d'*Aout*, comme on l'a vu dans le Chapitre précédent.

Anne fut, comme je l'ai dit ci-deſſus, le dernier Vaiſſeau qui nous joignit au rendez-vous. Le reſte de l'Eſcadre conſiſtoit en trois Vaiſſeaux, la *Séverne*, la *Perle* & le *Wager*, qui nous ſervoit d'Arcénal. Les deux prémiers nous quittèrent vers le Cap *Noir*, & nous apprimes depuis, qu'ils étoient retournés au *Brézil*: de ſorte que de tous les Vaiſſeaux qui avoient gagné la Mer du *Sud*, il ne nous manquoit que le *Wager*, commandé par le Capitaine *Cheap*. Ce Vaiſſeau avoit à bord quelques pièces de Canon avec leurs affuts de Campagne, quelques Mortiers à la Cochorn, des proviſions de guerre, & des outils propres pour la guerre de terre. Le Capitaine *Cheap* ſavoit que tout cela étoit deſtiné principalement contre *Baldivia*, que nous avions deſſein d'attaquer pour notre prémière entrepriſe; il craignit d'arriver le dernier à ce rendez-vous, & qu'on ne s'en prît à lui, ſi le reſte de l'Eſcadre ſe rendoit avant lui devant cette Place, & que cette expédition vînt à échouer, ou à ſouffrir le moindre délai.

Mais

Mais dans le tems, que plein de ces idées, il ſe preſſoit le plus qu'il pouvoit pour gagner le rendez-vous de l'Ile de *Socoro*, & enſuite celui de *Baldivia*, il eut connoiſſance de terre, le 14. de *Mai* vers les 47°. de Latitude Méridionale. Il fit tout ce qu'il put pour s'en éloigner, & dans les mouvemens qu'il ſe donna pour hâter la maneuvre néceſſaire pour cet effet, il eut le malheur de tomber de l'Echelle de poupe, & de ſe démettre l'épaule. Cet accident mit le Capitaine hors d'état d'agir, & n'avança pas la maneuvre; outre cela le Vaiſſeau étoit extrêmement délabré, ainſi l'Equipage ne put jamais lui faire gagner le large; bien loin delà, il dériva de plus en plus vers la Côte, & le lendemain à la pointe du jour il toucha ſur une roche cachée, & peu après échoua entre deux petites Iles, à la portée du fuſil du rivage.

Le Vaiſſeau reſta entier aſſez longtems, & l'Equipage pouvoit facilement ſe ſauver & gagner la Terre; mais le déſordre s'y mit, & pluſieurs d'entre eux, au-lieu de penſer à leur ſureté, & de faire attention au triſte état où ils étoient réduits, ſe mirent à piller, & s'armant des prémières armes qu'ils trouvèrent ſous leur main, ils menacèrent de mort quiconque oſeroit s'y oppoſer. Leur fureur s'augmenta encore, par les Liqueurs qu'ils trouvèrent à bord, & dont ils s'enivrèrent à tel point, que quelques-uns tombèrent entre les ponts, où l'eau entroit déja, & s'y noyèrent, étant hors d'état de s'en retirer & de gagner les endroits qui étoient encore à ſec. Le Capitaine fit de ſon mieux, pour emmener tout ſon Equipage à terre, mais il fut obligé d'abandonner ces Mutins, & de ſuivre ſes Officiers & ceux qui furent aſſez ſages pour obéir à ſes ordres. Il eut encore la bonté de renvoyer les Chaloupes à bord, & de faire preſſer ceux qui y étoient reſtés de penſer à leur propre conſervation; mais ſes exhortations furent inutiles. Le lendemain, il fit une eſpèce de tempête, & le Vaiſſeau paroiſſant prêt à ſe briſer, les Mutins commencèrent à s'appercevoir du péril qu'ils couroient & à ſouhaiter d'aller à terre. Leur fureur pourtant ne diminua pas pour cela, car comme la Chaloupe ne venoit pas auſſi vite qu'ils le ſouhaitoient, ils pointèrent une pièce de Canon de 4. livres de balle qui étoit ſur le demi-pont, contre la Hute où le Capitaine étoit logé, & tirèrent deux coups dont les boulets paſſèrent juſtement au-deſſus de cette Hute.

On peut juger par cet échantillon de l'anarchie, & du déſordre qui regnèrent parmi ces gens dès qu'ils eurent tous gagné la terre. Ils s'étoient mis en tête que toute autorité des Officiers ceſſoit par la perte

du

du Vaiſſeau: & comme ils ſe trouvoient ſur une Côte déſerte, où ils ne pouvoient guère s'attendre à d'autres vivres qu'à ceux qu'ils pourroient tirer de leur Vaiſſeau échoué, cette infortune augmenta encore la diſcorde parmi eux. Car le travail néceſſaire pour ſauver ces vivres, l'ordre dans leur diſtribution, & le ſoin pour les garder & les conſerver manquant également, faute de ſubordination, la faim d'un côté, les vols & les *cachoteries* de l'autre, mirent tant d'aigreur & d'animoſité entre ces gens, qu'il n'y eut plus aucun moyen de leur faire entendre raiſon.

A tous ces ſujets de diviſion, il s'en joignit un autre ſur un point des plus importans dans l'état où ils ſe trouvoient: il s'agiſſoit des meſures qu'ils devoient prendre pour en ſortir. Le Capitaine étoit réſolu à accommoder les Chaloupes du mieux qu'il ſeroit poſſible & à tirer vers le Nord. Il avoit encore une centaine d'hommes en état de ſervir; il avoit ſauvé du Vaiſſeau, quelques armes à feu & quelques munitions, & il ne doutoit pas qu'il ne pût ſe rendre maitre de tout Vaiſſeau *Eſpagnol*, tel qu'on les trouve dans ces Mers. Il étoit très probable qu'ils en rencontreroient quelqu'un aux environs de *Chiloé* ou de *Baldivia*, & qu'après l'avoir pris, il leur ſerviroit à ſe tranſporter au rendez-vous de *Juan Fernandez*; & quand cette reſſource leur eût manqué, leurs Chaloupes pouvoient à la rigueur leur ſuffire pour cette traverſée. Mais ce projet, quelque ſage qu'il fût, ne plut nullement au plus grand nombre. Ils étoient rebutés par les ſouffrances & les dangers qu'ils avoient eſſuyés, & incapales de ſoutenir plus longtems l'idée d'une entrepriſe, traverſée déja par tant de malheurs, deſorte que la pluralité des voix alla à allonger la double Chaloupe, & à s'en ſervir auſſi bien que des autres Chaloupes pour tirer vers le Sud, paſſer le Détroit de *Magellan*, ranger la Côte Orientale de l'*Amérique Méridionale* juſqu'au *Brézil*, où ils ne doutoient pas d'être bien reçus, & de trouver moyen de regagner l'*Angleterre*. Ce voyage ne pouvoit manquer d'être plus hazardeux & de plus longue haleine, que celui que propoſoit le Capitaine; mais il leur offroit l'idée flatteuſe du retour, & l'eſpérance de revoir leur Patrie; & cela ſeul ſuffiſoit pour les attacher opiniâtrément à ce projet. Le Capitaine n'eut donc d'autre reſſource que de céder au torrent, & de feindre de ſe conformer à leur réſolution, en gardant par devers ſoi le deſſein d'y apporter tous les obſtacles ſecrets qu'il pourroit: en particulier il tâcha de diriger l'ouvrage qu'on faiſoit pour allonger la double Chaloupe, de ſorte que ce bâtiment, quoique propre à la traverſée juſqu'à l'Ile de *Juan Fernandez*, ne le parut pas pour une Navigation auſſi longue que celle qu'il leur falloit faire pour gagner le *Brézil*.

Le

Le Capitaine prit un peu trop tard le parti de la diſſimulation : en s'oppoſant d'abord ouvertement au projet favori de ſon Equipage, il l'indiſpoſa contre lui ; & un accident qui ſurvint malheureuſement augmenta de beaucoup cette aigreur. Un Bas Officier, nommé *Cozens*, avoit toujours paru à la tête des Mutins ; il avoit déja eu ſouvent des querelles avec les Officiers, qui reſtoient attachés au Capitaine ; & avoit même inſulté celui-ci avec la dernière inſolence. Comme ſa brutalité & ſa pétulance ne faiſoient que croître de jour en jour, on ne douta point qu'il ne ſe couvât quelque complot dont *Cozens* étoit le Chef ; & dans cette perſuaſion le Capitaine & ſes amis ſe tenoient toujours ſur leurs gardes. Un jour que le Munitionaire avoit, par ordre du Capitaine, retranché la ration à un homme qui ne vouloit pas travailler, *Cozens* vint ſe mêler de cette affaire, ſans même que cet homme l'en priât, & inſulta le Munitionaire, qui, de ſon côté, n'étant point du tout endurant & piqué peut-être d'ailleurs contre *Cozens*, cria à la mutinerie, il ajouta que le Coquin avoit des piſtolets, & lui en tira un coup lui-même, dont pourtant il le manqua. Le Capitaine, à ce bruit, ſortit de ſa Tente, & ne doutant pas que ce coup n'eût été tiré par *Cozens* & ne fût le ſignal d'une ſédition, lui tira, ſans héſiter, un coup de piſtolet à la tête, dont il mourut au bout de quinze jours.

Cette bruſque expédition, quoiqu'elle révoltât les eſprits, leur en impoſa en même tems, & les rendit pour quelque tems plus ſoumis à l'autorité du Capitaine : mais vers le milieu d'*Octobre*, que la double Chaloupe fut presque achevée & que tout ſe préparoit pour le départ, les Mutins s'apperçurent que le Capitaine traverſoit ſous main leur retour par le Détroit de *Magellan*, & craignirent qu'il ne vînt enfin à bout de faire échouer ce projet. Là-deſſus, ils ſe déterminèrent à le dépoſer & à l'arrêter priſonnier, ſous prétexte de le ramener en *Angleterre* pour y être jugé ſur le meurtre de *Cozens*. En effet ils lui donnèrent des gardes, quoiqu'ils fuſſent cependant bien éloignés de vouloir l'emmener avec eux ; ils ſavoient trop bien ce qui les attendoit en *Angleterre*, s'ils y arrivoient avec leur Capitaine. Dès qu'ils furent prêts à mettre en Mer, ils le remirent en liberté, ne lui laiſſant, pour lui & pour le petit nombre de ceux qui voulurent courir même fortune avec lui, que le *Jol*. A quoi le Bateau à rame fut enſuite ajouté, parce que ceux qui le montoient ſe laiſſèrent perſuader à rejoindre le Capitaine.

Lorſque le *Wager* fit naufrage, il n'y reſtoit à bord qu'environ cent

trente perſonnes. De ce nombre, il en mourut plus de trente durant leur ſéjour en cet endroit; près de quatre-vingts tirèrent vers le Sud, dans la Chaloupe & le Canot; & il ne reſta après leur départ que dix-neuf perſonnes avec le Capitaine; c'en étoit bien aſſez pour remplir le *Yol* & le Bateau à rame, les ſeuls bâtimens qu'on leur eût laiſſés. Ce fut le 13. d'*Octobre*, cinq mois après le naufrage du Vaiſſeau, que partirent ceux qui tirèrent vers le Sud, en prenant congé par trois ſaluts de la voix, du Capitaine qui étoit ſur le rivage, avec Mr. *Hamilton*, Lieutenant dans les Troupes de débarquement & le Chirurgien. Ces Mutins n'arrivèrent à *Rio Grande*, dans le *Brézil*, que le 29. de *Janvier*. Ils laiſſèrent une vintaine des leurs en différens endroits où ils touchèrent; & la miſère leur en ayant enlevé encore plus ſur la route, ils étoient réduits à trente hommes, lorſqu'ils arrivèrent dans ce Port. C'eſt ce qui ne paroitra pas ſurprenant ſi l'on fait attention à la hardieſſe de leur entrepriſe: ſans parler de la longueur du Voyage, leur Bâtiment étoit à peine aſſez grand pour les contenir tous, le peu de proviſions qu'ils avoient pu ſauver du naufrage du Vaiſſeau ne leur ſuffiſoit pas à beaucoup près, & le ſeul Canot qu'ils euſſent, & qu'ils tiroient en ouaiche, ſe détacha & périt, de ſorte que manquant de proviſions & d'eau, il leur étoit ſouvent impoſſible de deſcendre à terre, pour y en chercher.

Dès que ces gens furent partis, le Capitaine propoſa à ceux qui étoient reſtés avec lui de mettre en Mer avec le *Yol* & le Bateau à rame, pour gagner vers le Nord; mais le tems fut ſi rude, & la difficulté de ſe pourvoir de proviſions étoit ſi grande, qu'il ſe paſſa encore deux mois avant qu'ils puſſent partir. Il paroit que l'endroit où les jetta le naufrage de leur Vaiſſeau, n'eſt pas une partie du Continent, comme ils l'avoient d'abord cru, mais une Ile qui en eſt à quelque diſtance, & où l'on ne trouve rien autre choſe que des coquillages, & quelques herbages. Ceux qui avoient abandonné le Capitaine avoient emporté la plus grande partie des proviſions, qu'on avoit pu ſauver du naufrage, ainſi le Capitaine & ceux qui étoient avec lui, ſe trouvoient ſouvent réduits à de grandes néceſſités; car ils étoient réſolus de conſerver le peu de proviſions qu'ils avoient, pour leur voyage. Durant leur ſéjour dans cette Ile, que les Matelots nommèrent l'Ile du *Wager*, ils virent de tems en tems un ou deux Canots d'*Indiens*, qui y abordèrent & troquèrent avec nos gens quelques Poiſſons & autres vivres. Ces rafraichiſſemens euſſent peut-être été plus abondans dans une autre ſaiſon; car il y avoit

plu-

pluſieurs hutes d'*Indiens* ſur le rivage, & il eſt à croire que dans le milieu de l'Eté, pluſieurs de ces Sauvages viennent y paſſer quelque tems pour la pêche: il ſemble par ce que nous avons rapporté dans le récit des avantures de la Pinque *Anne*, que c'eſt l'uſage des Peuples de ces Quartiers de fréquenter cette Côte pendant l'Eté, pour y faire leur pêche, & de ſe retirer pendant l'Hiver, dans des Climats plus doux vers le Nord.

En faiſant mention de l'*Anne*, je ne puis m'empêcher de remarquer qu'il eſt fâcheux que l'Equipage du *Wager* ignorât que cette Pinque fût ſi près d'eux; car elle n'en étoit pas à plus de trente lieues, & aborda à cette Côte à peu près dans le même tems qu'eux. C'étoit un bon Bâtiment aſſez grand pour les recevoir tous à bord, & les tranſporter à *Juan Fernandez*. Je crois même qu'il étoit encore moins éloigné d'eux que je ne viens de dire; car l'Equipage du *Wager* entendit pluſieurs fois le bruit d'un coup de Canon, que je ne doute pas avoir été celui que le Maitre de l'*Anne* faiſoit tirer tous les ſoirs; d'autant plus que l'heure où ce bruit fut entendu par les gens du *Wager* s'y rapporte fort bien. Mais il eſt tems de revenir au Capitaine *Cheap* & à ſes gens.

Ils s'embarquèrent dans le Bateau à rame & dans le *Jol*, le 14. de *Décembre*, après avoir chargé toutes les proviſions qu'ils purent tirer du Vaiſſeau échoué. Leur deſſein étoit de porter au Nord; mais à peine avoient-ils été une heure en Mer, que le vent devint ſi violent & les vagues ſi hautes, qu'ils ſe virent obligés de peur de périr, à jetter en Mer la plus grande partie de leurs proviſions. Cette perte étoit terrible pour eux, & irréparable dans l'état où ils ſe trouvoient: cependant il ne leur reſtoit d'autre parti à prendre que de continuer leur voyage, & d'aborder à terre auſſi ſouvent qu'ils pouvoient pour y chercher les moyens de ſubſiſter. Quinze jours après cet accident, il leur en arriva un autre non moins funeſte, le *Jol* coula à fond, étant à l'ancre, & un de ceux qui étoient dedans fut noyé, & comme le Bateau à rame n'étoit pas aſſez grand pour les contenir tous, ils ſe virent réduits à la dure néceſſité d'abandonner quatre Soldats de la Marine ſur ces Côtes déſertes. Ils continuèrent cependant à porter vers le Nord, malgré tous ces déſaſtres, toujours contrariés par les vents, & obligés de tems en tems d'interrompre leur cours, pour chercher quelques vivres. Enfin, vers la fin de *Janvier*, après avoir tenté trois fois inutilement de doubler une pointe de terre, qu'ils prenoient pour le Cap, nommé par les *Eſpagnols*, de *Tres Montes*, il fut réſolu unanimement de renoncer à une entrepriſe,

qui ſe trouvoit impraticable, & de retourner à l'Ile du *Wager*, qu'ils regagnèrent vers le milieu de *Février*, découragés au dernier point, & mourans de faim & de fatigue.

A leur arrivée à cette Ile, ils eurent le bonheur de trouver pluſieurs morceaux de viande ſalée, emportées du Vaiſſeau échoué & qui flottoient ſur la Mer. Ce ſecours leur vint le plus à propos du monde, & pour comble de bonheur, il arriva peu après en cet endroit, deux Canots d'*Indiens*. Un de ces Sauvages, natif de *Chiloé*, parloit un peu l'*Eſpagnol*. Comme le Chirurgien, qui étoit reſté avec le Capitaine *Cheap*, entendoit cette langue, il conclut avec l'*Indien*, un marché par lequel ce dernier s'engageoit à conduire le Capitaine & les gens dans leur Bateau à rame, à *Chiloé*, à condition que ce Bâtiment & tout ce qui y appartenoit lui demeureroit pour ſa peine. Après cet accord, les onze perſonnes, à quoi toute cette Troupe étoit réduite, s'embarquèrent dans le Bateau à rame, le 6. de *Mars*, pour cette nouvelle expédition; mais peu de jours après, le Capitaine & quatre de ſes principaux Officiers, étant à terre, les ſix autres qui étoient reſtés dans le Bateau à rame avec un autre *Indien*, remirent en Mer & ne revinrent point. Ceux qui furent laiſſés à terre avec le Capitaine *Cheap*, étoient Mr. *Byron*, Mr. *Hamilton*, Lieutenant de la Marine, *Campbell*, Bas Officier, & *Elliot*, Chirurgien. Il y avoit déja longtems que leurs malheurs paroiſſoient arrivés au comble; mais ils s'apperçurent bien alors que la ſituation, où ils ſe trouvoient, étoit beaucoup plus triſte, que toutes celles par leſquelles ils avoient paſſé. Ils ſe voyoient abandonnés ſur une Côte déſerte, ſans vivres & ſans aucun moyen d'en recouvrer; armes, munitions, hardes, tout en un mot étoit reſté dans le Bateau à rame, à l'exception des chétifs habits dont ils étoient couverts.

Ils avoient eu tout le tems de peſer toutes les circonſtances de leur malheur, & de ſe perſuader qu'il étoit ſans remède, lorſqu'ils découvrirent dans le lointain un Canot où ſe trouvoit avec ſa famille l'*Indien*, qui avoit entrepris de les conduire à *Chiloé*. Il ne fit aucune difficulté de venir les joindre, car il n'avoit quitté nos gens que pour aller pecher, & les avoit en attendant confié à cet autre *Indien*, que ceux qui étoient reſtés dans le Bateau à rame, avoient emmené avec eux. Mais lorsqu'il fut à terre, & qu'il ne vit plus ni le Bateau à rame, ni ſon Compagnon, il en parut frappé, & on eut grand' peine à lui perſuader que cet autre *Indien* n'avoit pas été maſſacré. Enfin pourtant convaincu par tout ce qu'on

qu'on lui dit, il entreprit encore de les mener aux Etabliſſemens *Eſpagnols*, & de les nourir ſur la route, ce qui lui étoit facile, vu l'habileté commune à tous les *Indiens*, en fait de Peche & de Chaſſe. Ce fut vers le milieu de *Mars*, que ces cinq Meſſieurs partirent pour *Chiloé*, après que l'*Indien* leur eut raſſemblé les Canots néceſſaires, & engagé quelques-uns de ſes volſins à les naviguer. Mr. *Elliot*, le Chirurgien, mourut peu après leur embarquement, & ils ſe trouvèrent réduits à quatre. Enfin au bout d'un voyage très difficile par Mer & par terre, Mrs. *Cheap*, *Byron*, & *Campbell*, arrivèrent au commencement de *Juin* à *Chiloé*, où les *Eſpagnols* les reçurent avec beaucoup d'humanité. Pour Mr. *Hamilton*, une querelle ſurvenue entre les *Indiens* retarda ſon voyage, & il n'arriva que deux mois après les autres. Il s'étoit écoulé douze mois depuis le naufrage du *Wager*, lorſque cette Troupe, réduite de vingt perſonnes à quatre, termina cette courſe fatiguante, & il étoit bien tems; car pour peu qu'elle eût durée, il n'y pas d'apparence qu'il en fût réchappé un ſeul. Le Capitaine eut bien de la peine à ſe remettre, & ils ſe trouvoient réduits tous quatre ſi bas, par les mauvais tems, les travaux, & la miſère qu'ils avoient eſſuiée, qu'il eſt étonnant qu'ils ayent pu en revenir. Après quelque ſéjour à *Chiloé*, ils furent tranſportés à *Valparaiſo*, & delà à *St. Jago*, Capitale du *Chili*, où ils demeurèrent plus d'une année; & au bout de ce tems, ſur la nouvelle d'un Cartel reglé entre la *Grande Bretagne* & l'*Eſpagne*, le Capitaine *Cheap*, & Mrs. *Byron* & *Hamilton*, eurent permiſſion de retourner en *Europe*, à bord d'un Vaiſſeau *François*. Pour Mr. *Campbell*, il changea de Religion, pendant ſon ſéjour à *St. Jago*, & s'en fut à *Buénos Ayres* avec *Pizarro* & ſes Officiers, avec leſquels il paſſa en *Eſpagne*, à bord de l'*Aſie*. Les mouvemens qu'il ſe donna pour entrer au ſervice de cette Couronne, ne réuſſirent pas, & il repaſſa en *Angleterre*, pour tâcher d'y rentrer dans le ſervice. Il a publié depuis le récit de ſes avantures, & dans cet Ouvrage il ſe plaint fort du tort qu'on lui a fait, & nie qu'il ait jamais été au ſervice d'*Eſpagne*. Mais les offres qu'il a faites à cette Cour, & ſon changement de Religion, ſont, à ce qu'il ſait fort bien, deux ſujets ſuſceptibles de preuves, auſſi a-t-il jugé à propos de laiſſer ces deux articles dans un profond ſilence. Après ce détail des avantures de l'*Anne* & des malheurs du *Wager*, je reviens à ce qui nous arriva à nous-mêmes.

CHAPITRE IV.

Ce qui nous arriva à l'Ile de Juan Fernandez, *depuis l'arrivée de la Pinque* Anne, *juſqu'à notre départ de cette Ile.*

HUit jours après l'arrivée de la Pinque, le *Tryal-Sloop*, qui avoit été envoyé à la découverte de l'Ile de *Maſa-Fuéro*, revint nous joindre, après avoir fait le tour de cette Ile, ſans y voir aucun des Vaiſſeaux de notre Eſcadre. Comme cette Ile fut mieux reconnue à cette occaſion, qu'elle ne l'a jamais été, & ne le ſera peut-être à l'avenir, je vais rapporter ce que les Officiers du *Tryal-Sloop*, nous en dirent. Il n'eſt pas impoſſible, que cela n'ait ſon utilité dans la ſuite.

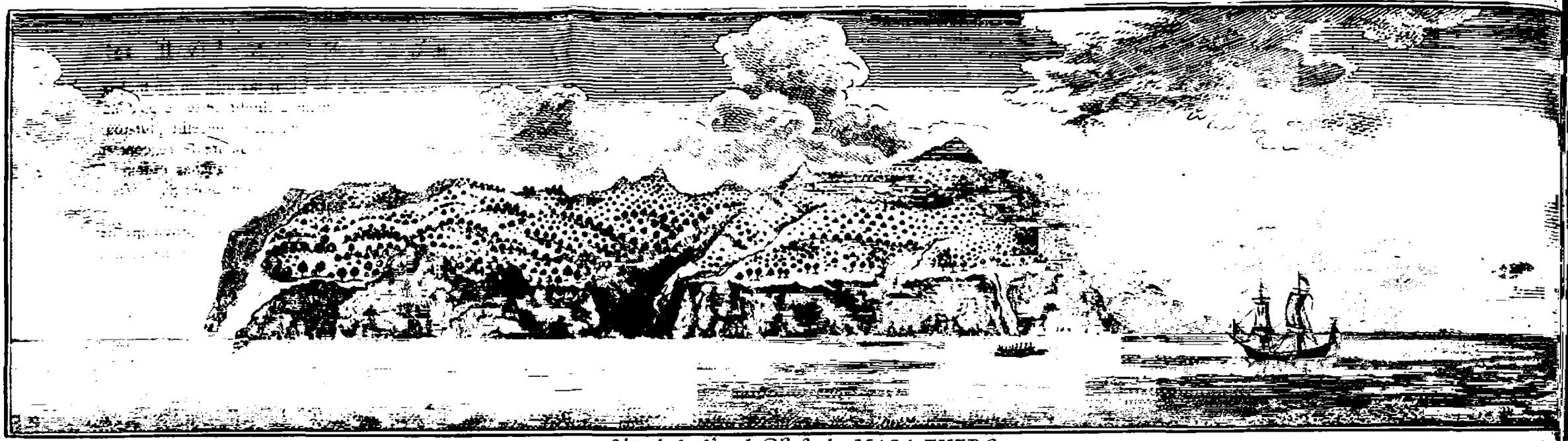
Les Auteurs *Eſpagnols* parlent de deux Iles de *Juan Fernandez*, la grande & la petite. La prémière eſt celle où nous étions ancrés, & la petite celle que nous allons décrire, & à laquelle ces Auteurs donnent le nom de *Maſa-Fuéro*, parce qu'elle eſt plus éloignée du Continent. Le *Tryal-Sloop* trouva qu'elle étoit à vingt-deux lieues de *Juan Fernandez*, & à l'Oueſt vers le Sud. Elle eſt plus grande, qu'on ne la fait d'ordinaire: on la dépeint comme un Rocher ſtérile, ſans bois, ſans eau, & abſolument inacceſſible. Nos gens trouvèrent pourtant qu'elle eſt couverte d'arbres, & qu'elle a pluſieurs beaux Ruiſſeaux qui tombent dans la Mer; ils virent auſſi un endroit au Nord de l'Ile, où un Vaiſſeau peut ancrer, quoique l'ancrage n'y ſoit pas trop bon; car le rivage a fort peu d'étendue, & eſt eſcarpé: d'ailleurs l'eau y a trop de profondeur, deſorte qu'il faut mouiller fort près de terre, où l'on eſt expoſé à tous les Vents hormis celui de Sud. Outre ces inconvéniens, il y a une bande de roches, qui s'avance de la pointe Orientale de l'Ile, à deux milles au large; à la vérité la Mer qui y briſe continuellement les fait aiſément reconnoître, ce qui les rend peu dangereuſes. Cette Ile a l'avantage, par deſſus celle de *Juan Fernandez*, d'être bien peuplée de Chèvres; & ces Animaux, n'ayant jamais été inquiétés, n'étoient nullement difficiles à approcher, juſqu'à ce que les coups de fuſil les eurent effarouchées: car les *Eſpagnols*, dans l'idée que cette Ile ne pouvoit pas être de grande importance pour leurs Ennemis, n'ont point daigné y faire de dégat, & ne l'ont point peuplée de Chiens comme celle de *Juan Fernandez*. Nos gens y trouvèrent auſſi

V O Y A G E

C H A P I T R E IV.

[illegible] la Pinque Anne, jusqu'à notre départ de [illegible].

Dix jours après l'arrivée de la Pinque, le Pilote [illegible] envoyé à la découverte de l'île de Male-Fer[illegible], après avoir fait le tour de cette île, [illegible] de notre Escadre. Comme nous [illegible] allons, qu'elle ne l'a jamais été, & [illegible] rapporter ce que les Officiers [illegible] impossible que cela n'ait [illegible] les Auteurs Espagnols parlent, [illegible] de la petite. La première fois [illegible] de celle que nous allons décrire, [illegible] de Male-Fer, passe ou [illegible] trouva qu'elle étoit [illegible] vers le Sud. Elle est [illegible] ou la dépeint comme un Rocher [illegible], [illegible] ment inaccessible. Nous [illegible] que l'ancrage n'y fût pas [illegible], & qu'elle a plusieurs [illegible] même aussi un endroit au Nord [illegible], où nous [illegible] plus l'ancrage n'y fût pas trop bon ; car il [illegible] ; & en effet [illegible] d'ailleurs [illegible] trop de profondeur [illegible] ; mouiller fort près de terre, où l'on est [illegible] à tout [illegible] celui de Sud. Outre ces inconvéniens, il y a une [illegible] avance de la pointe Orientale de l'île, à deux [illegible] faire la Mer qui y rend [illegible] encore les [illegible] la rend peu [illegible]. Cette île a [illegible], [illegible] [illegible] [illegible]



Vue de la Côte du N. E. de MASA-FUERO.
Gezigt van de Noord Oost zyde van MASA-FUERO.

Vüe de la Côte Occidentale de MASA-FUERO *a la distance de quatre Milles.*
Gezigt van de West zyde van MASA-FUERO *op een afstand van 4 Eng. Mylen.*

auſſi grand nombre de Veaux marins & de Lions marins; en un mot ils jugèrent, que quoiqu'il y eût des inconvéniens à choiſir cette Ile pour un lieu de relâche, elle pouvoit pourtant en ſervir en cas de néceſſité, ſur-tout pour un Vaiſſeau ſeul, qui auroit quelque raiſon de craindre de rencontrer à *Juan Fernandez* un Ennemi ſupérieur. Les deux Planches ci-jointes donnent deux vues de cette Ile, l'une du N. E. & l'autre du Sud. Voila tout ce que j'avois à en dire.

Nous employames la fin du mois d'*Aout* à décharger les proviſions de la Pinque; & nous eumes le chagrin de nous apercevoir qu'une grande partie de notre biſcuit, ris, gruau, &c. étoit gâtée. Ce malheur venoit de ce que ce Bâtiment, ayant beaucoup travaillé, dans de rudes Tempêtes, avoit fait eau, ce qui avoit été cauſe que pluſieurs des bariques, dont il étoit chargé, s'étoient pourries, & que les ſacs avoient été mouillés. La Pinque, après que nous l'eumes déchargée, nous étant inutile, le Commandeur, ſuivant les ordres qu'il avoit de l'Amirauté, fit ſavoir à Mr. *Gerard*, Maître de ce Vaiſſeau, qu'il lui donnoit ſon congé, & lui remit un certificat du tems qu'il avoit ſervi. Avec cet Acte, Mr. *Gerard* étoit en liberté de ramener ſon Bâtiment en *Angleterre*, ou de gagner tel Port, où il eût cru pouvoir trouver à charger, au plus grand profit de ſes Propriétaires; mais il ſavoit trop bien que ſon Bâtiment n'étoit pas en état d'entreprendre un tel voyage. Il écrivit donc le lendemain, en réponſe à Mr. *Anſon*, que la grande quantité d'eau que faiſoit la Pinque, durant le paſſage autour du Cap *Horn*, & dans les Tempêtes qu'ils avoient eues ſur les Côtes du *Chili*, lui faiſoit craindre que le fond de cale n'en fût en mauvais état: que les Oeuvres mortes vers la Poupe étoient pourries; que le Bau de Lof étoit rompu; & qu'enfin, il ne croyoit pas poſſible que ce Vaiſſeau pût tenir la Mer ſans être entierement radoubé. La concluſion étoit une prière au Commandeur, qu'il lui plût d'ordonner aux Charpentiers de l'Eſcadre, de viſiter ce Bâtiment & d'en faire leur rapport. C'eſt ce que Mr. *Anſon* accorda, & les Charpentiers eurent ordre de faire cette viſite avec tout le ſoin poſſible, d'en faire leur rapport par écrit & ſigné d'eux tous; & d'y apporter d'autant plus d'attention, qu'ils devoient être prêts à confirmer ce rapport en tems & lieu, par ſerment. Conformément à ces ordres, les Charpentiers ſe mirent d'abord à viſiter la Pinque, & firent le lendemain le rapport ſuivant: Que l'*Anne* n'avoit pas moins de douze Courbes & de quatorze Baux rompus ou fort endommagés; qu'un des Courbatons de Beaupré

pré étoit rompu, & un autre pourri; que les Serre-goutières étoient ouvertes & gâtées; que plusieurs Taquets étoient rompus, & d'autres pourris; que toute la ferrure étoit presque usée; que les Lisses & les Ceintes étoient pourries, & qu'ayant ôté une partie du doublage, ils avoient trouvé le Franc-bord en très mauvais état; & enfin, que la Proue & les Ponts faisoient eau. Qu'ainsi ils certifioient, que la Pinque ne pouvoit, sans courir risque de périr, remettre en Mer, à moins que d'avoir prémierement bien été réparée.

Le radoub de la Pinque, tel que les Charpentiers le proposoient, étoit une chose absolument impossible, dans la situation où nous étions, tout le bois & le fer que nous aurions pu trouver sur l'Escadre n'y auroit pas suffi. Ainsi le Maitre se voyant confirmé dans son opinion, par le jugement des Charpentiers, prit le parti de présenter une requête à Mr. *Anson*, pour le prier au nom de ses Propriétaires, de vouloir acheter le Corps & les Agrés de la Pinque, pour l'usage de l'Escadre, vu que ce Bâtiment n'étoit pas en état de tenir la Mer. Mr. *Anson* là-dessus fit faire un Inventaire exact & une estimation de tout ce qui appartenoit à l'*Anne*, & comme il s'y trouva bien des choses qui pouvoient encore servir, & qui nous venoient bien à point, il conclut avec Mr. *Gerard*, le marché du tout, pour la somme de 300. liv. sterlings. La Pinque fut donc dégradée, & Mr. *Gerard* avec le reste de son Equipage, passa à bord du *Glocester*, qui étoit le Vaisseau qui avoit le plus besoin de monde. Dans la suite un ou deux de ses gens passèrent à bord du *Centurion*, à leur requête: ils avoient de la répugnance à servir à même bord, avec leur ancien Maitre, dont ils croyoient avoir sujet de se plaindre.

Tout cela nous mena jusqu'au commencement de *Septembre*. Vers ce tems-là nos gens se trouvèrent assez bien rétablis du Scorbut, pour qu'on ne craignît plus d'en voir mourir de cette maladie. C'est ce qui m'a déterminé à choisir ce période pour y placer le compte de ceux que nous perdimes: compte, qui servira à donner l'idée des maux que nous avions soufferts & des forces qui nous restoient. Il nous étoit mort à bord du *Centurion*, depuis notre départ de *Ste. Hélène*, deux cens quatre-vingts & douze hommes, & il nous en restoit deux cens & quatorze. Voila sans doute une terrible mortalité; mais l'Equipage du *Glocester* souffrit bien davantage; car quoique moins fort que le nôtre, il perdit le même nombre d'hommes, & n'en eut de reste que quatre-vingts & deux. La mortalité auroit naturellement dû être encore plus grande sur le *Tryal-Sloop*, dont

dont l'Equipage avoit preſque toujours été juſqu'aux genoux dans l'eau, ſur le Tillac; ce fut pourtant tout le contraire; il n'y mourut que quarante-deux hommes & il en réchappa trente-neuf. Les Soldats de la Marine & les Invalides furent plus maltraités par les maladies, que les Matelots; il y avoit eu à bord du *Centurion*, cinquante Invalides & ſoixante & dix-neuf Soldats de la Marine; des prémiers, il en réchappa quatre, y compris les Officiers, & des ſeconds, onze. A bord du *Glouceſter*, tous les Invalides périrent, & de quarante-huit Soldats de la Marine, il n'en reſta que deux. En un mot, nos trois Vaiſſeaux, à leur départ d'*Angleterre*, étoient montés de neuf cens ſoixante & un hommes; & au tems dont je parle, il nous en étoit mort ſix cens vingt-ſix; il nous en reſtoit donc trois cens & trente-cinq, les Mouſſes compris. Ce nombre ne ſuffiſoit pas, à beaucoup près, pour former un Equipage pour le *Centurion*, & étoit à peine capable de fournir à la maneuvre néceſſaire, ſur nos trois Vaiſſeaux, en y employant toutes leurs forces. L'idée de l'extrême foibleſſe où nous nous trouvions réduits, étoit d'autant plus triſte, que nous ne ſavions pas alors, ce qu'étoit devenue l'Eſcadre de *Pizarro*, & que nous devions ſuppoſer qu'une partie au moins de cette Eſcadre auroit gagné la Mer du *Sud*. A la vérité, nous ſavions par notre propre expérience, qu'ils ne pouvoient faire ce paſſage, ſans ſouffrir beaucoup; mais d'un autre côté, tous les Ports de ces Mers leur étoient ouverts, & toute la puiſſance du *Pérou* & du *Chili*, prête à les ſecourir de ce dont ils pourroient avoir beſoin & à les recruter ſuffiſamment. Nous avions eu de plus quelque connoiſſance, qu'on équipoit une Eſcadre à *Callao*; & quelque mépriſables que ſoient les Vaiſſeaux & les Marins de ces Quartiers, rien de ce qui pouvoit porter le nom de Vaiſſeau de guerre ne pouvoit être plus foible que nous. Quand même nous n'aurions rien eu à craindre des forces Navales des *Eſpagnols*, notre foibleſſe ſeule nous mettoit dans la ſituation la plus déſagréable, nous ne pouvions attaquer une ſeule Place, un peu conſidérable; car en riſquant de perdre ſeulement vingt hommes, nous riſquions le tout: ainſi, nous nous voyions dans la néceſſité de nous contenter de quelques chétives priſes, que nous pourrions faire en Mer, avant que d'être découverts: après quoi il ne nous reſtoit d'autre parti à prendre que de nous en retourner au plus vite, trop contens de regagner notre Patrie. Je laiſſe à imaginer les triomphes que l'oſtentation des *Eſpagnols* eût pu faire du peu de ſuccès d'une entrepriſe, qui leur avoit cauſé les plus vives appréhenſions, & qui n'auroit

roit échoué pourtant ni par leur valeur ni par notre faute. Telle étoit notre ſituation; & quoique l'évènement nous ait été beaucoup plus avantageux que nous n'avions lieu de l'attendre, les maux que nous éprouvames avant que de le voir arriver furent tels que, ſi on nous les avoit prédits dans ce tems-là, nous les aurions ſurement cru inſurmontables. Mais revenons à notre hiſtoire.

Vers le commencement de *Septembre*, nos gens étant aſſez bien remis, & la ſaiſon propre à naviguer dans ces Mers approchant, nous nous évertuames & travaillames à force à mettre nos Vaiſſeaux en état de partir. Du Mât de Miſaine de la Pinque, nous fimes un grand Mât pour le *Tryal-Sloop*; & comme nous nous flattions encore de voir arriver les autres Vaiſſeaux de l'Eſcadre, nous deſtinames le grand Mât de la Pinque, à ſervir de Mât de Miſaine pour le *Wager*. Tandis que nous étions ainſi occupés, nous découvrimes au N. E., le 8. à onze heures du matin, un Bâtiment, qui s'approcha juſqu'à ce que ſes baſſes voiles parurent ſur l'horizon. Nous ne doutions pas que ce ne fût un Vaiſſeau de notre Eſcadre, lorſque nous remarquames qu'au-lieu de continuer à porter ſur l'Ile, le Vaiſſeau changeoit de cours, & s'éloignoit en tirant vers l'Eſt; ce qui nous fit croire que ce pourroit être un Navire *Eſpagnol*. Dans cette incertitude, il fut conclu de lui donner la chaſſe, & comme le *Centurion* étoit plus à portée que les autres, tout notre Equipage s'y transporta, & travailla avec beaucoup d'ardeur à mettre à la voile, ce que nous fimes vers les cinq heures du ſoir. Cependant le Vent étoit ſi foible, que nous fumes obligés d'employer toutes nos Chaloupes à nous remorquer hors de la Baye; encore dura-t-il ſi peu, qu'après nous avoir pouſſés à deux ou trois lieues en Mer, il dégénéra en calme tout plat. La nuit ſurvenant alors nous perdimes de vue le Vaiſſeau que nous pourſuivions, & nous attendimes le jour avec impatience, eſpérant qu'il ſeroit retenu par le calme, auſſi bien que nous. Il eſt vrai que le contraire pouvoit facilement arriver, parce qu'il étoit plus avant en Mer que nous; auſſi, quand le jour revint, il avoit ſi bien pris le large, qu'on ne pouvoit plus le découvrir du haut de notre grand Mât. Comme nous ne pouvions plus douter que ce ne fût un Navire ennemi, & que c'étoit le prémier que nous euſſions vu dans ces Mers; nous réſolumes de n'en pas abandonner légèrement la chaſſe. Dans ce même tems, une petite brize s'étant élevée de l'O. N. O. nous hiſſames nos Mâts & Vergues de Peroquets, tendimes toutes nos voiles, & portames au S. E., dans l'eſpérance de joindre

joindre ce Vaiſſeau, que nous ſuppoſions deſtiné pour *Valparaiſo*. Nous continuames ce cours, tout ce jour & le lendemain, ſans rien découvrir; ce qui nous fit réſoudre à abandonner la pourſuite du Navire, qui devoit, ſelon toutes les apparences, avoir déja gagné le lieu de ſa deſtination. Nous nous diſpoſames donc à retourner à *Juan Fernandez*, & pour cet effet nous tirames vers le S. O. Nous eumes très peu de vent, juſqu'au 12. à trois heures du matin, qu'il s'éleva un vent frais de l'O. S. O. Nous virames de bord, & portames au N. O. & à la pointe du jour, nous fumes agréablement ſurpris de découvrir par proue, un Vaiſſeau à quatre ou cinq lieues de nous. Nous fimes force de voiles, pour lui donner chaſſe, & reconnumes bientôt que ce n'étoit pas le même Navire que nous avions pourſuivi auparavant. Il porta d'abord ſur nous, ſous Pavillon *Eſpagnol*, & nous fit un ſignal de reconnoiſſance; mais voyant que nous n'y répondions pas; il ſerra le vent & courut au Sud. Nos gens s'animèrent à cette vue, & travaillèrent avec toute l'ardeur imaginable, aux maneuvres propres à accélérer notre cours. Le Navire, que nous pourſuivions, paroiſſoit fort grand; & comme il nous avoit pris pour un Vaiſſeau qui avoit vogué de compagnie avec lui, nous en conclumes que c'étoit un Vaiſſeau de guerre apparemment de l'Eſcadre de *Pizarro*. Dans cette ſuppoſition, le Commandeur donna ordre de rompre toutes les Cabanes des Officiers, & de les jetter à la Mer, auſſi bien que les Futailles d'eau & de proviſions qui pouvoient empêcher le ſervice du Canon, deſorte que notre Vaiſſeau fut bientôt débaraſſé & préparé pour le combat. Vers les neuf heures le tems s'embruma & nous eumes une ondée de pluie, qui nous fit perdre de vue le Vaiſſeau que nous chaſſions. Nous craignimes, ſi ce tems continuoit, que l'Ennemi ne nous échappât, ſoit en changeant de bordée, ſoit par quelque autre artifice; mais l'air s'éclaircit en moins d'une heure; & nous trouvames que nous avions beaucoup gagné & que nous avions même preſque atteint ce Vaiſſeau. Nous vimes alors que c'étoit un Vaiſſeau marchand, qui n'avoit pas ſeulement une rangée de Canons. A midi & demi, nous fumes à portée de lui tirer quatre coups de Canon dans ſes maneuvres; ſurquoi il amena ſes huniers, & porta ſur nous; mais en grande confuſion: car toutes ſes voiles de Peroquet, & celles d'étai, flottoient au vent. Ce deſordre venoit de ce qu'ils avoient lâché leurs écoutes & leurs couets, juſtement dans le tems qu'ils reçurent nos quatre coups de Canon; après quoi pas un d'eux n'eut la hardieſſe de monter dans les cordages, où

les coups venoient de donner, pour amener les voiles. Auſſitôt que nous fumes à portée de la voix, le Commandeur ordonna à l'Equipage de ce Vaiſſeau de mettre en panne ſous le vent, fit mettre la Chaloupe en Mer, & envoya Mr. *Saumarez*, ſon prémier Lieutenant, pour prendre poſſeſſion de la priſe, & en faire paſſer d'abord les Officiers & les Paſſagers, & enſuite tous les autres Priſonniers à bord du *Centurion*. Tous ces gens reçurent Mr. *Saumarez*, avec des témoignages de la plus rampante ſoumiſſion; car ils craignoient, & ſur-tout les Paſſagers qui étoient au nombre de vingt-cinq, toutes ſortes de mauvais traitemens. Mais le Lieutenant tâcha de les raſſurer par des manières polies, & les aſſura que leurs craintes étoient mal fondées, & qu'ils trouveroient que le Commandeur étoit auſſi diſtingué par ſon humanité que par ſa valeur. Les Priſonniers tranſportés à notre Bord nous apprirent que la priſe ſe nommoit *Nueſtra Senora del Monte Carmelo*, & étoit commandée par *Don Manuel Zamorra*. Sa charge conſiſtoit principalement en Sucre, & en grande quantité d'Etoffes de laine, bleues, qui ſe fabriquent dans la Province de *Quito*, & qui reſſemblent à nos Draps groſſiers, quoique fort inférieures en qualité. Il y avoit encore pluſieurs balles d'autres Etoffes groſſières de différentes couleurs, aſſez ſemblables à la Bayette de *Colcheſter*, & qu'ils appellent dans ces Quartiers, *Pannia da Tierra*; ſans compter quelques balles de Coton & de Tabac, aſſez bon, quoiqu'extrêmement fort. Outre cette Cargaiſon, nous y trouvames ce que nous cherchions avec beaucoup plus d'empreſſement, je veux dire pluſieurs Coffres remplis d'Argent travaillé, & vingt-trois Serons de Piaſtres, peſant 200. livres *aver du pois*, chacun. Ce Vaiſſeau étoit du port de quatre cens cinquante tonneaux, & l'Equipage en montoit à cinquante-trois hommes, tant Blancs que Noirs. Il étoit parti de *Callao*, vingt-ſept jours avant qu'il tombât entre nos mains & étoit deſtiné pour *Valparaiſo*, dans le *Chili*, où il devoit ſe charger pour le retour, de Blé, de Vin de *Chili*, de quelque Or, de Bœuf ſeché, & de menu Cordage, dont on fait du gros Cordage à *Callao*. Ce Bâtiment étoit vieux de plus de trente ans; mais comme on ne navigue dans ces Mers, que pendant la belle ſaiſon, & que le Climat y eſt très doux, il paſſoit encore pour un bon Vaiſſeau. Le Fumin n'en étoit que médiocre, auſſi bien que les voiles, qui étoient de toile de Coton. Il n'y avoit que trois pièces de Canon, de 4 ℔, hors d'état de ſervir, leurs Affuts étant à peine aſſez forts pour les porter: & pour toutes petites Armes, il y avoit quelques Piſtolets, appartenant aux Paſſa-

Paſſagers. Les Priſonniers nous apprirent encore qu'ils étoient partis de *Callao*, en compagnie de deux autres Vaiſſeaux, dont ils avoient été ſéparés peu de jours auparavant; & que d'abord ils nous avoient pris pour un de ces deux Vaiſſeaux: ſur la deſcription que nous leur fimes du Navire, auquel nous avions donné la chaſſe, ils nous aſſurèrent que c'étoit un des deux qui avoient navigué de conſerve avec eux; mais que ce Vaiſſeau, en s'approchant aſſez près de l'Ile de *Juan Fernandez*, pour pouvoir en être vu, avoit péché contre les inſtructions des intéreſſés, qui avoient défendu la choſe expreſſément, dans l'idée que ſi quelque Escadre de Vaiſſeaux *Anglois* ſe trouvoit dans ces Mers, cette Ile ſeroit probablement leur lieu de rendez-vous.

La priſe du Vaiſſau de *Callao* nous procura auſſi d'importantes lumières, tant par les converſations que nous eumes avec nos Priſonniers, que par les Lettres & autres papiers que nous trauvames à bord. Juſqu'alors nous n'avions pas ſu au juſte la force & la deſtination de l'Eſcadre, qui croiſoit à la hauteur de *Madère*, lorſque nous touchames à cette Ile, & qui chaſſa après cela ſur la *Perle* dans notre trajet de *Ste. Catherine* au Port de *St. Julien*. Nous ſumes donc, que c'étoit une Eſcadre compoſée de cinq grands Vaiſſeaux *Eſpagnols*, commandée par l'Amiral *Pizarro*, & proprement deſtinée à traverſer nos deſſeins, comme nous l'avons rapporté plus au long dans le troiſième Chapitre du I. Livre. Ce ne fut pas une médiocre ſatisfaction pour nons d'apprendre en même tems, que *Pizarro*, malgré tous ſes efforts pour doubler le Cap *Horn*, avoit été obligé de regagner la rivière de la *Plata*, avec perte de deux de ſes plus gros Vaiſſeaux. C'étoit là une grande nouvelle dans l'état de foibleſſe où nous nous trouvions. Nous apprimes de plus, que le Viceroi du *Pérou*, dans la ſuppoſition que nous devions arriver ſur la Côte vers le mois de *Mai* précédent, avoit mis un *embargo* ſur tous les Vaiſſeaux dans les Mers du Sud. Mais ſur les nouvelles qu'on eut par terre de tous les maux que *Pizarro* avoit ſoufferts, & dont nous devions auſſi avoir néceſſairement eſſuyé une partie, puiſque nous avions été en Mer pendant le même tems, on crut d'autant plus fortement, que nous avions fait naufrage, ou péri en Mer, ou du moins été obligés de nous en retourner, qu'on n'avoit point enendu parler de nous dans l'eſpace de huit mois après qu'on eut ſu que nous étions partis de *Ste. Catherine*; car on regardoit comme une choſe impoſſible que des Vaiſſeaux puſſent tenir la Mer pendant un ſi long intervalle. Ainſi, à la réquiſition des Marchands, & dans la fer-

me perſuaſion que notre entrepriſe étoit manquée, l'*embargo* avoit été levé.

Ce dernier article nous donna lieu d'eſpérer, que comme l'Ennemi ignoroit encore que nous euſſions doublé le Cap *Horn*, nous pourrions faire ſur les *Eſpagnols* quelques captures conſidérables, qui nous dédommageroient de l'impuiſſance où nous étions d'attaquer quelques-unes de leurs principales Places. Ce que nous pouvions conclurre de certain du rapport de nos Priſonniers, étoit, que ſoit que nous fiſſions des priſes plus ou moins conſidérables, du moins, foibles comme nous étions, nous n'avions rien à craindre de toutes les forces de l'*Eſpagne* dans cette partie du Monde. Nous ne laiſſions pas d'avoir été à cet égard dans un très grand danger, dans le tems que nous l'appréhendions le moins, & que nos autres maux étoient parvenus à leur comble; car nous apprimes par des Lettres trouvées à bord de cette priſe, que *Pizarro*, après avoir regagné la rivière de la *Plata*, avoit averti le Viceroi du *Pérou* par l'Exprès qu'il lui avoit dépêché, qu'il ſe pourroit bien que quelques Vaiſſeaux de l'Eſcadre *Angloiſe* réuſſiroient à doubler le Cap *Horn*; mais que, ſachant par ſa propre expérience, qu'ils ne pourroient arriver dans ces Mers qu'en fort triſte état, & foibles de monde, il conſeilloit au Viceroi, pour plus grande ſureté, d'armer en guerre les Vaiſſeaux qui ſe trouveroient à la main, & de les envoyer vers le Sud, où, probablement, ils pourroient intercepter nos Vaiſſeaux l'un après l'autre, & avant que nous euſſions eu l'occaſion de toucher à quelque endroit pour y avoir des rafraichiſſemens. Le Viceroi goûta cet avis, qui étoit très bon, & fit d'abord équiper & partir quatre Vaiſſeaux de *Callao*; un de cinquante pièces de Canon, deux de quarante, & un de vingt-quatre. Trois de ces Vaiſſeaux eurent ordre d'aller croiſer à la hauteur du Port de la *Conception*, & l'autre à celle de l'Ile de *Juan Fernandez*. Ils reſtèrent juſqu'au 6. de *Juin* aux endroits, qui leur avoient été aſſignés, & ne reprirent qu'alors le chemin de *Callao*, entierement perſuadés que puisque nous ne paroiſſions pas, & que, ſuivant eux c'étoit une choſe impoſſible de tenir ſi long-tems la Mer, nous devions être péris, ou du moins avoir été obligés à nous en retourner. Comme ils ne quittèrent leur croiſière que peu de jours avant notre arrivée à *Juan Fernandez*, il eſt manifeſte, que ſi nous avions touché à cette Ile le 28. de *Mai*, dans le tems que nous la cherchions la prémière fois, & que nous n'euſſions pas dirigé notre cours vers le Continent, pour aſſurer notre point de partance, nous aurions ſûrement rencontré quelque partie de l'Eſcadre *Eſpagnole*. Or comme dans l'état

l'état où nous étions, il ne nous étoit pas poſſible de réſiſter à un Ennemi bien pourvu de tout, cette rencontre auroit apparemment été fatale, non ſeulement à nous, mais auſſi au *Tryal*, au *Glouceſter*, & à la Pinque *Anne*, qui nous joignirent ſéparément, & qui, chacun en particulier, étoient moins capables encore que nous de faire quelque réſiſtance conſidérable. J'ajouterai ſimplement, que ces Vaiſſeaux *Eſpagnols* envoyés pour nous intercepter, avoient été diſperſés par une tempête, durant le tems qu'ils étoient en croiſière, & qu'après leur arrivée à *Callao*, ils avoient été desarmés. Nos Priſonniers nous apprirent de plus, qu'en quelque tems qu'on reçût à *Lima* la nouvelle que nous étions dans ces Mers, il ſe paſſeroit au moins deux mois avant qu'on pût remettre une Eſcadre en mer.

Ce détail nous étoit à tous égards auſſi favorable que nous le pouvions ſouhaiter, dans les fâcheuſes circonſtances où nous nous trouvions; & il ne nous reſtoit plus aucun lieu de douter, que les Jarres, fraichement briſées, quelques monceaux de cendres, & les reſtes de Poiſſon, que nous avions trouvés en debarquant la prémière fois à l'Ile de *Juan Fernandez*, n'y euſſent été laiſſés par les *Eſpagnols*, qui avoient croiſé à la hauteur de ce Port. Notre curioſité ſur les articles les plus importans étant ainſi ſatisfaite, nous fimes paſſer à bord du *Centurion* la plupart de nos Priſonniers, & tout l'argent, & fimes, vers les huit heures du ſoir, cours au Nord, en compagnie de notre priſe. Le lendemain matin à ſix heures nous découvrimes l'Ile de *Juan Fernandez*, où nous ancrames enſemble le jour ſuivant.

Les *Eſpagnols* du *Carmelo*, qui ſavoient tout ce que nous avions ſouffert, étoient très étonnés que nous euſſions pu réſiſter à tant de maux; mais quand ils virent le *Tryal-Sloop* à l'ancre, leur étonnement redoubla, & ils eurent toutes les peines du monde à croire, qu'outre le travail que nous avions employé à réparer nos autres Vaiſſeaux, nous avions pu achever en ſi peu de tems un pareil Bâtiment, qu'ils s'imaginoient avoir été conſtruit ſur les lieux. Ils ſoutenoient au commencement, qu'il n'étoit pas poſſible, qu'un auſſi miſérable petit Navire fût venu d'*Angleterre* avec le reſte de l'Eſcadre, & eût fait le tour du Cap *Horn*, dans le tems que les meilleurs Vaiſſeaux d'*Eſpagne* n'avoient point pu en venir à bout.

Etant arrivés à l'Ile de *Juan Fernandez*, nous examinames avec plus de ſoin les Lettres trouvées à bord de notre priſe: & comme il parut par ces Lettres, auſſi bien que par le rapport de nos Priſonniers, que

pluſieurs

plusieurs autres Vaisseaux marchands devoient partir de *Callao* pour *Valparaiso*, Mr. *Anson* dépêcha le lendemain le *Tryal-Sloop*, avec ordre d'aller croiser à la hauteur du dernier de ces Ports, après en avoir renforcé l'Equipage de dix hommes tirés de son propre Vaisseau. Mr. *Anson* résolut aussi, en conséquence de ce que nous avions appris, de séparer les Vaisseaux, qui étoient sous son Commandement, & de les employer en différentes croisières, afin d'augmenter la probabilité de faire des prises, & de diminuer celle d'être découverts de la Côte.

La prise, que nous venions de faire, avoit ranimé les espérances de nos Equipages. Ils oublièrent leurs maux passés, & travaillèrent avec ardeur à transporter de l'eau à bord, & à tout préparer pour le départ. Mais comme, malgré leur empressement, ces occupations nous emportèrent quatre ou cinq jours, le Commandeur fit, durant cet intervalle, passer l'Artillerie appartenant à la Pinque *Anne*, & qui consistoit en quatre pièces de six livres de balle, & quatre autres de quatre livres, & en deux Pierriers, à bord du *Carmelo*. Il envoya aussi à bord du *Glouceſter* six Passagers, & vingt-trois Matelots pour la maneuvre du Vaisseau, & donna ordre au Capitaine *Mitchel* de quitter l'Ile le plutôt possible, le succès de sa course dépendant de la diligence qu'il feroit. Cet Officier devoit avancer jusqu'à cinq degrés de Latitude Méridionale, & croiser en cet endroit à la hauteur des Côtes les plus élevées de *Paita*, à une assez grande distance de ces Côtes, pour que le Vaisseau ne fût pas découvert. Il lui étoit enjoint de ne point quitter cette croisière avant l'arrivée du Commandeur, qui viendroit le joindre dès qu'il sauroit que le Viceroi auroit équipé en guerre les Vaisseaux de *Callao*, ou dès que quelque autre avis rendroit leur jonction nécessaire. Ces ordres ayant été remis au Capitaine du *Glouceſter*, & tout étant prêt pour le départ, nous levames l'ancre, le Samedi suivant, 19. de *Septembre*, en compagnie de notre prise, & sortimes de la Baye, en disant un dernier adieu à l'Ile de *Juan Fernandez*. Nous portames à l'Est, dans l'intention de joindre le *Tryal-Sloop*, qui croisoit à la hauteur de *Valparaiso*.

CHA-

CHAPITRE V.

Ce qui nous arriva depuis notre départ de Juan Fernandez, *jusqu'à la prise de la Ville de* Paita.

QUoique le *Centurion* & le *Carmelo* fussent partis de la Baye de *Juan Fernandez* le 19. de *Septembre*, laissant le *Glouceſter* à l'ancre derrière eux, les vents furent cependant si variables en pleine mer, que nous ne perdimes l'Ile de vue que le 22. du même mois, vers le soir. Nous continuames ensuite à porter à l'Est, pour gagner notre croisière, & joindre le *Tryal* à la hauteur de *Valparaiso*. La nuit suivante il fit un fort gros tems; notre grand Hunier s'étant déchiré, nous l'amenames, & ayant mis d'abord la main à l'œuvre, nous le fimes servir de nouveau dès le lendemain matin. Le 24. un peu avant le coucher du Soleil, nous apperçumes deux Vaisseaux à l'Est; aussitôt notre prise s'éloigna de nous à dessein, pour qu'on ne nous soupçonnât point d'être des Armateurs; pendant que, de notre côté, nous préparions tout pour le combat, & faisions force de voiles pour joindre les Vaisseaux que nous avions découverts. Nous remarquames bientôt qu'un d'eux, qui paroissoit un gros Navire, venoit droit à nous, au-lieu que l'autre se tenoit dans l'éloignement. Vers les sept heures du soir nous ne fumes plus qu'à la portée du pistolet du prémier, & allions lui lâcher une bordée entière, les Canoniers attendant la mêche à la main l'ordre de faire feu; mais comme il étoit impossible que le Navire nous échappât, Mr. *Anson*, avant de permettre qu'on fît feu, ordonna au Maitre de heler le Vaisseau en *Espagnol*. L'Officier Commandant, qui se trouva être Mr. *Huglis*, Lieutenant du *Tryal*, répondit en *Anglois*, & nous dit, que c'étoit une prise faite par le *Tryal* peu de jours auparavant, & que l'autre voile étoit le *Tryal* même, démâté. Nous fumes peu de tems après joints par le *Tryal*, & Mr. *Saunders*, qui en étoit le Capitaine, se rendit à bord du *Centurion*. Il informa le Commandeur, qu'il avoit pris ce Vaisseau le 18. du courant, que comme c'étoit un excellent Voilier, il l'avoit poursuivi pendant trente-six heures, sans pouvoir le joindre; que pendant un tems il avoit si peu gagné, qu'il ne comptoit guère de le prendre; & que les *Espagnols*, quoique effrayés, au commencement, de se voir poursuivis par un nua-

ge de voiles, le *Tryal* prenant tant d'eau, qu'on n'en voyoit que la voilure, s'étoient raſſurés en remarquant qu'ils ſe trouvoient preſque toujours à la même diſtance du *Tryal*. Dans le plus fort de leur frayeur ils s'étoient recommandés à la protection de la Sainte Vierge, & il s'en fallut peu qu'ils ne s'imaginaſſent avoir été exaucés; car ayant fait fauſſe route pendant la nuit, & pris, à ce qu'ils croyoient, toutes les précautions poſſibles pour qu'on ne vît aucune clarté dans leur Vaiſſeau, ils auroient pu facilement échapper, s'il n'y avoit pas eu une fente dans un de leurs volets. La lumière, qui paſſoit par cette ouverture, dirigea le cours du *Tryal*, qui gagnant toujours, ſe trouva enfin à la portée du Canon. Le Capitaine *Saunders* envoya alors au Vaiſſeau ennemi une bordée, qui n'empêcha pas les *Eſpagnols* de continuer tranquilement leur route. Mais cette tranquilité ne fut pas de longue durée; car comme le *Tryal* ſe préparoit à leur donner une ſeconde bordée, ils ſortirent de leurs cachettes, amenèrent les voiles, & ſe rendirent ſans faire la moindre réſiſtance. C'étoit un des plus grands Vaiſſeaux marchands, dont on ſe ſervît dans ces Mers, d'environ ſix cens tonneaux, & nommé l'*Aranzazu*. Il alloit de *Callao* à *Valparaiſo*, & avoit à peu près la même charge que le *Carmelo*, excepté que l'Argent, qui ſe trouva à bord, n'excédoit guère la valeur de 5000 livres ſterling.

Mais la joye, que nous reſſentimes en cette occaſion, fut fort diminuée, quand nous apprimes, que le grand Mât du *Tryal* étoit fendu, & que leur grand Mât de Hune, avoit été abattu. Pendant que nous portions le lendemain matin de conſerve à l'Eſt, avec un vent de Sud aſſez frais, ce Vaiſſeau eſſuya un nouveau malheur: ſon Mât de Miſaine ſe rompit, de ſorte qu'il ſe trouvoit entierement démâté. Ce qui contribuoit à rendre ces différens accidens plus fâcheux, étoit l'impoſſibilité où nous étions alors d'y remédier. Le vent étoit fort, & la Mer ſi groſſe, que nous n'ôſions pas envoyer notre Chaloupe au ſecours du *Tryal*; comme, d'un autre côté, nous ne pouvions pas abandonner ce Vaiſſeau dans l'état où il étoit, nous mimes en panne pendant près de deux fois vingt-quatre heures. Pour comble de malheur, le vent nous éloignoit de notre croiſière, dans un tems, où en conſéquence des lumières que nous avions reçues, nous pouvions eſpérer de voir paroître ſur la Côte divers Vaiſſeaux ennemis, que rien n'empêcheroit à préſent de gagner le Port de *Valparaiſo*. Et je ſuis très convaincu, que le malheur que le *Trval* eut de perdre ſes Mâts, & notre éloignement de l'endroit où nous devions croiſer,

croiſer, nous privèrent de quelques captures conſidérables.

Le tems s'étant un peu calmé le 27. nous envoyames notre Chaloupe pour quérir le Capitaine du *Tryal*. Cet Officier étant venu à bord, produiſit une pièce ſignée par lui & par tous les autres Officiers de ſon bord. Cette pièce marquoit en ſubſtance, que leur Vaiſſeau étoit non ſeulement démâté, mais faiſoit auſſi tellement eau, qu'il falloit pomper ſans relâche, même par un tems modéré; que par le vent frais, qu'il avoit fait en dernier lieu, quoiqu'on eût fait jouer les pompes continuellement, & qu'aucun d'eux n'eût été diſpenſé de mettre la main à l'ouvrage, l'eau avoit été en augmentant; ſur le tout, qu'ils craignoient de périr au prémier orage qu'ils auroient à eſſuyer; & qu'ainſi ils prioient le Commandeur de prendre quelques meſures pour leur ſureté. Mais réparer le *Tryal*, & le mettre en état de tenir la Mer, étoit une entrepriſe au-deſſus de ſes forces. Nous n'avions ni Mâts ni Agrés à lui fournir. D'ailleurs, il n'y avoit pas moyen de lui donner le radoub en pleine Mer; & quand même nous aurions eu un Port pour cela, ç'auroit été une extrême imprudence dans une conjoncture auſſi critique, de perdre autant de tems qu'en auroit exigé cet ouvrage. Ainſi il ne reſtoit d'autre parti à prendre au Commandeur que celui de détruire ce Vaiſſeau, après en avoir tiré l'Equipage: mais comme il lui parut néceſſaire pour le ſervice de Sa Majeſté de conſerver l'apparence de nos forces, il deſtina la priſe du *Tryal*, que le Viceroi du *Pérou* avoit plus d'une fois armée en guerre, à ſervir de Frégate, fit paſſer l'Equipage du *Tryal* à bord de ce Vaiſſeau, & donna de nouvelles commiſſions, tant au Capitaine qu'au reſte des Officiers. Cette nouvelle Frégate, dans le tems qu'elle étoit encore aux *Eſpagnols*, avoit été montée de trente-deux pièces de Canon; mais elle ne devoit en avoir à préſent que vingt, c'eſt-à-dire les douze qui ſe trouvoient à bord du *Tryal*, & huit qui avoient appartenu à la Pinque *Anne*. Cette affaire étant ainſi reglée, Mr. *Anſon* donna ordre au Capitaine *Saunders* d'avoir ſoin qu'on tirât du *Tryal* tout ce qui pouvoit être de quelque uſage aux autres Vaiſſeaux, & enſuite de le faire couler à fond. Après avoir vu exécuter ce dernier ordre, il lui étoit enjoint d'aller croiſer avec ſa Frégate, qui devoit s'appeller la priſe du *Tryal*, à la hauteur des Côtes les plus élevées de *Valparaiſo*, au N. N. O. de ces Côtes, à la diſtance de douze ou quinze lieues: car comme tous les Vaiſſeaux, qui, en partant de *Valparaiſo*, portent au Nord, ſuivant ce cours Mr. *Anſon* ſe propoſoit d'empêcher, par ce moyen, qu'on ne reçût avis à

Callao, qu'il manquoit deux Vaiſſeaux, ce qui donneroit lieu à ceux de *Callao* de conclurre, que l'Eſcadre *Angloiſe* pourroit bien être dans le voiſinage. La priſe du *Tryal* devoit reſter à ſa croiſière pendant vingt-quatre jours, & enſuite, en cas qu'au bout de ce terme elle ne fût pas jointe par le Commandeur, ranger la Côte juſqu'à *Piſco* ou *Naſca*, où elle trouveroit ſûrement Mr. *Anſon*. Ce Chef d'Eſcadre ordonna pareillement au Lieutenant *Saumarez*, qui commandoit la priſe du *Centurion*, d'aller de conſerve avec le Capitaine *Saunders*, après l'avoir aidé à décharger le *Tryal*. Ces deux Vaiſſeaux, en croiſant à quelque diſtance l'un de l'autre, augmentoient la probabilité qu'aucun Navire ennemi ne pourroit paſſer ſans être apperçu. Ces ordres étant ainſi donnés, le *Centurion* ſe ſépara d'eux à onze heures du ſoir, le 27. de *Septembre*, faiſant route au midi, dans l'intention de croiſer quelques jours au lof de *Valparaiſo*.

Nous comptions que cette diſpoſition de nos Vaiſſeaux nous faiſoit tirer du peu que nous avions de forces tout le parti poſſible. Il y avoit lieu de ſuppoſer que le *Glouceſter* ne pouvoit plus être fort loin de ſa croiſière à la hauteur de *Paita*; & par la manière dont nous étions placés, nous étions fondés à eſpérer d'intercepter tous les Vaiſſeaux employés au commerce entre le *Pérou* & le *Chili* au Sud, & entre *Panama* & le *Pérou* au Nord. Car le principal négoce du *Pérou* avec le *Chili* ſe faiſant à *Valparaiſo*, & le *Centurion* croiſant au lof de cet endroit, il y avoit apparence qu'il les rencontreroit, la pratique conſtante de ces Vaiſſeaux étant de diriger leur cours vers la Côte au lof de ce Port. Le *Glouceſter*, d'un autre côté, devoit pareillement ſe trouver ſur la route des Vaiſſeaux allant de *Panama*, ou du Nord, au *Pérou*; puisque ces Vaiſſeaux dirigent toujours leurs cours vers les Côtes élevées, à la hauteur desquelles il devoit établir ſa croiſière. La priſe du *Tyral* & celle du *Centurion* n'étoient pas moins bien placées pour couper toute communication, en interceptant les Vaiſſeaux qui voudroient aller de *Valparaiſo* au Nord; car c'étoit naturellement par le moyen de ces Vaiſſeaux qu'on auroit pu avoir quelques nouvelles de nous au *Pérou*.

Les arrangemens les mieux concertés n'emportent avec eux qu'une probabilité de ſuccès plus ou moins grande, mais qui ne va jamais à une certitude parfaite: les accidens, qui ne ſauroient entrer en ligne de compte dans les délibérations, ayant ſouvent l'influence la plus puiſſante ſur les évènemens. C'eſt ainſi que dans le cas préſent, l'état où le *Tryal* ſe trouvoit réduit, & l'obligation de quitter notre croiſière, pour l'aſ-

ſiſter,

ſiſter, malheurs qu'aucune prudence humaine ne pouvoit prévoir ni prévenir, donnèrent occaſion à tous les Vaiſſeaux deſtinés pour *Valparaiſo*, de gagner ce Port, durant ce fâcheux intervalle. Car quoique, après nous être ſéparés du Capitaine *Saunders*, nous nous hâtaſſions de regagner notre croiſière, où nous arrivames le 29. à midi, nous n'eumes cependant pas le bonheur de découvrir une ſeule voile juſqu'au 6. d'*Octobre*: ainſi jugeant que ce ſeroit du tems perdu que de s'opiniâtrer à reſter davantage, nous portames au lof du Port, dans le deſſein de joindre nos priſes; mais quand nous arrivames à leur croiſière, nous ne les apperçumes pas, quoique nous y réſtaſſions quatre ou cinq jours. Dans la ſuppoſition, qu'elles s'étoient éloignées en donnant la chaſſe à quelque Vaiſſeau ennemi, nous rangeames la Côte juſqu'aux hauteurs de *Naſca*, où le Capitaine *Saunders* avoit ordre de nous joindre. Nous gagnames cet endroit le 21. pleins d'eſpérance de rencontrer quelques Vaiſſeaux ennemis ſur la Côte: car le témoignage de ceux qui avoient navigé autrefois dans les mêmes Parages, & le rapport de nos Priſonniers, s'accordoient à nous aſſurer, que tous les Vaiſſeaux deſtinés pour *Callao*, paſſent toujours par-là, afin de ne pas courir riſque de tomber ſous le vent du Port. Cependant nous ne vimes pas une ſeule Voile juſqu'au 2. de *Novembre*. Ce jour-là nous apperçumes deux Vaiſſeaux, auxquels nous donnames la chaſſe, & qui ſe trouvèrent bientôt être les priſes du *Tryal* & du *Centurion*. Comme ils avoient l'avantage du vent, nous ferlames nos voiles pour les attendre. Le Capitaine *Saunders* vint à notre bord, & informa le Commandeur, qu'il avoit exécuté ſes ordres touchant le *Tryal*; qu'il n'avoit point pu faire couler ce Vaiſſeau à fond avant le 4. d'*Octobre*, la Mer ayant été ſi groſſe, & le Vaiſſeau, faute de Mâts & de Voiles pour le gouverner, ſi agité, qu'il n'avoit pas été poſſible à la Chaloupe de le prolonger durant la plus grande partie de tout ce tems; que pendant qu'ils attendoient ainſi l'occaſion de ſe rendre à bord du *Tryal*, ce Vaiſſeau & eux avoient été emportés ſi loin au Nord-Oueſt, qu'ils s'étoient vus obligés de courir la bande de l'Oueſt, pour regagner leur croiſière; & que c'étoit à cauſe de cela que nous ne les y avions point trouvés. Au reſte, ils n'avoient pas été plus heureux que nous, n'ayant rencontré aucun Vaiſſeau, depuis qu'ils s'étoient ſéparés de nous. Ce trait de conformité, & la certitude où nous étions, que ſi, depuis quelque tems des Vaiſſeaux euſſent navigé dans ces Mers, nous les aurions rencontrés, nous déterminèrent à croire, que ceux de

Valparaiſo, ne voyant pas arriver les deux Navires que nous avions pris, avoient, ſur le ſoupçon que nous étions dans le voiſinage, mis un *embargo* ſur tous les Vaiſſeaux marchands dans ces Contrées Méridionales. Nous craignions auſſi qu'on ne travaillât actuellement à équiper les Vaiſſeaux de guerre à *Callao*; car nous ſavions qu'un Exprès n'employoit ordinairement que vingt-neuf ou trente jours à ſe rendre de *Valparaiſo* à *Lima*; & il y en avoit déja plus de cinquante que nous avions fait notre prémière priſe. Ce double ſujet de crainte engagea Mr. *Anſon* à ſe hâter d'arriver ſous le vent de *Callao*, & de joindre le Capitaine *Mitchel*, qui croiſoit à la hauteur de *Paita*, le plutôt poſſible, afin que nos forces étant réunies, nous fuſſions en état de bien recevoir les Vaiſſeaux de *Callao*, en cas qu'ils ôſaſſent mettre en mer. Dans cette vue nous partimes le même après-midi, prenant bien ſoin de nous tenir aſſez loin de la Côte pour n'être point apperçus; car nous ſavions qu'il étoit défendu, ſous de ſévères peines, à tous les Navires du Païs de paſſer le Port de *Callao* ſans y relâcher, & comme cette Loi étoit conſtamment obſervée, nous ſerions indubitablement reconnus pour Ennemis, ſi nous ne nous y conformions pas.

Dans l'incertitude où nous étions de pouvoir rencontrer l'Eſcadre *Eſgnole*, le Commandeur fit paſſer à bord du *Centurion*, une partie de ſon monde, dont il avoit auparavant équipé le *Carmelo*. Portant enſuite au Nord, nous eumes connoiſſance de la petite Ile de *St. Gallan*, qui étoit éloignée de nous environ ſept lieues au N. N. E. demi-quart à l'Eſt. Cette Ile eſt ſituée vers le quatorzième degré de Latitude Méridionale, & à peu près à cinq milles au Nord d'une hauteur, appellée *Morro Veijo*, où la tête du vieillard. Je fais mention de cette Ile & de la hauteur voiſine, parce qu'il ſe trouve entre ces deux endroits la meilleure croiſière qu'il y ait ſur cette Côte: tous les Vaiſſeaux deſtinés pour *Callao*, ſoit qu'ils viennent du Nord ou du Sud, cherchant à reconnoître ces endroits pour diriger leur cours. Le 5. de *Novembre*, à trois heures après-midi, nous nous trouvames à la vue des hauteurs de *Barranca*, ſituée à 10. degrés 36. minutes de Latitude Méridionale environ à huit ou neuf lieues de nous, au N. E. vers l'Eſt, & une heure après nous eumes le contentement ſi longtems ſouhaité de voir une Voile. Nous l'apperçumes d'abord ſous le vent, & lui donnames la chaſſe à l'inſtant même. Le *Centurion*, qui cingloit mieux que les deux priſes, les dévança ſi fort, qu'elles le perdirent bientôt de vue. Cependant, la nuit étant ſurvenue avant

que

que nous euſſions pu joindre le Vaiſſeau ennemi, vers les ſept heures du ſoir nous le perdimes de vue, & ne ſumes quel cours ſuivre: à la fin, comme nous avions alors le vent favorable, Mr. *Anſon* réſolut de laiſſer les Voiles comme elles étoient, & de ne point changer de cours; car quoiqu'il n'eût aucun lieu de douter que le Vaiſſeau ennemi ne fît fauſſe route pendant la nuit; comme néanmoins il n'étoit pas poſſible de déviner de quel côté il changeroit de direction, il lui parut plus prudent de pourſuivre ſon cours, à cauſe qu'il devoit néceſſairement par-là ſe trouver plus près de l'Ennemi, que s'il lui arrivoit de ſe tromper, en changeant de direction au hazard, le Vaiſſeau, que nous pourſuivions, étant, en ce cas, infailliblement perdu pour nous. Nous continuames ainſi à lui donner la chaſſe dans l'obſcurité environ une heure & demie; & durant tout ce tems, tantôt l'un, & tantôt l'autre des Gens de notre Equipage, crurent en diſcerner les Voiles droit devant nous; mais à la fin Mr. *Brett*, alors notre ſecond Lieutenant, l'apperçut réellement à Bas-bord, faiſant route vers la haute Mer, avec une direction qui différoit de quatre pointes de compas de la nôtre. Auſſitôt nous gouvernames ſur le Vaiſſeau ennemi: nous le joignimes en moins d'une heure, & il ſe rendit après avoir eſſuyé quatorze coups de Canon. Notre troiſième Lieutenant, Mr. *Dennis*, fut envoyé avec la Chaloupe & quinze hommes pour prendre poſſeſſion de la priſe, & amener les Priſonniers à notre bord. Ce Vaiſſeau, qui ſe nommoit *Santa Téréſa de Jéſus*, avoit été bâti à *Guaiaqu'il*, étoit d'environ trois cens tonneaux, & commandé par un *Biſcayen*, appellé *Barthélemy Urrunaga*; il alloit de *Guaiaqu'il* à *Callao*, & étoit chargé de bois de charpente, de fil de *Pito*, qui eſt très fort, & qu'on fait d'une eſpèce d'Herbe, de Draps de *Quito*, de Cacao, de Noix de Coco, de Tabac, de Cuirs, de Cire, &c. Les Eſpèces, qui ſe trouvèrent à bord, ne conſiſtoient qu'en quelque monnoye d'argent, & ne montoient en tout qu'à 170 liv. ſterling. A la vérité la charge auroit été de grande valeur, ſi nous avions pu en diſpoſer; mais comme il eſt expreſſément défendu aux *Eſpagnols* de jamais rançonner leurs Vaiſſeaux, la plupart des choſes, que nous prenions dans ces Mers, à l'exception de celles dont nous avions beſoin pour nous-mêmes, ne nous ſervoient de rien. Ce n'eſt pas que ce ne fût un grand ſujet de contentement pour nous, que de cauſer un dommage conſidérable à nos Ennemis: cela même formant une bonne partie de notre deſtination. Outre l'Equipage de notre priſe, qui montoit à quarante-cinq hommes, il y avoit

avoit à bord quatre hommes & trois femmes, tous nés dans le Païs de parens *Eſpagnols*, & trois Eſclaves noires, qui ſervoient les femmes. Ces dernières étoient une mère & ſes deux filles, dont l'ainée pouvoit avoir vingt & un ans & la cadette, quatorze. On auroit tort de s'étonner que de ſi jeunes perſonnes fuſſent exceſſivement allarmées en ſe voyant entre les mains d'un Ennemi, que la conduite paſſée des Flibuſtiers & les inſinuations artificieuſes de leurs Prêtres leur faiſoient enviſager avec horreur. Leurs craintes ne pouvoient qu'augmenter par la beauté ſingulière de la plus jeune des deux filles, & par la diſpoſition où devoient être naturellement des gens de Mer, qui depuis près de douze mois n'avoient point vu de femmes. Auſſi s'étoient-elles cachées toutes quand notre Officier vint à bord; & quand on les trouva, ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'il put les engager à paroître au jour: cependant il vint bientôt à bout de les raſſurer par ſes manières, & par les déclarations réïtérées qu'il leur fit, qu'elles n'avoient abſolument rien à craindre. Le Commandeur, inſtruit de la choſe, ordonna qu'elles reſteroient à bord de leur propre Vaiſſeau, & dans l'apartement qu'elles avoient occupé juſqu'alors, où elles ſeroient ſervies comme auparavant, avec défenſe de ne leur pas faire la moindre peine. Et pour qu'elles fuſſent plus ſûres que ces ordres ſeroient exécutés, ou, en cas qu'ils ne le fuſſent pas, qu'elles pourroient s'en plaindre, Mr. *Anſon* permit que le Pilote de leur Vaiſſeau, qui dans les Navires *Eſpagnols* eſt généralement conſidéré comme la ſeconde perſonne, reſtât à bord avec elles, pour leur tenir lieu de Garde & de Protecteur. Mr. *Anſon* lui donna cette commiſſion, à cauſe qu'il paroiſſoit prendre un intérêt particulier à ces femmes, & qu'il s'étoit dit le mari de la plus jeune d'elles, quoiqu'il parut dans la ſuite, tant par le rapport du reſte des Priſonniers, que par d'autres circonſtances, qu'il n'avoit parlé ainſi que pour la mieux garantir des outrages, qu'elle ſembloit avoir lieu d'appréhender. Un procédé auſſi humain & auſſi généreux de la part de notre Commandeur, diſſipa entierement les frayeurs de nos Priſonnières, qui parurent très contentes durant tout le tems qu'elles reſtèrent avec nous, comme j'aurai occaſion de le marquer plus en détail dans la ſuite.

J'ai dit ci-deſſus, qu'au commencement de la pourſuite, le *Centurion* avoit tellement dévancé les deux priſes, qu'elles l'avoient perdu de vue. Pour leur donner le tems de nous joindre, nous mimes en panne toute la nuit, tirant des coups de Canon, & faiſant des feux chaque demi-heu-

re

re pour empêcher que le Capitaine *Saunders* & le Lieutenant *Saumarez* ne nous dépaſſaſſent ſans nous appercevoir; mais ils étoient ſi loin derrière nous, qu'ils ne virent ni n'entendirent aucun de nos ſignaux, & ne nous atteignirent que le lendemain aſſez tard. Quand ils nous eurent joints, nous portames enſemble au Nord, au nombre de quatre voiles. Nous trouvames en cet endroit la Mer, à pluſieurs milles autour de nous, d'un très beau rouge, & remarquames que cette couleur venoit d'une quantité prodigieuſe de frai de Poiſſon qui couvroit la ſurface de l'eau. Nous mimes tant ſoit peu de cette eau dans un verre à vin, & vimes que bien loin d'être trouble, comme elle nous l'avoit paru, elle étoit claire comme du Criſtal, excepté qu'il y ſurnageoit quelques globules rouges & glaireux. Notre nouvelle priſe nous fourniſſant du bois de charpente, Mr. *Anſon* ordonna qu'on réparât les Chaloupes, & qu'on fît des Chandeliers pour les pierriers aux proues, tant du Bateau à rame, que de la Pinaſſe, afin de les rendre de plus de ſervice, en cas que nous fuſſions obligés d'attaquer des Vaiſſeaux, ou de tenter quelque autre entrepriſe ſur la Côte.

En portant delà au Nord, nous ne vimes rien de remarquable durant deux ou trois jours, quoique nos Vaiſſeaux fuſſent aſſez écartés l'un de l'autre, pour qu'aucun Navire ennemi ne pût probablement nous échapper. En rangeant la Côte, nous remarquames qu'il y avoit généralement parlant un Courant, qui faiſoit dériver notre Vaiſſeau vers le Nord, à raiſon de dix ou douze milles par jour. Nous trouvant alors à huit degrés de Latitude Méridionale, nous commençames à être entourés de Poiſſons volans, & de Bonites, les prémiers que nous euſſions vus depuis notre départ des Côtes du *Brézil*. C'eſt une choſe remarquable, que ſur les Côtes Orientales de l'*Amérique* Méridionale, ils s'étendent à une Latitude beaucoup plus avancée que ſur les Côtes Occidentales du même Continent: car nous ne les perdimes de vue ſur la Côte du *Brézil*, qu'en approchant du Tropique Méridional. Le cauſe de cette différence vient certainement des différens degrés de chaleur dans la même Latitude des deux côtés de ce vaſte Continent, & à cette occaſion je prendrai la liberté de faire une courte digreſſion ſur le chaud & le froid de différens Climats, & ſur les variations qu'on éprouve à ces deux égards dans le même endroit en différens tems de l'année & en différens endroits ſitués ſous le même degré de Latitude.

Les Anciens, à ce qu'il paroit par pluſieurs endroits de leurs Ecrits, croyoient que des cinq Zones, qui comprennent tout le Globe de la Ter-

re, il n'y en avoit que deux habitables, ſuppoſant qu'il faiſoit trop chaud entre les Tropiques, & qu'aux Cercles Polaires le froid commençoit à devenir inſupportable. Il y a longtems qu'on eſt revenu de cette double erreur; mais on n'a juſqu'ici que très imparfaitement comparé enſemble le chaud & le froid des différens Climats. Cependant, on en ſait aſſez pour pouvoir affirmer, que tous les lieux ſitués entre les deux Tropiques ne ſont pas ceux de notre Globe où la chaleur eſt la plus grande, & que, d'un autre côté, pluſieurs lieux ſitués au delà des Cercles Polaires, ne ſouffrent pas cet extrême degré de froid, que leur ſituation ſemble ſuppoſer: c'eſt-à-dire, en d'autres termes, que la température d'un endroit dépend beaucoup plus de quelques autres cauſes, que de ſa diſtance du Pole, ou de ſa proximité de l'Equateur.

Cette propoſition a rapport à la température générale des lieux, en conſidérant l'année entière; & dans ce ſens l'on ne ſauroit nier, que la Ville de *Londres*, par exemple, n'ait des ſaiſons plus chaudes, que le fond de la Baye de *Hudſon*, qui ſe trouve à peu près au même degré de Latitude, l'hiver étant ſi rigoureux dans ce dernier endroit, que les plantes de nos Jardins, qui réſiſtent le mieux au froid, ont peine à y vivre. Que ſi nous comparons la Côte du *Brézil* avec la Côte Occidentale de l'*Amérique* Méridionale, comme, par exemple *Balua* avec *Lima*, la différence ſera encore plus conſidérable; car quoique la chaleur ſoit très grande ſur la Côte du *Brézil*, celle qu'on éprouve dans les Mers du Sud à la même Latitude, eſt peut-être auſſi tempérée qu'en aucune autre partie de notre Globe, puiſqu'en rangeant cette dernière Côte, la chaleur, que nous eumes, n'égala pas une ſeule fois celle d'un jour d'Eté un peu chaud en *Angleterre*: & la choſe nous parut d'autant plus frappante, que nous n'eumes aucune pluye qui rafraichît l'air.

Les cauſes de cette température dans les Mers du *Sud* ne ſont pas difficiles à aſſigner, & j'aurai ſoin de les indiquer dans la ſuite. Ce que je me propoſe à préſent, eſt d'établir la vérité de cette aſſertion, que la ſeule Latitude d'un endroit ne fournit pas de règle, par laquelle on puiſſe juger du degré de chaleur ou de froid qui y règne. On pourroit peut-être confirmer cette propoſition, en obſervant, qu'au haut des *Andes*, qui ſont ſituées ſous la Ligne, la neige ne ſe fond en aucun tems de l'année: marque d'un plus grand froid, qu'il n'en règne dans pluſieurs lieux placés bien au-delà du Cercle Polaire.

J'ai conſidéré juſqu'ici la température de l'air durant tout le cours de l'an-

l'année; & l'eſtime groſſière du chaud & du froid que chacun fait en s'en rapportant à ſes propres ſenſations. Que ſi l'on examine la choſe par le moyen des *Thermomètres*, qui, rélativement au degré abſolu de chaud & de froid, doivent être tenus pour infaillibles, ſi, dis-je, l'on s'en rapporte aux Thermomètres, on verra avec étonnement que la chaleur, dans des Latitudes très avancées, comme à *Pétersbourg*, par exemple, eſt, en certains tems, beaucoup plus grande, qu'aucune qu'on ait obſervée juſqu'ici entre les Tropiques; & que même à *Londres* l'an 1746, il fit un jour, durant quelques heures, une chaleur ſupérieure à celle qu'éprouva un Vaiſſeau de l'Eſcadre de Mr. *Anſon*, en allant delà au Cap *Horn*, & au retour, ayant été obligé de paſſer deux fois ſous la Ligne. Car durant l'Eté de cette année, un Thermomètre gradué ſuivant la méthode de *Farenheit*, monta une fois à *Londres* juſqu'au 78°; & la plus grande hauteur qu'un Thermomètre du même genre ait atteint dans le Vaiſſeau, dont je viens de parler, ne fut que 76°: c'étoit à l'Ile de *Ste. Catherine*, vers la fin de *Décembre*, le Soleil étant vertical à trois degrés près. Et pour ce qui eſt de *Pétersbourg*, je trouve dans les Mémoires de cette Académie, que l'an 1734, le 20 & le 25 de *Juillet*, le Thermomètre monta juſqu'à 98° à l'ombre, c'eſt-à-dire, à vingt-deux diviſions de plus qu'à *Ste. Catherine*: degré de chaleur ſi prodigieux, qu'on ſeroit tenté de revoquer la choſe en doute, ſi l'on pouvoit former le moindre ſoupçon ſur la fidélité & l'exactitude des obſervations.

Si l'on demande, comment il ſe peut, que dans pluſieurs endroits entre les Tropiques la chaleur paſſe pour ſi violente, quoiqu'il paroiſſe par les exemples allégués, qu'elle eſt égalée ſouvent, ou même ſurpaſſée dans des Latitudes peu éloignées du Cercle Polaire; je répondrai, que l'eſtime du chaud en quelque endroit particulier, ne doit pas être fondée ſur le degré de chaleur, qui y règne de tems en tems, mais doit plutôt être déduite de la chaleur moyenne, rélativement à une ſaiſon, ou peut-être à une année entière. En conſidérant la choſe ſous ce point de vue, on verra aiſément, combien un même degré de chaleur doit paroître incommode, en durant longtems ſans variation remarquable. Par exemple, comparant enſemble *Ste. Catherine* & *Pétersbourg*, ſuppoſons qu'en Eté la chaleur ſoit à *Ste. Catherine* de 76°., & en Hiver de 56°. Cette dernière conjecture n'eſt fondée ſur aucune obſervation; mais je crois la diminution aſſez forte. Dans cette ſuppoſition, la chaleur moyenne pour toute l'année ſera 66°., & cela peut-être de nuit auſſi bien que

de jour, avec peu de variation. Cela étant, ceux qui font fréquemment uſage de Thermomètres, ne diſconviendront pas, que ce degré de chaleur, continué longtems, ne paſſe chez la plupart des hommes pour ſuffoquant. Or comme à *Pétersbourg* le Thermomètre indique rarement une chaleur plus grande que celle qui a lieu à *Ste. Catherine*, cependant, comme dans d'autres tems le froid eſt beaucoup plus grand, la chaleur moyenne pour une année, ou même ſeulement pour une ſaiſon, ſera fort au deſſous de 66°. Car je trouve que la variation du Thermomètre à *Pétersbourg* eſt au moins cinq fois plus grande entre les deux diviſions les plus éloignées, que celle que j'ai ſuppoſé avoir lieu à *Ste. Catherine*.

Mais outre cette manière d'eſtimer la chaleur d'un endroit, en prenant pour quelques mois la chaleur moyenne, il y a, ſi je ne me trompe, une cauſe, dont aucun Auteur, que je ſache, n'a fait mention, qui doit augmenter la chaleur apparente des plus chauds Climats, & diminuer celle des Climats les plus froids. Pour m'expliquer plus clairement ſur cet article, j'obſerverai, que la meſure de la chaleur abſolue, indiquée par le Thermomètre, ne marque pas infailliblement la ſenſation de chaleur, dont le Corps humain eſt affecté. Car comme une ſucceſſion perpétuelle d'air frais eſt néceſſaire pour que nous puiſſions reſpirer, il y a auſſi quand il a fait chaud pendant quelque tems, un air imprégné de vapeurs, qui ne manque jamais d'exciter en nous une idée de chaleur étouffante, bien plus grande que celle que la ſeule chaleur d'un air agité & pur auroit excitée. Il ſuit delà, que le Thermomètre ne ſauroit déterminer la chaleur que cette cauſe fait éprouver au Corps humain; & outre cela, que la chaleur dans la plupart des endroits ſitués entre les Tropiques, doit être beaucoup plus incommode, que le même degré de chaleur abſolue dans une Latitude plus avancée vers le Pole. Car l'uniformité & la durée de la prémière de ces chaleurs contribue à imprégner l'air d'une quantité prodigieuſe d'exhalaiſons & de vapeurs, la plupart très malſaines: or comme dans ces Climats les vents ſont foibles & reglés, les exhalaiſons changent ſeulement de place, ſans être diſſipées, ce qui rend l'Atmoſphère moins propre pour la reſpiration, & produit par cela même cette ſenſation qu'on appelle chaleur étouffante: au-lieu que dans des Latitudes plus avancées ces vapeurs s'élèvent probablement en moindre quantité; ſans compter que des vents irréguliers & violens les diſſipent ſouvent tellement, que le même degré de chaleur abſolue n'eſt pas accompagné de cette incommode ſenſation de chaleur ſuffoquante. En voi-

la assez en général sur cet article, au sujet duquel je ne saurois m'empêcher de souhaiter, que, comme il intéresse le Genre-humain, & en particulier tous les Voyageurs, on l'approfondît avec soin, & que tous les Vaisseaux, destinés à faire des Voyages dans des Climats chauds, fussent fournis de Thermomètres d'une fabrique connue, & qu'on marquât exactement les observations journalières qu'on pourroit faire par leur moyen. C'est une chose étonnante, eu égard au goût d'observations qui s'est établi en *Europe* depuis quatre-vingts ans, qu'on n'ait encore rien tenté de pareil. Pour moi, je ne me souviens pas d'avoir vu quelque observation sur le froid & le chaud, faites dans les *Indes Orientales* ou *Occidentales* par des gens de Mer, excepté celles, qui ont été faites par ordre de Mr. *Anson*, à bord du *Centurion*, & par le Capitaine *Leg* à bord de la *Severne*, qui étoit un autre Vaisseau de notre Escadre. J'ai été engagé en quelque sorte à cette digression par l'idée du beau tems que nous eumes sur la Côte du *Pérou*, même sous la Ligne Equinoctiale. Mais pour entrer à cet égard dans un plus grand détail, j'ajouterai ici, que dans ce Climat tout contribue à rendre l'air ouvert & la lumière du jour agréable. Car en d'autres Païs la chaleur insupportable du Soleil en Eté fait qu'on ne sauroit la plus grande partie du jour, ni travailler, ni même prendre l'air; & les fréquentes pluyes ne sont pas moins incommodes dans des saisons plus tempérées: mais dans cet heureux Climat on voit rarement le Soleil: non que le Ciel y paroisse jamais couvert de sombres nuages: car il n'y a précisément qu'autant de nuages qu'il faut pour cacher le Soleil, & tempérer l'ardeur de ses rayons perpendiculaires, sans obscurcir l'air, ou diminuer en rien la beauté de la lumière. Aussi peut-on travailler chez soi, & même à la campagne, toutes les heures du jour; & cette fraicheur de l'air, qui dans d'autres Climats est quelquefois l'effet des pluyes, n'y manque pas non plus: ce même effet étant produit par les brises qui viennent des Régions plus froides situées vers le Sud. Il y a lieu de supposer qu'une température aussi heureuse est principalement due au voisinage de ces prodigieuses Montagnes, appellées les *Andes*, qui étant parallèles à la Côte, dont elles sont peu éloignées, & s'élevant beaucoup plus haut qu'aucune autre Montagne, ont sur leur pente une grande étendue de Païs, où, suivant qu'ils sont plus ou moins éloignés du Sommet, on a toutes sortes de Climats dans toutes les saisons de l'année. Ces Montagnes, en interceptant une grande partie des vents d'Est, qui règnent généralement dans le Continent de l'*Amérique* Méridionale, & en

rafraichiſſant cette partie de l'air qui paſſe par deſſus leurs ſommets couverts de neige; ces Montagnes, dis-je, ſont ſans doute la cauſe, que les Côtes voiſines & les Mers du *Pérou* peuvent être rangées dans la claſſe des Climats les plus tempérés. Car dès que nous fumes à une certaine diſtance de la Ligne, où ces Montagnes ne purent plus nous être d'aucun ſecours, & que nous n'eumes plus rien pour nous couvrir du côté de l'Eſt, que les hauteurs & l'Iſthme de *Panama*, qui ne ſont que des Taupinières en comparaiſon des *Andes*, nous éprouvames en deux ou trois jours que nous avions paſſé de l'air tempéré du *Pérou* dans le Climat brulant des *Indes Occidentales*. Mais il eſt tems de reprendre le fil de notre narration.

Le 10. de *Novembre* nous étions trois lieues au midi de l'Ile la plus Méridionale de *Lobos*, dont la Latitude eſt 6° 27′ Sud. Il y a deux Iles de ce nom; celle-ci, qui s'appelle *Lobos de la Mar*; & une autre, plus Septentrionale, qui reſſemble beaucoup à la prémière, & qu'on prend ſouvent pour elle, appellée *Lobos de Tierra*. Nous n'étions pas loin alors de la croiſière aſſignée au *Glouceſter*: ainſi, dans la crainte de le manquer, nous portames peu de voiles toute la nuit. Le lendemain, à la pointe du jour, nous vimes au lof un Vaiſſeau qui tâchoit de gagner la Côte. Il avoit paſſé près de nous pendant l'obſcurité de la nuit; & comme nous vimes d'abord que ce n'étoit pas le *Glouceſter*, nous forçames de voiles pour le joindre. Le vent ſe trouvant trop foible pour que nous puſſions beaucoup avancer, Mr. *Anſon* ordonna qu'on armât le Bateau à rame, ſa Pinaſſe, & celle du *Tryal*, & qu'on abordât le Vaiſſeau ennemi. Le Lieutenant *Brett*, qui commandoit le Bateau à rame, s'en approcha le prémier, vers les neuf heures, le ſalua d'une décharge de Mouſquetterie entre les Mâts, au-deſſus des têtes de l'Equipage, & fit ſauter auſſitôt la plupart de ſes gens à bord; mais les *Eſpagnols* ne firent pas la moindre réſiſtance, étant ſuffiſamment effrayés par l'éclat des ſabres, & par la décharge qu'ils venoient d'eſſuyer. Le Lieutenant *Brett* fit amener les voiles, & ayant chemin faiſant pris avec lui les deux Pinaſſes, alla trouver le Commandeur. Quand il fut de nous à la diſtance d'environ quatre milles d'*Angleterre*, il paſſa dans le Bateau à rame, menant avec lui pluſieurs Priſonniers, qui l'avoient inſtruit de pluſieurs choſes importantes, dont il vouloit informer le Commandeur. A ſon arrivée nous apprimes que la priſe s'appelloit *Nueſtra Senora del Carmin*, & étoit d'environ cent ſoixante-dix tonneaux. Un *Venitien*, nommé *Marcos Moréna*, en étoit le Commandant

mandant, & avoit à bord quarante-trois Matelots. La charge conſiſtoit en Acier, Fer, Cire, Poivre, Bois de Cèdre, Planches, Tabac en poudre, Roſaires, marchandiſes d'Europe en ballots, Canelle, Empois bleu, Indulgences, & pluſieurs autres ſortes de marchandiſes: quoique dans les circonſtances où nous nous trouvions, cette charge ne fût pas de grand prix pour nous, la perte ne laiſſoit pas d'être très conſidérable pour les *Eſpagnols*, le ſimple achat du tout leur ayant couté à *Panama* plus de 400000 écus. Ce Vaiſſeau devoit ſe rendre à *Callao*, & avoit touché à *Paita* pour y faire de l'eau & des vivres, & ne s'étoit remis en mer que depuis vingt-quatre heures quand il tomba entre nos mains.

J'ai dit que Mr. *Brett* avoit reçu des Priſonniers d'importans éclairciſſemens, dont il ſouhaitoit de faire d'abord part à Mr. *Anſon*. Le prémier, qui lui donna quelques lumières & dont le rapport fut dans la ſuite confirmé par les autres Priſonniers, étoit un *Irlandois* Catholique, nommé *John Williams*, qu'il trouva à bord du Vaiſſeau *Eſpagnol*. *Williams* avoit trouvé moyen de ſe faire tranſporter de *Cadis* au *Méxique*, & avoit parcouru tout ce Royaume comme Mercier. Il aſſuroit avoir gagné à ce métier 4 ou 5000 écus; mais que les Prêtres, ſachant qu'il avoit de l'argent, l'avoient tracaſſé, & qu'on lui avoit à la fin tout ôté. Il étoit à la vérité fort déguenillé, ne faiſant que ſortir de priſon à *Paita* où il avoit été confiné pour quelque faute. Il témoigna une grande joye à la vue de ſes Compatriotes, & leur dit ſur le champ, que, peu de jours auparavant il étoit arrivé un Vaiſſeau à *Paita*, dont le Maitre avoit informé le Gouverneur qu'un très grand Vaiſſeau, qu'il jugeoit à la figure, & à la couleur des voiles, appartenir à l'Eſcadre *Angloiſe*, lui avoit donné la chaſſe en pleine mer: nous conjecturames, que ce devoit avoir été le *Glouceſter*, & ſçumes dans la ſuite que nous avions bien deviné. Le Gouverneur, convaincu de la vérité de la dépoſition du Maitre, envoya un Exprès à *Lima* pour en informer le Viceroi: & l'Officier Royal, qui réſidoit à *Paita*, craignant une viſite de la part des *Anglois*, étoit actuellement occupé à faire tranſporter le Tréſor du Roi & le ſien à *Piura*, Ville dans les terres, à la diſtance d'environ quinze lieues. Nous apprimes de plus de nos Priſonniers, qu'il y avoit à la Douane de *Paita*, une ſomme conſidérable d'argent, qui appartenoit à quelques Marchands de *Lima*; & que cet argent devoit être embarqué à bord d'un Navire, qui étoit actuellement dans le Port de *Paita*, & qui alloit partir inceſſamment pour *Sanſonnate*, ſur la Côte du *Mexique*, dans le deſſein d'y acheter une partie de la charge du Vaiſſeau

de

de *Manille*. Ce Navire paſſoit à *Paita* pour un très bon Voilier, & avoit été ſuivé depuis peu; &, à ce que croyoient les Priſonniers, devoit probablement mettre à la voile le lendemain matin. Ce qu'ils venoient de dire au ſujet de la viteſſe de ce Navire, à bord duquel l'argent devoit être embarqué, ne nous donnoit preſque aucun lieu de croire que notre Vaiſſeau, qui avoit à peu près été deux ans en mer, fût en état de le joindre, ſi nous le laiſſions ſortir du Port. Cette conſidération, jointe à celle que nous étions découverts, & que l'allarme ſeroit bientôt répandue ſur toute la Côte, & qu'ainſi ce ſeroit fort inutilement que nous continuerions à croiſer dans ces Parages, détermina le Commandeur à, tâcher de s'emparer de la Place par ſurpriſe. Pour réuſſir dans cette expédition, il s'étoit inſtruit exactement de la force & de l'état de *Paita*, & avoit une eſpèce de certitude, qu'il ne couroit aucun riſque d'y perdre du monde. Outre cela, le ſuccès de l'entrepriſe nous procuroit, non ſeulement un butin conſidérable, mais auſſi une grande quantité de vivres, dont nous commencions à manquer, & nous donnoit en même tems l'occaſion de remettre en liberté nos Priſonniers, qui étoient nombreux, & qui conſumoient des proviſions, dont nous avions bien beſoin pour nous-mêmes. Ainſi plus d'une raiſon devoit nous engager à tenter la choſe. Nous verrons dans le Chapitre ſuivant quel en fut le ſuccès, & juſqu'à quel point cette expédition répondit à notre attente.

CHA-

CHAPITRE VI.

Prise de Paita, *& ce que nous fimes, jusqu'à ce que nous quittames les Côtes du* Pérou.

LA Ville de *Paita*, à 5ᵈ 12′. de Latitude Méridionale, est située dans un Canton fort stérile, dont le terrein n'est composé que de sable & d'ardoise: elle ne contient qu'environ deux cens familles, & on peut juger de son étendue par le Plan que j'en donne ici. Les Maisons n'y ont que d'un étage, & n'ont que des murs de roseaux réfendus & d'argile, & des Toits de feuilles séches. Cette manière de bâtir, toute légère qu'elle paroit, est assez solide, pour un Païs où la pluie est un phénomène rare. Il en tomba pourtant en 1728. & quoiqu'elle ne fût pas fort grande, elle eut la force de détremper les murs de plusieurs de ces Bâtimens & de les faire crouler. Le plus grand nombre des Habitans de *Paita* sont des *Indiens*, des Esclaves *Nègres*, des Mulâtres ou des Mestices; & il y a fort peu de Blancs. Le Port de cette Ville ne peut guère passer que pour une Baye; c'est pourtant le meilleur qu'il y ait dans ces Quartiers, & l'ancrage y est sûr & bon. Il est fort fréquenté par les Vaisseaux qui viennent des Païs qui sont au Nord; c'est le seul lieu de relâche pour les Vaisseaux qui vont d'*Acapulco*, *Sonsonnate*, *Réalèjo*, & *Panama*, à *Callao*: la longueur de ces Voyages, qui pendant presque toute l'année ne peuvent se faire qu'en remontant contre le vent, oblige ces Vaisseaux à aborder la Côte pour faire de l'eau. Il est vrai que les environs de *Paita* sont si arides, qu'on n'y trouve pas une goute d'eau à boire, ni aucune sorte d'herbages, ni provisions d'aucune espèce, excepté du Poisson & quelques Chèvres: mais à deux ou trois lieues delà vers le Nord, il y a une Ville d'*Indiens*, nommée *Colan*, d'où on transporte à *Paita*, sur des Radeaux, de l'Eau, du Maïz, des Herbages, de la Volaille, & d'autres Rafraichissemens, pour les Vaisseaux qui touchent en cet endroit. On y amène aussi du Betail de *Piura*, Ville située plus avant dans le Païs, à quatorze lieues de *Paita*. L'eau qu'on apporte de *Colan*, est d'une couleur blanchâtre, mais quoique nullement belle, on dit pourtant qu'elle est fort saine, on prétend même, qu'en serpentant entre des Bois de Salsepareille, elle devient imprégnée des vertus

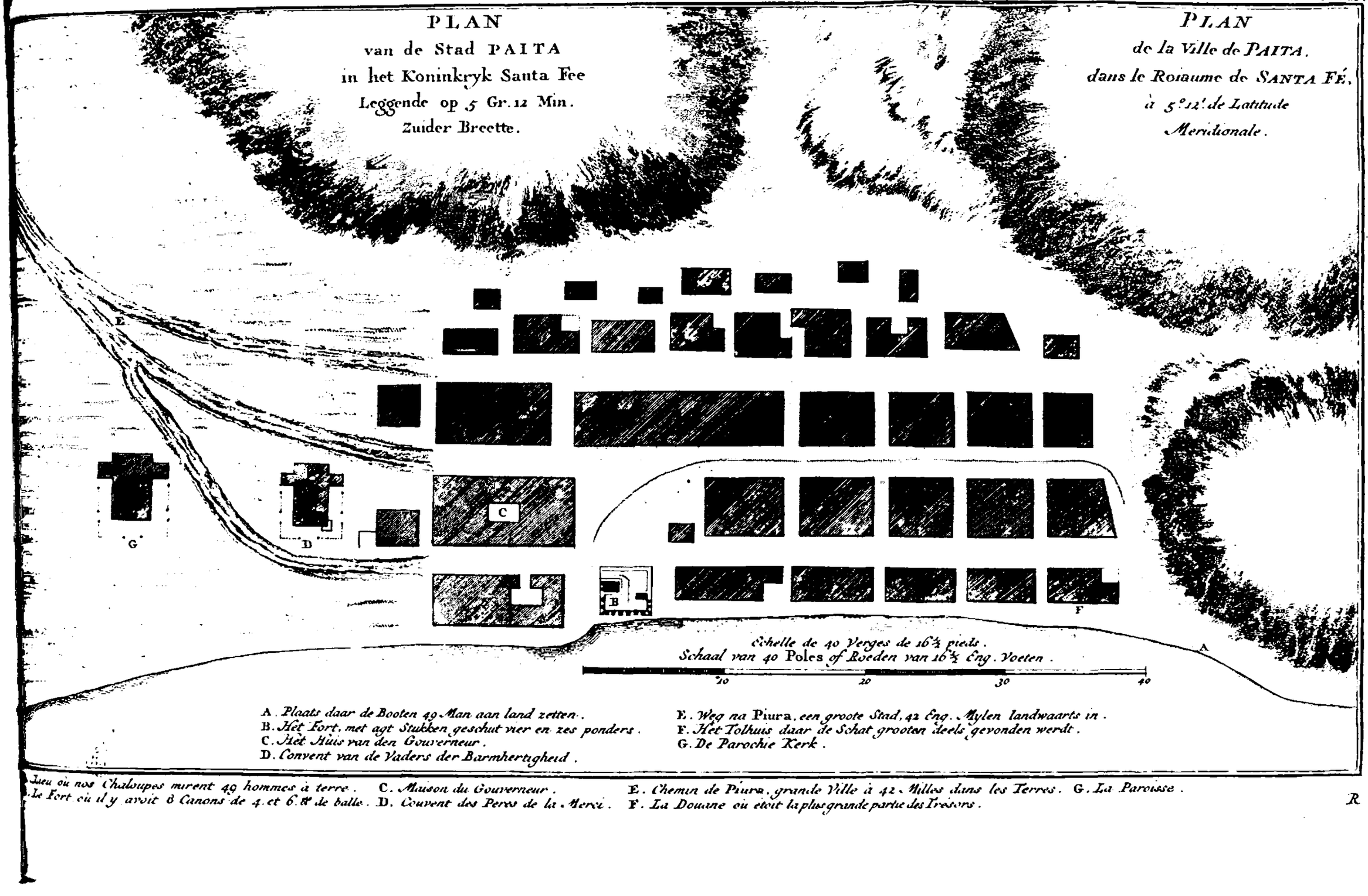
de ces Arbres. Le Port de *Paita*, outre ces commodités qu'il procure aux Vaiſſeaux deſtinés pour *Callao*, ſert encore de lieu de débarquement aux Paſſagers, qui vont d'*Acapulco* & de *Panama* à *Lima*; car comme il eſt éloigné de deux cens lieues de *Callao*, qui ſert de Port à cette dernière Ville, & qu'on trouve preſque toujours le vent contraire à cette route, le voyage par Mer eſt extrêmement fatigant & ennuieux, on aime mieux faire le voyage par Terre; il y a un chemin aſſez commode, parallèle à la Côte, où on trouve quelques Villages & quelques gîtes paſſables.

On voit dans le Plan, que *Paita* eſt une Ville toute ouverte, & qui n'eſt défendue que par le Fort, qui y eſt marqué (B). Il nous importoit beaucoup d'être exactement informés de l'état de ce Fort: nous examinames donc nos Priſonniers ſur ce ſujet, & ils nous apprirent, que le Fort étoit muni de huit pièces de Canon montées ſur leurs affuts, mais qu'il n'avoit ni Foſſé ni Ouvrages extérieurs, ni Remparts, n'étant fermé que d'un ſimple Mur de brique; que la Garniſon n'étoit compoſée que d'une ſeule Compagnie très foible, mais que la Ville pouvoit fournir outre cela trois cens hommes armés.

Après ces informations, Mr. *Anſon* réſolut, comme nous l'avons dit dans le Chapitre précédent, d'attaquer la Place, cette nuit même. Nous étions alors à douze lieues de la Côte; diſtance ſuffiſante pour n'en être pas découverts, mais pas ſi grande, qu'en faiſant force de voiles, nous ne puſſions arriver dans la Baye, avec la nuit. Cependant le Commandeur jugea fort prudemment que nos Vaiſſeaux étoient trop gros pour n'être pas apperçus de loin, même pendant la nuit; & qu'à cette vue, les Habitans alarmés tranſporteroient leurs meilleurs effets plus avant dans le Païs. D'ailleurs la Place n'étoit pas aſſez conſidérable pour qu'il fût beſoin de toutes nos forces: ainſi il réſolut de n'employer que nos Chaloupes à cette expédition. Il commanda donc le Bateau à dix-huit rames, notre Pinaſſe & celle du *Tryal*; & ayant choiſi cinquante & huit hommes pour s'y embarquer, il mit à leur tête le Lieutenant *Brett*, & lui donna les ordres néceſſaires. Pour prévenir les contretems & la confuſion, qui pouvoient naître de l'obſcurité de la nuit & de l'ignorance des lieux, il ordonna à deux *Pilotes Eſpagnols*, d'accompagner Mr. *Brett*, de le mener au lieu de débarquement le plus convenable, & de lui ſervir de Guides, lorſqu'il ſeroit à terre. Pour s'aſſurer d'autant mieux de la fidélité de ces deux *Eſpagnols*, dans une conjoncture auſſi délicate, Mr. *Anſon* aſſura tous nos Priſonniers, que ſi ces deux Hommes le ſervoient

PLAN
van de Stad PAITA
in het Koninkryk Santa Fee
Leggende op 5 Gr. 12 Min.
Zuider Breette.

PLAN
de la Ville de PAITA,
dans le Roiaume de SANTA FÉ,
à 5°. 12'. de Latitude
Meridionale.



Echelle de 40 Verges de 16½ pieds.
Schaal van 40 Poles of Roeden van 16½ Eng. Voeten.

A. *Plaats daar de Booten 49 Man aan land zetten.*
B. *Het Fort, met agt Stukken geschut vier en zes ponders.*
C. *Het Huis van den Gouverneur.*
D. *Convent van de Vaders der Barmhertigheid.*
E. *Weg na* Piura, *een groote Stad, 42 Eng. Mylen landwaarts in.*
F. *Het Tolhuis daar de Schat grooten deels gevonden werdt.*
G. *De Parochie Kerk.*

Lieu où nos Chaloupes mirent 49 hommes à terre.
Le Fort où il y avoit 8 Canons de 4. et 6. ℔ de balle.
C. *Maison du Gouverneur.*
D. *Couvent des Peres de la Merci.*
E. *Chemin de Piura, grande Ville à 42. Milles dans les Terres.*
F. *La Douane où etoit la plus grande partie des Tresors.*
G. *La Parroisse.*

R

voient bien en cette occaſion, il leur rendroit à tous la liberté, & les relâcheroit en cet endroit; mais qu'au moindre indice de trahiſon, les deux Pilotes auroient d'abord la téte caſſée, & que tous les autres Priſonniers que nous avions à bord, ſeroient emmenés en *Angleterre*. Nous trouvames ainſi l'art d'intéreſſer nos Priſonniers au ſuccès de notre entrepriſe, & de nous mettre à couvert des effets de la négligence & de la perfidie de nos Guides.

Je ne puis m'empêcher de remarquer une circonſtance aſſez ſingulière à l'égard d'un de ces deux Pilotes, & que nous n'apprimes que dans la ſuite. Cet homme avoit été pris vingt ans auparavant, par le Capitaine *Clipperton*, qui l'obligea à lui ſervir de Guide, dans une entrepriſe qu'il fit pour ſurprendre *Truxillo*, Ville ſituée dans les Terres, au Sud de *Paita*. Ce Pilote trouva le moyen de donner l'alarme aux Habitans, qui eurent le tems de ſe ſauver, quoique la Ville fut priſe. Ainſi cet homme ſervit malgré lui de Guide, aux deux ſeules Expéditions qui ayent été faites à terre, ſur cette Côte, pendant un auſſi long intervalle de tems. Mais revenons à notre ſujet.

Durant ces préparatifs, nos Vaiſſeaux avançoient à force de voiles, vers le Port; car nous étions encore trop éloignés pour être apperçus. A dix heures du ſoir, n'étant plus qu'à cinq lieues de la Ville, Mr. *Brett* nous quitta avec les Chaloupes qu'il commandoit, & arriva à l'entrée de la Baye, ſans être découvert; mais à peine y étoit-il entré que des gens qui étoient à bord d'un Vaiſſeau ancré dans ce Port, l'apperçurent. Ils ſe jettèrent dans leur Chaloupe & ramèrent vers le Fort, en donnant l'alarme, & criant de toutes leurs forces, *les Anglois*, *les Chiens d'Anglois*! Dans un moment toute la Ville fut en alarme; & nos Gens virent pluſieurs lumières, qui alloient & venoient dans le Fort, & d'autres marques des mouvemens que ſe donnoient les Habitans. Mr. *Brett* exhorta ſes Gens à ramer vivement vers le rivage, afin de donner à l'Ennemi le moins de tems qu'il ſe pourroit pour ſe mettre en défenſe. Cependant, avant que nos Chaloupes puſſent gagner Terre, la Garniſon du Fort avoit déja mis quelques pièces de Canon en état de tirer, & les avoit pointées vers le lieu du débarquement; &, apparamment plutôt par hazard, que par adreſſe, vu l'obſcurité de la nuit, un de ces coups fut aſſez bien ajuſté, pour que le boulet paſſa juſtement au deſſus de la tête de ceux qui montoient une des Chaloupes. Cela fit redoubler d'efforts à nos Gens; enſorte qu'ils gagnèrent le rivage, & débarquèrent avant

qu'on eût le tems de leur tirer une ſeconde volée. Dès qu'ils furent à terre, un de leurs Guides les conduiſit à l'entrée d'une rue étroite, à cinquante pas du rivage, où ils ſe trouvèrent à couvert du feu du Fort; & s'étant formés, auſſi bien que le tems le permettoit, ils marchèrent d'abord vers la Place de la Parade. Cette Place eſt un grand quarré, au bout de la rue, par où ils étoient entrés: le Fort fait un des côtés de cette Place, & la Maiſon du Gouverneur en forme un autre, comme on peut le voir dans le Plan, où la Rue dont il s'agit, eſt marquée par une ligne ponctuée. Quoique nos Gens marchaſſent en aſſez bon ordre, le bruit qu'ils faiſoient, & leurs *Huzzas*, excités par la joye ordinaire aux Matelots, lorſqu'ils ſe ſentent à terre, après une longue Navigation, par l'ardeur que leur inſpiroit la préſence de l'Ennemi, & par l'eſpérance du butin, tout cela joint à leurs Tambours qui ſe faiſoient entendre de toute leur force, faiſoient paroître leur nombre beaucoup plus grand qu'il n'étoit & perſuadèrent aux Habitans, qu'ils avoient au moins trois cens hommes en tête, & qu'il convenoit mieux de penſer à la fuite qu'à ſe défendre. Ainſi nos Gens n'eurent à eſſuyer qu'une décharge, qui leur fut faite par les Marchands, à qui appartenoient les Tréſors qui ſe trouvoient alors dans la Ville, & par quelques autres qui s'étoient joints à eux: ces Gens s'étoient poſtés dans une Gallerie qui entouroit la Maiſon du Gouverneur, mais dès-que les Nôtres eurent fait feu ſur eux, ils quittèrent leur poſte & les laiſſèrent maitres de la Place.

Après ce ſuccès, Mr. *Brett* diviſa ſon monde en deux partis; il ordonna à l'un d'environner le logis du Gouverneur, & de tâcher de ſe ſaiſir de ſa perſonne, & il marcha à la tête de l'autre vers le Port, à deſſein de l'emporter: mais il le trouva abandonné, la Garniſon en ayant paſſé par deſſus les Murs pour s'enfuir. Ainſi, en moins d'un quart d'heure, à compter du moment de la deſcente, nous fumes maitres de la Ville, ſans autre perte que d'un homme tué & de deux bleſſés; dont l'un fut le Pilote *Eſpagnol* de la *Thérèſe*, à qui une balle de mouſquet effleura le poignet. Mr. de *Keppel*, fils de Mylord *Albemarle*, l'échapa belle, une balle lui emporta le bec d'un bonnet de Poſtillon, dont il étoit coiffé, & lui raſa la temple, mais ſans le bleſſer.

Mr. *Brett* plaça une Garde dans le Fort; une autre à la Maiſon du Gouverneur, & des Sentinelles à toutes les avenues de la Ville, tant pour prévenir les ſurpriſes de la part de l'Ennemi, que pour empêcher le déſordre & le pillage. Son prémier ſoin enſuite fut de prendre poſ-

ſeſſion

ſeſſion de la Douane, où les Tréſors des Marchands étoient dépoſés, & d'examiner combien il étoit reſté d'*Eſpagnols* en Ville, pour pouvoir juger des précautions qu'il y avoit à prendre. Il eut bientôt l'eſprit en repos ſur cet article; la plupart des Habitans, réveillés en ſurſaut par l'alarme, s'étoient ſauvés en chemiſe. Le Gouverneur même n'avoit pas été des moins preſſés; car il s'enfuit, un pied chauſſé & l'autre nud, abandonnant ſa Femme, jeune Dame de dix-ſept ans, qu'il n'avoit épouſée que depuis trois ou quatre jours. Cependant elle ne fut pas priſe, deux Sentinelles *Eſpagnoles* l'ayant emmenée en chemiſe, dans l'inſtant que nos Gens environnoient la Maiſon. Nous fumes fort fâchés que le Gouverneur nous eût échappé; Mr. *Anſon* avoit bien expreſſément recommandé qu'on fît tout ce qu'on pourroit pour ſe ſaiſir de ſa perſonne, perſuadé qu'il contribueroit efficacement à faire traiter du rachat de la Ville; mais il n'y eut pas moyen de l'attraper. Le peu d'Habitans qui étoient reſtés, furent renfermés, ſous bonne garde, dans une des Egliſes, à l'exception de quelques Nègres vigoureux, qui furent employés tout le reſte de la nuit à tranſporter au Fort les Tréſors qu'on trouva dans la Douane, & dans d'autres endroits: bien entendu qu'on eut ſoin de les faire accompagner de quelques Mouſquetaires.

Tandis que Mr. *Brett* étoit occupé de ces ſoins néceſſaires, les Matelots, quoiqu'employés à des affaires aſſez importantes, ſe donnèrent la liberté de fouiller les maiſons voiſines de leur poſte, & de s'amuſer au pillage. La prémière choſe qui s'offrit à leurs yeux, furent les habits que les *Eſpagnols* avoient oubliés d'emporter, & qui ſuivant la mode du Païs, étoient chamarrés de galons & de broderie. Nos Gens ſe jettèrent deſſus avec avidité, & les endoſſèrent d'abord, par deſſus leurs Jaquettes craſſeuſes & leurs Chauſſes poiſſées, ſans oublier les belles Perruques & les Chapeaux bordés. Cette mode fut bientôt ſuivie par tout le Détachement; & les derniers venus ne trouvant plus d'habits d'homme, aſſez beaux à leur gré, ſe rabattirent ſur les Jupes & les Robes de Femme, qu'ils ne firent nulle difficulté d'ajouter à leur habillement ordinaire, pourvu qu'ils les trouvaſſent aſſez magnifiques. Les prémiers de ces Maſques qui ſe préſentèrent aux yeux de Mr. *Brett*, étoient ſi bien déguiſés, qu'il eut peine à les reconnoître.

C'eſt ainſi que ſe paſſa la prémière nuit que nos Gens furent à terre. Je reviens à préſent au *Centurion*. Après que nos Chaloupes nous eurent quittés, nous reſtames en panne, juſqu'à une heure du matin; & com-

me nous ſuppoſions que notre Détachement étoit alors bien près de débarquer, nous voguames doucement vers la Baye. A ſept heures du matin, nous nous trouvames à ſon entrée, & bientôt après nous découvrimes la Ville. Quoique nous n'euſſions pas lieu de douter du ſuccès de notre entrepriſe, ce fut pourtant avec une joye ſenſible, que nous apperçumes, à l'aide des Lunettes d'approche, le Pavillon *Anglois*, arboré au Fort. Nous louvoyames avec ardeur pour approcher de la Ville, auſſi vite que nous pouvoit permettre le vent de terre qui ſouffloit alors. A onze heures, la Pinaſſe du *Tryal* vint à bord, chargée de piaſtres & d'argenterie d'Egliſe; & l'Officier qui la commandoit nous fit le récit de ce qui s'étoit paſſé la nuit précédente, tel que je viens de le donner. A deux heures après-midi, nous jettames l'ancre, ſur dix braſſes & demie d'eau, à un mille & demi de la Ville, & par conſéquent à portée d'avoir facilement communication avec ceux qui étoient à terre. Nous trouvames que Mr. *Brett* s'étoit employé ſans relâche à raſſembler les Tréſors qu'il avoit trouvés dans la Ville, & qu'il n'avoit pas été troublé dans cette occupation. Cependant l'Ennemi aſſembloit toutes les Forces des environs ſur une hauteur qu'on voyoit derrière la Ville, & ces Forces ne paroiſſoient pas mépriſables. Nous y diſtinguions entre autres environ deux cens Cavaliers, bien montés, & bien armés, à ce qu'il nous paroiſſoit, & le tout étoit rangé en aſſez bon ordre, avec nombre de Tambours, de Trompettes & de Drapeaux. Ils faiſoient le plus de bruit qu'ils pouvoient avec cette Muſique guerrière, & éparadoient avec grande oſtentation, dans l'eſpérance de nous intimider, & de nous forcer à nous retirer avant que d'avoir fini d'emporter notre butin, car ils ſavoient déja le peu de monde que nous avions à terre. Nous n'étions pas aſſez aiſés à effrayer, pour croire que leur Cavalerie, ſur laquelle ils paroiſſoient le plus compter, ôſât s'engager dans les rues & venir nous attaquer entre les maiſons, quand même nous euſſions encore été en plus petit nombre. Ainſi nous continuames tranquilement tant que le jour dura, à embarquer le Tréſor, les proviſions, & les rafraichiſſemens, tels que Porcs, Volailles, &c. que nous trouvames dans cette Ville en grande abondance. Vers la nuit, le Commandeur pour prévenir toute ſurpriſe, envoya du renfort à terre: on prit poſte dans les Rues qui aboutiſſoient à la Place, & on les traverſa toutes de Barricades de ſix pieds de haut. L'Ennemi ſe tint tranquille pendant la nuit, & le lendemain,

main, dès qu'il fit jour, nous recommençames notre ouvrage de charger nos Chaloupes & de les envoyer à bord.

Nous eumes lieu de nous appercevoir que les ordres que Mr. *Anſon* avoit donnés, pour la priſe du Gouverneur, avoient été très ſages, & que c'étoit un grand malheur pour nous qu'ils n'euſſent pas pu être exécutés. Nous trouvames des Magazins, remplis de marchandiſes de prix, qui nous étoient tout-à-fait inutiles, parce que nous n'avions pas de place dans nos Vaiſſeaux pour les loger. Si nous avions tenu le Gouverneur, il eût probablement traité avec nous du rachat de ces effets & de la Ville, & c'eût été un grand avantage de part & d'autre. Mais il ſe trouvoit en liberté; il avoit ramaſſé toutes les Forces du Païs, à pluſieurs lieues à la ronde; il lui en étoit même venu de *Piura*, éloigné de quatorze lieues, & il étoit ſi charmé de ſe voir Général, qu'il ne s'embaraſſoit guère du ſort de ſa Place. Quoique Mr. *Anſon* lui fit faire pluſieurs meſſages, par les Habitans que nous avions pris, & qu'il l'invitât à traiter de ce rachat, dont il lui inſinuoit qu'il lui feroit bon marché, & qu'il ſe contenteroit de quelque Betail & autres rafraichiſſemens, aſſurant en même tems qu'à ſon refus, il feroit mettre la Ville en feu; malgré toutes ces avances, Mr. le Gouverneur fut ſi fier qu'il ne daigna pas même y faire la moindre réponſe.

Le ſecond jour que nous fumes en poſſeſſion de la Ville, pluſieurs Eſclaves Nègres déſertèrent du Corps d'*Eſpagnols*, qui étoit ſur la hauteur, & vinrent ſe rendre à nous: l'un d'eux fut reconnu par un des Priſonniers, que nous avions à bord, qui l'avoit vu à *Panama*. D'un autre côté, les *Eſpagnols* qui étoient ſur la hauteur, ſouffroient une extrême diſette d'eau, & pluſieurs de leurs Eſclaves ſe gliſſoient adroitement dans les maiſons de la Ville, & enlevoient des Jarres d'eau, qu'ils portoient à leurs Maitres; & quoique nos Gens en attrapaſſent quelques-uns, la ſoif étoit ſi preſſante dans leur Camp, qu'ils continuèrent ce manège pendant tout le tems que nous reſtames maitres de la Place. Ce même jour, nous apprimes des Déſerteurs & des Priſonniers que nous fimes, que les *Eſpagnols* dont le nombre étoit fort augmenté, étoient réſolus d'attaquer la Ville & le Fort, la nuit ſuivante, & qu'un certain *Gordon*, *Ecoſſois* Catholique, & Capitaine de Vaiſſeau dans ces Mers, devoit avoir la direction de cette attaque. Malgré ces avis, nous continuames notre ouvrage ſans inquiétude juſqu'au ſoir, que le Commandeur envoya encore du renfort à terre. Mr. *Brett* doubla les Gardes à chaque barricade, joignit

les

les Poſtes, par le moyen de Sentinelles, placées à portée de la voix; l'une de l'autre, & fit faire des Rondes fréquentes accompagnées de Tambours. Ces marques de vigilance ne pouvoient étre inconnues à l'Ennemi, qui entendoit le bruit de nos Tambours, & peut-être la voix des Sentinelles; elles lui donnèrent apparemment à penſer, réfroidirent ſon courage & lui firent oublier les rodomontades du jour; car il nous laiſſa paſſer cette nuit auſſi paiſiblement que la précédente.

Dès le ſoir de ce même jour, les Tréſors étoient déja à bord du *Centurion*; ainſi le lendemain, 15. de *Novembre*, nos Chaloupes furent employées à tranſporter les autres effets de prix, dont nous jugeames à propos de nous charger. Le Commandeur, ayant réſolu de partir ce jour-là, envoya à terre dès les dix heures du matin, tous les Priſonniers qu'il avoit à bord, ainſi qu'il le leur avoit promis. Ils étoient au nombre de quatre-vingt-huit perſonnes, & Mr. *Brett* eut ordre de les renfermer dans une Egliſe juſqu'au moment qu'il voudroit s'embarquer. Il devoit dans cet inſtant même mettre le feu à toute la Ville, excepté aux deux Egliſes, qui par bonheur étoient ſéparées des maiſons. Ces ordres furent ponctuellement exécutés; Mr. *Brett* fit mettre de la Poix & du Goudron, qu'on trouva en grande quantité dans cette Ville, dans des Maiſons, ſituées en différentes Rues, afin que le Feu prît avec violence en pluſieurs endroits à la fois, & que l'action en fût ſi prompte & ſi générale qu'il ne fût pas au pouvoir de l'Ennemi de l'éteindre après notre départ. Ces préparatifs faits, & le Canon du Fort encloué, Mr. *Brett* fit mettre le feu aux Maiſons, qui étoient au-deſſus du vent, & raſſemblant ſon monde, il marcha vers le rivage où les Chaloupes l'attendoient. Cet endroit du rivage étoit une plage toute découverte hors de la Ville, vers le lieu où les Egliſes ſont marquées dans le Plan; de ſorte que les *Eſpagnols* voyant clairement qu'il s'apprêtoit à faire retraite, réſolurent de la troubler, & de tâcher de gagner quelque avantage dont ils puſſent ſe vanter. Pour cet effet, un petit Eſcadron, choiſi ſans doute, ſur toute leur Cavalerie, deſcendit de la hauteur, & s'avança avec une réſolution, qui nous auroit fait croire qu'ils alloient charger nos Gens, & profiter de l'avantage d'une Plaine ouverte, ſi nous n'avions pas eu de juſtes idées de leur valeur. Nous jugeames donc, & nous ne nous trompames pas, que toutes ces apparences n'étoient que pure oſtentation; auſſi d'abord que Mr. *Brett* eut fait faire halte & fait front à l'Ennemi, ce dernier s'arrêta tout court, & depuis ne fit pas un pas en avant. Nos Gens arrivés

à

à leurs Chaloupes, s'arretèrent & attendirent aſſez longtems, parce qu'ils s'apperçurent qu'il leur manquoit un homme: mais voyant que, quelques informations qu'on fît, on ne pouvoit apprendre ce qu'il étoit devenu, on ſe réſolut à partir ſans lui. Nos Gens étoient déja embarqués juſqu'au dernier, & les Chaloupes quittoient le rivage, lorſqu'on l'entendit crier de toutes ſes forces qu'on l'attendît. La Ville étoit toute en feu & la fumée couvroit la Plage, de manière qu'on ne pouvoit le voir, quoiqu'on l'entendît très bien. Mr. *Brett* envoya une des Chaloupes au ſecours de cet homme, qui le trouva dans l'eau, juſqu'au cou; car il étoit entré dans la Mer auſſi avant qu'il avoit ôſé, preſſé par la crainte de tomber entre les mains d'un Ennemi, rendu furieux par le pillage de ſes biens, & l'incendie de ſes maiſons. Il avoua que la cauſe de ſon retard étoit une doſe un peu forte d'eau de vie, qu'il avoit priſe ce matin, & qui l'avoit plongé dans un ſommeil, dont il n'avoit été tiré que par le feu qui l'avoit approché d'un peu trop près, & qui s'étoit fait ſentir trop vivement. Il fut fort ſurpris en ouvrant les yeux de ſe trouver au milieu des flammes, & de voir courir çà & là des *Eſpagnols* & des *Indiens*. La frayeur diſſipa dans l'inſtant ſon yvreſſe, & lui rendit aſſez de préſence d'eſprit, pour avoir l'attention de s'échapper à travers la plus épaiſſe fumée, pour ſe dérober aux yeux de l'Ennemi. Il courut de toute ſa force vers le rivage, & entra dans la Mer auſſi avant que le pouvoit un homme qui ne ſavoit pas nager: le tout ſans avoir la moindre curioſité de regarder derrière ſoi.

Je dois dire à l'honneur de nos Gens, que quoiqu'ils euſſent trouvé grande quantité de vins & de liqueurs dans cette Ville, cet homme fut le ſeul, qui s'oublia au point de s'enyvrer. Leur conduite, en tout, pendant qu'ils furent à terre, fut beaucoup plus ſage, qu'on n'avoit lieu de l'attendre, d'une troupe de Marins, qui avoit été pendant ſi longtems confinés dans un Vaiſſeau. Il eſt vrai qu'une bonne partie de cette ſageſſe eſt due à la vigilance de nos Officiers & à l'exacte diſcipline que Mr. *Anſon* faiſoit obſerver à ſon bord; mais avec tout cela, il faut avouer que ce n'eſt pas un effort commun à des Matelots que de ſavoir ſe modérer ſur l'uſage des liqueurs fortes, lorſqu'ils s'en trouvent à même.

A cet exemple unique d'yvrognerie, il faut ajouter une faute d'une autre eſpèce, qu'un de nos Gens commit, & qui fut accompagnée de circonſtances aſſez ſingulières. Un *Anglois* qui avoit été autrefois employé dans les Chantiers de *Portsmouth*, comme Charpentier de Vaiſſeau, &

qui étoit paſſé depuis au ſervice d'*Eſpagne*, exerçoit le même métier à *Guaiaqu'il* ; & ſes Parens, informés qu'il étoit dans ce Païs, lui avoient écrit par la voye du *Centurion*. Cet homme ſe trouvoit alors dans le Corps d'*Eſpagnols*, poſté ſur la hauteur de *Paita*, & déſirant de ſe ſignaler & de ſe rendre recommandable à ſes nouveaux Maitres, il s'avança vers la Ville, ſans armes, & aborda une de nos Sentinelles, en faiſant ſemblant de vouloir quitter les *Eſpagnols* & de ſe rendre à nous. Notre Sentinelle avoit un Piſtolet bandé, mais il ſe laiſſa amuſer par cet homme & le laiſſa approcher de trop près. Le Charpentier prit ſon tems, ſe ſaiſit du Piſtolet, l'arracha des mains de la Sentinelle, & s'enfuit vers l'Ennemi. Deux de nos Gens, qui s'étoient avancés vers cet endroit, dès qu'ils avoient vu cet homme s'approcher de la Sentinelle, ſe trouvèrent à portée de courir après lui ; mais il gagna la hauteur avant qu'ils puſſent le joindre, & quand il s'y vit, il ſe tourna vers eux & leur lâcha ſon coup de Piſtolet ; ils lui tirèrent auſſi les leurs, & quoiqu'il fût à une aſſez grande diſtance & que la crête de la hauteur le leur dérobât, quand ils tirèrent ſur lui, ils apprirent pourtant dans la ſuite, qu'ils l'avoient atteint & qu'il en étoit mort ſur le champ. La Sentinelle qui s'étoit laiſſé ſurprendre ſi ſottement, fut châtiée, comme elle le méritoit, & ſervit d'exemple aux autres qui auroient pu ſe laiſſer ſurprendre dans un cas de plus grande conſéquence.

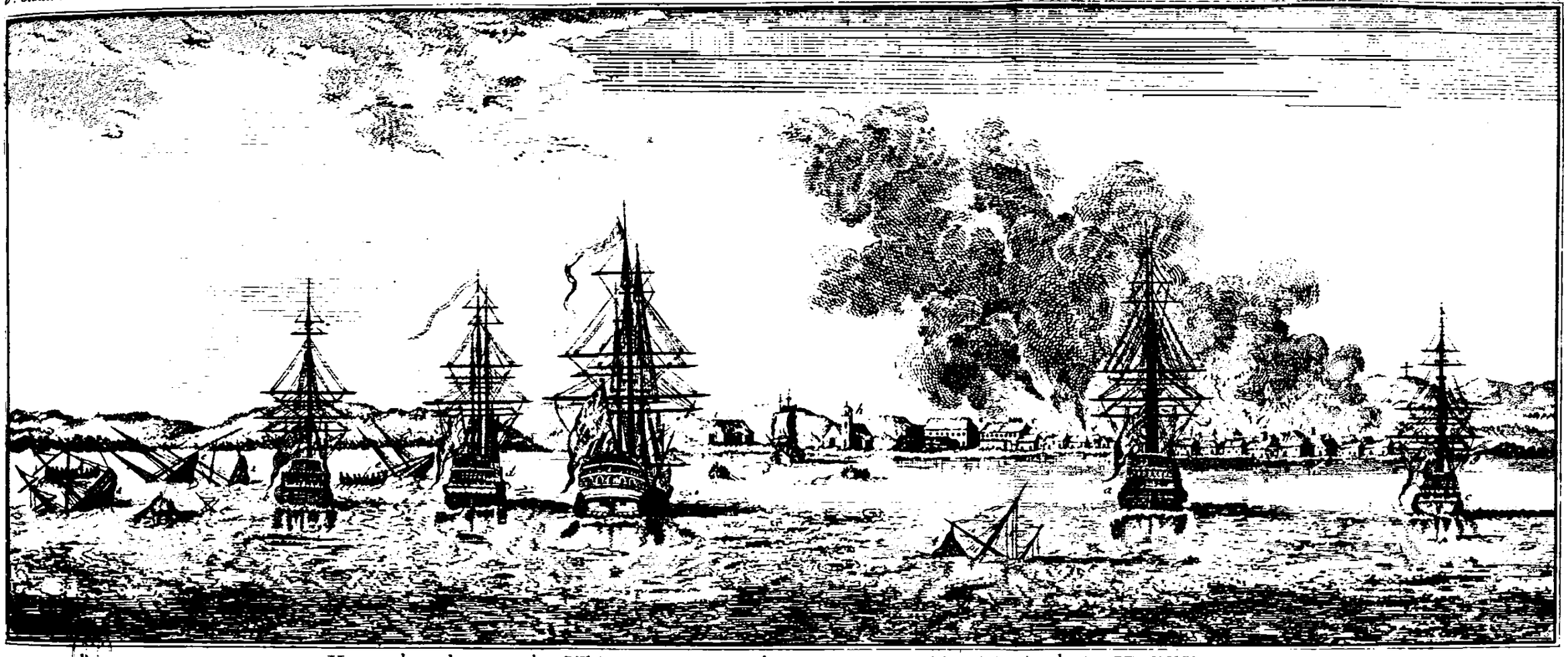
Tandis que nos Chaloupes ramoient de leur mieux pour regagner l'Eſcadre, les flammes avoient gagné toute la Ville, & y avoient fait de tels ravages, tant par le ſoin que nous avions eu d'y diſtribuer quantité de matières combuſtibles, que par la ſtructure des édifices & les matériaux dont ils étoient faits, que l'Ennemi, quelque nombreux qu'il parût être, ſe trouva dans l'impoſſibilité d'arrêter l'incendie, & de ſauver ni maiſons, ni marchandiſes. Toute une Ville en feu, & ſur-tout quand elle brule avec une pareille violence, offre un ſpectacle ſingulier, & qui a que'que choſe de grand. Mr. *Brett* jugea qu'il valoit la peine d'en faire un deſſein : nous le donnons dans la Planche ſuivante, où l'on voit auſſi les Vaiſſeaux qui étoient ancrés dans le Port.

Dès que le Détachement, que nous ramenoient nos Chaloupes, eut rejoint l'Eſcadre, notre Commandeur ſe prépara à quitter cet endroit le même ſoir. En y arrivant, nous y avions trouvé ſix Vaiſſeaux : le prémier étoit celui qu'on nous avoit dit qui devoit tranſporter le Tréſor à la Côte du *Mexique* ; & comme nous étions perſuadés qu'il étoit très bon Voilier,

Incendie de la Ville de PAITA, sur la Côte de SANTA FÉ dans la Mer du SUD.

Prises faites par le Centurion.
a. Nuestra Senora del monte Carmelo.
b. Santa Terese de Jesus.
c. Nuestra Senora del Carmin.
d. l'Aranzazu pris par le Tryal-Sloop.
1. 2. 3. 4. Vaisseaux appartenants aux Marchands.
e. e. Deux Galeres du Vicerou, chacune de 36. rames.
f. Le Fort, il y a des embrasures pour 13. Canons, mais il n'y en avoit que 8.
g. Le lieu où nos Gens débarquerent.
h. Le Couvent de la Merci.
i. La Parousse.

N.° 17.



Het verbranden van de STAD PAITA op de Kust van SANTA FEE in de ZUID ZEE.

Pryzen genomen door den Centurion.
a. Nuestra Senora del monte Carmelo.
b. De Santa Terese de Jesus.
c. Nuestra Senora del Carmin.
d. De Aranzazu genomen door de Tryal Sloep.
1. 2. 3. 4. Schepen behorende aan Koopluiden.
e. e. Twee Galeyen van den Onderkoning, ieder van 36 Riemen.
f. Het Fort met 8 Stukken Geschut voorzien, dog plaats hebbende tot 13.
g. De plaats daar de Booten 40 Man aan Land zetten.
h. Het Convent van de Order der Barmhertigheid.
i. De Parochie Kerk.

4

Voilier, nous réſolumes de l'emmener avec nous: les autres étoient deux Senaux, une Barque, & deux Galères de trente-ſix rames chacune. Nous apprimes depuis, que ces deux dernières & pluſieurs autres ſemblables qu'on avoit bâties dans différens Ports, étoient deſtinées à nous empêcher de faire deſcente aux environs de *Callao*: car les *Eſpagnols*, ſur les prémiers avis qu'ils eurent de l'équipement de notre Eſcadre & de ſa force, crurent que nous en voulions à *Lima*. Mr. *Anſon*, ne ſachant que faire de ces cinq Vaiſſeaux, en avoit d'abord fait couper les Mâts, dès notre arrivée, & à notre départ, nous les remorquames hors du Port, y perçames des trous, & les coulames à fond. Mr. *Hughs*, Lieutenant du *Tryal*, fut mis avec dix hommes, ſur le ſixième que nous emmenames, qui étoit nommé le *Solidad*; après quoi notre Eſcadre leva l'ancre vers minuit, & partit au nombre de ſix Vaiſſeaux, le *Centurion*, le *Tryal*, le *Carmélo*, la *Thérèſe*, le *Carmin*, & le *Solidad*.

Avant d'aller plus loin, je crois que c'eſt ici le lieu d'inſtruire le Lecteur de la valeur du butin, que nous fimes en cette occaſion, & du dommage que nous cauſames aux *Eſpagnols*. J'ai déja dit que nous y trouvames une grande quantité d'effets de prix, qui ne pouvoient nous être d'aucun uſage, & que nous ne pouvions emporter; ainſi pour cet article, je ne puis guère, qu'en eſtimer en gros la valeur. Les *Eſpagnols*, dans les repréſentations qu'ils firent à la Cour de *Madrid*, firent monter leur perte, comme nous l'avons appris depuis, à un Million & demi de Piaſtres: & je crois bien que cette ſomme n'eſt pas fort exagérée, car une bonne partie des effets que nous fimes conſumer aux flammes, étoient des étofes de grand prix, telles que Draps fins, Soyeries, Batiſtes, &c. Notre profit, quoique fort inférieur à la perte de l'Ennemi, ne fut cependant pas petit; la Vaiſſelle & l'argent monnoyé montoient à plus de 30000. liv. ſterl. ſans compter pluſieurs Joyaux, Bagues, Bracelets, &c.; dont il ne nous fut pas poſſible de fixer au juſte la valeur. D'ailleurs ce que les Pillards s'approprièrent n'eſt pas compris dans cette ſomme, en un mot, ce fut le butin le plus conſidérable que nous euſſions fait ſur cette Côte.

Avant que de quitter ces Quartiers, je ne dois pas paſſer ſous ſilence la conduite que Mr. *Anſon* y a tenue à l'égard des Priſonniers; conduite, qui n'a pas peu contribué a y relever l'honneur de la Nation. J'ai déja dit que nous les relâchames en cet endroit. Il y avoit parmi eux des perſonnes de conſidération, entre autres un jeune homme de dix-ſept ans, fils

fils du Vice-Préſident du Conſeil du *Chili*. On ſait toutes les barbaries que les Boucaniers & les Flibuſtiers ont commis autrefois; & les Gens d'Egliſe s'en étoient habilement ſervis pour donner à tous les habitans de ces Païs les idées les plus affreuſes de la Nation *Angloiſe*. Nos Priſonniers, la prémière fois que nous les obligeames à paſſer ſur nos Vaiſſeaux, y parurent tous ſaiſis d'effroi & d'horreur. Le jeune-homme entre autres, dont je viens de parler, qui n'étoit jamais ſorti de la maiſon paternelle, déploroit ſon ſort de la manière la plus touchante, il regrettoit ſon Père, ſa Mère, ſes Frères, ſes Sœurs, ſa terre natale, dont il ſe croyoit ſéparé pour jamais, & s'imaginoit être condamné pour le reſte de ſa vie à l'eſclavage le plus dur, & le plus bas. C'étoit-là à peu près la manière de penſer de tous les *Eſpagnols*, qui nous tomboient entre les mains. Mr. *Anſon* n'épargna rien de tout ce qui pouvoit effacer ces fauſſes idées qu'ils s'étoient formées de nous: il eut ſoin de faire manger tour à tour à ſa table les plus conſidérables d'entre eux, autant qu'il y avoit de place, & donna les ordres les plus ſévères pour qu'ils fuſſent tous traités avec toute la décence & l'humanité poſſibles. Malgré ces précautions, nous remarquions fort bien qu'il leur falloit quelques jours pour ſe déſabuſer, & pour s'ôter de l'eſprit que cette douceur feroit bientôt place à des cruautés inouies. Enfin pourtant ils ſe raſſurèrent; la tranquilité & la joye méme ſuccédèrent à leurs craintes, & ils ne parurent plus s'inquiéter beaucoup de leur priſon. Le jeune-homme, dont j'ai déja parlé, changea ſi bien d'idée, conçut tant de reſpect & de tendreſſe pour Mr. *Anſon*, & prit tant de goût à notre manière de vivre, qui lui étoit toute nouvelle, que lorſqu'on le relâcha à *Paita*, je doute s'il n'eût pas mieux aimé venir faire un voyage avec nous en *Angleterre*, que de s'en retourner chez lui.

Cette conduite de Mr. *Anſon* à l'égard de ſes Priſonniers leur donna les plus grandes idées de ſon humanité & de ſa bonté, & comme les hommes aiment volontiers à former des règles générales, elle les diſpoſa à juger fort avantageuſement de la Nation *Angloiſe*. Cependant quelque vénération que nos prémiers Priſonniers euſſent conçue pour Mr. *Anſon*, elle fut bien augmentée par la manière dont il en agit à l'égard des femmes, qui ſe trouvoient à bord de la *Thérèſe*, lorſque ce Vaiſſeau tomba entre nos mains. Il leur laiſſa l'apartement qu'elles y avoient occupé, défendit très expreſſément à ſes Gens d'en approcher, & permit au Pilote de ce Bâtiment de reſter auprès d'elles pour les garder. Ces manières d'un Ennemi, & d'un Ennemi Hérétique, ſurprirent ceux-mêmes

des

des *Eſpagnols*, qui avoient déja éprouvé les effets de ſon caractère aimable. Ils ne pouvoient comprendre qu'il eût réſiſté à la curioſité de voir de jolies perſonnes, & dont la plus jeune paſſoit même pour une beauté. Ces Dames furent ſi ſenſibles à toutes ces attentions, que lorſqu'il s'agit de débarquer à *Paita*, & d'être miſes en liberté, elles refuſèrent d'aller à terre, avant qu'on les menât à bord du *Centurion*, & qu'elles euſſent elles-mêmes témoigné leur reconnoiſſance au Commandeur. Je puis dire avec vérité qu'il n'y eut pas un ſeul de nos Priſonniers qui ne ſe louât du traitement qu'il avoit reçu de nous: un Père Jéſuite, entre autres, qui étoit un homme fort conſidéré parmi eux, ne pouvoit ſe laſſer d'exprimer ſa reconnoiſſance de toutes les politeſſes, qu'il avoit reçues de nous, auſſi bien que les autres Priſonniers; & il aſſura Mr. *Anſon*, qu'il ſe ſentoit obligé de lui rendre juſtice en toute occaſion, & de reconnoître que ſa conduite à leur égard ne pouvoit jamais être oubliée; mais que ſur-tout la manière dont il en avoit agi avec les Dames étoit ſi noble & ſi extraordinaire, qu'il craignoit que le reſpect qu'on portoit à ſon caractère, ne pût même lui faire ajouter foi, lorſqu'il en feroit le récit. Nous avons appris que nos Priſonniers n'ont pas changé de tons après être ſortis de nos mains, & qu'ils ont rempli *Lima* & tout le *Pérou* des éloges du Commandeur. Le bon Père, en particulier, ne tarriſſoit pas ſur ſes louanges, & a pouſſé la choſe juſqu'à expliquer en ſa faveur, dans un ſens relâché & hypothétique, l'article de foi de ſon Egliſe, qui dit que tous les Hérétiques ſont damnés.

La manière dont les *Eſpagnols* peuvent penſer ſur notre Nation, n'eſt nullement une choſe indifférente: leur eſtime nous importe peut-être plus que celle de tout le reſte du Monde. Le Commerce que nous avons autrefois fait avec eux, & que nous pourrons faire encore dans la ſuite, eſt non ſeulement fort conſidérable, mais il eſt d'une nature toute particulière, & exige de part & d'autre de l'honneur & de la bonne foi. Quand nulle conſidération politique n'eût eu lieu, Mr. *Anſon* n'eût pu en agir autrement: ç'auroit été une conduite trop oppoſée à ſon propre caractère de traiter avec dureté, ceux que le ſort des armes livroit entre ſes mains; c'eſt ce dont tous les *Eſpagnols* de l'*Amérique* ſont convaincus, & ſon nom eſt en vénération dans tous les vaſtes Païs qu'ils habitent.

CHAPITRE VII.

Notre Voyage depuis Paita, *juſqu'à* Quibo.

EN partant de *Paita*, le 16. de *Novembre*, à minuit, nous portames à l'Oueſt, & le matin le Commandeur ordonna à toute l'Eſcadre de s'étendre, pour mieux découvrir le *Glouceſter*: car nous approchions du parage, où le Capitaine *Mitchel* avoit ordre de croiſer, & nous nous attendions à toute heure de le rencontrer; cependant toute la journée ſe paſſa ſans l'appercevoir.

Dans ce tems-là une eſpèce de jalouſie qui s'étoit gliſſée parmi nos Equipages, dès le tems de la deſcente à *Paita*, s'accrut à tel degré que le Commandeur ſe vit obligé d'interpoſer ſon autorité pour la faire ceſſer. Le butin que quelques Pillards s'étoient approprié, comme la récompenſe de leur valeur & de leurs travaux, étoit la cauſe de cette aigreur: ceux qui étoient reſtés à bord, trouvoient cette diſpoſition très injuſte. Ils diſoient que ſi la choſe avoit dépendu d'eux, ils auroient choiſi d'être du nombre de ceux qui avoient fait la deſcente; que leur poſte avoit été le plus fatiguant; qu'outre le travail de la journée, ils avoient été obligés de paſſer toutes les nuits ſous les armes, pour garder les Priſonniers, dont le nombre ſurpaſſoit de beaucoup le leur, & qui dans une conjoncture auſſi délicate, exigeoient une attention toute particulière: ils ajoutoient, qu'on ne pouvoit nier que la préſence des Vaiſſeaux, armés de forces ſuffiſantes, n'eût été d'une néceſſité abſolue à ceux qui étoient deſcendus à terre, & en concluoient qu'on ne pouvoit ſans une injuſtice manifeſte les priver de leur part du pillage. Cette diſpute étoit pouſſée de part & d'autre avec une extrême animoſité, quoique le butin, qui en étoit le ſujet, ne fût qu'une bagatelle en comparaiſon de celui qui avoit été fait dans *Paita*, où ceux qui étoient reſtés à bord, devoient inconteſtablement avoir part. Mais la diſpute étoit entre des Matelots, & ces Gens, comme on ſait, ne règlent pas toujours l'intérêt qu'ils prennent à une affaire ſur l'importance de l'objet. Pour terminer ces différends avant qu'ils allaſſent trop loin, Mr. *Anſon* fit, dès le lendemain de notre départ de *Paita*, monter tout l'Equipage ſur le demi-pont; là, il s'adreſſa d'abord à ceux qui avoient fait la deſcente, loua leur va-

valeur & leur conduite, & leur en fit ſes remercimens: enſuite, il leur expoſa les prétenſions de ceux qui étoient reſtés à bord, & ajouta que les raiſons de ces derniers lui paroiſſoient fondées. En conſéquence il ordonna que chacun, Officier ou autre, eût à apporter ſur le demi-pont, tout ce qu'il avoit eu du pillage, afin que toute la maſſe en fût partagée, ſuivant le rang de chacun: mais pour que ceux qui en étoient déja en poſſeſſion, n'euſſent pas ſujet de ſe plaindre, & pour encourager ceux qui à l'avenir ſeroient employés à de pareilles expéditions, le Commandeur déclara qu'il cédoit tout ce qu'il lui en revenoit à ceux qui avoient été du Détachement qui avoit attaqué la Place. Cettte déclaration remit le calme entre nos Gens, & les plaintes ceſſèrent, quoiqu'il y en eût ſans doute qui n'étoient guère tentés d'imiter le deſintéreſſement de Mr. *Anſon*, & qui dans le fond de leur ame, trouvoient très dur de ſe deſſaiſir d'une partie de ce qu'ils tenoient déja.

Le ſoir de ce même jour, le Commandeur ordonna à toute l'Eſcadre d'amener les voiles, dans la crainte qu'elle ne dépaſſât le *Glouceſter*, pendant la nuit, ſans le ſavoir. Le lendemain dès que le jour parut nous nous remimes à la recherche de ce Vaiſſeau. Vers les dix heures nous découvrimes une Voile, à qui nous donnames chaſſe, & à deux heures après-midi nous en approchames d'aſſez près pour reconnoitre le *Glouceſter*, qui remorquoit un petit Bâtiment. Une heure après nous les joignimes, & nous apprimes du Capitaine *Mitchel*, que pendant tout le tems qu'il avoit croiſé, il n'avoit fait que deux priſes, dont l'une étoit un Senau, chargé de vins, d'eau de vie, d'olives en Jarres, & d'environ 7000. liv. ſterlings en eſpèces; & l'autre une grande Barque, que le Bateau à rame du *Glouceſter* avoit enlevée tout près de terre. Les Priſonniers de cette dernière priſe déclarèrent d'abord qu'ils étoient très pauvres, & que leur charge ne conſiſtoit qu'en Coton; mais nos Gens avoient de bonnes raiſons de ſe défier de leur véracité; car en les abordant, ils les trouvèrent occupés à manger un pâté de Pigeons, en vaiſſelle d'argent, ce qui ſur les Côtes du *Pérou* même, ne reſſemble guère à un repas de pauvres gens. L'Officier qui commandoit le Bateau à rame, ayant ouvert pluſieurs des Jarres qui étoient dans cette priſe, & n'y trouvant en effet que du Coton, panchoit déja vers la crédulité: mais dès que la Cargaiſon fut à bord du *Glouceſter*, & qu'on ſe mit à l'examiner avec plus d'exactitude, on fut agréablement ſurpris de trouver que ce Coton n'étoit qu'une façon de faux emballage, & qu'il y avoit dans chaque Jarre

un

un paquet de doubles Piſtoles & de Piaſtres, montant en tout à la valeur de 12000. L. ſterlings. Cet argent alloit à *Paita*, & appartenoit aux mémes Marchands qui y raſſembloient le Tréſor, dont nous nous emparames; deſorte que quand cette Barque auroit échappé au *Glouceſter*, elle nous ſeroit apparemment tombée entre les mains. Outre ces deux priſes, les Gens du *Glouceſter* nous dirent qu'ils avoient eu la vue de deux ou trois autres Bâtimens qui leur avoient échapé, un deſquels, ſuivant les avis que nous en avons eus étoit d'une richeſſe immenſe.

Après avoir rejoint le *Glouceſter*, nous réſolumes de tirer vers le Nord, & de gagner le plutôt qu'il ſe pourroit le Cap *St. Lucas* en *Californie*, ou le Cap de *Corientes*, ſur la Côte du *Méxique*. A la vérité, dans le tems que nous étions à l'Ile de *Juan Fernandez*, le Commandeur avoit réſolu à part ſoi, de toucher aux environs de *Panama*, & de tâcher d'y lier quelque correſpondence avec la Flotte commandée par l'Amiral *Vernon*. Car il eſt bon d'obſerver qu'à notre départ d'*Angleterre*, nous laiſſames à *Portsmouth* des Forces conſidérables, deſtinées pour les *Indes Occidentales*, & qui devoient y attaquer quelqu'un des Etabliſſemens *Eſpagnols*. Mr. *Anſon* ſuppoſoit que cette entrepriſe avoit réuſſi, & qu'il étoit très poſſible que *Porto-Bello* fût occupé par une Garniſon *Angloiſe*: en ce cas, il ne doutoit point qu'arrivé à l'*Iſthme*, il ne trouvât moyen de faire ſavoir de ſes nouvelles à nos Compatriotes poſtés ſur la Côte de l'autre Mer, ſoit par le moyen des *Indiens* de ces Quartiers, qui ſont aſſez bien diſpoſés pour nous, ſoit par celui de quelque *Eſpagnol*, qu'on auroit pu gagner par l'appât d'une grande récompenſe: & cette intelligence une fois établie, rien n'étoit plus aiſé que de la continuer. Mr. *Anſon* ſe flattoit de ſe voir bientôt ainſi en état de recevoir du renfort par cet *Iſthme*, & en concertant ſes opérations avec ceux qui commandoient nos Forces dans la Mer du *Nord*, de pouvoir ſe rendre maitre de *Panama* même. Cette conquête eût mis proprement la Nation *Angloiſe* en poſſeſſion des Tréſors du *Pérou*, ou tout au moins d'un équivalent pour ce que l'*Angleterre* auroit pu juger à propos d'exiger de l'une ou de l'autre branche de la Maiſon de *Bourbon*.

Tels étoient les grands deſſeins que Mr. *Anſon* avoit formés à l'Ile de *Juan Fernandez*, nonobſtant l'état de foibleſſe où ſon Eſcadre étoit réduite, & certainement ſi le ſuccès de notre entrepriſe dans les *Indes Occidentales* avoit répondu à l'attente générale, on ne peut diſconvenir que ces deſſeins ne fuſſent les plus ſages qu'on pût concevoir. Mais en examinant les Papiers que nous trouvames à bord du *Carmélo*, la prémière

de

nos Prises, nous vimes que l'attaque de *Carthagène* avoit manqué, & qu'il n'y avoit pas la moindre apparence que notre Flotte fût en état de former sur ces Côtes, quelque entreprise qui pût favoriser en aucune manière, ce que Mr. *Anson* avoit projetté; ainsi il renonça à l'espérance de tirer par l'*Isthme*, aucun renfort, & par cela même au projet d'aller attaquer *Panama*: d'ailleurs il n'y avoit nulle apparence de faire des prises à la hauteur de cette Place, puisqu'on devoit probablement avoir mis un *embargo* sur toute cette Côte.

Tout ce qui nous restoit à faire étoit de gagner au plutôt la pointe Méridionale de la *Californie* ou la Côte de *Mexique* voisine, & d'y croiser en attendant le Galion de *Manille* que nous savions être en route pour *Acapulco*. Nous ne faisions nul doute de gagner cette croisière à tems; car ce Vaisseau n'arrive pas à *Acapulco*, avant le milieu de *Janvier*: nous n'étions qu'au milieu de *Novembre*, & nous ne concevions pas que cette traversée pût nous couter plus d'un mois ou cinq semaines; desorte que nous croyions avoir devant les mains, le double du tems dont nous avions besoin. A la vérité, il nous restoit une affaire indispensable à expédier, mais nous nous flattions d'en voir le bout en quatre ou cinq jours, & que notre projet n'en seroit pas retardé. Il s'agissoit de faire de l'eau, le grand nombre de Prisonniers que nous avions eus à bord, depuis que nous avions quitté l'Ile de *Juan Fernandez*, avoit épuisé notre provision, & il ne falloit pas penser à partir pour la *Californie*, sans avoir suppléé à ce défaut: bien loin de pouvoir remplir nos futailles à *Paita*, nous n'y avions pas trouvé assez d'eau pour nos besoins journaliers. Après quelques jours de délibération sur le choix d'un lieu propre à faire aiguade; après avoir consulté les Journaux des Voyageurs qui nous avoient précédés, & avoir examiné nos Prisonniers, nous décidames pour l'Ile de *Quibo*, située vers l'entrée de la Baye de *Panama*. Nous avions de bonnes raisons pour faire ce choix. A la vérité, il y a une petite Ile, nommée l'Ile des *Cocos*, qui étoit plus sur notre route que *Quibo*, & où quelques Flibustiers assurent qu'on trouve de l'eau; mais personne de nos Prisonniers n'en savoit rien, & il parut imprudent de risquer le salut de toute l'Escadre, & nous exposer tous à mourir de soif, sur la foi d'Auteurs dont plus d'une expérience nous avoit appris à nous défier, autant que de ceux qui ont compilé la Légende. D'ailleurs en allant à *Quibo*, nous n'étions pas sans espérance qu'il ne pût nous tomber entre les mains, quelque Vais-

ſeau de *Panama* ou deſtiné pour cette Ville, qui eût mis en Mer, avant qu'on eût entendu parler de nous.

Nous portames donc vers *Quibo*, au nombre de huit Vaiſſeaux, c'eſt-à-dire, avec l'apparence d'une Flotte conſidérable, & le 19. à la pointe du jour nous découvrimes le Cap *Blanc*, à ſept milles de diſtance, qui nous reſtoit au S. S. E. demi-quart à l'Eſt. Ce Cap eſt à 4°. 15'. de Latitude Méridionale, & tous les Vaiſſeaux qui remontent ou qui deſcendent le long de cette Côte ne manquent pas de venir le reconnoitre, deſorte que c'eſt une excellente croiſière. Nous nous apperçumes alors que le *Solidad*, notre dernière Priſe, n'alloit pas ſi bien à la voile, qu'on nous l'avoit dit; ce Vaiſſeau, auſſi bien que la *Thérèſe*, nous retardoit beaucoup; ainſi le Commandeur ordonna, qu'après en avoir tiré tout ce qui pouvoit être de quelque uſage au reſte de l'Eſcadre, on les brulât tous deux. Il fit diſtribuer enſuite les ordres au *Glouceſter*, & aux autres Priſes, & nous continuames à faire route vers *Quibo*. Le 22. au matin nous vimes l'Ile de *Plata*, à quatre lieues à l'Eſt, & une de nos Priſes eut ordre d'en approcher, pour découvrir s'il n'y auroit pas quelques Vaiſſeaux entre cette Ile & le Continent, & s'il ne s'y trouvoit pas un Ruiſſeau d'eau douce, dont on nous avoit parlé, & qui nous eût épargné la peine de relacher à *Quibo*: mais la Priſe revint ſans avoir vu de Vaiſſeau ni trouvé d'eau douce. A trois heures après-midi, nous avions la Pointe de *Manta* au S. E. vers l'Eſt, à ſept milles de diſtance, & comme il y a une Ville de même nom dans ce voiſinage, Mr. *Mitchel* ſaiſit cette occaſion de ſe débaraſſer de quelques-uns des Priſonniers qui étoient à ſon bord, & les envoya à terre dans la Barque *Eſpagnole*. Toutes nos Chaloupes étoient alors occupées à tranſporter des Proviſions à bord du *Tryal* & des autres Priſes, afin de les avitailler pour ſix mois: & afin de mettre le *Centurion* en état de combattre avec avantage tel des Vaiſſeaux de *Manille*, qu'il pourroit rencontrer, & dont un nous avoit été dépeint comme étant d'une exceſſive grandeur, nos Charpentiers eurent ordre de fixer ſur notre grande Hune & ſur celle de Miſaine, huit chandeliers propres à y monter des Pierriers.

Le 25. nous eumes la vue de l'Ile de *Gallo*, à l'E. S. E. demi-quart à l'Eſt, à quatre lieues de diſtance. Delà nous traverſames la Baye de *Panama* en portant au N. O. & comptant qu'en courant ce Rumb, nous irions directement rencontrer l'Ile de *Quibo*: mais nous trouvames dans

la

la ſuite que nous aurions dû porter plus à l'Oueſt; car les vents tournèrent peu après vers ce quartier, & nous rendirent l'approche de cette Ile difficile. Nous paſſames la ligne le 22. & comme nous quittames alors le voiſinage des *Cordillères*, & que nous nous approchames de l'*Iſthme*, où la communication libre de l'Atmoſphère de l'Eſt à l'Oueſt n'eſt plus interrompue par cette prodigieuſe chaîne de Montagnes, nous nous appercûmes en peu de jours que nous avions changé tout-à-fait de Climat. Au lieu de cette température d'air uniforme, où l'on n'a jamais à ſe plaindre ni du froid ni du chaud, nous ſentimes pendant pluſieurs jours de ſuite une chaleur étouffante telle qu'il en règne preſque toujours ſur les Côtes du *Brézil*, & en d'autres endroits de la partie Orientale de l'*Amérique*, entre les Tropiques. Nous eumes encore des calmes fréquens & d'abondantes pluies, que nous attribuames d'abord au voiſinage de la Ligne, où l'on eſſuie un pareil tems pendant preſque toute l'année; mais comme nous eumes toujours le même tems juſqu'au ſeptième degré de Latitude Septentrionale, nous fumes perſuadés que la mauvaiſe ſaiſon, ou les *Vaudevals*, comme diſent les *Eſpagnols*, duroit encore: quoique pluſieurs Auteurs, & entre autres le Capitaine *Shelvocke*, aſſurent très poſitivement que cette ſaiſon commence en *Juin* & finit en *Novembre*; ce que nos Priſonniers nous confirmoient auſſi. Il faut donc conclurre que la fin de cette ſaiſon n'eſt pas toujours fixée ſi juſte, & que cette année elle dura plus longtems que de coutume.

Le 27. le Capitaine *Mitchel* ayant fini de décharger ſa plus grande Priſe, on mit le feu à ce Bâtiment. Notre Eſcadre reſta compoſée alors de cinq Vaiſſeaux, qui ſe trouvant tous bons Voiliers, ne nous donnoient jamais l'ennui de nous attendre les uns les autres. Comme nous nous trouvions dans un Climat, où les pluies ſont fortes & fréquentes, nous fumes obligés de calfeutrer le Tillac & les Côtes du *Centurion*, pour en tenir les dedans à ſec.

Le 3. de *Décembre*, nous eumes la vue de l'Ile de *Quibo*, dont la Pointe Orientale nous étoit au N. N. O. à quatre lieues de diſtance; & l'Ile de *Quicara*, à l'O. N. O. dans le même éloignement. Nous eumes ſoixante & cinq braſſes d'eau, fond de ſable gris, marqueté de noir. On trouvera, dans une Planche ſuivante, où eſt une vue du Mont *Pétaplan*, celle de ces deux Iles: (*a*) repréſente la Pointe du *S.* E. de *Quibo*, à quatre lieues de diſtance, reſtant au N. vers l'Oueſt: & (*b*) eſt l'Ile de *Quicara*, qui git à l'égard de la Pointe (*a*) O. S. O. demi-quart

au Sud ; à quatre lieues de diſtance, la Pointe (*a*) eſt à 7ᵈ 20′. de Latitude Septentrionale. Lorſque nous vinmes en cet endroit, le vent étoit à l'Oueſt, la nuit approchoit, & nous avions appris qu'il y a quelques bas-fonds à l'entrée du Canal ; toutes ces raiſons nous firent prendre le parti de tenir le largue, juſqu'au lendemain. A ſix heures du matin nous avions le Cap *Maſiato*, à N. E. demi-quart au Nord, à trois ou quatre lieues de diſtance. En doublant ce Cap, tous nos Vaiſſeaux, excepté le *Centurion*, en approchèrent de fort près ; & le *Glouceſter*, qui étoit le plus au-deſſous du vent, fut forcé de virer de bord, & de porter au Sud, enſorte que nous le perdimes de vue. A neuf heures, nous eumes l'Ile de *Sébaco* au N. O. vers le N. à quatre lieues de diſtance : & le vent continuant à nous être contraire, nous louvoyames pendant vingt-quatre heures & fumes très ſouvent repouſſés en arrière. Cependant le lendemain à onze heures du matin le vent ſe mit heureuſement au S. S. O. nous portames ſur la Pointe S. S. E. de l'Ile, & entrames vers les trois heures après-midi dans le Canal *Buéno*, en faiſant le tour d'un bas-fond, qui s'avance deux milles en Mer, de la Pointe Méridionale de l'Ile. Ce Canal a au moins ſix milles de largeur, & comme nous allions de vent largue, nous gardames toujours une bonne profondeur, de vingt-huit à trente-trois braſſes ; ſans nous approcher à un mille & demi près des Briſans, quoique, ſuivant toutes les apparences, on pourroit en cas de beſoin, en approcher beaucoup davantage, ſans aucun danger. A ſept heures du ſoir, nous mouillames à trente-trois braſſes d'eau, fond vaſard. La Pointe Méridionale de l'Ile nous reſtoit au S. E. vers le Sud, une Hauteur aſſez remarquable dans l'Ile à l'O. vers le Nord, & l'Ile de *Sébaco* à l'E. vers le Nord.

CHA-

PLAN de la PARTIE ORIENTALE de VIENNE à OFNER.

N.° 18.

PLAN van de OOST-ZYDE van het
EILAND QUIBO.

Zoete Lauweren
of Kallia
Cinga Salos

Port de Dames

Eau douce
Versch Water

Eau douce
Versch Water

Huttes de Pêcheurs
Vissers Hutten

Quereta

Canales

Sable et fond mol
Zand en zachte Modder

Schale van Drie Mylen van 20 in een Graad.

Echelle de Trois Lieues de 20 au Degre.

PLAN de la PARTIE ORIENTALE de l'ISLE de QUIBO.

CHAPITRE VIII.

Description de Quibo, *& ce que nous y fimes.*

LE lendemain de notre arrivée à cette Ile, on envoya un Officier à terre, pour chercher l'Aiguade. Il revint avant midi, après l'avoir trouvée, & on détacha d'abord la double Chaloupe pour prendre ſa charge d'eau; en même tems nos Vaiſſeaux levèrent leurs ancres, pour s'avancer davantage, & à deux heures après-midi, nous remouillames à vingt-deux braſſes; fond de gros gravier, mêlé de coquilles briſées: l'Aiguade nous étant au N. O. demi-quart au Nord, à trois quarts de milles. Je donne ici une Carte de l'extrémité Orientale de l'Ile, & de notre Mouillage, où les ſondes ſont marquées, telles que nous les trouvames. La Pointe du S. E. de l'Ile, comme je l'ai déja dit, eſt à 7: 20'. de Latitude Méridionale.

L'Ile de *Quibo* eſt fort commode pour y faire de l'eau & du bois: les arbres couvrent tout le terrain, juſqu'où la Mer monte, & un gros Ruiſſeau d'eau douce coule dans la Mer par deſſus un Rivage ſablonneux: deſorte que nous ne mimes guère plus de deux jours à nous fournir de tout le bois & de l'eau dont nous avions beſoin. Toute l'Ile eſt médiocrement élevée, excepté un ſeul endroit, & n'eſt proprement qu'une Forêt continue d'arbres toujours verds. Nous y trouvames entre autres quantité de Canificiers; ou d'arbres qui portent la Caſſe, & quelques-uns de ceux qui portent des Limons. Il nous parut aſſez ſingulier de ne trouver dans un pareil Climat, & dans un azile auſſi tranquille, d'autres Oiſeaux que des Perroquets, des Perriques & des Aras: à la vérité, il y avoit de prodigieuſes volées de ces derniers. Après eux les Animaux qu'on y voit en plus grande quantité ſont des Singes & des Lézards que nous tuions pour les manger; car quoiqu'il y eût pluſieurs hordes de Fauves, les Bois étoient trop épais pour la chaſſe; nous en vimes beaucoup, mais nous n'en pumes tirer que deux. Nos Priſonniers nous aſſurèrent qu'il y avoit beaucoup de Tigres, mais nous n'avons jamais vu que la trace d'un ſeul ſur le rivage. Les *Eſpagnols* nous dirent auſſi qu'il y a dans ces Bois une eſpèce de Serpens très dangereux, qu'on nomme le Serpent volant; il s'élance du haut des branches des arbres, ſur tout Animal, Homme ou

Bête, qui ſe trouve à ſa portée, & ſa morſure paſſe pour être mortelle & ſans remède. Ce ne ſont pas-là les ſeuls Animaux nuiſibles qui habitent cet endroit; la Mer y eſt pleine d'Alligators d'une grandeur extraordinaire, & nous y avons ſouvent remarqué une ſorte de grands Poiſſons plats, qui ſautoient fort haut hors de la Mer, & que nous croyions être le même, qu'on dit avoir ſouvent tué des Pêcheurs de Perles, dans le tems qu'ils quittoient fond & vouloient renager vers la ſurface de la Mer; il les embraſſe alors dans ſes nageoires, & on nous a aſſuré que les Plongeurs ſont obligés pour leur ſureté, d'être armés d'un couteau pointu, qu'ils enfoncent dans le ventre de cet Animal, quand ils s'en ſentent ſaiſis.

Tandis que nous reſtions ici à l'ancre, le Commandeur accompagné de quelques Officiers, fut en Chaloupe, viſiter une Baye, qui nous restoit au Nord, & rangea enſuite toute la Côte Orientale de l'Ile. Partout où ces Meſſieurs touchèrent, ils trouvèrent que le Terrain étoit fort gras, & que l'eau y étoit excellente & en grande abondance. Ils virent entre autres à la Pointe du N. E. de l'Ile, une Caſcade, qui leur parut plus belle que tout ce que l'art a jamais pu produire en ce genre: une Rivière de l'Eau la plus claire & de vingt toiſes de large, couloit par une pente aſſez rapide de près de quatre-vingt toiſes de longueur, dans un Canal fort irrégulier, car le fond & les bords n'en étoient formés que de gros quartiers de Roc. Dans quelques endroits, l'eau coulant ſur un talus égal, faiſoit les plus belles nappes qu'on pût voir, & dans d'autres endroits elle tomboit en caſcades admirables. Les environs étoient couverts d'une belle Forêt, & les maſſes de Rocher même, qui formoient les bords du Canal & qui quelquefois s'avançoient au-deſſus, étoient couronnées des plus hauts arbres. Dans le tems que le Commandeur & ſa Compagnie contemploient les beautés de ce lieu, & en obſervoient toutes les ſingularités, une volée d'Aras paſſa au-deſſus d'eux, & comme ſi ces Oiſeaux avoient eu deſſein d'animer la ſcêne & de relever la magnificence du ſpectacle, ils s'arrêtèrent quelque tems en cet endroit, & en faiſant mille tours en l'air, ils donnèrent tout le tems néceſſaire, pour remarquer l'éclat & la variété de leur plumage. Quelques-uns de ceux qui eurent le plaiſir de jouir de ce ſpectacle, ne peuvent encore le décrire de ſang froid.

Dans cette promenade, nos Meſſieurs ne virent aucuns Habitans, mais ils trouvèrent quelques hutes ſur le rivage, & de grands monceaux de

Coquil-

Coquilles de belle Nacre de Perle. C'étoient des marques du ſéjour que les Pêcheurs de *Panama* viennent faire ici tous les Etés. Les Huitres perlières ſe trouvant dans toute la Baye de *Panama*, mais nulle part en plus grande abondance qu'à *Quibo*; pour peu qu'on y avance dans la Mer, il ne faut que ſe baiſſer & les détacher du fond. Ces Huitres ſont fort grandes, mais nous les avons trouvées coriaces & de mauvais goût. Puisque je ſuis tombé ſur le ſujet de cette pêche, je crois qu'on ne ſera pas fâché de trouver ici quelques particularités qui en ſont venues à ma connoiſſance.

Les Huitres qui donnent le plus de Perles, ſont celles qui ſe trouvent à une plus grande profondeur; car quoique celles qu'on prend à l'entrée de la Mer & ſans plonger, ſoient de la même eſpèce, elles ne produiſent ni groſſes Perles, ni en grand nombre. On aſſure auſſi que la beauté de la Perle dépend de la qualité du fond, où l'Huitre s'eſt nourrie; ſi ce fond eſt vazard, la Perle eſt d'une couleur obſcure, & de laide eau.

Les Plongeurs qu'on employe à cette Pêche ſont des Eſclaves Nègres, dont les Habitans de *Panama* & de la Côte voiſine entretiennent un grand nombre, & qui doivent être dreſſés avec grand ſoin à cet éxercice. On dit qu'ils ne paſſent pour des Plongeurs parfaits que lorſqu'ils ſont parvenus par degrés au point de pouvoir reſter ſous l'eau, juſqu'à ce que le ſang leur ſorte du Nés, de la Bouche & des Oreilles; & l'opinion établie eſt qu'après cette épreuve une fois faite, ils ont beaucoup plus de facilité à plonger qu'auparavant. Au reſte, ils ne craignent aucune mauvaiſe ſuite de cet accident; l'hémorragie s'arrête d'elle-même, & ils n'y ſont plus ſujets à l'avenir. Mais revenons à notre ſujet.

La Mer d'autour de *Quibo* nous dédommageoit amplement de ſes mauvaiſes Huitres, par le nombre & la bonté des Tortues, qu'elle nous fourniſſoit; elles y ſont excellentes & nous en prenions tant que nous voulions. On en compte ordinairement quatre eſpèces. La prémière eſt la plus grande de toutes, & aſſez ſemblable à la ſeconde; la ſeconde eſt la Caouanne; la troiſième, le Caret, & la dernière, la Tortue franche. Les deux prémières ne valent abſolument rien; la troiſième n'eſt pas trop bonne à manger, mais elle fournit la belle Ecaille, & la quatrième paſſe généralement pour un mêts excellent: & nous ſavons par notre propre expérience, qu'on n'en peut trouver de plus ſain; car nous en avons veçu pendant quatre mois, ſans en reſſentir aucun mauvais effet. Cet Amphibie vient à terre pour faire ſa ponte, & dépoſe ſes œufs dans un trou, qu'il fait dans le ſable au-deſſus de l'endroit où la plus haute Ma-

rée

rée monte, qu'il recouvre enſuite, & où la chaleur du Soleil les fait éclore. Nous avions ſoin de les faire retourner lorſqu'elles venoient ainſi à terre, & dès qu'elles ſont ſur le dos, on peut les laiſſer-là & les venir chercher à loiſir. Nous en primes donc en telle quantité, que non ſeulement elles nous nourrirent pendant notre ſéjour dans cette Ile, mais que nous en portames à bord un très grand nombre, qui nous furent d'un grand uſage, tant en ce qu'elles ſervoient à épargner nos proviſions, qu'en ce qu'elles fourniſſoient une viande fraiche, plus ſaine & plus agréable que les viandes ſalées. Elles peſoient ordinairement 200. ℔ chacune, & nous en eumes aſſez pour nous nourrir près d'un mois, & au bout de ce tems nous nous trouvames ſur la Côte de *Méxique*, dans des endroits où nous eumes occaſion d'en faire une nouvelle proviſion. Nous les y voyions ſouvent flotter en grand nombre, ſur la ſurface de la Mer où elles étoient endormies pendant la grande chaleur du jour. Pour en prendre de notre Chaloupe, un bon Plongeur ſe plaçoit ſur l'Avant, & dès qu'il ne ſe trouvoit plus qu'à quelques toiſes de la Tortue, il plongeoit, & faiſoit enſorte de remonter vers la ſurface de l'eau, juſtement auprès de cet Animal; il ſaiſiſſoit l'écaille, tout contre la queue, & en s'appuiant ſur le derrière de la Tortue, il la faiſoit enfoncer dans l'eau. L'Animal en ſe réveillant, ſe débattoit des pattes de derrière, & ce mouvement ſuffiſoit pour le ſoutenir ſur l'eau, auſſi bien que l'Homme, juſqu'à ce que la Chaloupe vînt & les pêchât tous deux. De cette manière, nous ne vêcumes preſque que de Tortues pendant quatre mois conſécutifs que nous reſtames en Mer. Les trois mois qui les avoient précédés, nous avions toujours tenus la Mer, excepté quelques jours paſſés à *Paita* & à *Quibo*, cependant durant ces ſept mois qui ſe paſſèrent depuis notre départ de *Juan Fernandez*, juſqu'à notre arrivée au Port de *Chequetan*, il ne nous mourut que deux Hommes ſur toute l'Eſcadre: preuve certaine que la chair de Tortue eſt une nourriture des plus ſaines.

Il eſt étonnant que le long de ces Côtes, où les vivres ne ſont pas par-tout abondans, les *Eſpagnols* qui les habitent ayent pu ſe mettre en tête qu'une nourriture auſſi bonne que la chair de Tortue, ſoit malſaine, & qu'ils la regardent preſque comme une eſpèce de Poiſon. C'eſt apparemment la figure ſingulière de cet Animal qui leur à déplu, & qui leur a fait concevoir ce préjugé, dont ils ſont extrêmement prévenus, & dont nous avons eu plus d'une preuve. J'ai dit que nous avions renvoyé tous nos Priſonniers *Eſpagnols* à terre, à *Paita* & à *Manta*; mais pour les Eſclaves

claves *Indiens & Nègres*; nous les gardames à bord, pour aider nos Equipages beaucoup trop foibles, à faire la maneuvre. Ces pauvres Gens prévenus de la même opinion que leurs Maitres, étoient au commencement fort étonnés de nous voir manger de la chair de Tortue, de très bon appétit; & s'attendoient bien que nous en ſentirions dans peu de très mauvais effets. Mais voyant qu'aucun de nous n'en mouroit, & que bien loin delà nous ne nous en portions que mieux, ils s'enhardirent à en gouter, à quoi ne les porta pas peu auſſi l'ennui de ne manger que des Salines.

Cependant ils n'en tâtèrent d'abord qu'avec un reſte de crainte & de répugnance; mais peu à peu ils y prirent gout, & enfin en devinrent très friands & ſe félicitèrent d'avoir fait un expérience, qui les aſſuroit de pouvoir à l'avenir faire de bons repas & à fort bon marché, ſi jamais ils pouvoient revenir dans leur Païs. Ceux qui connoiſſent la vie miſérable que ces Gens mènent, ſavent qu'après les liqueurs fortes, la plus grande félicité qu'ils connoiſſent, eſt celle d'avoir à ſuffiſance une nourriture paſſable; d'où il ſuit qu'une découverte qui les aſſuroit pour toujours d'avoir à diſcrétion un mêts plus délicat que ceux que leurs Maitres ſe réſervoient pour eux, étoit un des plus grands bonheurs qui pût leur arriver. Après cette digreſſion, où m'ont engagé l'abondance extraordinaire de Tortues que nous trouvames à *Quibo*, & l'utilité dont elles nous furent, je reviens à mon ſujet.

En trois jours nous eumes expédié tout ce que nous avions à faire en cet endroit, & nous étions fort impatiens de gagner les Parages où nous pouvions intercepter le Galion de *Manille*: mais le vent contraire nous retint encore un jour de plus, & lorsque nous fumes reſortis du Port, par le même Canal par où nous étions entrés, nous fumes obligés de roder quelque tems autour de l'Ile, dans l'eſpérance de découvrir le *Glouceſter*, qui s'étoit ſéparé de nous à notre arrivée, comme je l'ai dit dans le Chapitre précédent. Ce fut donc le 9. de *Décembre* au matin, que nous mimes en Mer, & que nous rangeames l'Ile vers le Sud, en quête du *Glouceſter*. Le 10. à cinq heures du ſoir, nous découvrimes un petit Bâtiment, au Nord de nous: nous lui donnames chaſſe & le primes. C'étoit une Barque de *Panama*, deſtinée pour *Cheripe*, petit Village ſur le Continent. Elle s'appelloit *Jéſu Nazaréno*, & n'avoit à bord qu'un peu de fil de Caret, un tonneau de ſel de roche, & 30. à 40. L. ſt. en monnoie deſtinée à l'achat d'une Cargaiſon de vivres qu'elle devoit charger à *Cheripe*.

A l'occaſion de cette Priſe, je crois devoir remarquer pour l'uſage des Armateurs qui viſiteront dans la ſuite ces quartiers, que ſi nous avions manqué de vivres, elle nous indiqua un moyen facile d'en avoir. *Cheripe* eſt toujours remplie de vivres, pour en fournir aux Bâtimens, qui s'y rendent toutes les ſemaines de *Panama*, & qui viennent y faire preſque toutes les proviſions dont cette Ville a beſoin. Il nous étoit très facile de nous emparer de *Cheripe*, qui eſt un Village aſſez chétif, & hors d'état de réſiſter au monde dont nous aurions pu charger notre Priſe; nous y aurions trouvé des vivres en abondance.

Le 12. *Décembre*, nous fumes tirés de l'inquiétude où nous avoit jettés la ſéparation du *Glouceſter*: ce Vaiſſeau nous rejoignit, & nous apprimes, que le jour de notre arrivée, comme il ſerroit le vent en portant au Sud; ſon Perroquet de Miſaine s'étoit rompu, ce qui l'avoit mis hors d'état de remonter contre le vent & de nous rejoindre plutôt. Nous perçames de trous, & fimes couler à fond le *Jéſu Nazaréno*, & portames tous vers l'Oueſt, dans la plus grande impatience de gagner la croiſière où nous devions attendre le Galion. Ainſi, malgré tous les empêchemens que nous eumes à ſurmonter, nous quittames l'Ile de *Quibo*, le neuvième jour après que nous l'eumes découverte.

CHA-

CHAPITRE IX.

Route depuis Quibo, *juſqu'à la Côte de* Mexique.

LE jour que nous quittames *Quibo*, le Commandeur donna de nouvelles inſtructions aux Capitaines de notre Eſcadre, leur marquant les rendez-vous où ils devoient ſe trouver, & les routes qu'ils devoient ſuivre en cas de ſéparation. D'abord ces ordres portoient de gagner le plutôt poſſible la Côte au Nord d'*Acapulco*, & de reconnoître la Terre en cet endroit, entre les Latitudes de 18. & 19. degrés; enſuite de ranger la Côte, à huit ou dix lieues de diſtance, juſqu'à la hauteur du Cap de *Corientes* à 20: 20'. de Latitude où l'on devoit continuer à croiſer juſqu'au 14. de *Février*; enſuite, il falloit gagner l'Ile du milieu des *Trois Maries*, à 21: 25'. de Latitude, au N. O. vers le Nord du Cap de *Corientes*, & à vingt-cinq lieues de ce Cap. Si les autres Vaiſſeaux ne trouvoient point le Commandeur à cette Ile, ils devoient ſe rendre du mieux qu'ils pourroient à l'Ile de *Macao*, ſur la Côte de la *Chine*. Ces ordres expédiés nous voguames, dans l'eſpérance de nous rendre en peu de tems à notre Croiſière, car nous ne doutions pas qu'en avançant en haute Mer, nous ne trouvaſſions les vents aliſés. Cependant à notre grand chagrin, nous fumes contrariés pendant près d'un mois, par de violens vents d'Oueſt, par des Calmes parfaits, & des pluies exceſſives, accompagnées d'un air étouffant; deſorte que ce ne fut que le 25. de *Décembre*, que nous eumes la connoiſſance de l'Ile des *Cocos*, qui, ſuivant notre eſtime, n'eſt qu'à cent lieues du Continent; & nous eumes l'ennui mortel de ne la perdre de vue que cinq jours après. Nous trouvames que cette Ile eſt à 5: 20'. de Latitude Septentrionale. Il y a un Mondrain élevé dans ſa partie Occidentale, qui s'abaiſſe & va ſe terminer à une Pointe baſſe vers l'Eſt. De cette Ile des *Cocos*, nous portames à l'Oueſt vers le Nord, & nous fumes juſqu'au 9. de *Janvier* à faire encore cent lieues. Nous nous étions d'abord flattés que les vents inconſtans & les tempêtes de l'Oueſt, qui nous avoient accueillis, n'avoient pour cauſe que le voiſinage du Continent, & qu'à meſure que nous avancerions en Mer, ils diminueroient & feroient place aux vents aliſés: mais voyant que nous nous étions trompés en cela, nous commençames à perdre patience & à deſeſpérer

de réuſſir dans notre principal deſſein, qui étoit la priſe du Galion de Manille. Ces idées triſtes nous jettèrent dans l'abbattement, à proportion des grandes eſpérances que nous avions conçues de faire cette capture. Enfin pourtant, le 9. de *Janvier*, nous eumes la conſolation de ſentir une briſe du N. E. qui s'éleva pour la prémière fois: nous primes le *Carmélo* à la toue, & le *Glouceſter* en fit autant du *Carmin*, afin de tirer le plus d'avantage que nous pourrions de ce vent favorable, que nous craignions qui ne fût pas de durée. Mais le lendemain, il continua à ſouffler du même point, ſe fixa même & ſe renforça, deſorte que nous ne doutames plus que ce ne fût le vrai vent aliſé; & nous ſentimes renaître nos eſpérances, à meſure que nous avancions vers le lieu de notre croiſiére. Elles n'étoient pourtant pas trop bien fondées, car le tems ordinaire de l'arrivée du Galion à *Acapulco*, étoit déja paſſé, mais nous eûmes ſoin de lui ſuppoſer des accidens qui avoient retardé ſon voyage, pour nous donner occaſion de le prendre.

Le vent aliſé ne nous quitta pas juſqu'au 17. de *Janvier*, que nous nous trouvions par les 12ᵈ 50′. de Latitude Septentrionale, mais ce jour-là il fit place à un vent d'Oueſt. Nous attribuames ce changement à ce que nous nous étions trop tôt rapprochés des Terres, quoique nous nous en fiſſions encore à plus de ſoixante & dix lieues: par où il paroit que les vents aliſés n'ont lieu, qu'à une grande diſtance du Continent. Dans la ſuite le vent ne nous fut plus auſſi favorable qu'il avoit été; cependant nous fimes route, & le 26. de *Janvier*, nous trouvant au Nord d'*Acapulco*, nous changeames de cours & portames à l'Eſt, dans la vue de reconnoître la Terre.

Durant les derniers quinze jours, nous primes quelques Tortues, qui flottoient ſur la ſurface de la Mer, de même que pluſieurs Dauphins, *Bonites* & *Albicores*. Un jour qu'un de nos Voiliers pêchoit aſſis ſur l'ancre à touer, il tomba dans la Mer, & le Vaiſſeau, qui alloit à raiſon de ſix ou ſept milles par heure, paſſa deſſus lui: par bonheur le *Carmélo* nous ſuivoit à la toue; & comme nous criames aux gens de ſon Equipage, ils lui jettèrent pluſieurs bouts de corde. Il en ſaiſit un qu'il entortilla autour de ſon bras, & par ce moyen on le répêcha: il en fut quitte pour une entorſe au bras, dont il guérit en peu de tems.

Le 26. de *Janvier*, portant à l'Eſt, nous comptions ſuivant notre eſtime, de découvrir la Terre le 28. Mais quoique ce jour-là le tems fût fort ſerain, le Soleil ſe coucha ſans que nous viſſions rien, & nous continua-

tinuames notre route, bien perſuadés que nous ſerions plus heureux le lendemain matin. A dix heures du ſoir, nous découvrimes une lumière à Bas-bord & vers l'avant de notre Vaiſſeau au N. N. E. La Priſe du *Tryal*, qui étoit environ un mille devant nous, fit ſignal en même tems, qu'elle voyoit une Voile, & comme aucun de nous ne doutoit que ce que nous voyions ne fût la lumière d'un Vaiſſeau, nous crumes ſurement que c'étoit le Galion, objet de toutes nos eſpérances. Ce qui augmentoit encore notre joye, c'étoit d'en trouver deux au-lieu d'un, car nous poſames pour certain, que ce que nous voyions étoit le fanal qu'un de ces Vaiſſeaux portoit au haut du Mât, pour guider l'autre. Nous laiſſames aller d'abord le *Carmélo*, & forçames de Voiles, donnant en même tems le ſignal au *Glouceſter*, pour en faire de même. Nous donnames chaſſe à cette Lumière, ayant tout notre Monde poſté pour le combat que nous attendions en moins de demi-heure; car nous ne nous faiſions qu'à un mille du Vaiſſeau ſur lequel nous portions; quelquefois même nous nous en croyions à la portée du Canon; & pluſieurs de nos Gens aſſuroient qu'ils en discernoient déja les Voiles. Le Commandeur lui-même étoit ſi perſuadé que nous ſerions bientôt côte à côte du Vaiſſeau ennemi, qu'il fit appeller ſon prémier Lieutenant, qui commandoit entre les Ponts, & lui ordonna de faire charger tous nos gros Canons de deux boulets, pour la prémière bordée, & enſuite d'un boulet & d'une grappe de balles, lui enjoignant bien expreſſément de ne pas permettre qu'on tirât un ſeul coup, que lui, Commandeur, n'en donnât l'ordre, & il l'avertit que ce ne ſeroit que lorſqu'on ſeroit à la portée du Piſtolet de l'Ennemi. Nous paſſames ainſi toute la nuit dans l'attente la plus vive, & dans la ferme perſuaſion qu'en moins d'un quart d'heure nous nous verrions aux priſes avec le Galion, & peu après maîtres de lui & de ſon Compagnon, dont nous nous plaiſions à multiplier les Millions. Mais au lever de l'Aurore, nous fumes cruellement ſurpris de voir, à n'en pouvoir douter, que cette fatale lumière étoit un feu allumé ſur la Côte; & en vérité toutes les circonſtances de notre erreur ſont à peine croyables; car par le cours que nous fimes durant la nuit, & l'éloignement où nous nous trouvames le matin du Rivage, il eſt certain que ce feu, quand nous le découvrimes étoit à plus de vingt-cinq lieues de nous: & cependant il n'y eut pas un homme à bord qui doutât que ce ne fût la lumière d'un Vaiſſeau à une fort petite diſtance. A la vérité ce feu étoit au ſommet d'une fort haute Montagne; & dura pendant pluſieurs jours; ce n'étoit pourtant pas un Vol-

Volcan; je crois plutôt que c'étoit du Chaume ou de la Bruyère, où on avoit mis le feu pour quelque uſage d'Agriculture.

Lorſque le lever du Soleil fit ainſi évanouir les chimères agréables qui nous avoient occupés toute la nuit, nous nous trouvames à neuf lieues de la Côte qui court en cet endroit du N. O. à l'Eſt demi-quart au Nord. Nous obſervames deux Mondrains fort remarquables, tels que ceux qu'on appelle ordinairement des Mammelles, qui nous reſtoient au Nord. Un Pilote *Eſpagnol* & deux *Indiens*, qui ſeuls de tous nos gens pouvoient prétendre à quelque connoiſſance de la Côte, où nous étions, aſſuroient que ces Mondrains étoient ſitués au-deſſus du Port d'*Acapulco*. Nous eumes cependant de fortes raiſons de nous défier de leur habileté à cet égard; ces Mammelles étoient, ſuivant nos Obſervations, à 17ᵈ 56′. & *Acapulco* n'eſt, dit-on, qu'à 17ᵈ de Latitude; & nous fumes pleinement convaincus dans la ſuite qu'ils ſe trompoient. Ils ſe prétendoient pourtant bien ſûrs de leur fait, & ſoutenoient que la hauteur de ces Mondrains en étoit une preuve ſans replique; la Côte, à ce qu'ils diſoient, quoique fort à tort, étant très baſſe à l'Eſt & à l'Oueſt d'*Acapulco*.

Nous étions ſûrement ſur la route du Galion de *Manille*, mais c'étoit une queſtion s'il ſeroit déja arrivé ou non; car la fin de *Janvier* étoit bien proche. En examinant nos Priſonniers, ils nous dirent que le Galion n'arrivoit quelquefois qu'au milieu de *Février*, & ils vouloient nous perſuader que le feu que nous avions vu ſur la Côte, étoit une preuve certaine qu'il n'étoit pas encore arrivé, parce que c'étoit l'uſage, ſuivant eux, d'allumer de pareils feux, pour lui ſervir de fanaux, lorſqu'il tardoit trop à paroître. Nous n'avions que trop de penchant à les croire, en une choſe qui flattoit tant nos plus chères eſpérances, & nous réſolumes de croiſer quelques jours en attendant ce Vaiſſeau. Pour cet effet nous étendimes notre Eſcadre, à douze lieues de la Côte, de manière qu'il étoit impoſſible qu'il paſſât ſans que nous le viſſions. Cependant au bout de quelque tems nos doutes recommencèrent; d'ailleurs nos Equipages avoient beſoin de relâcher dans quelque Port & de s'y rafraichir; deſorte qu'enfin nous réſolumes de ſortir de cette incertitude, & de nous éclaircir ſur le ſujet de l'arrivée de ce Vaiſſeau, afin d'avoir la liberté de relâcher, en cas qu'il fût déja arrivé, ou d'animer nos gens & de les faire réſoudre de bonne grace à continuer à tenir la Mer, en cas qu'il fallût encore l'attendre. Notre Commandeur, après avoir interrogé avec ſoin nos Priſonniers, prit le parti d'envoyer, à la faveur de

la

la nuit, une Chaloupe dans le Port d'*Acapulco*, pour voir ſi le Galion de *Manille* y étoit; un de nos *Indiens* aſſuroit très poſitivement que la Chaloupe pouvoit éclaircir ce fait ſans être découverte. Le Bateau à rame partit donc le 6. de *Février*, avec un Equipage ſuffiſant & deux Officiers, le Pilote *Eſpagnol* & l'*Indien* dont je viens de parler, qui avoit entrepris de conduire nos gens. Le Bateau ne revint que le 11. & les Officiers rapportèrent à Mr. *Anſon*, que comme nous l'avions ſoupçonné, il n'y avoit rien qui reſſemblât à un Port, à l'endroit où les Pilotes *Eſpagnols* nous avoient aſſuré qu'étoit *Acapulco*. Ils ajoutèrent, qu'après s'être éclaircis ſur ce point, ils avoient tiré à l'Eſt pour découvrir ce Port, & avoient fait trente-deux lieues en rangeant la Côte, & que dans toute cette étendue, ils n'avoient vu que d'aſſez grandes plages ſablonneuſes, où la Mer briſoit avec tant de violence, qu'il étoit impoſſible à une Chaloupe d'y aborder; qu'au bout de leur cours, ils avoient apperçu de loin à l'Eſt, deux Mammelles, qui par leur figure & leur Latitude devoient être celles d'*Acapulco*, mais que n'ayant pas aſſez d'eau ni de Proviſions, pour aller juſques-là & en revenir, ils étoient retournés pour faire ce rapport au Commandeur. Sur cet avis, toute l'Eſcadre fit voiles vers l'Eſt, pour s'approcher d'*Acapulco*, Mr. *Anſon* étant réſolu à y renvoyer le Bateau à rame, dès que nous ſerions à une diſtance convenable; comme il le fit le lendemain, 12. de *Février*, en recommandant aux Officiers qui la commandoient, de bien prendre garde à n'être pas découverts de la Côte. Le 13. nous eumes la vue d'un Païs élevé à l'Eſt, nous crumes d'abord que c'étoit celui qui eſt au-deſſus du Port d'*Acapulco*; mais nous trouvames enſuite, que c'étoit le Haut Païs de *Seguaténcio*, où il y a un petit Port, dont j'aurai occaſion de parler dans la ſuite. Après avoir attendu le retour du Bateau pendant ſix jours, ſans en avoir aucunes nouvelles, nous commencions à en être en peine, mais il revint le ſeptième, qui étoit le 19. de *Février*. Les Officiers firent rapport, qu'ils avoient découvert le Port d'*Acapulco*, qu'ils eſtimoient nous reſter à l'E. S. E. à cinquante lieues de diſtance, pour le moins. Le 17. à deux heures du matin, ils avoient gagné le dedans de l'Ile qui eſt à l'embouchure du Port, ſans que le Pilote *Eſpagnol* ni l'*Indien* euſſent pu leur dire, où ils étoient. Tandis que nos gens ſe repoſoient ſur leurs rames, en ſuſpens de ce qu'ils devoient faire, & ignorant qu'ils fuſſent au lieu qu'ils cherchoient, ils apperçurent une petite lumière ſur la ſurface de l'eau. Ils ramèrent avec le moins de bruit qu'ils purent vers cette lumière, & trouvèrent qu'elle venoit

noit d'un Canot de trois Pêcheurs Nègres, qui ſurpris à leur approche voulurent ſe jetter dans la Mer, & gagner le rivage en nageant, ce qui leur eût été très facile; mais nos gens en leur préſentant le bout d'un Fuſil, leur en firent perdre l'envie, & les prirent dans le Bateau. Nos Officiers eurent ſoin d'effloter le Canot, vis-à-vis d'un rocher, où il ne pouvoit manquer d'être mis en pièces par les vagues, afin que ſi les gens de la Ville faiſoient quelque recherche de ce Canot, & qu'ils en trouvaſſent des débris, ils cruſſent que les trois Nègres avoient péri, & n'euſſent aucun ſoupçon que nous les euſſions enlevés. Après cela nos gens firent force de rames pour gagner le largue, & dès le point du jour ils ſe trouvèrent trop loin de la Côte, pour en être apperçus.

Les trois Nègres que la Chaloupe nous ramena, nous tirèrent bientôt du doute où nous étions; ils nous apprirent que l'occaſion d'intercepter le Galion dans ſa route de *Manille* à *Acapulco*, étoit paſſée, mais en même tems, ils nous fournirent des motifs de conſolation, par l'eſpérance qu'ils nous donnèrent de nous dédommager amplement de ce que nous avions manqué de gagner. Ils nous dirent donc que le Galion étoit arrivé à *Acapulco*, dès le 9. de *Janvier*, c'eſt-à-dire, vingt jours avant que nous arrivaſſions ſur cette Côte, mais ils nous aſſurèrent en même tems, que ce Vaiſſeau étoit déja déchargé; qu'on étoit occupé à le pourvoir d'eau & de proviſions pour ſon retour, & que le Viceroi de *Mexique* avoit fixé le jour de ſon départ au 14. de *Mars*, nouveau ſtile. Cette dernière nouvelle nous fut très agréable, nous crumes tenir déja le Galion, & d'une manière bien plus avantageuſe pour nous qu'avant ſon arrivée: ſa Cargaiſon ne nous eût pas été auſſi profitable que l'argent que ſa vente avoit produit: une grande partie nous en eût été inutile, nous n'aurions pu nulle part la vendre à ſi haut prix qu'elle l'avoit été à *Acapulco*.

Nous vimes donc renaitre pour la ſeconde fois notre attente & nos eſpérances; & de jour en jour nous nous confirmions dans l'idée que ce Galion étoit la plus riche Priſe qu'on pût trouver dans aucun lieu du Monde. Tous nos projets pendant le reſte de notre Voyage étant rélatifs à ce Vaiſſeau presque auſſi fameux que celui des Argonautes, & le Commerce qui ſe fait entre *Manille* & le *Mexique* par le moyen de ce Galion étant peut-être le plus lucratif qui ſe faſſe, eu égard à ſon peu d'étendue, j'ai cru devoir employer le Chapitre ſuivant à en donner à mes Lecteurs l'idée la plus juſte qu'il me ſera poſſible. Le ſujet eſt intéreſſant pour le Public, & aucun des Auteurs qui ont écrit en notre Langue n'a eu autant d'occaſion que moi de ſe mettre au fait de ce Commerce.

CHA-

CHAPITRE X.

Manière dont ſe fait le Commerce entre la Ville de Manille, *Capitale de l'Ile de* Luçon, *& le Port d'*Acapulco, *ſur la Côte du* Méxique.

L'objet principal de l'attention de pluſieurs Souverains de l'*Europe*, à la fin du quinzième ſiècle & au commencement du ſeizième, étoit la découverte de nouveaux Païs, & l'Etabliſſement de nouvelles branches de Commerce. Ceux de ces Princes qui ſe diſtinguèrent le plus par les entrepriſes de ce genre les plus hardies & les plus heureuſes, furent le Roi d'*Eſpagne* & celui de *Portugal*. Le prémier fit faire la découverte du vaſte & riche Continent de l'*Amérique*, & de ſes Iles; pendant que l'autre en faiſant doubler à ſes Flottes le Cap de *Bonne Eſpérance*, leur ouvrit le chemin des *Indes Orientales*, & par les Etabliſſemens qu'il y fit faire ſe rendit maître des Produits & des Manufactures, qui ont été de tout tems l'objet de la curioſité & du luxe des Nations les plus polies.

Cependant les *Eſpagnols* & les *Portugais*, pourſuivant les mêmes vues, quoique dans des Régions bien différentes, devinrent d'abord jaloux, & ſentirent que dans peu de tems, ils pourroient ſe rencontrer. Pour prévenir les mauvais effets de cette concurrence, & pour mettre ces deux Nations en état de travailler chacune de ſon côté, plus tranquillement à la propagation de la Religion Catholique, pour laquelle, l'une & l'autre avoit ſignalé en plus d'un endroit ſon zèle, par le maſſacre des Infidèles, le Pape *Alexandre VI.* interpoſa ſon autorité & fixa les bornes des prétenſions des deux Païs. Il donna à la Couronne d'*Eſpagne* tous les Païs découverts ou à découvrir à l'Oueſt d'un Méridien, pris à cent lieues à l'Occident des Iles *Açores*; & au Roi de *Portugal* tout ce qu'il pourroit conquérir à l'Eſt de ce Méridien. Dans la ſuite, ces deux Puiſſances convinrent de reculer cette Ligne de *Démarcation*, à deux cens cinquante lieues plus à l'Oueſt, & ſe flattèrent par ce moyen de prévenir tout ſujet de diſpute entre elles pour l'avenir: les *Eſpagnols* crurent n'avoir plus rien à déméler avec les *Portugais* dans l'*Amérique*, & ces derniers ſe flattèrent que leurs Etabliſſemens dans les *Indes Orientales*, & particulière-

ment dans les Iles qui produiſent les Epiceries, ſeroient à couvert de toute prétenſion de la part des *Eſpagnols*.

Pour le coup, manque d'un peu plus de connoiſſances en fait de Géographie, l'infaillibilité du Saint Père fut en défaut. Il ne prévit pas que les *Eſpagnols* pouſſant leurs découvertes du côté de l'Oueſt & les *Portugais* du côté de l'Eſt, ces deux Nations devoient ſe rencontrer: que la diſpute ne feroit que changer de lieu & recommenceroit de plus belle; comme cela ne manqua pas d'arriver. Car *Frédéric Magellan*, mécontent du ſervice de *Portugal*, où il n'étoit pas à ſon compte aſſez bien recompenſé ou aſſez conſidéré, paſſa à celui d'*Eſpagne*, & chercha, ſuivant la manière de penſer ordinaire à tout Transfuge qui ſe ſent du mérite, à ſe ſignaler par quelque entrepriſe qui portât un coup ſenſible à ſon prémier Maître, & lui fit connoître ce que valoit le Sujet qu'il avoit perdu par ſa faute. *Magellan* ſavoit que la Cour de *Portugal* regardoit les Iles des Epiceries, comme la plus importante de ſes aquiſitions dans les *Indes Orientales*, & il réſolut de mettre dans l'eſprit au Roi d'*Eſpagne* de pouſſer les découvertes de ſon côté, juſqu'à ces Iles, d'y former des prétenſions & de travailler à les faire valoir. Ces idées furent goutées à la Cour d'*Eſpagne*, & *Magellan* partit du Port de *Seville*, en 1519, pour les mettre en exécution. Il avoit avec lui des forces aſſez conſidérables, conſiſtant en cinq Vaiſſeaux & en deux cens trente & quatre hommes. Il gagna les Côtes de l'*Amérique* Méridionale, & les ſuivit juſqu'à la fin d'*Octobre*, qu'il eut le bonheur de trouver le Détroit, qui a gardé ſon nom, & qui lui ouvrit le paſſage dans l'Océan *Pacifique*. Après quelque ſéjour ſur les Côtes du *Pérou*, il fit voiles vers l'Oueſt, dans l'eſpérance de rencontrer les Iles des Epiceries. Dans cette longue Navigation, il découvrit les Iles *Marianes* ou des *Larrons*, & continuant ſon cours, il vint aux Iles *Philippines*, qui ſont à l'extrémité Orientale de l'*Aſie*, où, dans une deſcente qu'il fit, il fut tué en combattant contre les *Indiens*.

La mort de *Magellan* fit manquer le principal but de cette entrepriſe, qui étoit de ſe ſaiſir de quelqu'une des Iles des Epiceries. Ceux qui lui ſuccédérent dans le commandement, ſe contentèrent de les parcourir & d'y acheter quelques Epiceries des gens du Païs. Après quoi ils retournèrent par le Cap de *Bonne Eſpérance*. Ce ſont-là les prémiers Vaiſſeaux qui ayent fait le tour du Monde, & prouvé par une expérience, à la portée des Génies les plus vulgaires, la rondeur de notre Terre, qui avoit juſqu'alors été un ſujet de diſpute.

Quoi-

Quoique les *Eſpagnols* n'euſſent pas obtenu ce qu'ils s'étoient propoſé dans ce Voyage, la découverte qu'on y fit des Iles *Philippines* n'étoit pas un objet à mépriſer. Ces Iles ne ſont pas fort éloignées de celles qui produiſent les Epiceries; elles ſont très bien ſituées pour le Commerce de la *Chine* & des autres Païs des *Indes Orientales*; auſſi la communication fut-elle bientôt établie, & depuis ſoigneuſement conſervée entre ces Iles & les Colonies *Eſpagnoles* ſur les Côtes de la Mer du *Sud*. *Manille*, Ville ſituée dans l'Ile de *Luçon*, la plus conſidérable des *Philippines*, devint bientôt le marché de toutes les Marchandiſes des *Indes*, que les Habitans achetoient & envoyoient tous les ans pour leur propre compte en *Amérique*; & les retours de ce Commerce ſe faiſant en argent, *Manille* devint en peu de tems une Ville des plus opulentes, & ſon Négoce ſi conſidérable, qu'il attira l'attention de la Cour d'*Eſpagne*, & qu'on jugea à propos de le régler par un grand nombre d'Edits Royaux.

Ce Commerce ſe faiſoit au commencement entre *Callao* & *Manille*; les vents aliſés étoient toujours favorables pour cette traverſée, & quoiqu'elle fût de trois à quatre mille lieues, elle ſe faiſoit ſouvent en moins de deux mois. Mais le retour de *Manille* à *Callao* en revanche étoit très pénible & très ennuieux: on dit qu'on y employoit quelquefois plus d'une année, ce qui n'eſt pas étonnant, ſi ces Navigateurs ſe tenoient pendant toute la route entre les limites des vents aliſés, & on aſſure que dans leurs prémiers voyages, ils étoient aſſez malhabiles pour cela. On ajoute encore qu'ils ne quittèrent cette mauvaiſe manière, que ſur l'avis d'un Jéſuite, qui leur perſuada de porter au Nord, juſqu'à ce qu'ils fuſſent ſortis des vents aliſés, & de porter alors vers les Côtes de *Californie* à la faveur des vents d'Oueſt, qui règnent ordinairement ſous des Latitudes plus avancées. Cet uſage dure déja depuis cent ſoixante ans au moins, car dès l'année 1586, le Chevalier *Thomas Cavendish* ſe battit vers la Pointe Méridionale de *Californie*, contre un Vaiſſeau de *Manille*, deſtiné pour l'*Amérique*. Ce plan de Navigation a obligé, par la vue d'abréger l'allée & le retour, à changer le lieu de l'Etape de Commerce, & à la tranſporter de *Callao*, qui eſt ſitué dans le *Pérou*, à *Acapulco*, qui eſt un Port de la Côte de *Méxique*, où elle reſte fixée juſqu'à préſent.

Tel a été autrefois ce Commerce, voyons ce qu'il eſt à préſent. C'eſt un ſujet qui nous intéreſſe davantage, & je ne crois pas qu'on trouve mauvais que je m'y étende un peu, & que j'y joigne une deſcription de l'Ile de *Luçon*, & du Port auſſi bien que de la Baye de *Manille*.

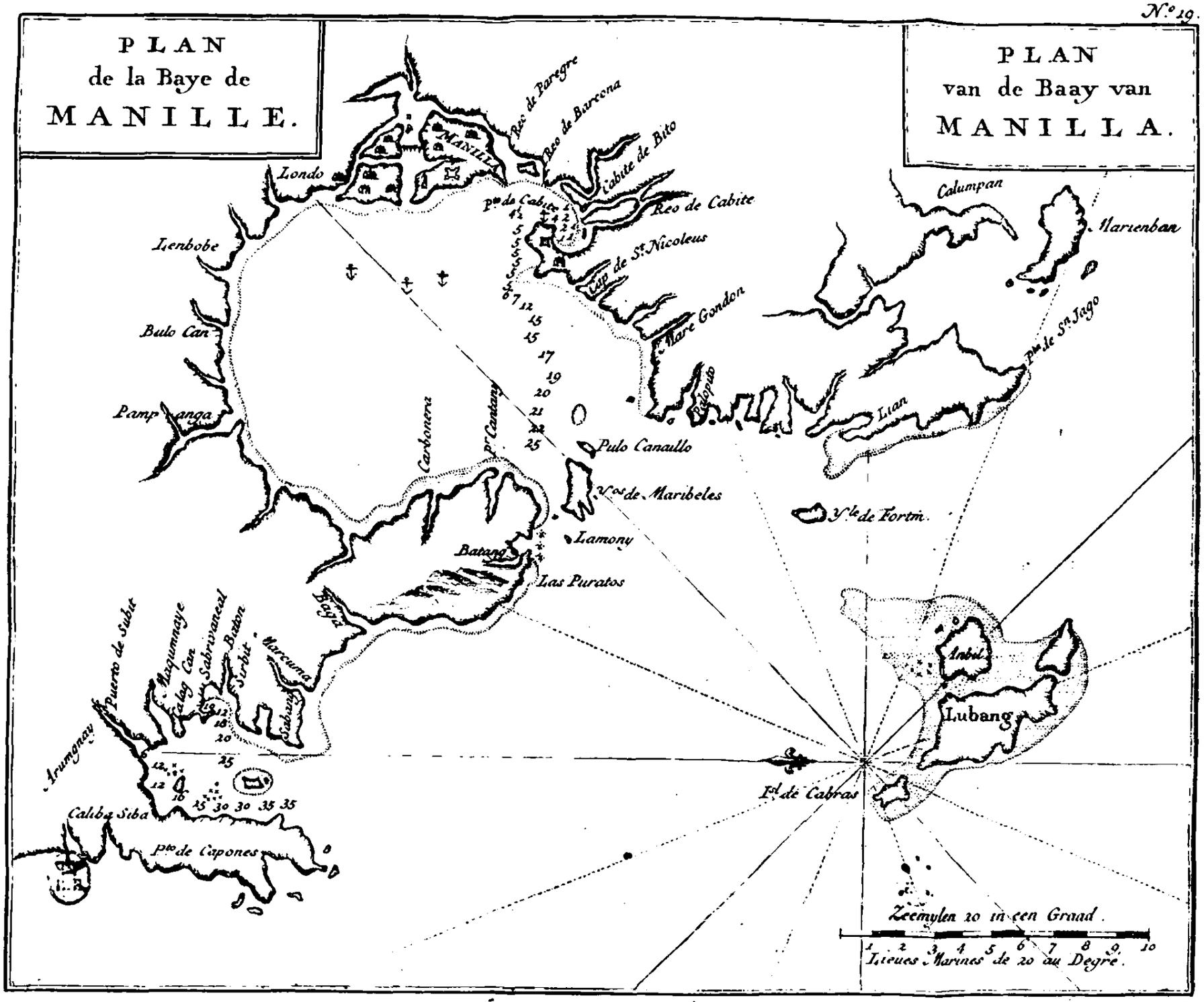
L'Ile de *Luçon*, quoique ſituée à la Latitude Septentrionale de 15°. paſſe pour être fort ſaine, & les Eaux qu'on y trouve pour les meilleures du monde: elle produit tous les Fruits, qui croiſſent dans les Climats chauds, & il y a abondance de très bons Chevaux, qui ſont apparemment de race *Eſpagnole*. Elle eſt admirablement bien placée pour le Commerce de la *Chine* & des *Indes*: la Baye & le Port de *Manille* qui ſont à ſa Côte Occidentale, n'ont peut-être rien de pareil en aucun Païs du Monde. La Baye eſt un Baſſin circulaire de près de dix lieues de diamètre, renfermé presque tout par les Terres. La Ville de *Manille* eſt ſur le bord Oriental de cette Baye: elle eſt grande & peuplée, & au commencement de cette Guerre c'étoit une Place ouverte; ſa principale défenſe conſiſtoit en un petit Fort, tout environné des maiſons de la Ville; depuis on a beaucoup travaillé à la fortifier, mais je n'ai pu apprendre quels Ouvrages on y avoit faits. Le Port de cette Ville s'appelle *Cabite*, & en eſt à deux lieues vers le Sud; c'eſt-là que mouillent les Vaiſſeaux employés au Commerce d'*Acapulco*. Je n'ai jamais vu qu'un Plan imprimé de cette Baye, & cela dans un Livre aſſez rare; c'eſt ce qui m'a déterminé à en faire graver un autre, très différent de celui-là, & qui m'eſt par hazard tombé entre les mains. On le trouvera au commencement du troiſième Livre de cet Ouvrage. Au reſte, il ne m'eſt pas poſſible de décider lequel de ces Plans approche le plus de la vérité.

La Ville de *Manille* eſt ſituée dans un Païs très ſain & très fertile, & a abondance d'Eau excellente. Mais elle eſt ſujette à une incommodité par rapport à ſon principal Commerce, qui eſt celui d'*Acapulco*, c'eſt la difficulté de gagner la pleine Mer, vers l'Orient de l'Ile de *Luçon*. Le paſſage eſt embaraſſé d'Iles & compoſé de Canaux, où les *Eſpagnols*, qui ne ſont pas de fort habiles Marins, perdent beaucoup de tems, & courent ſouvent de grands risques. Le Lecteur comprendra mieux toutes ces difficultés, en jettant les yeux ſur la Carte que je donne ici de l'Ile de *Luçon*, & des Iles voiſines; cette Carte, nouvellement dreſſée & corrigée a été trouvée ſur un Vaiſſeau *Eſpagnol*.

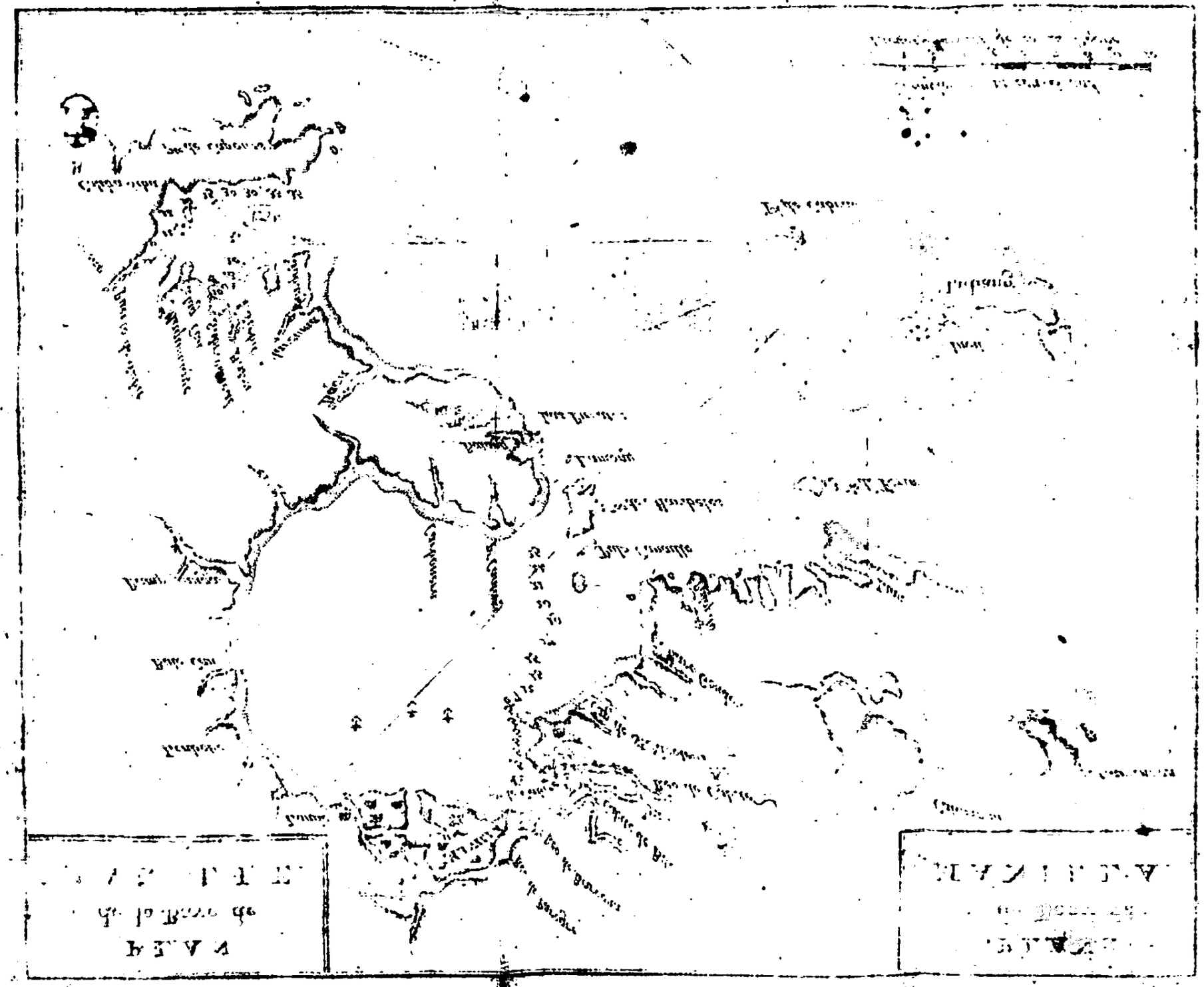
Le Commerce de *Manille* avec la *Chine* & les autres Païs des *Indes Orientales*, conſiſte principalement en Marchandiſes propres pour le *Mexique* & le *Pérou*. Telles ſont les Epiceries, des Soieries de la *Chine*, ſur-tout des Bas de ſoye, dont j'ai ouï dire qu'il ne s'en transporte pas moins de cinquante mille paires par an: grande quantité d'étoffes des *Indes*, Mouſſelines, Toiles peintes & autres, ſans compter d'autres articles de moin-

PLAN de la Baye de MANILLE.

PLAN van de Baay van MANILLA.



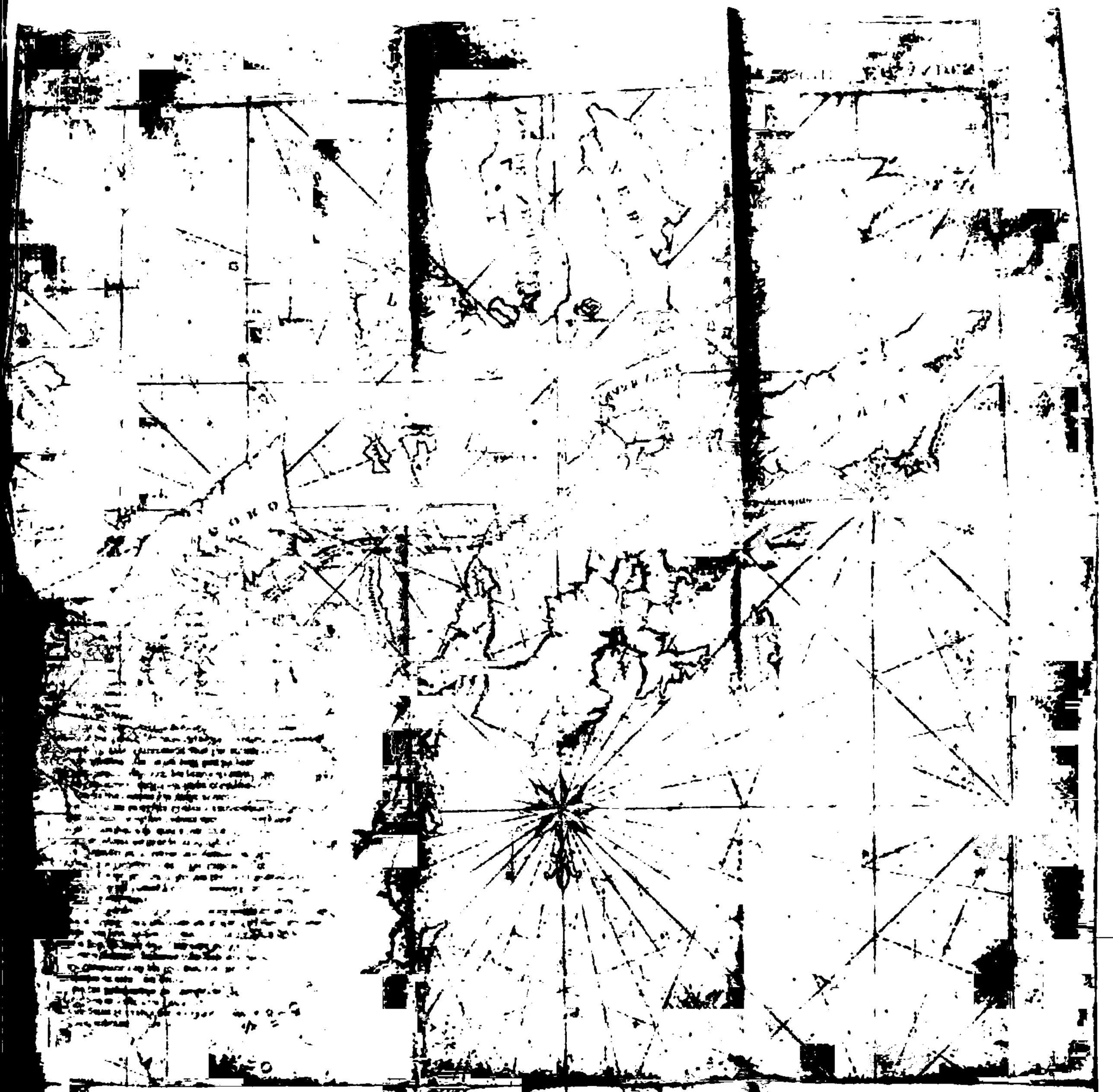
Q



CARTE
du CANAL des
ILES PHILIPPINES
par lequel passe le Galion *de* Manille,
et les ILES *voisines de ce* CANAL.

KAART
van het KANAAL in de
FILIPPYNSCHE EILANDEN
waar door het Galjoen *van* Manilla *passeert*
te gelijk met de naastgelegen EILANDEN.

C.te Bojeador
C.te d'Engano
LUZON
ou
LUCONIA
Laguna de Bay
Manila
Marivelles
Lubang
INDORO
Rombion
Sibuyare
MASBATE
Bernardino
SAMAL
PANAY
YSL DE NEGROS
ZEBU
LEYTE
S.t Juanique



moindre importance, tels que des Ouvrages d'Orfévrerie, dont la plus grande partie ſe travaille par des *Chinois*, établis à *Manille* même, où il y en a plus de vingt mille Domeſtiques, Ouvriers, Courtiers ou Fripiers. Toutes ces Marchandiſes ſont tranſportées par le moyen d'un Vaiſſeau, quelquefois de deux, qui partent tous les ans de *Manille*, pour *Acapulco*.

Ce Commerce n'eſt pas libre pour tous les habitans de *Manille*, il eſt reſtraint à certaines perſonnes, par pluſieurs ordonnances, à peu près dans le goût de celles qui règlent celui des Vaiſſeaux de Regître qui partent de *Cadis* pour les *Indes Occidentales*. Les Vaiſſeaux qui ſont employés à celui de *Manille* ſont entretenus par le Roi d'*Eſpagne*, qui en paye les Officiers & l'Equipage, & la Charge en eſt diviſée en un certain nombre de Bâles, d'égale grandeur. Ce nombre eſt diſtribué entre les Couvents de *Manille*, & les Jéſuites y ont de beaucoup la meilleure part. C'eſt une eſpèce de gratification que le Roi leur fait, pour ſoutenir leurs Miſſions, deſtinées à la Propagation de la Foi Catholique; & chaque Couvent a droit de charger ſur le Galion une quantité de Marchandiſes, proportionnée au nombre des Bâles qui lui eſt aſſigné; ou s'il l'aime mieux il peut vendre & tranſporter ce droit à tout autre. Or comme le Marchand qui achète ce droit, n'eſt pas toujours aſſez bien fourni, pour le faire valoir de ſon propre fond, les Couvents s'accomodent avec lui, & lui font des avances conſidérables à la groſſe avanture.

Les Ordonnances du Roi ont limité ce Commerce à une certaine valeur de Marchandiſes, qu'il n'eſt pas permis d'excéder. Suivant quelques Manuſcrits *Eſpagnols*, qui m'ont paſſé ſous les yeux, cette valeur eſt fixée à 600000 Piaſtres. Certainement cette Loi eſt mal obſervée, & il n'y a peut-être pas d'année que cette Cargaiſon n'excède de beaucoup cette ſomme. Il eſt difficile d'eſtimer au juſte à quoi elle peut monter, mais je crois être bien fondé à aſſurer que les Retours montent rarement à moins de trois Millions de Piaſtres.

On croira aiſément que la plus grande partie de ces Retours ne reſte pas dans *Manille*, & qu'elle ſe diſtribue dans toutes les *Indes Orientales*. C'eſt une maxime de politique admiſe par toutes les Nations *Européennes*, qu'on doit tenir les Colonies d'*Amérique* dans la dépendance la plus abſolue à l'égard de leur Métropole, & qu'on ne doit leur permettre aucun Commerce lucratif avec d'autres Nations commerçantes; auſſi n'a-t-on pas manqué de faire ſouvent des repréſentations au Conſeil d'*Eſpagne*, ſur ce Commerce entre le *Méxique* & le *Pérou* & les *Indes Orientales*.

les. On lui a remontré que ces ſoieries de la *Chine*, tranſportées directement à *Acapulco*, ſe donnoient à bien meilleur marché, que celles qui ſe fabriquoient à *Valence* & en d'autres Villes d'*Eſpagne*; & que l'uſage des Toiles de Coton de la Côte de *Coromandel* réduiſoient preſque à rien le débit des Toiles d'*Europe*, tranſportées en *Amérique*, par la voie de *Cadis*. Il eſt clair que ces raiſons ſont ſolides, & que ce Commerce de *Manille* rend le *Méxique* & le *Pérou* moins dépendans de l'*Eſpagne*, à l'égard de pluſieurs Marchandiſes très néceſſaires, & qu'il détourne de très grandes ſommes, qui ſans cela, paſſeroient en *Eſpagne*, en payement de ſes Produits & Manufactures, & au profit des Marchands & Commiſſionaires d'*Eſpagne*. Au-lieu qu'à préſent ces Tréſors ne ſervent qu'à enrichir des Jéſuites & quelques autres perſonnes en petit nombre, à l'autre bout du monde. Ces raiſons parurent ſi fortes à Don *Joſeph Patinho*, Prémier-Miniſtre en *Eſpagne* & fort peu ami des Jéſuites, qu'il réſolut, vers l'année 1725 d'abolir ce Commerce, & de ne permettre le tranſport d'aucune Marchandiſe des *Indes Orientales* en *Amérique*, que par le moyen des Vaiſſeaux de Regître, partis d'*Europe*. Mais le crédit de la Société para le coup.

Il part donc tous les ans un Vaiſſeau ou deux, tout au plus, de *Manille* pour *Acapulco*. Le tems de leur départ eſt le mois de *Juillet*, & ils arrivent à *Acapulco*, en *Décembre*, *Janvier* ou *Février* ſuivant: après y avoir diſpoſé de leurs effets, ils repartent ordinairement pour *Manille* en *Mars*, & y arrivent en *Juin*; deſorte que tout le voyage dure à peu près un an. Quoiqu'il n'y ait le plus ſouvent qu'un ſeul Vaiſſeau à la fois en mer, il y en a toujours un autre tout prêt à partir au retour du prémier; ainſi l'on entretient toujours trois ou quatre gros Vaiſſeaux à *Manille*, afin qu'en cas d'accident, le Commerce ne ſoit pas interrompu. Le plus conſidérable de ces Vaiſſeaux, dont je n'ai pu ſavoir le nom, n'eſt pas moins grand, ſuivant ce qu'on en dit, que nos Vaiſſeaux de Guerre du prémier rang; & il faut bien que cela ſoit, car lorſqu'on l'envoya avec quelques autres Vaiſſeaux de *Manille*, croiſer ſur les Côtes de la *Chine*, pour y troubler notre Commerce, il n'avoit pas moins de douze cens Hommes à bord. Les autres, quoique moindres, ſont des Vaiſſeaux très conſidérables, de douze cens Tonneaux & au-deſſus, montés ordinairement de trois cens cinquante à ſix cens Hommes, les Paſſagers compris, & d'une cinquantaine de Canons. Ce ſont tous des Vaiſſeaux du Roi, de qui les Officiers reçoivent leurs commiſſions, & l'un des Capitaines

taines a le titre de Général, & porte l'Etendart Royal d'*Eſpagne* au haut du grand Mât; comme nous le verrons dans la ſuite.

Il eſt tems de venir au détail des règles que ces Vaiſſeaux obſervent dans le cours de leur Navigation. Le Galion après avoir reçu ſa Cargaiſon à bord, & avoir été équipé de tout ce qu'il lui faut, quitte le Port de *Cabite*, vers le milieu de *Juillet*, & tâche de gagner la Mer Orientale à la faveur de la Mouſſon d'Oueſt, qui eſt fixée vers ce tems-là.

La Carte que je donne ici fait aſſez voir que la Navigation par le *Bocadéro*, juſqu'à la pleine Mer, ne peut qu'être très incommode, & en effet ce n'eſt quelquefois que vers la fin d'*Août*, que le Galion ſe trouve tout-à-fait dégagé des Terres. Alors il fait route à l'Eſt vers la Nord pour venir à la hauteur de 30°. degrés de Latitude & plus, chercher les vents d'Oueſt, qui le menent tout droit à la Côte de *Californie*. Pour donner une idée plus exacte de cette Navigation, j'ai mis à la fin du troiſième Livre, une Copie d'une Carte manuſcrite, que nous trouvames à bord d'un de ces Vaiſſeaux. Elle contient tout ce grand Océan, qui eſt entre les Iles *Philippines* & la Côte du *Méxique*, & j'y ai tracé la route de ce Vaiſſeau, tant pour l'allée que pour le retour. On peut y voir toutes les découvertes que les *Eſpagnols* ont faites dans cette vaſte étendue de Mer, & on ne peut qu'être frappé du petit nombre d'Iles, & toutes des moins conſidérables, qu'on y apperçoit. A quoi on peut ajouter ſur le témoignage unanime de tous les Navigateurs *Eſpagnols*, que depuis les *Philippines*, juſqu'à la Côte de *Californie*, on ne trouve pas un Port, pas même une Rade paſſable; deſorte que le Galion ne laiſſe pas tomber l'ancre une ſeule fois depuis qu'il a perdu la Terre de vue, juſqu'à ſon arrivée à la Côte de *Californie*; ſouvent même pas avant qu'il ait atteint la Pointe Méridionale de ce Païs. Ce voyage eſt rarement de moins de ſix mois; le Vaiſſeau eſt extrêmement chargé de Marchandiſes, & plein de Monde; comment tant de gens ſont-ils fournis d'eau douce, pendant un ſi long tems? La manière dont ils remédient à cet inconvénient eſt tout-à-fait ſingulière, & le Lecteur ſera ſans doute bien aiſe de la trouver ici.

Tous ceux qui ſont un peu au fait des Coutumes des *Eſpagnols* qui habitent les Côtes de la Mer du *Sud*, ſavent que leur uſage n'eſt pas de garder dans des Futailles l'eau qu'ils ont à bord de leurs Vaiſſeaux, mais dans des Vaiſſeaux de terre, tels à peu près que les grandes Jarres, dans leſquelles on met ſouvent l'huile en *Europe*. Lorſque le Galion de

Ma-

Manille met en Mer, on y charge une proviſion d'eau, beaucoup plus grande que celle qu'on pourroit loger entre les Ponts, & les Jarres qui la contiennent, ſont ſuſpendues de tous côtés aux Haubans & aux Etais; ce qui, à une certaine diſtance, fait un aſſez plaiſant effet. Cet uſage gagne beaucoup de place, & en tout les Jarres ſont plus maniables, plus faciles à ranger, & moins ſujettes à couler que les Futailles. Avec tous ces avantages il n'eſt pourtant pas poſſible, qu'un Vaiſſeau auſſi chargé, puiſſe avoir une proviſion d'eau ſuffiſante, je ne dis pas pour ſix mois que dure cette Navigation, mais ſeulement pour trois mois. Ils ont donc une autre reſſource, mais qui paroit ſi ſujette à caution, qu'on ne peut qu'admirer que tant de gens veuillent s'expoſer à la plus cruelle des morts, ſans autre préſervatif qu'une eſpérance, qui paroit ſi incertaine. Cette reſſource n'eſt autre que la pluye, qu'ils trouvent aſſez régulierement entre les 30. & 40. degrés de Latitude Septentrionale, & qu'ils ſont toujours prêts à recueillir. Pour cet effet, ils prennent à bord une grande quantité de Nattes, qu'ils placent de biais le long des Vibords, dès-qu'il commence à pleuvoir. Ces Nattes s'étendent d'un bout du Vaiſſeau à l'autre, & leur côté le plus bas eſt appuié ſur un large Bambou fendu; deſorte que toute l'Eau qui tombe ſur la Natte, coule dans le Bambou, qui ſert de Rigole pour la conduire dans une Jarre. Ce ſecours, quelque hazardé qu'il nous paroiſſe, ne leur a jamais manqué; & il leur arrive quelquefois de remplir leurs Jarres pluſieurs fois, dans le cours d'un voyage.

Il leur reſte aſſez d'autres incommodités à eſſuier dans une Navigation auſſi longue que celle-là. Le Scorbut, entre autres maux, fait quelquefois de terribles ravages parmi eux. D'autrefois leur voyage eſt aſſez heureux, & ils font la traverſée juſqu'à *Acapulco*, preſque ſans perte de leurs gens.

Mais l'extrême longueur du tems employé à cette Navigation, vient peut-être en grande partie de l'indolence & de la malhabileté des Marins *Eſpagnols*, & des précautions inutiles & exceſſives qu'ils prennent pour un Vaiſſeau ſi richement chargé. On dit, par exemple, qu'ils ne tendent jamais leur grande voile, pendant la nuit, & qu'ils amenent ſouvent toutes leurs voiles ſans néceſſité. J'ai vu les inſtructions, qu'on donne à leurs Capitaines, & certainement elles ſont dreſſées par quelqu'un qui avoit plus de peur d'un vent trop fort, quoique favorable, que des inconvéniens & de la mortalité même, qui ſont ſouvent les ſuites d'une longue Navigation. Il eſt ordonné fort expreſſément aux Capitaines de faire ſa traverſée, ſous la Latitude de 30. Degrés, s'il lui eſt poſſible, & d'é-

viter ſoigneuſement d'avancer vers le Nord, plus qu'il n'eſt abſolument néceſſaire pour trouver les vents d'Oueſt. Suivant toutes nos idées c'eſt-là une reſtriction for ridicule; car on ne peut guère douter qu'en avançant plus vers le Nord, on ne trouvât les vents d'Oueſt, plus conſtans & plus forts, qu'à 30. degrés de Latitude: deſorte que tout leur plan de Navigation paroit fort ſujet à critique. Si, au-lieu de faire route d'abord à l'E. N. E. juſqu'à la Latitude de 30. degrés & un peu plus, ils portoient au N. E. & même plus au Nord encore, juſqu'à ce qu'ils fuſſent à 40. ou 45. degrés, ils ſeroient aidés dans une partie de ce cours par les vents aliſés; & ſur le tout, je ne doute pas qu'ils n'abrégeaſſent conſidérablement leur voyage, par cette maneuvre, & qu'ils ne le fiſſent peut-être même, dans la moitié du tems, qu'ils y mettent à préſent. J'ai trouvé dans leurs Journaux, qu'après qu'ils ont perdu la terre de vue, ils ſont quelquefois un mois ou ſix ſemaines, avant que de gagner les 30. degrés de Latitude, au-lieu que s'ils dirigeoient leur cours plus au Nord, ils pourroient faire ce chemin, dans le quart du tems; & lorſqu'ils ſeroient parvenus à 40. ou 45. degrés, les vents d'Oueſt les porteroient bientôt ſur les Côtes de *Californie*, & au-lieu de tous les inconvéniens, auxquels ils ſont à préſent expoſés, ils n'auroient que ceux qui ſont cauſés par une Mer plus rude & un vent fort. Tous ces raiſonnemens ne ſont pas de pure ſpéculation, je ſai d'aſſez bon lieu qu'environ en 1721. un Vaiſſeau *François*, en ſuivant la route que je propoſe, fit la traverſée des Côtes de la *Chine*, à la vallée de *Vanderas*, dans le *Méxique*, en moins de cinquante jours. A la vérité, on m'a dit auſſi que l'Equipage, nonobſtant le peu de tems qu'il mit à ſon voyage, ſouffrit extrêmement du Scorbut, & qu'il n'en reſtoit plus que quatre ou cinq hommes en vie, lorſqu'ils arrivèrent en *Amérique*. Mais ſans inſiſter plus longtems ſur les moyens d'abréger ce Voyage, revenons à la manière dont il ſe fait à préſent.

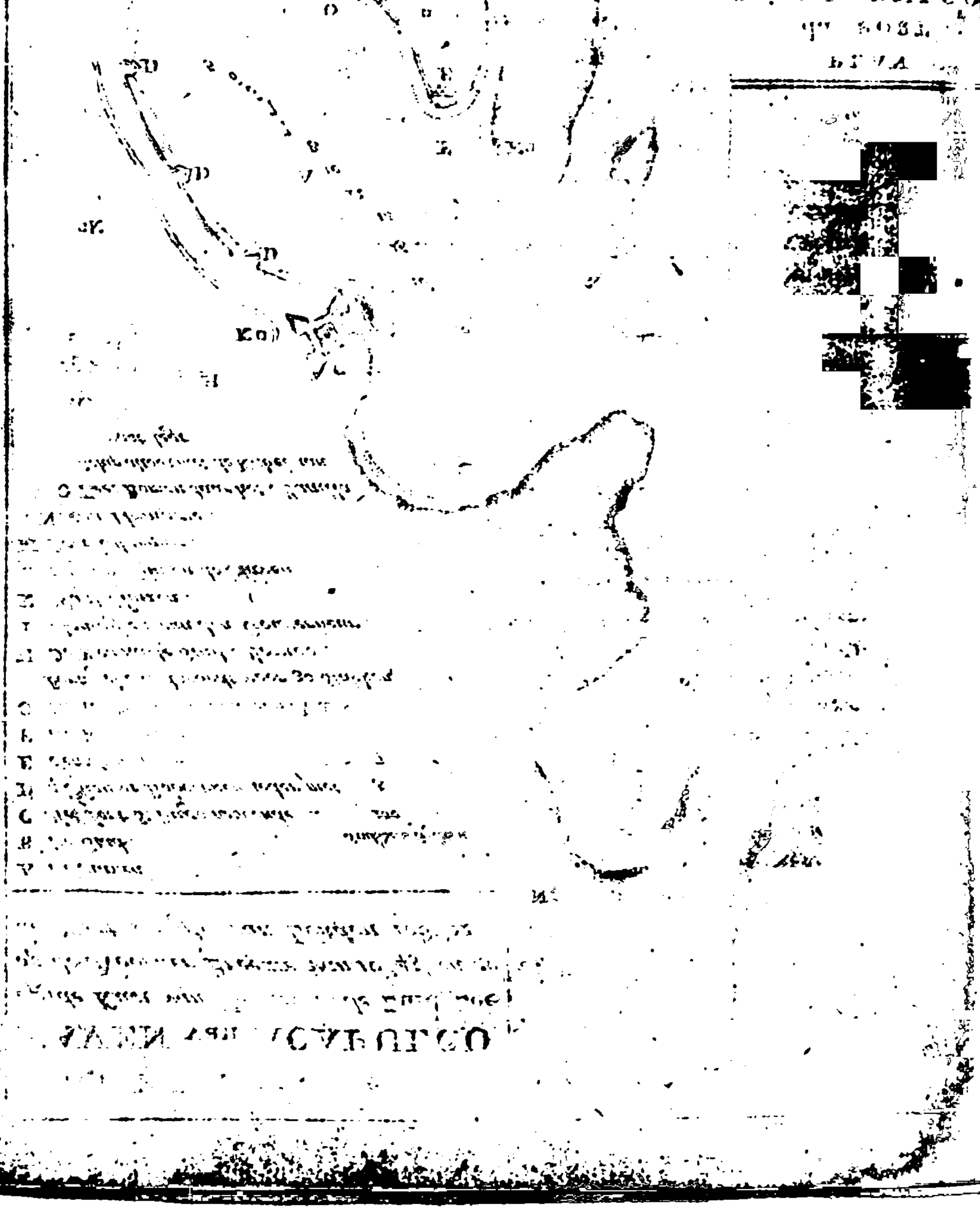
Dès que le Galion de *Manille* s'eſt avancé aſſez vers le Nord, pour trouver les vents d'Oueſt, il garde la même Latitude, & dirige ſon cours vers les Côtes de *Californie*. Après avoir couru 96°. degrés de Longitude, à compter du Cap *Eſpiritu Santo*, on trouve ordinairement la Mer couverte d'une Herbe flottante, que je conjecture devoir être une eſpèce de Porreau marin, par le nom de *Porra*, que lui donnent les *Eſpagnols*. La vue de cette Plante leur eſt un ſigne certain, qu'ils ſont aſſez près de la *Californie*; & ils y comptent ſi bien, qu'auſſitôt qu'ils découvrent ces

Signes, (c'eſt ainſi qu'ils s'expriment), ils entonnent le *Te Deum*, & regardent comme finis, les travaux & les dangers de la traverſée. Auſſitôt ils portent au Sud, ſans chercher la vue de la Côte, qu'après être parvenus à une Latitude beaucoup moins avancée; car en cet endroit la Mer voiſine de la *Californie*, eſt embaraſſée d'Iles & de Bas-fonds, & les Navigateurs *Eſpagnols* ſont trop précautionnés pour vouloir s'y engager. Ce n'eſt que lorſqu'ils ſavent qu'ils approchent de l'extrémité Méridionale de cette Preſqu'ile qu'ils oſent chercher la Terre, tant pour reconnoître le Cap *St. Lucas*, afin de vérifier leur eſtime, que pour prendre Langue, & ſavoir des habitans, s'il n'y a pas d'Ennemi qui rode dans ces Mers. C'eſt-là un article exprès des Inſtructions du Capitaine; & à cette occaſion il faut dire un mot de l'état des Miſſions des Jéſuites en *Californie*.

Depuis la prémière découverte de ce Païs, quelques Miſſionnaires l'avoient viſité de tems en tems, mais ſans grand ſuccès, juſqu'en dernier lieu que les Jéſuites encouragés & ſoutenus par une Donation conſidérable du Marquis de *Valéro*, Seigneur généreux & très dévot, ſe ſont fixés dans cette Preſqu'ile, & y ont établi une Miſſion très conſidérable. Leur principal établiſſement eſt en dedans du Cap *St. Lucas*, où ils ont raſſemblé pluſieurs *Indiens*, & ont travaillé à les former à l'Agriculture & aux Arts méchaniques. Leurs ſoins n'ont pas été infructueux; les Vignes entre autres y ont réuſſi, & on y fait déja beaucoup de Vin, dont le goût approche de celui du médiocre Vin de *Madère*, & il commence à être en réputation dans le *Méxique*.

Les Jéſuites, bien établis en *Californie*, ont déja étendu leur Juridiction, tout au travers du Païs, d'une Mer à l'autre. Ils ſont à préſent occupés à pouſſer leurs découvertes & leurs conquêtes ſpirituelles vers le Nord: & dans cette vue, ils ont travaillé à découvrir le Golphe de *Californie*, juſqu'au bout, & les Terres qui le bordent des deux côtés. Ils ſe flattent même d'en être bientôt les maîtres. Tous ces travaux qui n'ont pour but que le bien de la Société, ne peuvent détourner l'attention de ces Miſſionnaires du Galion de *Manille*, où leurs Couvents de cette Ville ont le plus grand intérêt. Ils ont ſoin de tenir toutes ſortes de rafraichiſſemens prêts pour ce Vaiſſeau; & tiennent au Cap *St. Lucas*, des Sentinelles toujours alertes à découvrir les Vaiſſeaux ennemis qui pourroient croiſer à cette hauteur pour y attendre ce Galion. C'eſt la Croiſière la meilleure pour l'intercepter; on l'y a ſouvent rencontré & combattu même, quoiqu'avec aſſez peu de ſuccès. Ainſi, en conſéquence des meſures priſes

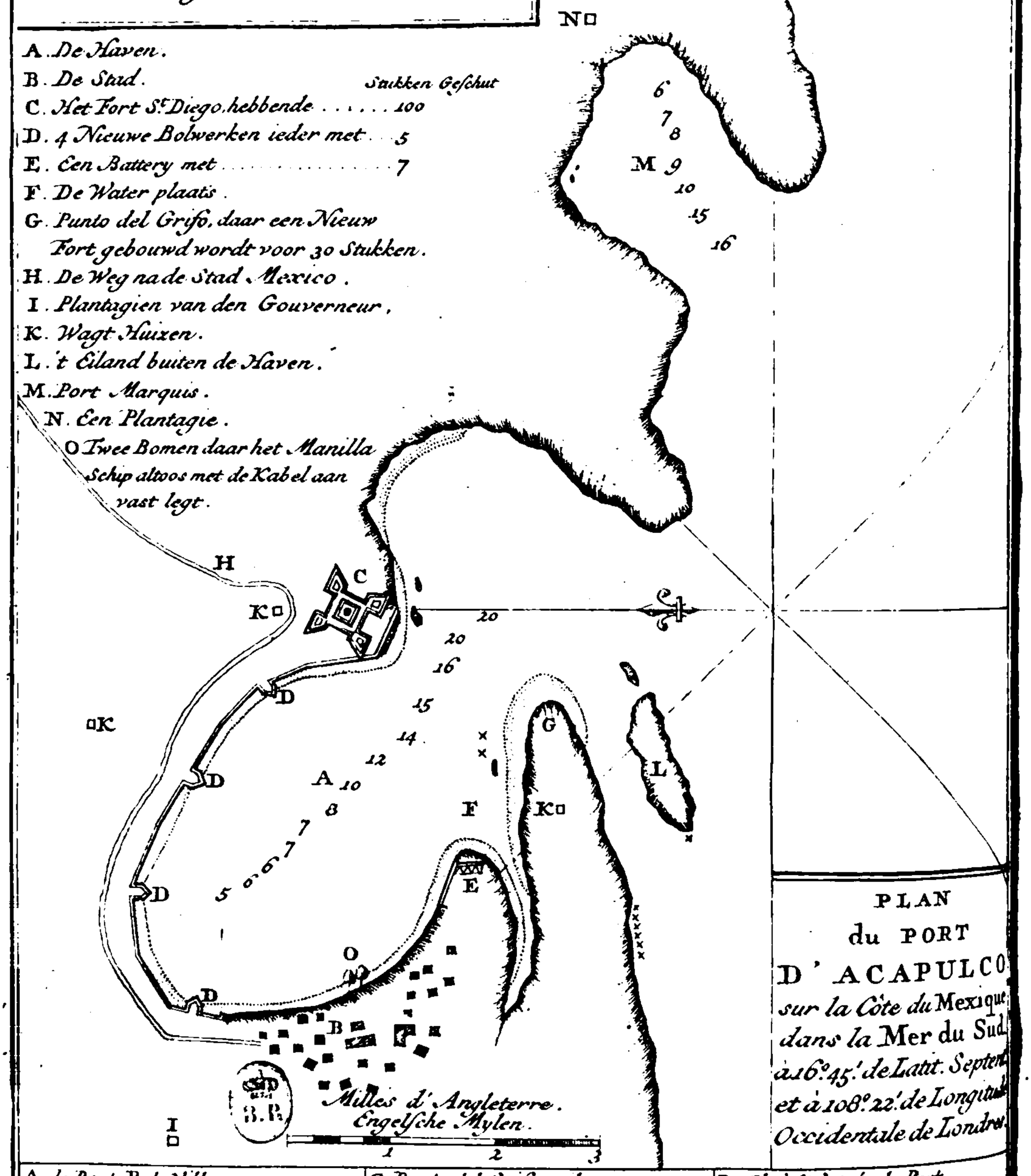
entre



PLAN van de HAVEN van ACAPULCO

op de Kust van Mexico *in de* Zuid Zee. *op de Noorder Breedte van 16°. 45'. en op de West. Lengte van London 108°. 22'.*

A. *De Haven.*
B. *De Stad.*
C. *Het Fort S^t. Diego, hebbende* ..... *Stukken Geschut* 100
D. *4 Nieuwe Bolwerken ieder met* ... 5
E. *Een Battery met* 7
F. *De Water plaats.*
G. *Punto del Grifo, daar een Nieuw Fort gebouwd wordt voor 30 Stukken.*
H. *De Weg na de Stad Mexico.*
I. *Plantagien van den Gouverneur,*
K. *Wagt Huizen.*
L. *'t Eiland buiten de Haven.*
M. *Port Marquis.*
N. *Een Plantagie.*
O *Twee Bomen daar het Manilla Schip altoos met de Kabel aan vast legt.*



PLAN du PORT D'ACAPULCO sur la Côte du Mexique dans la Mer du Sud à 16°. 45'. de Latit. Septent. et à 108°. 22'. de Longitude Occidentale de Londres.

A. *le Port* B. *la Ville.* *Pieces de Canon*	G. *Punto del Grifo, ou il y a un nouveau Fort de 30 Canons.*	L. *Ile à l'Entrée du Port.*
C. *le Fort S^t. Diego, ou il y a* 100	H. *Chemin de Mexique.*	M. *Port Marquis.*
D. *4 Nouveau Bastions chacun de* ... 5	I. *Maison de campagne du Gouvern^r.*	N. *Maison de Campagne.*
E. *une Batterie de* 7	K. *Echauguettes.*	O. *Deux Arbres ou le Galion de Manille attache un Cable.*
F. *Aiguade.*		

entre les Jéſuites de *Manille* & ceux de *Californie*, il eſt enjoint au Capitaine du Galion de chercher à s'approcher de la Côte au Nord du Cap *St. Lucas*; & les habitans, dès-qu'ils découvrent ce Vaiſſeau, ont ordre d'allumer certains feux. A la vue de ces ſignaux, le Capitaine envoye ſa Chaloupe à terre, avec vingt hommes bien armés, qui portent les Lettres des Jéſuites de *Manille*, aux Miſſionnaires de *Californie*, & qui reviennent au Vaiſſeau, avec les rafraichiſſemens qu'on tenoit tout prêts, & des avis touchant les Ennemis qui pourroient être ſur la Côte. Si le Capitaine apprend par ces avis qu'il n'y a rien à craindre, il doit porter ſur le Cap *St. Lucas*, & delà ſur celui de *Corientes*, pour ranger enſuite la Côte, juſqu'à *Acapulco*.

Le tems ordinaire de l'arrivée du Galion dans ce dernier Port, eſt vers le milieu de *Janvier*; mais cette Navigation eſt ſi incertaine, qu'il arrive quelquefois un mois plutôt, & d'autrefois un mois plus tard. Le Port d'*Acapulco* eſt de beaucoup le plus ſûr & le plus beau de toute la Côte Septentrionale de l'Océan *Pacifique*: c'eſt un Baſſin environné de tous côtés de hautes Montagnes: mais la Ville eſt un miſérable trou des plus mal ſains; les Hauteurs voiſines y empêchant la libre circulation de l'air. D'ailleurs la bonne Eau y manque, & il faut l'y apporter de fort loin. En un mot le ſéjour en eſt ſi incommode, qu'excepté le tems, où l'arrivée du Galion y attire une eſpèce de Foire, c'eſt à peu près un lieu déſert. C'eſt-là tout ce que j'en puis dire; mais pour ſuppléer en quelque manière à la briéveté de cette deſcription, je donne ici un Plan de cette Ville, de ſon Port & de ſa Citadelle, où l'on trouvera auſſi les nouveaux Ouvrages qu'on y ajouta, à la prémière nouvelle de l'équipement de notre Eſcadre. Ce Plan, ainſi que deux ou trois autres du même Port, ont été pris aux *Eſpagnols*, & l'on conçoit bien que je ne puis être caution de ſon exactitude. Cependant j'ai tout lieu de croire qu'il ne s'éloigne pas trop de la vérité; au moins les autres s'y rapportoient aſſez bien en gros.

Dès que le Galion eſt entré dans ce Port on l'amarre aux deux arbres, qui ſont marqués dans le Plan, au Rivage Occidental; & d'abord la Ville, qui en tout autre tems eſt un vrai déſert, ſe remplit de Marchands de toutes les Provinces du vaſte Royaume de *Méxique*. Dès que la Cargaiſon eſt déchargée & vendue, on charge en toute diligence l'Argent & les Marchandiſes deſtinées pour *Manille*, auſſi bien que l'eau & les Proviſions néceſſaires; & l'on met le Vaiſſeau en état de repartir. Il n'y a

pas de tems à perdre; car le Capitaine a un ordre très exprès d'être reſſorti de ce Port, avant le 1. d'*Avril*, nouveau ſtile.

La partie de beaucoup la plus conſidérable de la Charge de ce Galion, pour le retour, conſiſte en Argent. Le reſte eſt compoſé de quelque quantité de Cochenille, de Confitures de l'*Amérique Eſpagnole*, de Mercéries & de Colifichets d'*Europe*, pour les Femmes de *Manille*, & de Vins d'*Eſpagne*, de *Tinto*, ou Vins ſecs d'*Andalouſie*, néceſſaires pour dire la Meſſe.

La différence de la Cargaiſon, pour l'allée, où pour le retour, occaſionne auſſi une grande différence dans la manière d'équiper & d'avitailler ce Galion. Quand il part de *Manille*, il eſt ſi chargé de Marchandiſes d'aſſez grand volume, que les Canons de la Batterie d'embas ne peuvent être montés, & qu'ils ſont tous à fond de Cale, juſqu'à ce que le Vaiſſeau approche du Cap *St. Lucas*, & qu'on commence à craindre la rencontre de quelque Ennemi. Il n'eſt monté que du nombre d'Hommes qu'on juge abſolument néceſſaire, pour ſa ſureté, afin de n'être pas obligé de ſe charger d'une grande quantité de Proviſions. Mais au retour, la Cargaiſon occupe peu de place, car l'Argent en prend fort peu; ainſi il peut avoir ſa Batterie d'embas en état, auſſi doit-elle être toute montée avant qu'il ſorte du Port. L'Equipage eſt augmenté d'un bon nombre de Matelots, & d'une ou de deux Compagnies d'Infanterie deſtinées à recruter la Garniſon de *Manille*. Outre cela, il y a toujours pluſieurs Paſſagers Marchands, ou autres; deſorte qu'en retour, il eſt ordinairement monté de ſix cens Hommes, & il y a aſſez de place pour charger les Proviſions néceſſaires pour tout ce Monde.

En partant d'*Acapulco* le Capitaine tâche d'abord de gagner la Latitude de 13°. où 14°. degrés, & dirige enſuite ſon cours dans ce parallèle, juſqu'à ce qu'il ait la vue de l'Ile de *Guam*, une des Iles des *Larrons*. Il eſt bien averti par ſon Inſtruction de prendre garde aux Basfonds de *St. Barthélémi*, & à ceux de l'Ile de *Gaſparico*. Un autre avis, qui lui eſt auſſi donné, pour l'empêcher de dépaſſer pendant l'obſcurité les Iles des *Larrons*, eſt qu'il y a ordre à *Guam* & à *Rota*, d'entretenir toutes les nuits du mois de *Juin*, un Feu allumé ſur quelque Hauteur.

Nous verrons dans la ſuite que *Guam* eſt gardé par une Garniſon *Eſpagnole*, dans la vue d'aſſurer un lieu de relâche au Galion: cependant la Rade y eſt ſi mauvaiſe, que ce Vaiſſeau n'oſe y reſter plus de deux jours. Il y prend de l'eau & des rafraichiſſemens, le plus vite qu'il eſt poſſi-

poſſible, & en part pour porter directement ſur le Cap *Eſpiritu Santo*, dans l'Ile de *Samal*. Là le Capitaine a ordre d'obſerver les ſignaux, auſſi bien qu'à *Catauduanas*, *Bitufan*, *Birriborongo*, & à l'Ile de *Batan*. Dans tous ces endroits il y a des Sentinelles poſtées, avec ordre d'allumer un Feu, dès qu'ils apperçoivent le Galion. Si le Capitaine, après que ce prémier Feu a été éteint, en voit allumer quatre autres ou plus, il peut conclurre qu'il y a des Ennemis dans ces Parages: & il doit d'abord faire mettre à terre, pour s'informer en détail de la force de ces Ennemis & du lieu où ils croiſent. Il doit ſe regler ſur les lumières qu'il reçoit, & tâcher de gagner quelque Port ſûr, en évitant ſoigneuſement de venir à la vue de l'Ennemi. En cas que ce dernier le découvre lorſqu'il eſt dans un Port, & qu'il craigne d'en être attaqué, il doit envoyer le Tréſor à terre, & y débarquer de l'Artillerie pour ſa défenſe, en donnant de tout de fréquens avis au Gouvernement de *Manille*. Mais ſi, enſuite du prémier Feu, le Capitaine remarque que les Sentinelles n'en allument que deux, il peut en inférer qu'il n'y a rien à craindre, & continuer ſa route juſqu'à *Calite*, qui eſt le Port de *Manille*, & le terme de ſon Voyage.

CHA-

CHAPITRE XI.

*De ce qui nous arriva en croiſant à la hauteur d'*Acapulco *pour attendre le Vaiſſeau de* Manille.

J'ai dit, dans le neuvième Chapitre, que ce fut un grand ſujet de joye pour nous de voir revenir notre Bateau à rame du Port d'*Acapulco*, où il avoit pris trois Pecheurs Nègres, dont nous avions appris l'intéreſſante nouvelle, que le Galion alloit mettre en mer, & que par un Edit du Viceroi du *Méxique* le départ de ce Vaiſſeau avoit été fixé au 14 de *Mars* N. S. c'eſt-à-dire, au 3 de *Mars*, ſuivant notre maniére de compter.

Comme tout ce qui avoit rapport à ce Vaiſſeau de *Manille*, étoit le principal objet de notre attention, nous devions néceſſairement auſſi en faire le prémier article de notre examen. Mais ayant pleinement ſatisfait notre curioſité à cet égard, nous continuames à interroger nos Priſonniers, & ſçumes d'eux, qu'on avoit reçu avis à *Acapulco*, que nous avions pillé & réduit en cendres la Ville de *Paita*; & qu'à cette occaſion, le Gouverneur d'*Acapulco* avoit augmenté les Fortifications de la Place, & avoit pris pluſieurs autres précautions pour nous empêcher de forcer le Port; que pour cet effet, il avoit mis une Garde dans l'Ile qui eſt à l'embouchure du Port, & que cette Garde n'avoit été retirée que deux nuits avant l'arrivée de notre Bateau à rame: déſorte que ſi ce Bateau avoit réuſſi dans ſa prémiére entrepriſe, ou eût gagné le Port pour la ſeconde fois deux jours plutôt, il auroit couru grand riſque d'être pris, ou du moins auroit perdu la plus grande partie de ſon monde, en eſſuyant le feu de la Garde, avant de ſoupçonner le moindre danger.

L'action de retirer la Garde étoit un grand encouragement pour nous, en ce qu'elle paroiſſoit prouver, non ſeulement que l'Ennemi ne nous avoit pas encore découverts, mais auſſi qu'il ne craignoit plus de viſite de notre part. Nos Priſonniers nous aſſuroient à la vérité, que les *Eſpagnols* ignoroient que nous fuſſions dans ces Mers, & qu'ils s'étoient flattés, que, durant l'intervalle de tems qui s'étoit écoulé depuis la priſe de *Paita*, nous avions pris une autre route. Mais nous n'enviſageames pas l'opinion de ces Priſonniers Nègres comme une preuve auſſi démonſtrative qu'on igno-

ignoroit notre venue, que l'action de retirer la Garde de l'entrée du Port, qui, n'ayant pu ſe faire que par ordre du Gouverneur, formoit le plus convainquant de tous les argumens. Ainſi perſuadés que nous n'avions pas été découverts, & que le jour que le Galion devoit partir d'*Acapulco* étoit fixé, nous fimes tous les préparatifs néceſſaires, & attendimes ce grand jour avec la dernière impatience. Notre Bateau à rame étant revenu le 19 de *Février*, le Commandeur réſolut de reſter la plus grande partie du tems qui devoit s'écouler juſqu'au 3 de *Mars*, à la même hauteur à l'Oueſt d'*Acapulco*, dans l'idée que cette ſituation étoit celle où nous courions le moins de riſque d'être apperçus de la Côte, qui étoit, à ce que nous croyions, la ſeule choſe qui pût nous priver de l'immenſe tréſor, dont l'idée nous occupoit entierement. Durant cet intervalle, nous nous employames à nettoyer nos Vaiſſeaux, à tout arranger de façon que rien n'embarraſſât leurs mouvemens, & à regler les ordres, les ſignaux, & les endroits où nous devions croiſer, quand nous ſerions arrivés à la hauteur d'*Acapulco*, & que le tems du départ du Galion approcheroit.

Le prémier de *Mars*, nous eumes connoiſſance des Montagnes, appellées ordinairement les Mammelles, au deſſus d'*Acapulco*, & gagnames avec toute la diligence poſſible l'endroit que le Commandeur nous avoit aſſigné. La diſtribution de notre Eſcadre en cette occaſion, tant pour intercepter le Galion, que pour prévenir que nous ne fuſſions découverts, étoit ſi judicieuſe, qu'elle mérite que je la décrive plus particulierement. Voici quelle étoit la diſpoſition du tout.

Le *Centurion* ſe poſta de façon à avoir les Montagnes au-deſſus du Port au N. N. E. à quinze lieues de diſtance de la Côte, ce qui étoit aſſez loin pour qu'il fût impoſſible à l'Ennemi de nous appercevoir. A l'Oueſt du *Centurion* étoit le *Carmélo*, & à l'Eſt la Priſe du *Tryal*, le *Glouceſter*, & le *Carmin*. Tous ces Vaiſſeaux ſe trouvoient rangés ſur une ligne circulaire, & chacun d'eux étoit à trois lieues du Vaiſſeau le plus voiſin; ſi bien qu'un eſpace de douze lieues ſéparoit l'un de l'autre le *Carmélo* & le *Carmin*, qui étoient aux deux bouts: Et comme le *Galion* pouvoit être vu à ſix lieues de diſtance de chaque bout, nous avions une étendue de vingt-quatre lieues, où aucun Vaiſſeau ne pouvoit paſſer ſans être apperçu; ce qui n'empêchoit pas que, par le moyen de nos ſignaux, nous ne puſſions aiſément & d'abord être informés de ce qu'on voyoit dans quelque endroit de la ligne. Pour rendre ces arrangemens encore plus com-

plets,

plets, & prévenir juſqu'à la poſſibilité que le Galion ne nous échappât pendant la nuit, les deux Canots appartenant au *Centurion* & au *Glouceſter* furent pourvus de monde, & détachés vers la Côte, avec ordre de ſe tenir pendant tout le jour à la diſtance de quatre ou cinq lieues de l'entrée du Port, où, à cauſe de leur petiteſſe, ils ne couroient aucun riſque d'être découverts; mais la nuit ils devoient s'approcher davantage, & dès la pointe du jour retourner à leur prémier poſte. Auſſitôt que les Canots auroient apperçu le Vaiſſeau de *Manille*, un d'eux avoit ordre de rejoindre l'Eſcadre, & de marquer par un ſignal ſi le Galion portoit à l'Eſt, ou à l'Oueſt; pendant que l'autre devoit ſuivre le Galion à une certaine diſtance, &, en cas qu'il fît obſcur, diriger les Vaiſſeaux de l'Eſcadre dans, leur chaſſe par des feux. La ſituation particulière de chaque Vaiſſeau & des Canots, & l'eloignement où ils devoient être l'un à l'égard de l'autre, ſeront plus faciles à comprendre par la planche ci-jointe, dont chaque Commandant de Vaiſſeau avoit une Copie jointe à ſes ordres.

Outre les précautions priſes pour empêcher que le Galion ne paſſât ſans être apperçu, nous n'avions pas négligé celles qui étoient néceſſaires pour le combattre avec avantage en cas d'engagement: car eu égard au peu de monde que nous avions, & aux vanteries des *Eſpagnols* au ſujet de la grandeur de ce Vaiſſeau, auſſi bien que de l'Artillerie & de l'Equipage dont il étoit monté, cet article méritoit ſans doute d'entrer en conſidération. Comme nous ſuppoſions, qu'à l'exception du *Centurion* & du *Glouceſter*, aucun de nos Vaiſſeaux n'étoit en état de prêter le flanc au Galion, nous primes à bord du *Centurion* tout ce que le *Carmélo* & le *Carmin* purent nous fournir de monde, en ne gardant que ce qui leur en étoit abſolument néceſſaire pour naviguer ces Vaiſſeaux; & le Capitaine *Saunders* eut ordre d'envoyer de la Priſe du *Tryal* dix *Anglois*, & autant de Nègres, afin de renforcer l'Equipage du *Glouceſter*. Pour tirer tout le parti poſſible de nos Nègres, dont nous avions un nombre conſidérable à bord, nous leur promimes à tous la liberté, en cas qu'ils fiſſent bien leur devoir; & comme depuis deux mois ils avoient preſque tous les jours été exercés à manier le Canon, ils pouvoient nous être de grand ſervice. Ils nous témoignèrent être dans les meilleures diſpoſitions du monde à cet égard, tant par l'eſpoir de recouvrer leur liberté, que par un principe de reconnoiſſance pour la manière dont ils avoient été traités parmi nous.

Tout étant ainſi préparé pour bien recevoir le Galion, nous attendions avec

A. *DE HAVEN VAN ACAPULCO.*
B. Port Marquis

De Schikkingen volgens welke het Esquader van den Commandeur ANSON, *in het Jaar 1742 af en aan* ACAPULCO *op de* KUST *van* MEXICO *gekruist heeft, met de Schepen de*

Centurion, Glouceſter,
Tryals Prys.
De Prys Carmelo,
De Prys Carmin,

C. *De groote Boots van den Centurion en Gloucester, welke dagelyks 4½ Mylen van 20 in een Graad, by den Wal hielden, en 's Nachts onder de Wacht kwamen, om op de Bewegingen van het Manila Schip te paſſen.*

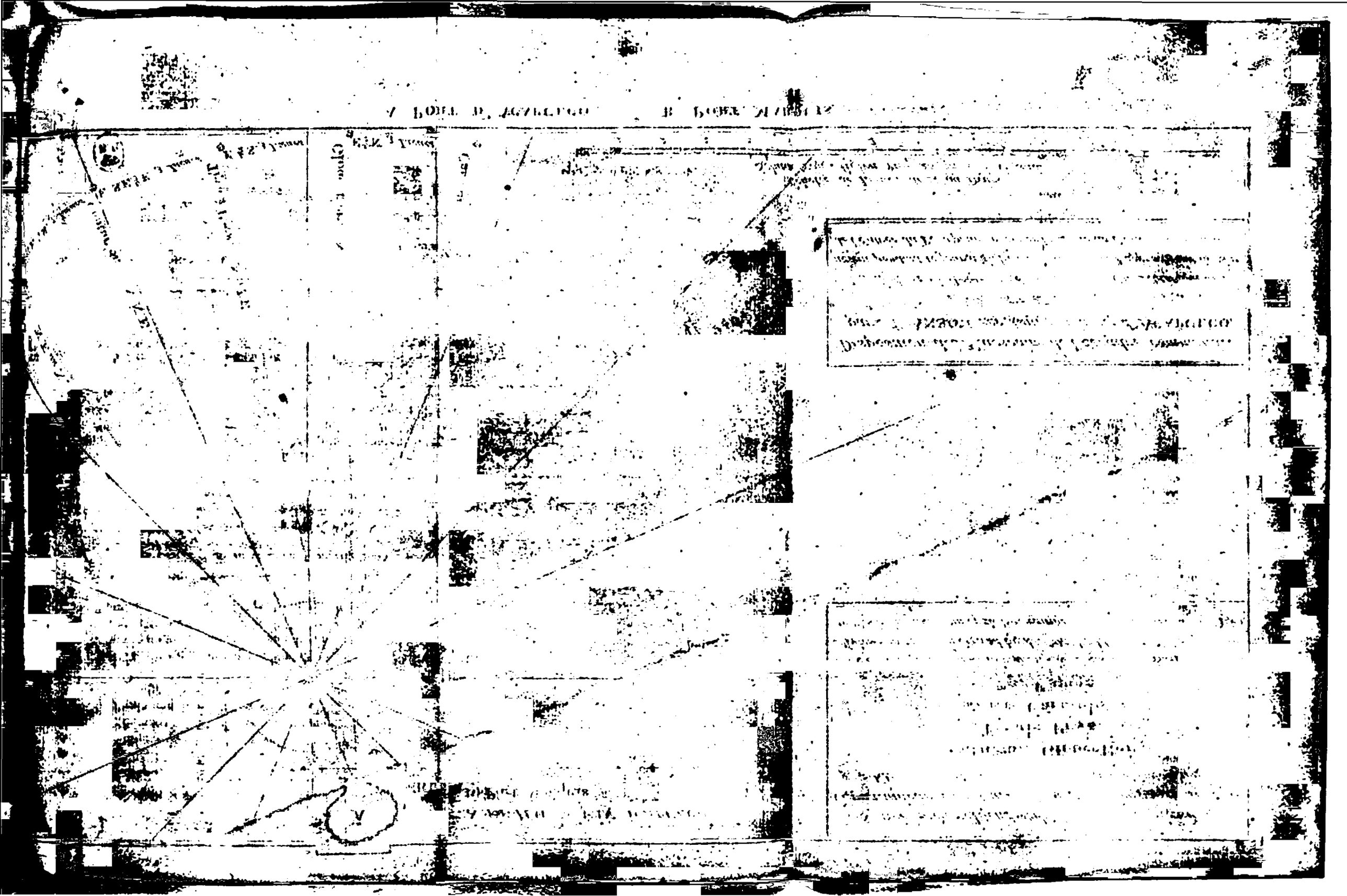
A
B
C
C
C
E
N.E. by N.
N.N.E.
N. a l'E.
N.
N. a l'O.
E. 3 Lieues Centurion.
E. SE ½ E. 3 Lieues
E. ½ S. 3 Lieues Tryals Prys.
E ½ N. 3 Lieues Glouceſter.
Carmin.

Disposition des Vaisseaux de l'Escadre commandée par M^r. ANSON *croisant vis à vis d'*ACAPULCO. *en 1742.*

C. *Les doubles Chaloupes du Centurion et du Gloucester, qui se tenoient pendant le jour à 4½ lieues de la Côte, et l'approchoient de nuit de l'Entrée du Port, pour observer la sortie du Galion de Manille.*

Echelle de Lieues de 20 au Degré.
Schaal van Mylen van 20 in een Graad.
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15

A. PORT D'ACAPULCO. B. PORT MARQUIS.



avec la dernière impatience le 3 de *Mars*. La plupart de nous eumes ce jour-là les yeux continuellement tournés vers *Acapulco*; & nous étions ſi fortement prévenus de la vérité du rapport qui nous avoit été fait, & de la certitude que nous verrions le Vaiſſeau ſortir du Port, que tantôt l'un & tantôt l'autre des gens de notre Equipage croyoient découvrir un de nos Canots, qui revenoit avec un ſignal. Mais à notre grand regret, ce jour & la nuit ſuivante ſe paſſèrent ſans que nous euſſions la moindre nouvelle du Galion; cependant, nous ne perdimes pas encore eſpérance, dans la flatteuſe idée que quelque accident imprévu étoit arrivé, qui avoit fait différer le départ du Galion de quelques jours. Nous ſavions d'ailleurs que le tems, fixé par le Viceroi pour le départ de ce Vaiſſeau, étoit ſouvent reculé à la réquiſition des Marchands du *Méxique*. Nous nourriſſions ainſi notre eſpoir, ſans rien diminuer de notre vigilance; & comme le 7 de *Mars* étoit un *Dimanche*, prémier jour de la ſemaine de la Paſſion, dont les Catholiques ſont de rigides Obſervateurs, & qu'ils célèbrent par une ceſſation totale de tout travail, deſorte que, durant toute cette ſemaine, il n'eſt permis à aucun Vaiſſeau de ſortir du Port; nos craintes furent appaiſées pendant quelques jours, & notre imagination ſe plia à attendre le Galion la ſemaine ſuivante. Le Vendredi de cette ſemaine nos Canots revinrent, & les Officiers, qui les montoient, déclarèrent qu'ils étoient perſuadés que le Galion étoit encore dans le Port, n'étant pas poſſible qu'il en fût ſorti ſans qu'ils l'euſſent vu. Le *Lundi* matin de la prémière ſemaine après celle de la Paſſion, c'eſt-à-dire le 13 de *Mars*, les Canots furent renvoyés à leur poſte, & nous nous laiſſames tout de nouveau aller à d'agréables eſpérances; mais dans l'eſpace d'une ſemaine notre ardeur ſe trouva grandement rallentie, & l'on ne remarqua parmi nos gens qu'un abbattement preſque général. Car il y en avoit encore quelques-uns, qui conſervoient un reſte d'eſpérance, & qui étoient très ingénieux à trouver des raiſons pour ſe perſuader, que quelque accident avoit ſimplement fait différer le départ du Galion. Mais la plus grande partie de notre monde n'étoit point de ce ſentiment, & tenoit pour une choſe ſûre, que l'Ennemi avoit, de manière ou d'autre, découvert que nous étions ſur la Côte, & mis pour cette raiſon un *embargo* ſur le *Galion* juſqu'à l'année ſuivante. Et véritablement, cette opinion ne ſe trouva que trop bien fondée; car nous apprimes dans la ſuite, que notre Bateau à rame, dans le tems qu'il avoit été envoyé à la découverte du Port d'*Acapulco*, avoit été apperçu de la Côte; & qu'il

n'en avoit pas fallu davantage aux *Eſpagnols*, qui ſavoient que cette Côte n'étoit fréquentée que par de ſimples Pirogues, pour en inférer, que notre Eſcadre n'étoit pas loin; ſur quoi ils avoient renvoyé à l'année ſuivante le départ du Galion.

Le Commandeur lui-même, quoiqu'il ne déclarât pas ſon opinion à ce ſujet, craignoit que nous n'euſſions été découverts, & que le départ du Galion n'eût été différé; & il avoit, en conſéquence de cette idée, formé un plan pour ſe rendre maître d'*Acapulco*; car il ne doutoit pas que le tréſor ne fût encore dans la Place, quoique les ordres pour le départ du Galion euſſent été contremandés. Cette Ville étoit trop forte, à la vérité, pour pouvoir être emportée dans les formes; car outre la Garniſon & l'Equipage du Galion, elle contenoit au moins mille hommes bien armés, qui s'y étoient rendus comme gardes du tréſor, quand il avoit été tranſporté de la Ville de *Mexique* à celle d'*Acapulco*: les chemins entre ces deux Villes étant fort infeſtés, non ſeulement par des Bandits, mais auſſi par des *Indiens* indépendans. D'ailleurs, quand la Place auroit été moins forte, & telle que le monde de notre Eſcadre auroit pu en tenter l'attaque, cette attaque, par cela même qu'elle auroit été ouverte, auroit détruit l'avantage, que nous pouvions nous en promettre. Car à peine notre Eſcadre ſe ſeroit-elle montrée, qu'en peu d'heures les *Eſpagnols* auroient fait paſſer le tréſor bien avant dans le Païs, deſorte que notre conquête ſe ſeroit trouvée réduite à une Ville déſolée, où nous n'aurions preſque pu faire aucun butin.

Par toutes ces raiſons, il falloit renoncer à l'expedition, ou prendre la Place par ſurpriſe. Mr. *Anſon* ſe propoſa pour cet effet de mettre à la voile avec l'Eſcadre vers le ſoir, ce qui nous donnoit le tems d'arriver au Port pendant la nuit; & comme cette Côte n'eſt point du tout dangereuſe, nous aurions hardiment embouqué le Port, & y ſerions peut-être entrés avant que les *Eſpagnols* euſſent été informés de notre deſſein. Dès que nous aurions été dans le Port, ſon deſſein étoit de faire embarquer dans ſes Chaloupes & mettre à terre deux cens hommes, qui attaqueroient à l'inſtant même le Fort marqué (D) dans le plan mentionné dans le Chapitre précédent, & inſéré vers le commencement du troiſième Livre; pendant que le Commandeur employeroit ſes Vaiſſeaux à canoner la Ville, & les Batteries. Ces différentes opérations, qui auroient été exécutées avec beaucoup de régularité, ne pouvoient guère manquer de réuſſir contre un Ennemi, qui ſe ſeroit vu attaqué bruſque-

ment,

ment, & que l'obſcurité de la nuit auroit empêché de concerter les meſures néceſſaires pour ſa défenſe; ſi-bien qu'il y avoit une grande probabilité que nous emporterions le Fort d'aſſaut; & en ce cas les autres Batteries, étant acceſſibles par derrière, auroient été bientôt abandonnées; après quoi la Ville, les Habitans, & tout le tréſor ſeroient tombés entre nos mains; car la Place eſt tellement renfermée entre des Montagnes, qu'il n'eſt preſque pas poſſible de s'en ſauver, que par le grand chemin, qui eſt marqué I. I. dans le plan, & qui paſſe ſous le Fort. Tel étoit en général le projet que le Commandeur avoit conçu; mais quand il ſe mit à examiner en détail tout ce qu'il falloit pour réuſſir dans l'exécution, il trouva un obſtacle, qui, étant inſurmontable, l'obligea à renoncer à l'entrepriſe: car interrogeant les Priſonniers ſur les vents qui regnent près de la Côte, il apprit, & la choſe fut confirmée dans la ſuite par le témoignage des Officiers de nos Canots, qu'à une médiocre diſtance du rivage on avoit un calme tout plat la plus grande partie de la nuit, & que vers le matin il ſe levoit toujours un vent de terre; deſorte que le deſſein de mettre le ſoir à la voile, pour arriver le lendemain avant le jour à *Acapulco*, étoit abſolument impraticable.

Le projet, comme il a été dit, avoit été formé par le Commandeur, dans la ſuppoſition que le départ du Galion étoit renvoyé à l'année ſuivante: mais comme ce n'étoit là qu'une ſuppoſition, & qu'il étoit poſſible, que ce Vaiſſeau mît en mer dans quelques jours, le Commandeur jugea devoir continuer à croiſer au même endroit, auſſi longtems que ſes proviſions de bois & d'eau, & la ſaiſon convenable pour ſe rendre à la *Chine*, comme il en avoit le deſſein, pourroient le permettre. Les Canots ayant ordre de reſter devant *Acapulco* juſqu'au 23 de *Mars*, l'Eſcadre ne changea point de poſition juſqu'à ce jour. Comme nous ne vimes point paroître nos Canots, nous commençames à être un peu en peine pour eux, & craignimes qu'ils n'euſſent ſouffert de l'Ennemi ou du mauvais tems; mais nous fumes tirés d'inquiétude le lendemain matin, en les découvrant, quoiqu'à une grande diſtance, & ſous le vent de l'Eſcadre. Nous portames ſur eux, & les ayant pris à bord, nous ſçumes d'eux, qu'ils avoient quitté leur poſte la veille, ſans avoir vu de Galion; & nous trouvames que la cauſe qui les avoit portés ſi loin au deſſous du vent de notre Flotte, étoit un Courant très fort, qui avoit fait dériver toute l'Eſcadre au lof.

Je ne dois pas oublier de dire ici, que, par les informations que nous

reçumes dans la ſuite, il parut qu'en continuant à croiſer, comme nous fimes, nous avions agi très ſagement. Car après l'embargo mis ſur le Galion, comme on l'a dit ci-deſſus, les principaux Intéreſſés à la Cargaiſon avoient envoyé divers Exprès à *Méxique*, pour qu'il fût permis au Vaiſſeau de partir. Comme ils ſavoient par des informations venues de *Paita*, que nous n'avions en tout que trois cens hommes, ils ſoutenoient qu'il n'y avoit rien à craindre de notre part, puiſque le Galion avoit plus de ſix cens hommes à bord. Et quoique le Viceroi fût infléxible, par une eſpèce d'égard pour leurs repréſentations, le Vaiſſeau fut tenu près de trois ſemaines en état de mettre en mer, après le prémier ordre donné de le faire reſter dans le Port.

Quand nous eûmes pris à bord nos Canots, & que les Vaiſſeaux de notre Eſcadre ſe trouvèrent raſſemblés, Mr. *Anſon* fit connoître par un ſignal à tous les Commandans qu'il vouloit leur parler. Il ſçut d'eux qu'il y avoit à bord de l'Eſcadre une très médiocre proviſion d'eau; & comme cet article nous obligeoit indiſpenſablement à quitter nos poſtes, il demanda quel endroit leur paroiſſoit le plus convenable pour y faire de l'eau. Les avis ſe réunirent à choiſir le Port de *Seguatanéo* ou *Chéquétan*, parce qu'il étoit le moins éloigné; & il fut réſolu de le gagner le plutôt poſſible; & pour que, même dans le tems que nous ſerions occupés à pourvoir à un beſoin auſſi eſſentiel, nous ne puſſions pas nous reprocher d'avoir négligé juſqu'à la ſimple poſſibilité de prendre le Galion, qui, nous ſachant à *Chéquétan*, riſqueroit peut-être de mettre en Mer, Mr. *Hughes*, Lieutenant de la Priſe du *Tryal*, eut ordre de croiſer à la hauteur d'*Acapulco* pendant vingt & quatre jours; afin qu'en cas que le Galion mît à la voile durant cet intervalle nous en fuſſions promtement informés. Conformément à ces réſolutions, nous portames à l'Oueſt, mais n'avançames guère, étant retardés dans notre route, tantôt par des Calmes, & tantôt par des Courans contraires. Dans nos intervalles de repos, nous nous occupions à décharger nos deux Priſes, le *Carmélo* & le *Carmin*, de ce qu'ils avoient de meilleur, ayant deſſein de détruire ces deux Vaiſſeaux, quand nous en aurions ôté ce qui pourroit nous convenir.

Le prémier d'*Avril* nous nous trouvames ſi avancés vers *Seguatanéo*, que nous crumes devoir envoyer nos deux Chaloupes pour ranger la Côte, & chercher l'aiguade. Elles s'étoient déja ſéparées de nous depuis quelques jours, & notre proviſion d'eau commençoit à tirer à ſa fin. Le déplaiſir, que nous cauſoit ce dernier article, fut un peu adouci par le bonheur

heur que nous eumes de prendre tous les jours quelques Tortues ; car dans un Climat auſſi chaud que celui-là nous aurions extrêmement ſouffert ſi nous avions uniquement été réduits à la ſaline. Notre ſituation avoit ſûrement dequoi nous allarmer, & inquiétoit autant les plus aviſés d'entre nous, qu'avoit pu faire le plus grand danger que nous euſſions eſſuyé juſqu'alors ; par cela même que nos Chaloupes ne revenoient pas, nous devions conclurre qu'elles n'avoient point encore trouvé d'aiguade ; & divers accidens avoient tellement diminué notre proviſion d'eau, qu'il ne nous en reſtoit plus que pour dix jours pour toute l'Eſcadre : deſorte, qu'eu égard à la difficulté connue de faire de l'eau ſur cette Côte, & au peu de foi que mérite le témoignage des Flibuſtiers, les ſeuls auteurs que nous puſſions conſulter, nous craignions de nous voir bientôt expoſés à un malheur auſſi terrible qu'aucun de ceux qu'on puiſſe éprouver en courant les Mers.

Mais ces triſtes idées s'evanouirent bientôt. Nos Chaloupes revinrent le 5 d'*Avril*, ayant découvert une très bonne aiguade, envion ſept milles à l'Oueſt des Rochers de *Seguatanéo*, que, par la deſcription qu'elles nous en firent, nous jugeames devoir être le Port appellé par *Dampier* le Port de *Chéquétan*. Ces nouvelles nous firent le plus ſenſible plaiſir ; & les Chaloupes furent renvoyées le lendemain, pour ſonder le Port, dont elles nous avoient repréſenté l'entrée comme fort étroite. A leur retour, nous apprimes que c'étoit une Rade où il n'y avoit aucun danger à craindre ; ainſi nous y entrames le 7, & jettames l'ancre le ſoir même ſur onze braſſes de profondeur. Le *Glouceſter* mouilla en même tems que nous ; mais le *Carmélo* & le *Carmin* étant tombés ſous le vent, la priſe du *Tryal* reçut ordre de les joindre, & de les ramener auprès du reſte de l'Eſcadre, ce qu'elle exécuta en deux ou trois jours.

C'eſt ainſi, qu'après avoir été quatre mois en mer depuis notre départ de *Quibo*, & n'ayant plus d'eau à bord que pour ſix jours, nous gagnames le Port de *Chéquétan*, dont la deſcription, auſſi bien que celle de la Côte voiſine, formeront le ſujet du Chapitre ſuivant.

CHAPITRE XII.

Deſcription du Port de Chéquétan, *& de la Côte & Païs voiſin.*

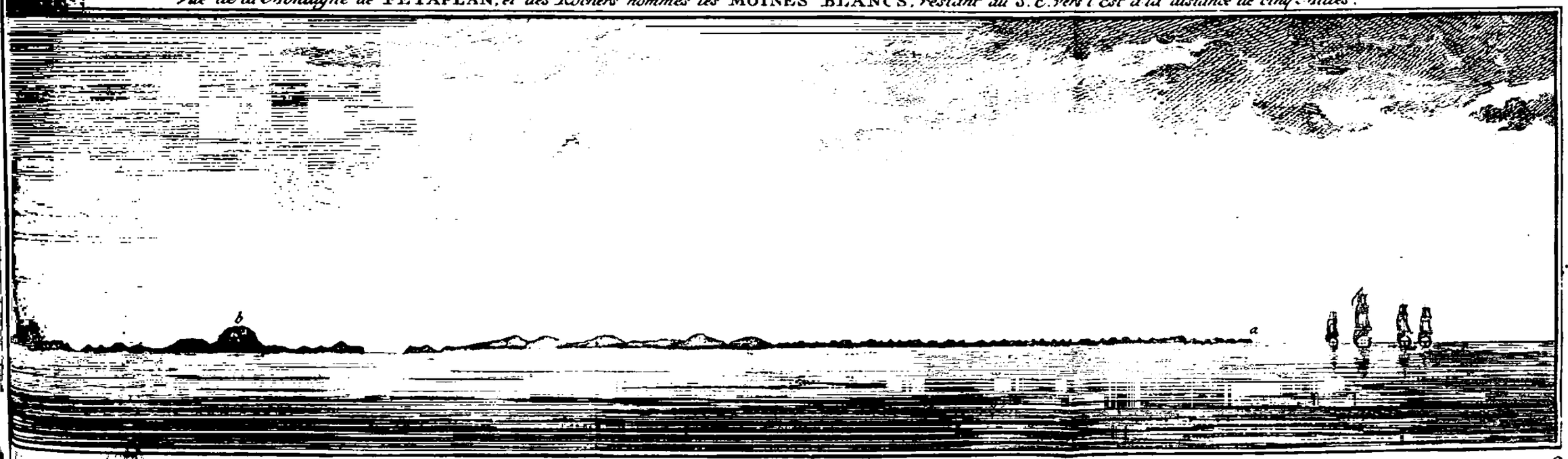
LE Port de *Chéquétan* eſt à 17: 36'. de Latitude Septentrionale, & à trente lieues à l'Oueſt d'*Acapulco.* Il eſt facile à reconnoître, lorsqu'on range la Côte à vue en venant d'*Acapulco*, ſi on fait attention aux remarques ſuivantes.

A compter d'*Acapulco*, vers l'Oueſt, & dans l'étendue de dix-huit lieues, il y a un rivage ſablonneux, ſur lequel les vagues ſe briſent avec tant de violence, qu'il eſt impoſſible d'y aborder: cependant le fond de la Mer y eſt ſi net que, dans la belle ſaiſon, les Vaiſſeaux peuvent ancrer à un mille ou deux du rivage, en toute ſureté. Le Païs, dans toute cette étendue, eſt en général aſſez bas, rempli de Villages, bien planté, & on voit ſur les ſommets de quelques éminences des Tours pour ſervir d'Echauguette. Le tout forme une vue fort agréable, bornée à quelques lieues du rivage, par une chaine de Mantagnes, qui s'étend fort loin à droite & à gauche d'*Acapulco.* C'eſt quelque choſe d'étonnant, que dans toute cette étendue de dix-huit lieues de Païs, le plus peuplé & le mieux cultivé de toutes ces Côtes, od ne voye pas le long du rivage une ſeule Barque, ni le moindre Canot, ſoit pour le Commerce, ſoit pour la Pêche.

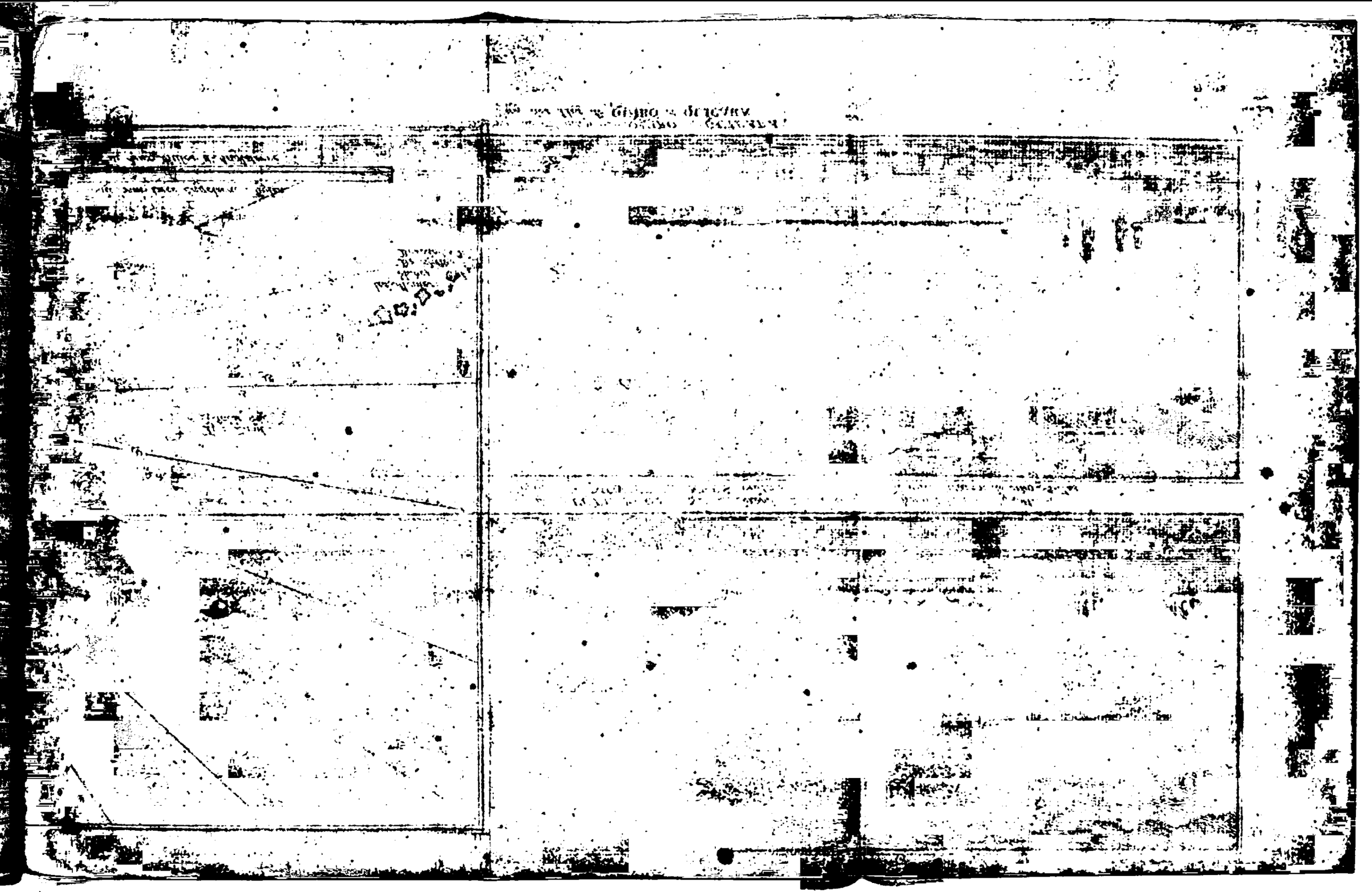
Cinq milles au delà de l'extrémité de ce rivage, à l'Oueſt, on trouve un Mondrain, qu'on prendroit d'abord pour une Ile, plus petit, mais de figure approchante de la Montagne de *Pétaplan*, dont je parlerai dans la ſuite. A trois milles à l'Oueſt de ce Mondrain, on voit un Rocher blanc aſſez remarquable: il eſt à deux cables du rivage, dans une Baye, de près de neuf lieues d'ouverture, & dont la Pointe Occidentale eſt la Montagne de *Pétaplan.* La vue de cette Montagne ſe trouve ici dans une même Planche, avec celles des Iles de *Quicara* & de *Quibo*: on pourroit s'y tromper, & la prendre pour une Ile, auſſi bien que le Mondrain, dont je viens de parler; c'eſt proprement une Preſqu'ile jointe au Continent, par une Langue de terre, baſſe & étroite, couverte de broſſailles & de petits arbres. La Baye de *Seguatanéo* commence ici, & s'étend fort loin à l'Oueſt. Je donne ici le Plan de la Baye de *Pétaplan*, qui eſt proprement une partie de celle de *Seguatanéo*; on y voit à l'entrée de cette

Baye

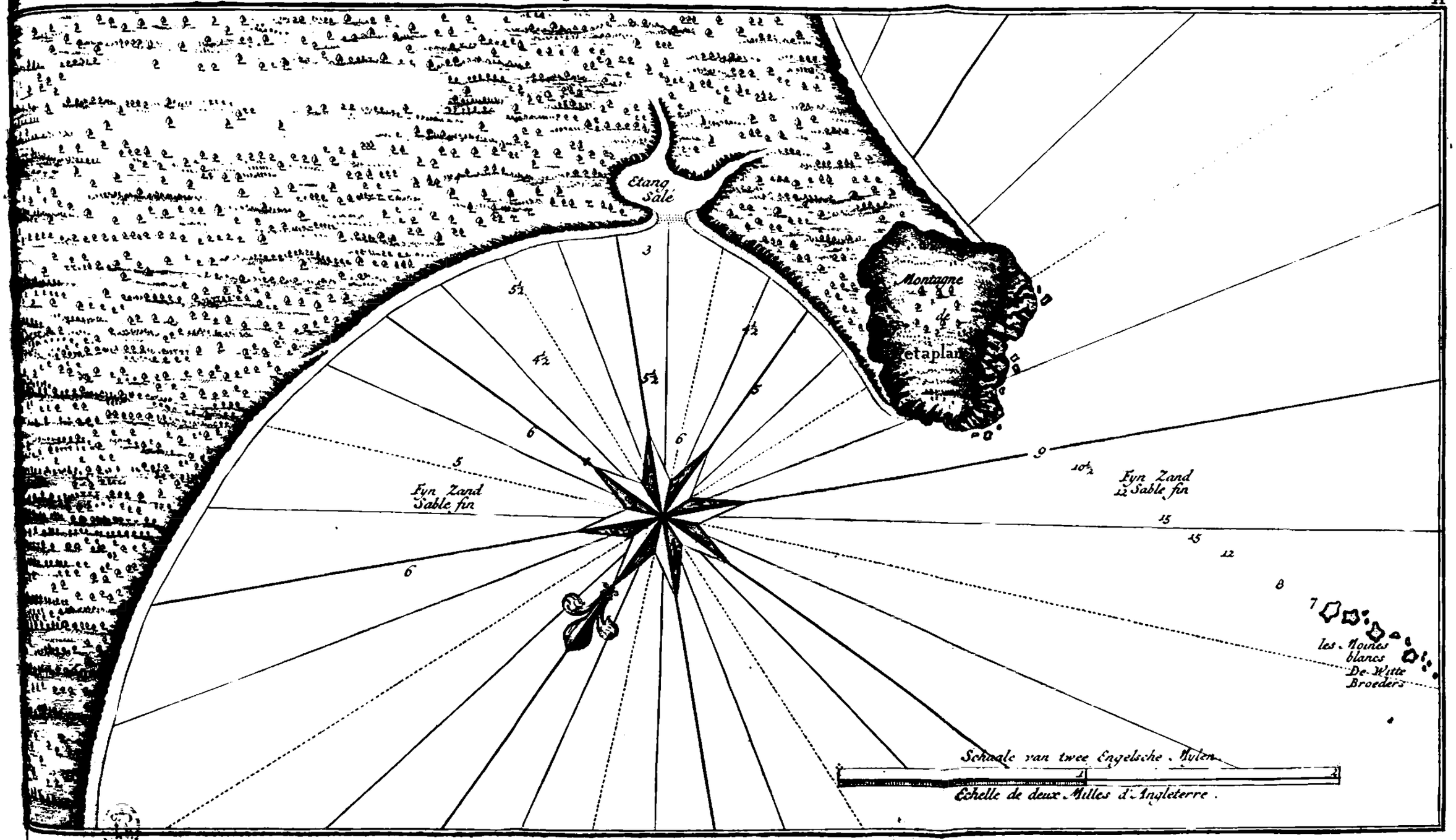
Gezigt van den Berg van PETAPLAN, *en de Rotsen de* WITTE BROEDERS. *Strekkende Z.O.t.O. op een Afstand van 5 Eng. Mylen.*
Vue de la Montagne de PETAPLAN, *et des Rochers nommés les* MOINES BLANCS, *restant au S.E. vers l'Est à la distance de cinq Milles.*



Gezigt van de Eilanden van QUIBO *en* QUICARA.
Vue des Iles de QUIBO *et* QUICARA.

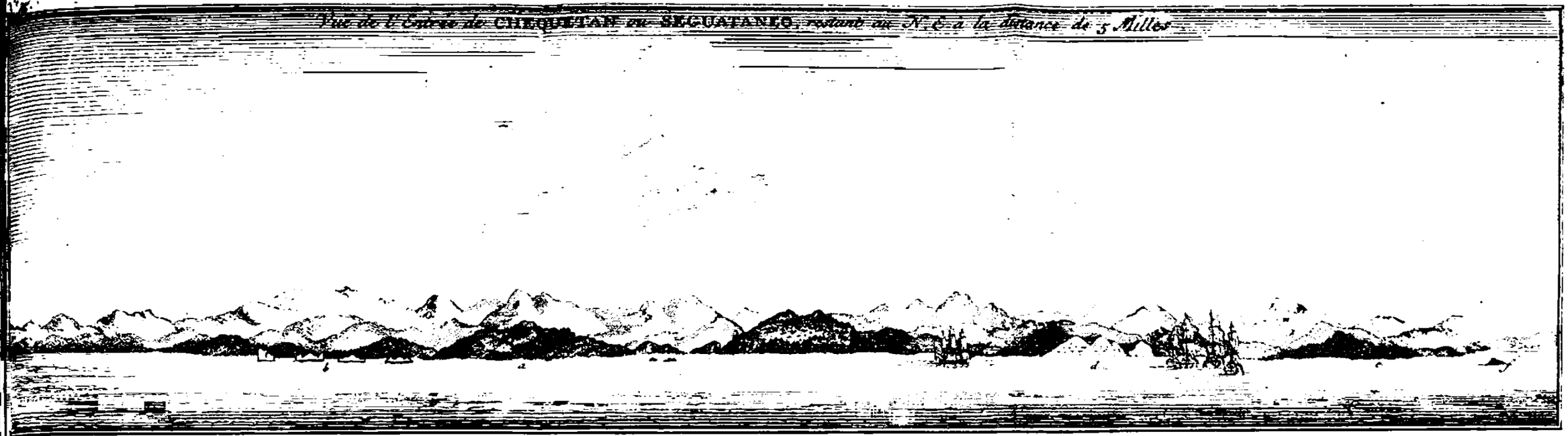


Baye et Rochers de PETAPLAN.



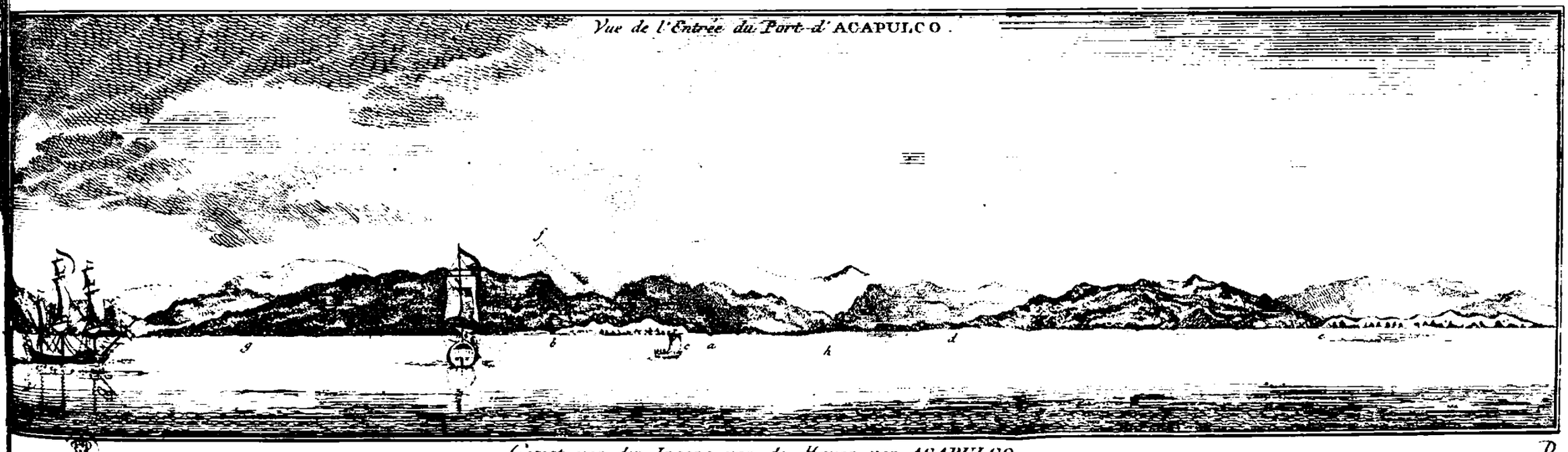
De Baay en de Rotsen van PETAPLAN.

Vue de l'Entrée de CHEQUETAN *ou* SEGUATANEO, *restant au N. E. à la distance de 5 Milles.*



Gezigt van den Ingang van CHEQUETAN, *of* SEGUATANEO *leggende N: O. op een afstand van 5 Mylen.*

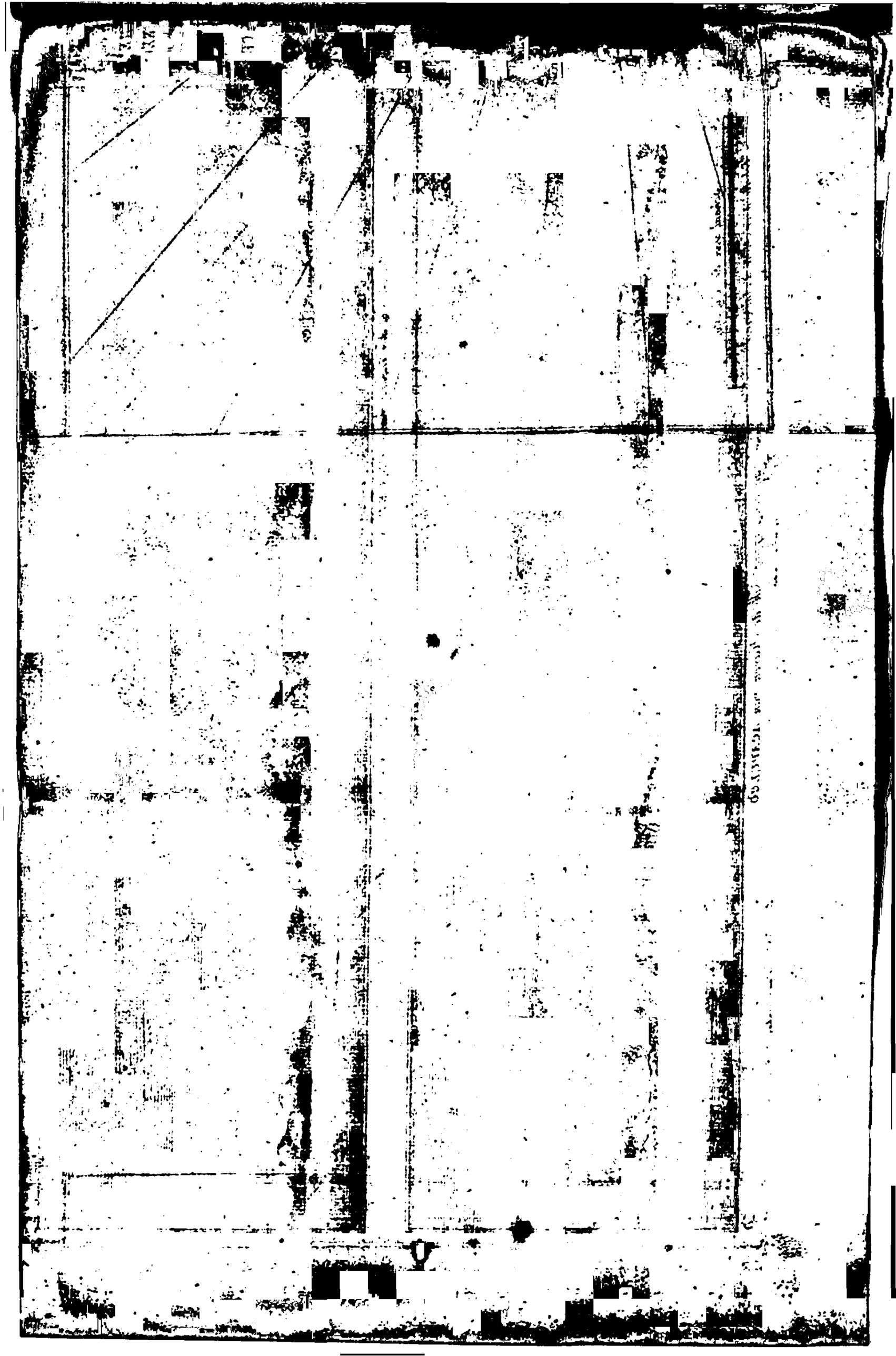
Vue de l'Entrée du Port d' ACAPULCO.



Gezigt van den Ingang van de Haven van ACAPULCO.

B.B.

D

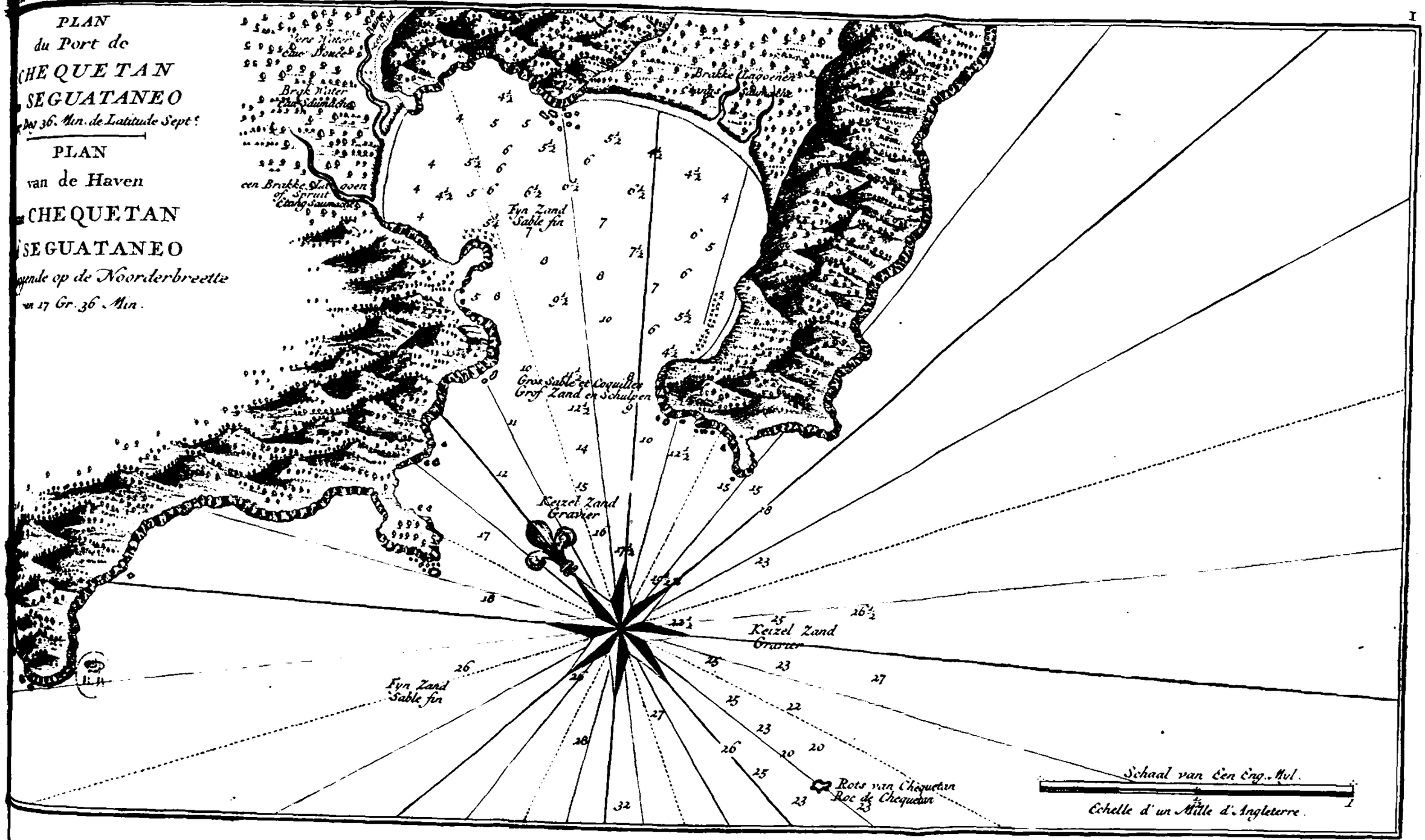


PLAN du Port de CHEQUETAN ou SEGUATANEO

Ligg. 36. Min. de Latitude Sept.

PLAN van de Haven van CHEQUETAN of SEGUATANEO

liggende op de Noorderbreedte van 17 Gr. 36 Min.



G

I.

Baye & à quelque diſtance de la Montagne, un amas de Rochers, qui ſont tout blanchis des excrémens des Fous, Frégates & autres Oiſeaux. Quatre de ces Rochers ſont plus gros que les autres, & en aidant un peu à la lettre, on peut ſe figurer que le tout repréſente une croix; on les appelle, les *Moines blancs*. Ces Rochers ſont à l'Oueſt vers le Nord de *Pétaplan*: & à ſept milles à leur Oueſt eſt le Port de *Chéquétan*, qui eſt encore mieux marqué par un gros Rocher, qui paroit tout ſeul, à un mille & demi de ſon entrée, & au Sud demi-quart à l'Oueſt de cette entrée. On peut compter ſur la juſteſſe de la vue de cette entrée, telle que je la donne ici: (*e*) en eſt la Pointe Orientale, (*d*) l'Occidentale, (*f*) le Rocher dont je viens de parler; (*a*) eſt une grande Baye ſablonneuſe, où il n'y a pas moyen de débarquer: (*b*) quatre Rochers blancs fort remarquables: depuis (*c*), une grande Baye s'étend à l'Oueſt.

A ces marques on ne ſauroit méconnoître le Port de *Chéquétan*, pourvu qu'on côtoye la terre d'aſſez près. La Côte n'a aucun danger depuis le milieu d'*Octobre* juſqu'au commencement de *Mai*, & les vents n'y ſont alors nullement à craindre; quoique dans le reſte de l'année, il y ait des Tourbillons violens, des pluyes abondantes & des vents forts de toutes les pointes du compas. Pour ceux qui ſe tiendroient à une diſtance conſidérable de la Côte, il n'y auroit d'autre moyen de trouver ce Port, que par ſa Latitude; car il y a tant de rangées de Montagnes qui s'élèvent les unes au-deſſus des autres, en dedans du Païs, qu'on ne peut rien diſtinguer par le moyen des vues, priſes de quelque diſtance un peu grande en mer: chaque point de vue découvre de nouvelles Montagnes, & donne des aſpects ſi différens, qu'il n'eſt pas poſſible d'en faire des deſſeins reconnoiſſables.

Je donne encore un Plan de ce Port; on y verra que l'entrée n'a qu'un demi-mille de largeur; les deux pointes qui la forment, & qui préſentent deux Rochers, preſque perpendiculaires, ſont l'une à l'égard de l'autre, S. E. & N. O. Le Port eſt environné de hautes Montagnes, couvertes d'arbres, excepté vers l'Oueſt. L'entrée en eſt très ſûre, de quelque côté qu'on veuille paſſer du Rocher qui git vis-à-vis de ſon embouchure; pour nous, nous le laiſſames à l'Eſt, en entrant, & lorſque nous en ſortimes. Le fond hors du Port eſt de gravier mêlé de pierres, mais en dedans il eſt de vaze molle. Il eſt bon d'avertir qu'en y mouillant, il faut prendre ſes précautions, contre de groſſes Houles que la

Mer

Mer y pouſſe quelquefois, & à l'égard de la Marée, que nous avons obſervée de cinq pieds, elle court à peu près E. & O.

L'Aiguade eſt marquée dans le Plan ſous le nom d'Eau douce. Elle ne nous parut, pendant le ſéjour que nous fimes dans cet endroit, que comme un grand Etang, ſans décharge, & ſéparé de la Mer par le rivage. Cet Etang eſt rempli par une ſource, qui ſort de terre, à un demi-mille plus avant dans le Païs. Nous trouvames cette eau un peu ſaumache, ſur-tout vers le voiſinage de la Mer; car plus on avançoit vers la ſource, & plus l'eau étoit douce & fraiche: cette différence nous obligea à remplir nos Futailles le plus haut qu'il nous fut poſſible; & ne nous cauſa pas peu d'embaras. Il auroit été encore plus grand, ſans un expédient dont nous nous aviſames, & qu'on pourra imiter en cas pareil. Nous nous ſervimes de Pirogues qui tiroient fort peu d'eau, & que nous ne chargions que de très petites Futailles, deſorte qu'ils pouvoient traverſer l'Etang & remonter juſqu'auprès de la ſource; après que ces Futailles étoient remplies, on les rapportoit de la même manière juſqu'au rivage, où il ſe trouvoit toujours un nombre de gens pour les vuider dans de plus grandes Futailles.

Quoique cet Etang n'eût aucune communication avec la Mer, pendant notre ſéjour dans ce Port, il faut bien qu'il en ſoit autrement dans la ſaiſon des pluyes; car *Dampier* en parle comme d'une aſſez grande Rivière. L'amas d'eau doit être conſidérable, avant qu'il en vienne juſques-là, car le terrain aux environs eſt ſi bas, qu'il doit être inondé en grande partie, avant que l'eau puiſſe déborder par deſſus le rivage.

Le Païs voiſin & ſur-tout celui dont j'ai parlé ci-deſſus, nous avoit paru peuplé & bien cultivé, & nous nous étions flattés d'en tirer des Vivres. Pour parvenir à ce but, le lendemain de notre arrivée, le Commandeur envoya un Parti de quarante hommes, bien armés, pour découvrir quelque Bourg ou Village, & pour tâcher de former quelque liaiſon avec les Habitans: car nous ne doutions pas que, ſi nous pouvions lier converſation avec eux, nous ne les engagions à nous fournir des proviſions, en échange des Marchandiſes dont nos Priſes étoient chargées, & qui, quoique de fort peu de valeur pour nous, pouvoient être très recherchées dans ce Canton. Nos Gens eurent ordre de ſe conduire avec toute la circonſpection poſſible, & d'éviter ſoigneuſement d'en venir aux hoſtilités; car nous concevions qu'il n'y avoit pas là grande capture à faire, & que pour

les

les vivres dont nous avions beſoin, nous pouvions bien mieux les avoir par un commerce de gré à gré, que de les prendre à vive force. Mais nos projets pacifiques ſe trouvèrent impratiquables: le Parti revint le ſoir même, fort fatigué d'un exercice, dont on avoit perdu l'habitude, quelques-uns même étoient tombés en foibleſſe de pure laſſitude, & leurs Camarades avoient été obligés de les rapporter ſur leur dos. Ils avoient marché, à ce qu'ils jugeoient, environ dix milles, dans un chemin battu, où ils avoient ſouvent vu du crotin de Cheval, ou de Mule, tout frais. A cinq milles du Port, le chemin ſe diviſoit en deux, entre des Montagnes; une de ces routes tiroit vers l'Eſt, & l'autre vers l'Oueſt. Après quelque délibération, nos Gens ſe déterminèrent pour la route de l'Eſt, qui les conduiſit au bout de quelque tems dans une grande Savanne, où ils découvrirent une Vedette à Cheval, le Piſtolet à la main. Dans ce moment, cet Homme étoit apparemment endormi; mais ſon Cheval effrayé par l'éclat des armes, tourna bruſquement, & s'en fuit au plus vite avec ſon Maitre, qui penſa en être deſarçonné, & qui fut fort heureux d'en être quitte pour ſon Chapeau & ſon Piſtolet, qu'il laiſſa tomber. Nos Gens le ſuivirent de leur mieux, dans l'eſpérance de trouver l'Habitation, qui lui ſervoit de retraite; mais ils étoient à pié, & lui à Cheval, & ils le perdirent bientôt de vue. Ils ne vouloient pourtant pas revenir ſans avoir rien découvert, & ils continuèrent à marcher, toujours dans le même chemin, juſqu'à ce qu'excédés par la chaleur & par la ſoif, ils furent contraints de faire halte, & puis de prendre le parti du retour, puiſqu'auſſi bien ils ne voyoient ni Villages ni Habitations, pas même le moindre ſigne de Païs cultivé. Cependant pour ne négliger aucun moyen de lier commerce avec les Gens du Païs, les Officiers attachèrent à quelques piquets, qu'ils plantèrent ſur la route, des Billets écrits en *Eſpagnol*, où on invitoit les Habitans à ſe rendre au Port, pour y trafiquer avec nous, leur donnant les Aſſurances les plus fortes qu'ils ſeroient fort bien reçus, & qu'on leur payeroit à leur ſatisfaction les Vivres qu'ils nous apporteroient. Nous ne pouvions nous conduire plus ſagement; mais toute cette modération fut inutile, & perſonne ne parut pendant notre ſéjour dans ce Port. Le malheur fut que nos Gens, dans l'endroit où le chemin ſe ſépare en deux, prirent à l'Eſt, s'ils avoient tourné à l'Oueſt, ils auroient bientôt trouvé une Ville, ou Village, que quelques Manuſcrits *Eſpagnols* placent au voiſinage de ce Port, & que nous avons depuis appris, n'être éloigné que de deux milles du Carrefour dont il s'agit.

Une petite avanture qui arriva dans ce tems-là, peut donner de juſtes idées des diſpoſitions martiales des Habitans de ces Quartiers. Un peu après notre arrivée à *Chéquétan*, Mr. *Brett* fut envoyé avec deux Chaloupes, pour examiner la Côte vers l'Eſt; & en particulier la Baye de *Pétaplan* & ſon Aiguade. Dans le tems que cet Officier étoit prêt à mettre pied à terre, tout près de la Montagne de *Pétaplan*, il apperçut de l'autre côté de la Baye, trois petits Eſcadrons rangés en parade ſur le rivage, & qui faiſoient mine de s'avancer vers le lieu, où il vouloit aborder. Il quitta d'abord le rivage, & quoiqu'il n'eût que ſeize hommes avec lui, il fit ramer la Chaloupe vers eux de l'autre côté de la Baye. Il les eut bientôt approchés d'aſſez près, pour diſtinguer qu'ils étoient fort bien montés, & armés de Carabines & de Lances. Dès qu'ils le virent tourner de leur côté, ils ſe formèrent ſur le rivage, & parurent réſolus à lui diſputer la deſcente; ils lui tirèrent même quelques coups de Carabine, juſqu'à ce que la Chaloupe étant à portée de l'Eſcadron le plus avancé, Mr. *Brett* ordonna à ſes Gens de faire feu, ſur quoi ces Braves s'enfuirent en grande confuſion dans les Bois. Dans cette courſe précipitée un des Chevaux s'abattit, & jetta ſon homme hors de la ſelle; nous n'avoons pas ſu s'il étoit bleſſé, car dans l'inſtant l'Homme & le Cheval ſe relevèrent & ſuivirent leurs Camarades. Pendant cette ſcène, les deux autres Eſcadrons, qui étoient hors de la portée de nos armes, reſtèrent tranquilles & immobiles ſpectateurs de la déroute des leurs, & n'eûrent plus la moindre envie de faire un pas en avant. Ce fut un bonheur pour nos Gens, que l'Ennemi montrât auſſi peu de prudence que de valeur: car s'ils s'étoient tenus cachés juſqu'à ce que les nôtres fuſſent à terre, il eût preſque été impoſſible qu'un ſeul en eût pu leur échaper, les *Eſpagnols* ayant près de deux cens Maitres, & Mr. *Brett* ſeulement ſeize hommes avec lui. Cependant après avoir appris que l'Ennemi avoit tant de monde, dans cette Montagne de *Pétaplan*, nous eumes ſoin de faire tenir une ou deux Chaloupes à l'entrée de cette Baye; car nous craignions que le Canot, que nous avions laiſſé en croiſière devant *Acapulco*, ne ſe laiſſât ſurprendre par ces Gens, à ſon retour.

Après avoir reconnu l'inutilité des tentatives que nous avions faites, pour engager les Habitans du Païs à nous fournir des Vivres, nous fumes obligés de nous rabattre ſur les Rafraichiſſemens que les environs du Port pouvoient nous procurer. Nous y primes aſſez de Poiſſon, ſur-tout lorſque la Mer plus tranquille nous permettoit de tirer la ſenne. Nous pri-

mes

mes entre autres des Maqueraux, des Brêmes, des *Fuddle-fish*, des Mulets, des Solles, & des Hommars. C'eſt le ſeul endroit, où nous ayons pêché des Torpilles; la figure de ce Poiſſon reſſemble beaucoup à celle du *Fuddle-fish*: on ne peut guère l'en diſtinguer que par une tache ronde & brune, de la grandeur d'un écu, que la prémière eſpèce de ces Poiſſons a au milieu du dos. Peut-être qu'on m'entendra mieux ſi je dis que la Torpille eſt un Poiſſon plat, qui reſſemble beaucoup à la Raye. C'eſt un Poiſſon des plus ſinguliers & qui produit ſur le Corps humain d'étranges effets. Pour peu qu'on le touche, ou ſi par hazard on vient à marcher deſſus, ou ſe ſent ſaiſi d'un engourdiſſement par tout le corps; mais ſurtout dans la partie qui a touché immédiatement la Torpille. On remarque le même effet quand on touche ce Poiſſon, avec quelque choſe qu'on tient à la main: j'ai moi-même reſſenti un aſſez grand engourdiſſement dans le bras droit, pour avoir appuyé pendant quelque tems, ma canne ſur le corps de ce Poiſſon; & je ne doute pas que l'effet n'en eût été plus violent, ſi l'Animal n'avoit déja été prêt d'expirer: car il produit cet effet à meſure qu'il eſt plus vigoureux, & il ceſſe d'en produire dès qu'il eſt mort. On peut en manger ſans aucun inconvénient. J'ajouterai encore que l'engourdiſſement ne paſſe pas auſſi vite, que certains Naturaliſtes le diſent; le mien diminua inſenſiblement, & le lendemain j'en ſentois encore quelques reſtes.

Nous commençames ici à ne plus voir de Tortues, cependant nos Chaloupes qu'on envoyoit en Sentinelle, devant la Baye de *Petaplan*, en prenoient & nous en envoyoient ſouvent; & quoique ce fût la ſeule viande fraiche, que nous euſſions goutée, depuis ſix mois, nous n'en étions nullement dégoutés, & nous les trouvions auſſi bonnes que le prémier jour.

Les Animaux que la Terre nous fourniſſoit étoient principalement des Lézards, qu'on y trouve en grand nombre, & que bien des gens mangent avec plaiſir. Nous n'y vimes point d'autre Animal carnaſſier, que le Crocodile ou Alligator, & encore étoient-ils aſſez petits. Quoique nous n'y viſſions pas de Tigres, il y en a pourtant en grand nombre; tous les matins, nous en appercevions des traces, ſur le ſable autour du Ruiſſeau, où nous faiſions de l'eau: nous n'en avions aucune crainte, car nous ſavions qu'ils ne ſont pas ici dangereux, comme dans l'*Aſie* & dans l'*Afrique*, & n'attaquent preſque jamais les Hommes. Pour des Oiſeaux, il y en a aſſez: nous y trouvames des Phaiſans en grande abondance & de pluſieurs eſpèces; mais la chair en eſt ſèche & ſans goût. Il y a auſſi une

grande variété d'autres Oiſeaux plus petits, & en particulier des Perroquets, que nous tuions ſouvent pour les manger.

Les Fruits, les Herbages & les Racines, n'y ſont ni en abondance, ni des meilleurs. Les ſeuls Fruits que les Bois nous fourniſſoient, étoient des Limons, à peine en quantité ſuffiſante pour notre uſage journalier, des *Papas*, & cette eſpèce de Prune, d'un goût aigrelet & agréable, qu'on appelle à la *Jamaïque*, *Prune à Cochon*. La ſeule Herbe, qui vaut la peine qu'on en parle, eſt la Morgeline, qui croît le long des bords des Ruiſſeaux, & comme elle paſſe pour un Antiſcorbutique, nous en mangions ſouvent, malgré ſon extrême amertume.

Voila tout ce que j'ai à dire de *Chéquétan* & des environs, excepté ce qui regarde la Côte qui eſt à l'Oueſt; car pour celle qui eſt à l'Eſt, j'en ai déja parlé. Mr. *Anſon* étoit toujours attentif à tout ce qui pouvoit être utile à ceux qui fréquenteroient ces Mers après nous: & comme on avoit remarqué vers l'Oueſt de ce Port, un Païs aſſez étendu qui paroiſſoit double, avec une eſpèce d'ouverture entre-deux, qui avoit l'apparence de l'entrée de quelque Port; le Commandeur y envoya une Chaloupe, dès que nous fumes ancrés, pour découvrir ce qui en étoit. Il ſe trouva que les deux Montagnes, qui faiſoient ce Païs double, étoient jointes par une Vallée, & ne laiſſoient entre elles ni Port ni Rade.

De tout ce que nous venons de dire, il paroit que *Chéquétan* n'eſt pas un Port fort avantageux, ſur-tout à l'égard des Rafraichiſſemens: cependant on en peut tirer parti, & il importe à nos Armateurs de le connoître. C'eſt le ſeul Mouillage ſûr, dans une grande étendue de Côtes, à l'exception d'*Acapulco*, qui eſt occupé par l'Ennemi. Il eſt à une diſtance convenable de cette Ville, pour ceux qui voudroient ſe rendre maîtres du Galion de *Manille*. On y peut faire du Bois & de l'Eau en toute ſureté, en dépit de tous les Habitans du Païs; car il n'y a qu'un chemin étroit à travers les Bois, qui mène du rivage dans le Païs voiſin, & un Parti peu conſidérable ſuffit pour garder ce paſſage contre toutes les Forces, que les *Eſpagnols* peuvent raſſembler dans ces Quartiers. Mais il eſt tems d'en venir à ce que nous y fimes.

CHA-

CHAPITRE XIII.

Ce que nous fimes à Chéquétan, *& ſur la Côte voiſine, juſqu'à notre départ pour l'*Aſie.

LE lendemain de notre arrivée dans le Port de *Chéquétan*, nous envoyames quatre-vingts-dix hommes à terre. Quarante furent envoyés en Parti, comme je l'ai rapporté ci-deſſus, & les cinquante autres furent poſtés près de l'Aiguade, pour la ſureté de ceux qui devoient y travailler.

Nous achevames de décharger le *Carmélo* & le *Carmin*; au moins nous en tirames l'Indigo, le Cacao & la Cochenille, & quelques Ferrailles pour ſervir de Leſt. C'étoit tout ce que nous avions deſſein d'en ſauver, quoique ce ne fût pas la dixième partie de leur Cargaiſon. Il fut auſſi réſolu, après mûre délibération, de ſe défaire de la Priſe du *Tryal*, auſſi bien que de ces deux autres Bâtimens, dont le ſort étoit déja décidé. La Priſe du *Tryal*, à la vérité, étoit un bon Vaiſſeau, & en bon état; mais nous n'avions pas ſur toute l'Eſcadre aſſez de Monde, pour former l'Equipage d'un Vaiſſeau du quatrième rang: & ſi nous partagions nos Gens ſur trois Bâtimens, ils n'auroient pas ſuffi à la maneuvre, ſur-tout dans les Mers orageuſes de la *Chine*, où nous comptions d'arriver dans le tems du changement des Mouſſons. C'eſt ce qui détermina le Commandeur à condamner la Priſe du *Tryal*, & à ſe ſervir de ſon Equipage, pour renforcer celui du *Glouceſter*. On tranſporta donc tout ce qu'il y avoit de Proviſions ſur la Priſe du *Tryal*, à bord des autres Vaiſſeaux, & l'on fit les préparatifs néceſſaires pour détruire ce Bâtiment, auſſi bien que le *Carmélo* & le *Carmin*. Quoiqu'on fît toute la diligence poſſible, la difficulté de faire de l'Eau, les réparations néceſſaires à nos Agrèts, & d'autres ſoins indiſpenſables, nous donnèrent tant d'occupations, qu'il étoit tout près de la fin d'*Avril*, avant que nous fuſſions en état de partir.

Durant notre ſéjour en cet endroit, il nous arriva un accident, qui procura à nos amis en *Angleterre* le plaiſir de recevoir de nos nouvelles, & d'apprendre que nous n'avions pas péri, comme ils avoient lieu de le croire. J'ai dit dans le Chapitre précédent qu'il n'y avoit qu'un ſeul chemin à travers les Bois, qui alloit du Port de *Chéquétan*, dans l'intérieur du Païs. Ce chemin paſſoit auprès de la ſource d'Eau douce, & comme c'étoit

toit la ſeule avenue par où les *Eſpagnols* puſſent venir nous inquiéter; nous avions abattu pluſieurs grands Arbres, au-delà de la ſource, & les avions fait tomber à travers le chemin. Nous tenions toujours une Garde à cette barricade, & outre cela nos Gens, qui étoient occupés à emplir nos Futailles, avoient ordre d'avoir leurs armes prêtes auprès d'eux, & en cas d'alarme, de ſe rendre d'abord à ce Poſte. Quoique ces précautions fuſſent priſes ſur-tout contre une attaque ſubite de la Cavalerie des Ennemis, elles étoient encore utiles à un autre égard, non moins important: c'eſt qu'elles empêchoient nos Gens de s'écarter ſeuls dans la campagne, & de tomber entre les mains des *Eſpagnols*, qui avoient ſurement bonne envie d'en attraper quelqu'un, pour tâcher d'en tirer quelques lumières, touchant nos deſſeins pour l'avenir. Pour parer à cet inconvénient, on donna des ordres très ſévères aux Sentinelles, de ne laiſſer paſſer cette barricade à perſonne: cependant, malgré toutes ces attentions, un certain *Louis Léger* diſparut. C'étoit le Cuiſinier du Commandeur, & comme il étoit François, & ſoupçonné d'être Catholique, nous nous figurames qu'il avoit déſerté pour nous trahir, & pour apprendre à l'Ennemi ce qu'il pouvoit ſavoir de notre état & de nos deſſeins. Il n'en étoit pourtant rien: nous ſumes depuis qu'il avoit été ſurpris par quelques *Indiens*, qui le menèrent priſonnier à *Acapulco*, d'où il fut transféré à *Méxique*, & delà à la *Vera-Crux*, où on le fit embarquer pour l'*Eſpagne*. Le Vaiſſeau où il étoit, fut obligé par quelque accident de relâcher à *Lisbonne*, où *Léger* trouva moyen de débarquer, & le Conſul *Anglois* lui procura l'occaſion de repaſſer en *Angleterre*. Il y porta les prémières nouvelles ſûres de ce qui nous étoit arrivé, juſqu'au moment qu'il nous quitta. La manière dont il fut pris eſt telle, ſuivant ce qu'il a raconté. Il erroit dans le Bois, en cherchant des Limons pour la table de ſon Maitre, à quelque diſtance de la Barricade, qu'il avoit voulu paſſer, mais dont on l'avoit repouſſé avec menaces; lorſqu'il fut ſurpris par quatre *Indiens*, qui le dépouillèrent, nud comme la main, & le menèrent en cet état à *Acapulco*, expoſé à toute l'ardeur d'un Soleil brulant. Il fut aſſez maltraité à *Méxique*, & pendant toute ſa priſon, il éprouva les effets de la haine des *Eſpagnols*, pour tous ceux qui vont les troubler dans la paiſible poſſeſſion des Côtes de la Mer du *Sud*. Le ſort de cet Homme fut bien triſte; après tout ce qu'il avoit ſouffert, comme les autres dans notre voyage, & les rigueurs de ſa captivité, le malheur l'attendoit encore en *Angleterre*. Des amis de Mr. *Anſon* eurent ſoin à ſon arrivée

de

de lui procurer les moyens de ſe tirer de la miſère où il étoit, mais il ne jouit guère des effets de leurs bontés; il fut tué dans une ſotte querelle de nuit, dont on n'a jamais pu ſavoir la cauſe au juſte.

Quoiqu'il ne ſe préſentât à notre vue point d'Ennemis pendant que nous fumes à *Chéquétan*, nous apperçumes qu'ils nous environnoient par des Partis poſtés dans les Bois, tout autour de nous. Nous voyions leurs Feux, qui formoient un cercle dont nous étions le centre; & peu avant notre départ, ces Feux redoublèrent, ce qui nous fit juger qu'ils avoient reçu des renforts conſidérables.

Vers la fin d'*Avril*, nos trois Priſes ſe trouvèrent déchargées, & nos proviſions d'Eau & de Bois à bord, en un mot nous eumes fini tout ce qui nous retenoit dans ce Port. Ainſi le 27. de ce mois, la Priſe du *Tryal*, le *Carmélo* & le *Carmin*, qu'on avoit réſolu de détruire, furent échoués ſur le rivage, & on mit une bonne quantité de matières combuſtibles dans leurs Oeuvres hautes. Le lendemain matin, le *Centurion* & le *Glouceſter* levèrent l'ancre; mais comme il y avoit peu de vent, & même qu'il ne nous étoit pas favorable, nous fumes obligés de ſortir du Port, en remorquant ces deux Vaiſſeaux. Dès qu'ils eurent gagné la Mer, on renvoya une Chaloupe pour mettre le feu à nos trois Priſes; ce qui fut exécuté. On laiſſa une Pirogue, fixée par un grapin au milieu du Port, dans laquelle étoit une bouteille bien bouchée, qui renfermoit une Lettre pour Mr. *Hughes*, Commandant le Canot, qui étoit reſté à croiſer devant *Acapulco*, lorſque nous quittames cette ſtation. A cette occaſion, il eſt à propos que je m'étende plus que je n'ai fait ſur les raiſons, qui portèrent le Commandeur à laiſſer le Canot devant ce Port.

Lorſque nous fumes contraints de gagner le Port de *Chéquétan*, pour y faire du Bois & de l'Eau, Mr. *Anſon* fit attention que notre ſéjour en cet endroit ne ſeroit pas longtems ignoré à *Acapulco*; & il eſpéra qu'en nous voyant occupés dans cet endroit, les *Eſpagnols* pourroient ſe déterminer à faire partir le Galion, d'autant plus que *Chéquétan* eſt fort éloigné de la Route de ce Vaiſſeau: en conſéquence de ces réfléxions, il laiſſa le Canot vis-à-vis du Port d'*Acapulco*, avec ordre d'y croiſer, pendant vingt-quatre jours; &, en cas que l'Officier qui le commandoit, vît le Galion mettre à la voile, il devoit venir en toute diligence à *Chéquétan* en donner avis au Commandeur. Le *Centurion* étoit ſurement meilleur Voilier que le Galion, & Mr. *Anſon* étoit bien réſolu de partir d'abord après cet avis reçu, & de ſuivre ce dernier Vaiſſeau à travers tout le vaſte Océan *Pacifique*. Il étoit très probable que nous l'aurions joint, puiſque nous aurions ſuivi le même

même parallèle. Mais ce qui étoit au moins certain, c'eſt que nous aurions gagné avant lui, le Cap *Eſpiritu Santo*, dans l'Ile de *Samal*; & comme c'eſt la prémière Terre qu'il vient reconnoître à ſon retour aux *Philippines*, nous étions ſûrs en y croiſant quelques jours à cette hauteur, de l'y voir arriver. Ce projet étoit très beau, mais le Viceroi de *Méxique* le fit avorter en retenant le Galion toute l'année à *Acapulco*.

La Lettre qu'on avoit laiſſée dans la Pirogue, pour Mr. *Hughes*, lui donnoit l'ordre de retourner à ſon poſte, devant *Acapulco*, où il trouveroit Mr. *Anſon*, qui l'y attendroit pendant un certain nombre de jours, après quoi on l'avertiſſoit que le Commandeur iroit vers le Sud, pour y rejoindre le reſte de ſon Eſcadre. Ce dernier article n'étoit mis que pour induire les *Eſpagnols* en erreur, en cas que la Pirogue tombât entre leurs mains, comme il arriva; mais Mr. *Hughes* ne pouvoit en être la dupe: il ſavoit bien que Mr. *Anſon* n'avoit nul deſſein de retourner au *Pérou*, ni d'Eſcadre à rejoindre.

Dès que nous fumes en pleine Mer, nous ſentimes une extrême impatience de nous éloigner de ces Côtes, & de faire route pour la *Chine*. La mauvaiſe ſaiſon approchoit, & nous ne voyions plus rien à faire dans les Mers de l'*Amérique*; & ce fut pour nous une grande mortification d'être obligés de perdre encore du tems dans ces Quartiers, à courir vers *Acapulco*, à la quête de notre Canot. Il y avoit déja près de quinze jours, que le tems qu'il devoit croiſer, étoit expiré; & nous commencions à craindre qu'il n'eût été découvert de la Côte, & que le Gouverneur d'*Acapulco* ne l'eût envoyé enlever; ce qui n'auroit pas été difficile, car il n'étoit monté que de ſix Hommes. Cependant, tout cela n'étoit que conjectures, & dès que nous fumes ſortis du Port de *Chéquétan*, nous rangeames la Côte, en tirant à l'Eſt pour aller chercher notre Canot; & afin qu'il ne nous dépaſſât point dans l'obſcurité, nous amenions nos voiles toutes les nuits, & le *Glouceſter*, dont le cours étoit plus près de la Côte, d'une lieue, portoit un Fanal, que le Canot ne pouvoit manquer de voir, s'il raſoit la terre, comme nous comptions qu'il devoit faire. Par ſurcroit de précautions, chacun de nos deux Vaiſſeaux allumoit alternativement deux Feux, chaque demi-heure. Si malgré tout cela, il nous dépaſſoit, ſans nous voir, il devoit trouver dans la Pirogue les directions néceſſaires pour nous rejoindre.

Le *Dimanche*, 2. de *Mai*, parvenus à trois lieues d'*Acapulco*, & n'appercevant pas notre Canot, nous ne doutames plus de ſa perte. Outre

la

la compaſſion que nous ne pouvions manquer d'avoir pour nos Compagnons, condamnés peut-être à la plus dure captivité, nous y étions fort intéreſſés pour nous-mêmes, & c'étoit une perte que nous ne pouvions trop regretter: dans la diſette d'Hommes où nous étions réduits, nous nous voyions privés d'un Officier & de ſix Matelots, la fleur de nos Equipages, & tous ſept choiſis ſur tous les autres, pour ce poſte hazardeux. Il n'y avoit pas un d'eux, qui ne fût d'un courage à l'épreuve, & auſſi bon Marin qu'homme qui mit jamais le pied ſur un Tillac. Dans la perſuaſion où nous étions qu'ils avoient été pris & emmenés à *Acapulco*, comme nous avions à bord pluſieurs Priſonniers *Eſpagnols* & *Indiens*, & un bon nombre de Nègres malades, qui ne pouvoient ſervir à la maneuvre, Mr. *Anſon* eſpéra de pouvoir négocier un échange. Il écrivit une Lettre au Gouverneur d'*Acapulco*, pour lui offrir de rendre tous ſes Priſonniers, pour les ſept Hommes pris dans le Canot. Cette Lettre partit l'après-midi, & fut portée par un Officier *Eſpagnol*, qui nous avoit paru honnête-homme, & à qui nous donnames, pour faire ſa commiſſion, une Barque équipée de ſix de nos Priſonniers, qui auſſi bien que l'Officier promirent ſur leur parole d'honneur de nous apporter réponſe. L'Officier fut auſſi chargé d'une Requête, ſignée de tous les Priſonniers, qui y ſupplioient le Gouverneur de conſentir à la condition, propoſée pour leur liberté. Le nombre de ces Priſonniers, dont il y en avoit même quelques-uns, qui étoient des perſonnes de diſtinction, nous fit eſpérer une réponſe favorable, & nous croiſames toute la nuit dans l'attente de la recevoir, au terme marqué, c'eſt-à-dire, le lendemain *Lundi*. Mais ce jour-là, & le *Mardi*, nous dérivames trop loin de la Côte pour pouvoir recevoir réponſe, & le *Mécredi* matin, nous nous trouvames à quatorze lieues du Port. Comme le vent étoit devenu favorable, nous forçames de Voiles, comptant de regagner le Port, en peu d'heures. Sur ces entrefaites, la Sentinelle, qui étoit au haut du Mât, cria qu'il voyoit une Chaloupe ſous voile, fort loin au Sud-Eſt. Nous crumes que ce ſeroit la réponſe du Gouverneur, qu'on nous rapportoit, & nous cinglames de ce côté; mais lorſque nous vinmes à portée de diſcerner ce que c'étoit, nous eumes le plaiſir de reconnoître notre Canot. Nous nous imaginames d'abord, que le Gouverneur d'*Acapulco* nous renvoyoit nos Gens, comme il les avoit pris; mais lorſqu'ils furent plus près de nous, & que nous pumes diſtinguer la maigreur & la pâleur de leurs viſages, la longueur de leurs barbes, & la foibleſſe de leurs voix, nous fumes convaincus qu'ils avoient éprouvé des

miſères, plus cruelles même que celles des Priſons du *Mexique*. Il fallut les aider à entrer dans le Vaiſſeau: on les mit d'abord dans des lits, & au bout de quelque tems, que le repos & la bonne nourriture leur eurent rendu aſſez de forces, il nous firent le récit de leurs avantures. Ils avoient toujours tenu la Mer depuis qu'ils nous avoient quittés, c'eſt-à-dire, pendant ſix ſemaines. Après avoir fini le tems qu'ils devoient croiſer devant *Acapulco*, comme ils portoient vers l'Oueſt, pour nous rejoindre, un Courant violent, les avoit jettés à l'Eſt, malgré tous leurs efforts; & l'eau venant à leur manquer, ils avoient été contraints de ranger la Côte, vers l'Eſt, pour chercher un lieu de débarquement, où ils puſſent faire de l'eau. Dans cette extrémité, ils coururent quatre-vingts lieues ſous le vent, & trouvèrent que la Mer briſoit tellement ſur toute cette Côte, qu'il étoit abſolument impoſſible d'y aborder. Ils paſſèrent pluſieurs jours dans cette terrible ſituation, ſans eau, dans un Climat d'une chaleur inſupportable, & n'ayant d'autre moyen pour s'empêcher de mourir de ſoif, que de ſuccer le ſang des Tortues, qu'ils prenoient: tant qu'enfin ils s'étoient déja abandonnés au déſeſpoir, & ne s'attendoient plus qu'à la plus cruelle de toutes les morts, lorſqu'ils furent ſubitement délivrés de ce péril, par une pluye des plus abondantes. Ils étendirent leurs voiles horizontalement, & y mirent des boulets au milieu, pour leur faire prendre la figure d'un entonnoir, & par ce moyen ils eurent aſſez d'eau, pour en remplir leurs Futailles. Ils portèrent après cela vers l'Oueſt, pour nous chercher, & furent ſi favoriſés par les Courans, qu'ils nous rejoignirent en moins de cinquante heures, à compter du moment qu'ils tournèrent vers l'Oueſt, après une abſence de quarante-trois jours. Ce retour peut être regardé comme une eſpèce de miracle, quand on conſidère ce que c'eſt qu'un Canot d'un Vaiſſeau de ſoixante pièces, c'eſt-à-dire, un petit Bâtiment de vingt & deux pieds de long & non ponté, expoſé pendant ſix ſemaines à tant de dangers dans la grande Mer, & vis-à-vis d'une Côte impratiquable & très dangereuſe.

A propos de cette navigation de notre Canot, je ne puis m'empêcher de remarquer le peu de fond qu'on peut faire ſur les Auteurs qui nous ont donné le récit des Avantures des Flibuſtiers. Nos Gens ne trouvèrent pas un ſeul endroit, où ils puſſent aborder, en quatre-vingt lieues de Côtes, à l'Eſt d'*Acapulco*, & ces Auteurs n'ont pas eu honte de placer des Ports & des Aiguades dans cette étendue, ſans s'embaraſſer s'ils expoſoient à périr de ſoif, ceux qui auroient la facilité de s'en fier à leur parole.

Tandis que nous nous tenions devant l'Entrée du Port d'*Acapulco*, pour y envoyer la Lettre au Gouverneur & en attendre la réponſe, Mr. *Brett* ſaiſit cette occaſion pour deſſiner la vue de cette Entrée, & de la Côte voiſine, telle que je la donne ici. On peut la comparer avec le Plan de ce Port, dont j'ai déja parlé, & en tirer des idées qui pourront être utiles à l'avenir. Dans cette vue, (*a*) eſt la Pointe Occidentale de l'Entrée, & ſe nomme *El Griffo*; elle eſt ſitué à 16: 45'. de Latitude: (*bc*) eſt une Ile, qui reſtoit à l'égard du Spectateur au N. vers l'Eſt, à trois lieues de diſtance: (*d*) eſt la Pointe Orientale de l'Entrée: (*e*) le Port *Marquis*: (*f*) *Sierra di Bréa*: (*h*) un Rocher blanc dans le Port: (*g*) des Echauguettes.

La ſeule raiſon qui nous avoit fait revenir devant *Acapulco*, pour la ſeconde fois, étoit la néceſſité de chercher notre Canot. Comme nous l'avions trouvé, & qu'ainſi rien ne nous retenoit plus, le Commandeur réſolut de ne pas perdre un inſtant; la mauvaiſe ſaiſon étoit toute prête à commencer ſur les Côtes du *Méxique*, & nous craignions de trouver la Mouſſon de l'Oueſt, en arrivant ſur celles de la *Chine*. Mr. *Anſon* ne jugea donc pas à propos de retourner vers *Acapulco*, pour une réponſe, dont il n'avoit plus beſoin, mais il ne voulut pas priver les Priſonniers de la liberté, qu'il leur avoit donné lieu d'eſpérer. On les embarqua dans deux Barques, qui nous étoient reſtées de nos Priſes; ceux du *Centurion* dans l'une, & ceux du *Glouceſter* dans l'autre. On les fournit de Mâts, de Voiles, & de Rames, & comme il pouvoit leur arriver d'être contrariés par les vents, on les pourvut d'eau & de proviſions, pour quinze jours. On en relâcha trente-neuf du *Centurion* & dix-huit du *Glouceſter*, la plupart *Eſpagnols*, & le reſte *Indiens* & Nègres malades. Pour renforcer nos Equipages, qui étoient réduits à un beaucoup trop petit nombre, nous gardames les Mulâtres, quelques Nègres des plus vigoureux, & quelques *Indiens*, mais tous les *Eſpagnols* furent relachés. Nous apprimes depuis que ces Priſonniers arrivèrent heureuſement à *Acapulco*, où ils rendirent juſtice à l'humanité, avec laquelle ils avoient été traités ſur nos Vaiſſeaux; nous ſumes auſſi que le Gouverneur, avant leur arrivée, avoit fait une réponſe très polie à la Lettre de Mr. *Anſon*, & qu'il l'avoit accompagnée d'un préſent des meilleurs rafraichiſſemens qu'*Acapulco* pût fournir, qui faiſoient la charge de deux Chaloupes. Ces Chaloupes n'ayant pu nous trouver, s'en retournèrent, après avoir jetté toutes ces proviſions à la Mer, dans une tempête, où elles coururent grand riſque de périr.

Dès que nous fumes débaraſſés de nos Priſonniers, nous portames au

S. O., dans la vue de nous éloigner de la Côte, & de profiter des Vents alisés, que les Journaux des Navigateurs, qui nous ont précédés, nous disent être dans cet Océan, plus frais & plus constans, que dans tout autre lieu de notre Globe. On ne regarde pas comme une chose extraordinaire de faire la traversée, depuis le *Méxique* jusqu'aux Côtes Orientales de l'*Asie*, en deux mois; & nous nous flattions d'être en état de faire ce voyage aussi vite qu'aucun de ceux qui nous avoient précédés: de-sorte que nous comptions de voir en peu de tems les Côtes de la *Chine*. Sur l'idée qu'on a donnée communément de cette Navigation, nous croyions ne la trouver exposée ni aux mauvais tems, ni à de grandes fatigues, ni aux maladies, & nous l'entreprimes le plus gayement du monde, d'autant plus que nous la regardions comme le commencement du retour vers notre Patrie, que plusieurs d'entre nous s'impatientoient beaucoup de revoir. Nous perdimes donc de vue les Montagnes du *Méxique*, le 6. de *Mai*, dans l'espérance de nous trouver au bout de quelques semaines, dans la rivière de *Canton*; c'est-à-dire, au milieu de plusieurs Vaisseaux *Anglois*, dans un Port ami, à la vue d'une Ville opulente, remplie d'un Peuple policé, & dans l'abondance de toutes les nécessités de la vie & de tout ce qui en fait l'agrément: avantages dont nous étions privés depuis vingt mois.

CHA

CHAPITRE XIV.

Réflexions sur ce que notre Escadre auroit pu faire dans la Mer du Sud, *si elle y étoit arrivée à tems.*

APrès avoir fait le récit de nos avantures, sur les Côtes du *Pérou* & du *Mexique*, j'espère qu'on me pardonnera la digression que je vais faire, & que je destine à l'examen de ce que notre Escadre eût été capable d'effectuer, si elle étoit arrivée dans ces Mers, en aussi bon état qu'elle l'auroit probablement été, en cas qu'elle eût entrepris le passage du Cap *Horn* dans une Saison convenable. Cette discussion pourra fournir des idées utiles à ceux qui voudront former à l'avenir, des Plans d'opérations pour ces Quartiers du Monde, & à ceux qui sont chargés de l'exécution de pareils projets. J'ai donc dessein d'employer ce Chapitre à faire voir les grands avantages, que la Nation eût pu tirer de l'envoi de notre Escadre, si elle étoit partie d'*Angleterre* quelques mois plutôt.

Je suppose d'abord, que, dans la belle saison, nous aurions pu doubler le Cap *Horn* & entrer dans la Mer du *Sud*, sans diminution de nos Equipages, & sans dommage important dans les Corps de nos Vaisseaux & dans leurs Agrés. Le Duc & la Ducheſſe, Armateurs de *Bristol*, qui avoient ensemble plus de trois cens hommes d'Equipage, n'en perdirent que deux dans le voyage, depuis la Côte du *Brézil*, jusqu'à l'Ile de *Juan Fernandez*; & de cent quatre-vingt-trois hommes, qui étoient à bord du Duc, il n'y en avoit que vingt & un malades du Scorbut, lorsqu'ils arrivèrent à cette Ile. Or comme des Vaisseaux de guerre sont mieux pourvus de tout, que des Armateurs, nous aurions pu sans doute arriver devant *Baldivia*, avec toutes nos forces & en état d'agir immédiatement. Cette Place étoit tout-à-fait sans défense, le Canon hors d'état de servir, la Garnison presque sans armes, & ses Habitans, dont une bonne partie sont des Malfaiteurs, exilés en cet endroit, dans la misère. Tout cela n'étoit pas en état de nous résister, & *Baldivia* ne pouvoit guère tarder à se rendre. Maitres de cette Place, dont le Port est excellent, nous devenions d'abord redoutables à tout le *Chili*; & nous donnions de l'inquiétude aux Provinces les plus reculées du vaste Empire des *Espagnols*, dans l'*Amérique*: il n'étoit nullement impossible que nous ne l'eussions é-

branlé, ou que du moins nous n'euſſions procuré à quelques-uns des Peuples qui habitent ce vaſte Continent, les moyens de ſecouer le joug peſant, ſous lequel ils gémiſſent. Par-là nous euſſions attiré l'attention du Miniſtère d'*Eſpagne*, d'un côté où le danger ſeroit devenu ſi preſſant, nous euſſions fait une diverſion aux forces de cette Monarchie, & la *Grande Bretagne* & ſes Alliés euſſent été délivrés d'une grande partie des embaras que leur ont ſuſcités les intrigues de la *France*, aidées des Tréſors de l'*Amérique Eſpagnole*.

Afin qu'on ne m'accuſe pas d'exagérer les Forces de notre Eſcadre, en la repréſentant comme capable d'ébranler l'Empire des *Eſpagnols* dans l'*Amérique*, il eſt à propos que je donne quelque idée de l'état, où ſe trouvoient les Provinces qui ſont ſituées ſur les bords de la Mer du *Sud*, & la diſpoſition actuelle de leurs Habitans tant *Eſpagnols* qu'*Indiens*. On verra par ce que je vais dire, que la meſintelligence régnoit entre les Gouverneurs, & que les *Créoles* étoient mécontens à l'excès; qu'il n'y avoit ni Armes ni Munitions; que les Garniſons & toute Diſcipline militaire étoient abſolument négligées; & que les *Indiens* de la Frontière n'attendoient que le moment favorable, pour prendre les armes, & pour ſe venger des barbaries qu'ils ont eſſuyées depuis plus de deux ſiècles; enſorte qu'il n'y avoit pas une circonſtance qui ne concourût à favoriſer nos entrepriſes. Nous fumes parfaitement inſtruits de toutes ces particularités par les Lettres, que nous trouvames ſur les Vaiſſeaux que nous primes dans ces Mers; car perſonne, dans aucun de ces Vaiſſeaux, n'eut l'attention de jetter leurs papiers à la Mer.

L'animoſité entre les Gouverneurs fut fort augmentée par la crainte qu'ils eurent de notre Eſcadre; car chacun d'eux, ſuppoſant que le mauvais état où ſe trouvoit ſon Gouvernement, ne pouvoit être attribué à ſa négligence, s'exhaloit en plaintes & en repréſentations, dans la vue de rejetter ſur quelque autre la cauſe des malheurs qu'il prévoyoit. C'eſt ainſi que le Préſident du *Chili*, celui de *Panama*, les Gouverneurs, & en général tous ceux qui avoient quelque Commandement, accabloient le Viceroi du *Pérou*, de demandes d'argent, ſuppoſé néceſſaire pour mettre leurs Provinces & les Places en état de défenſe. A toutes ces demandes, le refrein du Viceroi étoit, que la Caiſſe Royale de *Lima* étoit vuide, & qu'il étoit aſſez embaraſſé de fournir aux dépenſes indiſpenſables pour ſon propre Gouvernement. Dans une de ſes Lettres, que nous interceptames, il témoignoit ſes craintes d'être obligé même à arrêter la paye

paye de la Garniſon de *Callao*, qui eſt la clé de tout le Royaume du *Pérou*. A la vérité, il accompagnoit toujours ſes Lettres de quelques remiſes d'argent, mais ſi modiques & ſi diſproportionnées aux demandes qu'on lui faiſoit, qu'elles ne pouvoient ſervir qu'à occaſionner des plaintes & à fomenter des aigreurs & des jalouſies, & qu'elles ne pouvoient ſuffire aux beſoins les plus preſſans, pour leſquels on les demandoit.

Le Peuple d'ailleurs étoit fort mécontent : il étoit perſuadé que depuis pluſieurs années les affaires de la Monarchie n'avoient été ménagées que dans des vues d'un intérêt particulier & fort éloigné du bien de l'Etat. Deſorte que ces Provinces éloignées ſe croyoient ſacrifiées à une ambition, qui n'avoit aucun égard à leurs avantages ni à la gloire de la Nation. Nous avons eu cent preuves, que c'étoit là l'opinion regnante chez les *Créoles*; mais je me contenterai d'en rapporter une, qui me paroit des plus convaincantes. C'eſt le témoignage des Académiciens *François*, envoyés en *Amérique*, pour y meſurer un Degré du Méridien près de l'Equateur. Dans la Rélation qu'un de ces Meſſieurs a publiée, du meurtre de leur Chirurgien, dans une des Villes du *Pérou*, & du tumulte qui y arriva à cette occaſion; l'Auteur avoue que les Habitans, pendant ce déſordre, s'accordoient tous à maudire le Gouvernement, & à charger les *François* d'injures atroces. C'eſt qu'ils imputoient tous les maux qu'ils reſſentoient à l'influence que la Nation Françoiſe avoit ſur le Conſeil d'*Eſpagne*.

Les *Indiens* de leur côté étoient prêts à ſe révolter, ſur preſque toutes les Frontières, & auroient pris les armes pour peu qu'ils euſſent été encouragés: c'eſt ce que nous avons appris par pluſieurs Lettres interceptées; c'étoit ſur-tout la diſpoſition de ceux qui habitent vers le Sud du *Pérou*, des *Araucos*, & des autres Peuples du *Chili*, qui ſont les plus puiſſans & les plus redoutables aux *Eſpagnols*, de toute l'*Amérique*. Dans des querelles qu'il y eut quelque tems avant notre arrivée, entre les *Eſpagnols* & les *Chiliens*, les prémiers menacèrent les autres, des grandes forces qui leur venoient d'*Eſpagne*, ſous les ordres de l'Amiral *Pizarro*, & ſe vantèrent qu'il acheveroit dans peu ce que ſes Ancêtres n'avoient pu finir. Ces menaces effrayèrent les *Indiens*, & leur fit croire que leur deſtruction totale étoit réſolue. Les *Pizarres* ont été les prémiers Conquérans du *Pérou*, & les *Péruviens* ont en éxécration tout ce qui porte ce nom; car ils n'ont pas oublié la ruine de leur Empire, la mort de leur *Inca*, l'abolition de leur Religion, & les maſſacres de leurs Ancêtres; & ils ſavent

ſavent que ce ſont-là des Exploits des *Pizarres*. Les *Chiliens* de leur côté n'ignorent pas que ce ſont les Lieutenans du prémier de ces Conquérans qui ont attenté à leur liberté, & réduit leur Nation à la néceſſité de ſoutenir une cruelle guerre, de plus de cent ans, pour le maintien de ſon indépendance.

Il ne faut pas croire que le tems ait affoibli chez ces Peuples, la mémoire de ces évènemens tragiques. Tous ceux qui les ont fréquentés, ſavent que toutes leurs ſolemnités ſont accompagnées de ſpectacles, deſtinés à leur rappeller l'idée de leur ancienne grandeur & de leurs malheurs. Ils aſſiſtent à ces repréſentations avec des tranſports de regret & de fureur, qui ne marquent que trop, qu'ils ne reſpirent qu'après les occaſions de recouvrer leur liberté, & de ſe venger de leurs tyrans. Les Gouverneurs *Eſpagnols* ſont parfaitement au fait de cette diſpoſition des *Amériquains*, & ils craignoient ſi bien un ſoulevement général, vers le tems de notre arrivée dans ces Mers, qu'ils employèrent tous leurs ſoins à tranquiliſer les plus fières de ces Nations, & à les empêcher de prendre immédiatement les armes. Le Préſident du *Chili*, en particulier, careſſa beaucoup les *Araucos* & les autres Peuples du *Chili*, fit de grands préſens à leurs Chefs, & par-là en obtint une prolongation de Trève, pour deux ans, à des conditions fort avantageuſes pour eux. Cependant la Négociation n'étoit pas encore conclue, dans le tems où nous aurions naturellement dû être arrivés dans la Mer du *Sud*; & quand elle l'auroit été, la haine de ces Peuples pour les *Eſpagnols* eſt ſi invétérée, qu'il eût été impoſſible à leurs Chefs mêmes de les empêcher de ſe joindre à nous.

Nous aurions trouvé toutes les Côtes dénuées de Troupes, & dépourvues d'Armes. Nous ſavons, à n'en pouvoir douter, que dans tout le Royaume de *Chili*, il n'y avoit pas trois cens Armes à feu, & la plupart vieux Mouſquets. Les *Indiens* étoient tout prêts à ſe révolter, & les *Eſpagnols* diſpoſés à la mutinerie: les Gouverneurs aigris les uns contre les autres, & en humeur de ſe réjouir des diſgraces de leurs Antagoniſtes. En même tems, nous nous ſerions trouvés au nombre de deux mille Hommes, en bon état, bien armés; & par-deſſus tout, réunis ſous l'autorité d'un Chef, dont le courage eſt à l'épreuve d'une ſuite continuelle de malheurs extraordinaires, & dont la prudence eût pu réſiſter aux plus heureux ſuccès: qui poſſède à un point éminent les deux qualités les plus néceſſaires dans une entrepriſe telle qu'étoit la nôtre, l'art de maintenir ſon autorité, & le talent de gagner le cœur de ſes Gens.

Nos

Nos autres Officiers ont paru depuis, en plus d'une occaſion, dignes d'avoir un tel Chef à leur tête. Nos Matelots, qui n'ont jamais fait manquer une entrepriſe, faute de valeur, animés par la grandeur du butin qu'ils avoient à attendre, & commandés par des Gens d'un mérite distingué, étoient en état d'égaler les exploits les plus éclatans de nos Marins *Anglois*.

Baldivia étant pris, & il ne nous en eût couté pour cela que la peine de l'attaquer, il eſt à préſumer que les *Araucos*, les *Pulches* & les *Penguinches*, qui habitent les bords de la Rivière *Impériale*, à vingt-cinq lieues au Nord de *Baldivia*, auroient d'abord pris les armes. Dans la diſpoſition où nous venons de voir qu'ils étoient, ils n'auroient pas voulu perdre une ſi belle occaſion. Ces Peuples peuvent mettre trente mille Hommes en Campagne preſque tout Cavallerie; rien ne les empêchoit d'entrer dans le *Chili*, qu'ils auroient trouvé dépourvu d'Armes & de Munitions, & peuplé d'Habitans que l'opulence & les plaiſirs ont rendus incapables de réſiſter à des Gens auſſi durs & auſſi faits à la fatigue que le ſont ces *Indiens*. Ceux des Frontières du *Pérou* n'étoient pas moins diſpoſés que les *Araucos* à ſecouer le joug des *Eſpagnols*, & auroient auſſi, ſuivant toutes les apparences, voulu profiter de l'occaſion, deſorte qu'il pouvoit fort bien s'enſuivre une revolte générale dans toute l'*Amérique* Méridionale ſoumiſe aux *Eſpagnols*. En ce cas, la ſeule reſſource qui reſtât aux *Créoles*, mécontens d'ailleurs du Gouvernement, c'étoit de s'accommoder, du mieux qu'ils auroient pu, avec les *Indiens*, & de ſe ſouſtraire à l'obéiſſance d'un Maître, qui veilloit ſi peu à leur ſureté. Cette dernière conjecture paroitra peut-être ridicule à ceux qui meſurent tout le poſſible, à la courte meſure de leur propre expérience; mais non à ceux qui voudront faire attention aux circonſtances, & ſurtout à l'éloignement où étoient les *Créoles*, des meſures que la Cour d'*Eſpagne* ſuivoit depuis quelques années. Quoiqu'on veuille penſer de cette revolte générale, il ſuffit pour mon raiſonnement, qu'on ne puiſſe pas douter que notre arrivée n'eût fait prendre les Armes aux *Araucos*; & il n'en falloit pas davantage pour oter à l'Ennemi le moyen de s'oppoſer à nos entrepriſes. Il auroit été obligé de tourner tous ſes efforts contre ces *Indiens*; car ce n'eſt qu'avec horreur que les *Eſpagnols* ſe rappellent le ſac de leurs Villes, la deſtruction de leurs Couvens & de leurs Egliſes, l'enlevement de leurs Femmes & de leurs Filles, par ces fiers Sauvages, dans la der-

nière guerre qu'ils ont eue avec eux. Cette Nation a toujours eu l'avantage dans cette guerre, & elle poſſède actuellement une grande étendue de Païs, qui étoit ci-devant remplie de Villes *Eſpagnoles*, dont les Habitans ont été détruits ou menés en captivité par les *Araucos* & par les Peuples voiſins, qui ne manquent jamais de ſe joindre à eux contre les *Eſpagnols*.

Quand même les *Indiens* ne ſe feroient pas revoltés contre les *Eſpagnols*, il n'y avoit que deux Places ſur les Côtes de la Mer du *Sud* qu'on pût ſuppoſer capables de réſiſter à notre Eſcadre; c'eſt *Panama* & *Callao*. La prémière avoit ſes Fortifications en ſi mauvais état, & manquoit tellement de poudres, que le Gouverneur lui-même avouoit, dans une Lettre que nous interceptames, qu'elle étoit tout-à-fait ſans défenſe; deſorte que je crois pouvoir aſſurer qu'elle ne nous eût pas couté de grands efforts, ſur-tout ſi nous avions pu avoir communication avec notre Flotte, qui étoit de l'autre côté de l'Iſthme. *Callao* n'étoit pas de plus grande défenſe: ſes murs ſans remparts, ſans foſſés, ſans ouvrages extérieurs, n'auroient pas réſiſté longtems à cinq ou ſix pièces de Canon, plantées en batterie, à quatre ou cinq cens pas de la Place, qui y auroient bientôt fait une brêche, d'autant plus facile à monter, que le mur n'eſt pas fort large, & auroit été entierement renverſé. Les boulets qui n'auroient pas trouvé de terre, & qui n'auroient rencontré que de la brique & des pierres, y auroient fait voler des éclats, qui auroient empêché les Troupes de ſe former derrière la brêche, quand même on ſuppoſeroit la Garniſon aſſez brave pour attendre un aſſaut général: ce qui ſeroit fort ſurprenant pour des *Créoles*, & pour des *Créoles* ſur-tout ſouverainement mécontens de leur Viceroi & du Gouvernement. Ce Seigneur lui-même craignoit que le Commandeur n'allât lui rendre viſite à *Lima*; & pour s'en garantir, il avoit fait conſtruire à *Guaiaquil*, douze Galères, qu'il deſtinoit à empêcher nos Chaloupes d'aborder à terre, & à nos Gens de faire deſcente. Mais cette précaution étoit aſſez inutile; elle ſuppoſoit que nos Vaiſſeaux ſeroient obligés de reſter fort éloignés du rivage, & que les Galères, qui tiroient beaucoup moins d'eau, pourroient s'approcher de terre, & ſe trouver à telle diſtance de nous, que notre Artillerie ne pourroit les atteindre. Le Commandeur avoit prévu cet inconvénient, & avant que d'en venir-là, nous aurions fait pluſieurs Priſes, qu'il n'eût pas épargnées & qu'on eût pu, en les faiſant échouer, approcher aſſez de terre, pour pouvoir protéger nos Chaloupes,

pes, occupées à faire la descente. D'ailleurs il y a plusieurs endroits sur cette Côte, où on trouve un bon ancrage, avec une grande profondeur d'eau, à la longueur d'un cable du rivage, & où notre Canon eût pu fouetter sur la plaine, à plus d'un mille du bord de la Mer, & eût bien empêché les Forces des *Espagnols* de s'y rassembler, pour s'opposer à notre descente. Il y a un endroit pareil entre autres, qui n'est qu'à deux lieues de *Lima*; desorte que nous aurions pu arriver à cette Ville quatre heures après avoir été découverts en Mer. Cet endroit est à deux lieues au Sud de *Callao*, justement au Nord de la Pointe, nommée dans la Carte que *Frézier* nous a donnée de cette Côte, *Morro Solar*. On y a soixante à quatre-vingts brasses d'eau, à deux cables du rivage; & les *Espagnols* connoissoient si bien la facilité, que nous aurions trouvée à y faire descente, qu'ils avoient projetté d'y bâtir un Fort, sur le bord de la Mer; mais la Caisse Royale étoit vuide, & tout ce qu'ils purent faire fut, d'y tenir une Garde de cent Cavaliers, qui ne pouvoient leur être d'aucun autre avantage, que de les avertir de bonne heure de notre arrivée. A la vérité, beaucoup de Gens de ce Païs, nous croyant des Marins aussi timides qu'eux, soutenoient qu'il n'y avoit rien à craindre, & que le Commandeur n'oseroit jamais mener ses Vaisseaux dans cet endroit, de peur que ses ancres ne pussent y tenir, attendu la grande profondeur de l'eau.

Qu'on ne s'imagine pas que je m'abandonne à des idées romanesques & fanfaronnes, lorsque je suppose que mille à quinze cens de nos Gens, bien menés, fussent un Corps rédoutable, pour quelques Forces que les *Espagnols* pussent rassembler dans l'*Amérique Méridionale*. Sans rappeller les expériences que nous fimes de leur valeur à *Paita* & à *Pétaplan*, il faut remarquer que Mr. *Anson* avoit eu un soin extrême de faire exercer ses Gens, & en avoit fait d'excellens Fuziliers; au-lieu que les *Espagnols* de ces Quartiers sont très mal adroits dans le maniment des armes à feu, dont ils étoient d'ailleurs très mal pourvus. Il est vrai que la Cour d'*Espagne*, après plusieurs représentations, avoit ordonné qu'on chargeât quelques milliers de fuzils sur l'Escadre de *Pizarro*; mais ils seroient arrivés trop tard pour pouvoir servir contre nous. Ainsi, en fait d'armes & d'art à s'en servir, nous aurions presque eu le même avantage sur les *Espagnols*, qu'ils eurent sur les *Américquains*, lorsqu'ils abordèrent pour la prémière fois dans leur Païs.

Conſidérons, d'un autre côté, les dangers que nous avions à courir, & les obſtacles qui pouvoient s'oppoſer à nos entrepriſes. Par Mer, nous n'aurions eu aucun Ennemi en tête; car quand nous ſerions partis pluſieurs mois plutôt, l'Eſcadre de *Pizarro* n'auroit pas été prête plutôt qu'elle ne le fut, & n'auroit par conſéquent pas eu un voyage plus heureux qu'elle ne l'eut. Maitres du *Chili*, nous aurions eu toutes les proviſions néceſſaires, dans la plus grande abondance, & depuis *Baldivia* juſqu'à la Ligne, nos Vaiſſeaux n'avoient aucun danger d'être deſemparés, ni nos Equipages de ſouffrir par les maladies; car il n'y a pas au Monde, un Climat plus doux ni plus ſain. Si nous avions manqué de Gens pour la maneuvre de nos Vaiſſeaux, tandis qu'une bonne partie de notre Monde auroit été occupée à terre, les Ports dont nous nous ſerions emparés & les Vaiſſeaux que nous aurions pris, nous auroient fourni des Recrues: ſur quoi j'obſerverai que les *Indiens*, qui font le plus grand nombre des Matelots dans ces Mers, ſont forts adroits, fort dociles, fort laborieux, & très bons Hommes de Mer pour ces Climats doux & tempérés, quoique peu propres pour des Mers plus orageuſes, & pour des Païs plus froids.

On peut inférer de tout ce que je viens de dire, que notre Eſcadre auroit pu procurer à la Nation, des avantages de la dernière importance, ſi elle avoit mis en Mer, quelques mois plutôt qu'elle ne fit. Si nos ſuccès, comme il eſt très probable, avoient fermé à l'*Eſpagne*, la porte de la Mer du *Sud*, ou au moins arrêté le cours des Tréſors que le *Pérou* lui envoie continuellement; il eſt certain que tous les ſoins de la Cour de *Madrid* euſſent d'abord été bornés aux moyens de rentrer en poſſeſſion de ces riches Païs, par la voie des armes, ou par celle de la Négociation. La prémière de ces voies étoit extrêmement difficile; il ſe ſeroit paſſé une année entière, avant qu'aucuns Vaiſſeaux euſſent pu gagner la Mer du *Sud*, & encore ſuivant les apparences, en mauvais état, ſéparés, déſemparés, & les Equipages ruinés par les maladies, & ils n'auroient plus trouvé de Ports ouverts pour eux, où ils puſſent ſe refaire & ſe renforcer. Tandis que par l'Iſthme de *Panama*, nous aurions pu recevoir les Proviſions, Munitions, Armes & Recrues, dont nous aurions pu avoir beſoin, & remettre notre Eſcadre en auſſi bon état, que lorſqu'elle quitta la Rade de *Ste. Hélène*. En un mot, il ne nous falloit que les ſecours, dont une prudence commune ne nous pouvoit laiſſer manquer,

quer, pour nous maintenir dans nos Conquêtes, en dépit de tous les efforts de l'*Eſpagne*, ſoutenue du pouvoir de la *France*. Ces deux Puiſſances auroient donc dû ſe réſoudre à laiſſer l'*Angleterre* maîtreſſe des Tréſors de l'*Amérique Méridionale*, ou ſe réduire à la raiſon, & ne rentrer en poſſeſſion de ces riches Contrées, qu'au moyen d'un Traité, où l'on eût pu donner des bornes à leur injuſte ambition. Je crois qu'en voila aſſez ſur ce ſujet, & je finis ici ce ſecond Livre. On va voir dans le troiſième le reſte de nos Avantures juſqu'au retour de Mr. *Anſon* en *Angleterre*.

FIN DU SECOND LIVRE.

VOYAGE
AUTOUR
DU MONDE,
PAR GEORGE ANSON,
CHEF D'ESCADRE.

LIVRE III.

CHAPITRE I.

Traverſée depuis la Côte du Méxique *juſqu'aux Iles des* Larrons.

EN quittant la Côte d'*Amérique* le 6 de *Mai* 1742, nous portames au S. O. dans l'intention de gagner les vents aliſés qui viennent du N. E., & qui, ſuivant les Journaux des Navigateurs qui nous ont précédés, devoient ſe faire ſentir à la diſtance de ſoixante & dix ou quatre-vingts lieues de terre. Nous avions encore une autre raiſon pour diriger notre cours vers le Sud, qui étoit de gagner le 13 ou le 14 degré

de Latitude Septentrionale: ce parallèle étant celui qu'on ſuit ordinairement dans la Mer *Pacifique*, & par conſéquent celui où l'on peut naviger avec le moins de riſque. Au bout de deux jours nous nous trouvames aſſez au Sud, & à une diſtance de terre plus grande, que nous n'avions cru être néceſſaire pour faire route à l'aide des vents aliſés: mais nous fumes à cet égârd tout-à-fait trompés dans notre attente; car le vent reſta toujours à l'Oueſt, ou du moins fut variable. Comme c'étoit pour nous une choſe de la dernière importance de trouver les vents aliſés, nous gagnames encore plus au Sud; mais aſſez longtems inutilement: deſorte qu'il s'écoula ſept ſemaines entières, depuis que nous eumes quitté la Côte, avant que nous ſentiſſions ſouffler comme il faut le vent que nous cherchions. Nous nous étions imaginés que, durant cet intervalle de tems, nous pourrions preſque gagner les Côtes les plus Orientales de l'*Aſie*: mais les vents avoient été ſi contraires, ou ſi peu conſtans, que nous n'avions fait que le quart du chemin. Cet article ſeul auroit pu ſuffire pour nous décourager; mais ce n'étoit là que la moindre partie de nos maux. Nos deux Vaiſſeaux ſe trouvoient en très mauvais état. A peine avions-nous été quelques jours en Mer, qu'on découvrit au Mât de miſaine du *Centurion*, une fente qui pouvoit avoir vingt & ſix pouces de circonférence, & au moins quatre pouces de profondeur. Nos Charpentiers n'eurent pas plutôt fortifié ce Mât de Jumelles, que le *Glouceſter* fit un ſignal de détreſſe. Nous apprimes qu'il avoit une dangereuſe fente à ſon grand Mât, douze pieds au-deſſous des barres de Hune, deſorte que ce Mât ne pouvoit plus porter de voile. Tout bien examiné, les Charpentiers trouvèrent le Mât entierement pourri, & jugèrent qu'il falloit le couper auſſi bas qu'il paroiſſoit endommagé; deſorte qu'il n'en reſtoit plus qu'un tronçon, où l'on pouvoit ajuſter le Mât de Hune. Ces fâcheux accidens allongèrent notre Voyage, & nous donnèrent pour l'avenir des craintes, qui n'étoient que trop fondées: car quand nous quittames la Côte de *Méxique*, le Scorbut avoit déja commencé à ſe manifeſter parmi nos Equipages, quoique depuis notre départ de l'Ile de *Juan Fernandez* juſqu'alors ils euſſent joui d'une parfaite ſanté. Nous avions, par une triſte expérience, trop bien appris à connoître cette maladie, pour penſer qu'il y eût aucun autre moyen qu'un promt trajet pour ſauver la plupart de nos Gens: & comme, après avoir été près de ſept ſemaines en Mer, nous ne pouvions pas nous flatter d'être plus près des vents aliſés, que quand nous avions mis à la voile, nous devions naturellement ſuppo-

ſer

ſer que notre Voyage ſeroit trois fois plus long, que nous ne l'avions cru au commencement; & par conſéquent nous ne pouvions nous attendre qu'à mourir du Scorbut, ou à périr avec notre Vaiſſeau, faute de monde pour le gouverner. Il y avoit, à la vérité, parmi nous quelques perſonnes, qui aimoient à croire, que dans ce Climat chaud, ſi différent de celui, où nous nous étions trouvés en doublant le Cap *Horn*, cette maladie perdroit beaucoup de ſa force; à cauſe qu'on ſuppoſe ordinairement, que dans ce paſſage la malignité du Scorbut vient principalement de la rigueur du tems. Mais la violence de ce mal, dans notre ſituation préſente, nous convainquit bientôt de la fauſſeté de cette ſuppoſition, auſſi-bien que de celle de pluſieurs autres opinions reçues au ſujet de la cauſe & de la nature de cette cruelle maladie.

C'eſt un ſentiment généralement admis, que de l'eau douce, à ſuffiſance, & toute ſorte de proviſions fraiches, ſont un puiſſant préſervatif contre cette maladie; mais nous avions de ces ſortes de proviſions à bord en abondance, tels que Cochons, Volaille, &c. dont nous nous étions pourvus à *Paita*: outre cela nous prenions tous les jours une grande quantité de Bonites, de Dauphins & d'*Albicores*; & le tems variable, qui nous privoit des vents aliſés, étoit extrêmement pluvieux; deſorte que dès que quelques-unes de nos Futailles étoient vuides, il ne tenoit qu'à nous de les remplir; & chaque homme eut cinq pintes d'eau par jour durant la Traverſée. Mais malgré cette abondance d'eau, & le Poiſſon frais, auſſi bien que d'autres Mêts non ſalés, qu'on fourniſſoit aux Equipages, les Malades ne s'en portèrent pas mieux pour cela. Nous ne nous vimes pas ſeulement trompés à ces égards; nous avions pris encore une autre précaution, qui étoit de bien nétoyer nos Vaiſſeaux, & de tenir les Ecoutilles & les Sabords ouverts, pour faciliter le paſſage de l'air. Cette précaution eſt ſeule capable, ſuivant bien des Gens, d'empêcher le Scorbut de ſe manifeſter, ou du moins d'en diminuer conſidérablement les effets; cependant nous remarquames vers la fin de notre Traverſée, que, quelque peine qu'on eût priſe pour tenir nos Vaiſſeaux nets, & pour y laiſſer entrer de l'air frais, la maladie avoit continué à attaquer nos Equipages, & n'avoit preſque rien perdu de ſa malignité.

Qu'on ne s'imagine point que je veuille ſoutenir, que de la Viande fraiche, abondance d'eau, & une circulation continuelle d'air frais entre les ponts, ſoient des choſes peu importantes: je ſuis très convaincu au contraire, qu'elles peuvent beaucoup contribuer à la ſanté ou au rétabliſſement

ſement des Equipages, & qu'en pluſieurs occaſions elles ſont capables d'empêcher la cruelle maladie dont nous parlons de ſe manifeſter. Tout ce que je voulois prouver, eſt proprement, que dans certains cas cette maladie ne ſauroit être, ni prévenue, ni guérie, quelque choſe qu'on faſſe, & quelque remède qu'on emploie ſur Mer. J'oſe aſſurer, que quand elle eſt arrivée à un certain point, le Malade ne peut être guéri, à moins qu'on ne le porte à terre, ou du moins à une petite diſtance du rivage. Il ſera peut-être difficile d'aquerir jamais une connoiſſance exacte de la cauſe de ce mal; mais on conçoit aiſément en général, qu'il faut un renouvellement continuel d'air frais pour entretenir la vie des Animaux, & que cet air ſans perdre ſon élaſticité, ni aucune de celles de ſes propriétés, qui nous ſont connues, peut être tellement altéré par les vapeurs qui s'élèvent de l'Océan, qu'il en devienne moins propre à conſerver la vie à des Animaux terreſtres, à moins que ces vapeurs ne ſoient corrigées par une autre ſorte d'exhalaiſons, que peut-être la Terre ſeule eſt capable de fournir.

J'ajouterai à ce que je viens de dire au ſujet de cette maladie, que notre Chirurgien, qui attribuoit à la rigueur du Climat le Scorbut dont nos Equipages furent ſi cruellement maltraités durant le tems que nous employames à doubler le Cap *Horn*, n'oublia rien dans les circonſtances préſentes, pour guérir, ou du moins pour ſoulager nos Malades, mais avoua à la fin, qu'il y perdoit abſolument ſes ſoins & ſes peines. Cet aveu détermina le Commandeur à eſſayer deux remèdes, dont on avoit beaucoup parlé immédiatement avant ſon départ d'*Angleterre*, ſavoir les Pilules & les Goutes de Mr. *Ward*. Quoique les effets de ces remèdes fuſſent quelquefois, à ce qu'on diſoit, très violens, on jugea néanmoins devoir en faire l'eſſai, la mort de nos Malades paroiſſant ſans cela inévitable. On donna donc un des remèdes, ou tous deux, à diverſes perſonnes, dans tous les degrés de la maladie. Un de ceux, ſur qui on faiſoit l'eſſai, commença à ſaigner violemment du nez. Le Chirurgien l'avoit déja condamné, & il s'en falloit peu qu'il ne fût à l'agonie; mais il ſe trouva bientôt mieux, & ſa ſanté ſe fortifia enſuite de plus en plus, quoique lentement, juſqu'à ce que nous euſſions gagné terre, ce qui arriva environ quinze jours après. Quelques autres ſentirent un ſoulagement, qui ne dura que quelques jours, au bout deſquels ce fut préciſément la même choſe qu'auparavant: cependant, ni ceux-ci, ni ceux des autres, qui ne furent point ſoulagés, ne ſe trouvèrent pas plus mal, que s'ils n'avoient rien pris du tout. La pro-

priété la plus remarquable de ce remède étoit, qu'il agiſſoit à proportion des forces du Patient; c'eſt ce que nous obſervames preſque en tous ceux qui le prirent: deſorte que ceux, qui ne pouvoient plus vivre que deux ou trois jours, n'en étoient preſque point affectés; &, à proportion des progrès que la maladie avoit faits, le remède opéroit par une tranſpiration inſenſible, ou comme un vomitif, qui n'avoit rien de violent, ou bien enfin, comme une douce purgation: mais quand un homme, qui avoit encore toutes ſes forces, prenoit le remède, tous les mêmes effets étoient produits avec violence, & duroient quelquefois huit heures ſans diſcontinuer. Mais reprenons le fil de notre narration.

J'ai déja dit, que peu de jours après notre départ de la Côte du *Méxique*, le grand Mât du *Glouceſter* avoit été coupé preſque entierement; que nous avions été obligés de jumeller notre Mât de miſaine; & que, pour comble de malheur, nous n'eumes durant près de ſept ſemaines que des vents contraires ou variables. J'ajouterai ici, que quand nous commençames à ſentir ſoufler le vent aliſé, & après qu'il ſe fut fixé entre le Nord & l'Eſt, ce vent ne fut preſque jamais aſſez fort pour que le *Centurion* ne pût porter toutes ſes voiles; deſorte que ſi nous avions été ſeuls, nous aurions gagné les Iles des *Larrons* aſſez tôt pour ſauver la vie à une bonne partie de notre Equipage. Mais faute de grand Mât le *Glouceſter* alloit ſi peſamment, que nous portions rarement plus que nos voiles de Hune: encore etions-nous obligés d'être en panne de tems en tems; & je crois que ce Vaiſſeau, qui eſſuia de plus divers autres malheurs, nous fit perdre près d'un mois entier. Une choſe remarquable dans cette Traverſée, c'eſt qu'il nous arriva rarement de paſſer pluſieurs jours de ſuite ſans voir une grande quantité d'Oiſeaux; ce qui eſt un ſigne, qu'il doit y avoir un grand nombre d'Iles, ou du moins de Rochers, dans ces Mers, & cela à une médiocre diſtance de la route que nous ſuivions. A la vérité, il y a quelques-unes de ces Iles marquées dans la Carte *Eſpagnole*, inſérée ci-après. Mais ces volées d'Oiſeaux parurent trop ſouvent, pour qu'il n'y ait pas davantage d'Iles que celles qu'on a découvertes juſqu'à préſent; car la plupart des Oiſeaux que nous vimes, étoient de ceux qu'on ſait faire leur ſéjour à terre; & la maniére, auſſi bien que le tems de leur arrivée, donnoient ſuffiſamment à connoître, qu'ils venoient chaque matin de quelque endroit peu éloigné, & qu'ils y retournoient le ſoir. L'heure de leur venue & celle de leur départ varioient par degrés, ce

que

que nous jugeames ne pouvoir être attribué qu'à notre plus ou moins de diſtance du lieu où ils faiſoient leur ſéjour.

Le vent aliſé reſta favorable, ſans la moindre variation, depuis la fin de *Juin* juſque vers la fin de *Juillet*. Mais le 26 de ce mois, que nous étions ſuivant notre eſtime, environ à trois cens lieues des Iles des *Larrons*, le vent tourna à l'Oueſt, & ne revint à l'Eſt qu'au bout de quatre jours. Ce fâcheux contretems nous fit perdre tout-à-coup l'eſpérance de ſortir bientôt de peine; d'autant plus qu'il fut accompagné d'un nouveau malheur pour le *Glouceſter*: car durant un de ces quatre jours, il fit un calme tout plat, & les Vaiſſeaux eſſuièrent de ſi violens roulis, que le ponton du Mât de miſaine du *Glouceſter* ſe fendit, & que ſon Mât de Hune non ſeulement tomba de côté, mais caſſa auſſi la vergue de miſaine au racage. Comme il étoit impoſſible au *Glouceſter* de porter des voiles de quelque tems, nous fumes obligés, dès que le vent commença à fraichir, de le prendre à la toue, & une vingtaine des plus ſains & des plus vigoureux de nos Gens, quelque beſoin que nous en euſſions, paſſèrent à bord de ce Vaiſſeau, & travaillèrent pendant huit ou dix jours à réparer le dommage qu'il venoit de recevoir. Mais quelque desagréables que ces accidens puſſent nous paroitre, nous devions en éprouver de bien plus triſtes encore.

A peine le *Glouceſter* étoit-il réparé, que nous eſſuiames une tempête, venant de l'Oueſt, qui nous obligea de mettre à la cape. Au commencement de cette tempête il ſe fit à notre Vaiſſeau une ouverture, par laquelle l'eau entra en ſi grande quantité, que tout notre monde, & les Officiers mêmes, furent dans la néceſſité de tenir continuellement les pompes en action: & le jour ſuivant nous eumes le chagrin de voir de nouveau à bas le Mât de Hune du *Glouceſter*. Un inſtant après, le même malheur arriva à ſon grand hunier qui lui tenoit lieu de grand Mât depuis que le dernier avoit été coupé. Ce malheur nous parut abſolument ſans remède: car nous ſavions que l'Equipage du *Glouceſter* étoit ſi foible, qu'il ne pouvoit ſe paſſer de notre ſecours; & le nombre de nos Malades ſe trouvoit tellement augmenté, & ceux d'entre nous, qui ſe portoient bien, étoient ſi fatigués du travail des pompes, qu'il y avoit à notre égard une impoſſibilité abſolue de les ſecourir. D'ailleurs, nous ignorions encore une partie des maux du *Glouceſter*, & de l'état déplorable de ſon Equipage; car quand la tempête, qui, tant qu'elle dura, nous ôta toute communication avec ce Vaiſſeau, commença à ſe calmer, le *Glouceſter* nous joignit; & le Capitaine *Mitchel* apprit au Commandeur,

qu'outre la perte de ſes Mâts, ce qui étoit tout ce que nous pouvions voir, il avoit ſept pieds d'eau dans ſon Vaiſſeau, quoique ſes Officiers & tout l'Equipage n'euſſent pas diſcontinué de pomper depuis vingt-quatre heures. Cette dernière particularité formoit avec tout le reſte une aggravation de maux, & exigeoit une promte aſſiſtance, que le Capitaine *Mitchel* demanda inſtamment au Commandeur: mais la foibleſſe de notre Monde, & le ſoin de notre propre conſervation, furent cauſe que Mr. *Anſon* ne put lui accorder ce qu'il ſouhaitoit. Tout ce que nous pumes faire, fut d'envoyer notre Chaloupe à bord, pour prendre d'exactes informations de l'état du Vaiſſeau; & l'on ne tarda guère à comprendre, que la ſeule reſſource qui reſtât pour ſauver l'Equipage du *Glouceſter* & le nôtre, étoit de recevoir cet Equipage à notre bord, & de détruire le Vaiſſeau.

Notre Chaloupe revint bientôt avec un fidèle détail du triſte état du *Glouceſter*, ſigné de tous les Officiers. Il parut par ce détail, que la voie d'eau étoit venue de ce que l'Etambord branloit à chaque roulis du Vaiſſeau, & qu'il y avoit deux Baux de rompus au pont, vers le milieu du Vaiſſeau. Malheurs, à aucun deſquels il n'étoit poſſible de remédier en Mer, ſuivant le rapport des Charpentiers. Les Officiers & le reſte de l'Equipage avoient pompé ſans diſcontinuer pendant vingt & quatre heures, & s'étoient vus enfin dans la néceſſité de s'arrêter, ayant dans le Vaiſſeau juſqu'à ſept pieds d'eau, deſorte que leurs Futailles en étoient couvertes; & qu'il n'y avoit plus moyen d'y prendre ni vivres ni eau douce. Les ſeuls Mâts qui reſtaſſent en place, étoient celui de Miſaine, celui d'Artimon, & le Hunier d'Artimon, & ils n'en avoient pas un ſeul de rechange à employer pour ceux qui étoient perdus: les Courbatons & les Jumelles du Vaiſſeau ne tenoient plus en divers endroits, & tous les hauts du Vaiſſeau étoient en ſi mauvais état, qu'on devoit s'attendre à tout moment à voir le demi-pont s'enfoncer: enfin l'Equipage étoit conſidérablement diminué, ne conſiſtant plus qu'en ſoixante & dix-ſept hommes, dix-huit garçons & deux priſonniers; de ce nombre, il n'y avoit que ſeize hommes & onze garçons en état de venir ſur le demi-pont, & de ceux-là même il y en avoit pluſieurs très foibles.

Dès que le Commandeur eut lu ce rapport, il ordonna qu'on pourvût l'Equipage du *Glouceſter* d'eau & de vivres, & envoya en même tems à bord ſon propre Charpentier, pour réïtérer l'examen. Cet homme déclara à ſon retour, que le détail, qu'on avoit remis à Mr. *Anſon*, étoit conforme à la plus exacte vérité. Ainſi l'impoſſibilité de conſerver plus

long-

longtems le *Glouceſter* fit prendre la réſolution au Commandeur de ſauver au moins l'Equipage de ce Vaiſſeau. Il n'y avoit pas d'autre parti à prendre: tous nos efforts pouvoient à peine ſuffire à franchir notre propre Vaiſſeau, & nous avions nous-mêmes beſoin de ſecours, bien loin d'en pouvoir donner. Comme il faiſoit alors peu de vent, Mr. *Anſon* ordonna au Capitaine *Mitchel* d'envoyer ſon Monde à bord du *Centurion*, ſans perdre de tems, & de faire tirer de ſon Vaiſſeau les proviſions qui ſeroient à la main, auſſi longtems qu'on pourroit empêcher le *Glouceſter* d'aller à fond. Et comme notre voie d'eau n'exigeoit pas les mêmes ſoins, pendant que le tems reſtoit favorable, nous envoyames nos Chaloupes avec tout le monde, dont nous n'avions pas abſolument beſoin, pour aider le Capitaine *Mitchel*.

Nous mimes deux jours entiers à tranſporter à notre bord l'Equipage du *Glouceſter*, & les vivres, qui étoient le plus à portée. Le Commandeur auroit fort ſouhaité qu'on eût pu en tirer deux cables & un ancre, mais le Vaiſſeau étoit ſi agité, & le monde ſi épuiſé de fatigue, que la choſe ſe trouva impoſſible: ce ne fut même qu'avec des peines infinies qu'on fit paſſer à bord du *Centurion* l'argent que le *Glouceſter* avoit aquis dans la Mer du *Sud*; mais les marchandiſes de prix, dont la valeur montoit à pluſieurs milliers de livres ſterling, & qui appartenoient principalement au *Centurion*, furent perdues. Toutes les proviſions qu'on ſauva, ſe réduiſoient à cinq tonneaux de farine, dont trois étoient gâtées par l'eau de la mer. Les Malades, dont le nombre montoit preſque à ſoixante-dix, furent tranſportés dans la Chaloupe avec tout le ſoin, que les circonſtances purent permettre; cependant trois ou quatre hommes moururent dans le tems qu'on les hiſſoit pour les faire entrer dans le *Centurion*.

Ce ne fut que le ſoir du 15 d'*Aout* qu'on acheva de tirer du *Glouceſter* tout ce qu'on pouvoit en ſauver. Le fond de cale étoit plein d'eau, & ſuivant toutes les apparences le Vaiſſeau devoit bientôt être englouti dans la mer; cependant comme, au jugement des Charpentiers, il auroit pu flotter encore ſur l'eau quelques jours, à cauſe que le tems étoit calme, & la mer aſſez unie, on y mit le feu; car nous ignorions à quelle diſtance nous pouvions être de l'Ile de *Guam*, qui étoit au pouvoir de nos Ennemis; & le corps d'un pareil Vaiſſeau n'auroit pas été pour eux un mépriſable butin. Le *Glouceſter* bruloit déja quand le Capitaine *Mitchel* & ſes Officiers le quittèrent pour ſe rendre à bord du *Centurion*; & nous nous en éloignames auſſitôt, non ſans crainte que ſi ce Vaiſſeau ſautoit

à une petite distance de nous, l'ebranlement causé par le coup n'endommageât nos Agrés; mais il brula toute la nuit, & à mesure que la flamme gagna les pièces de Canon, nous en entendimes les décharges. Vers les six heures du matin, le Vaisseau, qui se trouvoit alors environ à quatre lieues de nous, sauta en l'air. Le coup ne nous parut pas violent; mais nous vimes une noire colomne de fumée s'élever à une hauteur considérable.

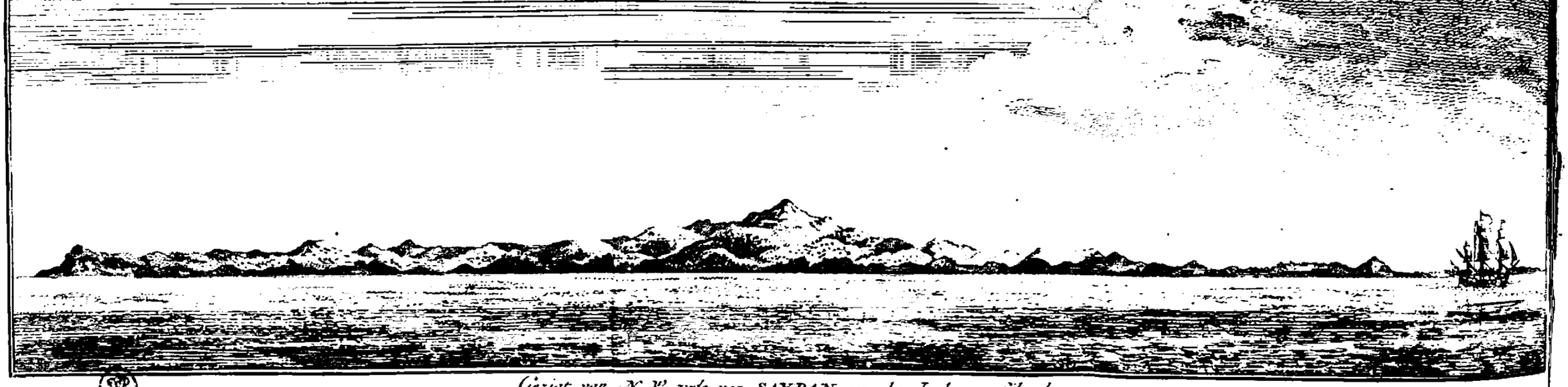
Ainsi périt le Vaisseau de guerre, le *Glouceſter*. Les rerardemens, que ce Vaisseau nous avoit causés, n'ayant plus lieu, nous espérions d'autant plus de poursuivre promtement notre voyage, que l'Equipage du *Glouceſter* nous procuroit un renfort de monde; mais nous n'étions pas au bout de nos maux; nonobstant tout ce que nous avions déja souffert, nous avions encore bien d'autres traverses à essuier. La dernière tempête, qui avoit été si fatale au *Glouceſter*, nous avoit détournés de notre cours, & portés au Nord; & le Courant, qui avoit la même direction, nous ayant outre cela encore fait avancer environ deux degrés, nous nous trouvames à dix-sept degrés & un quart de Latitude Septentrionale, au-lieu de treize & demi, qui étoit le parallèle, que nous devions suivre pour gagner l'Ile de *Guam*: & comme il y avoit eu un calme tout plat quelques jours après que l'orage eut cessé, & que nous ignorions à quelle distance nous étions du Méridien des Iles des *Larrons*, dont nous croyions n'être pas loin, nous craignimes que le Courant ne nous eût portés sous le vent de ces Iles sans que nous les eussions apperçues. En ce cas, il n'y auroit eu pour nous d'autre parti à prendre, que de diriger notre cours vers quelques-unes des parties Orientales de l'*Asie*, où, si nous eussions pu y arriver, nous aurions trouvé la Mousson de l'Ouest dans toute sa force, desorte qu'il n'auroit pas été possible au meilleur Vaisseau & le mieux pourvu de monde d'y aborder. D'ailleurs cette Côte étant à quatre ou cinq cens lieues d'où nous étions, nous serions péris du Scorbut, longtems avant que le vent le plus favorable pût nous mener jusque-là: car il ne se passoit point de jour que nous ne perdissions huit, dix, & quelquefois douze hommes; & quelques-uns de ceux, qui jusqu'alors s'étoient bien portés, furent tout-à-coup attaqués du même mal, & réduits à garder le branle. Nos Charpentiers profitèrent du calme pour découvrir la voie d'eau, qui, malgré le peu de vent qu'il faisoit, paroissoit devenir plus grande: enfin ils trouvèrent qu'elle étoit dans le Magazin des Canoniers, qui est à l'avant du Vaisseau, sous les jouteraux

N°. 27.

a. Anatacan W. ten Z. op 13. Mylen afstand.
a. Anatacan à l'Ouest vers le Sud à 13 Lieues de distance

Gezigt van 2 der LADRONES Eilanden.
Vue de deux des Iles des LARRONS.

b. Serigan W. ten N. op 13. Mylen afstand.
b. Serigan. à l'Ouest vers le Nord à 13 Lieues de distance



Gezigt van N. W. zyde van SAYPAN een der Ladrones Eilanden.
Vue de la le du N.O. de SAYPAN, une des Iles des Larrons.

raux de chaque côté de l'Etravé; mais quoiqu'ils euſſent trouvé l'endroit, ils convinrent qu'il n'y avoit abſolument pas moyen de boucher l'ouverture, que quand le Vaiſſeau auroit gagné quelque Port, & qu'eux-mêmes pourroient travailler en dehors. Cependant ils eurent le bonheur d'empêcher l'eau de pénétrer dans le Vaiſſeau, ce qui fut un grand repos d'eſprit pour nous.

Juſqu'alors nous avions enviſagé le calme, qui avoit ſuccédé à l'orage, & qui dura quelques jours, comme un très grand malheur, à cauſe que les Courans, en nous portant au Nord, nous expoſoient au riſque de dépaſſer les Iles des *Larrons*, dont nous nous croyions peu éloignés. Mais dès que le vent commença à fraichir notre ſituation devint plus fâcheuſe encore; car venant du S. O. il prenoit par cela même notre Vaiſſeau par proue; & quoiqu'il ne tardât guère à ſe jetter au N. E., il y reſta ſi peu, que ce retour de bonheur ne ſervit qu'à nous tourmenter. Le 22 d'*Aout* nous eumes la ſatisfaction de voir que le Courant étoit changé, & alloit au Sud. Le 23, à la pointe du jour, nous apperçumes deux Iles du côté de l'Oueſt. Cette vue répandit une joie ſans égale dans tout le Vaiſſeau, où regnoit auparavant un abattement général, aucun d'entre nous n'oſant preſque ſe flatter de revoir jamais terre. La plus prochaine de ces Iles, comme nous le ſçumes dans la ſuite, étoit celle d'*Anatacan*. Nous la jugeames environ à quinze lieues de nous; & elle nous parut montueuſe, mais de médiocre grandeur. L'autre Ile étoit celle de *Serigan*, qui avoit plus l'air d'un haut Rocher, que d'un endroit où nous puſſions eſpérer de mouiller. La vue de ces Iles eſt repréſentée au haut de la planche ci-jointe. Nous étions dans la dernière impatience de toucher à la prémière de ces Iles, dans l'eſpérance d'y trouver un bon ancrage, & un ſéjour propre à rétablir nos Malades. Mais le vent étoit foible, & avec cela ſi variable tout ce jour, que nous n'en approchames que très lentement. Cependant nous étions le lendemain aſſez avancés à l'Oueſt pour avoir la connoiſſance d'une troiſième Ile, qui étoit celle de *Paxaros*, quoiqu'elle ne ſoit marquée dans la Carte que comme un Rocher. Elle eſt petite, & nous l'avions dépaſſée pendant la nuit, ſans la voir, environ à la diſtance d'un mille. Etant, à midi, éloignés à peu près de quatre milles de l'Ile d'*Anatacan*, on envoya la Chaloupe pour chercher un bon mouillage, & avoir des informations touchant les productions de l'Ile. Comme notre ſort dépendoit de ces deux articles, nous attendimes le retour de la Chaloupe avec la dernière impatience.

Car

Car il paroiſſoit aſſez viſiblement, que les autres Iles ne pouvoient nous être d'aucun ſecours; & nous ignorions alors, qu'il y en avoit encore d'autres où nous pouvions aborder. Vers le ſoir, la Chaloupe revint nous apporter la triſte nouvelle, qu'il n'y avoit point d'endroit où un Vaiſſeau pût ancrer, parce que le fond étoit ſale par tout, & qu'il n'y avoit qu'un petit endroit, où la Mer eût moins de cinquante braſſes de profondeur: qu'à cet endroit elle avoit trente braſſes, quoique ſeulement à un demi-mille du rivage; & que la Côte étoit eſcarpée & nullement ſûre. Ceux qui avoient navigué la Chaloupe, rapportèrent de plus, qu'ils avoient été à terre, quoique difficilement, à cauſe de l'impétuoſité des houles; & qu'ils avoient trouvé le terrain par-tout couvert d'une eſpèce de Roſeaux; mais qu'ils n'avoient point rencontré d'eau, & qu'ils ne croyoient pas que l'Ile fût habitée, quoique le terroir fût bon, & preſque tout couvert de Cocotiers.

L'impoſſibilité de mouiller à cette Ile produiſit un découragement général, qui fut augmenté par un nouveau malheur que nous eſſuiames la nuit ſuivante; car dans le tems que nous avancions avec nos huniers, dans le deſſein d'approcher davantage de l'Ile, & d'envoyer notre Chaloupe à terre prendre des Noix de Coco pour nos Malades, le vent commença à ſouffler de terre par boufées, avec tant de force, que nous nous trouvames bientôt trop au Sud pour ôſer détacher la Chaloupe vers la Côte. Le ſeul parti qui nous reſtât, afin de conſerver le peu de monde que nous avions encore, étoit de hazarder ſi nous ne pourrions point rencontrer quelqu'une des autres Iles des *Larrons*, dont nous avions une connoiſſance trop imparfaite, pour être en droit de nous promettre quelque choſe de certain à cet égard. Tout ce que nous en ſavions étoit, qu'on les place ordinairement à peu près ſous le même Méridien; & comme nous croyions, que celles, que nous avions vues, étoient de leur nombre, nous réſolumes de porter au Sud, afin de trouver les autres, s'il étoit poſſible. Nous partimes donc de l'Ile d'*Anatacan*, emportant avec nous une crainte trop fondée de mourir du Scorbut, ou de voir périr dans peu notre Vaiſſeau, faute de monde pour entretenir le mouvement des pompes.

CHA-

CHAPITRE II.

Arrivée à Tinian. *Deſcription de cette Ile; & ce que nous y fimes, juſqu'au tems où le* Centurion *fut jetté en Mer.*

NOus perdimes de vue *Anatacan* le matin du 26 d'*Aout* 1742. Le matin du jour ſuivant nous découvrimes à l'Eſt trois autres Iles, qui étoient éloignées de nous de dix à quatorze lieues. C'étoient, comme nous l'apprimes dans la ſuite, les Iles de *Saypan*, de *Tinian*, & d'*Agnigan*. Nous dirigeames notre cours vers *Tinian*, qui eſt au milieu des deux autres; mais le vent étoit ſi foible, que, quoique le courant nous fût favorable, nous en étions encore à cinq lieues le lendemain à la pointe du jour. Vers les dix heures du matin, nous vimes un *Pros*, ſorte de Vaiſſeau dont on ſe ſert en divers endroits des *Indes* Orientales, à la voile du côté du Sud, entre *Tinian* & *Agnigan*. Inférant delà que ces Iles étoient habitées, & ſachant que les *Eſpagnols* avoient toujours Garniſon à *Guam*, nous primes les précautions néceſſaires pour notre ſureté; & afin d'empêcher l'Ennemi de tirer avantage de notre foibleſſe, qu'il pouvoit aiſément remarquer par notre manière de maneuvrer, nous plaçames tout ce que nous avions de Gens un peu ſains auprès de notre Artillerie, & chargeames à mitraille les Canons du ſecond pont & du demi-pont; & pour avoir plus vite quelque information au ſujet de l'Ile, nous arborames Pavillon *Eſpagnol*, & hiſſames un Pavillon rouge au bout du Perroquet du Mât de Miſaine, pour qu'on crût que notre Vaiſſeau étoit le Galion de *Manille*, eſpérant d'attirer par-là à notre bord quelques-uns des Habitans. L'après-midi à trois heures, nous nous trouvames aſſez près de terre, pour envoyer le Canot chercher un bon Mouillage pour notre Vaiſſeau. Peu de tems après nous apperçumes un *Pros*, qui s'avançoit à la rencontre de notre Canot, dans la ferme perſuaſion, comme nous l'apprimes enſuite, que notre Vaiſſeau étoit celui de *Manille*. Quand nous vimes revenir le Canot, avec le *Pros* à la toue, nous envoyames la Pinaſſe pour prendre le *Pros*, & amener les Priſonniers à notre bord, afin que le Canot pût s'aquiter de ſa commiſſion. La Pinaſſe revint avec les Priſonniers, qui conſiſtoient en un *Eſpagnol*, & quatre *Indiens*. On interrogea d'abord l'*Eſpagnol* ſur l'état de l'Ile de *Tinian*, & ce

qu'il nous en dit, surpassa même nos souhaits; car il nous apprit, qu'elle étoit inhabitée, ce qui, dans notre situation présente étoit un grand bonheur. Il ajouta, qu'on y trouvoit dans la plus grande quantité tous les vivres qu'il y a dans les Païs les mieux cultivés; que l'eau y étoit excellente & en abondance, & l'Ile même peuplée de toute sorte de Betail d'un goût exquis; que les Bois produisoient des Oranges, des Limons, des Citrons, & des Noix de Coco tant qu'on en vouloit, sans compter un fruit que *Dampier* appelle *fruit à pain*; que les *Espagnols* profitoient de la fertilité de cette Ile pour nourrir la Garnison de *Guam*; que lui-même étoit un Sergent de cette Garnison, qu'on avoit envoyé avec vingt & deux *Indiens* pour tuer des Bœufs, qu'il devoit charger dans une petite Barque d'environ quinze tonneaux, qui étoit à l'ancre tout près de la Côte.

Ce détail nous causa la plus sensible joie. Comme nous étions alors à une très médiocre distance de terre, nous voyions ça & là paître de nombreux Troupeaux; ainsi pour cette partie de son narré, nous n'avions qu'à nous en rapporter à nos propres yeux: le reste nous étoit en quelque manière confirmé par la beauté du Païs, qui n'avoit rien de sauvage, & où les arbres paroissoient plantés à dessein sur le penchant des Cotaux. Ce coup d'œil, après ce que nous venions d'entendre, nous donna lieu d'espérer que cette Ile non seulement fourniroit à nos besoins, & rendroit la santé à nos Malades, mais que nous pourrions aussi y goûter la douceur du repos, & quelques agrémens, après tant d'inquiétudes & de travaux. C'est ainsi que par des accidens, que nous avions regardés comme un grand malheur, nous obtinmes, malgré nous, tout ce que nous aurions pu souhaiter de plus favorable: car si les vents contraires & les Courans ne nous avoient point portés au Nord, & détournés de notre cours, ce qui nous faisoit alors une cruelle peine, nous aurions probablement manqué cette charmante Ile, qui seule pourvut abondamment à tous nos besoins, fit recouvrer la santé à nos Malades, & remit notre Equipage affoibli en état de braver de nouveau les dangers d'une longue navigation, & d'en soutenir les travaux.

Le Sergent *Espagnol*, qui nous avoit donné ce détail de l'Ile, nous ayant appris, que quelques-uns des *Indiens*, qui étoient sous ses ordres, étoient occupés à tuer des Bœufs, & qu'il y avoit un Bâtiment prêt pour les embarquer; cette dernière particularité nous fit sentir de quelle importance il étoit pour nous d'empêcher les *Indiens* de se sauver, puisqu'en

qu'en ce cas ils n'auroient pas manqué d'aller informer le Gouverneur de *Guam* de notre arrivée. Pour prévenir ce malheur, nous envoyames la Pinaſſe s'aſſurer de la Barque, qui, au dire du Sergent, étoit le ſeul Bâtiment qu'il y eût ſur les Côtes de l'Ile.

Le ſoir, environ à huit heures, nous laiſſames tomber l'ancre ſur vingt & deux braſſes d'eau; & quoiqu'il ne fît point du tout de vent, & que notre monde employât de grand cœur tout ce qui lui reſtoit de forces pour gagner cette eſpèce de Paradis terreſtre, après avoir été pluſieurs mois en mer, nous ne laiſſames pas de mettre cinq heures entières à carguer nos voiles. Notre Equipage, à la vérité, étoit affoibli par le départ de ceux qui avoient été détachés avec le Canot & la Pinaſſe; mais il n'en eſt pas moins vrai pour cela que, même en y comprenant ce Détachement, & quelques Priſonniers, tant *Indiens* que *Nègres*, tout ce que nous avions de Gens en état de ſervir, ne montoit qu'à ſoixante & onze; encore y en avoit-il pluſieurs parmi hors d'état de maneuvrer: miſérable reſte des Equipages réunis du *Centurion*, du *Glouceſter* & du *Tryal*, qui faiſoient enſemble près de mille Hommes, à notre départ d'*Angleterre*.

Les voiles étant carguées, notre monde eut le reſte de la nuit pour ſe repoſer. Le lendemain Mr. *Anſon* en envoya une bonne partie, bien armée, pour ſe rendre maître de l'endroit de débarquement, dans la ſuppoſition que les *Indiens*, qui étoient dans l'Ile, pourroient faire quelque réſiſtance. Je fus de cette expédition, où nous ne vimes perſonne, les *Indiens*, ayant conclu de la priſe de leur Barque, que nous étions Ennemis, & s'étant retirés d'abord dans les Bois de l'Ile. Nous trouvames à terre pluſieurs Cabanes, où ils avoient logé, qui nous épargnèrent le tems & la peine de dreſſer des Tentes. Une de ces Cabanes, qui avoit ſervi de Magazin aux *Indiens*, étoit de ſoixante pieds de long ſur quarante-cinq pieds de large. Nous ôtames de ce Magazin quelques tonneaux de Bœuf ſeché, qui s'y trouvoient, & le convertimes en Infirmerie pour nos Malades. Dès que l'endroit fut un peu approprié, on les tranſporta à terre au nombre de cent vingt & huit. Pluſieurs d'eux étoient ſi foibles, que nous fumes obligés de les porter ſur nos épaules de la Chaloupe à l'Infirmerie: acte d'humanité, dont le Commandeur, & tous ſes Officiers s'aquittèrent, comme ils l'avoient déja fait dans l'Ile de *Juan Fernandez*. Nonobſtant l'extrême foibleſſe de la plupart de nos Malades, ils ſentirent preſque à l'inſtant même l'influence de l'air de terre; car quoique nous euſſions enterré ce jour-là & la veille vingt & un hommes, nous

n'en perdimes pas plus de dix durant le ſéjour de deux mois entiers que nous y fimes; & en général, les fruits de l'Ile, particulierement ceux qui ont le goût aigrelet, firent tant de bien à nos Malades, qu'au bout d'une ſemaine il y en avoit bien peu qui ne fuſſent rétablis au point de pouvoir marcher ſans aide. Mais avant de continuer le récit de nos avantures, je crois devoir interrompre ici le fil de ma narration pour donner à ceux, qui pourront ſe trouver à l'avenir dans ces parages, quelque idée de la ſituation, du terroir, des productions, & des agrémens de l'Ile de *Tinian*.

Cette Ile git à 15 degrés, 8 minutes de Latitude Septentrionale, & à la Longitude de 114 degrés, 50 minutes à l'Oueſt d'*Acapulco*. Sa longueur eſt d'environ douze milles, & ſa largeur va à peu près à la moitié. Elle s'étend du S. S. O. au N. N. E. Le terrain eſt par-tout ſec, & tant ſoit peu ſablonneux, ce qui, en diminuant l'extrême fécondité du terroir, eſt cauſe que le gazon des Prés & des Bois eſt plus fin & plus uni, qu'on ne le trouve ordinairement dans des Climats chauds. Le Païs s'élève inſenſiblement depuis le rivage, où nous allions faire de l'eau, juſqu'au milieu de l'Ile, de telle ſorte pourtant qu'avant que d'arriver à la plus grande élevation, on trouve pluſieurs Clarières en pente douce, couvertes d'un trèfle très fin, entremêlé de différentes ſortes de fleurs, & bordées de Bois de beaux & grands arbres, dont pluſieurs portent d'excellens fruits. Le terrain des Plaines eſt uni, & celui des Bois n'a presque point de broſſaille. Les Bois ſont terminés auſſi nettement dans les endroits, où ils touchent aux Plaines, que ſi la diſpoſition des arbres avoit été l'ouvrage de l'Art. Ce mêlange de Bois & de Plaines, joint à la variété des Hauteurs & des Valons, nous fourniſſoient une grande quantité de vues charmantes. Les heureux Animaux, qui, durant la plus grande partie de l'année, ſont les ſeuls Maîtres de ce beau Païs, contribuoient auſſi à y donner un air enchanté. On voit quelquefois des milliers de Bœufs paître enſemble dans une grande Prairie, & ce ſpectacle eſt d'autant plus remarquable, que tous ces Animaux ſont d'un beau blanc, à l'exception des oreilles, qu'ils ont ordinairement noires. Et quoique l'Ile ſoit ſans Habitans, les cris continuels & la vue de la Volaille qui couroit en grand nombre dans les Bois, excitoient à tout moment en nous des idées de Hameaux & de Villages, & contribuoient beaucoup à embellir ce ſéjour. Le nombre des Bœufs, dont cette Ile étoit peuplée, nous parut monter au moins à dix mille; & comme ils

n'é-

n'étoient nullement farouches, nous pouvions aiſément en approcher. Nous en tuames d'abord à coups de fuſil; mais à la fin, quand quelques accidens, que nous rapporterons dans la ſuite, nous obligèrent à épargner notre poudre, nos Gens les prirent facilement à la courſe. La chair en étoit très bonne, &, à ce que nous trouvames, plus aiſé à digérer qu'aucune autre de la même ſorte que nous euſſions mangée ailleurs. La Volaille étoit excellente, & ſe prenoit auſſi à la courſe; car d'un ſeul vol ces Oiſeaux s'éloignoient à peine de cent pas & cela même les fatiguoit tellement qu'ils avoient peine à s'élever une ſeconde fois en l'air, deſorte que nous en attrappions tant que nous voulions, les arbres étant aſſez ſéparés les uns des autres, & point entremêlés de broſſailles. Outre le Betail & la Volaille, nous trouvames une grande quantité de Cochons ſauvages, qui furent pour nous un méts exquis; mais comme ils étoient extrêmement féroces, il fallut tirer deſſus, ou tâcher de les prendre avec de grands Chiens, qui avoient paſſé dans l'Ile avec le Détachement *Eſpagnol*, envoyé pour fournir des proviſions à la Garniſon de *Guam*. Ces Chiens, qui étoient dreſſés à la chaſſe de ces Cochons, nous ſuivirent volontiers; mais quoique la race en fût vigoureuſe & hardie, les Cochons ſe défendirent ſi bien qu'ils en déchirèrent pluſieurs, de ſorte que leur nombre ſe trouva à la fin diminué de plus de la moitié.

Cet endroit étoit non ſeulement très agréable pour nous, à cauſe de l'abondance & de la bonté des Vivres, mais auſſi tel que nous le pouvions ſouhaiter pour nos Malades attaqués du Scorbut, qui avoit déja fait de ſi cruels ravages parmi nous. Les Bois étoient pleins de Cocotiers qui nous fourniſſoient leurs noix & leurs choux: il y avoit auſſi des Goyaves, des Limons, des Oranges, tant douces qu'amères, & une ſorte de fruit, particulier à ces Iles, que les *Indiens* nomment *Rima*, mais que nous appellions le *fruit à pain*, car nous le mangions au lieu de pain, durant le ſéjour que nous fimes dans l'Ile, & généralement tout notre monde le préféroit même au pain, ſi-bien que pendant notre ſéjour en cet endroit, on ne diſtribua point de pain à l'Equipage. Ce fruit croît ſur un grand arbre qui s'élève aſſez haut, & qui vers la tête ſe diviſe en grandes branches qui s'étendent aſſez loin. Les feuilles de cet arbre ſont d'un beau verd foncé, ont les bords dentelés, & peuvent avoir depuis un pied juſqu'à dix-huit pouces de longueur. Le fruit vient indifféremment à tous les endroits des branches, & la figure en eſt plutôt o-

vale que ronde. Il a une écorce épaiſſe & forte, & environ ſept ou huit pouces de longueur. Chaque fruit croit ſéparément, & jamais en grape. On ne le mange que quand il a toute ſa taille, mais qu'il eſt verd encore; en cet état il ne reſſemble pas mal à un cul d'Artichaud, tant en goût qu'en ſubſtance. Quand il devient tout-à-fait mûr, il eſt mou & jaune, & aquiert un goût doucereux & une odeur agréable, qui tient un peu de celle d'une Pêche mure; mais on prétend qu'alors il eſt mal ſain, & qu'il cauſe la dyſſenterie. Dans la vue ci-jointe de l'Aiguade, eſt repréſenté en (*c*) un des arbres qui portent ce fruit. Outre les fruits, dont nous avons fait mention, nous trouvames dans l'Ile de *Tinian* pluſieurs Végétaux excellens contre le Scorbut, comme des Melons d'eau, de la Dent de Lion, de la Menthe, du Pourpier, du *Cochléaria*, & de l'Oſeille, que nous dévorames avec cette avidité, que la Nature ne manque jamais d'exciter pour ces puiſſans remèdes en ceux qui ſont attaqués du Scorbut. Il paroit par ce qui a été dit, que la vie, que nous menions dans cette Ile, ne pouvoit qu'être très agréable, quoique je n'aye pas encore fait mention de toutes ſes productions. Nous jugeames devoir abſolument nous abſtenir de Poiſſon, à cauſe que ceux de nos Gens qui en avoient mangé, immédiatement après notre arrivée, s'en étoient trouvés un peu incommodés; mais nous étions ſuffiſamment dédommagés de cette eſpèce d'abſtinence par tant de différentes ſortes d'Animaux dont j'ai fait l'enumération. Outre la Volaille, nous trouvames au milieu de l'Ile deux grands Lacs d'eau douce, remplis de Canards, de Sarcelles & de Corlieux: ſans compter les Pluviers ſifflans, qui y étoient en quantité.

On ſera apparemment ſurpris, qu'un ſéjour, ſi richement pourvu de tout ce qui peut contribuer à l'entretien de la vie, & d'ailleurs ſi charmant, fût entieremment inhabité, ſur-tout étant peu éloigné de quelques autres Iles, qui doivent en tirer une partie de leur ſubſiſtance. La réponſe à cette difficulté eſt, qu'il n'y a pas cinquante ans que cette Ile étoit encore peuplée. Les *Indiens*, que nous avions pris, nous aſſurèrent, que les trois Iles, de *Tinian*, de *Rota* & de *Guam*, fourmilloient autrefois d'Habitans, & que *Tinian* ſeul contenoit trente mille ames: mais une Maladie épidemique ayant emporté bien du monde dans ces Iles, les *Eſpagnols* ordonnèrent à tous les Habitans de *Tinian* de venir s'établir dans *Guam* pour y remplacer les morts. Il fallut obéir; mais la plupart tombèrent dans un état de langueur, & moururent bientôt de chagrin d'avoir été

Gezigt van de Waterplaats op het eiland TINLAN.
Vue de l'Aiguade de l'Ile de TINIAN.

été obligés d'abandonner leur patrie & leur ancienne manière de vivre. Et il faut avouer, qu'indépendamment de l'amour que tous les Hommes ont pour leur terre natale, il y a bien peu de Païs au monde, qui méritent autant d'être regrettés que *Tinian*.

Ces pauvres *Indiens* auroient pu naturellement ſe promettre, que placés à une ſi grande diſtance des *Eſpagnols*, ils n'éprouveroient pas les effets du pouvoir de cette ſuperbe Nation; mais il ſemble que leur éloignement n'a pu les garantir de la deſtruction preſque générale du nouveau Monde, tout l'avantage, que leur ſituation leur a procuré, ſe réduiſant à être exterminés un ſiècle ou deux plus tard que les autres. On pourroit peut-être révoquer en doute que le nombre des Inſulaires, qui ont paſſé de *Tinian* à *Guam*, & qui y ſont morts de chagrin, ait été auſſi conſidérable que nous l'avons marqué ci-deſſus; mais pour ne rien dire du témoignage unanime de nos Priſonniers, & de la bonté de l'Ile, nous ajouterons ſimplement, qu'on trouve en divers endroits de *Tinian* des ruines, qui prouvent ſuffiſamment, que le Païs doit avoir été fort peuplé; ces ruines conſiſtent preſque toutes en deux rangs de Piliers, de figure piramidale, & ayant pour baſe un quarré. Ces Piliers ſont l'un de l'autre à la diſtance d'environ ſix pieds, & le double de cet eſpace ſépare ordinairement les rangs. La baſe des Piliers a autour de cinq pieds en quarré, & leur hauteur eſt d'environ treize pieds: ſur le ſommet de chaque Pilier eſt placé un demi-Globe, la ſurface platte en deſſus. Les Piliers & les demi-Globes ſont de ſable & de pierre cimentés enſemble, & recouverts de plâtre. On en concevra plus aiſément la figure en jettant les yeux ſur la vue de l'Aiguade, où une de ces ruines eſt déſignée par la lettre (*a*). En ſuppoſant la vérité du récit que nos Priſonniers nous firent touchant ces reſtes de Bâtimens, l'Ile doit avoir été fort peuplée; car, ſuivant eux, ces Piliers avoient appartenu à des Monaſtères d'*Indiens*; & la choſe nous parut d'autant plus vraiſemblable, qu'on trouve parmi les Payens pluſieurs inſtitutions de ce genre. Quand même ces ruines ſeroient des reſtes des maiſons ordinaires des Habitans, il faut que le nombre de ces derniers ait été très grand, toute l'Ile étant preſque parſemée de ces Piliers.

La quantité & la bonté des Fruits, & en général, des Vivres qu'on trouve dans cette Ile, la beauté de ſes Plaines, la fraicheur de ſes Bois qui exhalent une odeur admirable, l'inégalité avantageuſe de ſon terrain, & l'agréable diverſité de ſes vues, ſont des articles que j'ai déja parcourus. J'ajouterai ici, que tous ces avantages ſont encore grandement aug-

mentés

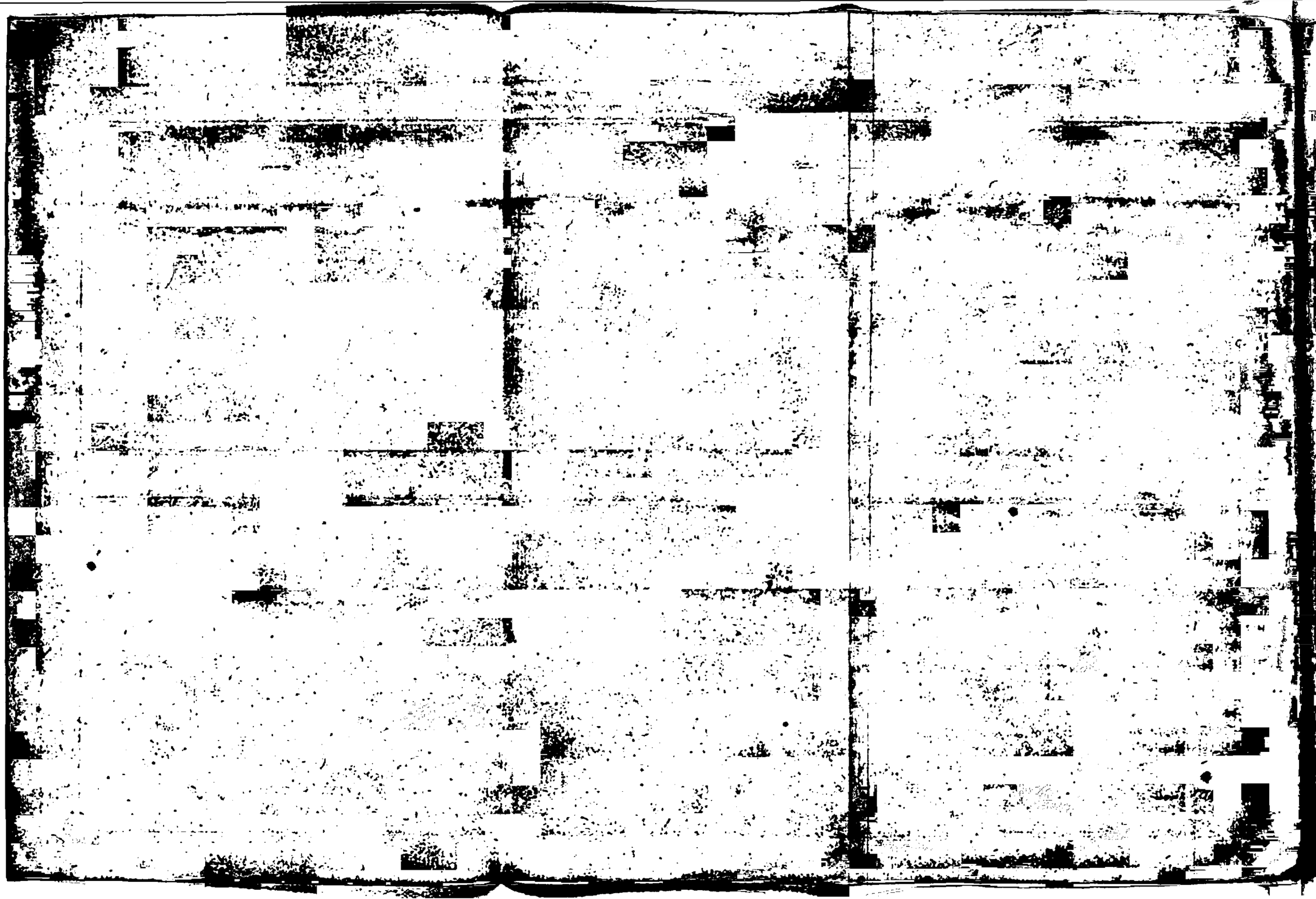
mentés par un autre avantage ſans prix, qui eſt, que les vents frais, qui y ſouflent preſque continuellement, & les pluies, qui y tombent de tems en tems, quoique rarement, & pas longtems, ſont apparemment cauſe, que l'air y eſt admirablement ſain. J'en dois porter ce jugement, puiſqu'il contribua ſi puiſſamment à faire recouvrer la ſanté à nos Malades, & qu'il nous donna à tous un appétit dévorant. Ce dernier effet fut ſi viſible, que quelques-uns de nos Officiers, qui avoient toujours été petits mangeurs, ne faiſant, après un léger déjeuné qu'un ſeul repas médiocre par jour, devinrent ici des gloutons; car au-lieu d'un bon repas, il leur en falloit au moins trois, tels qu'un ſeul auroit ſuffi autrefois pour leur charger l'eſtomac: mais ſi l'appétit étoit grand, la digeſtion ſe faiſoit auſſi à merveille; car après avoir déjeuné d'un bon morceau de Bœuf, ſuivant un uſage établi par nous-mêmes dans l'Ile, nous attendions bientôt après avec impatience l'heure du diner.

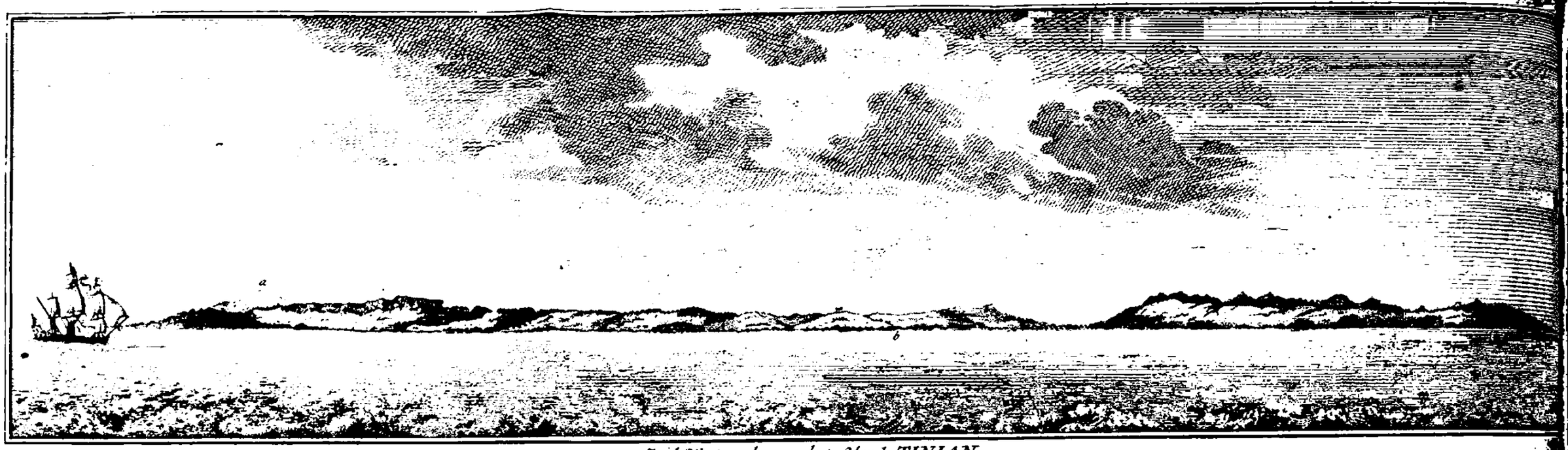
J'aurois pu m'étendre davantage ſur les louanges de ce charmant ſéjour; mais il eſt juſte auſſi de dire un mot des deſagrémens qu'on y rencontre.

Prémierement, à l'égard de l'eau, j'avoue, qu'avant que d'avoir été convaincu du contraire par l'expérience, je n'aurois jamais cru que le manque d'eau courante puiſſe être auſſi parfaitement réparé qu'il l'eſt dans cette Ile par des Puits & des Sources, qu'on trouve par-tout aſſez près de la ſurface, & dont l'eau eſt fort bonne. Au milieu de l'Ile il y a deux ou trois grandes pièces d'excellente eau, dont les bords ſont auſſi réguliers & auſſi unis, que ſi l'on avoit voulu en faire des Baſſins pour l'ornement du lieu. Il eſt ſûr néanmoins, que rélativement à la beauté des vues, le manque de Ruiſſeaux & d'eaux courantes eſt un défaut, dont on n'eſt que très imparfaitement dédommagé par de grandes pièces d'eau dormante, ou par le voiſinage de la Mer, quoique ce dernier article, eu égard à la petiteſſe de l'Ile, ſuppoſe preſque par-tout un coup d'œil fort étendu.

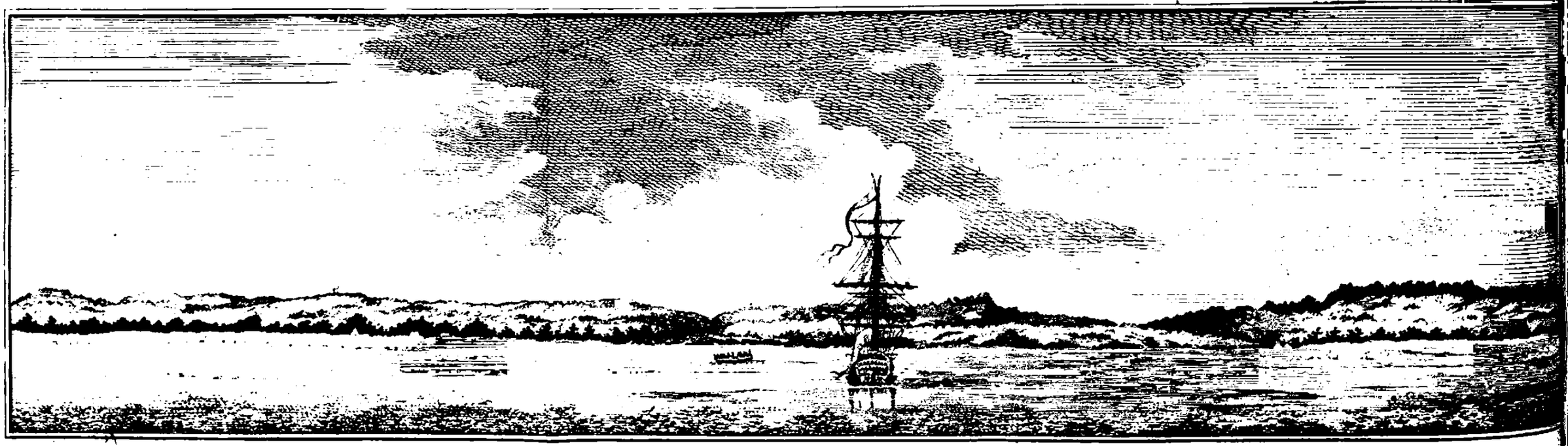
La plus grande incommodité qu'on éprouve dans *Tinian* eſt cauſée par une infinité de Couſins & d'autres ſortes de Moucherons, comme auſſi par des Tiques: car quoique cet Inſecte s'attache ordinairement au Betail, nous ne laiſſames pas d'en être attaqués aſſez ſouvent; & quand cela arrivoit, pour peu qu'on tardât à ôter la Tique, elle cachoit ſa tête ſous l'épiderme, & cauſoit une douloureuſe inflammation. Nous y trouvames auſſi des Mille-pieds & des Scorpions, que nous crumes veni-

meux,





Zuid West zyde van het Eiland TINIAN.
Le Coté du Sud-Ouest de l'Ile de TINIAN.



Gezigt van de Ankerplaats te TINIAN *daar de* CENTURION *water haalde.*
Vue de la Rade de TINIAN, *où le* CENTURION *fit de l'Eau.*

meux ; ſans pourtant qu'aucun de nous en ait jamais rien ſouffert.

Mais un inconvénient bien plus terrible, & dont il nous reſte à parler, eſt que l'ancrage n'y eſt nullement ſûr dans certaines Saiſons de l'année. Le meilleur Mouillage pour des Vaiſſeaux conſidérables eſt au S. O. de l'Ile, ou (*a*) repréſente le Pic de *Saypan*, vu par deſſus la partie Séptentrionale de *Tinian*, & reſtant au N. N. E. demi-quart à l'E. En (*b*) eſt le lieu d'ancrage, à huit milles de diſtance de l'Obſervateur. La vue du même ancrage eſt outre cela encore repréſentée de fort près, afin qu'on coure moins riſque de s'y tromper à l'avenir. Ce fut en cette endroit que le *Centurion* mouilla ſur vingt & deux braſſes d'eau, vis-à-vis d'une Baye ſablonneuſe, environ à un mille & demi du rivage. Le fond de cette rade eſt rempli de Rochers de Corail, fort pointus, qui, durant quatre mois de l'année, c'eſt-à-dire, depuis la Mi-*Juin* juſqu'à la Mi-*Octobre*, rendent le lieu d'ancrage très peu ſûr. Cette Saiſon eſt celle de la Mouſſon de l'Oueſt: auſſi longtems qu'elle dure, le vent, vers le tems de la pleine & ſur-tout de la nouvelle Lune, eſt ordinairement variable, & fait même quelquefois le tour du compas. Il ſouffle alors avec tant de violence, qu'on ne ſauroit guère ſe fier aux plus gros cables; & le danger eſt encore augmenté par la rapidité du flux, qui va au S. E. entre cette Ile & celle d'*Agnigan*, petite Ile proche du bout Méridional de *Tinian*, qui eſt repréſentée dans la Carte générale ſimplement par un point. Ce flux amène une prodigieuſe quantité d'eau, & fait que la Mer s'enfle d'une manière terrible; deſorte que nous eumes plus d'une fois ſujet de craindre d'être ſubmergés par les vagues, quoique nous fuſſions dans un Vaiſſeau de ſoixante pièces de Canon. Les autres huit mois de l'année, c'eſt-à-dire, depuis la Mi-*Octobre* juſqu'à la Mi-*Juin*, il fait un tems égal & conſtant, & pourvu que les cables ſoient bien garnis, il n'y a pas de riſque qu'ils ſoient endommagés: ſi-bien que durant tout cet intervalle la Rade eſt auſſi ſûre qu'on peut la ſouhaiter. J'ajouterai ſimplement ici, que le Banc, qui ſert de lieu d'ancrage, a beaucoup de pente, & court S. O. ſans avoir d'autre bas-fond qu'une ſuite de Rochers au-deſſus de l'eau, éloignée du rivage d'environ un demi-mille, & qui laiſſe un étroit paſſage, que les Chaloupes doivent ſuivre pour ſe rendre dans une petite Baye ſablonneuſe, le ſeul endroit où il leur eſt poſſible d'aborder. Après ce détail touchant l'Ile & ſes productions, il eſt tems que je reprenne le fil de notre Hiſtoire.

Notre prémière occupation, après notre arrivée, fut de porter nos

Malades à terre. Pendant que nous nous aquittions de ce devoir, quatre *Indiens*, qui faiſoient partie du Détachement commandé par le Sergent *Eſpagnol*, vinrent ſe remettre entre nos mains; deſorte qu'avec les quatre autres, que nous avions pris dans le *Pros*, nous en eumes huit en notre pouvoir. Un d'eux s'étant offert, de ſon propre mouvement, à nous indiquer le meilleur endroit pour tuer du Betail, deux de nos Gens eurent ordre d'aller avec lui & de l'aider; mais un d'eux ayant eu l'imprudence de confier ſon fuſil & ſon piſtolet à l'*Indien*, celui-ci ſe ſauva, & les emporta avec lui dans les Bois: ſes Compatriotes, qui étoient restés avec nous, craignant qu'on ne les rendît reſponſables de la perfidie de leur Camarade, demandèrent la permiſſion d'envoyer quelqu'un d'eux dans le Païs, avec promeſſe que cet Emiſſaire rapporteroit non ſeulement les armes, mais engageroit auſſi tout le reſte du Détachement de *Guam* à ſe rendre. Le Commandeur leur accorda leur demande; & un d'eux ayant été dépêché ſur le champ, nous le vimes revenir le lendemain avec le fuſil & le piſtolet; mais il aſſura les avoir trouvés dans un ſentier du Bois, & proteſta avoir pris d'inutiles peines pour découvrir quelqu'un de ſes Compatriotes. Ce rapport avoit un air ſi peu vraiſemblable, que nous ſoupçonnames qu'il ſe machinoit quelque trahiſon, dont il n'y avoit point de meilleur moyen de prévenir les effets, qu'en envoyant à bord tous les *Indiens* qui étoient entre nos mains, ce qui fut exécuté ſur le champ.

Quand nos Malades furent logés dans l'Ile, nous employames tous ceux, qui n'étoient pas abſolument néceſſaires pour les ſervir, à bien garnir pluſieurs braſſes de nos Cables, en commençant par l'endroit, où ils tiennent à l'ancre, pour les empêcher de s'uſer contre le fond. Cette précaution priſe, nous ſongeames à boucher notre voye d'eau; & pour la mieux découvrir, nous commençames, le prémier de *Septembre*, à transporter le Canon vers la poupe, afin de relever par-là le devant du Vaiſſeau. Les Charpentiers ayant pu alors examiner par dehors l'endroit où étoit la voye d'eau, ôtèrent ce qui reſtoit encore du vieux doublage, calfatèrent toutes les fentes qu'il y avoit des deux côtés de l'Eperon, & les recouvrirent de plomb; après quoi ils revêtirent le tout d'un nouveau doublage. Nous crumes alors avoir entierement remedié à cet article; mais à peine eumes-nous remis une partie des Canons à leur place, que nous vimes rentrer l'eau par l'ancienne ouverture avec autant de violence que jamais. Il fallut recommencer l'ouvrage; &, pour mieux réuſſir

cette

cette fois, nous vuidames le Magazin des Canoniers, qui eſt à l'avant du Vaiſſeau, & fimes tranſporter cent trente barils de poudre à bord de la petite Barque *Eſpagnole*, que nous avions priſe en arrivant à *Tinian*. Par ce moyen notre Vaiſſeau, ſe releva environ trois pieds hors de l'eau à la proue, & les Charpentiers défirent le vieux doublage plus bas, & s'y prirent pour le reſte comme ils s'y étoient pris la prémière fois. Suppoſant alors la voye d'eau bien bouchée, nous recommençames à remettre nos Canons à leur place; mais auſſitôt que ceux du ſecond pont eurent été remis, l'eau ſe rouvrit une voye, & rentra à l'ordinaire. Comme nous n'oſions pas défaire le doublage en dedans, de peur que le bout de quelque planche ne vînt à s'échapper, ce qui ne pouvoit arriver ſans que nous allaſſions à fond dans l'inſtant même, il ne nous reſta d'autre reſſource que de calfater en dedans du Vaiſſeau; & par ce moyen la voye d'eau fut bouchée pour quelque tems; mais quand nos Canons eurent été remis à leur place, & que nous eumes repris nos barils de poudre à bord, l'eau rentra de nouveau par un trou à l'endroit de l'une des chevilles de l'Eperon. Nous jugeames alors, que toutes les peines, que nous nous étions données, étoient inutiles, le défaut étant dans l'Eperon même, & que pour y remédier, il falloit attendre qu'il y eût moyen de mettre notre Vaiſſeau à la bande.

Vers la *Mi-Septembre*, pluſieurs de nos Malades furent paſſablement rétablis par le ſéjour qu'ils avoient fait à terre. Le 12 de ce même mois, tous ceux, qui ſe trouvoient en état de maneuvrer, furent envoyés à bord du Vaiſſeau: & alors le Commandeur, qui étoit lui-même attaqué du Scorbut, ſe fit dreſſer une Tente ſur le rivage, où il ſe rendit dans le deſſein d'y paſſer quelques jours, étant convaincu par l'expérience générale de tout ſon Monde, qu'on ne pouvoit employer avec ſuccès aucun autre remède contre cette terrible maladie. L'endroit, où ſa Tente fut dreſſée à cette occaſion, étoit près du puits, qui nous ſervoit d'Aiguade, & eſt un des plus charmans endroits qu'on puiſſe imaginer. Nous en avons déja donné une vue ſous le titre d'Aiguade, ou (*b*) marque la Tente du Commandeur, & (*d*) le puits où nous faiſions de l'eau.

Comme l'Equipage à bord du Vaiſſeau venoit d'être renforcé par ceux que leur ſéjour dans l'Ile avoit rétablis, nous commençames à envoyer nos futailles à terre pour y être remplies, ce qui n'avoit pu ſe faire juſqu'alors, à cauſe que les Tonneliers n'avoient pas été en état de travailler. Nous levames auſſi nos ancres, pour examiner nos cables, que

nous ſoupçonnions devoir être conſidérablement endommagés. Et comme nous n'étions pas loin de la nouvelle Lune, qui étoit le tems où nous avions de violens coups de vent à craindre, le Commandeur, pour plus de ſureté, ordonna qu'on garnît le bout des cables à l'endroit où ils tiennent aux ancres, des chaines des Grapins: on les revetit encore outre cela, à trente braſſes depuis les ancres, & à ſept braſſes depuis les Ecubiers, d'une bonne hanſière de quatre pouces & demi en circonférence. A toutes ces précautions nous ajoutames celle d'abaiſſer entierement la grande vergue & la vergue de Miſaine, afin, qu'en cas de gros tems, le vent eût moins de priſe ſur le Vaiſſeau.

Après nous être ainſi munis contre tout danger, à ce que nous croyions, nous attendimes le 18 de *Septembre*, jour de la nouvelle Lune. Ce jour, & les trois ſuivans s'étant paſſés ſans aucun malheur, quoique le tems fût orageux, tous ceux, qui ſe trouvoient à bord avec moi, comptoient que, grace à la ſageſſe de nos meſures, nous n'avions plus rien à craindre; mais le 22 il fit un vent d'Eſt ſi violent, que nous deſeſpérames bientôt de pouvoir le ſoutenir ſans chaſſer ſur nos ancres. C'eſt ce qui nous fit ſouhaiter que le Commandeur, & le reſte de nos Gens, qui étoient à terre, & qui compoſoient la plus grande partie de l'Equipage, fuſſent à bord avec nous, toute eſpérance de nous ſauver paroiſſant exiger que nous gagnaſſions au plutôt le large; mais toute communication avec l'Ile nous étoit abſolument coupée, & il n'y avoit pas la moindre poſſibilité qu'une Chaloupe y abordât. Le ſoir à cinq heures le cable de notre ancre d'affourche ſe rompit, & le Vaiſſeau dériva ſur ſa ſeconde ancre. Cependant la nuit vint, & la violence du vent alla en augmentant; mais quelque furieux qu'il fût, le flux eut plus de force encore; car ayant au commencement de la tempête couru Nord, il tourna tout-à-coup au Sud, vers les ſix heures du ſoir, & pouſſa le Vaiſſeau en avant, en dépit de la tempête qui battoit ſur la Proue. Les vagues fondoient de tous côtés ſur nous, & une groſſe houle paroiſſoit à chaque inſtant vouloir paſſer par deſſus notre poupe, & engloutir le Vaiſſeau. La Chaloupe, qui étoit amarrée à l'arrière, fut ſoudainement élevée à une telle hauteur, qu'elle caſſa l'architrave de la Galerie du Commandeur, dont la Cabane étoit ſur le demi-pont, & auroit vraiſemblablement monté juſqu'au Fronton, ſi elle n'avoit pas été briſée du coup; cependant un Matelot, qui étoit dans la Chaloupe, fut, quoique fort meurtri, ſauvé par une eſpèce de miracle. Vers les huit heures, le flux devint

devint moins fort, mais la tempête ne diminua point; deſorte qu'à onze heures, le cable de notre ſeconde ancre ſe rompit. On jetta auſſitôt la maîtreſſe ancre, la ſeule qui nous reſtât, mais avant qu'elle touchât le fond, nous fumes emportés de vingt & deux braſſes de profondeur ſur trente & cinq; & après que nous eumes lâché un cable entier, & les deux tiers d'un autre, nous ne trouvames point de fond avec une ligne de ſonde de ſoixante braſſes: c'étoit une marque indubitable, que l'ancre étoit à l'extrémité du banc, & qu'elle ne tiendroit pas longtems, quand même elle auroit pris. Dans un ſi preſſant danger Mr. *Saumarez*, notre prémier Lieutenant, qui commandoit actuellement à bord, eut recours aux ſignaux de détreſſe, en faiſant tirer des coups de Canon, & mettre des feux, pour avertir le Commandeur du danger qui nous menaçoit. Environ à une heure après minuit, un terrible coup de vent, accompagné de pluie & d'éclairs, nous fit quitter le banc, & nous jetta en Mer. Notre ſituation étoit effrayante & triſte à plus d'un égard. D'un côté, il faiſoit une nuit noire, & l'orage ſembloit redoubler; & de l'autre, nous laiſſions dans l'Ile Mr. *Anſon*, avec pluſieurs de nos Officiers, & une grande partie de notre Equipage, faiſant cent treize perſonnes en tout. Notre perte leur ôtoit tout moyen de ſortir de l'Ile: & pour nous, trop foibles pour lutter contre la fureur de la Mer & des vents, nous regardions chaque moment comme devant être le dernier de notre vie.

CHAPITRE III.

Ce qui ſe paſſa à Tinian *après le départ du* Centurion.

LA tempête, qui chaſſa le *Centurion* en Mer, grondoit tellement, que ni le Commandeur, ni aucun de ceux qui étoient à terre, ne purent entendre les coups de Canon, qui devoient ſervir de ſignal de détreſſe; & la lueur continuelle des éclairs avoit empêché qu'on ne vît le feu du Canon. Ainſi, quand à la pointe du jour nos Gens remarquèrent du rivage qu'il n'y avoit plus de Vaiſſeau, leur conſternation fut inexprimable. La plupart, perſuadés que le Vaiſſeau avoit péri, prièrent le Commandeur d'envoyer la Chaloupe faire le tour de l'Ile pour chercher le débris; & ceux qui eſpéroient qu'il étoit ſauvé, oſoient à peine ſe flatter, qu'il ſeroit jamais en état de regagner l'Ile: car le vent étoit toujours à l'Eſt, & très violent, & ils ſavoient que nous étions en trop mauvais état & trop mal pourvus de monde, pour pouvoir lutter contre un tems ſi orageux. Soit que le *Centurion* eût péri, ou ne pût regagner l'Ile, il n'y avoit, dans l'une & l'autre ſuppoſition, aucun moyen pour nos Gens d'en ſortir: car ils ſe trouvoient au moins à ſix cens lieues de *Macao*, qui étoit le Port le plus voiſin; & ils n'avoient d'autre Vaiſſeau que la petite Barque *Eſpagnole*, d'environ quinze tonneaux, qu'ils avoient priſe en arrivant à *Tinian*, & qui n'étoit pas capable de contenir le quart de leur monde. Le hazard que quelque Vaiſſeau ami touchât à l'Ile, & les emmenât, ne pouvoit être compté pour rien, aucun Vaiſſeau *Européen*, excepté le nôtre, n'y ayant peut-être jamais mouillé; & il y auroit eu de la folie à attendre que des accidens pareils à ceux qui nous avoient conduits à *Tinian*, y feroient, de pluſieurs ſiècles, aborder quelque autre Vaiſſeau. Ainſi il ne leur reſtoit que la triſte attente de paſſer le reſte de leurs jours dans cette Ile, en diſant un éternel adieu à leur terre natale, à leurs amis, à leurs familles, & à tous les agrémens qu'ils pouvoient ſe promettre dans le ſein de leur Patrie.

Encore n'étoit ce pas là ce qu'ils avoient le plus à craindre: car ils devoient naturellement appréhender, que le Gouverneur de *Guam*, dès qu'il ſeroit inſtruit de leur ſituation, n'envoyât des forces ſuffiſantes pour les prendre, & pour les lui amener; après quoi, le traitement le plus favorable,

vorable, qu'ils puſſent eſpérer, auroit été d'être détenus Priſonniers le reſte de leur vie: car à juger de la conduite du Gouverneur de *Guam*, par celle que les *Eſpagnols* tiennent ordinairement dans ces Contrées lointaines, il les auroit probablement condamnés à une mort honteuſe, comme Pirates, leurs commiſſions ſe trouvant à bord du *Centurion*.

Quoique ces cruelles idées fiſſent certainement impreſſion ſur Mr. *Anſon*, il ne laiſſa pas de conſerver ſon air ferme & tranquille. Ses prémières réflexions avoient roulé ſur les moyens de ſe tirer avec ſon monde de la ſituation deſeſpérée où ils ſe trouvoient. Il communiqua le plan, qu'il s'étoit formé à cet égard, à ceux de ces Gens, qui lui paroiſſoient les plus intelligens, & s'étant convaincu par les converſations qu'il eut avec eux, que la choſe étoit praticable, il tâcha d'animer ſon monde à mettre la main à l'œuvre promtement & avec vigueur. Dans cette vue il leur repréſenta, qu'il n'y avoit aucune apparence que le *Centurion* eût péri: qu'il auroit eu aſſez bonne opinion de leur habileté en fait de Marine, pour ne pas croire qu'ils ſe fuſſent laiſſés aller à une frayeur auſſi chimérique; que s'ils conſidéroient avec attention ce qu'un pareil Vaiſſeau pouvoit ſupporter, ils avoueroient, qu'il étoit en état de ſoutenir tout l'effort de la tempête; que peut-être il reviendroit dans peu de jours; & que ſi on ne le revoyoit pas, la ſuppoſition la moins favorable, qu'on pourroit faire, ſeroit, qu'il avoit été jetté ſous le vent de l'Ile aſſez loin pour ne pouvoir pas la regagner, ce qui l'obligeroit à prendre la route de *Macao* ſur la Côte de la *Chine*. Il leur dit enſuite que comme il falloit ſe préparer à tout évènement, il avoit, dans la dernière ſuppoſition, ſongé à un moyen de les tirer de l'Ile, & de rejoindre à *Macao* le *Centurion*; que ce moyen étoit de haler la Barque *Eſpagnole* à terre, de la ſcier en deux, & de l'allonger de douze pieds, ce qui en feroit un Bâtiment de près de quarante tonneaux, & capable de les tranſporter tous à la *Chine*; qu'il avoit conſulté les Charpentiers, qui étoient convenus que la choſe étoit très faiſable, & qu'il ne falloit que les efforts réunis de ceux à qui il parloit. Il ajouta, que pour ce qui le concernoit, il prétendoit partager le travail avec eux, & qu'il n'exigeoit de quel d'entre eux que ce fût, rien, que lui Commandeur ne fût prêt à faire. En terminant ſon diſcours, il leur fit ſentir de quelle importance il étoit de ne point perdre de tems; & que pour être mieux préparés à tout évènement, il falloit commencer l'ouvrage ſur le champ, & tenir pour certain, que le *Centurion* ne pouvoit pas revenir; parce que, quand même il revien-

viendroit, ce que Mr. *Anſon* ne croyoit guère poſſible, quoiqu'il ne marquât point ce qu'il penſoit là-deſſus, le pis du pis ſeroit d'avoir travaillé inutilement durant quelques jours; au-lieu que ſi le Vaiſſeau ne reparoiſſoit pas, leur ſituation, & la ſaiſon de l'année, exigeoient d'eux tout l'empreſſement & toute l'activité poſſibles.

Ces remontrances produiſirent leur effet, qui néanmoins ne fut pas d'abord auſſi puiſſant que Mr. *Anſon* auroit pu l'eſpérer. A la vérité, il leur releva le courage, en leur montrant la poſſibilité de ſortir de l'Ile: bonheur, dont ils n'avoient point eu juſqu'alors la moindre idée; mais par cela même qu'ils ſe voyoient cette reſſource, ils commencérent à trouver leur ſituation moins effraiante, & à ſe flatter que le retour du *Centurion* les diſpenſeroit de l'exécution du plan de Mr. *Anſon*, qu'ils prévoyoient devoir être un grand & pénible ouvrage. Ces conſidérations empêchèrent pendant quelques jours, qu'ils ne miſſent tous la main à l'œuvre de bon cœur; mais à la fin, étant généralement convaincus de l'impoſſibilité du retour du Vaiſſeau, tous entreprirent avec ardeur la tâche qui leur avoit été aſſignée, & y mirent toute l'induſtrie & l'application que le Commandeur pouvoit déſirer, ſe trouvant ponctuellement à la pointe du jour au lieu du rendez-vous, d'où chacun ſe rendoit à l'endroit qui lui étoit marqué, & y travailloit juſqu'à l'entrée de la nuit.

Qu'il me ſoit permis d'interrompre ici un moment le fil de ma narration, pour rapporter un incident, qui cauſa, pendant quelque tems, plus d'inquiétude à Mr. *Anſon* que n'avoient fait tous nos deſaſtres paſſés. Peu de jours après que le Vaiſſeau eut été jetté en mer, quelques-uns des nôtres, qui étoient ſur le rivage, crièrent, *une voile.* Ce cri répandit une joie générale, chacun ſuppoſant, que c'étoit notre Vaiſſeau qui revenoit; mais un inſtant après on apperçut une ſeconde voile, ce qui détruiſit entierement l'eſpérance, que nos Gens venoient de concevoir, & les mit dans l'embaras de deviner ce que pouvoient être ces deux voiles. Le Commandeur les examina ſoigneuſement avec ſa Lunette d'approche, & remarqua que c'étoient deux Chaloupes. A cette vue, il ne put s'empêcher de croire, que le *Centurion* étoit allé à fond, & que ceux qui s'en étoient pu ſauver, revenoient avec les deux Chaloupes de ce Vaiſſeau. Cette ſoudaine & cruelle idée agit ſi puiſſamment ſur lui, que, pour cacher ſon émotion, il fut obligé de ſe retirer, ſans dire mot à perſonne, dans ſa Tente, où il paſſa de bien triſtes momens, dans la ferme perſuaſion que le Vaiſſeau étoit perdu, & qu'il falloit abſolument renoncer

noncer à la flatteuſe attente de ſe ſignaler par quelque Expédition glorieuſe.

Mais ces accablantes réflexions ceſſèrent de le tourmenter, quand il s'apperçut, que les deux prétendues Chaloupes, qu'il voyoit dans l'éloignement, étoient des *Pros Indiens*. Comme il remarqua que ces *Pros* dirigeoient leur cours vers le rivage, il ordonna qu'on ôtât tout ce qui auroit pu leur donner le moindre ſoupçon, & fit cacher ſes Gens dans des Haliers, afin de s'aſſurer des *Indiens*, dès qu'ils ſeroient arrivés à terre: après que les *Pros* furent avancés juſqu'à un quart de mille de terre, ils s'arrêtèrent tout court, & étant reſtés immobiles durant près de deux heures, ils portèrent au Sud. Mais revenons à l'exécution du deſſein d'allonger la Barque.

Si l'on conſidère combien nos Gens étoient mal pourvus de tout ce qui leur étoit néceſſaire pour exécuter ce deſſein, on aura lieu d'être convaincu, qu'indépendamment de pluſieurs autres articles auſſi importans, la ſeule entrepriſe d'allonger la Barque étoit accompagnée de grandes difficultés. Ces difficultés auroient été beaucoup moindres dans un endroit pourvu des matériaux & des inſtrumens néceſſaires; mais quelques-uns de ces inſtrumens devoient encore être fabriqués, & pluſieurs des matériaux manquoient abſolument; & il ne falloit pas un médiocre degré d'induſtrie pour ſuppléer à tout cela. Quand le corps de la Barque auroit été achevé, ce n'auroit été là qu'un ſeul article; & il en reſtoit encore pluſieurs autres de la même importance: il falloit pourvoir la Barque d'Agrés, l'avitailler, & enfin lui faire parcourir un eſpace de ſix ou ſept cens lieues, dans des Mers, où aucun de nous n'avoit jamais paſſé. Quelques-uns de ces articles étoient accompagnés de difficultés aſſez grandes pour rendre l'exécution de l'entrepriſe impoſſible, & tous les efforts de nos Gens inutiles, ſans divers accidens favorables & inattendus. Je vais donner un détail abrégé du tout.

Par un très grand bonheur les Charpentiers, tant du *Glouceſter* que du *Tryal*, étoient à terre avec leurs Caiſſes d'inſtrumens, quand le Vaiſſeau fut jetté en mer. Le Forgeron s'y trouvoit pareillement, & avoit avec lui ſa forge & quelques outils, mais ſes ſoufflets étoient reſtés à bord; deſorte qu'il ne lui étoit point poſſible de travailler, & ſans lui il n'y avoit rien à faire. Le prémier ſoin de nos Gens fut de fabriquer une paire de ſoufflets. Il leur manquoit cependant du cuir; mais ils y ſuppléèrent par des peaux, dont ils avoient ſuffiſamment: car ayant trouvé un tonneau de chaux, que les *Indiens* ou les *Eſpagnols* avoient préparé pour leur uſa-

ge, ils ſe ſervirent de cette chaux pour tanner quelques peaux; & quoique l'ouvrage dût naturellement n'être pas fort bon, le cuir ne laiſſa pas de ſervir, & les ſoufflets dont le Canon d'une arme à feu étoit le tuyau, n'avoient d'autre défaut que la mauvaiſe odeur d'un cuir mal préparé.

Pendant que le Forgeron travailloit à ſon ouvrage, d'autres abattoient des arbres, & en ſcioient des planches; & comme c'étoit là le travail le plus pénible, le Commandeur y mit lui-même la main pour encourager davantage ſes Gens. Comme ils n'avoient, ni aſſez de poulies, ni la quantité néceſſaire de cordages pour haler la Barque à terre, on propoſa de la mettre ſur des rouleaux. La tige des Cocotiers étant fort unie & cylindrique, fut jugée très propre à leur fournir les rouleaux dont ils avoient beſoin. On abatit donc quelques-uns de ces arbres, aux bouts desquels on pratiqua des ouvertures pour recevoir des barres. Dans ce même tems on creuſa un baſſin ſec, où l'on fit entrer la Barque par un chemin fait exprès depuis la Mer juſqu'au baſſin. Tandis que les uns travailloient à allonger la Barque, les autres tuoient des Bœufs, & amaſſoient toutes ſortes de proviſions: & quoique naturellement on eût lieu de craindre, que, dans un ſi grand nombre d'occupations différentes, il ne ſe mêlât de la négligence & de la confuſion, le bon ordre, qui avoit été établi, & l'ardeur, que chacun marquoit à remplir ſa tâche, firent néanmoins avancer l'ouvrage à ſouhait. Je crois que le manque de liqueurs fortes contribua beaucoup à rendre nos Gens d'auſſi bonne volonté. Comme ils n'avoient à terre ni vin ni eau de vie, le jus de noix de Coco leur ſervoit conſtamment de boiſſon, & cette boiſſon, quoique très agréable, n'étoit nullement enivrante.

Les Officiers ayant délibéré ſur tout ce qu'il faudroit pour équiper la Barque, trouvèrent que les Tentes, qui étoient à terre, & les cordages de reſerve que le *Centurion* y avoit laiſſés par hazard, pourroient, en y ajoutant les voiles & les agrés de la Barque même, ſuffire tellement quellement pour cette Barque quand elle ſeroit allongée: & comme ils avoient quantité de ſuif, ils réſolurent de la mêler avec de la chaux, & de ſuiver la Barque de ce mélange, qu'ils ſavoient être très propre pour cela. Il paroit par tout ce que je viens de dire, que pour ce qui regarde l'équipement, il ne s'en falloit guère que tout ne fût aſſez bien: mais il reſtoit un terrible inconvénient, qui étoit la petiteſſe de ce nouveau Vaiſſeau: malgré tout l'allongement qu'on pouvoit lui donner, il ne devoit pas même être de quarante tonneaux, ce qui le rendoit incapable

de

de fournir du logement ſous le Pont à la moitié de l'Equipage: il étoit outre cela ſi peſant par le haut, que ſi nos Gens avoient reçu ordre de venir tous enſemble ſur le Pont, la Barque auroit couru grand riſque de renverſer ſur le côté; mais c'étoit là une difficulté inſurmontable, puiſqu'il n'étoit pas poſſible d'aggrandir cette Barque au-delà de ce qui a été dit.

Après qu'on eut réglé ce qui concernoit les agrés & la maneuvre de la Barque, un article eſſentiel fut d'avoir les proviſions néceſſaires pour un ſi long trajet. Ce ne fut pas un médiocre embaras que celui où nos Officiers ſe trouvèrent à cette occaſion; ils n'avoient à terre, ni pain, ni aucune ſorte de grain, le *fruit à pain*, qui nous avoit tenu lieu de l'une & de l'autre de ces choſes durant notre ſéjour dans l'Ile de *Tinian*, ne pouvant pas ſe conſerver en Mer. Quoiqu'il ne manquât pas de Betail en vie, ils n'avoient pas de ſel pour ſaler du Bœuf; & quand ils en auroient eu, dans un Climat ſi chaud le ſel n'auroit pas pris. A la vérité, il nous reſtoit encore une petite quantité de Bœuf ſeché, que nous avions trouvée dans l'Ile en y débarquant; mais cette proviſion ne pouvoit nullement ſuffire pour un voyage de ſix cens lieues. A la fin, il fut réſolu, qu'on prendroit à bord le plus de noix de Coco qu'il ſe pourroit, de ménager le Bœuf ſeché en le diſtribuant avec beaucoup d'épargne, & de ſuppléer au pain par du ris. Pour avoir ce ris, il s'agiſſoit quand la Barque ſeroit achevée, de tenter une expédition contre l'Ile de *Rota*, où on ſavoit que les *Eſpagnols* avoient de grandes plantations de ris, confiées aux ſoins des Habitans *Indiens*. Mais comme cette entrepriſe ne pouvoit s'exécuter que de force, on examina ce qu'il y avoit de poudre à terre, & il fut trouvé, qu'en raſſemblant le tout avec ſoin, il n'y en auroit que pour quatre-vingts-dix coups de fuſil. Ce n'étoit pas un coup pour chaque homme: pauvre reſſource pour des Gens, qui devoient ſe paſſer, durant un mois, de pain & de tout ce qui pouvoit en tenir lieu, à moins qu'ils ne s'en procuraſſent par la force des armes.

Il nous reſte encore à parler du plus cruel de tous les embaras, qui, ſans un concours d'accidens tout-à-fait ſinguliers, auroit rendu leur départ abſolument impoſſible. Il ne fallut que peu de jours pour regler ce qui avoit rapport à la fabrique & à l'équipement du Vaiſſeau; & cela étant fait, il y avoit moyen de calculer à peu près en quel tems le Bâtiment ſeroit achevé. Les Officiers devoient naturellement conſidérer enſuite le cours qu'il falloit ſuivre, & la terre où il convenoit d'aborder. Ces réflexions les menèrent à la décourageante découverte, qu'il n'y

avoit dans l'Ile ni Bouſſole ni Quart de nonante. A la vérité le Commandeur avoit apporté à terre une petite Bouſſole de poche pour ſon uſage particulier; mais le Lieutenant *Brett* l'avoit empruntée pour déterminer la poſition des Iles voiſines; & cet Officier ſe trouvoit dans le *Centurion*: & pour ce qui eſt d'un Quart de nonante, on ne pouvoit en aucune façon s'attendre à en rencontrer un à terre, où cet inſtrument n'eſt d'aucun uſage; deſorte qu'on l'avoit laiſſé dans le Vaiſſeau.

Huit jours s'étoient déja écoulés depuis le départ du *Centurion*, avant que leur perpléxité à cet égard fût un peu diminuée. A la fin, en fouillant dans une caiſſe appartenant à la Barque *Eſpagnole*, ils trouvèrent une petite Bouſſole, qui, quoiqu'elle ne valût guère plus que celles, qui ſervent d'amuſette aux Ecoliers, fut pour eux un tréſor ineſtimable. Peu de jours après, ils eurent de nouveau le bonheur de trouver ſur le rivage un Quart de nonante, qu'on avoit jetté en Mer parmi des guenilles, qui avoient appartenu à quelques-uns de nos Gens, morts depuis notre arrivée à *Tinian*. La vue de cet inſtrument fit un extrême plaiſir; mais en l'examinant, on s'apperçut que les pinnules y manquoient, & qu'ainſi on n'en pouvoit faire aucun uſage; cependant, le bonheur continuant à leur en vouloir, peu de jours après, un de nos Gens ayant, par curioſité, tiré la layette d'une vieille table, que les flots avoient pouſſée à terre, y trouva quelques pinnules, qui convenoient très bien au Quart de nonante. Cet inſtrument étant ainſi complet, on examina s'il étoit bon, en s'en ſervant pour prendre la hauteur connue du lieu, & on eut la ſatisfaction de voir qu'il déterminoit la Latitude de *Tinian* avec aſſez de préciſion. Tous ces obſtacles, qu'on avoit eu bien ſoin de cacher à nos Gens, pour leur épargner l'idée d'un travail inutile, étant en quelque ſorte ſurmontés, l'ouvrage alloit ſon train heureuſement & avec vigueur. La ferrure néceſſaire étoit preſque achevée; les planches & les autres pièces de bois, qui auroient pu ſervir, quoique nullement ſciées ſuivant les règles de l'art, étoient toutes prêtes; ſi bien que le 6 d'*Octobre*, qui étoit le quatorzième jour depuis le départ du Vaiſſeau, nos Gens halèrent la Barque à terre, & employèrent les deux jours ſuivans à la ſcier en deux, en prenant bien garde que la ſcie ne paſſât par aucune de ſes planches, & les deux parties furent placées à la diſtance l'une de l'autre qu'il falloit. Tous les matériaux ayant été préparés d'avance, le lendemain, qui étoit le 9 d'*Octobre*, ils commencèrent à ajuſter les pièces requiſes pour l'allongement; & vers ce tems ils avoient une idée ſi exac-

exacte de ce qui leur reſtoit à faire, & étoient tellement maîtres de la choſe, qu'ils pouvoient marquer exactement quand le tout ſeroit fini. Auſſi le départ fut-il fixé au 5 de *Novembre*. Mais leurs travaux devoient être terminés plutôt, & plus heureuſement; car l'après-midi de l'11. *Octobre*, un des Gens de l'Equipage du *Glouceſter*, étant ſur une hauteur au milieu de l'Ile, apperçut le *Centurion* dans l'éloignement, & courant de toutes ſes forces vers l'endroit de débarquement, il vit, en chemin faiſant, quelques-uns de ſes Camarades, auxquels il cria comme en extaſe, *le Vaiſſeau, le Vaiſſeau.* Mr. *Gordon*, Lieutenant de Marine, jugeant par la manière, dont cette nouvelle étoit annoncée, qu'elle devoit être vraie, courut vers l'endroit où le Commandeur & ſon monde étoient à l'ouvrage, & étant frais & en haleine, dévança aiſément l'homme du *Glouceſter*, & aborda avant lui Mr. *Anſon.* Celui-ci, à l'ouie d'une nouvelle ſi heureuſe & ſi peu attendue, jetta à terre ſa hache, avec laquelle il travailloit actuellement; & la joie, qu'il reſſentit, altéra en lui, pour la prémière fois, cette parfaite égalité d'ame qu'il avoit conſervée juſqu'alors. Tous ceux, qui ſe trouvoient avec lui, coururent vers le rivage avec des tranſports difficiles à imaginer, voulant repaître leurs yeux d'un ſpectacle ſi ardemment ſouhaité, & qu'ils avoient déja compté depuis longtems ne jamais voir. Vers les cinq heures du ſoir, tout le monde, ſans exception, apperçut le *Centurion* en pleine Mer; & une Chaloupe, chargée de dix-huit hommes de renfort, & de divers rafraichiſſemens pour l'Equipage, lui ayant été envoyée, il mouilla heureuſement le lendemain après-midi à la Rade, où le Commandeur ſe rendit auſſitôt à bord, & fut reçu avec les acclamations de joie les plus ſincères & les plus éclatantes: car on pourra juger par le récit abrégé, que nous allons donner, de nos craintes, auſſi bien que des dangers & des fatigues que nous eſſuiames, durant nos dix-neuf jours d'abſence de *Tinian*, ſi un Port, des rafraichiſſemens, du repos, & le plaiſir de revoir notre Commandeur, & nos Compagnons de voyage, dûrent être moins agréables pour nous, que notre retour le fut pour eux.

CHAPITRE IV.

Ce qui ſe paſſa à bord du Centurion, *après qu'il eut été jetté en Mer, juſqu'à ſon retour à l'Ile de* Tinian.

APrès avoir ramené le *Centurion à Tinian*, & rendu compte au Lecteur des occupations & des projets de ceux qui étoient reſtés à terre, je vais lui décrire les fatigues & les ſouffrances que nous éprouvames à bord de ce Vaiſſeau, pendant les dix-neuf triſtes jours que nous tinmes la Mer.

J'ai déja dit que ce fut le 22 de *Septembre*, au milieu d'une nuit des plus obſcures, qu'une terrible tempête & une Marée des plus violentes, nous fit chaſſer ſur nos ancres & nous jetta en pleine Mer. Nous nous trouvames dans l'état le plus déplorable: notre Vaiſſeau faiſoit eau, nous avions trois cables paſſés par les Ecubiers, & à l'un de ces cables pendoit l'unique ancre qui nous reſtoit: pas un de nos Canons n'étoit amarré, ni pas un de nos Sabords fermé; nos Haubans étoient tous relâchés, & aucun de nos Mâts de Hune n'étoit funé. Avant que la tempête fût formée, nous avions amené notre grande Vergue & celle de Miſaine, deſorte que nous ne pouvions tendre que la ſeule voile d'Artimon. Nous n'avions à bord que cent & huit perſonnes, y compris pluſieurs Nègres & pluſieurs *Indiens*: c'étoit environ le quart de l'Equipage qu'il nous falloit, & dans ce nombre, il y avoit pluſieurs Mouſſes, & plus de Gens encore qui ne faiſoient que ſe remettre du Scorbut, & à qui la convaleſcence n'avoit pas rendu la moitié de leurs forces. Dès-que nous fumes en Mer, la violence de la tempête & le roulis du Vaiſſeau y fit entrer une telle quantité d'eau, par nos Ecubiers, nos Sabords & nos Dalots, que jointe aux voies d'eau de notre Navire, elle nous occupa aux pompes, tous tant que nous étions. Cependant quelque danger qu'elle nous fît courir, nous en enviſagions un plus preſſant encore; car nous nous croyions pouſſés directement ſur l'Ile d'*Agnigan*, dont nous n'étions qu'à deux lieues, & la voile d'Artimon, qui étoit la ſeule que nous puſſions porter, ne ſuffiſoit pas pour nous faire éviter ce péril. Nous employames les derniers efforts pour hiſſer la grande Vergue & la Vergue de Miſaine, dans l'eſpérance que ſi nous pouvions ſeulement faire uſage de nos voiles baſſes

baſſes, nous pourrions doubler l'Ile & nous dérober au naufrage. Mais après trois heures de travail inutile, les Driſſes rompirent, & nos forces ſe trouvèrent ſi épuiſées, que nous fumes obligés de nous abandonner au riſque de périr qui nous paroiſſoit inévitable; car nous étions perſuadés pendant tout ce tems, que nous dérivions vers l'Ile d'*Agnigan*, & la nuit étoit ſi obſcure, que nous ne nous attendions à reconnoître la Terre, que par la ſecouſſe que nous ſentirions en y échouant. Nous paſſames ainſi pluſieurs heures dans la ferme perſuaſion de périr, & dans la cruelle attente d'éprouver ce malheur dans un moment. Ces terreurs ne finirent qu'avec le jour, qui nous fit voir cette Ile formidable, qui étoit à une aſſez grande diſtance, & qu'un violent courant venant du Nord, nous avoit fait éviter.

La tempête, qui nous avoit forcé ſur nos ancres & chaſſé de la Rade de *Tinian*, ne commença à s'abattre qu'au bout de trois jours: alors nous remimes notre Vergue de Miſaine en état & nous travaillames à laiſſer notre grande Vergue, mais les Driſſes rompirent; & un de nos Gens en ayant été tué, cet accident nous arrêta dans cette maneuvre. Le lendemain, 26 de *Septembre*, fut pour nous tous un jour de cruelle fatigue: car, en pareils cas, perſonne n'eſt exemt de travail, & quiconque ſe trouve à bord devient Matelot. Notre principale occupation fut de retirer notre maitreſſe ancre, que pendant tout ce tems, nous avions trainée, à Côte du Vaiſſeau, au bout d'un cable allongé d'un autre. Cet ouvrage étoit doublement néceſſaire; car outre le riſque de naviger avec une ancre en cet état, c'étoit de plus la dernière qui nous reſtât, & ſi nous étions venus à la perdre nous nous ſerions trouvés dans les plus grands embaras, quand même nous euſſions eu le bonheur de regagner la Rade. Nous y travaillames donc douze heures de ſuite de toutes nos forces, & nous en étions parvenus à amener cette ancre à vue; mais la nuit ſurvenant & nous trouvant exceſſivement fatigués, nous fumes obligés de nous arrêter & de laiſſer notre ouvrage imparfait, juſqu'au lendemain matin, qu'aidés des forces que le repos d'une nuit nous avoit rendues, nous vinmes à bout de notre entrepriſe & remimes notre ancre ſur le Boſſoir.

Le même jour, 27 de *Septembre*, nous réuſſimes encore à une autre opération importante, c'étoit celle de hiſſer notre grande Vergue; & alors, nous trouvant en quelque ſorte remis du trouble, & du déſordre où nous étions, lorſque nous fumes jettés en Mer, & pouvant faire uſa-

ge:

ge de nos voiles baſſes, nous commençames à porter à l'Eſt, dans l'eſpérance de regagner l'Ile de *Tinian* & de rejoindre notre Commandeur en peu de jours: car nous ne nous faiſions qu'à quarante-ſept lieues au Sud-Oueſt de cette Ile. Mais le 1 d'*Octobre*, ayant déja fait aſſez de chemin, pour pouvoir la découvrir, nous fumes fort déconcertés de nous appercevoir que nous étions loin de notre compte, & nous fumes convaincus, que les courans nous avoient portés vers l'Oueſt. Nous ne pouvions eſtimer au juſte à combien cette dérive pouvoit aller, ni par conſéquent combien de tems il nous falloit encore pour regagner cette Ile; cependant nous avions lieu de craindre de manquer d'eau; nous ne ſavions pas trop bien quelle quantité nous en avions à bord, & nous avions remarqué que pluſieurs de nos Futailles étoient uſées & qu'elles avoient coulé plus d'à moitié. Enfin le jour ſuivant, nous ſortimes de l'incertitude où nous étions, & la vue de l'Ile de *Guam*, nous apprit que les Courans nous avoient fait dériver quarante-quatre lieues à l'Oueſt, plus que ne portoit notre eſtime. Aſſurés du point où nous étions, nous portames à l'Eſt, avec un travail extrême, car le vent étant fixe à la bande de l'Eſt, nous étions obligés à faire de fréquentes bordées; & notre Equipage étoit ſi foible, qu'en mettant tous la main à l'œuvre, c'étoit tout ce que nous pouvions faire que de virer de bord. Cette terrible fatigue ne finit que l'11 d'*Octobre*, dix-neuvième jour depuis notre départ; ce fut alors que nous parvinmes à la vue de *Tinian*, & que nous reçumes du renfort de ceux qui étoient à terre, comme je l'ai rapporté ci-devant. Ce ſoir même, nous jettames l'ancre dans la Rade de cette Ile, & nous nous trouvames, à notre grande joie, réunis avec nos Compagnons, heureuſement délivrés les uns & les autres des craintes & des travaux où ce triſte accident nous avoit jettés.

CHA-

CHAPITRE V.

Ce que nous fimes à Tinian, *juſqu'à notre dernier départ de cette Ile; avec une courte deſcription des Iles des* Larrons.

Dès que le Commandeur fut revenu à bord du *Centurion*, au retour de ce Vaiſſeau à *Tinian*, il réſolut de ne reſter à cette Ile, qu'auſſi longtems qu'il le faudroit, pour faire une proviſion ſuffiſante d'eau, & dans cette vue, nous nous mimes immédiatement à l'ouvrage. Mais la perte de notre double Chaloupe, qui avoit été briſée contre notre poupe, la nuit que nous fumes forcés en Mer, nous jetta dans de grands embaras. Nous fûmes obligés de tranſporter toutes nos Futailles ſur des Radeaux, & les Courans étoient ſi violens, qu'outre les délais & les peines que ce tranſport nous occaſionna, il nous arriva ſouvent de perdre les Radeaux & toute leur charge. Ce ne fut pas tout, le 14 d'*Octobre*, un coup de vent, violent & ſoudain, nous fit chaſſer ſur notre ancre & nous rejetta en Mer. Il eſt vrai que pour cette fois, nous avions à bord le Commandeur & les principaux Officiers, mais il reſtoit à terre près de ſoixante & dix hommes, occupés à remplir nos Futailles & à ramaſſer des proviſions. Ils avoient avec eux nos deux Canots, qui ne ſuffiſoient pas pour les ramener à bord, tous à la fois, ainſi on leur envoya le Bateau à dix huit rames, & on leur marqua par un ſignal de s'embarquer en auſſi grand nombre qu'il ſe pourroit. Les deux Canots vinrent d'abord, pleins de monde, mais il y avoit quarante de nos Gens, employés à tuer des Bêtes à corne, dans le Bois, & à les tranſporter au lieu d'embarquement; & quoique le Bateau reſtât pour les emmener, le Vaiſſeau fut efflotté à une ſi grande diſtance de terre, qu'il leur fut impoſſible de nous joindre. Cependant le tems étant plus favorable, & notre Equipage plus fort que la prémière fois, nous revinmes à l'ancre, au bout de cinq jours, & délivrames ceux qui étoient à terre, de la crainte qu'ils avoient encore eue d'être abandonnés dans cette Ile déſerte.

A notre arrivée, nous trouvames que la Barque *Eſpagnole*, unique objet de leurs dernières eſpérances, avoit encore ſubi une nouvelle métamorphoſe. Ceux qui étoient reſtés à terre, déſeſpérant de nous revoir, & ayant conçu que le travail d'allonger cette Barque étoit alors un tra-

vail exceſſif & inutile, vu leur petit nombre, avoient réſolu d'en réjoindre les deux pièces & de la remettre dans ſon prémier état. L'ouvrage avançoit déja, & ils en ſeroient venus à bout, ſi notre retour ne l'eût fait abandonner.

En arrivant nous apprimes qu'immédiatement avant notre retour, deux *Pros* s'étoient approchés du rivage, & s'étoient arrêtés là juſqu'à ce que la vue de notre Vaiſſeau les avoit fait éloigner. A cette occaſion, je vais rapporter un incident, arrivé pendant la prémière abſence de notre Vaiſſeau, mais dont je n'ai pas encore parlé, pour ne pas interrompre le fil de la narration.

J'ai déja dit qu'une partie du Détachement, qui étoit ſous les ordres du Sergent *Eſpagnol*, étoit reſté caché dans les Bois; & nous nous étions d'autant moins mis en peine de les y chercher, que nos Priſonniers nous aſſuroient qu'il étoit impoſſible à ces Gens de gagner l'Ile de *Guam*, ni d'y faire parvenir aucun meſſage. Pendant la prémière abſence du *Centurion*, le Commandeur qui étoit reſté à terre, entreprit avec quelques-uns de ſes Officiers, de faire le tour de l'Ile: dans cette promenade, étant ſur une petite hauteur ces Meſſieurs apperçurent dans un Vallon voiſin, un petit buiſſon auquel ils remarquèrent un mouvement progreſſif. Cet objet, comme l'on peut croire, attira leur attention, & ils s'aſſurèrent bientôt que c'étoient quelques fagots de branches de Cocos trainés par des Gens qui en étoient couverts. Il n'étoit pas difficile de conclurre que ce devoit être quelques-uns de ceux du Détachement du Sergent *Eſpagnol*; & le Commandeur avec ſa Compagnie ſe mit à leurs trouſſes, dans l'eſpérance de découvrir le lieu de leur retraite. Les *Indiens* ſe voyant découverts, s'enfuirent au plus vite; mais Mr. *Anſon* étoit ſi près d'eux, qu'il ne les perdit de vue, que dans le moment qu'ils entroient dans leur Caverne. Il les y ſuivit, & la trouva vuide, les *Indiens* s'étant échappés par une autre iſſue, qui donnoit ſur une deſcente eſcarpée. Mr. *Anſon* ne trouva dans cette Caverne, pour toutes armes, que deux vieux Mouſquets; mais il y avoit des proviſions en abondance, entre autres des côtes de Porc ſalé, qui étoient excellentes. Les *Indiens* avoient préparé un diner copieux, vu le petit nombre qu'ils étoient; d'où nos Gens inférèrent que l'appétit extraordinaire, qu'ils ſe ſentoient, depuis qu'ils ſe trouvoient dans cette Ile, étoit un accident commun à tous ceux qui y faiſoient quelque ſéjour. Mr. *Anſon* & ſa Compagnie profitèrent de ce repas, qui leur venoit fort à propos; auſſi bien

bien notre Commandeur ne voyoit pas moyen d'attraper les *Indiens*, qu'il auroit pourtant bien voulu joindre, comptant, s'il pouvoit leur parler, de réuſſir à les engager à notre ſervice. Malgré les aſſurances que nos Priſonniers nous avoient données de l'impoſſibilité de la choſe, nous avons eu lieu depuis d'être perſuadés, que ces *Indiens* furent tranſportés à *Guam*, longtems avant notre départ de *Tinian*.

Après notre ſecond retour à cette Ile, nous travaillames de toutes nos forces à completer notre proviſion d'eau; &, le 20 d'*Octobre*, nous en avions cinquante tonneaux à bord, quantité que nous crumes ſuffiſante pour notre Traverſée juſqu'à *Macao*. Le lendemain, nous envoyames à terre, un homme de chaque Gamelle, pour y chercher autant qu'ils pourroient d'Oranges, de Citrons, de Cocos, & d'autres Fruits que l'Ile fournit. Ces Pourvoyeurs étant revenus le ſoir du même jour, nous mimes le feu à la Barque *Eſpagnole* & au *Pros*, hiſſames nos Chaloupes à bord, & quittames *Tinian*, pour la troiſième & dernière fois; emportant avec nous une idée de cette Ile, qui tient un peu du romanesque, & que produiſirent en nous, la fertilité de ſon terroir, la beauté du païſage, la pureté de ſon air, & les avantures ſingulières que nous y avions eues.

Avant que de parler de notre Traverſée d'ici à *Formoſa*, & delà à *Canton*; je vais donner une courte deſcription des Iles des *Larrons*, ou Iles *Mariancs*, du nombre deſquelles eſt celle de *Tinian*.

Ces Iles furent découvertes en 1521 par *Magellan*, & par ce qui eſt dit dans ſon Voyage, des deux qu'il reconnut, ce doivent être celles de *Saypan* & de *Tinian*; toutes deux belles, fertiles, & ſituées entre 15° & 16°. de Latitude Septentrionale: car ce ſont-là les traits par où elles ſont déſignées dans ce Voyage, & ces traits conviennent parfaitement aux deux Iles que je viens de nommer. Celle de *Tinian* a reçu des *Eſpagnols* le ſurnom de *Buenariſta*, & celle de *Saypan*, qui eſt à 15° 22', de Latitude Nord n'offre pas un coup d'œil moins agréable: on peut s'en convaincre par la vue, que j'en donne ici. C'eſt celle du côté du Nord-Oueſt de l'Ile, priſe à la diſtance de trois lieues.

On compte ordinairement douze de ces Iles; mais il paroit par la Carte, que je joins ici de la partie Septentrionale de l'Océan *Pacifique*, que ſi on veut compter les Ilots & les Rochers, il s'en trouvera plus de vingt. Ces Iles ont été autrefois fort peuplées; on prétend même, qu'il n'y a pas plus de ſoixante ans que *Guam*, *Rota* & *Tinian*, qui en ſont

les trois principales, contenoient plus de cinquante mille Habitans. Depuis ce tems-là *Tinian* eſt totalement dépeuplé, & on n'a laiſſé que deux ou trois cens *Indiens* à *Rota*, pour cultiver du Ris qui ſert à nourrir les Habitans de *Guam*; enſorte qu'il n'y a proprement que cette dernière Ile, qu'on puiſſe dire habitée. C'eſt-là que les *Eſpagnols* ont un Etabliſſement, un Gouverneur & une Garniſon, & que le Galion de *Manille* touche à ſon retour d'*Acapulco*. Les *Eſpagnols* diſent que cette Ile a trente lieues de tour, & qu'elle eſt peuplée de quatre mille ames, dont le quart habite la Ville de *St. Ignatio de Agand*, Capitale de l'Ile, & réſidence du Gouverneur. Les Maiſons en ſont, dit-on, conſidérables pour un lieu auſſi reculé & d'auſſi peu de commerce, elles ſont bâties de pierres & de bonne charpente. Ce poſte qui n'eſt important que par le paſſage du Galion & les rafraichiſſemens qu'il lui fournit, eſt défendu par deux Forts, ſitués ſur le rivage de la Mer; l'un s'appelle le Château de *St. Angelo*, & défend la Rade où le Galion mouille, autant que ſes forces le permettent, telles qu'on peut les eſtimer par l'état de ſon Artillerie, qui conſiſte en cinq pièces de huit livres de balles. L'autre, nommé *St. Louis*, eſt à quatre lieues au N. E. du prémier, & deſtiné à défendre une Rade où mouille un petit Bâtiment de *Manille*, qui vient à cette Ile, tous les deux ans une fois. Ce dernier Fort eſt garni d'Artillerie, préciſément comme l'autre: & outre ces deux Forts, il y a encore une Batterie de cinq pièces, ſur une éminence voiſine de la Mer. La Garniſon *Eſpagnole* conſiſte en trois Compagnies d'Infanterie, de quarante à cinquante hommes chacune; & ce ſont-là toutes les Troupes, ſur quoi le Gouverneur peut compter: car pour les *Indiens*, il s'y fie ſi peu, qu'il a pris le parti de ne leur ſouffrir ni Armes à feu, ni Lances.

Les autres Iles, quoiqu'inhabitées, ſont fertiles en pluſieurs ſortes de vivres excellens; mais ſans Ports, ni bonnes Rades. J'ai déja parlé de celle de *Tinian*; la Rade de *Guam* n'eſt pas beaucoup meilleure; il arrive ſouvent que le Galion, quoiqu'il n'y ſéjourne que vingt-quatre heures, chaſſe ſur ſes ancres, eſt jetté en Mer, & contraint d'abandonner ſa Chaloupe. On ne ceſſe de la part du Conſeil de *Manille* d'exhorter le Gouverneur de *Guam*, à employer toute ſon induſtrie pour découvrir un Port ſûr dans ces Quartiers. Je ne ſais juſqu'où va cette induſtrie, & quels ſoins on s'eſt donnés pour cet effet; mais il eſt certain que juſqu'à préſent, on ne connoit pas un ſeul bon Port, dans aucune des Iles, qu'on trouve en aſſez grand nombre, entre le *Mexique* & les *Philippines*; quoique

que dans tout autre Quartier du Monde, rien ne ſoit ſi commun que de trouver de fort petites Iles, fournies de Ports excellens.

On voit que le nombre des *Eſpagnols*, habitués à *Guam*, eſt fort petit, en comparaiſon de celui des *Indiens*, & qu'autrefois c'étoit encore tout autre choſe. Ces *Indiens* ſont des Gens bienfaits, réſolus, & à en juger par quelques-uns de leurs uſages, très ingénieux. Leurs *Pros*, qui ſont les ſeuls Vaiſſeaux dont ils ſe ſervent, depuis des ſiècles, ſont d'une invention, qui feroit honneur aux Nations les plus civiliſées. On ne peut rien imaginer de plus convenable que ces *Pros*, pour la navigation de ces Iles, qui giſent toutes à peu près ſous le même Méridien, entre les limites des vents aliſés, & où par conſéquent, pour paſſer de l'une à l'autre, il falloit des Bâtimens propres ſur-tout à recevoir le vent de côté. Ceux-ci répondent parfaitement à cette vue; outre cela la ſtructure en eſt ſi ſimple, & ils ſont d'une viteſſe ſi extraordinaire, qu'ils méritent bien qu'on en faſſe une deſcription particulière, d'autant plus que ceux qui en ont déja parlé, n'en ont pas donné une idée aſſez éxacte. C'eſt à quoi je vais tâcher de ſuppléer, tant pour contenter la curioſité des Lecteurs, que dans l'eſpérance que ceux, qui ſont employés à la conſtruction de nos Vaiſſeaux, & nos Marins, en pourront tirer quelque utilité. Au reſte je ſuis en état de remplir cette tâche: j'ai dit cidevant qu'un de ces Bâtimens nous tomba entre les mains, à notre arrivée à *Tinian*: Mr. *Brett* le débâtit, afin d'en examiner & meſurer toutes les pièces; ainſi on peut regarder la deſcription, que j'en vais donner, comme très éxacte.

Ces Bâtimens ſont nommés *Pros*, à quoi on ajoute ſouvent l'épithète de volant, pour marquer l'extrême viteſſe de leur cours. Les *Eſpagnols* en racontent des choſes incroyables, pour quiconque n'a jamais vu voguer ces Vaiſſeaux; mais ils ne ſont pas ſeuls témoins de faits extraordinaires à cet égard: ceux qui voudront en avoir quelques-uns bien avérés, peuvent s'en informer à *Portsmouth*, où l'on fit il y a quelques années des expériences, ſur la viteſſe de ces Bâtimens, avec un *Pros* aſſez imparfait qu'on y avoit conſtruit dans ce Port. Ce que je puis dire, c'eſt que ſuivant l'eſtime de nos Gens, qui les ont obſervés à *Tinian*, tandis qu'ils voguoient, avec un vent aliſé frais, ils faiſoient vingt milles en une heure: cela n'approche pas de ce que les *Eſpagnols* en racontent, mais c'eſt cependant une très grande viteſſe.

La conſtruction de ces *Pros* eſt toute différente de ce qui ſe pratique dans

tout le reſte du Monde, en fait de Bâtimens de Mer: tous les autres Vaiſſeaux ont la Proue différente de la Poupe, & les deux côtés ſemblables; les *Pros*, au contraire, ont la Proue ſemblable à la Poupe, & les deux côtés différens: celui qui doit toujours être au Lof, eſt plat; & celui qui doit être ſous le vent, eſt courbe, comme dans tous les autres Vaiſſeaux. Cette figure & le peu de largeur de ces Bâtimens les rendroit fort ſujets à ſombrer ſous voiles, ſans une façon fort extraordinaire qu'on y ajoute; c'eſt une eſpèce de Cadre, ajuſtée au côté qui eſt ſous le vent, & qui ſoutient une poutre creuſée, & taillée en forme de petit Canot. Le poids de ce Cadre ſert à tenir le *Pros* en équilibre, & le petit Canot qui eſt au bout, & qui plonge dans l'eau, ſoutient le *Pros*, & l'empêche de ſombrer ſous voiles. Le corps du *Pros*, au moins de celui que nous avons examiné, eſt compoſé de deux pièces, qui s'ajuſtent ſuivant la longueur, & qui ſont couſues enſemble, avec de l'écorce d'arbres, car il n'entre aucun fer dans cette conſtruction. Le *Pros* a deux pouces dépaiſſeur vers le fond; ce qui va en diminuant juſqu'aux bords, qui ne ſont épais que d'un pouce. Les dimenſions de chaque partie ſe concevront aiſément, à l'aide de la Planche ci-jointe, où tout eſt éxactement rapporté à la même Echelle: je vais en donner les renvois auſſi diſtinctement qu'il me ſera poſſible.

La Figure 1. repréſente le *Pros* ſous voile, vu du côté du Lof.

La Figure 2. le repréſente, vu par Proue, le Cadre & le petit Canot qu'il ſoutient à ſon extrémité, eſt du côté qui eſt ſous le vent.

La Figure 3. eſt le Plan de tout le Bâtiment: (*A. B.*) eſt le côté du *Pros* qui eſt au Lof; (*C D*) le côté qui eſt ſous le vent; (*E F G H*) le Cadre qui s'étend du même côté; (*K L.*) le petit Canot au bout de ce Cadre; (*M N P Q*) deux bras, dont l'un vient de la Poupe & l'autre de la Proue, deſtinés à affermir le Cadre; (*R S*) une Planche mince, placée au côté du *Pros* qui eſt ſous le vent, pour l'empêcher de puiſer par le haut; c'eſt-là que s'aſſeoit l'*Indien*, qui vuide l'eau du fond du *Pros*, & cette Planche ſert auſſi à y placer des Marchandiſes; (*I*) eſt l'endroit de la pièce du milieu du Cadre, où le Mât eſt fixé: ce Mât eſt affermi, (*Figure* 2.) par l'Etançon (*C D*), par le Hauban (*E F*), & par deux Etais, dont on en voit un, (*Fig.* 1.) (*C D*), l'autre eſt caché par la Voile. La Voile (*E F G*) (*Fig.* 1.) eſt faite de Nattes; le Mât, la Vergue, la Vergue intérieure & le Cadre ſont de Bambous: le Talon de la Vergue eſt toujours logé dans un des Creux (*T*) ou (*V*) (*Fig.* 3.) ſuivant

BATIMENT LEGER des Isles des LARRONS.

Fig. 1.

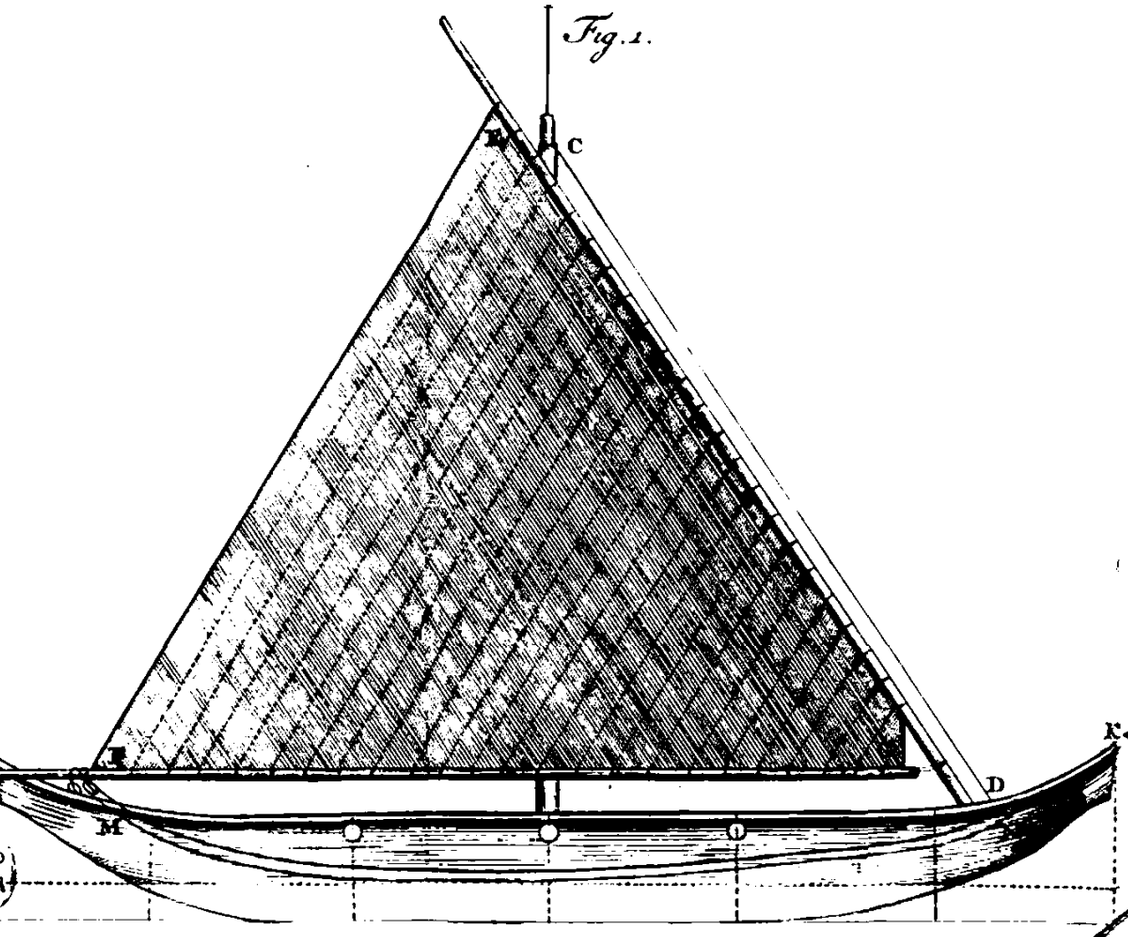
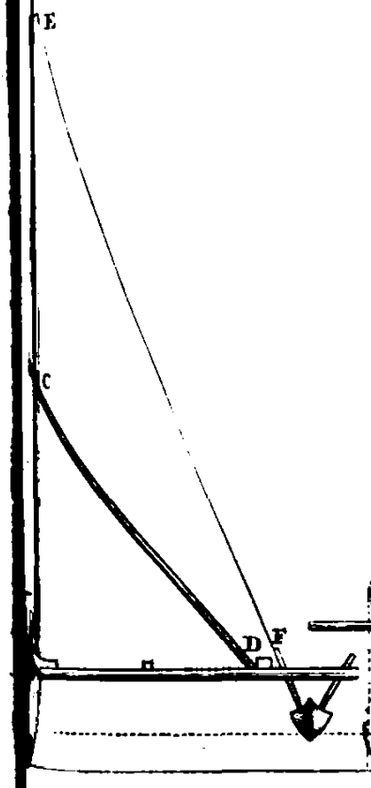


Fig. 2.



Echelle de Pieds.
Schaal van Voeten.

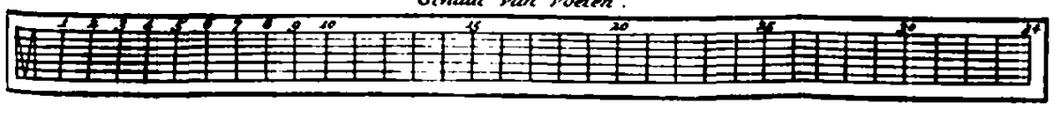
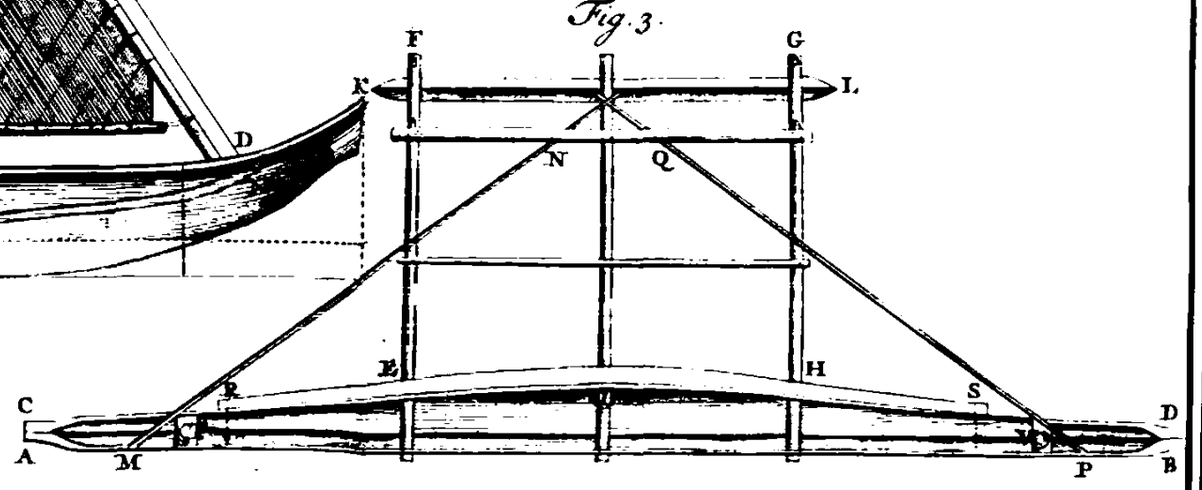



Fig. 3.



Een VLIEGENDE BOOT, genomen in de Ladrones Eilanden.

vant la Bordée que court ce *Pros*. Lorſqu'on veut changer de Bordée, on arrive un peu pour avoir le vent en Poupe; alors en lâchant l'Ecoute, on dreſſe la Vergue, & faiſant courir le Talon, le long du côté du Lof, on le fixe dans le Creux oppoſé; tandis que la Vergue inférieure, en lâchant l'Ecoute (*M*), & en halant l'Ecoute (*N*) (*fig.* 1.) prend une ſituation oppoſée à celle où elle étoit auparavant; ainſi ce qui étoit la Poupe du *Pros* en devient la Proue, & on a changé de Bordée. Quand il eſt néceſſaire de prendre des Ris, ou de ferler la Voile, cela ſe fait en la roulant autour de la Vergue inférieure. Un *Pros* eſt ordinairement monté de ſix ou ſept *Indiens*; l'un à la Proue & l'autre à la Poupe: ces deux gouvernent chacun à ſon tour, par le moyen d'une Pagaye, dont ſe ſert celui qui eſt à la Poupe, ſuivant la Bordée que l'on court. Les autres s'occupent à vuider l'eau qui peut entrer par hazard dans le Vaiſſeau, & à maneuvrer la Voile. On voit par cette deſcription, que ces *Pros* ſont d'une commodité admirable, pour voyager entre ces Iles qui ſont toutes ſituées Nord & Sud, & entre les limites des vents aliſés d'Eſt. Ces Bâtimens vont mieux qu'aucun autre à la Voile avec un vent de côté, & ont la commodité d'aller & venir, en changeant ſeulement leur voile, & ſans jamais virer de bord. Ils ont auſſi l'avantage d'aller avec une viteſſe bien plus grande, qu'un Vaiſſeau qui a le vent en Poupe, & ſouvent plus vite que le vent même. Quelque paradoxe que cette propoſition puiſſe paroître, elle n'en eſt pas moins vraie, & nous la voyons tous les jours vérifiée par une expérience commune & qu'on peut faire ſans aller en Mer: il ne faut que faire attention aux Moulins à vent, dont les ailes ſe meuvent quelquefois plus vite que le vent: & c'eſt-là un avantage que les Moulins ordinaires auront toujours ſur tous ceux dont le mouvement ſeroit horizontal. Car les ailes d'un Moulin horizontal ſe dérobent à la viteſſe du vent, à meſure qu'elles tournent plus vite: au lieu que les Moulins ordinaires, ſe mouvant perpendiculairement au courant de l'air, le vent agit ſur leurs ailes dans leur plus violent mouvement, tout comme ſi elles étoient en repos.

En voila aſſez ſur la conſtruction & ſur les uſages de ces Bâtimens extraordinaires: il eſt vrai que l'on trouve dans pluſieurs endroits des *Indes Orientales*, des Vaiſſeaux qui ont quelque reſſemblance avec ceux-ci; mais aucun ne leur eſt comparable, tant en ſimplicité dans leur ſtructure, qu'en viteſſe dans leurs mouvemens. Il paroit qu'on pourroit inférer de-là que les *Pros* ſont les Originaux de tous ces autres Bâtimens; qu'ils

ſont

ſont la production de quelque génie diſtingué de ces Iles, dont les Peuples voiſins n'ont fait qu'imiter l'invention. Quoique les Habitans des Iles des *Larrons* n'ayent pas de communication directe avec les Peuples voiſins, il y a cependant au S. & S. O. de ces Iles, un grand nombre d'autres Iles, qu'on croit s'étendre juſques vers les Côtes de la *Nouvelle Guinée*. Ces Iles ſont ſi peu éloignées de celles des *Larrons*, que des Pirogues en ont été quelquefois jettées par le mauvais tems, à l'Ile de *Guam*, & il y a quelques années que les *Eſpagnols* envoyèrent une Barque, pour en faire la découverte. Ils y laiſſèrent même deux Miſſionaires Jéſuites, qui dans la ſuite ont été maſſacrés par les Habitans. Il eſt fort apparent que des *Pros* des Iles des *Larrons*, auront de même été jettés vers quelques-unes de ces Iles nouvelles. Il ſemble que la même rangée d'Iles s'étend vers le S. E. auſſi bien que vers le S. O. & même à une très grande diſtance; car *Schouten*, qui traverſa la partie Méridionale de l'Océan *Pacifique*, en 1615, rencontra une grande double Pirogue, pleine de monde, à plus de mille lieues au S. E. des Iles des *Larrons*. S'il eſt permis de conjecturer que cette Pirogue double fut une imitation des *Pros*, il faudra ſuppoſer dans tout cet intervalle, une rangée d'Iles, aſſez voiſines l'une de l'autre, pour donner lieu à quelque communication, ne fut-ce qu'accidentelle: & ce qui confirme cette idée, c'eſt que tous ceux qui ont fait la Traverſée d'*Amérique* aux *Indes Orientales*, ſous quelque Latitude Méridionale que ce ſoit, ont trouvé pluſieurs petites Iles, parſemées dans ce vaſte Océan.

D'un autre côté, la Carte *Eſpagnole*, qu'on trouvera à la fin de cet Ouvrage, montre que cette longue rangée d'Iles, ſe continue auſſi vers le Nord, depuis celles des *Larrons*, juſqu'au *Japon*; deſorte que les Iles des *Larrons* ne ſont qu'une très petite partie d'une longue chaine d'Iles, qui s'étendent juſqu'au *Japon*, & delà peut-être juſqu'aux Terres Auſtrales inconnues. Mais il eſt tems de reprendre le récit de nos avantures.

CHA-

CHAPITRE VI.

Route de Tinian *à* Macao.

J'Ai dit ci-devant, que le ſoir du 21 d'*Octobre*, nous primes congé de l'Ile de *Tinian*, & que nous fimes route vers le Port de *Macao*, ſur les Côtes de la *Chine*. La Mouſſon de l'Eſt paroiſſoit bien fixée; & nous avions un vent frais & conſtant, qui nous ſoufflоit en Poupe, de ſorte que nous faiſions quarante à cinquante lieues par jour. Mais la Mer étoit fort mâle & nous prenoit en Poupe, ce qui travailloit extrêmement notre Vaiſſeau: notre Funin, qui étoit preſque tout pourri, en ſouffrit beaucoup; & notre voie d'eau s'en augmenta. Par bonheur pour nous, nos Gens étoient en parfaite ſanté: tout le monde travailloit avec ardeur, & la fatigue de la pompe jointe aux autres travaux de la maneuvre, ne cauſoit ni plaintes, ni impatience.

Il ne nous reſtoit de toutes nos ancres, que notre grande ancre ſeule, excepté celles de nos Priſes, qui étoient à fond de calle, & trop légères, pour que nous puſſions nous y fier; nous n'étions pas ſans inquiétude ſur la manière dont nous pourrions nous tirer d'affaire, quand nous viendrions ſur les Côtes de la *Chine*. Ces Côtes nous étoient inconnues, aucun de nous ne les ayant fréquentées, & il étoit indubitable que nous ſerions obligés d'y mouiller pluſieurs fois. Notre grande ancre étoit trop peſante pour ce ſervice journalier, ainſi on réſolut de prendre les deux plus grandes ancres de nos Priſes, de les joindre au même Jas, & d'attacher entre leurs deux verges, deux pièces de Canon de quatre livres de balle: c'eſt ce qui fut exécuté, dans la vue de nous en ſervir comme de ſeconde ancre. Nous en fimes de même de notre ancre de toue avec une troiſième ancre de nos Priſes, & nous la deſtinames à nous ſervir d'ancre d'affourche: deſorte qu'outre la grande ancre nous nous en trouvames deux autres ſur les Boſſoirs, l'une de 3900 ℔, & l'autre de 2900 ℔.

Le 3 de *Novembre*, à trois heures après-midi, nous vimes une Ile, que nous crumes d'abord être celle de *Botel Tobago Xima*; mais en l'approchant de plus près elle nous parut beaucoup plus petite qu'on ne la repréſente ordinairement. Une heure après nous en découvrimes une ſeconde, cinq ou ſix milles plus à l'Oueſt. Comme toutes les Cartes & les

Journaux de Marine, que nous avions, ne faiſoient mention d'aucune autre Ile, à l'Eſt de *Formoſa*, que de *Botel Tobago Xima*, & que nous n'avions pu prendre la hauteur à midi, nous craignimes que quelque Courant extraordinaire ne nous eût pouſſés dans le voiſinage des Iles de *Bashée*; & par précaution, nous amenames nos voiles dès-que la nuit vint, & reſtames en cet état juſqu'au lendemain matin. Le tems qui étoit couvert & embrumé, nous tint encore en incertitude juſqu'à neuf heures, que le jour s'éclaircit, & nous fit revoir les deux mêmes Iles. Nous portames alors à l'Oueſt, & à onze heures nous découvrimes la Pointe Méridionale de l'Ile de *Formoſa*. Cette vue nous prouva que la ſeconde Ile que nous avions trouvée, étoit *Botel Tobago Xima*, & la prémière une petite Ile, ou un Rocher ſitué à cinq ou ſix milles de cette Ile, dont les Cartes ni les Journaux ne font point de mention.

Dès-que nous eumes la vue de l'Ile de *Formoſa*, nous portames à l'Oueſt vers le Sud, pour en doubler la pointe; & nous eumes l'œil au guet pour découvrir les Rochers de *Vele Rete*, que nous n'apperçumes qu'à deux heures après-midi. Nous les avions alors à l'O. N. O. à trois milles de diſtance; & la Pointe Méridionale de *Formoſa* nous reſtoit au même inſtant au N. demi-quart à l'Oueſt, à cinq lieues. Pour éviter ces Rochers, nous portames d'abord au S. vers l'Oueſt, & nous les laiſſames entre nous & la Terre. Ce n'étoit pas ſans raiſon, que nous avions apporté tant d'attention à ces Rochers; car quoiqu'ils paroiſſent hors de l'eau, auſſi gros que le corps d'un Vaiſſeau, ils ſont environnés de Briſans de tous côtés, & il y a un Bas-fond qui s'étend depuis ces Rochers, juſqu'à un mille & demi, vers le Sud; enſorte qu'ils peuvent paſſer pour très dangereux. Le cours de *Botel Tobago Xima* à ces Rochers eſt S. O. vers l'Oueſt, & la diſtance douze à treize lieues. La Pointe Méridionale de *Formoſa*, eſt à 21: 50'. de Latitude Septentrionale, & à 23: 50'. de Longitude à l'Oueſt de *Tinian*, ſuivant nos meilleures eſtimes; quoique quelques-uns de nous la miſſent un degré de plus à l'Oueſt.

Tandis que nous dépaſſions ces Rochers, on cria au feu à l'avant du Vaiſſeau: l'alarme fut fort vive, & tout l'Equipage y courut en telle confuſion, que les Officiers eurent bien de la peine à appaiſer le tumulte. Dès-qu'ils eurent rétabli l'ordre, & calmé les eſprits, on s'apperçut bientôt que le feu venoit du foier de la Cuiſine, & en démoliſſant le mur de briques, il fut d'abord éteint: car le mal ne venoit que de ce que ces briques trop échauffées communiquoient le feu à la boiſerie voiſine.

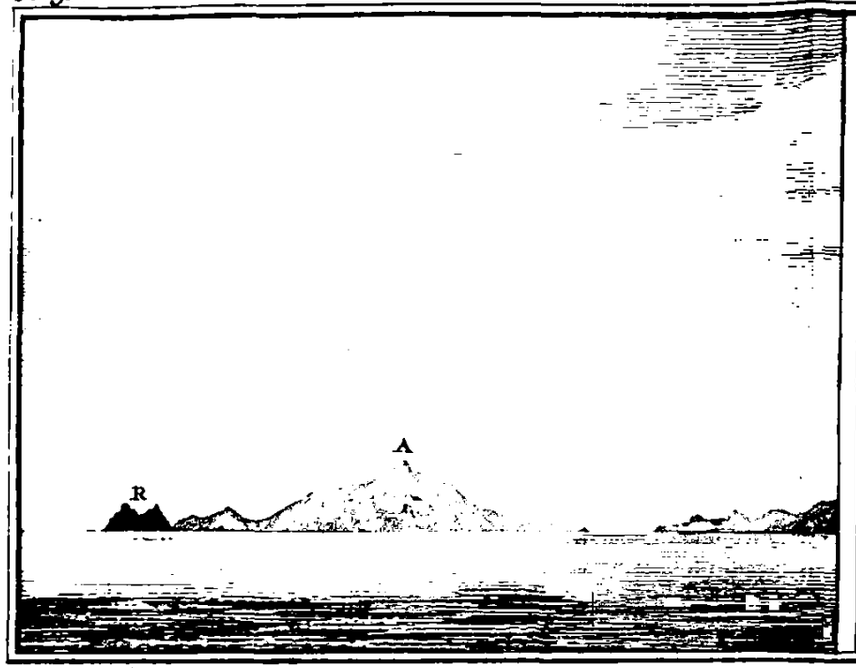
Le

Le ſoir nous fumes ſurpris par la vue d'un ſpectacle, que nous primes d'abord pour l'effet de quelques Briſans, mais qui mieux examiné, ſe trouva une eſpèce d'illumination, cauſée par des feux allumés ſur l'Ile de *Formoſa*. Nous nous figurames que c'étoient des ſignaux, que les Habitans faiſoient pour nous engager à toucher dans cet endroit, mais c'eſt ce qui ne convenoit pas à nos deſſeins, & nous étions fort preſſés de relâcher à *Macao*. De *Formoſa*, nous portames à l'O. N. O. & quelquefois plus au Nord, dans la vue de gagner les Côtes de la *Chine*, à l'Eſt de *Pédro Blanco*; car le Rocher qui porte ce nom ſert d'un très bon guide aux Vaiſſeaux deſtinés pour *Macao*. Nous continuames ce cours juſqu'à la nuit, pendant laquelle nous amenames ſouvent, pour jetter la ſonde: mais ce ne fut que le 5 de *Novembre*, à neuf heures du matin, que nous trouvames fond, à quarante-deux braſſes, fond de ſable gris, mêlé de coquillages. A vingt milles delà, vers l'O. N. O. nous eumes trente-cinq braſſes, même fond; enſuite les profondeurs furent en diminuant; de trente-cinq braſſes, juſqu'à vingt-cinq: mais peu après, à notre grande ſurpriſe, elles reſſautèrent ſubitement à trente braſſes. Nous ne ſavions que penſer de ce changement, car toutes les Cartes marquent les ſondes fort régulières, au Nord de *Pédro Blanco*; & l'incertitude où cela nous jetta nous tint fort alertes, & nous fit virer au N. N. O. Après avoir couru trente-cinq milles, dans cette direction, les ſondes recommencèrent à diminuer régulierement, juſqu'à vingt & deux braſſes, que nous eumes enfin, vers minuit, la vue des Côtes de la *Chine*, qui étoient au Nord vers l'Oueſt, à quatre lieues de diſtance. D'abord nous amenames, & reſtames le Cap au largue, pour attendre le jour. Avant le lever du Soleil, nous fumes fort ſurpris de nous voir au milieu d'un nombre incroyable de Bateaux de Pecheurs, qui couvroient toute la Mer, auſſi loin que la vue pouvoit s'étendre. Je crois, ſans hyperbole, qu'il y en avoit plus de ſix mille; chacun portant trois, quatre, ou cinq hommes; mais la plupart cinq. Cet eſſain de Pecheurs n'eſt pas particulier à cet endroit; nous avons trouvé le même ſpectacle tout le long de cette Côte, dans notre route vers *Macao*. Nous ne doutames pas un moment, que nous ne trouvaſſions dans tout ce nombre de Pecheurs, un Pilote qui voulût nous guider dans notre route, mais quoiqu'ils rodaſſent tout près de notre Vaiſſeau, & que nous tâchaſſions de les attirer par l'amorce, la plus puiſſante ſur tout *Chinois*, de quelque rang & condition qu'il ſoit, je veux dire par un bon nombre de Piaſtres, que nous leur faiſions voir;

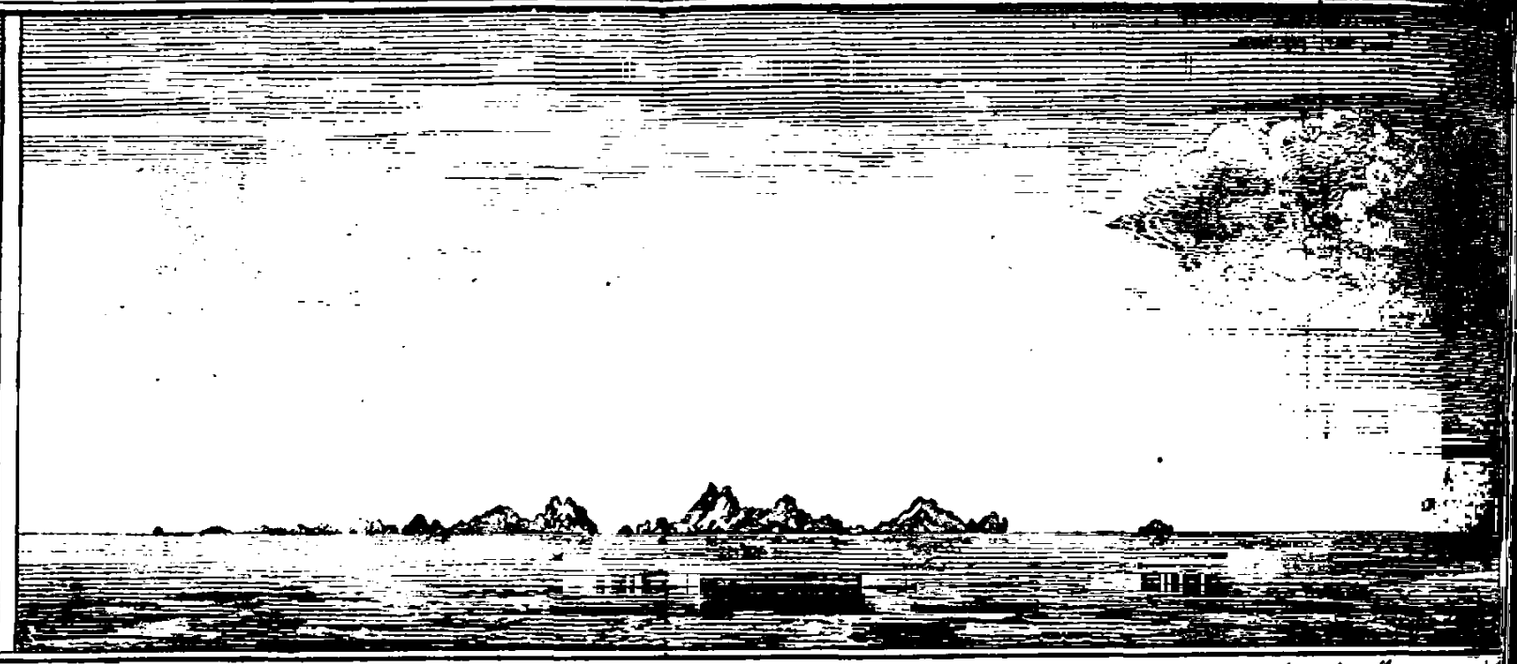
aucun d'eux ne voulut venir à bord, ni nous donner la moindre direction. Je crois bien que la principale difficulté venoit de ce qu'ils ne comprenoient pas ce que nous ſouhaitions d'eux; nous leur repetions bien le nom de *Macao*: mais ils ne concevoient pas ce que nous voulions dire par-là; pour toute réponſe, ils nous préſentoient du Poiſſon, & j'ai ſu depuis, que ce mot, ou quelque choſe d'approchant, veut dire du Poiſſon en *Chinois*. Ce qui nous ſurprenoit le plus, étoit le peu de curioſité de ce grand nombre d'hommes; aucun ne paroiſſoit nous honorer de la moindre attention. Jamais Vaiſſeau, tel que le nôtre, n'avoit paru dans ces Mers; peut être que de tous ces Pecheurs, il n'y en avoit pas un qui eût jamais vu un Vaiſſeau *Européen*, rien n'étoit plus naturel à croire que des objets ſi nouveaux auroient attiré leurs regards: mais quoique pluſieurs de ces Bateaux vinſſent tout contre notre Vaiſſeau, aucun de ceux qui les montoient ne parut ſe détourner un moment de ſon travail pour nous regarder. Cette inſenſibilité, ſur-tout dans des Gens de Mer, ſur des choſes, qui tiennent à leur profeſſion, eſt preſque incroyable; mais les *Chinois* nous ont donné plus d'un exemple analogue à celui-là. Je ne ſais ſi cette diſpoſition d'ame eſt chez eux un effet de tempérament, ou d'éducation, mais quelle qu'en ſoit la cauſe, elle me paroit la marque d'un caractère aſſez bas & aſſez mépriſable, & ne s'accorde guère avec les éloges que tant d'Auteurs donnent au génie de cette Nation, & que j'ai lieu de croire fort outrés.

Ne pouvant donc tirer aucune lumière de ces Pecheurs, nous fumes obligés de nous conduire nous-mêmes, ſur le peu de connoiſſances que nous avions de ces Côtes. De la Latitude où nous étions, qui étoit de 22° 42′, & de la profondeur de l'eau, de dix-ſept à dix-huit braſſes, nous conclumes que nous étions encore à l'Eſt de *Pédro Blanco*; & portames à l'Oueſt. J'avertirai ceux qui ſe trouveront à l'avenir ſur cette Côte, avec auſſi peu de lumières & de ſecours que nous, qu'outre la Latitude de *Pédro Blanco*, qui eſt de 22° 18′, & la profondeur de l'eau, qui eſt preſque par-tout à l'Oueſt de ce Rocher, de vingt braſſes, il y a une autre remarque à faire qui peut aider à s'aſſurer du lieu, où l'on eſt; c'eſt la nature du fond. Juſqu'à ce que nous vinmes à trente milles de *Pédro Blanco*, nous trouvames par-tout fond de ſable; mais près de ce Rocher, nous eumes un fond de vaſe molle, qui continua juſqu'à l'Ile de *Macao*, ſeulement tout près & à la vue de *Pédro Blanco*, le fond fut dans un petit eſpace, de vaſe verdâtre mêlée de ſable.

Ce



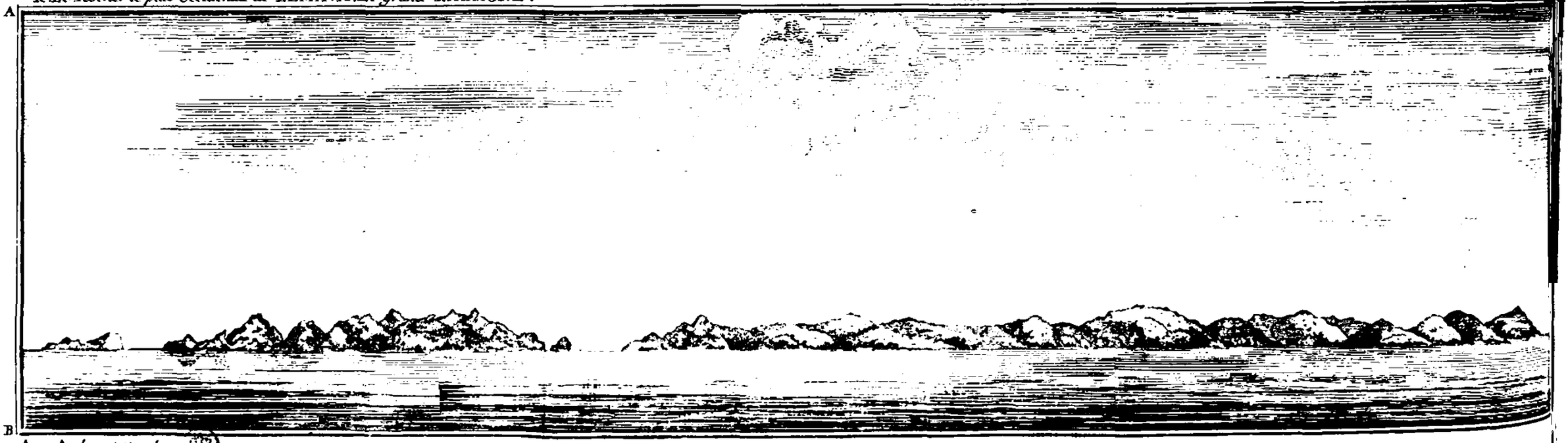
R. *De Westelykste Rotsen van* LEMA. A. *De groote* LADRONE.
R. *Le Rocher le plus Occidental de* LEMA. A. *Le grand* LADRONE.



De Eilanden van LEMA.
Iles de LEMA.

A en A B B *Moeten aan de kander Sluiten.*

A



B

A et A B B *doivent s'appliquer l'un à l'autre* B. R

De Eilanden van LEMA.
Iles de LEMA.

Ce fut donc, comme je viens de le dire, le 5 de *Novembre*, que nous vimes pour la prémière fois la Côte de la *Chine*: le lendemain à deux heures après-midi, comme nous portions à l'Oueſt, à deux lieues de Terre, toujours au milieu d'une quantité de Bateaux de Pecheurs, qui ne finiſſoient pas, nous remarquames que dans une eſpèce de Chaloupe, qui étoit à l'avant de notre Vaiſſeau, on déployoit un Pavillon rouge, & qu'on y ſonnoit du Cornet. Nous crumes que c'étoit un ſignal qui nous étoit donné, ou pour nous avertir de quelque Bas-fond, ou pour nous annoncer qu'on vouloit nous fournir un Pilote: dans cette perſuaſion, nous envoyames notre Canot vers cette Chaloupe, pour apprendre ce qu'on avoit à nous dire; mais nous reconnumes bientôt que nous nous étions trompés, & que cette Chaloupe étoit le Vaiſſeau Amiral de toute la Peche. Le ſignal qu'elle avoit donné, étoit celui de la retraite, & on y obéit exactement. Pour nous, nous continuames notre cours, & peu après nous dépaſſames deux petits Rochers, qui étoient à quatre ou cinq milles de la Côte: enſuite la nuit vint, ſans que nous euſſions pu découvrir *Pédro Blanco*. Nous amenames nos voiles juſqu'au lendemain matin, que nous eumes le plaiſir de voir ce Rocher: il eſt petit, eu égard à la circonférence, mais aſſez élevé, ayant à peu près la figure & la couleur d'un Pain de Sucre, & eſt éloigné de la Côte de ſept ou huit milles. Nous le laiſſames entre la Terre & nous, & en paſſames à un mille & demi, continuant toujours notre cours vers l'Oueſt. Le 7 nous vimes une chaine d'Iles, qui s'étend Eſt & Oueſt; nous apprimes depuis qu'elles s'appellent les Iles de *Lema*: elles ſont au nombre de quinze ou ſeize, tant grandes que petites, toutes pleines de rochers, & ſtériles. Entre cette chaine & le Continent, il y a encore un grand nombre d'Iles. Je donne ici une vue de ces Iles de *Lema* & une vue du grand *Ladrone*, dont je parlerai-ci après; il eſt repréſenté, tel qu'il paroit, lorſque (*R*) la plus Occidentale des Iles de *Lema*, reſte à l'O. N. O. à un mille & demi de diſtance. Nous rangeames ces Iles, à quatre milles, à Stribord, & nous eumes en cet endroit, vingt-quatre braſſes d'eau. Nous étions encore environnés de Bateaux de Pecheurs, & envoyames derechef notre Canot vers eux pour tâcher d'avoir un Pilote, mais inutilement: cependant un de ces Gens nous fit entendre par ſignes que nous devions tourner autour de l'Ile de *Lema*, la plus Occidentale. Nous ſuivimes ſon avis, & le ſoir nous jettames l'ancre, à dix-huit braſſes de profondeur; en cet endroit le Rocher, marqué (*R*) dans le Deſſein dont je viens de parler,

nous reſtoit à cinq milles, S. S. E. & le grand *Ladrone*, à deux lieues, O. vers le Sud. Ce Rocher (*R*) eſt une très bonne marque de reconnoiſſance, pour ceux qui viennent de l'Eſt: il eſt à 21° 52', de Latitude Nord, & eſt au Sud 64°. vers l'Oueſt, de *Pedro Blanco* à vingt & une lieues de diſtance. Il faut le laiſſer à Stribord, & l'on peut en approcher juſqu'à un demi-mille, où l'on trouve dix-huit braſſes d'eau, & alors il faut porter au N. vers l'Oueſt, demi-quart à l'Oueſt pour embouquer le Canal, entre les Iles de *Cabouce* & de *Bambou*, qui ſont au Nord du grand *Ladrone*.

Nous paſſames toute la nuit à l'ancre, & le 9 à quatre heures du matin, nous envoyames le Canot, pour ſonder le Canal, que nous voulions embouquer; mais avant le retour du Canot, un Pilote *Chinois* vint à bord, & nous dit en mauvais *Portugais*, qu'il nous conduiroit à *Macao*, pour trente Piaſtres. On les lui compta ſur le champ, & nous levames l'ancre & fimes voiles. Peu après, il nous vint pluſieurs autres Pilotes, qui, pour ſe recommander, produiſoient les Certificats de pluſieurs Capitaines, dont ils avoient conduit les Vaiſſeaux au Port; mais nous gardames le prémier qui s'étoit offert. Nous apprimes que nous n'étions pas loin de *Macao*, & qu'il ſe trouvoit alors dans la Rivière de *Canton*, vers l'embouchure de laquelle *Macao* eſt ſitué, onze Vaiſſeaux *Européens*, dont quatre étoient *Anglois*. Notre Pilote nous conduiſit entre les Iles de *Bambou* & de *Cabouce*; mais le vent, venant de la Bande du Nord, & les Marées portant ſouvent très fort contre nous, nous fumes obligés de mouiller pluſieurs fois, & nous ne nous trouvames au de-là de ces deux Iles, que le 12 de *Novembre*, à deux heures du matin. En ce paſſage, nous eumes douze à quatorze braſſes d'eau. Nous continuames enſuite à porter au N., vers l'Oueſt, entre un grand nombre d'Iles, où nous trouvames à peu près les mêmes ſondes, juſqu'au ſoir, que nous eumes dix-ſept braſſes. Là, le vent venant à tomber, nous jettames l'ancre, à une médiocre diſtance de l'Ile de *Lantoun*, qui eſt la plus grande de celles qui forment une eſpèce de chaine. A ſept heures du matin, nous levames l'ancre, & portant à l'O. S. O. & S. O. vers l'Oueſt, nous vinmes à dix heures du matin, mouiller dans la Rade de *Macao*, ſur cinq braſſes d'eau; la Ville nous demeurant à l'Oueſt vers le Nord, à trois lieues de diſtance; la Pointe de *Lantoun*, à l'Eſt, vers le Nord; & le Grand *Ladrone*, au Sud, vers l'Eſt, l'un & l'autre de ces deux endroits, à environ cinq lieues. C'eſt ainſi, qu'après un pénible voyage de plus

de

de deux ans, nous nous vimes pour la prémière fois, en Port ami, dans un Païs civiliſé, où toutes les commodités de la vie ſe trouvent en abondance, où nous pouvions avoir tous les ſecours néceſſaires à un Vaiſſeau auſſi délabré, que l'étoit le nôtre; où nous eſpérions de recevoir des Lettres de nos Parens & de nos Amis; où nos Compatriotes, nouvellement arrivés d'*Angleterre*, pouvoient répondre à une infinité de queſtions, que nous avions toutes prêtes à leur faire, tant ſur ce qui regardoit les affaires publiques, que ſur ce qui nous intéreſſoit en particulier. Pour connoître le prix de tous ces avantages réunis, il faut en avoir été privé auſſi longtems que nous avions eu le malheur de l'être.

CHA-

CHAPITRE VII.

Ce qui nous arriva à Macao.

Macao eſt une Ville *Portugaiſe*, ſituée dans une Ile à l'embouchure de la Rivière de *Canton*. C'étoit autrefois une Ville très riche, très peuplée, & capable de ſe défendre contre les Gouverneurs des Provinces de la *Chine*, de ſon voiſinage; mais à préſent, elle eſt bien déchue de ſon ancienne puiſſance. Quoique habitée par des *Portugais*, & commandée par un Gouverneur, que le Roi de *Portugal* nomme, elle eſt à la diſcrétion des *Chinois*, qui peuvent l'affamer & s'en rendre maîtres, quand il leur plaira. C'eſt ce qui oblige le Gouverneur *Portugais* à uſer de grande circonſpection, & à éviter ſoigneuſement tout ce qui pourroit choquer le moins du monde, les *Chinois*. La Rivière de *Canton* eſt le ſeul Port de la *Chine*, fréquenté par les *Européens*, & c'eſt un lieu de relâche, à pluſieurs égards, plus commode que *Macao*: mais les uſages de la *Chine* à l'égard des Etrangers ne ſont établis que pour des Vaiſſeaux marchands, & le Commandeur craignoit de jetter notre Compagnie des *Indes* dans quelque embaras, à l'égard de la Régence de *Canton*, s'il prétendoit en être traité ſur un autre pié, que les Maîtres de Navire de cette Compagnie. C'eſt ce qui le fit réſoudre à relâcher à *Macao*, avant que de ſe hazarder à aller à *Canton*. Sans la conſidération que je viens d'indiquer, il n'avoit rien qui fût capable de lui cauſer la moindre crainte: car il eſt certain qu'il pouvoit entrer dans la Rivière de *Canton*, y ſéjourner tant qu'il voudroit, & en partir lorſqu'il lui plairoit, quand toutes les forces de l'Empire *Chinois* auroient été employées pour s'oppoſer à lui.

Le Commandeur, par un effet de ſa prudence ordinaire, envoya dès qu'il eut mouillé, un Officier au Gouverneur *Portugais*, pour faire les complimens à S. E. & la prier en même tems de lui donner ſes avis, ſur la manière dont il devoit ſe conduire, pour ne pas choquer les *Chinois*, qui avoient à leur diſcrétion, quatre Vaiſſeaux de notre Compagnie. La difficulté, qui embaraſſoit le plus le Commandeur, étoit les Droits que payent tous les Vaiſſeaux qui entrent dans la Rivière de *Canton*; impôt qui ſe règle ſur la capacité du Navire. Les Vaiſſeaux de guerre ſont exemts de toutes charges ſemblables en tout Païs, & Mr. *Anſon* ſe faiſoit

foit un point d'honneur de ne pas s'y ſoumettre à la *Chine*. Pour ſortir de cet embaras, il ne pouvoit mieux s'adreſſer qu'au Gouverneur *Portugais*, qui connoiſſoit le Païs, & qui ne pouvoit ignorer le privilège des Vaiſſeaux de guerre. Notre Chaloupe revint le ſoir avec deux Officiers, que le Gouverneur envoyoit à Mr. *Anſon*, & qui lui dirent de ſa part, que ſon avis étoit que, ſi le *Centurion* entroit dans la Rivière de *Canton*, les *Chinois* voudroient certainement lui faire payer les Droits; mais que ſi le Commandeur le ſouhaitoit, il lui enverroit un Pilote qui le conduiroit dans un autre Port ſûr, nommé le *Typa*, propre à caréner notre Vaiſſeau, & où probablement les *Chinois* ne s'aviſeroient pas de demander le payement de l'impôt en queſtion.

Le Commandeur goûta la propoſition, & dès le lendemain matin nous levames l'ancre, & tirames vers le Port déſigné, ſous la conduite d'un Pilote *Portugais*. Comme nous entrions dans un paſſage, formé par deux Iles à l'Eſt de ce Port, la ſonde diminua tout d'un coup, à trois braſſes & demi: mais le Pilote nous aſſurant, que la profondeur ne diminueroit plus, nous continuames notre cours, juſqu'à ce que nous échouames dans la vaſe, à dix-huit piés d'eau ſous la Poupe. La Marée baiſſoit encore, & peu après nous n'eumes plus que ſeize piés d'eau; mais le Vaiſſeau reſta droit. Nous ſondames tout à l'entour de nous, & trouvames que la profondeur augmentoit vers le Nord; nous y portames notre ancre de toue, avec deux hanſières bout à bout, & au retour de la Marée, nous tirames notre Vaiſſeau à flot. Une petite briſe, s'élevant au même inſtant, nous hiſſames notre hunier de Miſaine, en lâchant la hanſière, & nous entrames dans le Port, où nous mouillames à cinq braſſes d'eau. Ce Port de *Typa* eſt formé par pluſieurs Iles, & git à ſix milles de *Macao*. Nous ſaluames le Château de cette Ville de onze coups de Canon, & le ſalut nous fut rendu en même nombre.

Le lendemain le Commandeur fut rendre viſite au Gouverneur; à ſon débarquement il fut ſalué d'onze coups de Canon, auxquels le *Centurion* répondit par un pareil nombre. Le but de cette viſite étoit de prier le Gouverneur de nous procurer des proviſions, & de nous fournir les choſes néceſſaires, pour réparer notre Vaiſſeau. Le Gouverneur parut diſpoſé à nous faire plaiſir en tout, & aſſura le Commandeur que ſous main il lui donneroit tous les ſecours qui dépendoient de lui: mais il lui avoua franchement, qu'il n'oſoit nous fournir ouvertement rien de ce que nous demandions, à moins que nous n'en obtinſſions auparavant l'ordre du Vi-

ceroi de *Canton*. Il ajouta, qu'il ne recevoit aucune des proviſions néceſſaires à ſa Garniſon, que par permiſſion des Magiſtrats *Chinois*, & que ces Meſſieurs ayant bien ſoin qu'on ne lui en fournît qu'au jour la journée, il étoit abſolument dans leur dépendance, & qu'ils pouvoient toujours l'en faire paſſer par où ils vouloient, en mettant un Embargo ſur les Bâtimens qui lui portoient des vivres.

Sur cette déclaration Mr. *Anſon* prit le parti d'aller lui-même à *Canton*, pour tâcher d'obtenir la permiſſion du Viceroi, de ſe pourvoir de ce dont il avoit beſoin; & il loua une Chaloupe *Chinoiſe*, pour le tranſporter lui & ſa Suite. Comme il étoit prêt à s'y embarquer, le *Hoppo*, ou Douanier *Chinois* de *Macao*, refuſa la permiſſion de faire partir la Chaloupe, & défendit à ceux qui devoient la naviguer de démarer. Le Commandeur tâcha d'abord d'engager le *Hoppo* à lever cette défenſe, & le Gouverneur employa pour cet effet, ſes bons offices auprès du *Hoppo*; mais cet homme étant infléxible dans ſa réſolution, Mr. *Anſon* lui déclara le lendemain, qu'il alloit armer ſes Chaloupes, pour s'en ſervir à faire ſon voyage, & lui demanda en même tems qui il croyoit aſſez hardi pour l'en empêcher. Ce ton menaçant fit d'abord ce que les prières n'avoient pu faire. La Chaloupe *Chinoiſe* eut permiſſion de partir, & de porter Mr. *Anſon* à *Canton*. A ſon arrivée dans cette Ville, il conſulta les Supercargos & autres Officiers des Vaiſſeaux *Anglois*, ſur les moyens d'obtenir du Viceroi la permiſſion d'acheter les choſes dont nous avions beſoin: mais l'avis qu'il en reçut, quoique donné ſans doute à bonne intention, ne fut pas fort prudent, comme il parut dans la ſuite. Ces Officiers de Compagnie n'approchent jamais du Viceroi, & employent la médiation des principaux Marchands *Chinois*, dans toutes les affaires où ils ſont obligés d'avoir recours au Gouvernement. Ils conſeillèrent à Mr. *Anſon* de ſe ſervir du même canal; & promirent de travailler de tout leur pouvoir à engager les Marchands *Chinois* à lui rendre ſervice dans cette affaire; & il n'eſt pas à douter qu'ils ne fuſſent ſincères en faiſant cette promeſſe. Les Marchands *Chinois*, dès-qu'on leur en parla, entreprirent l'affaire ſans difficulté, & promirent de la faire réuſſir; mais après un mois de délais & d'excuſes, pendant lequel ils aſſurèrent plus d'une fois qu'ils touchoient au ſuccès de l'affaire, ils levèrent le maſque, quand ils virent qu'on les preſſoit & qu'on s'arrangeoit pour faire parvenir une Lettre au Viceroi. Ils avouèrent qu'ils n'en avoient jamais ouvert la bouche, & que même ils ne pouvoient le faire, le Viceroi étant trop grand Seigneur, pour

que

que des Gens comme eux puſſent l'approcher. Non contens d'avoir ainſi groſſierement abuſé Mr. *Anſon*, ils firent tout ce qu'ils purent auprès des *Anglois*, qui étoient à *Canton*, pour les empêcher de ſe mêler de cette affaire, leur repréſentant qu'elle les brouilleroit avec le Gouvernement, & les jetteroit inutilement dans de grands embaras; & ces raiſons n'eurent que trop d'aſcendant ſur ceux à qui elles furent alléguées.

Il eſt difficile de déméler le motif de cette perfidie des Marchands *Chinois*: il eſt vrai que l'intérêt a ſur toute la Nation, un empire abſolu; mais il n'eſt pas aiſé de deviner quel intérêt faiſoit agir ces Gens-ci: à moins qu'ils ne craigniſſent que le ſéjour d'un Vaiſſeau de guerre, dans leurs Ports, ne fît tort à leur Commerce de *Manille*, & que leur but ne fût d'obliger le Commandeur d'aller à *Batavia*. Mais cette crainte pouvoit auſſi bien leur donner l'envie de nous faire expédier pour être plutôt débaraſſés de nous. Je croirois plutôt que cette vilenie ne vint que de la lâcheté ſans pareille de cette Nation, & de la crainte exceſſive où les tiennent leurs Magiſtrats. On n'avoit jamais vu à la *Chine*, un Vaiſſeau de guerre tel que le *Centurion*, & l'idée ſeule en étoit capable d'inſpirer de l'horreur à toute cette Race poltronne: les Marchands, qui ſavent que le Viceroi ne cherche que des prétextes pour les écorcher, craignoient peut-être qu'il ne ſaisît cette occaſion, & ne leur fît payer bien cher l'imprudence qu'ils auroient eue de ſe mêler d'une affaire auſſi délicate, & qui touchoit immédiatement l'Etat. Quel que fût le motif de ces Marchands, Mr. *Anſon* fut convaincu qu'il n'y avoit rien à faire par leur moyen, puiſqu'ils refuſoient même de faire parvenir ſa Lettre au Viceroi, & qu'ils lui avouoient qu'ils n'oſoient ſe mêler de pareilles affaires. Il leur dit que ſon deſſein étoit d'aller à *Batavia*, pour y donner le radoub à ſon Vaiſſeau, mais il ajouta qu'il lui étoit impoſſible d'entreprendre ce voyage, ſans être pourvu des vivres néceſſaires. Ces Marchands entreprirent de lui en fournir, mais d'une manière clandeſtine, n'oſant pas le faire ouvertement, ils propoſèrent donc, de charger de pain, de farines & autres proviſions, les Vaiſſeaux *Anglois*, qui ſe trouvoient à *Canton*, & de les faire deſcendre à l'entrée du Port de *Typa*, où les Chaloupes du *Centurion* iroient recevoir d'eux ces Vivres. Après être convenus de cet arrangement, que ces *Chinois* nous firent valoir comme une grande faveur, le Commandeur repartit de *Canton* le 16 de *Décembre*, pour retourner à ſon Bord, paroiſſant bien réſolu de s'en aller à *Batavia*, dès-qu'il auroit reçu les proviſions néceſſaires.

Ce n'étoit pourtant pas ſon deſſein. En arrivant à ſon Vaiſſeau, il trouva que le grand Mât étoit caſſé en deux endroits, & que la voie d'eau s'étoit conſidérablement augmentée. Il fut donc plus convaincu que jamais, qu'il lui étoit impoſſible de partir ſans donner le radoub à ſon Vaiſſeau, quand même il ſeroit fourni ſuffiſamment de Vivres; & prit une ferme réſolution de caréner, avant que de quitter *Macao*, quelques difficultés qu'il pût y avoir. Il ſentoit que les précautions qu'il avoit priſes, pour ne pas cauſer d'embaras aux Officiers de notre Compagnie, lui en avoient cauſé à lui-même; & il ne doutoit plus, que s'il avoit d'abord conduit ſon Vaiſſeau dans la Rivière de *Canton*, & s'il s'étoit d'abord adreſſé immédiatement aux *Mandarins*, ſans s'amuſer à la médiation des Marchands, il n'eût obtenu ſes demandes ſans perte de tems. Il voyoit qu'il avoit déja perdu un mois, par les fauſſes meſures qu'on lui avoit fait prendre, & pour n'en pas perdre davantage, il réſolut de s'y prendre tout autrement. Ainſi le lendemain de ſon retour de *Canton*, c'eſt-à-dire, le 17 de *Décembre*, il écrivit au Viceroi une Lettre dans laquelle il diſoit, qu'il étoit Commandant en Chef d'une Eſcadre de Vaiſſeaux de guerre de Sa Majeſté *Britannique*, envoyée depuis deux ans dans la Mer du *Sud*, pour croiſer ſur les *Eſpagnols*, qui étoient en guerre avec le Roi ſon Maître; qu'en s'en retournant en *Angleterre*, il étoit entré dans le Port de *Macao*, à cauſe d'une voie d'eau, que ſon Vaiſſeau avoit, & par manque de proviſions, & qu'il ſe trouvoit hors d'état de continuer ſon voyage, ayant que d'avoir donné le radoub à ſon Vaiſſeau, & de s'être pourvu de Vivres. Il ajoutoit, qu'il avoit été à *Canton*, pour tâcher d'être admis à l'audience de ſon Excellence, mais qu'étant Etranger & ignorant les uſages du Païs, il n'avoit pu s'inſtruire des moyens propres à lui procurer cet avantage; & qu'il ſe trouvoit réduit à avoir recours à celui de lui écrire cette Lettre. Il finiſſoit en priant le Viceroi de lui permettre de prendre & d'employer les Ouvriers néceſſaires pour réparer ſon Vaiſſeau, & de lui faire fournir au plutôt poſſible, les Vivres & les proviſions, dont il avoit beſoin pour ſe mettre en état de partir durant la Mouſſon, qu'il lui importoit extrêmement de ne pas laiſſer paſſer.

Cette Lettre, traduite en *Chinois*, fut remiſe par Mr. *Anſon* même dans les mains du *Hoppo* de *Macao*, en le priant de la faire parvenir en diligence au Viceroi de *Canton*. Cet Homme ne parut pas d'abord en diſpoſition de s'en charger, & fit mille difficultés; deſorte que Mr. *Anſon* le

le ſoupçonna de s'entendre avec les Marchands *Chinois*, qui avoient laiſſé voir une grande appréhenſion, que le Commandeur n'entrât en liaiſon directe avec le Viceroi. Mr. *Anſon* reprit donc la Lettre des mains du *Hoppo*, avec quelques marques d'indignation, en lui diſant qu'il alloit l'envoyer ſur le champ, par un des Officiers, dans ſa propre Chaloupe, avec ordre exprès de ne pas revenir ſans une réponſe du Viceroi. Le *Hoppo*, voyant que le Commandeur le prenoit ſur un ton très ſérieux, & craignant de ſe charger des ſuites de ſon refus, redemanda la Lettre, & promit de la faire tenir & d'en procurer réponſe le plutôt qu'il ſe pourroit. Il parut alors que Mr. *Anſon* avoit fort bien jugé des manières d'agir les plus convenables avec les *Chinois*; car dès le 19 de *Décembre*, au matin, un *Mandarin* du prémier rang, & Gouverneur de la Ville de *Janſon*, accompagné de deux *Mandarins* d'une claſſe inférieure, & d'une nombreuſe ſuite d'Officiers & de Domeſtiques, vint ſur une Eſcadre de dix-huit demi-Galères, décorées de Pavillons & de Flammes, bien fournies de Muſique, & chargées de monde, & fit jetter le Grapin à l'avant du *Centurion*. Le *Mandarin* envoya dire au Commandeur, qu'il avoit ordre du Viceroi de *Canton*, d'examiner l'état de notre Vaiſſeau; & qu'il prioit qu'on lui envoyât la Chaloupe, pour l'amener à notre Bord. La Chaloupe partit ſur le champ, & on prépara tout pour la réception de cet Officier. On revêtit cent de nos meilleurs Hommes, des uniformes des Soldats de la Marine, on leur fit prendre les armes, & on les rangea ſur le Tillac. A ſon entrée dans le Vaiſſeau le *Mandarin* fut reçu au bruit des Tambours & de toute la Muſique guerrière que nous avions; & paſſant devant notre Corps de Troupes, de nouvelle création, il fut reçu ſur le demi-pont, par le Commandeur qui le conduiſit dans la grande Chambre. Là le *Mandarin* déclara ſa commiſſion, & dit que ſes ordres portoient d'examiner la vérité des points, contenus dans la Lettre du Commandeur au Viceroi; & en particulier l'article de la voie d'eau, & que pour cet effet, il avoit amené deux Charpentiers *Chinois*. Il ajouta que, pour mettre plus d'ordre & d'exactitude dans ſon rapport, il avoit mis chaque article à part ſur le papier, en laiſſant à côté une marge ſuffiſante, pour y pouvoir écrire les éclairciſſemens & les obſervations rélatives à chaque point.

Ce *Mandarin* paroiſſoit un homme de ſens, & d'un caractère ouvert & généreux, qu'on ne trouve pas ordinairement dans les *Chinois*. Après les informations priſes & l'examen fait, ſur-tout à l'égard de la voie

d'eau, les Charpentiers *Chinois* la trouvèrent auſſi dangereuſe, qu'on l'avoit repréſentée, d'où ils conclurent qu'il étoit impoſſible que le *Centurion* ſe mît en mer, avant que d'être radoubé, & le *Mandarin* témoigna qu'il étoit convaincu de la vérité de tout ce qui étoit contenu dans la Lettre du Commandeur. Comme cet Officier *Chinois* étoit l'homme le plus intelligent de tous ceux de ſa Nation, que nous ayions connu, il ſe montra auſſi plus curieux que les autres, & examina toutes les parties de notre Vaiſſeau, avec une très grande attention. Il parut ſurpris ſur-tout de la grandeur des pièces de notre Batterie d'embas, & de la groſſeur & du poids des Boulets. Le Commandeur ſaiſit cette occaſion, pour inſinuer au *Chinois* qu'il feroit ſagement de lui faire fournir promptement tout ce dont il avoit beſoin. Il dit au *Mandarin*, qu'outre les demandes qu'il avoit faites, il avoit encore des plaintes à faire en particulier, de la conduite des Douaniers de *Macao*: qu'à ſon arrivée des Bateaux *Chinois* lui avoient fourni des rafraichiſſemens dont il avoit un beſoin journalier, & qu'il avoit fait payer au contentement des Vendeurs; mais que ceux de la Douane de *Macao* avoient d'abord défendu ce commerce, par où il s'étoit trouvé privé d'un ſecours dont ſes Gens avoient un beſoin preſſant, pour le rétabliſſement de leur ſanté, après un voyage ſi long & ſi pénible. Il ajouta que les *Mandarins* étoient eux-mêmes témoins de la néceſſité où il ſe trouvoit réduit, & de la force de ſon Vaiſſeau: qu'ils ne devoient pas croire que ce fût par ſentiment de ſa foibleſſe, qu'il demandoit une permiſſion du Gouvernement, pour ſe fournir de ce qui lui étoit néceſſaire; qu'il les croyoit bien convaincus que le *Centurion* ſeul étoit capable de détruire tous les Bâtimens, qui ſe trouvoient dans la Rivière de *Canton*, ou dans tel autre Port de la *Chine*, ſans avoir rien à craindre de toutes leurs Forces. Il convint qu'un pareil procédé ne ſeroit pas convenable entre Nations amies, mais il fit remarquer auſſi qu'il ne convenoit guère de laiſſer périr de miſère ſes amis dans ſes Ports, ſur-tout quand ces amis ne demandoient pas mieux que de payer ce qu'on leur livreroit. Il repréſenta que lui & ſes Gens s'étoient conduits avec toute la modeſtie & la diſcrétion poſſibles, mais que la faim pourroit devenir ſi preſſante pour eux qu'elle mettroit fin à tous leurs égards; qu'on ſavoit en tout Païs, que la néceſſité ne reconnoit pas de loix; & qu'enfin ſes Gens ſe laſſeroient de jeûner au milieu de l'abondance, que leurs yeux voyoient de tous côtés. Il finit par dire d'un air moins ſérieux, qu'en cas que la faim forçât ſes Gens à devenir Cannibales;

les, on ne pouvoit douter qu'ils ne préféraſſent la chair de *Chinois*, gros & gras & bien nourris, à celle de leurs Camarades exténués. Le prémier *Mandarin* convint de la juſteſſe de tous ces raiſonnemens, & il répondit à Mr. *Anſon*, qu'il alloit partir dès ce ſoir pour *Canton*; qu'à ſon arrivée on tiendroit un Conſeil, dont il étoit membre, & que la Commiſſion, dont on l'avoit chargé, l'obligeoit à ſe regarder comme l'Avocat du Commandeur; que, comme il voyoit de ſes yeux nos beſoins preſſans, il ne doutoit pas que ſur ſes repréſentations, le Conſeil ne nous accordât ſur le champ nos demandes. A l'égard des plaintes que Mr. *Anſon* avoit faites, de la conduite des Douaniers de *Macao*, le *Mandarin* y mit ordre d'abord de ſon autorité particulière: il demanda une liſte de la quantité de proviſions, dont nous avions beſoin journellement; écrivit au bas la permiſſion néceſſaire, & commit un homme de ſa Suite avec ordre de nous faire fournir tous les matins le contenu de cette liſte: & cela fut dans la ſuite ponctuellement exécuté.

Après cela, le Commandeur invita à diner le grand *Mandarin* & ſes deux Aſſeſſeurs, en leur diſant, que s'il ne leur faiſoit pas auſſi bonne chère qu'il le voudroit, ils ne devoient s'en prendre qu'à eux-mêmes & à la ſobriété forcée, où ils nous avoient réduits. Un des Plats qu'on ſervit, c'étoit du Bœuf, dont les *Chinois* ne mangent point, répugnance que Mr. *Anſon* ignoroit, & qui vient ſans doute des ſuperſtitions *Indiennes*, qui ſe ſont introduites dans la *Chine*, depuis bien des ſiècles. Il ne faut pourtant pas croire que nos trois *Mandarins* jeunèrent à ce repas, puiſqu'ils vinrent à bout du blanc de quatre groſſes Volailles qu'on y ſervit. Mais ils étoient très embaraſſés de leurs Couteaux & de leurs Fourchettes, dont ils eſſayèrent envain de faire uſage d'un air fort gauche: il fallut y renoncer, & quelqu'un de leur ſuite leur coupa leurs viandes en petits morceaux à leur manière. A la vérité, ils ſe montrèrent beaucoup moins novices dans l'art de boire, que dans celui de manger à l'*Européenne*. Le Commandeur, ſous prétexte d'incommodité, s'excuſa de leur faire à cet égard les honneurs de ſa Table; mais le *Mandarin* remarqua un de nos jeunes Officiers à teint frais & vif; il lui frappa ſur l'épaule, & lui dit, par le moyen de l'Interprête, qu'il ne pouvoit alléguer les mêmes excuſes que le Commandeur, & qu'il l'invitoit à lui tenir compagnie à boire. Ce Gentilhomme voyant que le *Mandarin* avoit déja aidé a expédier quatre ou cinq bouteilles de vin de *Frontignan*, ſans qu'il y parût, fit apporter une bouteille d'Eau des *Barbades*, à laquelle le Magiſtrat

Chi-

Chinois ne fit pas moins d'honneur qu'au vin. On ſe leva enfin de table, en apparence, auſſi froid & auſſi tranquille qu'on s'y étoit mis, & le Commandeur ayant, ſelon la coutume, fait un préſent au *Mandarin*, ces Meſſieurs s'en retournèrent dans les mêmes Vaiſſeaux qui les avoient amenés.

Le Commandeur, depuis leur départ, attendit avec impatience, le réſultat du Conſeil & les permiſſions néceſſaires, pour le radoub & l'avitaillement du Vaiſſeau; car on voit par tout ce que nous avons déja dit, que nous ne pouvions rien avoir pour notre argent, & qu'aucun Ouvrier n'oſoit s'engager à travailler pour nous, avant que ces permiſſions fuſſent obtenues. C'eſt dans de pareils cas que la ſévérité des *Mandarins Chinois* paroit dans tout ſon jour; car, malgré les éloges pompeux des Miſſionnaires Jéſuites & des Auteurs qui ont eu la facilité de les copier, ces Magiſtrats ſont paitris du même limon que les autres hommes, & ſe ſervent de l'autorité que leur donnent les Loix, non pour empêcher le crime, mais pour s'enrichir des dépouilles de ceux qui le commettent. Les peines capitales ſont rares à la *Chine*; la poltronnerie naturelle à la Nation & leur attachement à l'intérêt, y réduit preſque toutes les punitions à des amendes; & c'eſt ſur cet uſage que ſont fondés les revenus les plus clairs de ceux qui y compoſent les Tribunaux. Auſſi rien n'eſt plus en mode dans ce Païs, que des prohibitions de toute eſpèce, mais ſur-tout dans les cas, où la vue d'un grand profit peut tenter les particuliers d'enfraindre les ordonnances.

Quelque tems avant celui dont je parle à préſent, le Capitaine *Saunders* étoit parti à bord d'un Vaiſſeau *Suédois*, pour retourner en *Europe*, chargé des dépêches du Commandeur. Peu de tems après, dans le mois de *Décembre*, le Capitaine *Mitchel*, le Colonel *Cracherode*, Mr. *Taſſel*, un de nos Commiſſaires d'avitaillement, & Mr. *Charles Herriot*, ſon Neveu, s'embarquèrent pour retourner en *Angleterre*, ſur des Vaiſſeaux de notre Compagnie des *Indes*. J'obtins du Commandeur la permiſſion de m'en retourner auſſi, & partis avec eux. J'ai oublié de rapporter ci-devant que nous avions appris à *Macao*, de quelques Officiers de notre Compagnie, que la *Séverne* & la *Perle*, ces deux Vaiſſeaux, qui s'étoient ſéparés de nous, à la hauteur du Cap *Noir*, étoient arrivés heureuſement à *Rio Janeiro*, ſur la Côte du *Brézil*. Nous les avions crus perdus: car nous ſavions que la *Séverne* en particulier, n'avoit preſque que des Malades à bord; & il avoit été facile de le remarquer; car au commencement, le Capitaine *Legg*, qui commandoit ce Vaiſſeau, étoit d'une exac-

exactitude exemplaire, à garder ſon poſte; juſqu'à dix jours, avant notre ſéparation, que la foibleſſe de ſon Equipage le força à ſe relâcher à cet égard. Bien des Gens attribuoient les maladies exceſſives de cet Equipage, à ce que leur Navire étoit tout neuf, ce qu'on prétendoit être mal ſain. Ce qui eſt certain c'eſt que la *Séverne* eut plus de Malades, qu'aucun autre Vaiſſeau de l'Eſcadre, & qu'avant de partir de *Ste. Catherine*, elle avoit perdu plus de monde qu'aucun autre, ſi-bien que le Commandeur fut obligé d'en recruter l'Equipage, aux dépens du reſte de l'Eſcadre; ce qui n'empêcha pas qu'il ne fallut encore le renforcer, après notre départ de *St. Julien*. Malgré tous ces ſecours, nous ſavions que l'Equipage en étoit ſi affoibli, que nous étions fermement perſuadés que ce Vaiſſeau n'auroit pas manqué de périr; & ce fut avec une grande joie, que nous apprimes qu'il avoit eu le bonheur de ſe ſauver, auſſi bien que la *Perle*. Mais revenons à ce qui ſe paſſa entre Mr. *Anſon* & les *Chinois*.

Nonobſtant les diſpoſitions favorables du *Mandarin*, qui nous avoit rendu viſite, il ſe paſſa pluſieurs jours après ſon départ, ſans qu'il en vint aucunes nouvelles; & le Commandeur apprit ſous main, qu'il y avoit de grands débats dans le Conſeil, ſur ce ſujet, en partie à cauſe de la nouveauté du cas, & en partie, à ce que je crois, par les intrigues des *François*, qui étoient à *Canton*. Il y en avoit un, entre autres, habitué dans cette Ville, qui parloit fort bien la langue du Païs, qui ſavoit parfaitement combien tout y eſt venal, & qui connoiſſoit en particulier pluſieurs des Magiſtrats: un tel homme étoit préciſément ce qu'il falloit pour traverſer les deſſeins de Mr. *Anſon*. Ces intrigues ne doivent pas être entierement attribuées à haine nationale, ou à l'oppoſition d'intérêts entre les deux partis; un motif plus puiſſant ſur la plupart des hommes, que l'avantage de leur Patrie, y avoit ſans doute part, je veux dire ſa vanité. Les *François* prétendent que les Vaiſſeaux de leur Compagnie, ſont des Vaiſſeaux de guerre, & leurs Officiers craignoient, que toute diſtinction qu'on accorderoit à Mr. *Anſon*, en vertu de ſa commiſſion du Roi, ne les rendît moins reſpectables aux yeux des *Chinois*, & ne fît un exemple pour l'avenir en faveur des Vaiſſeaux de guerre, au deſavantage des Vaiſſeaux des Compagnies. Je voudrois pouvoir aſſurer que ces motifs de jalouſie contre le *Centurion*, & l'envie d'ériger leurs Navires en Vaiſſeaux de guerre, n'ont eu d'influence que ſur les Officiers de la Compagnie de *France*. Il y a apparence que le ſoin qu'eut Mr. *Anſon* d'inſinuer aux *Mandarins*, qu'il étoit en état de ſe faire juſti-

ce à lui-même, ſi on la lui refuſoit, triompha de tous ces obſtacles; car le 6 de *Janvier*, le Gouverneur de *Janſon*, qui étoit le prémier *Mandarin* de ceux que nous avions eus à bord, envoya la permiſſion du Viceroi de *Canton*, pour le radoub du *Centurion*, & pour tout ce dont nos Gens avoient beſoin. Dès le lendemain pluſieurs Serruriers & Charpentiers *Chinois* vinrent à bord, & offrirent d'entreprendre en bloc, tout l'ouvrage qu'il y avoit à faire au Vaiſſeau, aux Mâts & aux Chaloupes. Ils demandèrent d'abord, mille livres ſterlings. Le Commandeur trouva cette ſomme exhorbitante, & s'efforça de les porter à travailler à la tâche; mais ils n'en voulurent pas entendre parler. Enfin, il fut convenu que les Charpentiers auroient pour tout ce qu'ils avoient à faire, environ ſix cens livres ſterlings; & que les Serruriers ſeroient payés de leur ouvrage au poids, à raiſon de trois livres ſterlings le quintal, pour les menues ferrailles, & quarante-ſix chelins pour les groſſes.

Ce marché fait, Mr. *Anſon* donna toute ſon attention à hâter l'ouvrage le plus important, je veux dire la carène du Vaiſſeau. Pour cet effet le prémier Lieutenant fut envoyé à *Canton*, pour y louer deux Jonques *Chinoiſes*, l'une pour ſervir à mettre le Vaiſſeau ſur le côté; l'autre pour y ſerrer notre poudre & le reſte de nos Munitions de guerre. En même tems on nettoya & applanit le terrain ſur une des Iles voiſines, pour y placer l'Attirail & les Proviſions, & près de cent Calfats *Chinois* ſe mirent à travailler ſur les ponts & les côtés du Vaiſſeau, mais n'avancèrent pas à proportion de leur nombre; car quoique les Calfats *Chinois* travaillent bien & proprement, ils ne ſont nullement expéditifs. Les Jonques n'arrivèrent que le 26 de *Janvier*; & les matériaux néceſſaires, qui devoient venir de *Canton*, s'expédioient fort lentement, autant par les délais des Marchands *Chinois*, que par la diſtance des lieux. Pour ſurcroit de chagrin, Mr. *Anſon* découvrit que ſon Mât de Miſaine étoit tout-à-fait rompu, au-deſſus des barrots du ſecond pont, & que les pièces n'en tenoient enſemble, qu'au moyen des Jumelles qu'on y avoit miſes auparavant.

A l'égard de l'Equipage du *Centurion*, il faut avouer qu'il employa bien ſon tems, & qu'il travailla avec toute l'ardeur imaginable. Comme en nettoyant le Vaiſſeau, les Charpentiers eurent occaſion de parvenir juſqu'à la voie d'eau, ils la bouchèrent ſoigneuſement, pendant qu'on faiſoit les préparatifs néceſſaires pour les autres travaux. Cette voie ſe trouvoit au-deſſous de la ligne de quinze pieds, & venoit de ce qu'une cheville

de fer uſée ne tenoit plus dans l'étrave à l'endroit de ſon empature.

Le 22 de *Février*, au matin, tout étant prêt enfin, on mit le *Centurion* ſur le côté; on découvrit celui de Stribord, & on eut le plaiſir de trouver que le fond en étoit ſain: le lendemain, après avoir fini le nouveau doublage de la prémière bande de ce côté, on redreſſa le Vaiſſeau, pour raccommoder le Funin deſtiné à donner la carène, qui s'étoit trop relâché. Cette raiſon obligea pluſieurs fois à redreſſer le Vaiſſeau & à le remettre ſur le côté, juſqu'au 3 de *Mars*, qu'ayant fini le radoub du fond du Vaiſſeau, qui ſe trouva ſain par-tout, ils le redreſſèrent pour la dernière fois, & à leur grande ſatisfaction; car non ſeulement ils voyoient la fin d'un travail très fatigant, mais de plus ils craignoient d'être attaqués par les *Eſpagnols*, pendant qu'ils ſe trouvoient hors d'état de défenſe. Ces craintes n'étoient pas ſans fondement; car ils apprirent dans la ſuite de l'Equipage d'un Vaiſſeau *Portugais*, qu'on avoit ſu à *Manille* que le *Centurion* étoit au *Typa*, & qu'on l'y vouloit caréner; ſurquoi le Gouverneur de cette Ville avoit aſſemblé le Conſeil, & y avoit propoſé d'eſſayer de mettre le feu à ce Vaiſſeau, pendant qu'il étoit en carène; & cette entrepriſe, ſi elle avoit été bien conduite, auroit mis nos Gens en grand danger. Il leur fut dit encore, que ce deſſein avoit même été approuvé par le Conſeil de *Manille*, & qu'un Capitaine de Vaiſſeau s'étoit chargé de l'exécution, moyennant quarante milles Piaſtres, qu'il ne devoit toucher qu'après l'affaire faite. Mais le Gouverneur déclara, que la Caiſſe Royale étoit vuide, & prétendit que les Marchands avançaſſent cette ſomme; ce qu'ils refuſèrent, & la choſe en demeura là. Les Marchands craignirent peut-être que ce ne fût un jeu, inventé pour leur exccroquer quarante mille Piaſtres. Des Gens qui n'étoient pas amis du Gouverneur tenoient le même langage; mais je ne ſais juſqu'à quel point cette eſpèce d'accuſation étoit fondée.

Dès que le *Centurion* fut relevé, on y chargea la poudre, les outils des Canoniers, & le Canon, avec toute la diligence poſſible: on ne s'endormoit pas non plus dans ce qui regardoit la réparation du Mât de Miſaine, & des autres défauts du Vaiſſeau. Tandis qu'on étoit ainſi occupé le 10 de *Mars*, il ſurvint une alarme, cauſée par un Pêcheur *Chinois*, qui avertit, qu'il avoit été à bord d'un grand Vaiſſeau *Eſpagnol*, à la hauteur du grand *Ladrone*, & que ce Vaiſſeau étoit accompagné de deux autres. Il ajouta quelques particularités à ſon récit, par exemple, qu'il avoit mené un des Officiers de ces Vaiſſeaux à *Macao*, & que le lende-

main matin, il étoit parti de cette Ville pluſieurs Chaloupes pour ces Bâtimens. Pour donner plus de crédit à ſes avis, il déclara qu'il ne vouloit point de récompenſe, s'ils ne ſe trouvoient pas confirmés par l'événement. On crut d'abord que c'étoit l'expédition, dont je viens de parler; & le Commandeur fit ſur le champ mettre dans le meilleur état poſſible, le Canon & la Mouſquetterie. La Pinaſſe & le Canot étoient ſortis du Port, pour examiner un Vaiſſeau *Portugais*, qui mettoit à la voile, & Mr. *Anſon* fit ſavoir aux Officiers qui les commandoient, l'avis qu'il avoit reçu, & leur ordonna d'avoir l'œil au guet. Mais rien ne parut, & on vit bientôt que ces avis n'étoient que fictions; quoiqu'il fut aſſez difficile de deviner ce qui avoit induit ce *Chinois* à ſe donner la peine de forger ce menſonge.

Le mois d'*Avril* arriva avant que le radoub, le chargement des Proviſions, & l'équipement du Vaiſſeau, tel qu'il pût mettre en Mer, fuſſent achevés. Les *Chinois* s'ennuioient de ces longueurs, ignorant ou feignant d'ignorer que le Commandeur étoit auſſi preſſé qu'eux de finir: le 3 d'*Avril*, deux Chaloupes, envoyées par des *Mandarins* de *Macao*, vinrent à bord, pour preſſer le départ du Vaiſſeau. De pareils meſſages avoient déja été faits pluſieurs fois, quoique la conduite de Mr. *Anſon* ne les rendît ſurement pas néceſſaires: il répondit à ce dernier d'un ton ferme, qu'il prioit ces Meſſieurs de ne plus l'importuner ſur ce ſujet; qu'il partiroit quand il le jugeroit à propos, & pas plutôt. Sur cette réponſe ſèche, les Magiſtrats *Chinois*, ne pouvant faire pis, défendirent qu'on portât plus de Vivres à nos Gens, & cette défenſe fut parfaitement bien obſervée.

Le 6 d'*Avril*, le *Centurion* leva l'ancre du Port de *Typa*, & ſe fit touer vers le Sud; le 15 il gagna la Rade de *Macao*, complettant ſa Proviſion d'eau, tout en chemin faiſant; deſorte qu'il ne reſtoit preſque plus rien à faire, & ce peu étant fini, on leva l'ancre, le 19 à trois heures après-midi, & l'on fit voiles vers la haute Mer.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Route de Macao *au Cap d'*Eſpiritu Santo. *Priſe du Galion de* Manille, *& retour à la Rivière de* Canton.

LE Commandeur ſe retrouva en Mer avec un Vaiſſeau bien réparé, de nouvelles munitions, une bonne quantité de proviſions fraiches, & vingt-trois hommes de Recrues, qu'il avoit faites à *Macao*, la plupart Laſcarins ou Matelots *Indiens*, & quelques *Hollandois*. Il publia avant de partir de *Macao*, qu'il partoit pour *Batavia*, & délà pour l'*Angleterre*. Quoique la Mouſſon de l'Oueſt régnât déja, & que ce voyage paſſât pour impoſſible dans cette ſaiſon, il témoignoit tant de confiance en la force de ſon Vaiſſeau & dans l'habileté de ſon Equipage, qu'il perſuada & ſes Gens mêmes & toute la Ville de *Macao*, qu'il avoit effectivement deſſein d'en faire l'expérience, deſorte que pluſieurs Habitans de *Canton* & de *Macao*, ſe ſervirent de cette occaſion pour faire tenir des Lettres à leurs Correſpondans de *Batavia*.

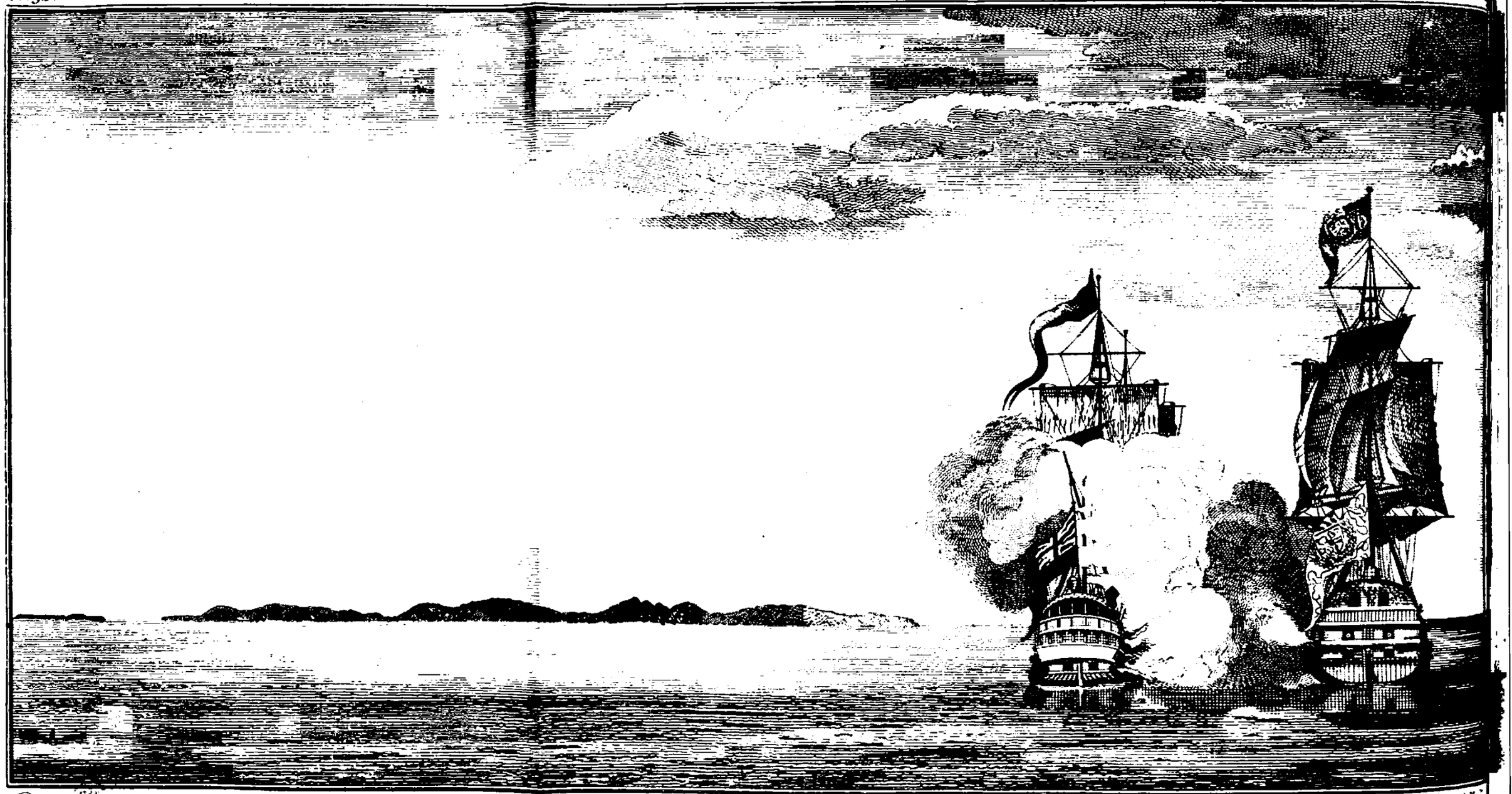
Mais le Commandeur rouloit bien d'autres deſſeins dans ſa tête, il comptoit qu'au-lieu d'un Vaiſſeau de retour d'*Acapulco* à *Manille*, il y en auroit deux cette année, à cauſe de celui qu'il avoit empêché de partir d'*Acapulco*, la ſaiſon précédente, en croiſant devant ce Port; & il réſolut d'aller les attendre au Cap d'*Eſpiritu Santo*, dans l'Iſle de *Samal*, qui eſt la prémière Terre, qu'ils viennent reconnoitre, en approchant des Iles *Philippines*. C'eſt ordinairement en *Juin*, qu'ils y arrivent, & Mr. *Anſon* s'aſſuroit bien d'y être à tems pour les y attendre. Il eſt vrai qu'on repréſentoit ces Galions, comme de gros & forts Bâtimens, montés de quarante-quatre pièces chacun, & de plus de cinq cens Hommes; il y avoit même grande apparence qu'ils iroient de compagnie; au-lieu que le Commandeur n'avoit que deux cens vingt-ſept perſonnes à bord, dont une trentaine ne pouvoient point paſſer pour des Hommes faits; mais cette extrême diſproportion de forces ne l'arrêtoit pas; il ſavoit que ſon Vaiſſeau étoit tout autrement propre pour le combat, que ces Navires, & il avoit lieu de s'aſſurer que ſes Gens ſe ſurpaſſeroient, quand ils auroient en vue les Richeſſes immenſes de ces Galions.

Mr. *Anſon* avoit formé ce projet, dès le tems qu'il quitta la Côte de

Méxique, & ce qui le chagrinoit le plus dans tous les délais qu'il éprouva à la *Chine*, étoit la crainte, qu'ils ne lui fiſſent manquer l'occaſion de rencontrer ces Galions. Tant qu'il fut à *Macao* il eut ſoin de garder le plus profond ſecret ſur ce ſujet, parce qu'il y avoit lieu de craindre, vu le grand commerce entre cette Ville & *Manille*, que l'on n'y donnât avis de ſes deſſeins, & que l'on n'y prît des meſures propres à empêcher les Galions de lui tomber entre les mains. Mais dès qu'il ſe vit en pleine Mer, il aſſembla tous ſes Gens, ſur le demi-pont, & leur communiqua ſa réſolution d'aller attendre les deux Vaiſſeaux de *Manille*, dont la valeur leur étoit connue à tous. Il les aſſura qu'il ſauroit choiſir une Croiſière, où il étoit impoſſible qu'il manquât ces Bâtimens; que quoiqu'ils fuſſent forts & chargés de monde, il ne doutoit pas, ſi ſes Gens vouloient agir avec leur bravoure ordinaire, qu'il ne remportât la victoire, & ne ſe rendît maître au moins de l'un des deux. Il ajouta, qu'il n'ignoroit pas les contes ridicules qu'on faiſoit de ces Galions, dont on débitoit, qu'ils étoient ſi forts de bois, qu'ils étoient impénétrables aux boulets de Canon; que ces pauvretés avoient été débitées, pour couvrir la lâchété de ceux, qui les avoient combattus dans d'autres occaſions, mais qu'il étoit perſuadé qu'aucun de ceux qui l'écoutoient n'étoit aſſez neuf, pour ajouter foi à de pareilles abſurdités; que pour lui, il répondoit ſur ſa parole, que pourvu qu'il pût joindre ces Vaiſſeaux, il les combattroit de ſi près, que ſes boulets, loin de rebondir contre un des flancs, les perceroient tous deux de part en part.

Ce diſcours fut reçu avec des tranſports de joie de l'Equipage, qui y répondit par trois *Huzzab's* des plus éclatans. Après quoi, tous aſſurèrent le Commandeur, qu'ils étoient déterminés à mettre à fin cette entrepriſe, ou à y périr. Leurs eſpérances entierement tombées, dès leur départ des Côtes de *Méxique*, ſe relevèrent: ils ſe perſuadèrent, que malgré tous les contretems & toutes les infortunes, qu'ils avoient eſſuiées, ils ſe verroient enfin récompenſés de tous leurs travaux, & qu'ils regagneroient leur Patrie, chargés des dépouilles de l'Ennemi. Ils ſe fioient à la parole du Commandeur, qui leur promettoit de leur faire voir ces Galions, & nul d'eux n'étoit aſſez modeſte, pour douter un moment qu'ils ne s'en rendiſſent maîtres; ils s'en croyoient déja en poſſeſſion, ou autant vaut; voici un trait particulier à cet égard. Mr. *Anſon* ayant fait à la *Chine* proviſion de Moutons en vie, s'aviſa un jour de demander à ſon Boucher, pourquoi depuis quelque tems, il ne voyoit plus ſervir de

Mouton



Gezigt van de KAAP ESPIRITU SANTO, *op* SAMAL, *een der Filippynsche Eilanden, op 12° 40' Nó. Breedte, strekkende W. Z. W. op een afstand van 6 Mylen. In de stand hier vertoond werdt het Spaansche Galjoen* NUESTRA SEIGNORA DE CABADONGA, *van* ACAPULCO *naar* MANILLA *stevenende, bevogten en genomen door den* CENTURION.

Vue du CAP ESPIRITU SANTO, *dans l'Ile de* SAMAL, *à 12° 40' de Latitude Septentrionale, restant à l'O.S.O. à six lieues de distance. C'est la que le Vaisseau du Roi le* CENTURION *a arrêté et prit le Galion nommé* NUESTRA SENORA DE CABADONGA, *a son retour d'*ACAPULCO *à* MANILLE.

Mouton ſur ſa table, & s'ils étoient tous tués. Le Boucher lui répondit, de ſon plus grand ſérieux, qu'il en reſtoit encore deux, mais que ſi Mr. le Commandeur vouloit bien le lui permettre, il avoit deſſein de les garder pour en régaler le Général des Galions.

En ſortant du Port de *Macao*, le *Centurion* pendant quelques jours courut à l'Oueſt. Le 1 de *Mai* on vit une partie de l'Ile de *Formoſa*: delà on porta au Sud, & on ſe trouva le 4 ſous la Latitude, où *Dampier* place les Iles de *Bachi* ou *Bashée*. Mais nos Gens ſoupçonnoient que ce Marin s'étoit trompé, dans cette poſition, ainſi qu'ils l'avoient trouvé à l'égard de la Latitude de la Pointe Méridionale de *Formoſa*; & ce doute les obligea à ſe tenir ſur leurs gardes. Vers les ſept heures du ſoir, on découvrit du haut du Màt, cinq petites Iles, qu'on jugea être celles de *Bashée*, & on eut enſuite la connoiſſance de celle de *Botel Tobago Xima*. Cette vue donna occaſion de corriger la poſition des Iles de *Bashée*, qu'on a placées juſqu'à préſent vingt-cinq lieues trop à l'Oueſt: car par les obſervations de nos Gens, celle de ces Iles qui eſt au milieu, eſt à 12: 4'. de Latitude Septentrionale, & elles ſont au S. S. E. de *Botel Tobago Xima*, à vingt lieues de diſtance; cette dernière Ile eſt à 21: 57'. de Latitude Septentrionale.

Après qu'ils eurent eu la vue des Iles de *Bashée*, ils portèrent entre le S. & S. E. pour gagner le Cap *Eſpiritu Santo*, & le 20 de *Mai*, à midi, ils le découvrirent; à quatre heures il leur reſtoit au S. S. O. à onze lieues de diſtance. C'eſt une terre médiocrement haute; & relevée de pluſieurs Mondrains de forme ronde, ainſi qu'elle eſt repréſentée dans la Planche ci-jointe. Comme Mr. *Anſon* ſavoit qu'il y avoit des Sentinelles, placées ſur ce Cap, pour faire des ſignaux au Galion, dès qu'il approche de terre, il fit virer de bord & amener les voiles de Perroquet, de peur d'être découvert. Cette Croiſière étant celle qu'il avoit choiſie pour attendre les Galions, il ordonna qu'on gardât ce Cap entre le Sud & l'Oueſt, & qu'on tâchât de ſe tenir entre les Latitudes de 12: 50' & de 13: 5'; le Cap même git par les 12: 40'. de Latitude Nord, & à 4: de Longitude à l'Eſt de *Botel Tobago Xima*.

On touchoit déja alors à la fin du mois de *Mai*, nouveau ſtile. Le mois ſuivant étant celui où les Galions ſont attendus, l'Equipage du *Centurion* attendoit d'heure en heure, l'inſtant favorable, qui devoit faire oublier tous les travaux paſſés. Comme durant cet intervalle il n'y avoit pas grand ouvrage à faire ſur le Vaiſſeau, le Commandeur fit exercer tous les jours ſon monde, à la maneuvre du Canon & au maniment des

Armes

Armes à feu. C'étoit un uſage qu'il avoit obſervé, pendant tout le voyage, dès que l'occaſion l'avoit permis; & l'avantage qu'il en retira dans ſon combat contre le Galion, le dédommagea amplement des peines qu'il s'étoit données à cet égard. On ne peut douter que ce ſoin ne ſoit un des plus importans devoirs d'un Commandant, quoique trop ſouvent négligé. Car il faut avouer, que de deux Vaiſſeaux de guerre égaux en nombre d'Hommes & de Canons, la différence qui vient du plus ou du moins d'habileté, dans l'uſage du Canon & de la Mouſquetterie, eſt telle qu'elle peut difficilement être balancée par quelque autre circonſtance que ce ſoit. Ce ſont au bout du compte, ces Armes qui décident du combat, & quelle inégalité ne doit-il pas y avoir entre deux partis, dont l'un ſait ſe ſervir de ſes Armes, de la manière la plus deſtructive pour ſon Ennemi; & dont l'autre, en employant les ſiennes mal adroitement, les rend preſque auſſi dangereuſes pour lui-même, que pour ceux qu'il a en tête? Cela paroit ſi clair, que tout Homme qui ignore comment les choſes ſe font d'ordinaire, croira que le prémier ſoin d'un Commandant eſt toujours celui d'exercer ſes Gens au maniment des Armes.

Mais on ſe laiſſe rarement guider par les ſeules lumières du bon-ſens. Trop d'autres cauſes concourent à former les motifs de nos actions. Il y en a une ſur-tout qui, quoique ſouvent auſſi ridicule que nuiſible, influe dans les délibérations les plus ſérieuſes; je veux dire la coutume, ou l'uſage de ceux qui nous ont précédés. La coutume eſt trop puiſſante pour la raiſon; elle eſt même d'autant plus redoutable à ceux qui la veulent braver, qu'il y a quelque choſe dans ſa nature de ſemblable à celle de la ſuperſtition, & qu'elle pourſuit avec une haine implacable quiconque ôſe revoquer ſon autorité en doute. Il faut cependant convenir que depuis quelque tems, on lui a enlevé quelques-unes de ſes prérogatives; & il faut eſpérer que nos Marins, qui ſavent combien leur Art eſt redevable à pluſieurs inventions nouvelles, ſeront plus diſpoſés, que d'autres, à abandonner des pratiques, qui n'ont de fondement que l'uſage, & voudront bien douter que chaque branche de leur métier ait atteint toute la perfection dont elle eſt capable. Il eſt certain que, ſi l'exercice du fuſil, par exemple, n'a pas été toujours porté, ſur nos Vaiſſeaux de guerre, au point qu'il auroit été à ſouhaiter, cela vient plutôt de la manière dont on s'y eſt pris, pour l'enſeigner, que de négligence. Les Matelots, quoiqu'aſſez ſottement eſclaves de leurs préjugés, ſont fort clairvoyans pour les défauts des autres, & ont toujours regardé avec beaucoup

coup de mépris, toutes les formalités, uſitées dans l'exercice des Troupes de Terre; mais lorſque ceux qui ont voulu leur enſeigner le maniment des armes, ſe ſont contentés de leur apprendre ce qui eſt néceſſaire, & cela de la manière la plus ſimple, ils les ont trouvés dociles, & en ont tiré bon parti. Ainſi ſur le Vaiſſeau de Mr. *Anſon*, on apprenoit ſeulement aux Matelots, la manière la plus prompte de charger avec des Cartouches; on les exercoit continuellement à tirer à un Blanc, pendu au bout d'une Vergue, & on donnoit des prix à ceux qui tiroient le mieux: par ces moyens tout l'Equipage devint fort adroit au maniment des armes; chargeoit très vite, tiroit juſte, & quelques-uns même admirablement bien. Un pareil Equipage vaut le double pour le combat, d'un autre égal en nombre, mais qui n'auroit pas été dreſſé à tirer.

J'ai dit que ce fut le dernier de *Mai*, N. S. que le *Centurion* arriva à la hauteur du Cap *Eſpiritu Santo*; & par conſéquent la veille du mois, où les Galions ſont attendus: auſſi le Commandeur fit tous les préparatifs néceſſaires, pour les bien recevoir; il fit deſcendre la double Chaloupe & la fit amarrer au côté du Vaiſſeau, afin d'être prêt à combattre, en cas qu'il vînt à rencontrer le Galion pendant la nuit. Il eut encore grand ſoin de ſe tenir aſſez éloigné du Cap, pour n'en être pas découvert: cependant nous avons ſu depuis, que malgré ces attentions, il fut vu de terre, & qu'on en donna avis à *Manille*, où on n'en voulut rien croire la prémière fois; mais ſur des avis réïtérés, car il fut vu plus d'une fois, les Marchands prirent l'alarme, & s'adreſſèrent au Gouverneur, qui entreprit d'équiper une Eſcadre de deux Vaiſſeaux de trente-deux pièces, d'un de vingt, & de deux Barques de dix Canons, pour aller attaquer le *Centurion*, pourvu que les Marchands lui fourniſſent l'argent néceſſaire. Quelques-uns de ces Bâtimens avoient déja levé l'ancre pour partir, mais le principal n'étant pas prêt, & la Mouſſon contraire, le Gouverneur & les Marchands ſe brouillèrent & la choſe en demeura là. Il eſt ſurprenant que le *Centurion* fut vu ſi ſouvent de la Côte; car la Pointe du Cap n'eſt pas fort élevée, & le Vaiſſeau fut preſque toujours entre dix & quinze lieues de terre; une fois ſeulement il ſe trouva le matin à ſept lieues de la Côte, & on attribua cet effet aux Marées.

A meſure que le Mois de *Juin* s'avançoit, l'impatience de nos Gens alloit en augmentant. Pour donner une idée plus juſte & plus vive de l'ardeur avec laquelle ils attendoient ce Galion trop tardif, je crois que le meilleur eſt, que je copie ici quelques courts articles du Journal d'un Offi-

Officier, qui étoit à Bord, dans ce tems-là. Les voici.

„ *Mai* 31. Exercé nos Gens à leurs poſtes, en grande attente de voir „ bientôt les Galions. C'eſt aujourdhui l'onzième de *Juin*, ſuivant „ leur ſtile ".

„ *Juin* 3. Gardé notre croiſière, & l'œil au guet, pour découvrir les „ Galions ".

„ *Juin* 5. Grande attente; car c'eſt la Mi-*Juin*, de leur ſtile ".

„ *Juin* 11. Nous commençons à nous impatienter de ne pas voir les „ Galions ".

„ *Juin* 13. Le vent frais d'Eſt, qui a ſoufflé depuis deux fois vingt- „ quatre heures, nous donne de grandes eſpérances de voir bientôt les „ Galions ".

„ *Juin* 15. Toujours croiſé, & l'œil au guet ".

„ *Juin* 19. C'eſt aujourdhui le dernier de *Juin*, N. S. Les Galions, „ s'ils arrivent du tout, doivent bientôt paroître ".

On voit par ces échantillons à quel point l'idée des Tréſors des Galions, s'étoit emparée de leur imagination; & combien triſtement ils paſſèrent les derniers jours qu'ils furent en croiſière, la certitude de voir paroître ces Vaiſſeaux ayant déja dégénéré en ſimple probabilité, & cette probabilité diminuant elle-même d'heure en heure. Enfin pourtant, le 20 de *Juin*, V. S. juſtement un mois après leur arrivée, à cette hauteur, il furent délivrés de cet état cruel d'incertitudes; au lever du Soleil, on découvrit du haut du Mât, une voile au S. E. Une joie univerſelle éclata ſur le Vaiſſeau; car perſonne ne revoqua en doute, que ce ne fût un des Galions, & ils s'attendoient à voir bientôt paroître l'autre. Le Commandeur fit ſur le champ porter vers ce Bâtiment, & à ſept heures & demi, ils en étoient aſſez près, pour le voir de leur Pont. Vers ce tems-là, le Galion tira un coup de Canon, & amena ſes Voiles de Perroquet; nos Gens crurent que c'étoit un ſignal à l'autre Galion, pour le preſſer de joindre; le *Centurion* tira auſſi un coup de Canon, au Lof, pour faire croire aux *Eſpagnols*, qu'il avoit auſſi un Compagnon. Le Commandeur étoit ſurpris, de voir que le Galion ne changeât pas de cours, & portât toujours ſur lui; il ne pouvoit ſe perſuader ce qui étoit pourtant vrai, que les *Eſpagnols* l'avoient reconnu, & avoient pris la réſolution de le combattre.

Vers midi, le Commandeur ſe trouva à une lieue du Galion, deſorte qu'il n'y avoit pas à craindre qu'il pût échaper; & comme on ne voyoit

pas

pas paroître de ſecond Galion, on en conclut qu'ils avoient été ſéparés. Peu après, le Galion hiſſa ſa Voile de Miſaine, & arriva ſous ſes Huniers, le Cap au Nord, déployant le Pavillon *Eſpagnol*, & l'Etendart d'*Eſpagne*, au haut du grand Mât. Mr. *Anſon*, de ſon côté, avoit tout préparé pout le combat, & n'avoit rien négligé, de tout ce qui pouvoit lui faire tirer le meilleur parti poſſible, du peu de Forces qu'il avoit; prenant ſoin ſur-tout de prévenir le deſordre & la confuſion, qui ne ſont que trop ordinaires dans ces ſortes d'Actions. Il choiſit trente de ſes meilleurs Tireurs, qu'il diſtribua dans les Hunes, & qui répondirent parfaitement à ſon attente, par le grand ſervice qu'ils rendirent. Comme il n'avoit pas aſſez de monde, pour deſtiner un nombre d'hommes ſuffiſant à chaque Canon, il ne donna à chaque pièce de la Batterie d'embas, que deux hommes, qui n'étoient employés qu'à charger: le reſte de ſes Gens étoit diviſé en petites Troupes, de dix ou douze hommes chacune, qui parcouroient l'entre-deux des Ponts, & qui avoient ſoin de mettre le Canon aux Sabords, & de le tirer, dès qu'ils le trouvoient chargé. Par cet arrangement il ſe ſervit de tous ſes Canons, & au-lieu de tirer par bordées, qui auroient laiſſé entre elles des intervalles, il entretint un feu continuel, dont il ſe promettoit de grands avantages; car l'uſage des *Eſpagnols*, eſt de ſe jetter ventre à terre, lorſqu'ils voyent qu'on s'apprête à leur lâcher une Bordée, & de reſter dans cette poſture, juſqu'à ce qu'elle ſoit paſſée; après quoi ils ſe relèvent, & ſe croyant pour quelque tems à couvert de danger, ils ſervent vivement le Canon & la Mousquetterie, juſqu'à ce qu'ils voyent une autre Bordée de l'Ennemi prête. En tirant coup après coup, le Commandeur leur rendit cet uſage impratiquable.

Le *Centurion* étant ainſi préparé, & s'approchant peu à peu du Galion, il ſurvint un peu après-midi, quelques grains de vent & de pluie, qui obſcurcirent l'air; mais à chaque fois que le beau tems revenoit, on voyoit le Vaiſſeau *Eſpagnol* toujours au même état & faiſant bonne contenance. Vers une heure, le *Centurion* ſe trouvant à la portée du Canon de l'Ennemi, arbora ſon Pavillon: & comme on remarqua que les *Eſpagnols* avoient négligé juſqu'alors de débaraſſer leur Vaiſſeau, & qu'ils étoient occupés à jetter à la Mer le Bêtail & l'Encombrement, Mr. *Anſon* ordonna qu'on tirât ſur eux de ſes pièces de chaſſe, pour troubler leur travail & les empêcher de l'achever, quoiqu'il eût donné des ordres généraux, de ne tirer qu'à la portée du Piſtolet. Le Galion répondit de ſes

deux pièces de l'Arrière, & le *Centurion* ayant prolongé ſa Vergue de Sivadière, afin d'être en état d'en venir à l'abordage s'il y avoit moyen, les *Eſpagnols* par bravade en firent autant. Peu après le *Centurion* ſe plaça Côte à Côte & ſous le vent des Ennemis, à la portée du Piſtolet, dans la vue de les empêcher de gagner de l'Avant, & de ſe jetter dans le Port de *Jalapay*, dont ils étoient éloignés de ſept lieues. Ce fut alors que le combat devint ſérieux; & pendant la prémière demi-heure, le *Centurion* dépaſſa le Vaiſſeau ennemi, & foudroya ſon Avant: la largeur de ſes Sabords lui permettoit de faire jouer toutes ſes pièces ſur le Galion, tandis que celui-ci ne pouvoit ſe ſervir que d'une partie des ſiennes. Dès le commencement de l'Action, les nattes dont les *Eſpagnols* avoient rempli leurs Baſtingues, prirent feu & jettèrent une flamme qui s'élevoit juſqu'à la moitié de la hauteur du Mât de Miſaine. Cet accident, qu'on crut cauſé par la bourre du Canon de nos Gens, jetta l'Ennemi dans une grande confuſion, & alarma auſſi le Commandeur, qui craignit que le Galion n'en fût conſumé, & que le feu ne ſe communiquât auſſi à ſon Vaiſſeau. Enfin les *Eſpagnols* vinrent à bout de ſe tirer de cet embaras, en coupant leurs Baſtingues & faiſant tomber à la Mer, toute cette maſſe enflammée. Cependant le *Centurion* conſervoit ſa ſituation avantageuſe; ſon Canon étoit ſervi avec beaucoup de régularité & de vivacité, tandis que ſes Fuſiliers, placés dans les Hunes, découvroient tout le Pont du Galion; ils avoient d'abord nettoyé les Hunes de ce dernier Bâtiment, après quoi ils avoient fait un mal infini aux *Eſpagnols*, tuant ou mettant hors de combat, tous leurs Officiers qui ſe montroient ſur le demi-Pont, à l'exception d'un ſeul. Le Général des Galions même en fut bleſſé. Quoique le *Centurion* perdit l'avantage de ſa ſituation, après la prémière demi-heure, ſe trouvant Côte à Côte du Galion, & que l'Ennemi ſoutînt ſon feu, encore pendant une heure, notre Canon, chargé à mitrailles, nettoya enfin ſi bien leur Pont, & leur tua tant de monde, qu'ils commencèrent à perdre courage, ſur-tout lorſque leur Général, qui étoit l'ame du combat, fut hors d'état d'agir. On s'appercevoit bien de leur deſordre, car les deux Vaiſſeaux étoient ſi près, qu'on voyoit du *Centurion*, les Officiers *Eſpagnols* parcourant le Galion, pour tâcher de retenir leurs Gens à leurs Poſtes: mais tous leurs efforts furent vains; & après avoir tiré pour dernier effort, cinq ou ſix coups de Canon, avec plus de juſteſſe qu'à leur ordinaire, ils ſe reconnurent vaincus. Le Pavillon *Eſpagnol* avoit été emporté de ſon Bâton, dès le commencement de l'Action, ainſi

ils

ils furent obligés d'amener l'Etendart, qui étoit au haut du grand Mât; celui qui fut chargé de cette périlleuſe commiſſion, auroit ſans doute été tué, ſi le Commandeur, voyant ce dont il s'agiſſoit, n'avoit empêché ſes Gens de tirer.

C'eſt ainſi que le *Centurion* ſe rendit maître de cette riche Priſe, dont la valeur montoit à un Million & demi de Piaſtres. Elle ſe nommoit *Noſtra Signora de Cabadonga*, & étoit commandée par le Général *Don Jéronimo de Montéro*, *Portugais* de naiſſance, le plus brave & le plus habile Officier, qui fût employé au ſervice de ces Galions. Le Galion étoit beaucoup plus grand que le *Centurion*: il étoit monté de cinq cens-cinquante hommes, de trente-ſix pièces de Canon, & de vingt-huit Pierriers, de quatre livres de balle. L'Equipage étoit bien pourvu de petites armes, & le Vaiſſeau bien muni contre l'abordage, tant par la hauteur de ſes Plat-bords, que par un bon Filet de cordes de deux pouces, dont il étoit baſtingué, & qui ſe défendoit par des demi-Piques. Les *Eſpagnols* eurent ſoixante-ſept hommes tués dans l'Action, & quatre-vingt-quatre bleſſés; le *Centurion* n'eut que deux morts, & de bleſſés, un Lieutenant & ſeize Matelots, dont il en mourut un ſeul: on peut voir par-là le peu d'effet des meilleurs armes, lorſqu'elles ſont entre des mains peu exercées à s'en ſervir.

Il n'eſt pas poſſible d'exprimer la joie que reſſentit l'Equipage du *Centurion*, lorsqu'il ſe vit maître d'une ſi riche Priſe, qui étoit depuis dix-huit mois, le ſeul objet de toutes ſes eſpérances, & pour laquelle il avoit tant ſouffert. Mais dans cet inſtant même, il ne s'en fallut preſque rien que toute cette félicité ne fût anéantie par l'accident le plus affreux. A peine le Galion eut-il baiſſé Pavillon, qu'un des Lieutenans de notre Vaiſſeau, s'approchant de Mr. *Anſon*, ſous prétexte de le féliciter, lui dit à l'oreille, que le feu avoit pris au *Centurion*, tout près de la Soute aux Poudres. Le Commandeur reçut cette funeſte nouvelle, ſans faire paroitre la moindre émotion, & ſans donner aucune alarme, il diſtribua ſes ordres, pour éteindre l'incendie, ce qui fut fait en peu de tems, quoique d'abord il eût paru terrible. La cauſe en avoit été, que quelques Cartouches avoient pris feu entre les Ponts, & avoient allumé une quantité d'étoupes entaſſées derrière l'Ecoutille des Soutes, auprès de la Soute aux Poudres; & la fumée épaiſſe qui ſortoit de ce tas d'étoupes, avoit fait croire le mal plus dangereux encore qu'il n'étoit réellement. Dans le même moment le

le Galion tomba ſur la Côte du *Centurion*, à Stribord, mais on vint à bout de le dégager, ſans en ſouffrir de dommage.

Mr. *Anſon* donna le commandement de la Priſe à Mr. *Saumarez* ſon prémier Lieutenant, avec rang de Capitaine de Haut-bord. Mr. *Saumarez* envoya dès ce même ſoir, à bord du *Centurion*, tous les Priſonniers *Eſpagnols*, à l'exception de ceux, qu'il crut néceſſaires, pour aider à la maneuvre du Galion. Ce fut alors que le Commandeur apprit de ces Priſonniers, que l'autre Galion, qu'il avoit empêché l'année d'auparavant de ſortir d'*Acapulco*, au-lieu d'attendre, comme on avoit cru, celui que nous venions de prendre, avoit fait voile ſeul d'*Acapulco*, beaucoup plutôt qu'à l'ordinaire, & qu'il étoit apparemment arrivé à *Manille*, longtems avant que le *Centurion* arrivât au Cap *Eſpiritu Santo*: deſorte que Mr. *Anſon*, nonobſtant le ſuccès qu'il venoit d'avoir, avoit lieu de regretter le tems perdu à *Macao*, cette perte l'ayant empêché de faire deux riches Priſes au-lieu d'une.

Immédiatement après la fin de l'Action, Mr. *Anſon* réſolut de s'en retourner avec ſa Priſe, le plus vite qu'il pourroit, dans la Rivière de *Canton*. Son prémier ſoin fut de s'aſſurer des Priſonniers & de faire travailler à tranſporter les Tréſors à bord du *Centurion*. Cette précaution étoit de la dernière importance: car la navigation juſqu'à *Canton* devoit ſe faire à travers de Mers, pas trop bien connues, & où, vu la ſaiſon, on devoit s'attendre à de mauvais tems. Il convenoit que les Tréſors fuſſent dans le *Centurion*, que la préſence du Commandeur, la bonté de l'Equipage & pluſieurs autres avantages, rendoient bien plus aſſuré, contre tous les accidens, que le Galion. Il étoit encore plus important de s'aſſurer des Priſonniers; car delà dépendoient non ſeulement les Tréſors, mais auſſi la vie des Vainqueurs; & cet article donna bien de l'inquiétude à Mr. *Anſon*. Ces Priſonniers étoient du double plus nombreux, que ceux qui les avoient pris; & quelques-uns d'entre eux, tranſportés ſur le *Centurion*, après avoir obſervé la foibleſſe de ſon Equipage, dont pluſieurs n'étoient pas même des hommes faits, ne purent s'empêcher de marquer leur indignation de ſe voir vaincus, dirent-ils, par une poignée d'Enfans. Voici ce qu'on fit pour leur ôter les moyens de ſe révolter; tous, hormis les Officiers & les bleſſés, furent mis à fond de Cale, où on laiſſa deux Ecoutilles ouvertes, pour y donner autant d'air qu'il étoit poſſible; & pour n'avoir pas d'inquiétude, tandis que nos Gens ſeroient occupés à la maneuvre du Vaiſſeau, on fit deux eſpèces de Tuyaux de gros-

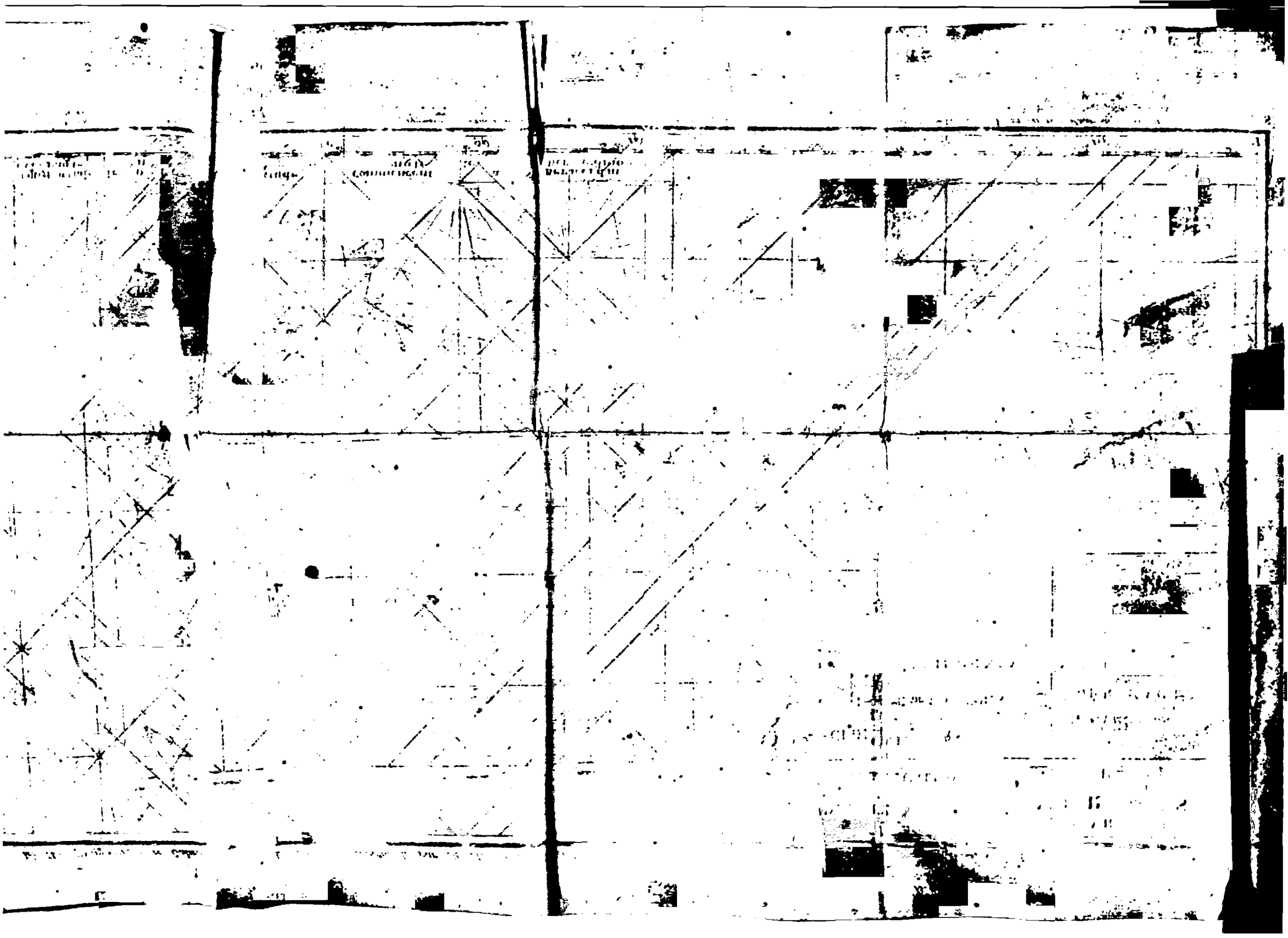
groſſes Planches, dont le vuide joignoit l'Ecoutille du prémier Pont, à celle du ſecond: ces Tuyaux facilitoient l'entrée de l'air à fond de Cale, & en même aſſuroient nos Gens contre toute entrepriſe de leurs Priſonniers; car il leur eût été fort difficile de déboucher par ces Tuyaux, qui avoient ſept à huit piés de haut, & pour augmenter cette difficulté, quatre Pierriers, chargés de balles de Mouſquets, étoient braqués contre l'ouverture de chacun de ces Tuyaux, & des Sentinelles, la mêche allumée à la main, devoient y mettre le feu, au prémier mouvement des *Eſpagnols*. Leurs Officiers, au nombre de dix-ſept ou dix-huit, étoient logés dans la chambre du prémier Lieutenant, avec une garde de ſix hommes; & le Général, bleſſé, couchoit dans la chambre du Commandeur, avec une Sentinelle auprès de lui. Tous ces Meſſieurs étoient bien avertis que le moindre trouble, qu'ils exciteroient, ſeroit puni de mort ſur le champ. Toutes ces précautions n'empêchoient pas que l'Equipage du *Centurion* ne ſe tînt toujours prêt, à la moindre alarme: tous les Fuſils étoient bien chargés & placés dans des lieux convenables; les Matelots ne quittoient point leurs ſabres, ni leurs Piſtolets, & tous les Officiers, ſans ſe deshabiller pour ſe coucher, ne dormoient qu'avec leurs armes prêtes, à côté d'eux.

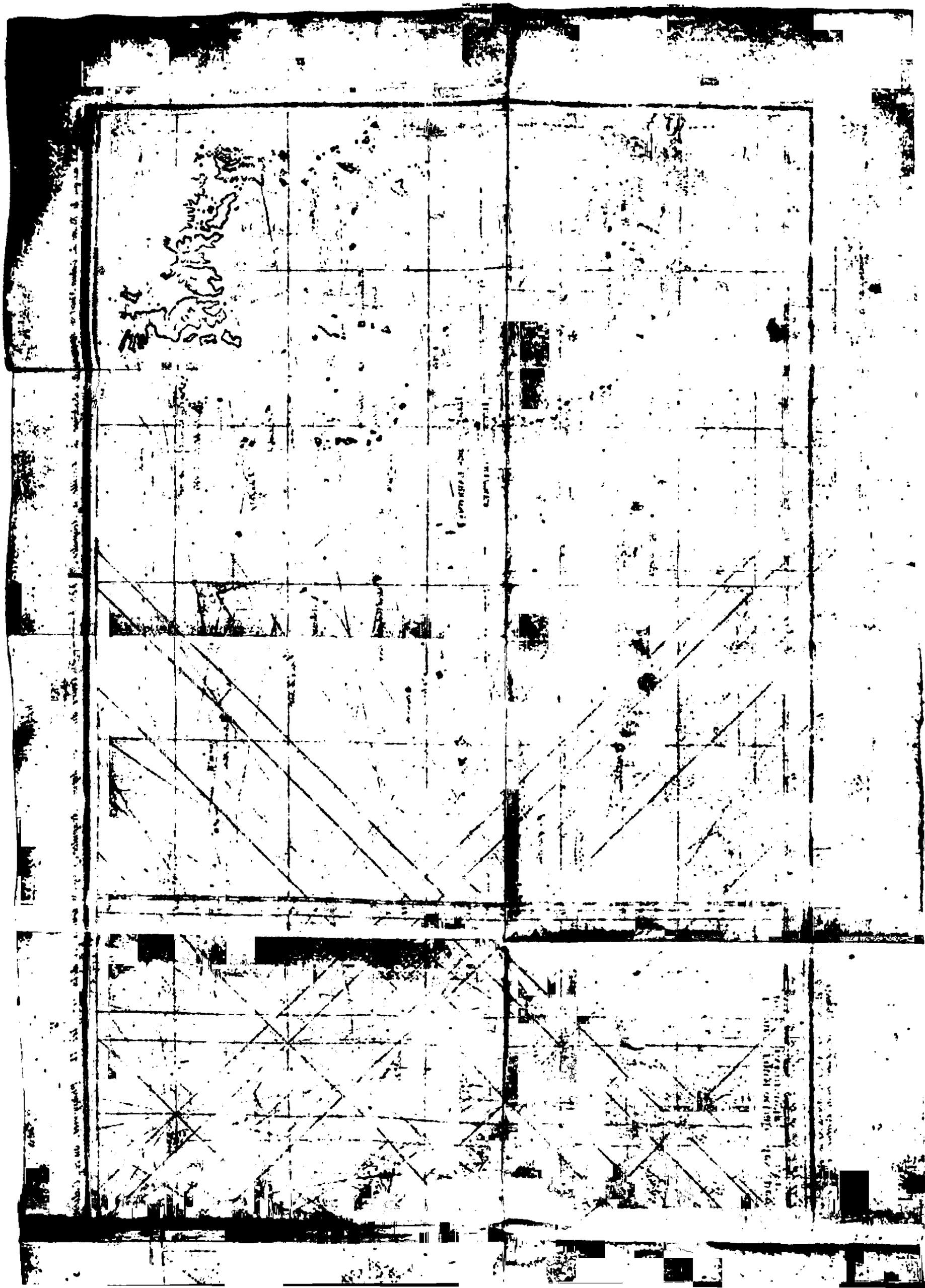
Nulle de ces précautions ne paroitra inutile, ſi on conſidère le riſque que couroient le Commandeur & ſes Gens à être moins ſur leurs gardes. Il eſt vrai que les ſouffrances de ces pauvres Priſonniers faiſoient pitié, quoiqu'il n'y eût pas moyen de les ſoulager: le tems étoit exceſſivement chaud; la puanteur à fond de Cale alloit au-delà de ce qu'on peut s'imaginer; & la ration d'eau qu'on donnoit aux Priſonniers, ſe trouvoit à peine ſuffiſante pour les empêcher de mourir de ſoif, puiſqu'elle n'étoit que d'une pinte par jour. On ne leur en pouvoit donner davantage, dans un tems où l'Equipage même en étoit réduit à une pinte & demi. Il eſt ſurprenant qu'une miſère auſſi affreuſe n'en fit pas mourir un ſeul, durant un voyage aſſez long. Les trois ſeuls de ces Priſonniers qui perdirent la vie, moururent de leurs bleſſures, & cela dès la prémière nuit qu'ils furent pris. Mais il faut avouer auſſi qu'un mois de cette rude priſon métamorphoſa étrangement ces pauvres Gens: quand ils y entrèrent ils paroiſſoient frais & vigoureux, & lorſqu'ils en ſortirent, ce n'étoit plus que des ſquelettes, où des phantômes.

Tandis qu'on étoit occupé à s'aſſûrer des Tréſors & des Priſonniers, le Commandeur fit porter à route vers la Rivière de *Canton*; & le 30 de *Juin*,

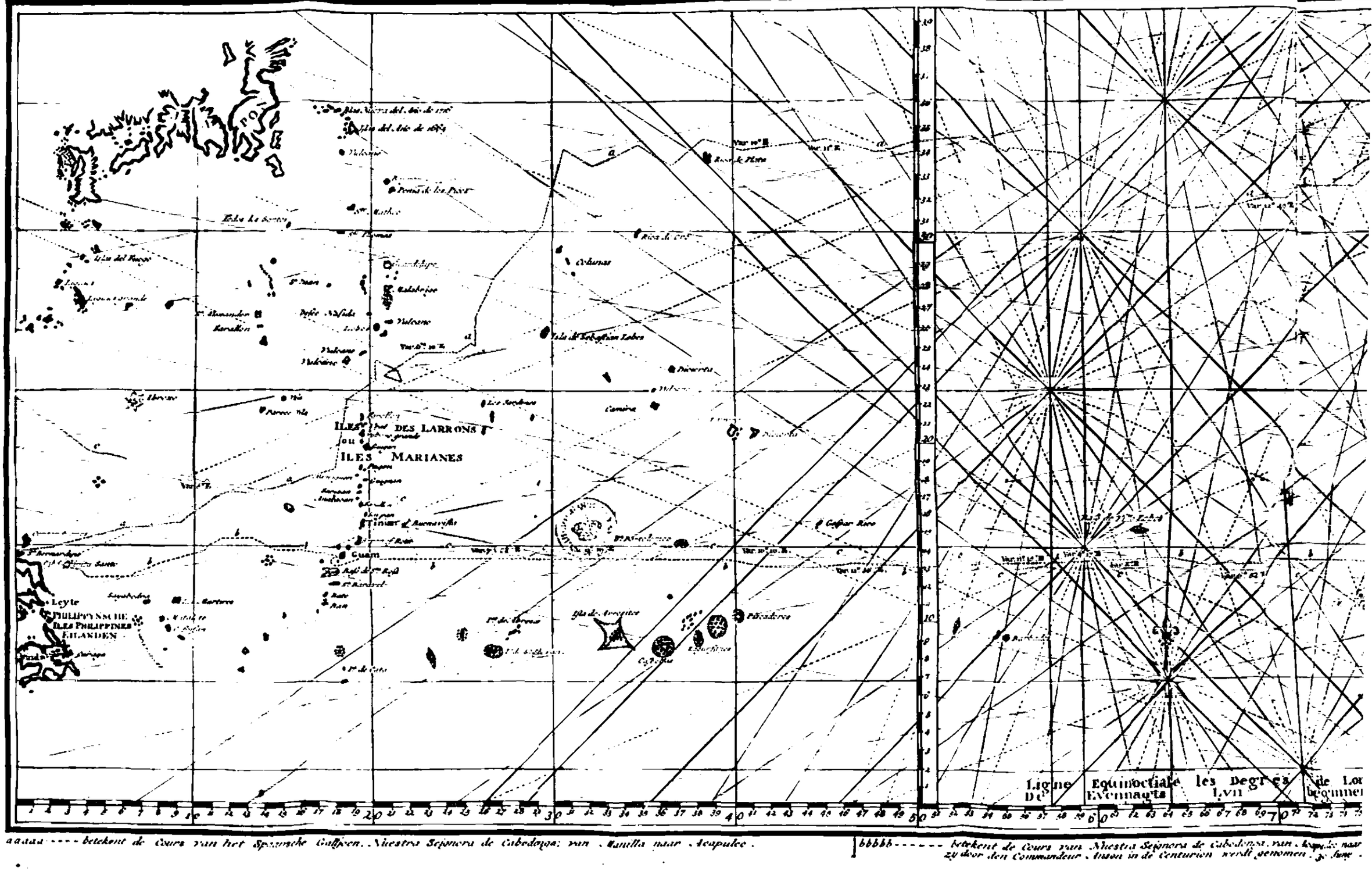
Juin, à ſix heures du ſoir, on eut la connoiſſance du Cap *Delangano*, à dix lieues de diſtance à l'Oueſt. Le lendemain, on vit les Iles de *Bashée*, & comme le vent étoit trop au Nord, pour eſpérer de pouvoir les doubler, il fut réſolu de paſſer entre les Iles de *Grafton* & de *Monmouth*, où le paſſage ne paroiſſoit pas dangereux; mais lorsque nous y fumes engagés la Mer nous y parut terrible, elle moutonnoit & écumoit, comme ſi elle eût été pleine de Briſans, & la nuit rendoit ce ſpectacle encore plus effraiant. Cependant les deux Vaiſſeaux paſſèrent ſans danger, la Priſe étant toujours de l'avant, & on s'apperçut que le ſpectacle, qui nous avoit fait ſi grand' peur, n'étoit cauſé que par une forte Marée. Il eſt bon d'obſerver, que quoiqu'on ne compte ordinairement que cinq de ces Iles de *Bashée*, il y en a pourtant pluſieurs autres à l'Oueſt de ces cinq, & comme les Canaux, qui les ſéparent, ne ſont pas connus, il vaut mieux paſſer au Nord ou au Sud de ces Iles, que de s'y engager. Auſſi étoit-ce bien l'intention du Commandeur, de paſſer au Nord de ces Iles, entre elles & *Formoſa*, ſi le vent l'avoit permis. Delà nos Gens continuèrent leur cours vers *Canton*, & le 8 de *Juillet* ils découvrirent l'Ile de *Supata*, la plus Occidentale des Iles de *Lema*; c'eſt le roc à deux pointes, marqué particulierement dans la vue de ces Iles, inſérée ci-devant. Cette Ile, ſuivant leur eſtime, eſt à cent trente-neuf lieues, & au Nord 82°. 37'. vers l'Oueſt, de celle de *Grafton*. L'onzième ayant pris à bord deux Pilotes Lamaneurs *Chinois*, l'un pour le *Centurion*, & l'autre pour la Priſe, ces Vaiſſeaux vinrent mouiller devant la Ville de *Maçao*.

Dans ce tems-là, nos Gens avoient eu le loiſir de compter la valeur de leur Priſe: on trouva qu'elle étoit de 1313843 pièces de huit, & 35682 onces d'Argent en Lingots; outre une partie de Cochenille, & quelques autres marchandiſes d'aſſez peu de valeur, en comparaiſon de l'argent. Cet fut-là la dernière capture du Commandeur, qui jointe aux autres, fait à peu près la ſomme totale de 400000 livres ſterlings, pour tout le butin, rapporté par le *Centurion*, non compris les Vaiſſeaux, marchandiſes, &c. que nos Gens ont détruit ou brulé aux *Eſpagnols*, & qui ſur le pié de l'eſtimation la plus modique, ne peuvent aller au-deſſous de 600000 livres ſterlings; deſorte que la perte que notre Eſcadre a cauſée à l'Ennemi, va certainement au-delà d'un million ſterling. A quoi ſi l'on ajoute les dépenſes que fit la Cour d'*Eſpagne* pour l'équipement de l'Eſcadre de *Pizarro*, les fraix extraordinaires où elle fut engagée en *Amérique*, à cauſe de notre Eſcadre, & la perte de ſes Vaiſſeaux de guerre, le total mon-





aaaaa------ marque la Route du Galeon Nuestra Senores de Cabadonga de Manille à Acapulco. | bbbbb------- Cours du Galeon depuis Acapulco, jusqu'à Guam, et de la vers les Iles Philippines; ou ce Galeon fut pris par



aaaaa ---- betekent de Cours van het Spaansche Galjoen. Nuestros Señores de Cabadonga: van Manilla naar Acapulco.

bbbbb------ betekent de Cours van Nuestra Señores de Cabadonga, van Acapulco naar zy door den Commandeur Anson in de Centurion werdt genomen, &c. Anno

vers les Iles Philippines, ou ce Galion fut pris par le Centurion commandé par Mr. Anson, le 3 Juin 1743. | cccc Cours du Centurion, depuis Acapulco, jusqu'à Tinian, et de là vers la Chine.

GEDEELTE VAN
PARTIE DE CALIFORNIE
CALIFORNIA

CARTE de la
MER DU SUD
ou
MER PACIFIQUE
entre l'Equateur
et le 39½. de Latitude Septentrionale

KAART van de
ZUYD— ZEE
of
STILLE OCEAAN
van de Equinoctiaal tot op 39½ Grad. Noorder

GEDEELTE VAN
PARTIE DU MEXIQUE
MEXICO

Equinoctiale les Degrés de Longitude Commencent à St. Bernardin
Evennagts Lyn Commende de Lengte te a St. Bernardino

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120 121 122 123 124 125 126 127 128 129 130 131 132 133 134 135 136 137 138 139 140 141 142 143 144 145 146 147 148 149 150 151 152 153 154 155 156 157 158 159 160 161 162 163 164 165 166 167 168 169 170 171 172 173 174 175 176 177 178 179 180

van Nuestra Señora de Cabadonga tot Londre naar Canton, en voort door naar de Philippynsche Eilanden, alwaar ccccc betekent de Cours van den Commandeur Anson, van Acapulco naar Tinian, en van daar naar China.
deur Anson in de Centurion wordt vervolgt den 3 June 1743.

montera à une ſomme exceſſive, & fera ſentir de quelle utilité notre entrepriſe a été à l'Etat, malgré tous les deſaſtres que nous avons éprouvés depuis le commencement juſqu'à la fin. On trouva à bord de ce Galion pluſieurs Deſſeins & Journaux, dont j'ai tiré quelques-unes des particularités rapportées dans le 10 Chapitre de mon ſecond Livre. On y trouva auſſi la Carte de l'Océan *Pacifique*, entre les *Philippines* & le *Méxique*. C'eſt de cette Carte, ſur laquelle le Galion régloit ſa navigation, que je donne ici une Copie, corrigée en quelques endroits, ſur nos propres obſervations. J'y ai ajouté la route du Galion tirée de ſon Journal, & la route du *Centurion* dans cet Océan: j'ai cité cette même Carte, en parlant du commerce de *Manille*. J'ai placé les variations de l'Aiguille aimantée en pluſieurs endroits de notre route & de celle du Galion; & ces obſervations ſont d'autant plus intéreſſantes, que je ne ſache pas qu'on en ait encore publié aucune de cette eſpèce pour la partie Septentrionale de cet Océan, outre qu'elles s'accordent parfaitement avec ce que le Docteur *Halley* a prédit ſur ce ſujet, il y a plus de cinquante ans. Après cette digreſſion, il eſt tems de revenir à nos deux Vaiſſeaux, que nous avons laiſſés à *Macao*, prêts à entrer dans la Rivière de *Canton*.

CHAPITRE IX.

Ce qui arriva à nos Gens dans la Rivière de Canton.

LE Commandeur, ayant pris à bord des Pilotes Lamaneurs, continua ſa route vers la Rivière de *Canton*, & le 14 de *Juillet*, il laiſſa tomber l'ancre, en deça de *Bocca Tigris*, qui eſt un paſſage étroit, qui forme l'embouchure de cette Rivière. Son deſſein étoit d'entrer le lendemain dans ce paſſage, & de remonter juſqu'à l'Ile du *Tigre*, où il y a une Rade fort ſûre, à couvert de tous les vents. Mais, pendant que le *Centurion* & ſa Priſe étoient-là à l'ancre, une Chaloupe *Chinoiſe* vint de la part du *Mandarin* qui commandoit les Forts de *Bocca Tigris*, examiner ce que c'étoit que ces deux Vaiſſeaux, & s'informer d'où ils venoient. Mr. *Anſon* dit à l'Officier qui commandoit cette Chaloupe, que le *Centurion* étoit un Vaiſſeau de guerre, du Roi de la *Grande-Bretagne*; & que l'autre Vaiſſeau étoit une Priſe, qu'il avoit faite; qu'il alloit dans la Rivière de *Canton*, chercher un abri contre les Ouragans, qu'on avoit lieu d'attendre dans cette ſaiſon, & qu'il repartiroit pour l'*Angleterre* dès que la Mouſſon favorable viendroit. L'Officier *Chinois* demanda un état des hommes, des armes & des autres munitions de guerre que nous avions à bord, dont il falloit, diſoit-il, envoyer une liſte au Gouvernement de *Canton*. Mais dès qu'il eut entendu qu'il y avoit dans le *Centurion*, quatre cens fuſils & trois à quatre cens Barils de poudre, il hauſſa les épaules, & parut effraié du ſeul récit: il dit que jamais il n'entroit dans la Rivière de *Canton* de Vaiſſeaux armés de cette manière, & ajouta, qu'il n'oſoit coucher ces articles ſur ſa liſte, de peur qu'ils ne donnaſſent l'alarme à la Régence. Après qu'il eut fini toutes ces queſtions, & comme il ſe préparoit à s'en retourner, il propoſa de laiſſer à bord deux Officiers de la Douane; ſur quoi le Commandeur lui dit, que quoiqu'en qualité de Commandant d'un Vaiſſeau de Sa Majeſté, tout Commerce lui fût défendu, qu'il n'eût rien à démêler avec la Douane & qu'il ne fût ſoumis à aucun impôt, il vouloit bien, pour la ſatisfaction des *Chinois*, permettre qu'ils laiſſaſſent à bord deux de leurs Gens, qui ſeroient témoins de l'exactitude avec laquelle il ſe conformoit à ſes Inſtructions. Le *Chinois* parut ſurpris, lorſque Mr. *Anſon* dit qu'il étoit exemt de

toutes

toutes ſortes de droits, & dit que les droits de l'Empereur devoient être payés, par quelque Vaiſſeau que ce fût, qui relâchoit dans ſes Ports: il y a apparence, qu'à cette occaſion, il défendit en particulier au Pilote *Chinois*, de conduire les deux Vaiſſeaux, au-delà de *Bocca Tigris*; & à ce propos, il convient de décrire ce Détroit.

Bocca Tigris eſt un paſſage, qui n'a guère qu'une portée de fuſil de largeur; il eſt formé par deux Pointes de terre, ſur chacune deſquelles il y a un Fort. Celui de Stribord n'eſt proprement qu'une Batterie, au bord de l'eau, avec dix-huit embraſures: mais il n'y avoit que douze Canons de fer, de quatre ou ſix livres de balle. Le Fort de Bas-bord reſſemble aſſez à un de ces grands Châteaux à l'antique; il eſt ſitué ſur un Rocher élevé, & il ne nous parut muni que de huit ou dix Canons, de ſix livres de balle, au plus. Voila toutes les Fortifications qui défendent l'entrée de la Rivière de *Canton*, & tout ce que l'habileté des *Chinois* dans l'Art militaire à pu inventer, pour empêcher un Ennemi de forcer ce paſſage.

On voit bien par cette deſcription, que Mr. *Anſon* ne pouvoit être arrêté par ces Forts, quand même ils euſſent été parfaitement fournis de Munitions & de Canoniers: auſſi, quoique le Lamaneur refuſât de conduire le Vaiſſeau, depuis que l'Officier *Chinois* y eut été; comme le mauvais tems qu'on attendoit, rendoit tout délai dangereux, le Commandeur fit lever l'ancre, le 15, & ordonna au Lamaneur de le conduire entre les Forts, le menaçant, s'il arrivoit que le Vaiſſeau touchât, de le faire pendre au bout de la Vergue. Cet homme, intimidé par ces menaces, fit ce qu'on lui ordonnoit, & conduiſit le Vaiſſeau au-delà du Détroit, ſans que les Forts fiſſent mine d'y apporter aucun obſtacle. A la vérité le pauvre Lamaneur n'échapa pas au châtiment de la part des *Chinois*; dès qu'il deſcendit à terre, il fut mis en priſon, & reçut un bon nombre de coups de Bambou. Il trouva moyen, dans la ſuite, d'aborder Mr. *Anſon*, & lui demanda quelque récompenſe du châtiment qu'il avoit eſſuié, pour ſon ſervice, & dont il portoit encore les marques très viſibles. Mr. *Anſon* en eut pitié, & lui donna plus d'argent qu'il n'en falloit à un *Chinois*, pour affronter une douzaine de baſtonnades.

Ce Pilote ne fut pas la ſeule perſonne, qui ſouffrit à cette occaſion; le Commandeur, peu de tems après, vit paſſer quelques Jonques de l'Empereur, qui remontoient de *Bocca Tigris*, vers *Canton*, & s'informant du ſujet de leur voyage, il apprit que le *Mandarin*, qui avoit commandé,

dans les Forts, y étoit priſonnier ; qu'il étoit démis de ſon emploi ; & qu'on le menoit à *Canton*, où il ſeroit ſévèrement puni, pour avoir laiſſé paſſer les deux Vaiſſeaux *Anglois*. Mr. *Anſon* trouva la choſe très déraiſonnable & repréſenta aux *Chinois*, la grande ſupériorité de ſes Vaiſſeaux, ſur les Forts, par le nombre & la force de l'Artillerie. Les *Chinois* tombèrent d'accord de tout cela, & convinrent qu'il avoit été impoſſible au *Mandarin* d'empêcher nos Gens de paſſer ; mais ils perſiſtèrent à ſoutenir qu'il ſeroit ſévèrement châtié, pour n'avoir pas fait ce qu'ils avouoient être impoſſible. Ce ſont-là des abſurdités, auxquelles doivent ſe réſoudre ceux qui ſe croyent obligés de maintenir leur autorité, dans les cas même, où la force leur manque. Mais revenons à notre ſujet.

Le 16 de *Juillet*, le Commandeur envoya ſon ſecond Lieutenant à *Canton*, avec une Lettre pour le Viceroi, où il l'informoit des raiſons, qui avoient obligé le *Centurion* à relâcher en cet endroit ; & pour l'avertir que le Commandeur avoit deſſein d'aller lui-même, dans peu, à *Canton*, pour rendre ſes devoirs au Viceroi. Le Lieutenant fut fort poliment reçu, & on lui promit d'envoyer le lendemain réponſe au Commandeur. En même tems Mr. *Anſon* permit à pluſieurs des Officiers du Galion d'aller à *Canton* ſur leur parole, à condition d'en revenir deux jours après. Lorſqu'ils furent dans cette Ville les *Mandarins* les firent appeller, pour s'informer de la manière, dont ils avoient été pris par Mr. *Anſon*. Ces Priſonniers eurent la candeur de déclarer, que comme les Rois de la *Grande-Bretagne* & d'*Eſpagne* étoient en guerre ouverte, ils avoient réſolu de prendre le *Centurion*, & qu'ils l'avoient attaqué dans cette vue, mais que l'évènement avoit été contraire à leurs eſpérances : ils ajoutèrent que depuis leur priſe, ils avoient reçu du Commandeur, un traitement beaucoup plus doux, que n'en auroient eſſuié de leur part les *Anglois*, s'ils étoient tombés entre leurs mains. Cet aveu, ſorti de la bouche d'un Ennemi, fit beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit des *Chinois*, qui juſqu'à ce moment-là, avoient eu plus de crainte du pouvoir de Mr. *Anſon*, que de confiance en ſon caractère moral. Ils l'avoient ſoupçonné d'être plutôt un Pyrate, qu'un Officier employé par ſon Souverain dans une guerre légitime. Dès-lors, ils commencèrent à le conſidérer d'un tout autre œil, & à lui porter beaucoup de reſpect, à quoi peut-être ne contribuèrent pas peu les grands Tréſors, dont il étoit en poſſeſſion : car la Nation *Chinoiſe* eſt diſtinguée par ſa profonde vénération pour les Richeſſes & les Gens riches.

Quoi-

Quoique les *Chinois* n'euſſent aucun lieu de revoquer en doute la véracité des Priſonniers *Eſpagnols*, ils trouvèrent dans leur réponſe, deux points, qui leur laiſſèrent quelques ſcrupules, & qui avoient beſoin d'explication: la grande infériorité en nombre des Vainqueurs à l'égard des vaincus, & l'humanité avec laquelle ces derniers avoient été traités après le combat. Les *Mandarins* demandèrent donc aux *Eſpagnols*, comment il étoit poſſible qu'ils euſſent été pris par un Ennemi ſi inférieur à eux, & pourquoi les *Anglois* ne les avoient pas tous tués, dès qu'ils en avoient été les maitres, puiſque les deux Nations étoient en guerre. Les *Eſpagnols* répondirent à la prémière de ces queſtions, que le *Centurion* quoique beaucoup plus foible d'Equipage, étant un Vaiſſeau de guerre, avoit divers avantages ſur leur Galion, qui n'étoit qu'un Vaiſſeau marchand, tels que la grandeur de ſes pièces de Canon, &c. A l'égard de la ſeconde difficulté, ils dirent que l'uſage entre les Peuples de l'*Europe*, n'étoit pas de mettre à mort, ceux qui ſe rendoient; quoiqu'ils avouaſſent en même tems, que le Commandeur, ſuivant en cela la bonté naturelle de ſon caractère, en avoit agi à leur égard, & à celui de tous leurs Compatriotes, qui lui étoient tombés entre les mains, avec beaucoup plus de douceur & d'égards, que ne l'exigeoient les loix de la guerre, établies entre les *Européens*. Ces réponſes ſatisfirent les *Chinois*, & leur donnèrent une haute idée du caractère de Mr. *Anſon*.

Le 20 de *Juillet*, au matin, trois *Mandarins*, accompagnés d'une ſuite très nombreuſe, & d'une Flotte de Chaloupes, vinrent à bord du *Centurion*, & remirent au Commandeur, l'ordre du Viceroi de *Canton* pour lui faire fournir journellement une certaine quantité de Vivres, & des Pilotes pour conduire les deux Vaiſſeaux, juſqu'à la ſeconde Barre. Ils lui dirent auſſi en réponſe à la Lettre qu'il avoit écrite au Viceroi, que ce Seigneur s'excuſoit de recevoir la viſite du Commandeur, pendant les grandes chaleurs; parce que les *Mandarins* & les Soldats, qui devoient néceſſairement aſſiſter à cette cérémonie, ne pouvoient s'aſſembler ſans être expoſés à une grande fatigue & à pluſieurs autres inconvéniens; mais que vers le mois de *Septembre*, lorſque le tems s'adouciroit, le Viceroi ſeroit fort aiſe de voir le Commandeur, & le Capitaine qui commandoit l'autre Vaiſſeau. Mr. *Anſon* ſavoit qu'on avoit fait partir un Courier de *Canton* pour la Cour de *Pekin*, avec la nouvelle de l'arrivée de ſes deux Vaiſſeaux, & il ne douta pas un moment, que le principal motif du renvoi de ſa viſite, ne fût le deſſein de gagner le tems néceſſaire, pour re-

cevoir les ordres de l'Empereur, dans une circonſtance toute nouvelle à la *Chine*.

Après que ces *Mandarins* ſe furent aquittés de cette commiſſion, ils commencèrent à parler au Commandeur des droits qu'ils prétendoient que ſes Vaiſſeaux devoient payer: mais il leur répondit d'abord qu'il ne ſe ſoumettroit jamais à rien de pareil: que comme il n'avoit point apporté de Marchandiſes dans leurs Ports, & qu'il ne vouloit pas en emporter, il ne pouvoit aucunement être compris dans le cas des loix de la *Chine* ſur ce ſujet, qui n'avoient certainement en vue que les Vaiſſeaux marchands. Il ajouta qu'on n'avoit jamais exigé de droits des Vaiſſeaux de guerre, dans les Païs où l'on étoit accoutumé à en recevoir dans les Ports, & que les ordres de ſon Maitre lui défendoient bien expreſſément d'en payer aucuns, dans quelque endroit que ce fût.

Après cette réponſe déciſive; les *Mandarins* reprirent la parole, & dirent qu'ils n'avoient plus qu'un article dans leur commiſſion: c'étoit une prière au Commandeur, de vouloir bien relâcher les Priſonniers, qu'il avoit faits à bord du Galion. Ils ajoutèrent que le Viceroi craignoit que l'Empereur ſon Maitre ne fût choqué, s'il apprenoit que l'on retenoit en priſon, dans ſon propre territoire, des Gens d'une Nation qui lui étoit alliée, & qui faiſoit un grand commerce avec ſes Sujets. Mr. *Anſon* avoit bonne envie d'être débaraſſé de ces *Eſpagnols*; dès ſon arrivée, il en avoit envoyé cent à *Macao*, & les quatre cens, qui lui reſtoient encore, lui étoient à charge, à plus d'un égard. Cependant, pour relever le prix de la faveur, qu'il avoit bien deſſein d'accorder, il fit d'abord quelques difficultés; mais il ſe laiſſa perſuader, & dit aux *Mandarins*, que pour montrer la diſpoſition où il étoit d'obliger en tout le Viceroi, il relâcheroit ces Priſonniers dès que les *Chinois* voudroient envoyer des Chaloupes pour les recevoir. Là-deſſus les *Mandarins* partirent, & le 28 de *Juillet*, deux Jonques vinrent de *Canton*, pour prendre ces *Eſpagnols*, & pour les tranſporter à *Macao*. Le Commandeur les laiſſa tous partir, ſuivant ſa promeſſe, & ordonna à ſon Munitionnaire de leur délivrer des Vivres pour huit jours: c'étoit plus qu'il n'en falloit pour ce voyage. Cette affaire étant expédiée, les deux Vaiſſeaux vinrent ancrer au-deſſus de la ſeconde Barre, où ils devoient reſter juſqu'à la Mouſſon favorable.

En conſéquence des ordres émanés du Viceroi, nos Gens ne trouvoient aucune difficulté à ſe procurer des Vivres, pour leur conſomption journalière,

nalière, mais cela ne ſuffiſoit pas: il falloit pour entreprendre le voyage de la *Chine* en *Angleterre*, de grandes proviſions, non ſeulement de Vivres, mais de bien d'autres choſes; & c'étoit en quoi conſiſtoit l'embaras. Il y avoit bien à *Canton* des Gens qui s'étoient chargés de fournir à Mr. *Anſon* le biſcuit,& toutes les autres choſes dont il pourroit avoir beſoin; & ſon Truchement l'aſſuroit de jour en jour, depuis le milieu de *Septembre*, que tout étoit prêt & qu'il le recevroit dans peu à bord. Après quinze jours d'attente, le Commandeur envoya à *Canton*, pour s'informer des cauſes de ce délai, & il eut le chagrin d'apprendre, que toutes ces aſſurances n'étoient qu'illuſion; que le Viceroi n'avoit donné aucun ordre pour les proviſions de voyage, de ſes deux Vaiſſeaux, ainſi qu'on l'avoit dit; qu'il n'y avoit ni biſcuit, ni aucun des préparatifs qu'on lui avoit promis; en un mot, que ceux qui avoient contracté avec lui, n'avoient fait aucune démarche pour remplir leurs engagemens. Ces nouvelles desagréables lui donnèrent lieu de craindre qu'il ne trouvât plus de difficultés, qu'il ne l'avoit cru, à faire les proviſions néceſſaires pour ſon voyage; & ce qui lui donnoit encore plus de ſoupçons, c'eſt que le mois de *Septembre* étoit preſque écoulé, qu'il n'avoit encore reçu aucun meſſage de la part du Viceroi de *Canton*.

Le Lecteur ſera ſans doute curieux des motifs qui pouvoient porter les *Chinois*, à en agir avec ſi peu de bonne foi. J'ai déja ci-devant propoſé quelques conjectures, au ſujet d'un cas tout ſemblable à celui-ci, & je ne les répéterai pas ici, d'autant plus qu'il faut avouer, après avoir bien deviné, qu'il eſt preſque impoſſible à un *Européen*, qui ignore les uſages & les coutumes de cette Nation, de pénétrer dans les motifs, qui la font agir en tel cas particulier. Tout ce qu'on peut dire de poſitif, c'eſt qu'en fait d'artifice, de fauſſeté, & d'attachement pour quelque gain que ce ſoit, il ſeroit difficile de trouver autre part des exemples pareils à ceux qu'on voit tous les jours à la *Chine*: mais il ne nous eſt pas poſſible de ſuivre en tout les combinaiſons différentes de ces belles qualités; ainſi nous nous contenterons de dire, que les *Chinois* avoient ſans doute quelque intérêt caché à amuſer le Commandeur en cette occaſion. Cependant, de peur qu'on ne m'accuſe d'injuſtice & de préventions, dans le caractère fourbe & intéreſſé, que j'attribue aux *Chinois*, ſans reſpect pour les éloges magnifiques qu'en font les Miſſionaires Catholiques *Romains*, je rapporterai quelques traits propres à juſtifier l'idée que j'en donne.

La prémière fois que le Commandeur relâcha à *Macao*, un de ſes Offi-

Officiers, qui avoit été fort malade, perſuadé que l'exercice pourroit contribuer au rétabliſſement de ſa ſanté, lui demanda la permiſſion d'aller ſe promener tous les jours dans une Ile voiſine: le Commandeur tâcha d'abord de l'en diſſuader, par la crainte de quelque avanie de la part des *Chinois*; mais l'Officier, redoublant ſes inſtances, obtint enfin ſa demande, & la Chaloupe eut ordre de le mener à terre. Le prémier jour, il fit ſa promenade, & revint à bord, ſans avoir été inquieté en aucune manière, & même ſans avoir vu perſonne; mais le lendemain, dès qu'il fut à terre, il fut aſſailli par un grand nombre de *Chinois*, qui venoient de bêcher leur champ de Ris, dans le voiſinage, & qui le battirent ſi cruellement avec les manches de leurs bêches qu'ils le firent tomber par terre, & le mirent hors d'état de faire la moindre réſiſtance; après quoi ils lui prirent ſon épée d'argent, ſa bourſe, ſa montre, ſa canne à pomme d'or, ſa tabatière, les boutons de ſa manchettes, ſon chapeau, & autres hardes. Les Gens de la Chaloupe, qui étoient à quelque diſtance delà, & qui n'avoient aucunes armes, ſe trouvoient hors d'état de donner ſecours à cet Officier, juſqu'à ce que l'un d'eux courut au Coquin qui s'etoit nanti de l'épée, la lui arracha des mains, la tira, & voulut ſe jetter ſur cette Canaille, dont il n'auroit pas manqué de percer quelques-uns; mais l'Officier, s'appercevant de ſon deſſein, lui défendit de paſſer outre, jugeant plus à propos de ſouffrir avec patience, la violence qu'on lui faiſoit, que de jetter le Commandeur dans des embaras, dont il auroit eu peine à ſortir, ſi les Magiſtrats *Chinois*, s'étoient crus obligés à venger la mort de quelques-uns de leurs Païſans, tués par des Matelots *Anglois*. Le ſens froid de cet Officier en cette occaſion eſt d'autant plus méritoire, qu'il étoit reconnu pour un homme haut à la main, & d'un caractère ardent. Les Païſans *Chinois*, s'appercevant de cette retenue, reprirent bientôt une épée, dont ils ne craignoient plus qu'on fît uſage contre eux, & ſe retirèrent avec leur butin. A peine s'en étoient-ils allés, qu'un Cavalier *Chinois*, fort bien mis, & qui avoit l'air d'être un homme de quelque diſtinction, s'approcha du rivage, & fit comprendre par ſes ſignes, qu'il blâmoit la conduite de ſes Compatriotes, & qu'il prenoit part à l'accident arrivé à l'Officier *Anglois*, qu'il s'empreſſa même beaucoup à faire rembarquer dans la Chaloupe. Nonobſtant toutes ces belles apparences, il fut ſoupçonné d'être complice de ce vol, & la ſuite juſtifia pleinement ces ſoupçons.

Lorſque la Chaloupe eut regagné le Vaiſſeau, & que le Commandeur eut

eut appris cet accident, il en fit des plaintes au *Mandarin*, qui étoit chargé de l'inſpection des Vivres, qu'on fourniſſoit à nos Gens; mais le *Mandarin*, ſe contenta de répondre froidement, que la Chaloupe n'auroit pas dû aller à terre; il promit pourtant que les Voleurs ſeroient punis, ſi on pouvoit les découvrir; mais on pouvoit bien juger à ſon ton, qu'il ne ſe donneroit pas la peine de faire aucune recherche. Longtems après, comme il y avoit pluſieurs Bateaux *Chinois*, autour du *Centurion*, qui y avoient apporté des Vivres à vendre, le Matelot qui avoit arraché l'épée des mains du Coquin qui l'avoit priſe, accourut fort échauffé vers le Commandeur, & l'aſſura qu'un des principaux Voleurs ſe trouvoit dans un de ces Bateaux. L'Officier, qui avoit été volé, enviſagea ce miſérable & le reconnut très bien; ſurquoi on le fit ſaiſir, & on l'arrêta à bord du *Centurion*, & c'eſt alors qu'on fit de belles découvertes.

Le Voleur, dès qu'on lui mit la main ſur le collet, parut ſi effraié, qu'on crut qu'il en alloit mourir ſur le champ. Le *Mandarin*, qui avoit inſpection ſur les Vivres, eut l'air fort déconcerté, & ce n'étoit pas ſans raiſon; car on eut bientôt des preuves, qu'il étoit complice de toute l'affaire. Le Commandeur déclara qu'il alloit faire arquebuſer le délinquant, & le *Mandarin*, dépoſant bientôt l'air d'autorité dont il avoit reclamé cet Homme, deſcendit juſqu'aux ſupplications les plus baſſes, pour demander qu'il fût relâché; en quoi il fut ſecondé par cinq ou ſix *Mandarins* du voiſinage, qui ſe rendirent à bord pour cet effet, en moins de deux heures de tems, & qui trouvant le Commandeur inflexible, lui offrirent une bonne ſomme d'argent pour la liberté du coupable. Pendant ces ſollicitations, le *Mandarin* qui paroiſſoit le plus empreſſé de tous & le plus intéreſſé dans l'affaire, fut reconnu pour être ce Cavalier, qui étoit venu joindre l'Officier, immédiatement après qu'il eut été volé, & qui avoit tant blâmé la conduite de ces Païſans *Chinois*. On apprit de plus qu'il étoit le *Mandarin* de l'Ile, où le vol avoit été fait, & que c'étoit par ſes ordres que cette vilaine action avoit été commiſe. Tous ces *Mandarins*, dans les diſcours qu'ils tinrent à cette occaſion, laiſſèrent échaper pluſieurs traits, qui ne laiſſoient pas lieu de douter qu'ils ne fuſſent tous complices de cette infamie, & que le ſujet de leurs craintes étoit qu'elle ne vînt à la connoiſſance du Tribunal de *Canton*, où le prémier article de leur Sentence ſeroit de les dépouiller de tout ce qu'ils poſſédoient au monde; car quoique leurs Juges ne valuſſent peut-être pas mieux qu'eux, ils n'avoient garde de manquer de leur faire ſubir un châtiment

ſi lucratif pour ceux qui l'infligent. Mr. *Anſon* n'étoit pas fâché de voir ces *Mandarins* dans cette perpléxité, & il ſe divertit à les y tenir quelque tems. Il rejetta leurs offres avec mépris, parut inéxorable à leurs priéres, & prononça derechef que le Voleur ſeroit arquebuſé: mais comme il prévoyoit qu'il ſeroit obligé de relâcher encore une fois dans ces Ports, & que l'aſcendant que cette avanture lui donnoit ſur ces *Mandarins*, pourroit lui être utile, il ſe laiſſa enfin perſuader, & conſentit à relâcher le coupable; ce qu'il ne fit pourtant qu'après que tout eut été reſtitué à l'Officier volé, juſqu'à la moindre bagatelle.

Cependant, malgré la bonne intelligence qui règne à la *Chine* entre les Magiſtrats & les Voleurs, comme le prouve l'exemple que je viens d'alléguer, il faut avouer qu'elle ſe rompt quelquefois, & que l'eſprit intéreſſé des *Chinois* les porte de tems en tems à priver leurs Protecteurs de la part du pillage qui leur revient. Peu après l'avanture que je viens de raconter, le *Mandarin*, qui avoit inſpection ſur les Vivres, fut relevé par un autre. Mr. *Anſon* perdit un Mât de Hune, qui flottoit à l'arriére du Vaiſſeau, & quelques recherches que l'on fît, on ne put ſavoir ce qu'il étoit devenu. On l'avoit emprunté à *Macao*, pour s'en ſervir à mettre le Vaiſſeau à la bande; il n'y avoit pas moyen d'en racheter un ſemblable dans ces Quartiers. Mr. *Anſon*, qui avoit extrêmement envie de le ravoir, pour le rendre à qui il appartenoit, promit une bonne récompenſe à quiconque le lui feroit retrouver. Il prit d'autant plus volontiers ce parti, qu'il ne douta pas dès le commencement, que ce Mât n'eût été volé. Effectivement peu de tems après, le *Mandarin* vint dire que ſes Gens avoient trouvé ce Mât, & pria le Commandeur d'envoyer ſes Chaloupes pour aller le rechercher. Cela fut fait, & les Gens du *Mandarin* reçurent la ſomme promiſe; mais Mr. *Anſon* dit à ce Magiſtrat, qu'outre cela, il vouloit lui faire un préſent, en reconnoiſſance des peines qu'il s'étoit données pour cette affaire. Le Commandeur chargea ſon Truchement du préſent; mais celui-ci, qui ſavoit que les Gens du *Mandarin* avoient reçu la ſomme qu'ils devoient avoir, & ignorant qu'on en eût promis une autre au *Mandarin*, garda cette dernière pour lui. Cependant le *Mandarin*, qui comptoit ſur la promeſſe de Mr. *Anſon*, & qui ſoupçonna ce qui étoit arrivé, prit un beau matin occaſion de rappeller délicatement cette affaire; il ſe mit à admirer la grandeur des Mâts du *Centurion*, & ſe reſſouvenant fort à propos de l'hiſtoire du Mât perdu, il demanda à Mr. *Anſon*, s'il ne l'avoit pas retrouvé. Mr. *Anſon* ſentit

où

où il en vouloit venir ; il lui demanda s'il n'avoit pas reçu du Truchement, la ſomme qu'il lui avoit promiſe, à ce ſujet, & ayant appris que non, il s'offrit de la lui compter ſur le champ. Le *Mandarin*, qui voyoit moyen d'avoir quelque choſe de plus, le remercia, & dès le lendemain le Truchement fut ſaiſi, & fut ſans doute obligé pour ſe racheter, de délivrer tout ce qu'il avoit gagné au ſervice du Commandeur, ce qui pouvoit bien monter à deux mille Piaſtres. Outre cela, il reçut une ſi forte Baſtonnade, qu'il eut bien de la peine à en revenir : & lorſqu'il vint gueuſer après cela, auprès de Mr. *Anſon*, & que le Commandeur lui remontra la folie qu'il y avoit à affronter un châtiment ſi ſévère, pour cinquante Piaſtres, qu'il avoit volées au *Mandarin*, le miſérable s'excuſa ſur le penchant invincible que ſa Nation a pour la friponnerie, en diſant dans ſon mauvais *Anglois : En vérité les* Chinois *grands coquins*, *mais c'eſt la mode* ; *n'y a remède.*

Ce ſeroit un ouvrage ſans fin que de raconter les artifices, les extortions, & les fourberies de cette canaille avide, à l'égard du Commandeur & de ſes Gens. L'uſage eſt à la *Chine* de tout vendre au poids, les tours dont les *Chinois* s'aviſoient, pour rendre plus peſantes toutes les Proviſions qu'ils vendoient à l'Equipage du *Centurion*, ſont preſque incroyables. On avoit un jour acheté un grand nombre de Poules & de Canards, dont la plupart moururent d'abord. On eut peur qu'ils ne fuſſent empoiſonnés ; mais en les examinant, on vit d'abord que le prétendu poiſon n'étoit qu'une exceſſive quantité de cailloux & de gravier, dont les fripons de *Chinois* les avoient farcis, pour les rendre plus peſans. La plupart des Canards en avoient dix onces chacun dans le corps. Les Cochons, qu'on achetoit tout tués des *Chinois*, étoient pleins d'eau, dont les Bouchers les avoient injectés ; & quand on les avoit laiſſés pendre pendant une nuit, pour faire écouler cette eau, ils peſoient huit livres de moins. On n'en étoit pas mieux pour les acheter en vie : les *Chinois* leur faiſoient manger force ſel, pour les faire boire à l'excès ; ils prenoient en même tems de bonnes meſures, pour les empêcher de ſe défaire de toute cette eau, par la voie des urines, & les vendoient dans cet état. Lorſque le Commandeur partit pour la prémière fois de *Macao*, les *Chinois* lui jouèrent un autre tour. Ces Gens ne font aucune difficulté de manger de la viande d'une Bête morte naturellement, ils eurent ſoin, par quelque artifice, de faire enſorte que tous les Animaux, qu'ils avoient vendus, & qui avoient été embarqués en vie à bord du *Centurion*, mouruſſent en peu

de jours: leur but étoit de faire leur profit de tous les corps de ces Animaux qu'on jetteroit à la Mer. En effet, les deux tiers des Cochons moururent, avant qu'on eût perdu la terre de vue, & pluſieurs Bateaux *Chinois* ſuivirent le Vaiſſeau, pour en repecher les Charognes. Qu'on juge par ces échantillons du mérite d'une Nation, qu'on vient nous citer à l'autre bout du monde, en exemple de toutes vertus. Mais revenons à notre ſujet.

Vers la fin de *Septembre*, comme je l'ai dit ci-devant, le Commandeur voyant que ceux qui avoient entrepris la livrance de tout ce dont il avoit beſoin pour ſon voyage, le trompoient, & que le Viceroi paroiſſoit l'avoir oublié, jugea qu'il ne ſortiroit d'embaras, qu'en allant lui-même à *Canton* & en rendant viſite au Viceroi. Dans cette vue, il envoya un Meſſage, le 27 de *Septembre*, au *Mandarin*, qui avoit inſpection ſur tout ce qui concernoit le *Centurion*, pour l'informer qu'il avoit réſolu de partir le 1 d'*Octobre*, dans ſa Chaloupe pour *Canton*; il ajouta, que le lendemain de ſon arrivée, il la feroit notifier au Viceroi, & le prieroit de fixer le tems de ſon audience. Le *Mandarin* pour toute réponſe, dit qu'il feroit ſavoir au Viceroi les intentions du Commandeur. Cependant on faiſoit les préparatifs néceſſaires pour ce voyage. L'Equipage de la Chaloupe, au nombre de dix-huit hommes ſans compter le Maître Nocher, fut mis en uniforme, tels que ſont les Rameurs des Bârges de la *Tamiſe*. Ils avoient des Habits écarlate, & des Camiſoles d'étoffe de Soie bleue, le tout garni de boutons d'argent, & les armes du Commandeur, en argent, ſur l'Habit & ſur le Bonnet. Il y avoit lieu de craindre & même bien des Gens l'avoient aſſuré, que la Régence de *Canton* prétendroit exiger le payement des Droits de l'Empereur, pour le *Centurion* & pour ſa Priſe, & qu'il n'accrocheroit la permiſſion de fournir les Proviſions néceſſaires à nos Gens pour leur voyage. Le Commandeur étoit bien réſolu de ne jamais ſe ſoumettre à un exemple, d'une conſéquence ſi honteuſe pour les Vaiſſeaux de Sa Majeſté, & il prit ſes précautions pour que les *Chinois* ne puſſent tirer aucun avantage de ce qu'ils alloient l'avoir en leur pouvoir. Pour cet effet, il nomma Mr. *Brett*, ſon prémier Lieutenant, pour être Capitaine du *Centurion* ſous lui, & lui donna ſes inſtructions. Suivant ces ordres, Mr. *Brett* devoit, en cas qu'on retînt Mr. *Anſon* à *Canton*, pour le ſujet de ces Droits, retirer les hommes qui étoient à bord de la Priſe, & la détruire; enſuite deſcendre la Rivière, avec le *Centurion*, au-deſſous de *Bocca Tigris*, & s'arrêter au-

delà

delà de ce Détroit, juſqu'à ce qu'il reçût de nouveaux ordres de Mr. *Anſon*.

Ces précautions ne furent pas ignorées des *Chinois*, & elles devoient naturellement influer ſur leurs conſeils. On doit croire qu'ils avoient bonne envie de ſe faire payer leurs Droits; moins peut-être pour l'importance de la ſomme, que pour ſoutenir leur réputation d'adreſſe & de dextérité dans les affaires, & pour éviter la honte d'être réduits à renoncer à une prétenſion, ſur laquelle ils avoient inſiſté. Cependant ils voyoient bien qu'il n'y avoit d'eſpérance de réuſſir pour eux, que dans la violence, & que Mr. *Anſon* avoit pris ſes meſures en pareil cas. Je crois bien, que c'eſt ce qui les porta à laiſſer tomber leurs prétenſions, plutôt que de s'engager dans des voies de fait, qui ne pouvoient aboutir qu'à la ruine du commerce de leur Rivière.

Quoiqu'il y ait toute apparence, qu'ils étoient alors dans ces ſentimens, ils ne purent cependant ſe départir tout-à-fait de leurs artifices ordinaires. Le prémier d'*Octobre*, au matin, comme le Commandeur s'apprêtoit à partir pour *Canton*, ſon Truchement lui vint dire de la part du *Mandarin*, qui avoit inſpection ſur les Vivres, qu'il avoit reçu une Lettre du Viceroi, qui ſouhaitoit que le Commandeur retardât ſon voyage de deux ou trois jours. Dès l'après-midi un autre Truchement vint à bord, & dit d'un air effraié à Mr. *Anſon*, que le Viceroi l'avoit attendu ce jour-là; que le Conſeil avoit été aſſemblé, & les Troupes ſous les armes pour ſa reception; ajoutant que le Viceroi étoit fort irrité, & que le Truchement du Commandeur étoit déja en priſon, chargé de fer, parce qu'on attribuoit ce contretems à ſa négligence. Cette nouvelle, qui avoit quelque apparence de vérité, fit beaucoup de peine à Mr. *Anſon*, & lui fit ſoupçonner qu'on lui braſſoit quelque fourberie, dont il ne voyoit pas le fond; & quoique dans la ſuite, il parut que toute cette belle hiſtoire, n'étoit qu'une fiction fauſſe de tous points, elle fut ſi bien ſoutenue par les artifices des Marchands *Chinois* de *Canton*, que trois jours après le Commandeur reçut une Lettre ſignée de tous les Supercargos des Vaiſſeaux *Anglois*, qui ſe trouvoient dans ce Port, qui lui marquoient leur inquiétude ſur ce ſujet & leur crainte que l'on n'inſultât ſa Chaloupe, s'il alloit à *Canton*, avant que le Viceroi n'eût reçu des éclairciſſemens ſatisfactoires. Mr. *Anſon* répondit à cette Lettre, qu'il ne croyoit pas avoir rien à ſe reprocher à l'égard du Viceroi, mais que tous ces bruits lui paroiſſoient avoir été répandus par les *Chinois*, en vue de l'empêcher de rendre viſite au Viceroi; qu'ainſi, il partiroit ſans faute pour *Canton* le 13 d'*Octobre*,

bre, bien ſûr que les *Chinois* n'oſeroient lui faire inſulte, parce qu'ils n'ignoroient pas qu'il ſavoit comment il faudroit y répondre.

Effectivement, le Commandeur n'ayant pas eu la moindre tentation de changer de deſſein, tous les Supercargos des Vaiſſeaux *Anglois*, *Danois* & *Suédois*, ſe rendirent à bord du *Centurion* le 13 d'*Octobre*, pour l'accompagner, & il s'embarqua dans ſa Barge, le même jour, ſuivi de ſes Chaloupes & de celles des Vaiſſeaux Marchands, qui lui firent cortège. Lorſqu'il paſſa devant *Wampo*, où les Vaiſſeaux *Européens* reſtent à l'ancre, il fut ſalué par tous ces Vaiſſeaux, à l'exception de ceux des *François*; & le ſoir il arriva ſans accident à *Canton*. Nous verrons dans le Chapitre ſuivant la manière dont il fut reçu dans cette Ville, & le reſte des avantures de ſon voyage, juſqu'à ſon arrivée en *Angleterre*.

CHA-

CHAPITRE X.

Séjour dans la Ville de Canton; *& le retour du* Centurion *en* Angleterre.

Dès que le Commandeur fut arrivé à *Canton*, il fut visité par les principaux Marchands *Chinois*, qui affectèrent de témoigner beaucoup de joie, qu'il eût fait ce voyage, sans rencontrer aucun obstacle, & feignoient d'en inférer qu'il falloit bien que le Viceroi eût reçu satisfaction du prétendu contretems, dont ils soutenoient encore la réalité. Ils ajoutèrent, qu'ils auroient soin dès le lendemain matin, de faire savoir au Viceroi, l'arrivée de Mr. *Anson*, & qu'ils ne doutoient pas que d'abord le jour de la visite ne fût fixé.

Le lendemain ces Marchands revinrent trouver le Commandeur, & lui dirent, que le Viceroi étoit si occupé à préparer ses Dépêches pour *Pekin*, qu'il n'y avoit pas moyen de l'aborder de quelques jours; mais qu'ils avoient engagé un des Officiers de sa Cour, de les avertir dès qu'on pourroit lui parler, & qu'alors ils lui feroient part de l'arrivée de Mr. *Anson*, & tâcheroient de faire fixer le jour de son audience. Le Commandeur connoissoit trop bien ses Gens, pour ne pas voir clairement, que tous ces discours n'étoient qu'un tissu de mensonges; & s'il n'avoit suivi que son propre jugement, il se seroit servi d'autres canaux pour parvenir au Viceroi; mais les Supercargos de nos Vaisseaux étoient si prévenus de terreurs paniques, par les artifices des Marchands *Chinois*, qu'ils ne pouvoient approuver les mesures que Mr. *Anson* croyoit les plus sages, & le Commandeur appréhendant que la malice des *Chinois* ne fît naître quelque incident desagréable, dont on le rendroit responsable, il prit le parti d'attendre tranquilement ce qui en arriveroit, aussi longtems que le retard ne lui pouvoit être préjudiciable. Ainsi il promit de ne pas s'adresser immédiatement au Viceroi, pourvu que les *Chinois*, avec qui il avoit contracté, lui fissent voir qu'on travailloit en diligence à faire son biscuit, & à préparer les viandes salées & les autres provisions dont il avoit besoin: à condition que si avant que tout cela fût prêt, c'est-à-dire, en six semaines, les Marchands ne pouvoient lui faire avoir les permissions nécessaires du Viceroi, Mr. *Anson* s'adresseroit directement à ce

Sci-

Seigneur. Voila juſqu'où alla la condeſcendance du Commandeur pour les Supercargos, & quoiqu'il ne paroiſſe pas qu'on pût en exiger davantage, encore ces Meſſieurs n'y aquieſcèrent-ils pas ſans beaucoup de difficultés: les *Chinois*, de leur côté, exigèrent comme une condition de leur conſentement, que Mr. *Anſon* payât tout ce qu'il avoit acheté d'eux, avant qu'il reçût les effets. Enfin tout étant ajuſté, le Commandeur eut au moins la ſatisfaction de s'aſſurer qu'on travailleroit aux Préparatifs qui lui étoient néceſſaires; & de pouvoir les preſſer, puisqu'il étoit ſur les lieux.

Durant cet intervalle, les Marchands n'entretenoient Mr. *Anſon* que des mouvemens, qu'ils ſe donnoient pour obtenir les permiſſions du Viceroi, & des grandes difficultés qu'ils y trouvoient; mais il étoit ſi convaincu qu'il n'y avoit pas un ſeul mot de vrai dans tous ces diſcours; qu'il n'y faiſoit d'attention, que pour s'en divertir. Dès qu'il vit, vers le 24 de *Novembre*, tems où la Mouſſon de Nord-Eſt commence, que toutes ſes Proviſions étoient prêtes à embarquer, il réſolut de s'adreſſer directement au Viceroi & de lui demander une audience, ſans laquelle il étoit perſuadé, qu'il auroit bien de la peine à obtenir la permiſſion de faire embarquer ſes Proviſions. Il envoya donc, ce jour-là même, un de ſes Officiers, au *Mandarin*, qui commandoit la Garde à la principale porte de *Canton*, avec une Lettre pour le Viceroi. Le *Mandarin* reçut l'Officier très poliment, écrivit en *Chinois* le contenu de la Lettre, & promit de la remettre immédiatement au Viceroi; il ajouta, qu'il étoit inutile qu'il en attendît la réponſe, parce qu'on la feroit tenir par un Meſſage exprès au Commandeur.

Ce n'avoit pas été une petite affaire, que de trouver un bon Interprète pour envoyer avec cet Officier. Mr. *Anſon* ne pouvoit ſe fier en cette occaſion à aucun de ces *Chinois*, qui font le métier de Truchement: mais enfin il obtint de Mr. *Flint*, qui étoit de la Factorie *Angloiſe*, & qui parloit fort bien *Chinois*, de faire pour lui cet office. Mr. *Flint*, qui, en cette occaſion & en pluſieurs autres fut d'une grande utilité à Mr. *Anſon*, fut laiſſé fort jeune à *Canton* par le feu Capitaine *Rigby* pour y apprendre le *Chinois*. Ce Capitaine étoit perſuadé qu'il ſeroit d'une très grande utilité à notre Compagnie des *Indes*, d'avoir en cet endroit un bon Interprète *Anglois*; & quoique l'expérience ait prouvé que cet avantage étoit plus grand, qu'on ne pouvoit l'eſpérer, je n'ai pas appris que cet exemple ait été imité juſqu'à préſent. Nous préférons ridiculement de faire le Com-

commerce conſidérable, que nous avons à *Canton*, par le moyen du baragouin *Anglois* de quelques Truchemens *Chinois*, ou par le canal très ſuſpect d'Interprêtes d'autres Nations.

Deux jours après l'envoi de la Lettre, dont il vient d'être fait mention, il y eut un Incendie dans les Fauxbourgs de *Canton*. Dès la prémière alarme, Mr. *Anſon* y courut avec ſes Officiers & l'Equipage de ſa Chaloupe, dans la vue d'aider à y remédier. Il trouva que le feu, qui avoit pris d'abord dans une façon d'appenti d'un Voilier, avoit fait de grands progrès, tant par la nature des Bâtimens voiſins, que par la maladreſſe des *Chinois*: mais il remarqua qu'en abattant quelques appentis, qui étoient-là auprès, il y avoit moyen d'arrêter le mal. Il y avoit ſur-tout une corniche de bois, où le feu avoit déja pris, & qui pouvoit le communiquer à une grande diſtance. Mr. *Anſon* ordonna à ſes Gens d'abattre cette corniche, ce qu'ils commencèrent & dont ils ſeroient bientôt venus à bout, ſi on ne les avoit avertis que Mr. *Anſon*, n'étant pas *Mandarin*, & n'ayant aucune autorité en cet endroit, on lui feroit payer tout ce qu'on abattroit par ſes ordres. Sur cet avis, nos Gens s'arrêtèrent, & le Commandeur les envoya à la Factorie *Angloiſe*, pour aider à mettre à couvert les effets de la Compagnie: car il n'y avoit pas d'endroits qu'on pût croire en ſureté, contre un Incendie auſſi grand, & qu'on ne travailloit point du tout à arrêter. Les *Chinois* ſe contentoient d'en être ſpectateurs & d'en approcher de tems en tems quelques-unes de leurs Idoles, dont ils paroiſſoient attendre de grands ſecours. Enfin il y vint un *Mandarin*, ſuivi de quatre ou cinq cens hommes deſtinés à ſervir en pareille occaſion; ces Gens firent quelques foibles efforts pour abattre les maiſons voiſines; mais le feu étoit trop violent & avoit déja gagné les Magazins des Marchands: d'ailleurs ceux qui travailloient à l'éteindre, n'avoient ni courage ni adreſſe; & l'Incendie, qui alloit de plus en plus en augmentant, ne menaçoit pas moins que de la deſtruction de la Ville. Dans la confuſion extrême, que ce malheur cauſoit, le Viceroi ſe rendit en perſonne ſur les lieux, & on fit prier le Commandeur de prêter ſon aſſiſtance, & de prendre toutes les meſures qu'il jugeroit à propos. Il y retourna donc, à la tête de quarante de ſes Gens, qui donnèrent en cette occaſion, un exemple tout nouveau à la *Chine*: il ſembloit que les flammes & la chute des Bâtimens les animât, bien loin de les effrayer. Pluſieurs tombèrent à terre avec les toits des Maiſons, qu'ils abattoient eux-mêmes. Par bonheur les Maiſons n'étoient que d'un étage, & les matériaux en étoient très légers;

deſorte qu'au grand étonnement des *Chinois*, nos Matelots vinrent en peu de tems à bout d'arrêter l'Incendie, & que malgré leur extrême hardieſſe. ils en furent quittes pour quelques fortes coutuſions.

Le dommage que ce feu cauſa fut très conſidérable; il conſuma une centaine de Boutiques & onze rues pleines de Magazins. Un ſeul Marchand *Chinois*, nommé *Succoy*, bien connu de nos *Anglois*, y perdit pour ſa part près de deux cens mille livres ſterlings. Ce qui augmenta conſidérablement la violence du feu, c'eſt qu'il y avoit beaucoup de Camphre dans quelques-uns de ces Magazins; cette matière produiſit une colomne de flamme extrêmement blanche, qui s'éleva à telle hauteur, qu'elle fut vue diſtinctement à bord du *Centurion*, qui étoit ancré à trente milles delà.

Tandis que le Commandeur étoit occupé avec ſes Gens à éteindre le feu, la terreur qui avoit ſaiſi tous les eſprits, porta pluſieurs des plus conſidérables Marchands *Chinois*, à s'adreſſer à lui pour le ſupplier de leur donner à chacun, un de ſes Matelots, qu'ils appelloient Soldats, à cauſe de leurs uniformes, pour garder leurs Maiſons & leurs Magazins, qu'il avoient lieu de croire que leur indigne Populace ne voulût piller. Mr. *Anſon* leur accorda ce qu'ils demandoient, & nos Matelots ſe conduiſirent tellement à la ſatisfaction de ceux qui les employèrent, que ces derniers ne pouvoient trop ſe louer de leur vigilance & de leur fidélité.

Il ne fut plus queſtion dans toutes les converſations que du courage & de la probité des *Anglois*. Dès le lendemain de l'Incendie pluſieurs des principaux habitans de cette grande Ville vinrent rendre leurs devoirs à Mr. *Anſon*, & le remercier des ſecours qu'ils en avoient reçus. Ils avouoient naturellement qu'ils ne ſeroient jamais venus ſeuls à bout d'éteindre le feu, & que c'étoit à lui qu'ils étoient redevables de la conſervation de la Ville. Peu après le Commandeur reçut un meſſage de la part du Viceroi, qui fixoit ſon audience au 30 de *Novembre*. Certainement cette prompte réſolution du Viceroi, dans une affaire qui avoit été ſi longtems traitée envain, n'avoit pour cauſe que les ſervices ſignalés que Mr. *Anſon* & ſes Gens avoient rendus, dans le tems de l'Incendie, & dont le Viceroi lui-même avoit été témoin occulaire.

Cette audience ainſi accordée fit d'autant plus de plaiſir à Mr. *Anſon*, qu'il ne douta point que ceux qui formoient le Conſeil de *Canton* n'auroient pas pris cette réſolution, ſans être auparavant convenus de renoncer à leurs prétenſions, touchant les Droits d'ancrage, & d'accorder au

Com-

Commandeur tout ce qu'il pouvoit raiſonnablement demander. Car ils n'ignoroient pas les diſpoſitions, où étoit Mr. *Anſon*, & il n'étoit pas de la fine Politique *Chinoiſe* de l'admettre à l'audience pour conteſter avec lui. Mr. *Anſon* ſe prépara donc gayement à cette viſite, & ſans aucune inquiétude ſur le ſuccès qu'elle pourroit avoir, & il engagea Mr *Flint* à lui ſervir d'Interprête en cette occaſion: celui-ci s'en aquitta en galant homme, répétant avec beaucoup de hardieſſe & ſans doute avec exactitude tout ce qui lui étoit dicté, & c'eſt ce qu'aucun Truchement *Chinois* n'auroit jamais oſé faire.

Au jour marqué, à dix heures du matin, un *Mandarin* vint dire au Commandeur, que le Viceroi étoit prêt à le recevoir; ſur quoi le Commandeur & ſa Suite ſe mirent en marche. En entrant dans la porte de la Ville, il trouva deux cens Soldats rangés en ordre, qui l'accompagnèrent juſqu'à la grande Place de parade, devant le Palais de l'Empereur, où logeoit le Viceroi. Il y avoit dans cette Place dix mille Hommes ſous les armes, & tout vêtus de neuf pour cette cérémonie. Mr. *Anſon* paſſa au milieu de ce corps de Troupes & fut conduit à la grande Salle d'audience, où il trouva le Viceroi aſſis dans une Chaire de parade de l'Empereur, ſous un riche Dais, & accompagné de tous les *Mandarins* du Conſeil. Il y avoit pour le Commandeur un ſiège vuide, qu'il occupa: il étoit le troiſième en rang après le Viceroi, n'y ayant au-deſſus de lui que le Chef de la Loi & celui de la Tréſorerie, qui ſuivant l'étiquette *Chinoiſe*, ont le pas ſur tous les Officiers d'épée. Quand le Commandeur fut aſſis, il adreſſa la parole au Viceroi, par le moyen de ſon Interprête, & commmença ſon diſcours par le récit des moyens qu'il avoit d'abord employés pour obtenir cette audience, dont il imputoit le peu de ſuccès à l'infidélité de ceux qu'il avoit employés, qui ne lui avoient laiſſé d'autres moyens de réuſſir que la Lettre qu'il avoit écrite au Viceroi. En cet endroit, le Viceroi interrompit l'Interprête, & lui commanda d'aſſurer Mr. *Anſon*, que c'étoit par cette Lettre qu'il avoit eu la prémière nouvelle de ſon arrivée à *Canton*. Mr. *Anſon* reprit la parole & dit, que les Sujets du Roi de la *Grande Bretagne*, commerçans à la *Chine*, lui avoient porté des plaintes des véxations auxquelles ils étoient expoſés de la part des Marchands *Chinois*, & des Commis de la Douane, & auxquelles ils étoient obligés de ſe ſoumettre, par la difficulté qu'ils trouvoient à parvenir juſqu'aux *Mandarins*, qui ſeuls pouvoient leur faire rendre juſtice: qu'il étoit du devoir de lui, Mr. *Anſon*, comme Officier du Roi de la

Grande Bretagne, de propoſer ces ſujets de plainte au Viceroi, & qu'il eſpéroit que ce Seigneur y feroit attention, & donneroit ordre à l'avenir à ce qu'il n'y eût plus lieu d'en faire. Ici Mr. *Anſon* s'arrêta & attendit quelque tems la réponſe; mais voyant qu'il n'en venoit point, il demanda à ſon Interprête, s'il étoit bien certain que le Viceroi eût bien compris ce qu'il diſoit. L'Interprête l'aſſura qu'oui, mais qu'il ne croyoit pas, qu'il ſe fît aucune réponſe ſur ce ſujet. Alors Mr. *Anſon* expoſa le cas du Vaiſſeau *Haſlingfield*, qui avoit été démâté ſur les Côtes de la *Chine*, & qui étoit arrivé depuis peu de jours dans la Rivière de *Canton*. Les Gens de ce Vaiſſeau avoient beaucoup perdu par l'Incendie, le Capitaine en particulier avoit eu tous ſes effets brulés, & perdu dans la confuſion, une ſomme de quatre mille cinq cens *Taels*, qui avoient ſuivant toutes apparences été volés par des Batteliers *Chinois*. Mr. *Anſon* requit l'aſſiſtance du Conſeil, ſans laquelle cet argent ne pouvoit ſe retrouver, ni revenir à ſon Maitre. Le Viceroi répondit à cet article, qu'en réglant les Droits que ce Vaiſſeau devoit payer, on accorderoit quelques rabais en conſidération de ces pertes.

Après ces deux points que les Officiers de notre Compagnie des *Indes* avoient prié Mr. *Anſon* d'ajuſter avec le Conſeil *Chinois*, il fut queſtion de ce qui le regardoit directement. Il dit au Viceroi, que la Mouſſon propre pour ſon voyage étoit commencée, & qu'il n'attendoit que les permiſſions néceſſaires, pour embarquer les Proviſions dont il avoit beſoin, & qui étoient toutes prêtes; que dès qu'elles ſeroient à bord, il avoit deſſein de quitter la Rivière de *Canton* & de partir pour l'*Angleterre*. Le Viceroi répondit, que les permiſſions ſeroient d'abord expédiées, & que les ordres ſeroient donnés, pour tranſporter tout à bord, dès le lendemain; & voyant que Mr. *Anſon* n'avoit plus rien à demander, le Viceroi continua quelque tems la converſation. Il avoua en termes fort polis, que les *Chinois* étoient fort obligés à Mr. *Anſon*, des ſervices ſignalés qu'il leur avoit rendus, à l'occaſion de l'Incendie, & que c'étoit à lui qu'on étoit redevable de ce que la Ville n'avoit pas été réduite en cendres. Enfin le Viceroi obſerva, qu'il y avoit longtems que le *Centurion* étoit ſur les Côtes de la *Chine*; & finit ſon diſcours en ſouhaitant au Commandeur un heureux retour en *Europe*. Après quoi Mr. *Anſon* remercia le Viceroi de ſes civilités & de l'aſſiſtance qu'il lui accordoit, & prit congé de lui.

Au ſortir de la Salle d'audience, on preſſa beaucoup le Commandeur, d'entrer dans un apartement voiſin, où il y avoit un Feſtin préparé pour lui; mais apprenant que le Viceroi n'y ſeroit pas préſent, il s'en excuſa,

ſa, & s'en retourna avec les cérémonies qu'il étoit venu, à la ſeule différence près, qu'à la ſortie de la Ville, il fut ſalué de trois coups de Canon, qui eſt le plus grand nombre qu'on en tire en ce Païs-là pour quelque cérémonie que ce ſoit. C'eſt ainſi que le Commandeur vint enfin à bout d'une affaire embaraſſante, qui depuis quatre mois lui avoit donné tant d'inquiétude. Il étoit très content d'avoir obtenu les ordres néceſſaires pour l'embarquement de ſes Proviſions, & de ſe voir par-là en état de partir dès le commencement de la Mouſſon, & d'arriver en *Angleterre*, avant qu'on ſût en *Europe* qu'il étoit en chemin pour le retour; mais ce qui augmentoit encore ſa ſatisfaction, c'étoit d'avoir établi par un exemple éclatant, l'exemption des Vaiſſeaux du Roi, pour quelques Droits que ce ſoit, dans les Ports de la *Chine*.

On commença à porter les Proviſions à bord, dès le lendemain, ſuivant la promeſſe du Viceroi, & quatre jours après, le Commandeur partit de *Canton*, pour ſe rendre à ſon Vaiſſeau. Le 7 de *Décembre*, le *Centurion* & la Priſe levèrent l'ancre & deſcendirent la Rivière. Ils paſſèrent le Détroit de *Bocca Tigris*, le 10, & on remarqua que les *Chinois* en avoient garni les deux Forts d'autant de Soldats qu'il pouvoit y entenir, la plupart armés de Piques & de Mouſquets à meche. Ces Garniſons affectèrent de ſe faire voir des Vaiſſeaux, & de s'étaler autant qu'il étoit poſſible, auſſi n'étoient-elles deſtinées qu'à donner à Mr. *Anſon* des idées plus avantageuſes des Forces militaires de la *Chine*, qu'il n'avoit témoigné en avoir juſqu'alors. Pour cet effet, ces Troupes étoient fort bien équipées, & montroient grand nombre de Drapeaux; il paroiſſoit de grands monceaux de pierres dans un des Châteaux, & un Soldat d'une grandeur extraordinaire, couvert d'armes magnifiques, ſe promenoit ſur le Parapet, de l'air le plus fier & le plus martial qu'il pût prendre. Cependant quelques-uns des Spectateurs, qui le conſidéroient du bord du *Centurion*, eurent la malice de ſoupçonner, que ſa belle cuiraſſe n'étoit que de papier, peint & luſtré, de manière à repréſenter de l'acier poli.

Après avoir conduit nos deux Vaiſſeaux juſqu'au bas de la Rivière, & au point qu'ils alloient quitter le Territoire de la *Chine*, j'eſpère qu'on me permettra, avant de continuer mon récit, de faire encore quelques remarques ſur le caractère du Peuple ſingulier qui habite cet Empire. Je ſais qu'on pourroit croire que des obſervations, faites dans une ſeule Ville, ſituée à un bout de ce vaſte Païs, ne peuvent guère ſervir à des conſéquences générales pour toute la Nation; cependant comme les af-

faires que Mr. *Anſon* eut à y traiter, ſont hors du train ordinaire, & propres à donner lieu à quelques réflexions, qui pourront ne pas déplaire au Lecteur; ce que je me propoſe de dire aura du moins l'avantage d'être dégagé des préjugés ridicules, dont ont été pleins ceux qui ont eu le plus d'occaſion d'examiner l'intérieur de cet Empire.

Le grand nombre de belles Manufactures établies à la *Chine*, & que les Nations les plus éloignées recherchent avec tant d'empreſſement, prouve ſuffiſamment que les *Chinois* ſont induſtrieux; cependant cette adreſſe dans les Arts méchaniques, qui paroit être leur talent favori, n'eſt pas pouſſé au plus haut point: les *Japonois* les ſurpaſſent de beaucoup dans les Arts, qu'ils cultivent également les uns & les autres; & en pluſieurs choſes, il ne leur eſt pas poſſible d'égaler la dextérité & le génie des *Européens*. Ils ſont proprement d'habiles imitateurs de ce qu'ils voyent, mais d'une manière ſervile, & qui marque médiocrement de génie. C'eſt ce qui paroit ſur-tout dans les Ouvrages qui exigent beaucoup de juſteſſe & d'exactitude, tels que les Horloges, les Montres, les Armes à feu, &c. Ils en copient bien chaque pièce à part, & ſavent donner au tout aſſez de reſſemblance avec l'Original; mais ils ne peuvent arriver à cette juſteſſe dans la fabrique, qui produit l'effet auquel la Machine eſt deſtinée. Si de leurs Manufacturiers nous paſſons à des Artiſtes d'un ordre plus relevé, tels que Peintres, Statuaires, &c. nous les trouverons encore plus imparfaits. Ils ont des Peintres en grand nombre, & ils en font beaucoup de cas; cependant ils réuſſiſſent rarement dans le Deſſein & dans le Coloris, pour les figures humaines, & entendent auſſi peu l'art de former des groupes: il eſt vrai qu'ils réuſſiſſent mieux à peindre les fleurs & les oiſeaux; ce qu'ils doivent même plutôt à la beauté & à l'éclat de leurs couleurs, qu'à leur habileté: car on y trouve ordinairement fort peu d'intelligence dans la manière de diſtribuer les jours & les ombres, & encore plus rarement cette grace & cette facilité qu'on voit dans les ouvrages de nos bons Peintres *Européens*. Il y a dans toutes les productions du Pinceau des *Chinois*, quelque choſe de roide & de meſquin qui déplait: & tous ces défauts dans leurs Arts peuvent fort bien être attribués au caractère particulier de leur génie, qui manque abſolument de feu, & d'élévation.

A l'égard des Sciences, même à ne conſulter que les Auteurs qui nous ont repréſenté cette Nation dans le jour le plus favorable, il faut convenir que ſon obſtination & l'abſurdité des ſes opinions ſont inconcevables.

bles. Depuis bien des ſiècles tous leurs Voiſins ont l'uſage de l'Ecriture par Lettres, les ſeuls *Chinois* ont négligé juſqu'à préſent de ſe procurer les avantages de cette invention divine; & ſont reſtés attachés à la méthode groſſière de repréſenter les mots par des caractères arbitraires. Cette méthode rend néceſſairement le nombre des caractères trop grand, pour quelque mémoire que ce ſoit; elle fait de l'Ecriture un Art, qui exige une application infinie, & où un homme ne peut jamais être que médiocrement habile: tout ce qui a jamais été ainſi écrit ne peut qu'être enveloppé d'obſcurité & de confuſion; car les liaiſons entre tous ces caractères, & les mots qu'ils repréſentent, ne peuvent être tranſmis par les Livres, il faut de toute néceſſité qu'ils ayent paſſé d'âge en âge par la voye de la Tradition, & cela ſeul ſuffit pour répandre une très grande incertitude ſur des matières compliquées & ſur des ſujets d'une grande étendue: il ne faut, pour le ſentir, que faire attention aux changemens que ſouffre un fait qui paſſe par trois ou quatre bouches. Il s'enſuit delà que le grand ſavoir, & la haute antiquité de la Nation *Chinoiſe* ne peuvent à pluſieurs égards, qu'être très problématiques.

A la vérité quelques-uns des Miſſionnaires Catholiques *Romains* avouent que les *Chinois* ſont fort inférieurs aux *Européens*, en fait de Sciences, mais en même tems, ils les donnent en exemple de Juſtice & de Morale, tant dans la théorie, que dans la pratique. A entendre ces bons Pères, le vaſte Empire de la *Chine* n'eſt qu'une Famille, bien gouvernée, unie par les liens de l'amitié la plus tendre, & où on ne diſpute jamais que de bonté & de prévenance. Ce que j'ai rapporté ci-devant de la conduite des Magiſtrats, des Marchands & du Peuple de *Canton*, eſt plus que ſuffiſant pour réfuter toutes ces fictions de Meſſieurs les Jéſuites: & pour ce qui regarde la Morale théorétique des *Chinois*, on en peut juger par les échantillons que ces Miſſionnaires eux-mêmes nous en ont donnés. Il paroit que ces prétendus Sages ne s'amuſent qu'à recommander un attachement aſſez ridicule à quelques points de Morale peu importans, au lieu d'établir des principes, qui puiſſent ſervir à juger des Actions humaines, & de donner des règles générales de conduite d'homme à homme, fondées ſur la raiſon & ſur l'équité. Tout bien conſidéré, les *Chinois* ſont fondés à ſe croire ſupérieurs à leurs Voiſins, en fait de Morale, non ſur leur droiture, ni ſur leur bonté, mais uniquement ſur l'égalité affectée de leur extérieur, & ſur leur attention extrême à réprimer toutes marques extérieures de paſſion & de violence. Mais l'Hypocriſie & la fraude ne

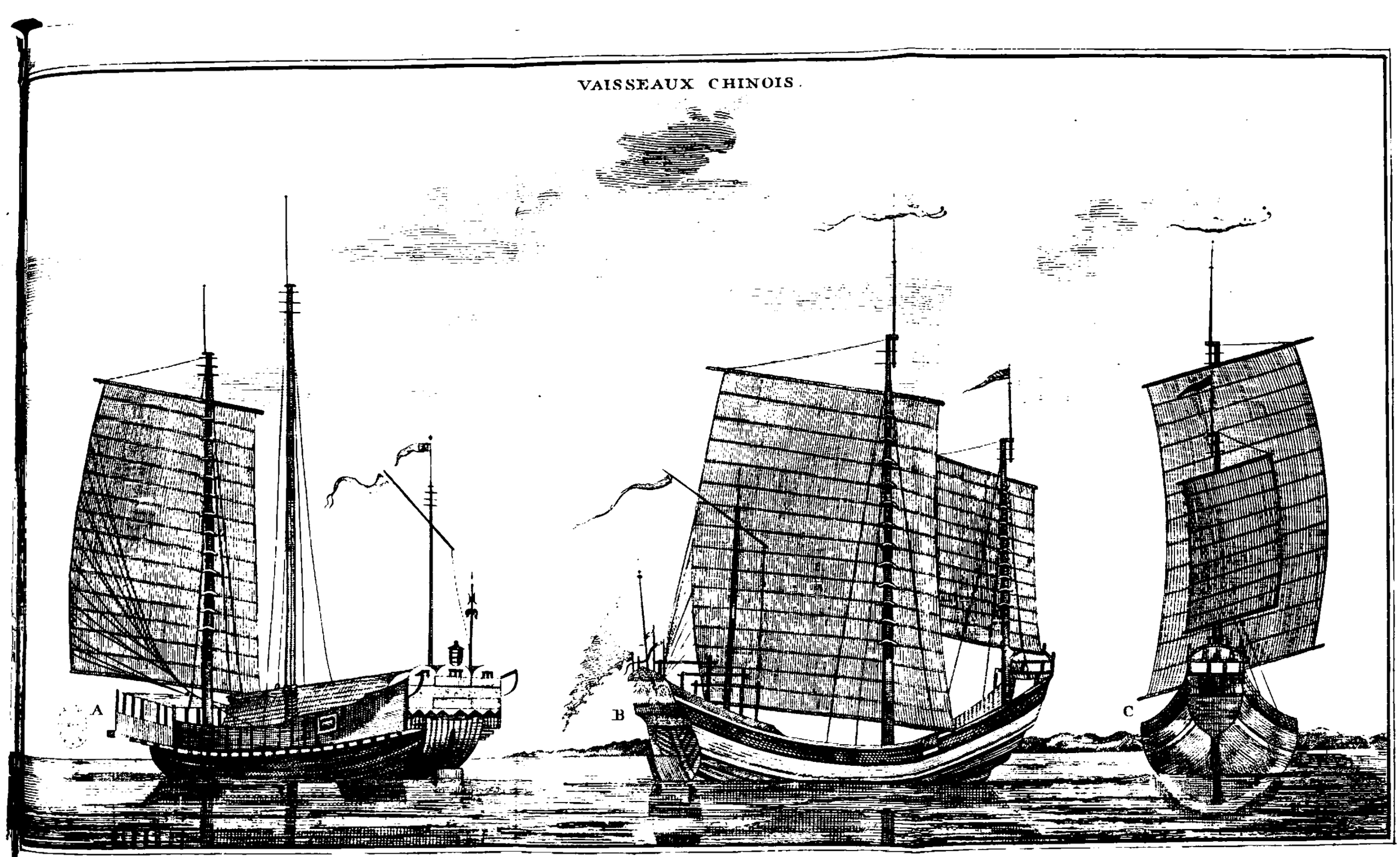
ſont

ſont pas moins nuiſibles au Genre-humain, que l'impétuoſité & la violence du caractère; ces dernières diſpoſitions peuvent à la vérité être ſujettes à beaucoup d'imprudence, mais elles n'excluent pas la ſincérité, la bonté de cœur, le courage, & bien d'autres vertus des plus eſtimables. Peut-être qu'à bien examiner la choſe, il ſe trouveroit que le ſens froid & la patience, dont les *Chinois* ſe glorifient tant, & qui les diſtingue des autres Nations, ſont dans le fond la ſource de leurs qualités les moins excuſables; car il a ſouvent été obſervé par ceux qui ont approfondi le cœur humain, qu'il eſt bien difficile d'affoiblir dans un Homme, les Paſſions les plus vives & les plus violentes, ſans augmenter en même tems la force de celles qui ſont plus étroitement liées avec l'amour-propre: la timidité, la diſſimulation, & la friponerie des *Chinois*, viennent peut-être en grande partie, de la gravité affectée & de l'extrême attachement aux bienſéances extérieures, qui ſont, des devoirs indiſpenſables dans leur Païs.

Du caractère de la Nation, paſſons à ſon Gouvernement qui n'a pas moins été un ſujet de panégiriques outrés. Je puis encore renvoyer au récit de ce qui eſt arrivé à Mr. *Anſon* dans ce Païs-là, & c'eſt réfuter ſuffiſamment les belles choſes qu'on nous a débitées touchant leur économie politique. Nous avons vu que les Magiſtrats y ſont corrompus, le Peuple voleur, les Tribunaux dominés par l'intrigue & la vénalité. La conſtitution de l'Empire en général ne mérite pas plus d'éloges que le reſte, puiſqu'un Gouvernement dont le prémier but n'eſt pas d'aſſurer la tranquilité du Peuple, qui lui eſt confié, contre les entrepriſes de quelque Puiſſance étrangere que ce ſoit, eſt certainement très défectueux. Or cet Empire ſi grand, ſi riche, ſi peuplé, dont la Sageſſe & la Politique ſont relevées juſqu'aux nues, a été conquis il y a un ſiècle, par une poignée de *Tartares*; à préſent même par la poltronnerie de ſes Habitans, & par la négligence de tout ce qui concerne la guerre, il eſt expoſé non ſeulement aux attaques d'un Ennemi puiſſant, mais même aux inſultes d'un Forban, ou d'un Chef de Voleurs. J'ai déja remarqué à l'occaſion des diſputes du Commandeur avec les *Chinois*, que le *Centurion* ſeul étoit ſupérieur à toutes les forces navales de la *Chine*. C'eſt une aſſertion qui paroit bien hardie; mais pour la mettre hors de tout doute, il ſuffit de jetter les yeux ſur la Planche ci-jointe, où je donne le deſſein des deux ſortes de Navires dont les *Chinois* ſe ſervent. Le prémier de ces Vaiſſeaux, marqué (*A*), eſt une Jonque de cent vingt Tonneaux, qui

ſervit

VAISSEAUX CHINOIS.



CHINEESSCHE VAARTUIGEN.

F

ſervit à mettre le *Centurion* à la bande. Cette eſpèce de Bâtiment ſert ſur les grandes Rivières, & quelquefois pour de petits voyages, le long des Côtes. L'autre Jonque, marquée (*B*), eſt de deux cens quatre-vingt Tonneaux, & c'eſt ainſi que ſont faites celles qui font les voyages de la *Cochinchine*, de *Manille*, de *Batavia* & du *Japon*, quoique les *Chinois* en employent quelquefois d'un bien plus grand port. L'avant de ce Vaiſſeau qui eſt tout-à-fait plat, eſt repréſenté en (*C*), & lorsque le Bâtiment eſt fort chargé, la ſeconde & la troiſième planche de cette ſurface platte eſt ſouvent ſous l'eau. Les Mâts, les Voiles & le Funin de ces Jonques ſont encore plus groſſierement faits, que le corps du Vaiſſeau: les Mâts ſont des troncs d'arbre, à qui, pour toute façon, on a ôté l'écorce & les branches. Chaque Mât n'a que deux Haubans, faits de Joncs entrelaſſés, qui ſont ſouvent amarrés tous deux du côté du vent; & l'étague de la Vergue, lorſqu'elle eſt hiſſée, ſert de troiſième Hauban. Les Voiles ſont de Nattes, fortifiées de trois pieds en trois pieds, par une côte de Bambou; elles gliſſent le long du Mât, par le moyen de pluſieurs cerceaux, comme on peut le voir dans la Figure, & quand on les amène, elles ſe plient ſur le Pont. Ces Vaiſſeaux marchands ne portent pas de Canon. Il paroit par leur deſcription, qu'ils ſont tout-à-fait incapables de réſiſter au moindre Vaiſſeau *Européen* armé; & il n'y a pas dans tout l'Empire un ſeul Vaiſſeau de la moindre force, ou qui ſoit fabriqué de façon à pouvoir protéger ceux que je viens de décrire. A *Canton*, où ſe trouvent ſans doute les plus grandes Forces navales de la *Chine*, nous ne vîmes que quatre Jonques de guerre, d'environ trois cens Tonneaux, de la même fabrique que les autres, & montées de huit ou dix Canons, dont les plus gros n'étoient que de quatre livres de balle. En voila aſſez pour donner une idée préciſe de la foibleſſe de l'Empire de la *Chine*: il eſt tems de revenir à nos deux Vaiſſeaux, que j'ai laiſſés au deſſous de *Bocca Tigris*, & qui vinrent ancrer devant *Macao*, le 12 de *Décembre*.

Ce fut alors que les Marchands de *Macao* conclurent le marché du Galion, pour lequel ils avoient offert 6000 Piaſtres; c'étoit beaucoup moins qu'il ne valoit, mais le Commandeur s'impatientoit de partir, & les Marchands ne l'ignoroient pas, c'eſt ce qui les fit tenir ferme ſur des offres ſi peu raiſonnables. Mr. *Anſon* en avoit aſſez appris des *Anglois*, qu'il avoit trouvés à *Canton*, pour être perſuadé que la guerre entre la *Grande Bretagne* & l'*Eſpagne*, duroit encore, & que la *France* ſe déclareroit pour l'*Eſpagne*, avant qu'il pût arriver en *Angleterre*. Il ſavoit de

plus,

plus, qu'on ne pouvoit avoir aucune nouvelle en *Europe*, ni de la Priſe qu'il avoit faite, ni des Tréſors qu'il avoit à bord, avant le retour des Vaiſſeaux marchands, qui reviendroient de la *Chine*; c'eſt ce qui le déterminoit à preſſer ſon Voyage autant qu'il étoit poſſible, afin de porter lui-même la prémière nouvelle de ſes ſuccès, & d'ôter aux Ennemis l'occaſion de pouvoir l'intercepter. Cette vue lui fit accepter les offres qu'on lui avoit faites pour le Galion, & après l'avoir livré aux Marchands de *Macao*, il mit à la voile pour ſon retour, avec le *Centurion*, le 15 de *Décembre* 1743. Le 3 de *Janvier*, il jetta l'ancre, à l'Ile du *Prince*, dans le Détroit de la *Sonde*, & y reſta juſqu'au 8 pour y faire de l'eau & du bois, & le 11 de *Mars*, il mouilla dans la Baye de la *Table* au Cap de *Bonne Eſpérance*.

Ce Cap eſt ſitué dans un Climat tempéré, où le grand froid & les chaleurs exceſſives ſe font rarement ſentir. Les *Hollandois* qui y habitent & qui n'y ont pas dégénéré de l'induſtrie naturelle à leur Nation, ont rempli le Païs qu'ils y ont défriché, de productions de pluſieurs eſpèces, qui y réuſſiſſent pour la plupart mieux qu'en lieu du monde, ſoit par la bonté du Terroir, ſoit à cauſe de l'égalité des Saiſons. Les Vivres excellens qu'on y trouve, & les Eaux admirables, rendent cet endroit le meilleur lieu de relâche, qui ſoit connu, pour des Equipages fatigués par des voyages de long cours. Le Commandeur y reſta juſqu'au commencement d'*Avril*, & fut charmé des agrémens & des avantages de ce Païs, de la pureté de l'air & de la beauté du Païſage; tout cela animé, pour ainſi dire, par une Colonie nombreuſe & policée, pouvoit ſoutenir avec avantage, la comparaiſon des Vallées romaneſques de *Juan Fernandez*, & des belles Clarières de *Tinian*. Mr. *Anſon* fit au Cap quarante-neuf Recrues, & après avoir fait de l'Eau & autres Proviſions, il en partit le 3 d'*Avril*. Il découvrit l'Ile de *Ste. Hélène*, le 19 du même mois, mais il n'y toucha pas. Le 10 de *Juin* il arraiſonna un Vaiſſeau *Anglois*, parti d'*Amſterdam* pour *Philadelphie*, & en eut les prémières nouvelles de la guerre avec la *France*. Le 12 il eut la vue du Cap *Lizard*, & le 15 au ſoir il arriva en bon état à la Rade de *Spithéad*, à la joye inexprimable de tout l'Equipage. Cependant, afin qu'il ne fût pas dit que les dangers ſinguliers, qui l'avoient accompagné durant tout ſon Voyage, l'avoient abandonné à la fin, Mr. *Anſon* apprit en arrivant, qu'il y avoit une Flotte Françoiſe conſidérable qui croiſoit à l'entrée du Canal, & par la poſition où ils étoient, il trouva que le *Centurion* avoit dû paſſer au milieu de tous ces Vaiſſeaux ennemis, & qu'il falloit qu'un brouillard leur

en

en eût dérobé la vue. C'eſt ainſi que finit cette Expédition, au bout de trois ans & neuf mois, après nous avoir fourni une preuve ſenſible d'une maxime importante, qui eſt, que quoique la prudence, l'intrépidité & la conſtance réunies, ne ſoient point à couvert des coups de la fortune, ces vertus manquent rarement d'en triompher, après une longue ſuite de traverſes, & trouvent enfin la récompenſe qui leur eſt due.

F I N.

ERRATA.

Préface page xv. ligne 5. *liſez* ces erreurs, *au-lieu de* ces pareilles erreurs.
ibid. ligne 21. *liſez* la Marine. Sans compter, *au-lieu de* la Marine, ſans compter.
Page 6. ligne 10. *liſez* après, *au-lieu de* ſans.
8. ligne 2. *liſez* & comme on n'eut, *au-lieu de* & on n'eut.
13. ligne 11. *liſez* qu'ils, *au-lieu de* qu'il.
37. ligne 25. *liſez* demi-quart à l'Oueſt, *au-lieu de* Demi-quart à l'Oueſt.
38. ligne dernière, *liſez* bariques *au-lieu de* barques.
39. ligne 7. a fine, *liſez* par nos cirons, *au-lieu de* par la morſure de nos moucherons.
48. ligne 18. *liſez* un, *au-lieu de* une.
54. ligne 8. *liſez* Saumarez, *au-lieu de* Saunarez.
56. ligne 33. *liſez* herdes, *au-lieu de* hordes.
62. ligne dernière, *liſez* diroit, *au-lieu de* diſoit.
80. lignes 14 & 15, *liſez* imaginaire, *au-lieu de* ingénieux.
102. ligne 6. *liſez* herde, *au-lieu de* horde.
ibid. ligne 6 a fine, *liſez* Pardelas, ou Damiers.
110. ligne 16. *liſez* Barrots du ſecond Pont, *au-lieu de* Jumeaux.
118. ligne 24. *liſez* l'Anne, *au-lieu de* Anne.
121. ligne 2. a fine, *liſez* de rejoindre, *au-lieu de* à rejoindre.
137. ligne 10. a fine, *liſez* Hughs, *au lieu de* Huglis.
138. ligne 23 *liſez* ſon, *au-lieu de* leur.
139. ligne 2. a fine, *liſez* ſuivent *au-lieu de* ſuivant.
146. ligne 20. *liſez* Bahia, *au-lieu de* Balua.
151. ligne 2. a fine, *liſez* Sonſonnate, *au-lieu de* Sanſonnante.
156. ligne 12. a fine, *liſez* Fort, *au-lieu de* Port.
158. ligne 14. a fine, *liſez* paradoient, *au-lieu de* éparadoient.
171. ligne 17. *liſez* Vandevals, *au-lieu de* Vaudevais.
ibid. ligne 28. *liſez* Côtés, *au-lieu de* Côtes.
172. ligne 6. *liſez* Mariato, au, *au-lieu de* Maſiato, à.
173. ligne 27. *liſez* herdes, *au-lieu de* hordes.
176. ligne 14. *liſez* pour en prendre nous nous ſervions de, *au-lieu de* pour en prendre de.
178. ligne 13. *liſez* Mât de hune de Miſaine, *au-lieu de* Perroquet de Miſaine.
180. ligne 27. *liſez* le bout dehors de Beaupré, *au lieu de* l'Ancre à touer.
197. ligne 3 *liſez* Catanduanas, *au-lieu de* Catauduanas.
208. ligne 14. *liſez* elles pouvoient, *au-lieu de* ils pouvoient.
211. ligne 1. *liſez* Fiddle-fish, *au lieu de* Fuddle-fish.
225. ligne 8. *liſez* Puelches, *au-lieu de* Pulches.
235. ligne 10. *liſez* Chouquet, *au-lieu de* Ponton.
241. ligne 6 *liſez* Aguigan, *au lieu de* Agnigan.
ibid. ligne 12. *de même.*
248. ligne 22. *liſez* ſurface de la Terre.
249. ligne 20. *liſez* Aguigan, *au-lieu de* Agnigan.
263. ligne 15. *liſez* hiſſer, *au-lieu de* laiſſer.
267. ligne 29. *liſez* Buenaviſta, *au-lieu de* Buenariſta.
270. ligne 2. a fine. *liſez* inférieure, *au-lieu de* intérieure.
271. ligne 10. *liſez* un à la proue & un autre, *au-lieu de* l'un à la proue & l'autre.
289. ligne 28. *liſez* la vanité, *au lieu de* ſa vanité.
295. ligne 18. *liſez* 21°: 4'. *au-lieu de* 12°: 4'.
302. ligne 1. *liſez* le côté, *au-lieu de* la côte.
312. ligne 14. *liſez* ſes, *au lieu de* ſa.
316 ligne 27. *liſez* qu'on y accrocheroit, *au-lieu de* qu'il n'accrocheroit.
317. ligne 23. *liſez* de fers, *au lieu de* de fer.

Ad-

Additions & changemens faits dans la cinquième Edition *Angloiſe.*

Page 50. ligne 30. *liſez* à 47°: 10′ de Latitude & à 69° de Longitude, *au-lieu de* à 46°: 52′ de Latitude, & 66°: 43′ de Longitude.

78. ligne 11. *liſez* Le Chevalier *François Drake*, qui a le prémier découvert le Cap *Horn*, & la partie du S. O. de la *Terre de Feu*, remarqua que toute cette Côte eſt coupée de nombre de Canaux, qu'il jugea avoir communication avec le Détroit de *Magellan: au-lieu de* Dans les Manuſcrits *Eſpagnols* cette Terre eſt diviſée par pluſieurs Canaux.

ibid. ligne 26. *liſez* 70′: ¼ & 72°: ½ *au-lieu de* 70°: 46′, & 71°: 30′.

ibid. ligne 31. *liſez* 2°: ½ *au-lieu de* 2°: 8′.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

AVIS

AVIS AU RELIEUR, pour placer les Figures.

N°.	1. contre la Pag. . .	37
N°.	2.	51
N°.	3.	53
N°.	4. }	58
N°.	5. }	
N°.	6.	60
N°.	7.	62
N°.	8.	80
N°.	9. }	
N°.	10. }	94
N°.	11. }	
N°.	12.	98
N°.	13.	101
N°.	14.	114
N°.	15.	127
N°.	16.	154
N°.	17.	162
N°.	18.	173
N°.	19. }	
N°.	20. }	188
N°.	21.	195
N°.	22.	200
N°.	23. }	
N°.	24. }	
N°.	25. }	206
N°.	26. }	
N°.	27.	239
N°.	28.	246
N°.	29.	249
N°.	30.	270
N°.	31.	277
N°.	32.	295
N°.	33.	305
N°.	34.	328

BERIGT AAN DEN BOEKBINDER, om de Figuren alzo te plaatzen, als

N°.	1. tegen de Pag. . . .	37
N°.	2	51
N°.	3.	53
N°.	4. }	58
N°.	5. }	
N°.	6.	60
N°.	7.	62
N°.	8.	80
N°.	9. }	
N°.	10. }	94
N°.	11. }	
N°.	12.	98
N°.	13.	101
N°.	14.	114
N°.	15.	127
N°.	16.	154
N°.	17.	162
N°.	18.	173
N°.	19 }	
N°.	20. }	188
N°.	21.	195
N°.	22.	200
N°.	23. }	
N°.	24. }	
N°.	25. }	206
N°.	26. }	
N°.	27.	239
N°.	28.	246
N°.	29.	249
N°.	30.	270
N°.	31.	277
N°.	32.	295
N°.	33.	305
N°.	34.	328